ADRIAN TCHAIKOVSKY

DANS LA TOILE DU TEMPS

LUNES D'ENCRE



DENOËL

L'histoire de l'espèce se trouvait en équilibre sur le fil du rasoir. Des millénaires d'ignorance, de préjugés, de superstition et d'efforts désespérés avaient enfin poussé l'humanité à produire une vie intelligente à son image, à faire en sorte qu'elle ne soit plus jamais seule. Dans un avenir inconcevable, quand la Terre elle-même aura été réduite en poussière, sa descendance continuera de se répandre à travers les étoiles — une multitude croissante de créatures d'origine terrestre, assez diverses pour survivre aux revers de fortune jusqu'à la fin de l'univers, etpeut-être au-delà.

ADRIAN TCHAIKOVSKY

DANS LA TOILE DU TEMPS

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR HENRY-LUC PLANCHAT

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Pour Portia

1

Genèse

1.1

Malin comme un singe

Il n'y avait pas de fenêtres dans les installations du Brin 2 — grâce à la rotation, « dehors » était toujours « en bas » et l'on n'y pensait plus. Les écrans muraux affichaient une agréable illusion qui gommait les effets du mouvement giratoire, une vue composite et immobile de la planète : sa surface marbrée de vert, qui évoquait le bleu du monde d'origine situé à vingt années-lumière. La Terre avait également été verte autrefois, mais ses couleurs étaient maintenant ternies.Peut-êtren'avait-elle jamais été aussi verte que ce monde superbement ouvragé, dont les océans eux-mêmes offraient des reflets d'émeraude grâce au phytoplancton qui équilibrait la quantité d'oxygène contenue dans son atmosphère. Il avait été si difficile, si délicat, de construire ce monument vivant qui resterait stable pendant les prochaines ères géologiques.

Il n'avait pas de nom officiel, sinon sa désignation astronomique, bien que certains membres d'équipage parmi les moins inventifs insistent pour le baptiser « Simiana ». En le regardant, la docteure Avrana Kern ne parvenait à imaginer qu'un seul nom : le Monde de Kern. Son projet, son rêve, *sa* planète. La première, qui serait suivie de beaucoup d'autres.

Voilà l'avenir. Voilà où l'humanité accomplira son prochain bond. Où nous deviendrons des dieux.

« C'est l'avenir », déclara-t-elle à haute voix. Ses paroles furent transmises dans les appareils auditifs des dix-neuf membres d'équipage, même si une quinzaine d'entre eux se trouvaient avec elle dans le centre de contrôle. Pas le véritable centre, évidemment — l'axe dénué de gravité autour duquel ils tournoyaient abritait les générateurs, les systèmes de calculs et les réserves.

« C'est là que l'humanité accomplira son prochain bond en avant. » Au cours des deux derniers jours, ce discours lui avait pris davantage de temps que n'importe quel problème technique. Elle faillit continuer en leur annonçant qu'ils allaient devenir des dieux, mais garda cette remarque pour elle. *Évitons les controverses, avec tous les crétins de* Non Ultra Natura *qui se trouvent sur la planète mère*. Les projets tels que le sien avaient déjà provoqué suffisamment d'esclandre. Oh, les antagonismes entre les diverses factions terriennes allaient beaucoup plus loin : des rivalités sociales, ou économiques, ou simplement entre *eux* et *nous*. Néanmoins, malgré l'opposition grandissante, Kern avait pu lancer le Brin — cela faisait déjà des années. Maintenant, le projet était devenu une sorte de bouc émissaire pour les factions concurrentes. *Des primates qui se chamaillent, tous autant qu'ils sont. Ce qui compte, c'est le progrès. Réaliser le potentiel de l'humanité et de toutes les autres formes de vie*. Elle s'était toujours opposée avec la plus grande vigueur à l'esprit conservateur, illustré tout particulièrement par les terroristes de *Non Ultra Natura. Si nous les laissons faire, nous finirons tous par retourner dans les cavernes. Dans les arbres. Ce qui définit réellement la civilisation, c'est*

que nous devons dépasser les limites de la nature, bande de minables primitifs !

« Bien entendu, chacun grimpe sur les épaules des autres. » L'expression exacte, d'une humilité scientifique toute convenue, était « sur les épaules des géants », mais elle n'était pas arrivée là en se prosternant devant les générations passées. *Des nains, une multitude de nains*, songea-t-elle, *perchés sur les épaules des singes* — et elle eut du mal à réprimer un épouvantable gloussement.

Obéissant à ses pensées, le système afficha le plan de Brin 2 sur un moniteur mural et sur l'écran mental de chaque membre de l'équipe. Elle voulait attirer leur attention et les amener à partager l'idée qu'elle se faisait de son — pardon, de *leur* — triomphe. C'était là : l'aiguille de l'axe central, encerclée par cet anneau de vie et de science qui formait leur monde toroïdal. À une extrémité se trouvait le bulbe disgracieux de la Sentinelle, qui serait bientôt détachée pour devenir le plus long et le plus solitaire des postes de recherche. À l'autre bout, la Futaille[1] et la Flasque, renfermant respectivement les singes et l'avenir.

« Je me dois de remercier tout particulièrement les équipes d'ingénieurs des docteurs Fallarn et Medi pour leur inlassable reformatage » — elle faillit ajouter machinalement « du Monde de Kern » — « de notre planète cible afin de doter notre grand projet d'un environnement viable et sécurisé. » Fallarn et Medi étaient bien sûr en route vers la Terre ; après avoir accompli leurs quinze années de mission, ils avaient entamé le voyage de retour, qui leur prendrait une trentaine d'années supplémentaires. Tous ces remerciements ne constituaient évidemment qu'une partie du décorum, pour mettre en valeur le rêve de Kern. *Tout ce travail n'a été accompli que pour nous — pour moi.*

Un voyage de vingt années-lumière. Alors que trente ans s'écouleraient sur la Terre, Fallarn et Medi ne passeraient que vingt ans dans leurs habitacles cryogéniques. Pour eux, le trajet s'effectuerait presque à la vitesse de la lumière. Quelles merveilles nous pouvons accomplir !

De son point de vue, les moteurs capables d'obtenir une telle vitesse ne représentaient que de simples outils destinés à la déplacer, elle, dans un univers dont la biosphère terrestre allait hériter. *Puisque l'humanité risque de se révéler fragile, d'une manière que nous ne pouvons même pas imaginer, nous déployons notre toile de plus en plus loin…*

L'histoire de l'espèce se trouvait en équilibre sur le fil du rasoir. Des millénaires d'ignorance, de préjugés, de superstition et d'efforts désespérés avaient enfin poussé l'humanité à produire une vie intelligente à son image, à faire en sorte qu'elle ne soit plus jamais seule. Dans un avenir inconcevable, quand la Terre elle-même aura été réduite en poussière, sa descendance continuera de se répandre à travers les étoiles — une multitude croissante de créatures d'origine terrestre, assez diverses pour survivre aux revers de fortune jusqu'à la fin de l'univers, et peut-être au-delà. *Même si nous mourons, nous nous perpétuerons dans nos enfants.*

Que les NUN prêchent leur credo sur la suprématie et la pureté de l'espèce humaine, songea-t-elle. *Qu'ils placent tous leurs œufs dans le même panier. Nous évoluerons sans eux. Nous les laisserons derrière nous. Ce monde sera le premier d'un millier d'autres auxquels nous donnerons la vie.*

Parce que nous sommes des dieux, et parce que nous sommes seuls, nous devons créer…

La situation était pénible sur la planète mère, si l'on en croyait les informations qui dataient d'une vingtaine d'années. Avrana s'était contentée de parcourir froidement les

reportages sur les émeutes, les débats acharnés, les manifestations et les violences, en pensant simplement : *comment avons-nous pu évoluer avec autant d'imbéciles dans notre patrimoine génétique ?* Le lobby *Non Ultra Natura* ne représentait que la part la plus radicale d'une coalition de factions politiques humaines — les conservateurs, les philosophes, sans oublier les religieux obstinés — qui s'opposaient au progrès en disant qu'il ne fallait pas aller plus loin. Qui se battaient bec et ongles contre toute nouvelle modification du génome humain, contre l'abrogation des restrictions portant sur l'intelligence artificielle et contre des programmes tels que celui d'Avrana.

Et pourtant, ils perdaient leur combat.

La terraformation continuerait de se faire ailleurs. Le Monde de Kern n'était qu'une des nombreuses planètes qui attiraient l'attention de gens comme Fallarn ou Medi ; des blocs rocheux, inhospitaliers — comparables à la Terre par leur taille et la distance qui les séparait de leur soleil — que l'on transformait en écosystème équilibré, sur lesquels Kern pourrait se promener sans scaphandre avec un minimum d'inconfort. Une fois que les singes auront été débarqués, que la Sentinelle sera en place pour les observer, Kern porterait son attention vers ces autres joyaux de l'espace. *Nous ensemencerons l'univers de toutes les merveilles de la Terre.*

Durant son discours, auquel elle ne prêtait guère d'intérêt, elle énuméra toute une liste de noms d'individus qui se trouvaient ici ou sur Terre. Mais la personne qu'elle souhaitait vraiment remercier, c'était elle-même. Elle avait lutté pour obtenir ce résultat, et sa longévité synthétique lui avait permis de soutenir le débat pendant une durée équivalente à plusieurs vies humaines naturelles. Pour y parvenir, elle avait livré bataille dans les bureaux des financiers, les laboratoires, les symposiums universitaires et dans des émissions de divertissement populaire.

C'est moi, moi qui ai créé tout ça. J'ai bâti avec vos mains, j'ai mesuré avec vos yeux, mais ce projet reste mon œuvre personnelle.

Sa bouche continua de prononcer l'allocution préparée ; ses paroles l'ennuyaient encore plus qu'elles ne devaient assommer ses auditeurs. Le discours ne toucherait son véritable public que dans une vingtaine d'années ; il annoncerait à la planète mère que l'opération était engagée. Kern reprit mentalement contact avec le centre de contrôle du Brin 2. *Confirme le bon fonctionnement de la Futaille*, envoya-t-elle par le lien qu'elle conservait avec l'ordinateur principal du complexe ; cette demande de vérification était devenue chez elle une sorte de tic nerveux.

La machine répondit : *Dans la fourchette des paramètres admissibles*. Si Kern ne voulait pas se limiter à ce résumé succinct, elle pouvait obtenir une liste de données précises concernant le module d'atterrissage, son état actuel, et jusqu'aux signes vitaux des dix mille primates qui se trouvaient à bord — les rares élus qui hériteraient, sinon de la Terre, au moins de cette planète, quel que soit son nom.

Quel que soit le nom qu'*ils* lui donneront eux-mêmes une fois que le nanovirus d'élévation les aura conduits assez loin sur le chemin du progrès. Les biotechs estimaient que, au bout d'une trentaine ou une quarantaine de générations, les singes seraient en mesure de contacter la Sentinelle et son unique occupant humain.

En plus de la Futaille, il y avait la Flasque : le système de distribution du virus qui accélérerait l'évolution des primates — dans un siècle ou deux, ceux-ci auraient enjambé

l'intervalle physique et mental que l'humanité avait dû parcourir pendant des millions de longues années très éprouvantes.

Un autre groupe de gens à remercier, car elle n'était pas une spécialiste de la biotechnologie. Elle avait bien évidemment consulté les spécifications, observé les simulations, et des systèmes experts avaient examiné la théorie pour la résumer en des termes qu'elle — simple génie universel — pouvait comprendre. Pour autant qu'elle en saisissait le fonctionnement, le virus constituait une création vraiment impressionnante. La descendance des primates infectés bénéficierait de diverses mutations : un cerveau plus gros et plus complexe, un corps plus grand pour l'accueillir, des comportements moins rigides, une compréhension plus rapide… Le virus reconnaîtrait la présence de l'infection chez d'autres individus de la même espèce, afin de favoriser une reproduction sélective — les meilleurs singes engendrant des enfants encore supérieurs. L'avenir tout entier se trouvait contenu dans un micro-organisme presque aussi intelligent, à son échelle infime, que les créatures qu'il devait améliorer. Il interagirait profondément avec le génome de l'hôte, se répliquerait dans ses cellules comme une nouvelle organelle et se transmettrait aux descendants de cet hôte jusqu'à ce que l'espèce entière soit touchée par sa contagion bienveillante. Quelles que soient les modifications subies par les singes, le virus réagirait en s'adaptant au génome auquel il serait associé, pour l'analyser, le modéliser et l'améliorer grâce à son héritage — jusqu'à produire une créature capable de regarder son créateur droit dans les yeux et de comprendre la situation.

Sur Terre, elle avait convaincu les gens en leur décrivant comment les colons humains arriveraient alors sur cette planète, telles des déités descendant des cieux pour rencontrer leur nouveau peuple. Au lieu d'affronter un monde sauvage et hostile, ils seraient accueillis par une race de serviteurs et d'assistants artificiellement évolués. Voilà ce qu'elle avait raconté dans les salles de conférences et devant les commissions d'évaluation, mais cela n'avait jamais constitué pour elle l'élément essentiel de la démonstration. L'important, c'était les singes ; ce qu'ils allaient devenir.

Il s'agissait là d'un des sujets qui excitaient le plus la fureur des NUN. Ils claironnaient que l'on allait transformer de simples bêtes en créatures surévoluées. En réalité, comme tous les gamins gâtés, ils refusaient surtout de partager. L'humanité, encore dans son enfance, réclamait pour elle seule toute l'attention de l'univers. Comme tant d'autres projets qui devenaient des affaires politiques, le développement du virus avait provoqué des manifestations et des actes de sabotage, des attentats terroristes et des meurtres.

Et pourtant, nous avons enfin vaincu notre méprisable nature, songea Kern avec satisfaction. Bien entendu, il existait un minuscule grain de vérité dans les insultes que les NUN proféraient à son encontre, parce qu'elle se moquait complètement des futurs colons ou des rêves néo-impérialistes de ses contemporains. Elle souhaitait créer une nouvelle vie, à son image autant qu'à celle de l'humanité. Elle voulait savoir comment les choses évolueraient, quelle société et quelles connaissances se développeraient quand ses singes seraient livrés à eux-mêmes… Cette expérience, tel était le prix que demandait Avrana Kern, sa récompense pour avoir exercé son génie au bénéfice de l'espèce humaine ; connaître la progression des potentialités de cette planète. Ses efforts avaient engendré une série d'environnements terraformés, mais elle se réjouissait surtout que le premier soit *le sien*, et le foyer du nouveau peuple qu'elle allait créer.

Percevant un silence intrigué, elle se rendit compte qu'elle avait atteint la fin de son discours ; l'équipage pensait maintenant qu'elle ajoutait simplement un petit suspense gratuit à une situation qui n'avait guère besoin de fioritures.

« Vous êtes prêt, monsieur Sering ? » demanda-t-elle sur un canal commun, pour que tout le monde en profite. Sering était le volontaire, celui qu'ils allaient laisser derrière eux. Il resterait en orbite de ce laboratoire planétaire pendant de longues années, enfermé dans un caisson de stase jusqu'au moment où il deviendrait le mentor d'une nouvelle race de singes savants. Elle l'enviait presque ; il pourrait voir, entendre, étudier des choses qu'aucun être humain n'avait connues avant lui. Il serait le nouvel Hanuman, le dieu-singe.

Elle l'enviait *presque* ; cependant, en définitive, Kern préférait partir et entreprendre des projets différents. Que les autres deviennent les dieux d'un monde unique. Kern chevaucherait les étoiles et monterait au panthéon.

« Non, je ne suis pas prêt. » Apparemment, il pensait également devoir s'adresser à une plus large audience car il diffusait cette réponse sur le canal commun.

Kern se sentit soudain contrariée. *Je ne peux quand même pas tout faire moi-même. Pourquoi les autres sont-ils si souvent incapables d'accomplir leur tâche, alors que je compte sur eux ?* Elle demanda à Sering, en privé : « Vous pouvez peut-être m'expliquer pourquoi ?

— J'espérais dire quelques mots, docteure Kern. »

Ce serait son dernier contact avec son espèce avant très longtemps ; sa demande paraissait donc légitime. S'il faisait une bonne prestation, il ajouterait encore à la légende de Kern. Elle resta néanmoins devant la console des communications et retransmit les paroles de Sering en différé de quelques secondes, au cas où il se mettrait à pleurnicher ou à dire quelque chose d'inapproprié.

« C'est un tournant dans l'histoire de l'humanité. » La voix de Sering lui parvint — toujours un peu lugubre — et fut diffusée aux autres, qui le voyaient sur leur afficheur mental, avec le col orange de sa combinaison fermé jusqu'au menton. « Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai réfléchi longtemps, profondément, avant de m'engager dans cette entreprise. Mais certaines choses sont trop importantes. Il faut parfois accomplir ce qui est juste, quel qu'en soit le coût. »

Kern hocha la tête, satisfaite de cette introduction. *Sois un bon petit singe et ne nous fais pas un trop long discours, Sering. Certains d'entre nous doivent léguer des héritages à l'humanité.*

« Nous sommes allés très loin, mais nous retombons dans les erreurs du passé, continua résolument Sering. Nous sommes ici, avec l'univers à portée de main, mais, au lieu de servir notre destinée, nous nous complaisons dans notre propre obsolescence. »

L'attention de Kern était un peu distraite. Au moment où elle saisit ce qu'il venait de dire, toute l'équipe l'avait déjà entendu. Elle enregistra soudain de nombreux messages inquiets entre les auditeurs et perçut même quelques murmures chez ceux qui se trouvaient près d'elle. Au même moment, le docteur Mercian lui envoya un appel sur un autre canal : « Pourquoi Sering est-il entré dans le noyau du moteur ? »

Il n'aurait pas dû se trouver dans le moteur de l'aiguille, mais dans la Sentinelle, prêt à se placer en orbite — et à entrer dans l'histoire.

Elle coupa la transmission de Sering et lui demanda d'un ton furieux ce qu'il fabriquait. Elle vit son avatar la dévisager un moment sur son champ visuel, puis se synchroniser avec sa

voix.

« Quelqu'un doit vous arrêter, docteure Kern. Vous et ceux de votre acabit — vos nouveaux humains, vos nouvelles machines, vos nouvelles espèces. Si vous réussissez sur cette planète, d'autres mondes subiront le même traitement — vous l'avez dit vous-même. Et je sais que d'autres projets de terraformation sont déjà entamés. Mais ça s'arrête maintenant. *Non Ultra Natura !* La nature prévaut. »

Elle perdit des moments cruciaux à tenter de le dissuader en le menaçant des pires sévices, jusqu'au moment où il reprit la parole.

« J'ai coupé votre communication. Vous pouvez faire de même si vous le souhaitez, mais maintenant je vais parler, et vous ne pourrez pas m'en empêcher. »

Elle essayait de le bloquer, fouillait dans l'ordinateur central pour découvrir ce qu'il avait fait, mais il était parvenu à l'évincer des systèmes de contrôle. De nombreux équipements n'étaient plus accessibles à Kern et n'apparaissaient même plus sur son tableau mental. Quand elle interrogea le contrôleur, il refusa tout bonnement de reconnaître leur existence. Aucun d'eux n'était crucial pour le projet — contrairement à la Futaille, à la Flasque ou à la Sentinelle — et ils avaient donc échappé aux vérifications obsessionnelles qu'elle effectuait chaque jour.

Sans être essentiels à cette mission, ils étaient *indispensables* au bon fonctionnement des installations de survie.

« Il a désactivé les sécurités du réacteur, annonça Mercian. Qu'est-ce qui se passe ? Et pourquoi est-il dans le réacteur ? » Une voix inquiète, mais pas vraiment paniquée, qui exprimait assez bien l'humeur générale de l'équipe.

Il est dans le réacteur parce que sa mort sera instantanée et probablement indolore, présuma Kern. Elle s'était déjà mise en route, à la grande surprise de ses collègues. Elle fonça, grimpa par la trappe d'accès qui menait vers le mince pylône central de la station, s'éloigna rapidement de la coque, qui désignait « le bas » tant qu'elle en restait proche ; elle quitta cette zone de gravité artificielle pour rejoindre la longue aiguille autour de laquelle ils tournaient tous. Les échanges de messages se multiplièrent, de plus en plus inquiets. Derrière elle, des voix l'appelaient. Elle savait que certains voudraient la suivre.

Sering continuait de pérorer : « D'ailleurs, ce n'est pas le commencement de l'insurrection, docteure Kern. » Même dans la rébellion, sa voix trahissait un incorrigible respect. « Chez nous, elle a déjà commencé. Peut-être est-elle déjà terminée. Dans quelques années, vous apprendrez sans doute que la Terre et notre avenir sont retournés au pouvoir des humains. Et pas celui des singes évolués, docteure Kern. Pas celui des ordinateurs tout-puissants. Ou des monstres d'apparence humaine. L'univers nous appartiendra, comme il le doit. C'est notre destinée depuis toujours. Dans toutes les colonies, celles du système solaire et les autres, nos agents sont entrés en action. Nous allons prendre le pouvoir… avec le consentement de la majorité. Vous comprenez, docteure Kern ? »

Elle se sentait de plus en plus légère ; elle se hissa vers « le haut », qui devint bientôt « l'intérieur ». Elle savait qu'elle devrait insulter Sering, mais à quoi bon s'il ne l'entendait pas ?

Le trajet n'était pas très long jusqu'à l'aiguille. Elle avait maintenant le choix : soit se diriger vers le cœur du réacteur, où Sering avait certainement pris des mesures pour ne pas

être dérangé ; soit s'en éloigner. S'en éloigner définitivement.

Kern pourrait annuler les sabotages de Sering — persuadée d'être plus compétente que lui. Néanmoins, cela prendrait du temps. Si elle fonçait dans l'aiguille, vers Sering, vers ses pièges et les obstacles qu'il avait installés, elle ne pourrait plus profiter du délai qui lui restait.

« Et si le pouvoir en place nous résiste, nous nous battrons, docteure Kern, continua la voix haineuse dans son oreille. Si nous devons délivrer par la force le destin de l'humanité, nous n'hésiterons pas à le faire. »

Elle écoutait à peine sa diatribe, mais une terreur glaciale envahissait son esprit — pas seulement à cause du danger qu'elle courait, et qui menaçait le Brin 2, mais en raison de ce qu'il disait à propos de la Terre et des colonies. *Une guerre ? Impossible. Même les NUN n'oseraient pas…* Pourtant, il y avait eu quelques incidents. Des assassinats, des émeutes, des bombes. Toute la base Europa avait été compromise. Les NUN voulaient ranimer le principe irréductible et brutal de la « destinée manifeste ». C'était ce qu'elle avait toujours pensé. Ces flambées de violence représentaient les derniers sursauts des passéistes.

Elle se précipita dans l'autre direction, cherchant à mettre la plus grande distance possible entre elle et le réacteur, comme si le Brin était assez vaste pour lui permettre d'échapper à l'explosion imminente. Pourtant, elle restait extrêmement rationnelle et savait très bien où elle allait.

Elle aperçut devant elle la porte circulaire de la Sentinelle. À cet instant précis, elle se rendit compte qu'une partie de son esprit — celle qui lui permettait toujours de résoudre les calculs les plus compliqués — avait déjà compris la situation présente et décelé une mince possibilité d'en réchapper.

Sering aurait dû se trouver là, à l'intérieur de ce lent esquif. En une époque plus sensée, c'est lui qui l'aurait piloté. Elle ordonna l'ouverture de la porte et fut soulagée de constater que cet équipement n'avait pas été saboté — alors qu'il était justement sous la responsabilité du rebelle.

Elle perçut la première explosion et pensa que c'était la dernière. Le Brin craqua et vacilla, mais le cœur du réacteur demeura stable ; elle en voulait pour preuve qu'elle n'avait pas été désintégrée. Sering avait piégé les nacelles de secours, pour s'assurer que personne n'échappe au sort qu'il avait lui-même choisi. Mais avait-il pensé à la Sentinelle ?

En explosant, les nacelles feraient dévier le Brin 2, soit vers la planète, soit vers l'espace lointain. Elle devait s'en écarter au plus vite.

La porte s'ouvrit, obéissant à son ordre. Elle demanda aussitôt au contrôleur de la Sentinelle de débloquer le mécanisme d'amarrage. Il y avait très peu de place à l'intérieur, juste assez pour le sarcophage de stase — *n'utilise pas le mot sarcophage !* — et les terminaux des systèmes associés.

Le centre de contrôle lui demandait des instructions — elle n'était pas la personne prévue et ne portait pas la tenue appropriée pour une hibernation prolongée. *Mais je n'ai pas l'intention de rester ici pendant des siècles. Juste le temps de m'éloigner.* Elle contourna rapidement ces petites chicaneries informatiques ; le système de diagnostic détecta les modifications effectuées par Sering, ou plutôt identifia, par élimination, les procédures de décrochage qui avaient été effacées.

Des bruits à l'extérieur l'incitèrent à ordonner immédiatement la fermeture et le verrouillage de la porte afin que personne ne puisse plus entrer.

Elle grimpait dans le caisson d'hibernation quand elle entendit les coups frappés contre l'écoutille. D'autres membres d'équipage en étaient arrivés aux mêmes conclusions qu'elle, mais un peu trop tard. Elle bloqua la réception de leurs messages, ainsi que ceux de Sering, qui ne pouvait plus rien lui apprendre d'utile. Mieux valait que son esprit soit uniquement occupé par les systèmes de contrôle.

Kern ignorait combien de temps il lui restait, mais elle préféra conserver le même équilibre de vitesse et de prudence qui lui avait permis d'arriver jusque-là. *J'ai pu diriger le Brin 2 et venir dans la Sentinelle. Je suis une petite guenon dégourdie*. Les coups assourdis se firent plus insistants, mais il n'y avait de la place que pour une personne. Elle avait toujours eu le cœur dur et elle devait se montrer encore plus inflexible, ne pas songer à tous ces noms, tous ces visages, ses fidèles collègues que Sering et elle condamnaient à une mort brutale.

D'ailleurs, je ne suis toujours pas tirée d'affaire. Et soudain, elle trouva une solution pour éviter les programmes pirates installés par Sering. *Est-ce que cela pourra marcher ?* Elle n'avait droit qu'à une seule tentative, et à aucune autre option. Et, de toute manière, le temps lui manquait.

Décrochage, ordonna-t-elle au contrôleur, avant de répondre en hurlant à ses multiples requêtes de confirmation. Finalement, elle sentit une vibration qui annonçait l'ouverture du système d'amarrage.

Le contrôleur lui demanda alors de se placer immédiatement en hibernation, conformément au protocole, mais elle lui ordonna d'attendre. Si la capitaine ne périssait pas avec son vaisseau, elle devait au moins assister de loin à sa destruction. *Mais à quelle distance serais-je en sécurité ?*

À ce moment, elle avait déjà reçu plusieurs milliers d'appels. Tous les membres d'équipage voulaient lui parler, mais elle n'avait rien à leur dire.

La Sentinelle ne disposait pas de hublots. Si elle l'avait souhaité, un afficheur virtuel aurait pu lui montrer le Brin 2 qui s'éloignait rapidement tandis que sa petite capsule allait se placer sur une orbite prédéfinie.

Kern se reconnecta au Brin grâce au système de communication de la Sentinelle et ordonna : *Lancez la Futaille*.

Elle se demanda d'abord si cela n'avait été qu'une question de temps. Rétrospectivement, elle se dit que Sering avait dû commencer par là — d'une manière assez subtile pour échapper à toutes les vérifications de Kern, car bien évidemment les mécanismes d'amarrage de la Flasque et de la Futaille ne faisaient pas partie de ses principales préoccupations. Elle avait déclaré *sur les épaules des autres*, mais n'avait pas cessé de penser à tous ceux qui se trouvaient en dessous d'elle dans la hiérarchie. Même le plus humble d'entre eux devait accepter de porter le poids de la directrice, sans quoi toute la pyramide se serait effondrée.

Elle ne vit pas l'explosion sur son afficheur mental mais comprit qu'elle venait d'avoir lieu quand les ordinateurs du Brin lui envoyèrent une brève avalanche de messages faisant état des dommages. Au même moment, tous ses collègues, son équipement, le traître Sering et l'intégralité de son travail furent instantanément réduits en poussière, en un nuage diffus parsemé d'infimes débris organiques.

Corrige la trajectoire et stabilise la capsule. Elle s'attendait à subir une onde de choc, mais la Sentinelle s'était déjà suffisamment éloignée. L'énergie et la matière libérées par le Brin 2 ne l'affectaient presque plus. Il fallut à peine effectuer une petite correction pour la maintenir sur l'orbite programmée.

Affichage. Elle croisa les bras pour se préparer aux images, mais à cette distance elle ne vit presque rien. Un éclair fugace ; une lueur minuscule qui emportait toutes ses idées et tous ses amis.

En dernière analyse, le Brin 2 n'avait été qu'un tonneau rempli de singes évolués. Devant l'immense et impassible toile de fond de l'univers, il était difficile de se dire que cet événement avait eu la moindre importance.

Balise de détresse, ordonna Kern. Parce que, sur Terre, les gens devaient savoir ce qui s'était passé. Ils devaient comprendre qu'il fallait venir la chercher, réveiller la Belle au bois dormant. Elle était la docteure Kern, après tout. Même dans ce lointain système solaire, elle représentait l'avenir de l'humanité. Ils avaient *besoin* d'elle.

Il faudrait vingt longues années au signal pour rejoindre la planète mère. Et beaucoup plus à l'équipe de secours pour arriver ici en utilisant les meilleurs moteurs à fusion, capables d'atteindre les trois quarts de la vitesse de la lumière. Mais son corps fragile pourrait survivre en hibernation jusque-là — et même plus longtemps.

Quelques heures plus tard, elle assista à la fin de l'aventure : la Futaille toucha l'atmosphère.

L'engin ne suivait pas la trajectoire prévue. Il avait été dévié par l'explosion du Brin 2 sur une tangente qui faillit l'expédier dans l'espace intersidéral pour l'éternité. À long terme, cela n'aurait rien changé pour sa cargaison. La Futaille s'embrasa comme une météorite, laissant un sillage de feu dans l'atmosphère de la planète verte. D'une certaine manière, l'horrible sentiment de terreur que devaient éprouver les primates, ignorant pourquoi ils brûlaient vifs, toucha davantage Kern que la mort de ses compagnons humains. *Et Sering aurait-il pu considérer cela comme la preuve qu'il avait raison ?*

Par la force de l'habitude, ou une sorte de conscience professionnelle, elle localisa la Flasque et vit le petit conteneur pénétrer dans l'atmosphère selon un angle plus faible pour aller déposer sa cargaison virale sur un monde destiné aux primates.

Nous pourrons toujours apporter d'autres singes. Ce curieux mantra la réconforta un peu. Le virus d'élévation subsisterait pendant des millénaires. Le projet survivrait à la trahison et à la mort de ses créateurs. Kern y veillerait.

Surveille les signaux radio, dit-elle. *Réveille-moi si tu détectes un changement.*

Cette directive déplut à l'ordinateur de la Sentinelle. Il exigeait des paramètres plus précis. Kern réfléchit à tous les événements qui pourraient se passer sur Terre et dont elle voudrait être informée. Les écouter tous serait aussi difficile que de prédire l'avenir.

Propose-moi des options.

Son afficheur fit défiler une liste de possibilités. L'ordinateur était un appareil très élaboré, assez complexe pour simuler une personnalité qu'il ne possédait pas.

Système de transfert, nota-t-elle. Ce n'était pas la solution la plus séduisante, mais n'avait-elle pas l'habitude de répéter que la vie serait plus facile si elle pouvait s'occuper de tout ? La Sentinelle téléchargerait une image de sa conscience. Même si la copie n'était pas parfaite,

cette méthode permettrait de constituer une entité composite Kern-ordinateur capable de réagir aux événements extérieurs grâce à une émulation de son propre jugement. Elle étudia les avertissements et les remarques — encore une technologie de pointe qu'ils n'avaient pas vraiment eu l'occasion d'expérimenter. Avec le temps, la version virtuelle de Kern s'intégrerait mieux au réseau d'intelligence artificielle et le composite serait capable d'établir des distinctions de plus en plus fines. C'était du moins ce que prévoyait ladocumentation. Le résultat final serait potentiellement plus perspicace et plus compétent que la somme de l'humain et de la machine.

Exécute le téléchargement, ordonna-t-elle, puis elle se coucha et attendit que la Sentinelle commence à scanner son cerveau. *J'espère qu'ils enverront rapidement une équipe de secours.*

---

[1] Référence au jeu de mots *as clever as a barrel load of monkeys* (« malin — ou futé — comme un tonneau — ou une futaille — de singes »). *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

1.2

Brave petite chasseresse

Elle se nomme Portia et elle chasse.

Elle mesure huit millimètres de long mais, dans son univers minuscule, elle est comparable à un tigre féroce et rusé. Comme pour toutes les vraies araignées — les aranéides —, son corps se compose de deux parties. Son abdomen renferme ses feuillets pulmonaires et ses intestins. Son céphalothorax est dominé par deux gros yeux dirigés vers l'avant, pour une meilleure vision binoculaire, et surmonté d'une paire de petites touffes comparables à des cornes. Des plaques de poils bruns et noirs sont disséminées sur son corps duveteux. Pour les prédateurs, elle ressemble davantage à une feuille morte qu'à une éventuelle victime.

Elle attend. Sous ses yeux extraordinaires, ses chélicères venimeuses sont flanquées de pattes-mâchoires : les pédipalpes tout blancs, qui évoquent une moustache frétillante. La science l'a baptisée *Portia labiata*, une modeste espèce d'araignées sauteuses comme il en existe beaucoup.

Son attention s'est fixée sur un autre arachnide accroché à sa toile. Celui-ci s'appelle *Scytodes pallida* ; il possède des pattes plus longues, un thorax voûté, et il est capable de projeter un fil venimeux. Scytodes est expert dans la capture et la consommation des araignées sauteuses, telles que Portia.

Mais la spécialité de cette dernière est justement de dévorer les araignées mangeuses d'araignées, dont beaucoup sont plus grosses et plus puissantes qu'elle.

Ses yeux sont remarquables. Grâce à ces disques de la taille d'une tête d'épingle et aux cavités flexibles situées derrière, elle possède l'acuité visuelle d'un primate, et une perception précise du monde environnant.

Portia ne pense pas. Ses soixante mille neurones constituent à peine un cerveau — comparés aux cent milliards de neurones d'un humain. Toutefois, il se passe quelque chose dans ce petit organe. Elle a déjà reconnu son ennemie et elle sait que le jet venimeux de celle-ci serait mortel en cas d'attaque frontale. Elle titille le bord de la toile de Scytodes pour lui envoyer divers messages tactiles erronés, dans l'intention de déterminer si elle peut la leurrer. Sa cible frémit une ou deux fois, mais n'est pas dupe.

Voilà ce que peuvent faire quelques dizaines de milliers de neurones : l'une après l'autre, les tentatives de Portia ont échoué, mais elle a recensé celles qui provoquaient les réactions les plus manifestes et peut envisager maintenant une stratégie différente.

De son regard perçant, elle a observé les abords de la toile, les branches et les brindilles qui l'entourent. Grâce à cet examen détaillé, elle a construit dans son petit amas de neurones une carte tridimensionnelle et déterminé un chemin précis pour attaquer la Scytodes par le haut, comme un assassin méticuleux. L'approche n'est pas parfaite, mais c'est la meilleure

qu'autorise un tel environnement, et que son ébauche de cerveau a pu développer comme une sorte d'exercice théorique. Cela lui permettra de rester hors de vue de sa proie durant la majeure partie du chemin ; néanmoins, même quand elle ne sera pas visible, sa victime demeurera présente dans son esprit.

S'il ne s'agissait pas d'une Scytodes, elle aurait opté pour une autre tactique — ou procédé à d'autres essais afin de trouver une solution. En général, elle y parvient.

Les ancêtres de Portia font de tels calculs et prennent de telles décisions depuis des millénaires, chaque génération apportant une amélioration parce que les meilleures chasseuses sont celles qui mangent le mieux et pondent davantage d'œufs.

Pour l'instant, rien d'anormal, et Portia s'apprête à se mettre en route lorsqu'un mouvement attire son regard.

Un individu de son espèce vient d'approcher. Un mâle. Il a également guetté la Scytodes, mais ses yeux sont maintenant fixés sur elle.

Par le passé, certaines araignées de son espèce ont décidé qu'un petit mâle constituait un repas moins dangereux à obtenir que la Scytodes et elles ont prévu certains plans pour de telles occasions. Mais ici, quelque chose est différent. La présence du mâle l'interpelle. C'est une expérience nouvelle et complexe. La silhouette tapie de l'autre côté de la toile tissée par la Scytodes n'est pas simplement une proie, un partenaire sexuel ou un individu sans importance. Tous deux sont liés par une invisible connexion. Elle ne saisit pas vraiment qu'il s'agit de *quelque chose comme elle*, mais son fantastique talent pour calculer des stratégies vient d'atteindre une dimension supplémentaire. Une nouvelle catégorie apparaît et augmente considérablement ses options : *un allié*.

Durant de longues minutes, les deux chasseurs étudient leurs cartes mentales tandis que la Scytodes demeure patiemment suspendue entre eux, inconsciente du danger. Portia voit alors le mâle ramper un peu au bord de la toile. Il attend qu'elle bouge. Elle reste figée. Il avance de nouveau. Finalement, il arrive à l'endroit où sa présence modifie les calculs instinctifs de la femelle.

Celle-ci poursuit son approche en suivant le trajet qu'elle a déjà défini. Elle rampe, saute, glisse le long d'un fil, tout en conservant à l'esprit l'image de cet environnement tridimensionnel et la position des deux autres araignées.

Elle parvient enfin au-dessus de la toile de la Scytodes, à portée de vue du mâle immobile. Là, elle attend qu'il se déplace. Celui-ci frôle les fils en contrôlant prudemment ses appuis. Ses mouvements sont mécaniques, répétitifs, pareils à ceux d'une feuille morte accrochée au piège de soie. La Scytodes bronche un peu, mais demeure en place. Une brise fait frissonner la toile et le mâle avance rapidement, profitant du bruit blanc créé par le frémissement des fils.

Il se met soudain à sautiller et à danser, pour envoyer des signaux clairs et nets sur la toile : *Une proie ! Ici ! Une proie qui cherche à fuir !*

La Scytodes approche aussitôt et Portia bondit, atterrit derrière son ennemie en mouvement et lui plante ses crocs dans le corps. Le venin paralyse rapidement l'autre araignée. La chasse est terminée.

Le petit mâle revient peu après et tous deux s'observent un moment, s'efforçant de réviser l'image de leur monde. Ils se nourrissent. Elle est constamment sur le point de l'attaquer,

mais quelque chose retient ses crochets : cette nouvelle dimension, cette association. Il est une proie. Il *n'est pas* une proie.

Plus tard, ils recommencent à chasser ensemble. Le couple forme une bonne équipe. Cette alliance leur permet de s'attaquer à des cibles qu'ils n'auraient jamais affrontées lorsqu'ils étaient seuls.

Finalement, du statut de proie/non proie, son compagnon est promu à celui de partenaire sexuel, car le comportement de la femelle est limité vis-à-vis des mâles. Après leur accouplement, d'autres instincts refont surface et leur association s'achève brutalement.

Elle pond ses œufs ; les nombreux œufs d'une excellente chasseresse.

Ses enfants seront magnifiques et habiles ; une fois adultes, ils auront le double de sa taille, grâce au nanovirus qui affectait à la fois Portia et son mâle. Les générations ultérieures se révéleront encore plus grandes, plus douées, plus prospères ; elles évolueront en fonction de la sélection naturelle, à un rythme accéléré par le virus, afin que celles qui sauront profiter au mieux de ce nouvel avantage puissent dominer le futur génotype.

Les enfants de Portia recevront le monde en héritage.

1.3

Les lumières s'éteignent

En reprenant connaissance, la docteure Avrana Kern parcourut une douzaine de fichiers d'informations complexes, mais aucun d'eux ne l'aida à retrouver les souvenirs de ce qui venait de se passer ni à découvrir pourquoi elle se réveillait tout étourdie dans une unité cryogénique. Elle ne parvenait pas à ouvrir les yeux ; son corps entier était endolori par les crampes et son espace mental était saturé par les données ; tous les systèmes de la Sentinelle lui envoyaient des rapports.

Elle réussit à lancer une instruction : *Mode Eliza !* Elle avait la nausée, se sentait à la fois bouffie, nerveuse et constipée pendant que la capsule s'efforçait de la ramener à un état de vigilance.

« Bonjour, docteure Kern », déclara le centre de contrôle de la Sentinelle dans son système auditif. Il avait adopté une voix féminine, forte et rassurante. Pourtant, Kern n'était pas rassurée. Elle voulait lui demander pourquoi elle se trouvait dans la Sentinelle, mais avait l'impression que la réponse l'effleurait sans jamais l'atteindre.

Donne-moi seulement quelque chose pour remettre de l'ordre dans mes souvenirs ! dit-elle.

« Ce n'est pas recommandé », objecta le contrôleur.

Si tu veux que je prenne la moindre décision… Et tout lui revint subitement, tel un barrage qui cède, pour répandre dans son esprit une horrible révélation. Le Brin 2 n'existait plus. Ses collègues n'existaient plus. Les singes n'existaient plus. Il ne restait plus rien, à part elle.

Et elle avait demandé au contrôleur de la réveiller quand il recevrait des signaux radio.

Elle voulut prendre une grande inspiration, mais sa poitrine affaiblie n'émit qu'un petit sifflement. *À propos du temps*, dit-elle au contrôleur, bien que cette expression n'ait aucun sens pour l'ordinateur. Maintenant qu'il lui parlait, elle sentait instinctivement qu'elle devait s'adresser à lui comme à un être humain. Le mode Eliza avait toujours produit cet effet secondaire plutôt contrariant. *Il s'est écoulé combien de temps, en unités terriennes ?*

« Quatorze ans et soixante-douze jours, docteure. »

Ce n'est… Elle sentit sa gorge se dilater légèrement. « Ce n'est pas… » Inutile de dire à un ordinateur qu'il a tort. Et pourtant, il avait tort. C'était trop court. Le délai n'était pas suffisant pour permettre à un message d'atteindre la Terre et à un vaisseau de secours d'arriver jusqu'ici. Néanmoins, elle éprouva un vague espoir. Bien sûr, un astronef avait *déjà* été envoyé à sa rencontre avant que Sering ne détruise le Brin 2. De toute évidence, l'agent des NUN avait été démasqué depuis longtemps, quand leur ridicule insurrection avait échoué. Elle était sauvée. Aucun doute, elle était sauvée.

Contactez-le, dit-elle au contrôleur.

« Je crains que cela ne soit pas possible, docteure. »

Elle poussa une exclamation irritée, puis consulta de nouveau les divers systèmes,

auxquels elle pouvait maintenant accéder plus facilement. Chacun des composants de la capsule confirma qu'il fonctionnait correctement. Elle vérifia les communications. Les récepteurs ne présentaient pas d'anomalies. Les émetteurs se comportaient normalement — ils envoyaient son signal de détresse, tout en continuant d'exécuter leur tâche principale, qui consistait à émettre des messages complexes en direction de la planète proche. Bien sûr, il était prévu que celle-ci abriterait un jour de nouvelles espèces capables de recevoir et de décoder les transmissions, mais il était trop tôt.

« C'est beaucoup… » Sa voix enrouée l'irritait au plus haut point. *Sois plus clair. Quel est le problème ?*

« Je crains qu'il n'y ait personne à contacter, docteure », lui répondit poliment le contrôleur en mode Eliza. L'attention de Kern fut alors attirée par une simulation de l'espace environnant : la planète, la Sentinelle. Aucun vaisseau terrien.

Explique.

« Les signaux radio ont changé, docteure. J'ai besoin de nouvelles instructions pour gérer ce changement, je le crains.

— Arrête de répéter “Je le crains” ! grinça-t-elle d'un ton exaspéré.

— Bien sûr, docteure. » Et elle savait qu'il allait obéir. Désormais, cette manie serait bannie de son langage. « Je surveille les signaux provenant de la Terre depuis que vous êtes plongée en sommeil cryogénique.

— Et… ? » Mais la voix de Kern chevrotait. *Sering a parlé d'une guerre. Avait-on reçu des nouvelles concernant un conflit ?* Et puis : *Le contrôleur aurait-il su qu'il devait me réveiller ? Il n'aurait pas pu évaluer précisément ce genre de données. Alors… ?*

Le renseignement se trouvait là, perdu au milieu d'une quantité d'autres informations, mais le contrôleur était maintenant apte à le distinguer. Il ne s'agissait pas d'une donnée présente, mais absente.

Elle voulait demander : *Que suis-je censée regarder ?* Elle voulait lui dire une fois encore qu'il s'était trompé. Elle voulait qu'il examine de nouveau le problème — tout en sachant qu'il vérifiait chaque information.

La Terre n'envoyait plus de signaux. Les derniers dataient déjà d'une vingtaine d'années. Émis de la planète mère, ils avaient dépassé la position de Kern et leur trace se perdait maintenant dans le vide de l'espace.

Je veux écouter les douze dernières heures de la transmission.

Elle s'attendait à consulter de nombreux signaux, mais il n'y avait que quelques messages épars et codés. Ceux qu'elle parvint à déchiffrer se révélèrent des appels à l'aide. Elle étendit ses recherches sur les quarante-huit heures précédentes pour tenter de reconstituer les faits, mais le contrôleur n'avait rien conservé de plus. Les détails précis étaient déjà perdus et s'éloignaient d'elle trop rapidement pour qu'elle puisse les récupérer. La guerre annoncée par Sering avait éclaté ; voilà tout ce qu'elle pouvait en déduire. En s'étendant, le conflit avait anéanti peu à peu les colonies humaines. Les lumières s'étaient éteintes dans tout le système solaire à mesure que les NUN et leurs alliés déclenchaient des révoltes et combattaient leurs ennemis pour décider du sort de l'humanité.

De toute évidence, le conflit s'était intensifié. Kern savait parfaitement que les gouvernements de la Terre et des colonies possédaient des armes terrifiantes, et que la

science théorique en envisageait d'autres encore plus épouvantables.

D'après les informations dont elle disposait, la guerre avait connu sur Terre une affreuse escalade. Aucun camp ne voulant céder, chacun avait poussé de toutes ses forces et sorti de nouveaux jouets de leur boîte. Sa fenêtre radio de deux jours et demi ne lui permettait pas de reconstituer les origines de la crise, mais elle supposa avec horreur que la durée totale de la guerre n'avait pas excédé une semaine.

Et maintenant, à vingt années-lumière, la Terre demeurait silencieuse — depuis deux décennies. Restait-il seulement des survivants ? La race humaine tout entière avait-elle été exterminée, à part Kern ? Était-elle retombée dans un nouvel âge des ténèbres où des individus incultes regardaient les lumières qui traversaient le ciel sans même se souvenir qu'elles avaient été construites par leurs ancêtres ?

« Les stations, les colonies du système solaire… les autres…, murmura-t-elle.

— Une des dernières transmissions multidirectionnelles en provenance de la Terre était un virus électronique diffusé sur toutes les fréquences, docteure, précisa tristement Eliza. Il était conçu pour infecter et désactiver tous les systèmes qui le recevraient. Il était capable de pénétrer les dispositifs de sécurité connus. Je présume que les émetteurs des diverses colonies ont été coupés.

— Mais ça signifie… » Avrana se sentait déjà aussi glacée qu'un être humain pouvait l'être. Elle s'attendait donc à éprouver un frisson en prenant conscience de la situation, mais il ne vint pas. Les colonies du système solaire et la poignée de bases extérieures étaient toujours en cours de terraformation ; elles avaient été fondées au début de l'exploration spatiale et, après le développement de la technologie, l'augmentation des installations humaines avait ralenti le processus : trop de gens se marchaient sur les pieds. Il était plus rapide d'améliorer des planètes vierges, et le Monde de Kern était le premier à être achevé. Loin de la Terre, l'humanité se trouvait affreusement dépendante de sa technologie et de ses ordinateurs.

Si un tel virus avait attaqué et neutralisé les systèmes de Mars et d'Europa, il avait provoqué la mort de leurs habitants. Une mort rapide, glaciale et suffocante.

« Et *toi*, comment as-tu pu survivre ? Comment avons-*nous* pu survivre ?

— Docteur, le virus n'a pas été conçu pour s'en prendre aux agencements expérimentaux de personnalités humaines téléchargées. Grâce à votre présence dans mes systèmes, le virus ne m'a pas considéré comme un hôte pertinent. »

Avrana Kern regarda au-delà des lumières de son afficheur, en direction de l'obscurité qui régnait dans la Sentinelle, songeant à l'univers de ténèbres qui l'environnait et à tous les endroits où l'humanité avait déposé un œuf fragile pour se développer. Finalement, la seule question qui lui vint à l'esprit fut celle-ci : « Pourquoi m'as-tu réveillée ?

— Il faut que vous me donniez un ordre formel, docteure.

— De quel ordre formel pourrais-tu avoir besoin ? demanda-t-elle à l'ordinateur d'un ton acerbe.

— Vous devrez être replacée en sommeil cryogénique », lui dit le contrôleur. Cette fois, elle regretta amèrement qu'il n'ajoute pas « … je le crains », ce qui aurait atténué la solitude de Kern par le sentiment rassurant d'une hésitation humaine. « Cependant, le manque d'informations concernant la situation externe fait que je ne serai sans doute pas apte à

déterminer les conditions de votre réveil. Je crois aussi que vous n'êtes peut-être pas capable de me donner des instructions claires sur ces conditions, mais vous pouvez quand même m'indiquer vos préférences, ou me préciser un délai spécifique. Si vous le souhaitez, vous pouvez simplement vous en remettre à votre personnalité téléchargée pour vous réveiller au moment approprié. »

L'écho silencieux de ces paroles résonna dans l'esprit de Kern : *Ou jamais. Le bon moment n'arrivera peut-être jamais.*

Montre-moi la planète.

Elle fit tourner la grande sphère verte qui venait d'apparaître devant elle avec toutes les données relatives à son environnement — chacune étant liée à une arborescence d'informations complémentaires. Quelque part dans ces graphes se trouvaient les références et les noms des personnes — maintenant décédées — qui avaient conçu et construit chaque élément, qui avaient établi les mouvements de ses plaques tectoniques, élaboré son système météorologique, calculé l'accélération de son érosion ou le développement de la vie dans le sol.

Mais les singes ont brûlé. Tout ça pour rien.

Cela lui paraissait impossible. Elle avait approché de si près son grand rêve : la propagation de la vie dans l'univers, la diversification des formes d'intelligence, la permanence assurée de l'héritage terrestre. Et juste avant, il y avait eu la guerre, et la stupidité de Sering.

Nous pouvons tenir combien de temps ? demanda-t-elle.

« Docteure, nos capteurs solaires devraient assurer notre survie pendant une durée indéfinie. Bien sûr, il est possible qu'un impact ou une accumulation de pannes mécaniques puissent entraîner l'arrêt du fonctionnement, mais, à part cela, il n'existe pas de limite connue à notre espérance de vie. »

Cette réponse voulait probablement exprimer un certain espoir. Pour Kern, elle ressemblait davantage à une sentence.

Laisse-moi dormir, dit-elle au contrôleur.

« J'ai besoin de savoir quand je devrai vous réveiller. »

Elle s'esclaffa, et le son de sa propre voix lui parut horrible dans l'espace confiné de la capsule. « Quand le vaisseau de secours arrivera. Quand les singes répondront. Quand ma personnalité virtuelle le décidera. C'est assez clair ?

— Je pense pouvoir travailler avec ces marges de tolérance, docteure. Je vais maintenant vous replacer en sommeil cryogénique. »

Un long sommeil solitaire. Elle allait retourner dans la tombe et un simulacre de Kern continuerait de surveiller une planète silencieuse perdue dans un univers silencieux : le dernier avant-poste de la grande civilisation humaine lancée à la conquête de l'espace.

2

Pèlerinage

2.1

À deux mille années de chez soi

Holsten Mason se réveilla subitement dans un lieu clos — un véritable cauchemar de claustrophobe, qu'il s'efforça de chasser aussitôt. Son expérience lui permit de comprendre où il était, et pourquoi il n'avait aucune raison de s'inquiéter, mais les vieux instincts simiesques avaient quand même eu le temps de refaire surface et de hurler *Piégé ! Piégé !* dans les recoins de son esprit.

Putains de singes. Il se sentait glacé, enfermé dans un compartiment à peine assez grand pour contenir son corps, avec l'impression qu'un millier d'aiguilles se retiraient de sa peau grise et flasque — et que des tubes étaient extirpés assez brutalement de ses parties plus intimes.

C'était normal pour un caisson de stase. Il aurait voulu se dire qu'il détestait ces appareils, mais aucun humain n'avait vraiment d'autre choix.

Pendant un moment, il pensa que c'en était fini pour lui ; il était réveillé, mais pas libéré. Il se retrouvait piégé derrière une vitre glaciale. Et personne ne l'entendait, personne ne relevait sa présence parmi les cadavres réfrigérés de ce grand vaisseau qui fonçait pour l'éternité dans le vide de l'espace.

La claustrophobie primitive le fit tressaillir une seconde fois. Déjà il tentait de lever les mains, de frapper le couvercle transparent quand le système de verrouillage se mit à siffler. La lumière tamisée de la capsule fut remplacée par l'éclairage puissant du vaisseau.

Il cligna à peine des yeux. Le caisson de stase avait dû préparer son corps au réveil bien avant de réactiver sa conscience. Finalement, il se demanda si quelque chose avait flanché. Après tout, un certain nombre de conditions avaient pu provoquer sa réanimation. Pourtant, il n'entendait aucune alarme et l'affichage limité de la capsule ne présentait que de rassurantes barres bleues. À moins qu'il ne soit justement hors service.

L'arche *Gilgamesh* avait été construite pour durer très longtemps. Dans ce but, les gens de la civilisation de Holsten avaient exploité tout le talent technique et toute la science de leurs ancêtres — ces ancêtres aux mains glacées, ridées par le vide. Toutefois, même si une autre option s'était présentée, personne ne l'aurait prise en compte, car comment croire qu'une machine — n'importe quelle machine fabriquée par l'humanité — pourrait subsister pendant l'incommensurable durée du voyage ?

« Bon anniversaire ! Tu es maintenant l'homme le plus âgé de l'histoire ! déclara une voix narquoise. Allez, debout, espèce de branleur ! Nous avons besoin de toi. »

Le regard de Holsten distingua un visage. Apparemment, un visage de femme ; aux traits durs, ridé, avec des pommettes et un menton anguleux. Et une courte chevelure en brosse comparable à la sienne. Les capsules de stase n'aimaient pas trop les cheveux humains.

Isa Lain : chef de l'équipe d'ingénierie.

Il voulut répondre par une plaisanterie, lui dire qu'il n'aurait jamais pensé qu'elle puisse avoir un jour besoin de lui, mais sa phrase se perdit dans un bredouillement. Néanmoins, elle en comprit suffisamment pour lui renvoyer un regard dédaigneux.

« *Avoir besoin* n'est pas la même chose qu'*avoir envie*, mon petit vieux. Debout. Et boutonne ta combinaison. On voit ton cul. »

Avec l'impression d'être un centenaire impotent, il s'extirpa péniblement de la capsule en forme de cercueil qui lui avait servi de lit pendant…

L'homme le plus âgé de quoi, déjà ? Les paroles de Lain lui revinrent soudain en mémoire. « Hé ! demanda-t-il d'une voix pâteuse. Combien de temps ? Et à quelle distance sommes-nous ? » *Avons-nous seulement quitté le système solaire ? Sans doute, pour qu'elle dise cela…* À cet instant, comme si son regard pouvait traverser les cloisons, il eut brusquement le sentiment de percevoir l'immensité du vide qui entourait la coque, un espace désolé qu'aucun humain n'avait exploré depuis le début de l'âge de glace, depuis l'époque millénaire de l'Ancien Empire.

La chambre d'hibernation de l'équipe d'experts était très étroite. Il y avait à peine de la place pour eux deux et les rangées de sarcophages. En plus de la sienne, deux capsules étaient ouvertes et vides ; le reste conservait encore les quasi-cadavres des autres ingénieurs, dans l'attente du moment où ils pourraient retrouver un rôle actif à bord du vaisseau. Lain se faufila vers l'écoutille et l'ouvrit avant de lui répondre en regardant par-dessus son épaule, d'un ton qui n'avait plus rien de moqueur.

« Mille huit cent trente-sept ans, Mason. Du moins, c'est ce que dit le *Gilgamesh*. »

Holsten se rassit sur le rebord de la capsule. D'un coup, ses jambes flageolantes n'étaient plus capables de le soutenir.

« Comment va le… Comment s'en sort-il ? Est-ce que tu… ? » Les phrases restaient segmentées dans son crâne. « Depuis combien de temps es-tu réveillée ? Tu as vérifié… la cargaison, les autres… ?

— Je suis debout depuis neuf jours, Mason. Pendant qu'on te réanimait en douceur. J'ai inspecté l'ensemble du vaisseau. Tout est satisfaisant. Ils ont fait du bon travail quand ils ont construit ce bébé.

— Satisfaisant ? » Il saisit toute l'imprécision de ce mot. « Donc, tout le monde… ?

— Satisfaisant dans le sens où le taux de panne des capsules ne dépasse pas quatre pour cent, expliqua-t-elle d'un ton imperturbable. Pour un voyage de près de deux mille ans, j'estime que c'est satisfaisant. Ça aurait pu être pire.

— Oui, bien sûr. C'est vrai. » Il se releva pour la rejoindre, sentant le sol glacé sous ses pieds nus. Il essaya alors de déterminer s'ils accéléraient ou ralentissaient, ou si la section de l'équipage se contentait de tourner normalement autour de son axe pour entretenir la gravité. De toute évidence, *quelque chose* le maintenait contre le plancher. Si un organe sensitif était capable de déceler une différence entre les divers types de gravité artificielle, il ne s'était manifestement pas développé chez ses ancêtres.

Il s'efforça de ne pas penser à la véritable signification de ces *quatre pour cent* ni au fait que le terme impersonnel de « cargaison » désignait en réalité une part importante des survivants de l'espèce humaine.

« Et pourquoi as-tu besoin de moi, au fait ? » Car la plupart des autres étaient encore

endormis. Quel étrange concours de circonstances pouvait donc requérir sa présence, alors que presque tous les membres des équipes de commandement, de recherche scientifique, de sécurité et d'ingénierie se trouvaient toujours plongés dans leur léthargie glaciale dépourvue de rêves ?

« Nous avons reçu un signal », lui annonça Lain, qui étudia attentivement sa réaction. « Oui, je pensais bien que cette nouvelle allait te secouer. »

Les questions se bousculaient dans l'esprit de Holsten quand ils empruntèrent le passage menant aux communications, mais Lain se contenta de marcher d'une allure rapide sans se préoccuper de lui. Il la suivit en vacillant, trébuchant tous les quatre ou cinq pas.

Comme Holsten s'y attendait, le troisième lève-tôt était Vrie Guyen. Quelle que soit la raison de l'urgence, elle requérait la présence du commandant, de l'ingénieur en chef et du linguiste. Étant donné ce que Lain venait de lui annoncer, c'était amplement justifié. *Un signal*. Qu'est-ce que cela pouvait être, au milieu de ce néant ? Soit quelque chose de complètement extraterrestre, soit les restes de l'Ancien Empire — la spécialité de Holsten.

« Il est faible et très altéré. Le *Gilgamesh* a mis vraiment trop longtemps à déterminer de quoi il s'agissait. À toi de voir ce que tu peux en tirer. » Guyen était un petit homme mince, avec une bouche et un nez qui semblaient avoir été prélevés sur un visage plus large. Dans le souvenir de Holsten, son style de commandement combinait une énergie agressive et un talent certain à déléguer les responsabilités. Le linguiste avait l'impression qu'il s'était écoulé à peine quelques jours depuis le moment où il avait pénétré dans sa capsule de stase sous le regard sévère de Guyen. Néanmoins, quand il fouilla sa mémoire pour évaluer la durée exacte, il ne rencontra qu'une infranchissable zone grise et eut le sentiment que sa perception du temps était faussée.

Apparemment, c'est ce qu'on éprouve au bout de deux mille ans. À chaque minute qui passait, il était frappé de constater leur incroyable chance d'être encore en vie. Comme l'avait dit Lain, c'était *satisfaisant*.

« Alors, ça vient d'où ? demanda le linguiste. De l'endroit prévu ? »

Guyen se contenta de hocher tranquillement la tête, mais un frisson d'excitation parcourut Holsten. *C'est bien là ! C'était vrai, depuis le début.*

Le *Gilgamesh* ne s'était pas lancé au hasard dans le vide pour échapper à la destruction de la civilisation qu'ils laissaient derrière eux. Ils n'étaient pas *complètement* suicidaires. Ils avaient étudié les cartes et les graphiques de l'Ancien Empire grâce à des satellites qui étaient retombés, à des fragments de vaisseaux, aux carcasses brisées des stations spatiales contenant les cadavres momifiés des antiques maîtres de la Terre. Le vide et la stabilité de leur orbite les avaient préservés tandis que la glace érodait la surface de la planète.

Parmi les vestiges se trouvaient des cartes spatiales détaillant les endroits explorés par les anciens.

Ils lui montrèrent le signal lointain enregistré par les instruments du *Gilgamesh* — un message relativement court, répété continuellement. Il ne s'agissait pas d'un bourdonnement de transmissions radio émis par une colonie extrasolaire florissante. Il ne fallait d'ailleurs pas s'y attendre après tant de siècles.

« C'est peut-être une mise en garde, avança Guyen. Si c'est le cas et qu'un danger nous menace, nous devons le savoir.

— Et si un danger se présente, que faut-il faire au juste pour l'éviter ? ajouta calmement Holsten. Pouvons-nous encore modifier notre trajectoire pour ne pas traverser ce système solaire ?

— Nous pouvons nous y préparer, déclara Lain avec pragmatisme. Si c'est un événement cosmique que nous n'avons pas repéré et qui n'a pas détruit l'émetteur, nous pouvons essayer de corriger notre route. Si c'est… une maladie, des étrangers hostiles ou quelque chose de ce genre, alors… eh bien, j'imagine que le danger a disparu et que nous ne risquons plus rien.

— Mais nous avons les cartes. Au pire, nous pourrions nous diriger vers le monde suivant, souligna Guyen. Il nous suffirait d'utiliser leur soleil pour prendre de la vitesse et continuer sur notre lancée. »

Holsten ne l'entendait plus. Assis, le dos voûté, il avait mis les écouteurs pour étudier le signal perçu par le *Gilgamesh*. Il observait sur les écrans les représentations graphiques de sa fréquence et de sa structure, qu'il comparait avec les fichiers de référence de leur base de données.

Le linguiste ajusta l'interprétation du message faite par le *Gilgamesh* en l'analysant avec tous les algorithmes de décodage employés par l'ancienne civilisation disparue. Il avait déjà accompli ce genre de tâche à maintes reprises. Bien souvent, le décodage du signal dépassait les capacités de la cryptographie moderne. Parfois, il s'agissait de simples échanges verbaux, mais dans un langage difficile que personne n'était encore parvenu à déchiffrer.

Il écouta, activa son système de décryptage, et des paroles se révélèrent subitement à lui, exprimées dans la vieille langue raffinée d'une époque révolue ; une époque d'abondance qui produisait des merveilles et développait d'extraordinaires capacités de destruction.

« Impérial C », déclara-t-il d'un ton assuré. L'une des plus courantes parmi les langues connues. Si son cerveau parvenait à retrouver toutes ses facultés, ce serait un jeu d'enfant de traduire le signal maintenant nettoyé. Finalement, le message s'épanouit devant lui comme une fleur et dévoila son contenu succinct dans cette langue qui avait déjà disparu avant la période glaciaire.

« Qu'est-ce que… ? » commença Guyen d'un ton irrité, mais Holsten leva la main pour le faire taire et repassa la totalité du message tout en savourant son petit moment de gloire.

« C'est un signal de détresse, annonça-t-il.

— De détresse, du genre “Fichez le camp” ? demanda Lain avec appréhension.

— Non. Du genre “Venez me chercher” », réponditHolsten. Croisant le regard des deux autres, il put déceler dans leurs yeux la première étincelle d'espoir et d'émerveillement, des sentiments comparables à ceux qu'il éprouvait. « Même s'il n'y a personne — et il n'y a sans doute personne —, nous y découvrirons de la technologie. De la technologie qui fonctionne. Quelque chose se trouve là-bas depuis des milliers d'années. Rien que pour nous. »

Pendant un instant, cette révélation si stupéfiante leur fit presque oublier l'antipathie méprisante qu'ils éprouvaient pour le linguiste. Ils n'étaient plus que trois bergers conduisant leur troupeau humain vers une nouvelle terre promise. Ils étaient les fondateurs de l'avenir.

Guyen frappa alors dans ses mains. « Bien. Bon travail. Je vais demander au *Gilgamesh* de réveiller l'équipe de saisie à temps pour lancer la décélération. Nous avons gagné notre

pari. » Pas un mot pour tous ceux qui étaient restés en arrière et n'avaient même pas eu la possibilité de parier, ni pour les autres arches qui avaient pris des directions différentes quand la Terre avait craché les dernières bribes d'humanité avant d'être submergée par la vague empoisonnée.

« Laissez-moi encore éveillé pendant un demi-quart », demanda machinalement Holsten.

Guyen lui lança un regard furibond en se souvenant brusquement qu'il n'avait pas voulu de Holsten dans l'équipe d'experts — trop vieux, trop prétentieux, trop fier de sa bonne éducation. « Pourquoi ? »

Parce qu'il fait froid dans ces capsules. Parce que la stase est comparable à la mort. Parce que j'ai peur de ne pas me réveiller — ou que vous ne vouliez pas me réveiller. Parce que j'ai peur. Mais Holsten se contenta d'un haussement d'épaules. « J'aurai bien le temps de dormir plus tard, pas vrai ? Permettez-moi au moins de regarder les étoiles. Juste un demi-quart et j'y retourne. Où est le mal ? »

Guyen grommela son mécontentement, puis hocha la tête à contrecœur. « Faites-moi savoir quand vous revenez. Et si vous êtes le dernier à rester debout, alors…

— J'éteindrai la lumière, oui. Je connais la consigne. » En vérité, la consigne exigeait une double vérification minutieuse des systèmes du vaisseau, mais le *Gilgamesh* exécutait lui-même la plupart des opérations délicates. Toute l'équipe d'expertise avait reçu une formation. Ce n'était pas plus compliqué que de lire une liste : un travail de singe.

Guyen sortit en secouant la tête. Holsten lança un regard interrogateur en direction de Lain, mais celle-ci examinait déjà les écrans de l'ingénierie. Professionnelle jusqu'au bout.

Plus tard, pourtant, alors qu'il se trouvait sous la coupole et observait le ciel étoilé de cette région étrangère, à deux mille années des constellations connues de ses ancêtres, elle vint le rejoindre et resta assise près de lui pendant une quinzaine de minutes, en remuant sur place, mais sans dire un mot. Aucun d'eux ne parvenait à s'exprimer à haute voix. Cependant, après un mouvement de sourcil, un petit geste inachevé de la main, ils quittèrent leurs combinaisons et se retrouvèrent enlacés sur le sol froid tandis que l'univers entier tournait doucement au-dessus d'eux.

2.2

Les autres enfants de la Terre

Son nom possède à la fois une forme simple et une forme complexe.

La forme simple comprend une suite de gestes télégraphiques, un mouvement particulier des palpes fournissant un nombre limité d'informations.

La forme longue y incorpore quelques trépignements et frémissements afin d'ajouter un subtil message vibratoire à cette grossière présentation. De plus, cet accompagnement varie en fonction de son humeur, de sa nervosité, et selon qu'elle s'adresse à une femelle dominante ou soumise, ou encore à un mâle.

Le nanovirus a fait de son mieux avec ce matériel génétique imprévu. Elle est le fruit d'un grand nombre de mutations dirigées et sa seule présence témoigne de toutes les tentatives infécondes. Appelons-la Portia.

Parcourir la forêt, c'est prendre de la hauteur, se déplacer de branche en branche dans un univers où chaque arbre représente un monde en miniature — en passant de l'un à l'autre là où les ramures se touchent : se mouvoir tantôt la tête en bas, tantôt sur le côté, escalader les troncs verticaux, puis sauter au bout des brindilles en tirant un fil de sécurité, en faisant confiance à ses yeux et à son esprit pour évaluer l'angle et l'intervalle.

Portia avance furtivement, estime les distances : sa branche s'arrête dans le vide et elle passe une minute à déterminer avec soin si elle peut effectuer un bond vers le rameau suivant — avant de conclure qu'elle ne peut pas. Au-dessus d'elle, la canopée forme un enchevêtrement de brindilles qui ne peuvent pas supporter son poids.

Portia est beaucoup plus grosse que ses minuscules ancêtres, cinquante centimètres des crochets à la filière. Le cauchemar d'un arachnophobe. Son exosquelette est renforcé par des cartilages internes, qui servaient autrefois à maintenir des muscles. Ces derniers sont également plus efficaces ; certains lui permettent de gonfler et de contracter son abdomen pour optimiser le passage de l'air dans ses poumons au lieu d'absorber l'oxygène de manière passive. Tout en améliorant son métabolisme, cela lui donne la possibilité de réguler sa température corporelle et de soutenir longtemps des mouvements rapides.

En bas s'étend le sol forestier, une région sur laquelle on ne peut pas s'engager à la légère. On y trouve de nombreux prédateurs plus grands que Portia. Bien qu'elle soit certaine de pouvoir les esquiver, cela lui ferait perdre du temps ; et le crépuscule approche.

Elle observe les alentours et considère ses options. Elle possède l'excellente vision que lui a léguée sa minuscule ancêtre chasseresse. Les globes noirs de ses yeux principaux sont beaucoup plus grands que ceux d'un être humain.

Elle se tourne pour regarder ses compagnons, comptant sur sa vision périphérique pour lui signaler une éventuelle menace. Bianca, l'autre femelle, est encore sur le tronc, d'où elle observe Portia et s'efforce de se fier à son jugement. Bianca est plus grosse, mais Portia

commande le groupe ; il y a bien longtemps que la taille et la force ne constituent plus les meilleurs atouts de leur espèce.

Le troisième, le mâle, se trouve au-dessous de Portia. Accroché à l'arbre, les pattes étendues pour garder son équilibre, il regarde vers le bas. Peut-être croit-il monter la garde, mais Portia a plutôt l'impression qu'il laisse vagabonder son esprit. Malgré tout, elle a besoin de lui. Moins gros qu'elle, il peut sauter plus loin et s'avancer sur des branches plus fines.

Tous trois ont quitté leur territoire depuis cinquante jours. La curiosité aiguillonne leur espèce. La capacité qui permettait à leurs minuscules aïeux d'établir une carte mentale de leur environnement s'est transformée en une faculté d'imagination et les pousse à se demander ce qui existe au-delà de la forêt. Portia et ses congénères sont des explorateurs-nés.

Elle lève ses palpes, exposant la partie blanche pour l'appeler : *Viens ici !* Inutile de préciser son nom. Les femelles ne donnent pas de nom aux mâles. Il sursaute en détectant le signal avec ses yeux latéraux. D'ailleurs, il sursaute sans arrêt, apeuré même par son ombre — pauvre créature ! En ce qui le concerne, l'opinion de Portia est bien tranchée, mais elle éprouve davantage d'estime pour Bianca.

Elle connaît un peu plus d'une centaine d'individus — surtout des femelles — avec lesquels elle maintient soigneusement des relations cordiales. Le nanovirus a poussé son espèce à développer des rapports communautaires. Son ancêtre Portia pouvait utiliser son minuscule amas de neurones pour accomplir des choses remarquables ; bien que son cerveau soit nettement plus petit que celui d'un être humain, sa lointaine descendante se montre particulièrement douée pour résoudre les problèmes, qu'ils soient physiques, spatiaux, théoriques ou sociaux. Son espèce a fourni un terreau fertile aux efforts du nanovirus.

Le mâle glisse prudemment au-dessous de Bianca et saute pour la rejoindre sur sa branche, laissant derrière lui un fil de soie blanche.

Tisse une passerelle, lui dit-elle quand il est assez proche pour saisir un ordre clair. *Vite !* Son langage, essentiellement visuel, est constitué par des mouvements rapides de ses palpes. Le contexte est fourni par les vibrations de ses pattes — et se résume en général au mécontentement qu'elle manifeste à son égard.

Il acquiesce avec humilité, par quelques rapides mouvements, puis s'avance sur la branche, aussi loin qu'il l'ose, et n'arrête pas de repositionner ses pattes pour préparer son saut. Portia exprime son exaspération en direction de Bianca, mais celle-ci regarde vers le bas. Une forme vient d'apparaître, une sorte de tapis qui glisse sur le sol. Ce nouveau venu appartient à une autre espèce d'araignée, dont le nanovirus s'est plus ou moins contenté d'augmenter la taille. Aussi gros qu'une demi-douzaine de Portia, il pourrait la tuer sur-le-champ s'il parvenait à l'attraper.

Bianca est affamée. Elle montre le rampant et propose vaguement de faire étape maintenant.

Après avoir réfléchi un moment, Portia reconnaît que c'est une bonne suggestion. Elle attend que le mâle ait accompli son saut — assez facilement, malgré toutes ses hésitations —, puis le laisse revenir sur son fil pour commencer le tissage de la passerelle. Elle envoie ensuite un message à Bianca et les deux femelles entament leur descente.

Plus bas, le chasseur poilu ne songe qu'à sa propre fringale. La forêt abonde en proies de tailles variées, appartenant pour la plupart à des espèces que le nanovirus n'a pu faire évoluer.

Il reste encore quelques vertébrés — des souris, des oiseaux, des cervidés nains, des serpents. Le projet de Kern se concentrait sur les singes et elle s'était assurée que les élus de la planète verte n'entreraient pas en compétition avec de proches cousins. En conséquence, les vertébrés que les primates devaient rencontrer ont été conçus pour rejeter le virus et n'ont pratiquement pas évolué.

Personne n'avait pensé aux invertébrés ; l'écosystème complexe des minuscules créatures rampantes n'avait d'autre rôle que celui d'un échafaudage destiné à l'ascension des singes, finalement absents.

Dans de nombreux cas — tel celui du descendant de la grande mygale, observé par Portia —, le virus a pu augmenter la taille de l'espèce, mais sans développer la nécessaire complexité neurale. La plupart du temps, les contraintes environnementales favorisant cette capacité sont tout bonnement absentes. La conscience de soi et la faculté de contempler l'univers ne constituent pas des caractéristiques essentielles à la survie. Même si elle n'est pas la seule, Portia représente une des rares exceptions pour lesquelles l'amélioration des aptitudes cognitives a constitué un avantage évident et immédiat.

Ayant perçu quelques infimes vibrations, le chasseur en forme de carpette s'immobilise. Il a éparpillé ses fils sur le sol de la forêt, formant ainsi un organe sensitif plutôt désordonné mais efficace, qui le prévient au moindre mouvement d'une proie. Contre une créature aussi primitive, Portia et ses congénères préfèrent employer des méthodes de chasse qui n'ont pas changé depuis des millénaires.

Elle a remarqué le réseau de soie qui court parmi les feuilles mortes, presque invisible sauf pour des yeux perçants comme les siens. Avançant une patte antérieure, elle titille prudemment les fils et s'exprime avec éloquence dans le langage du contact et du mouvement ; elle crée ainsi une proie virtuelle, donnant à son ennemi des informations illusoires sur sa taille, sa distance et son poids. Portia se met dans l'esprit du chasseur, aussi sûrement que si elle pouvait y implanter ses propres pensées.

L'autre, qui n'est pas complètement convaincu, se déplace de quelques pas pour vérifier ses sensations. L'exploratrice se demande s'il n'a pas déjà échappé de peu à une autre araignée de son espèce. Le tapis rampant dirige son grand abdomen velu vers le haut, prêt à lancer un nuage de poils urticants capables d'affecter les poumons de Portia et d'enflammer ses articulations.

Portia recommence son manège avec une extrême précaution ; elle soulève les fils, les tire pour donner à croire que le gibier illusoire s'éloigne et va bientôt s'échapper. Son corps est marbré et irrégulier comme celui de ses ancêtres ; les yeux primitifs du chasseur terrestre ne l'ont pas encore repérée.

Soudain, il mord à l'hameçon et se met à courir sur le sol vers un mirage. Bianca lui saute sur le dos, chélicères en avant, les plante près de l'articulation des pattes et du corps, puis s'écarte d'un bond à une distance suffisante pour ne pas craindre une riposte. Le chasseur court vers elle mais, déjà chancelant, il se met à trébucher. Quelques instants plus tard, il se convulse et tremble sous l'effet du venin. Les deux femelles attendent qu'il s'immobilise — toujours vivant — avant de s'approcher pour prendre leur repas. Bianca demeure particulièrement tendue, prête à sauter hors d'atteinte en cas de besoin ; elle respire fortement ; son abdomen se gonfle et se creuse à mesure que l'air passe dans ses feuillets

pulmonaires.

Plus haut, le mâle observe la scène d'un air malheureux ; quand Portia le regarde, il demande par quelques gestes la permission de se nourrir. Elle lui répond qu'il doit d'abord achever son travail.

Un moment plus tard, il atterrit presque sur elle, ce qui la fait sursauter instinctivement. Elle retombe sur le dos, d'une manière maladroite, puis se redresse en affichant sa colère. Bianca est presque sur le point de tuer le mâle quand celui-ci se met à trépigner pour signaler frénétiquement : *Danger imminent ! Danger ! Des Cracheuses !*

Et il a raison : leurs ennemies héréditaires approchent.

Les araignées cracheuses, les Scytodes, ont évolué de conserve avec l'espèce Portia depuis l'époque de leurs minuscules ancêtres. Elles ont une taille intermédiaire entre celle de Portia et celle du tapis rampant, mais la taille n'a jamais assuré la domination, pas même avant l'entrée en jeu du virus. Elle voit toute une troupe approcher avec méfiance ; six… non, huit individus, qui descendent de leurs toiles pour partir chasser. En ordre dispersé, mais vigilants. Ces Cracheuses évoluées opèrent en meute et Portia sait bien que ce ne sont pas des bêtes, même si elles n'ont pas atteint *son* niveau. Ce sont les grandes tueuses pataudes qui rôdent constamment à la lisière du monde de Portia ; des êtres brutaux et primitifs dont la présence invisible, mais notoire, interdit aux jeunes de s'aventurer trop loin du nid.

Si les effectifs avaient été équivalents, Portia et Bianca auraient défendu leur gibier — car elles constatent que les Cracheuses ont suivi la piste de la même proie. Mais celles-ci sont trop nombreuses, même en tenant compte des tactiques plus rusées que les trois voyageurs peuvent mettre en pratique. Les Scytodes lanceraient leur soie collante et venimeuse. Bien sûr, leurs ennemies ne possèdent pas une très bonne vue ; bien sûr, Portia et les siens sont assez intelligents pour anticiper leurs manœuvres et assez agiles pour esquiver les attaques ; malgré tout, un si grand nombre de fils leur laisserait peu de chances de survie.

De leur côté, les Cracheuses sont parfaitement conscientes du danger que représentent Portia et ses congénères. Depuis des temps immémoriaux, les deux espèces se combattent et améliorent leur connaissance de l'ennemi. Maintenant, chacune admet que l'autre, sans être un parent proche, est davantage qu'une simple proie.

Les deux femelles prennent automatiquement une attitude de menace, levant les pattes antérieures, déployant leurs crochets. Portia se demande si sa nouvelle arme secrète pourrait compenser la différence des effectifs. Son esprit examine les scénarios possibles, avec ou sans le renfort du mâle. Le nombre des adversaires est trop important pour qu'elle soit assurée de la victoire et elle doit avant tout accomplir sa mission. Car elle a échafaudé un méta-plan, comparable aux trajets simples — de A à B — qu'élaboraient déjà ses lointains aïeux ; cependant, cette fois, il ne s'agit pas seulement d'atteindre une destination, mais de parvenir aux conditions d'une victoire absolue. Un combat contre les Cracheuses ne la laisserait sans doute pas en état de mener son projet à bien.

Elle fait signe aux deux autres de décrocher, avec des mouvements assez lents et amples pour que les mauvais yeux de ses adversaires puissent les voir. Ces dernières peuvent-elles comprendre Portia ? Elle l'ignore. Elle n'est même pas certaine que les Cracheuses utilisent entre elles un moyen de communication comparable à son propre langage visuel et vibratoire. Quoi qu'il en soit, les Scytodes restent à distance, ne crachent pas et n'affichent

que de faibles signes d'intimidation tandis que le groupe de Portia recule. Les pattes de Bianca tapotent un marmonnement de frustration et d'irritation. Plus grande que Portia, elle est aussi plus prompte à chercher la confrontation physique. Elle est ici parce qu'elle a son rôle à jouer mais, pour la même raison, elle sait qu'elle doit suivre les ordres de Portia.

Les trois araignées remontent le long du tronc. Conscientes qu'elles pourraient être prises en chasse, elles espèrent que le clan des Scytodes se contentera du gibier qu'elles ont abandonné. Il arrive que des Cracheuses les suivent, si elles sont assez nombreuses ; dans ces cas-là, le choix se résume à fuir rapidement ou à s'embusquer.

Quand vient le soir, elles ont attrapé une orbitèle et le mâle capture une souris imprudente, mais tout cela ne constitue qu'un maigre repas. Le mode de vie actif de Portia et son anatomie évoluée font que, toutes proportions gardées, elle doit ingérer bien davantage de nourriture que ses ancêtres. Si elles étaient obligées de vivre uniquement de leur chasse, leur voyage durerait beaucoup plus longtemps que prévu. Toutefois, Bianca a emporté dans ses bagages quatre pucerons. Elle laisse sortir les petites créatures pour qu'elles se nourrissent de la sève de l'arbre, tout en tenant le mâle à distance au cas où il oublierait qu'il ne faut pas les manger — du moins, pas encore. À la nuit tombée, une fois que Portia a tissé une tente de fortune dans la canopée — mais complète, avec des fils d'alarme dans toutes les directions —, les pucerons produisent unmiellat visqueux que les araignées peuvent sucer comme s'il s'agissait des entrailles liquéfiées d'une proie. Ensuite, les insectes domestiqués retournent docilement dans le sac de toile de Bianca, sachant seulement qu'ils sont en sécurité avec elle mais sans comprendre qu'ils finiront par lui servir de repas.

Portia a encore faim. Le miellat n'est qu'un pis-aller nourrissant qui n'offre pas la satisfaction de capturer une véritable proie. Elle a du mal à rester tranquille alors que les pucerons — et le mâle — sont à sa portée. Néanmoins, elle songe à l'avenir et sait que son plan à long terme pourrait échouer si elle les consomme trop tôt. Une des spécialités de sa lignée, depuis toujours, c'est de penser à l'avenir.

Et aussi de regarder plus loin. Tandis que, tout près d'elle, Bianca et le mâle se blottissent l'un contre l'autre pour conserver un peu de chaleur, Portia demeure accroupie à l'entrée de la tente qui leur sert de bivouac et scrute, à travers la canopée, les lumières disséminées dans le ciel nocturne. Ses congénères les connaissent, y voient des routes et des dessins, et se rendent compte qu'elles bougent, elles aussi. Portia comprend que leurs trajectoires célestes sont suffisamment prévisibles pour qu'elle puisse les utiliser lorsqu'elle se déplace. Pourtant, l'une d'entre elles est particulière. Une des lumières ne parcourt pas un lent trajet annuel dans le ciel mais passe rapidement. Une authentique voyageuse, tout comme Portia. Cette dernière regarde maintenant vers le firmament, voit glisser ce minuscule reflet brillant, ce grain mobile et solitaire dans l'immensité nocturne, et elle ressent une sorte d'affinité avec lui, prêtant à cette petite tache mouvante toutes les caractéristiques arachnomorphiques qu'elle peut concevoir.

2.3

Variations autour d'une énigme

Cette fois, toute l'équipe d'experts avait quitté la « morgue » — Holsten était presque le dernier à sortir, frissonnant, vacillant sur ses jambes engourdies. Pourtant, il avait l'air en meilleure forme que la plupart des autres. Sa petite fredaine — ces quelques moments d'intimité, qui dataient d'un siècle — l'avait détendu. La majorité des gens qu'il voyait maintenant n'avaient pas ouvert les yeux depuis l'époque où le*Gilgamesh* se trouvait encore dans le système solaire, près de la Terre mourante.

Ils étaient tous entassés dans la salle de réunion, visage gris, crâne rasé ; certains paraissaient émaciés, d'autres bouffis. Chez quelques-uns, la peau présentait des taches pâles : un effet secondaire du sommeil prolongé, dont Holsten ignorait l'origine.

Il aperçut Guyen, visiblement le plus alerte, et supposa que le chef de mission avait demandé à être réveillé en premier afin d'affirmer sa domination sur cette assemblée de zombies.

Holsten fit l'inventaire des équipes : le Commandement, l'Ingénierie, la Science et, apparemment, l'escouade de la Sécurité au grand complet. Il essaya d'attirer l'attention de Lain mais elle lui lança à peine un regard, ne laissant rien paraître qui puisse attester leur liaison séculaire.

« Bien ! » Tandis que les derniers participants arrivaient en titubant, l'intonation impérieuse de Guyen fit dresser toutes les oreilles. « Nous y sommes. D'après les ingénieurs, les pertes de la cargaison s'élèvent à cinq pour cent et la détérioration des systèmes à environ trois pour cent. Je considère personnellement que, dans toute l'histoire, il n'y a jamais eu meilleure preuve du courage et de la ténacité des humains. Vous pouvez tous être fiers de ce que vous avez accompli. » Sa voix cassante paraissait davantage les réprimander que les congratuler, et il continua sur le même ton : « Nous sommes arrivés, mais notre véritable tâche ne fait que commencer. Comme vous le savez tous, nous supposons que ce système était fréquenté par la flotte de l'Ancien Empire. Nous sommes venus ici parce qu'il s'agit des plus proches coordonnées extrasolaires où nous pouvions espérer trouver un habitat viable, et peut-être récupérer de la technologie. Vous connaissez tous notre mission : d'après leurs cartes stellaires, il existe d'autres endroits de ce genre à faible distance — juste un petit saut, comparé aux immensités que nous avons déjà parcourues sans anicroche. »

Ou juste une petite anicroche de cinq pour cent, songeaHolsten, mais il n'en dit rien. Guyen était persuadé que la présence impériale s'était étendue jusqu'à ce système, mais le linguiste était loin de partager cette opinion — même le terme « Ancien Empire » constituait une impropriété de langage horripilante. Cependant, la plupart des autres étaient encore trop engourdis pour analyser les paroles du commandant. Holsten lança un nouveau coup d'œil vers Lain, mais elle semblait prêter toute son attention à l'orateur.

« Ce que la plupart d'entre vous ignorent, c'est que le *Gilgamesh* a intercepté une transmission provenant de ce système pendant que nous approchions. Nous avons pu déterminer qu'elle était envoyée par une balise de détresse automatisée. » Il s'empressa de poursuivre avant que quiconque puisse poser la moindre question : « Le *Gilgamesh* a donc calculé une trajectoire qui nous fera ralentir autour de cette étoile et nous fera passer à proximité de la planète où se trouve la source du signal. »

Son audience commençait à se réveiller ; d'un geste, Guyen fit taire le brouhaha grandissant et les questions qui fusaient. « C'est vrai. Il y a une planète à cet endroit, tout comme nous l'avions prévu. Des milliers d'années se sont écoulées, mais ce n'est rien pour l'univers. Elle se trouve là et l'Ancien Empire nous y a laissé un cadeau, qui pourrait être bon ou mauvais. Nous devrons nous montrer prudents. Pour que vous le sachiez, le signal n'est pas émis par la planète elle-même, mais par une sorte de satellite — peut-être une simple balise,peut-être une installation plus importante. Nous allons essayer d'entrer en communication avec cette station, mais rien ne garantit que nous y parviendrons.

— Et la planète ? » demanda quelqu'un. Guyen passa la parole à Renas Vitas, une femme élancée qui dirigeait l'équipe scientifique.

« Désolée, mais nous ne pouvons rien affirmer pour l'instant », déclara-t-elle — apparemment, elle aussi devait être réveillée depuis quelque temps, à moins qu'elle ne soit flegmatique de nature. « Les analyses effectuées par le *Gilgamesh* pendant notre approche nous laissent supposer la présence d'un astre légèrement plus petit que la Terre, à une distance comparable de son étoile, et possédant tous les éléments nécessaires : de l'oxygène, du carbone, de l'eau, des minéraux…

— Dans ce cas, pourquoi ne pas nous préciser clairement la situation ? Pourquoi ne pas dire si nous pouvons nous y installer ? »

Holsten identifia l'intervenant ; le grand Karst, chef de la sécurité, dont le menton et les joues rouges, presque à vif, pelaient de manière horrible. Le linguiste se souvint alors que Karst avait catégoriquement refusé de se raser la barbe avant d'être plongé en hibernation. De toute évidence, il payait maintenant le prix de son obstination.

Je me rappelle qu'il s'était disputé à ce propos avec les ingénieurs. Dans sa propre chronologie éveillée, cela semblait avoir eu lieu à peine quelques jours plus tôt ; néanmoins, comme Holsten l'avait déjà remarqué la dernière fois, il y avait manifestement des défauts dans le système cryogénique. Bien sûr, il ne sentait pas physiquement les effets des siècles écoulés depuis leur départ de la Terre, mais quelque chose, au fond de son esprit, était conscient du temps perdu : une sorte de long bâillement, un grand terrain vague, un purgatoire pour l'imagination. Lui-même n'était pas disposé à refaire cette expérience.

« Pourquoi ? Franchement ? répondit jovialement Vitas. Parce que c'est trop beau pour être vrai. Je veux d'abord effectuer une révision de nos instruments. Cette planète ressemble trop à la Terre. »

Voyant tous les visages s'assombrir subitement, Holsten leva la main. « Mais c'est évident qu'elle ressemble à la Terre ! » lança-t-il. Les regards qui se tournaient vers lui n'étaient guère encourageants : certains se fronçaient de mépris, mais la majorité affichait plutôt de l'irritation. *Qu'est-ce qu'il veut, ce foutu linguiste ? Encore attirer l'attention sur lui ?*

« C'est un projet de terraformation, expliqua-t-il. Si ça ressemble à la Terre, c'est qu'il est

terminé… ou presque.

— Nous ne possédons aucune preuve que les anciens pratiquaient la terraformation », répondit Vitas d'un ton volontairement dédaigneux.

Laissez-moi vous montrer les archives : c'est indiqué à des centaines de reprises dans leurs textes. Au lieu de cela, Holsten se contenta de hausser les épaules, comme pour confirmer sa réputation de frimeur et il insista : « Si, il y en a bien une. Là-bas. Et nous allons droit dessus.

— Bon ! » Guyen frappa dans ses mains, déplorant sans doute de ne pas avoir entendu sa propre voix pendant deux minutes d'affilée. « Chacun de vous a un travail à accomplir, alors soyez consciencieux. Vitas, allez vérifier vos instruments, comme vous l'avez annoncé. Une fois sur place, je veux que nous puissions inspecter en détail la planète et le satellite. Lain, surveillez bien les systèmes du vaisseau quand nous approcherons du puits gravitationnel de l'étoile — il y a longtemps que le *Gil* se contente de naviguer tout droit. Karst, que vos gars s'entraînent un peu, au cas où nous aurions besoin de vous. Mason, vous travaillerez avec mon équipe sur le signal. Je veux savoir s'il y a quelqu'un là-bas pour nous répondre. »

Quelques heures plus tard, Holsten se retrouvait presque seul dans la salle des communications ; sa patience obstinée était venue à bout de l'équipe de Guyen. Le signal, perturbé par de la friture, continuait de répéter son unique message dans les écouteurs. Il était plus clair maintenant que l'arche approchait du système, mais ne disait rien de plus. Holsten répondait régulièrement, guettant quelque variation — un jeu intellectuel complexe où il posait des questions en Impérial C dans l'espoir de se faire passer pour un vaisseau de secours attendu par la balise.

Il sursauta en percevant un mouvement rapide à côté de lui : Lain venait de s'affaler dans le siège voisin.

« Comment ça se passe, en ingénierie ? » Il retira son casque.

« Notre boulot n'est pas de gérer l'humeur des gens, grogna-t-elle. Nous devons dégeler près de cinq cents cercueils pour effectuer des réparations. Ensuite, il faut expliquer à cinq cents colons à peine réveillés qu'ils vont devoir retourner dans le frigo. Il a fallu appeler la sécurité. C'est moche. Et toi,est-ce que tu as au moins compris ce que ça disait ? Qui est en détresse ? »

Holsten secoua la tête. « Ça ne marche pas comme ça. Enfin, si. Le message indique qu'il vient d'une balise de détresse. Il appelle à l'aide, mais sans donner davantage de précisions. C'est un signal standard de l'Ancien Empire, qui se veut clair, pressant et caractéristique… et qui suppose que celui qui écoute appartient à la même culture que celui qui l'a composé. Si je sais de quoi il s'agit, c'est seulement parce que nos premiers explorateurs ont pu réactiver certains instruments trouvés en orbite de la Terre et en déduire leur fonction.

— Alors, dis-lui simplement “Salut”. Qu'elle sache que quelqu'un l'a entendue. »

Il prit la profonde inspiration de l'érudit agacé, puis commença sur un ton pédant : « Ce n'est pas… », mais s'interrompit très vite en la voyant froncer les sourcils. « C'est un système automatisé. Il attend une réponse qu'il puisse reconnaître. Ce n'est pas comme les postes d'écoute extrasolaires que nous utilisions et qui cherchaient toutes sortes de signaux. Et même ceux-là… Je ne les trouvais pas très utiles. Je n'ai jamais été convaincu par l'idée que nous pourrions nécessairement reconnaître un signal extraterrestre. Nous sommes beaucoup

trop attachés à l'illusion que des extraterrestres doivent plus ou moins nous ressembler. C'est… tu connais la notion de spécificité culturelle ?

— Tu n'es pas là pour me donner un cours, vieillard.

— C'est… Tu ne veux pas arrêter avec ça ? J'ai quoi, sept ans de plus que toi ? Huit ?

— Tu es quand même le plus vieil homme de l'univers. »

En entendant cela, il se rendit franchement compte qu'il ne savait pas où en était leur relation. *À ce moment-là, j'étaispeut-être simplement le* dernier *homme de l'univers. Avec Guyen, éventuellement. Apparemment, ça n'a plus d'importance.*

« Oui, bon, répliqua-t-il, tu étais debout depuis combien de temps quand on m'a réveillé ? Continue d'accumuler ces longues heures et tu finiras par me rattraper. »

Elle n'avait pas de contre-attaque toute prête et, quand il se tourna vers Lain, celle-ci affichait une longue mine pensive. *Ce n'est pas une façon de conduire une civilisation*, se dit-il. *Mais après tout nous n'en sommes pas vraiment une. Plus maintenant. Nous représentons une société errante qui attend de se poser quelque part. Ici, peut-être. Nous sommes les dernières boutures de la vieille Terre.*

Le silence se prolongea entre eux et Holsten ne voyait pas comment desserrer son étau, jusqu'au moment où Lain s'ébroua. « D'accord, dit-elle, la spécificité culturelle. Parlons-en. »

Il lui fut profondément reconnaissant de cette main tendue. « Donc, je sais qu'il s'agit d'une balise de détresse, mais uniquement parce que nous avons déjà eu des contacts avec de la technologie impériale, et dans un contexte assez fourni pour nous permettre de faire quelques hypothèses — dont certaines peuvent quand même se révéler erronées. Et ce n'est pas une espèce extraterrestre. C'est *nous*, ce sont nos propres ancêtres. Et ils pourront évidemment reconnaître nos signaux. Comme tu le sais, il existe un mythe selon lequel les cultures avancées doivent être si ardemment cosmopolites qu'elles sont capables de s'adresser sans effort aux petites gens des cultures inférieures. Mais les habitants de l'Empire n'ont jamais conçu leur technologie de manière qu'elle soit comprise par des primitifs — autrement dit, par nous. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils voulaient seulement parler entre eux, comme tout le monde. Alors, inutile d'envoyer "Salut, nous sommes là" sans connaître les protocoles et les codes que leur système s'attend à recevoir d'un éventuel sauveteur, depuis je ne sais combien de milliers d'années. Ils ne peuvent même pas nous entendre. Pour eux, nous sommes juste un grésillement parasite. »

Elle haussa les épaules. « Et alors ? Nous y allons et nous envoyons Karst avec un chalumeau pour entrer dans l'installation. »

Holsten la dévisagea. « Tu oublies combien de gens sont morts au début de l'exploration spatiale en essayant de récupérer la technologie de l'Empire. Malgré tous les systèmes qui avaient été frits par leurs armes à impulsions électromagnétiques, il leur restait encore de nombreuses façons de nous tuer. »

Un nouveau haussement d'épaules, de la part d'une femme épuisée qui est au bout du rouleau. « Et toi, tu oublies à quel point je déteste Karst. »

L'aurais-je oublié ? L'ai-je seulement jamais su ? Il fut pris d'une sensation de vertige en songeant que ce souvenir s'était peut-être dissipé pendant la période glacée de son hibernation. Une période *vraiment* très longue. De nombreuses époques spécifiques de

l'histoire humaine n'avaient pas égalé sa durée. Il se surprit à agripper la console, comme si la gravité illusoire fournie par la décélération du *Gilgamesh* risquait de disparaître à tout moment et qu'il allait se mettre à léviter au hasard sans aucun repère. *Il n'y a plus d'autres gens.* Il repensa à la salle de réunion bondée, avec toutes ces personnes, presque étrangères, qu'il n'avait pas eu l'occasion de connaître avant d'être enfermé dans la capsule. *Voilà à quoi se résument la vie, et la société, et les contacts humains. Pour toujours.*

Cette fois, ce fut Lain qui parut gênée par le silence. Mais elle était pragmatique. Elle se leva pour partir, s'écartant vivement quand il tenta de lui toucher le bras.

« Attends ! » Il n'avait pas voulu prendre un ton aussi implorant. « Tu es là… et j'ai besoin de ton aide.

— Pour quoi ?

— Pour le signal… celui de la balise. Il y a toujours un tas de parasites, mais je crois… Il est possible qu'un second signal provoque des interférences sur une fréquence proche. Regarde. » Il fit glisser quelques résultats d'analyse sur l'écran de Lain. « Tu peux le nettoyer ? Éliminer la friture, ou au moins… faire quelque chose ? Je suis à court d'idées. »

Elle se rassit, apparemment soulagée d'obtenir enfin de lui une demande sensée. Pendant une heure, ils travaillèrent tous les deux en silence l'un à côté de l'autre, elle à sa nouvelle tâche, lui à expédier des requêtes de plus en plus désespérées en direction du satellite, sans recevoir la moindre réponse. Finalement, il eut le sentiment qu'il pouvait tout aussi bien envoyer des messages en charabia, pour ce que cela changeait.

Et puis : « Mason ? » L'intonation de Lain était différente.

« Hmm ?

— Tu as raison. Il y a un autre signal. » Une pause. « Mais il ne vient pas du satellite. »

Il attendit, regardant les doigts féminins glisser sur les tableaux pour vérifier les données, les vérifier encore.

« Ça vient de la planète.

— Putain ! Tu parles sérieusement ? » Et il ajouta, une main sur la bouche : « Désolé. Je suis navré. Ce n'est pas un langage qui convient à la dignité d'un… *et cetera*, mais…

— Non, non, c'est vraiment un putain de moment.

— C'est un appel de détresse ? Il se répète ?

— Il est différent de *ton* signal de détresse. Beaucoup plus complexe. On dirait une conversation. Il ne se répète pas… »

Pendant un instant, Holsten sentit l'espoir de Lain grimper, tendre silencieusement dans l'air qui les séparait les perspectives d'un autre futur, puis elle poussa un sifflement. « Et merde !

— Quoi ?

— Non, il se répète. Il est plus long et plus compliqué que ton signal de détresse, mais c'est continuellement la même séquence. » Ses mains s'agitèrent de nouveau. « Et il est… nous… » Ses épaules maigres s'affaissèrent. « C'est… Je crois qu'il rebondit.

— Pardon ?

— Je pense que l'autre signal est réverbéré par la planète. Je… Enfin, c'est l'hypothèse la plus probable. Le satellite envoie un signal vers la planète et nous recevons son écho. Merde, je suis désolée. J'ai vraiment cru…

— Tu es sûre de toi, Lain ? »

Elle le regarda en soulevant un sourcil ; parce qu'il ne partageait pas sa déception. « Quoi ?

— Le satellite communique avec la planète, insista-t-il. Ce n'est pas simplement un écho du signal de détresse… C'est plus long. Un message différent, qui est destiné à la planète et pas au reste de l'univers.

— Mais ça tourne en boucle, comme le… » Elle s'interrompit. « Tu crois qu'il y a quelque chose en bas ?

— Qui sait ?

— Mais ils ne répondent pas.

— Qui sait ? Quoi qu'en dise Vitas, c'est un monde terraformé. Il a été conçu pour abriter la vie. Et, même si le satellite n'est aujourd'hui qu'une balise de détresse, s'ils ont installé des colons… Ce sont peut-être réellement des sauvages. Ils ne possèdent peut-être pas une technologie qui permet d'émettre et de recevoir, mais ils pourraient encore se trouver là… sur un monde fabriqué spécifiquement pour les humains. »

Elle se releva brusquement. « Je vais chercher Guyen. »

Il la regarda pendant un instant, tout en songeant : *C'est la première chose à laquelle tu penses ? Sérieusement ?* Mais il hocha la tête d'un air résigné et Lain sortit, le laissant seul pour écouter ce nouveau signal entre le satellite et la planète, et pour tenter de comprendre ce qu'il signifiait.

À sa grande surprise, cela ne lui prit que très peu de temps.

« C'est quoi ? » demanda Guyen. La nouvelle n'avait pas seulement fait accourir le commandant, mais aussi toute l'équipe d'analystes.

« Une série de problèmes mathématiques, leur expliqua Holsten. La seule raison pour laquelle cela m'a pris si longtemps, c'est que je m'attendais à quelque chose de plus… élaboré, contenant des informations, comme la balise. Mais ce sont des maths.

— Et des maths bizarres, ajouta Lain en consultant ses transcriptions. Les suites sont assez compliquées, mais elles sont disposées progressivement à partir des principes et des séquences de base. » Elle fronçait les sourcils. « C'est comme… Mason, tout à l'heure, tu as parlé des postes d'écoute extrasolaires… ?

— Oui, c'est un test, acquiesça le linguiste. Un test d'intelligence.

— Mais vous avez dit qu'il était envoyé en direction de la planète ? releva Karst.

— Ce qui soulève toutes sortes de questions, oui. » Holsten redressa les épaules. « Je veux dire que c'est une technologie très ancienne. La plus ancienne que nous ayons jamais découverte. Ce à quoi nous avons affaire pourrait être le résultat d'une panne, d'une erreur. Mais, quand même, cela donne à réfléchir.

— Ou pas », repartit sèchement Lain. Comme tous les autres la dévisageaient, elle ajouta de son ton narquois : « Allons, les gars, est-ce que je suis la seule à y penser ? Et toi, Mason, cela fait combien de temps que tu essaies de contacter le satellite ? Nous avons fait le tour de l'étoile pour approcher de la planète et tu n'as toujours pas reçu de réponse. Et maintenant, tu nous dis qu'il envoie une sorte de test mathématique vers la surface ?

— Oui, mais…

— Alors, envoie-lui les réponses », proposa-t-elle.

Le linguiste la regarda un long moment, puis lança un coup d'œil en direction de Guyen. « Nous ne savons pas ce que…

— Faites-le ! » ordonna le commandant.

Holsten consulta soigneusement les réponses qu'il avait compilées — les dernières avec l'aide d'un calculateur. Il avait adressé des messages pressants au satellite pendant des heures. Lui envoyer des suites de nombres serait assez facile.

Toute l'équipe d'analyse attendit. Il fallait sept minutes et quelques secondes au signal pour atteindre sa destination. On entendit quelques bruits de semelles, des mouvements nerveux. Karst fit craquer ses phalanges. Un des scientifiques toussota.

Après un peu plus de quatorze minutes, la balise cessa d'émettre.

2.4

Des parents pauvres

Par nature, Portia et ses congénères sont des explorateurs. En tant que carnassiers, avec un métabolisme beaucoup plus exigeant que celui de leurs ancêtres, ils dépeuplent rapidement leur territoire de chasse s'ils sont trop nombreux dans un même secteur. Traditionnellement, leurs unités familiales se scindent assez souvent ; les femelles les plus faibles, ayant le moins d'alliés, s'aventurent plus loin que les autres pour fonder de nouvelles colonies. Bien sûr, elles pondent moins d'œufs que leurs aïeux et leurs normes d'hygiène sont bien inférieures à celles des humains, ce qui maintient un taux élevé de mortalité infantile ; néanmoins, ces diasporas se produisent régulièrement car la population croît extrêmement vite. Elles se répandent dans le monde, par petits groupes familiaux.

Toutefois, l'expédition de Portia est différente. Elle ne cherche pas un lieu de ponte ; son projet exige qu'elle retourne chez elle. Dans son esprit et son discours, ce foyer s'appelle le Grand Nid près de l'Océan Occidental, où résident plusieurs centaines de ses congénères — dont la plupart, mais pas toutes, ont un certain degré de parenté. La domestication primitive des pucerons et leur élevage par les araignées ont permis au Grand Nid d'atteindre une taille encore inégalée et d'éviter les disettes qui provoquent les migrations ou les expulsions.

Au fil des générations, la structure sociale du Grand Nid est devenue de plus en plus complexe. Des contacts ont été pris avec d'autres colonies, dont chacune emploie une méthode spécifique pour alimenter sa modeste population. Des relations commerciales ont été esquissées ; ces échanges concernent parfois de la nourriture, plus souvent des connaissances. Le peuple de Portia désire toujours en savoir davantage sur les confins de son monde.

Voilà pourquoi elle voyage, suivant la piste des récits, des rumeurs et des fables qui se colportent d'un nid à l'autre. Elle a été envoyée en mission.

Ils arrivent tous les trois sur un territoire déjà revendiqué. Les signes sont incontestables. Il ne s'agit pas seulement de ponts de soie régulièrement entretenus et de fils tendus entre les arbres ; des motifs et des dessins précis indiquent à la vue et à l'odorat que ce terrain de chasse est réservé.

C'est exactement ce que Portia cherchait.

Montant aussi haut que possible, les voyageurs s'aperçoivent que la forêt, qui semblait jusqu'alors infinie, se transforme radicalement. La grande canopée s'amincit, disparaît par endroits pour céder la place à de surprenantes clairières étendues ; il y a encore des arbres de l'autre côté, mais ils appartiennent à des espèces différentes et sont régulièrement espacés, d'une manière qui leur paraît étonnamment artificielle. C'est justement cela qu'ils sont venus voir. Ils pourraient facilement éviter cette petite exploitation familiale et poursuivre leur chemin. Cependant, le plan de Portia — la route qu'elle a établie, étape par étape,

jusqu'à la réussite de sa mission — exige qu'elle recueille des informations. Pour ses ancêtres, cela se serait résumé à une méticuleuse reconnaissance visuelle. Pour elle, cela consiste à poser des questions aux indigènes.

Le petit groupe avance prudemment, mais sans se cacher. Il est très possible qu'il se fasse chasser par les propriétaires ; cependant, Portia peut se mettre mentalement à leur place et imaginer comment elle réagirait devant un intrus. Ces permutations lui font comprendre qu'une approche agressive ou furtive augmenterait les probabilités d'un accueil hostile.

Bien entendu, les autochtones sont assez malins pour repérer rapidement les nouveaux venus, et assez curieux pour signaler leur présence. Ils font signe à Portia et à ses compagnons d'avancer. Ils sont sept, cinq femelles et deux mâles qui ont construit un nid bien soigné entre deux arbres, entouré de fils avertisseurs pour les prévenir de toute intrusion intempestive. De plus, il y a au moins deux douzaines de jeunes, d'âges variés, regroupés dans une crèche commune. À peine sortis de l'œuf, ils sont déjà capables de ramper, de saisir des proies vivantes, d'accomplir diverses tâches et de comprendre instinctivement certains concepts. Ils ne seront probablement pas plus de trois ou quatre à atteindre l'âge adulte. Contrairement aux mammifères, l'espèce de Portia ne connaît pas le stade du nourrisson sans défense et le lien maternel qui l'accompagne. Ceux qui survivront seront les plus forts, les plus intelligents et les plus aptes à interagir avec leurs congénères.

Le langage sémaphorique des palpes permet de communiquer à plus d'un kilomètre, par temps clair, mais ne se prête pas à des conversations complexes. Le langage plus subtil des trépignements ne se diffuse pas très loin sur le sol ou le long d'une branche. Pour un échange de vues franc et net, une des araignées indigènes tisse une toile entre plusieurs arbres, assez grande pour que chacun puisse poser plusieurs pattes sur les fils et suivre la conversation. Une des autochtones grimpe sur la toile et invite Portia à la rejoindre.

Nous vous saluons, au nom du Grand Nid près de l'Océan Occidental, déclare Portia, signifiant par là : nous ne sommes que trois, mais nous avons beaucoup d'amis. *Nous avons voyagé très loin, nous avons vu beaucoup de choses.* En elles-mêmes, les informations constituent souvent une excellente valeur d'échange.

Les indigènes restent méfiants. Leur plus grande femelle, qui parle en leur nom, se met à trépider sur la toile et agite ses pattes pour déclarer : *Que voulez-vous ? Il n'y a pas de place pour vous.*

Nous ne chassons pas, précise Portia. *Nous ne désirons pas nous installer ici. Nous allons bientôt retourner dans le Grand Nid. Nous avons appris…* Le concept est exprimé très clairement dans leurs esprits : des vibrations qui courent sur un fil tendu. Par nature, ils sont équipés pour penser en termes d'informations transmises à distance. *Le territoire qui s'étend au-delà du vôtre est intéressant.*

Les autochtones s'agitent. *Il ne faut pas le traverser*, déclare leur dirigeante.

Si c'est vrai, alors nous sommes venus pour en découvrir la raison. Pouvez-vous nous dire ce que vous savez ?

La nervosité augmente et Portia se rend compte que sa carte mentale de la situation doit comporter une lacune, car ils réagissent d'une manière imprévue.

Quoi qu'il en soit, leur chef veut affirmer son assurance. *Pourquoi ferions-nous cela ?*

En compensation, nous vous fournirons des informations. Sinon, nous pouvons échanger un

Savoir. Pour les araignées, les simples récits et le « Savoir » ont des valeurs bien distinctes.

Sur un signe de leur chef, les indigènes s'écartent de la toile et se regroupent, tout en gardant quelques yeux sur les visiteurs. Pour ne pas être perçue par ces derniers, la discussion se fait discrètement, à petits trépignements. Portia quitte également la toile et rejoint ses deux compagnons.

Bianca n'a pas d'opinion particulière, bien qu'elle envisage d'attaquer la femelle dominante, pourtant plus grande qu'elle. Le mâle surprend Portia.

Ils sont effrayés, déclare-t-il. *Je ne sais pas ce qui se trouve devant nous, mais ils ont peur que nous allions réveiller quelque chose qui pourrait les attaquer*.

Portia réfléchit. C'est normal qu'un mâle songe à la peur. Qu'elle soit d'accord avec lui renforce d'autant plus sa volonté de découvrir la vérité sur leur destination.

Finalement, les natifs du pays reviennent sur la toile afin de poursuivre les négociations. *Montrez-nous votre Savoir*, exige leur porte-parole.

Portia fait signe à Bianca, qui détache un des pucerons dociles accrochés à son abdomen et le présente aux indigènes méfiants. Elle presse la bête fragile pour en extraire un peu de miellat. Portia recueille une partie du liquide sucré dans un petit cocon de soie et va déposer celui-ci au milieu de la toile, devant les autochtones qui approchent pour mieux voir.

Dès qu'ils ont goûté le miellat et compris la maîtrise de Portia dans l'art de la domestication, ils se montrent fort désireux de conclure un accord. La valeur d'une source de nourriture indépendante leur apparaît sur-le-champ, surtout avec la présence des mystérieux voisins du Nord qui risquent de menacer bientôt leur territoire de chasse.

Combien de ces bêtes voulez-vous échanger ? demande la porte-parole, dont les mouvements trahissent l'excitation.

Nous pouvons en offrir deux à ceux qui nous feront un rapport complet sur ce qui se trouve au-delà de votre domaine, propose Portia, sachant que ce n'est pas exactement ce que souhaite le clan local. *Nous avons aussi des œufs, mais l'élevage de ces créatures demande des compétences, sinon elles mourront jeunes et vous n'aurez rien*.

Un débat animé s'engage alors entre la femelle dominante et ses compagnes. Portia parvient à saisir quelques bribes de leurs discussions sur la toile. Leur nervosité les rend moins discrètes. *Tu dis que vous pouvez faire un échange ?* s'enquiert la grande femelle, toujours aussi autoritaire.

Oui, nous pouvons troquer ce Savoir, mais nous voulons davantage en retour. Portia ne fait pas référence à un enseignement, mais à quelque chose de plus profond — un des secrets concernant l'évolution triomphale de son espèce.

Le nanovirus lui-même est sujet à des variations lors de sa transcription génétique. Il a été conçu ainsi afin d'accomplir sa tâche de façon innovante : amener son hôte à un niveau de sophistication déterminé par ses créateurs, puis cesser de l'assister une fois que les conditions de la réussite sont remplies. Lors de l'élaboration du virus, les ingénieurs ont installé cette barrière pour éviter que leurs protégés ne deviennent à terme des dieux-singes surhumains.

Toutefois, le virus était prévu pour des primates et le stade ultime qu'il devait détecter ne sera jamais accessible à l'araignée *Portia labiata*. Le nanovirus a donc continué de muter dans sa quête programmée pour atteindre un but impossible, une fin qui justifie tous les moyens concevables.

Des variantes fructueuses produisent de meilleurs hôtes, qui transmettent à leur tour la mutation supérieure. Du point de vue microscopique du nanovirus, Portia et toutes les autres espèces affectées de la planète ne représentent que de simples vecteurs pour la propagation de ses propres gènes.

À une lointaine époque, dans l'histoire génétique dePortia, le développement social de l'espèce a été grandement accéléré par une série de mutations du virus évolutif. Celui-ci s'est mis à transmettre des acquis dans le génome du sperme et des œufs, ce qui a transformé des mèmes acquis en comportements héréditaires. Les cerveaux « économiques » de l'espèce, améliorés artificiellement, partagent entre eux davantage de structures logiques que les esprits humains tributaires du hasard. Des cartes mentales peuvent être transcrites, réduites en informations génétiques, puis déployées chez les descendants et inscrites en tant que savoirs instinctifs — il s'agit parfois d'aptitudes concrètes, intellectuelles ou musculaires, mais plus souvent de véritables ensembles de connaissances, effilochés par l'absence de contexte, que les nouveaux individus arriveront à maîtriser au cours de leur enfance.

Le processus s'accomplissait d'abord par petites étapes, imparfait, parfois fatal, mais de plus en plus fiable au fil des générations, à mesure que prospéraient les souches les plus efficaces du virus. Portia a beaucoup appris au cours de sa vie, mais certaines connaissances étaient innées, ou lui sont apparues avec l'âge. De même que toutes les jeunes araignées sont capables de chasser, de ramper, de sauter ou de tisser une toile, les premières mues de Portia lui ont apporté une connaissance innée du langage et lui ont permis d'accéder à des fragments de l'existence de ses ancêtres.

C'est maintenant de l'histoire ancienne, une faculté que les araignées de l'espèce Portia possèdent depuis des temps immémoriaux. Néanmoins, plus récemment, elles ont appris à exploiter les capacités améliorées du nanovirus, tout comme ce dernier les exploite à son tour.

Il possède le Savoir, assure Portia. D'un petit mouvement de palpe, elle désigne le mâle de son groupe. *Mais nous voulons un échange équilibré. Vous avez le Savoir de la survie dans cette région et des précautions à prendre. Voilà ce que nous souhaitons obtenir.*

Presque aussitôt, elle se rend compte qu'elle en a trop dit. Sur la toile, la puissante matriarche s'immobilise — un comportement de chasse qui annonce une attaque brutale.

Donc, finalement, votre Grand Nid va envahir notre territoire. Vous n'êtes pas ici pour chasser, mais demain votre peuple viendra chasser ici. Parce que cet échange de Savoir ne bénéficiera pas à Portia elle-même, mais aux générations futures, celles dont les génomes ne sont pas encore écrits.

Nous cherchons le Savoir partout, proteste Portia, mais la langue des signes et des vibrations ne permet pas de feindre aisément. Le langage corporel y mêle suffisamment d'indices involontaires pour confirmer les soupçons de la grande femelle.

La dominante locale a brusquement reculé, levant deux paires de pattes, exhibant ses crochets. C'est un signal primitif, qui n'a pas changé depuis des millions d'années : *Regardez comme je suis puissante*. Ses pattes postérieures se rapprochent ; elle est prête à sauter.

Reconsidère la situation. Calme-toi, prévient Portia. Elle est également très tendue, mais ne manifeste aucun signe de soumission, ne recule pas et ne cherche pas à prouver qu'elle a les plus longues pattes.

Partez maintenant, ou combattez ! lance la femelle furieuse. Portia remarque qu'elle ne semble pas bénéficier du soutien inconditionnel de ses compagnons, qui font de grands gestes angoissés ou lancent des conseils de prudence sur la toile.

Portia glisse de côté et perçoit une nouvelle danse derrière elle : Bianca s'avance vivement et son trépignement évoque un tambour battant la charge. La dominante locale se trouve évidemment déconcertée en voyant que la porte-parole des visiteurs n'est pas leur championne. Elle recule un peu, méfiante et intimidée. En outre, Bianca est équipée d'une cuirasse.

Il existe des limites fonctionnelles au Savoir qu'un individu peut recevoir du virus. Une nouvelle information en efface une ancienne, même si chaque génération dispose d'une plus grande capacité de stockage des connaissances innées. Cette bande d'araignées frustes et isolées possède certainement une poignée de techniques spécifiques qu'elles préservent jalousement. Les membres de leur clan peuvent apprendre — et enseigner — mais leur base de connaissances innées est limitée.

Une communauté plus large, telle que le Grand Nid, peut tirer avantage de nombreux Savoirs ; les différentes lignées transmettent leurs secrets et les partagent avec les autres. Des découvertes, des ruses et des compétences peuvent être combinées et expérimentées. Le Grand Nid est supérieur à la somme de ses parties. Bianca n'est pas une artisane — ni par l'apprentissage ni par un Savoir inné — mais elle porte le fruit du travail des autres ; des protections de bois incurvées qu'elle a collées à ses palpes, peintes de couleurs vives et agressives. Elle se cabre de toute sa hauteur pour défier la matriarche, puis se voûte en relevant ses boucliers.

Elles combattent à la manière typique de leur espèce : elles paradent, menacent, découvrent leurs crochets. Elles dansent sur la toile, et chaque pas vibre comme une insulte. La femelle locale est plus grande et connaît la chanson. Si sa taille imposante ne suffit pas à convaincre l'intruse de reculer, elle la tuera.

Les individus de l'espèce Portia partagent une caractéristique avec les humains qui utilisent des outils : ils sont parfaitement capables de se blesser mutuellement. D'abord, ces araignées sont elles-mêmes des chasseuses d'araignées et leur venin peut aussi facilement immobiliser une ennemie de leur propre espèce qu'une Cracheuse. Si l'occasion se produit, la combattante victorieuse cédera à son instinct et dévorera la perdante. En raison des risques encourus, leur culture évite généralement les engagements violents. Le danger que présente un affrontement a exercé une grande influence civilisatrice, tout comme le sentiment de parenté que leur a prodigué leur héritage viral.

Mais Bianca ne recule pas, malgré la supériorité évidente de son adversaire. Les postures d'intimidation se font de plus en plus agressives ; la grande femelle saute et trotte sur la toile tandis que Bianca se déplace de côté et continue de lever ses boucliers pour se protéger d'une attaque probable.

De son côté, Portia déroule un fil et se prépare à employer une autre innovation majeure du Grand Nid — assez récente pour qu'elle ait dû l'étudier avant de la maîtriser ; cependant, peut-être pourra-t-elle la transmettre à sa descendance grâce au virus.

Portia est enfin prête au moment où la matriarche bondit. Bianca bloque le coup avec ses boucliers, mais la force de l'impact la renverse sur le dos. La dominante locale, furieuse,

recule pour une nouvelle attaque.

La pierre qui la frappe l'éjecte de la toile ; elle se convulse et se tortille en glissant le long de son fil de sécurité. Son abdomen présente une plaie béante sur le côté, là où le projectile l'a touchée, et la perte de ses fluides corporels provoque déjà la contraction involontaire de ses pattes intactes. Portia a rechargé son arme sans attendre ; le lance-pierre de soie est tendu en V entre ses pattes antérieures écartées et ses puissantes pattes postérieures.

Les autres membres du clan la fixent d'un air sidéré. Quelques-uns se sont déjà dirigés vers leur dominante blessée, mais Bianca, qui les a devancés, a sauté pour planter ses crochets dans la carapace fendue de sa victime.

Portia observe les indigènes. Ils se recroquevillent et adoptent une posture classique de soumission. Une des autres femelles — qui n'est pas la plus grosse, mais sans doute la plus hardie — avance sur la toile avec déférence. *Que voulez-vous ?* danse-t-elle.

Bien. Effectuons un échange, répond Portia, que Bianca vient rejoindre. *Parle-nous de vos voisins*.

Une fois l'affaire conclue, quand chaque négociateur a pu peser ce qu'il est prêt à troquer en tenant compte des atouts de l'autre camp, le mâle de Portia grimpe rapidement sur la toile et sécrète son Savoir sur l'élevage des pucerons en déposant son sperme dans un cocon soigneusement tissé. Un des mâles du clan local fait de même et fournit sa connaissance du territoire familial et de ses voisins agressifs. Cette utilisation active des transcriptions virales ne constitue pas un comportement suscité par le virus lui-même mais une tradition culturelle de l'espèce : l'information est employée comme une monnaie, par le moyen d'un transfert qui aide incidemment le virus à propager son code génétique. En outre, la prochaine génération d'araignées partagera une parenté, établira un pont entre le Grand Nid de Portia et ce petit clan familial. Ceux-ci s'intégreront à une vaste toile relationnelle dont les connexions pourront être retracées, d'une communauté à l'autre, sur une grande partie de la planète.

Le clan local leur fait d'inquiétantes révélations à propos du Nord. Le Grand Nid de Portia risque d'être bientôt confronté à une menace encore potentielle. Cependant, ces nouvelles sont fascinantes et Portia considère qu'il est temps d'examiner la mission avec un regard plus personnel.

2.5

Tous ces mondes sont vôtres

La réponse du satellite n'était pas codée intentionnellement, mais Holsten eut néanmoins l'impression de peiner pendant une éternité pour déchiffrer le signal radio. Finalement, la transmission révéla ses secrets grâce aux efforts combinés de Lain, du *Gilgamesh* et du linguiste lui-même ; il s'agissait d'un court message plutôt sec, en Impérial C classique, que Holsten put enfin tenter de traduire.

Il s'adossa à son fauteuil, conscient que tous les regards étaient fixés sur lui. « C'est une mise en garde, expliqua-t-il. Ça dit que nous émettons à partir de coordonnées erronées, ou quelque chose de ce genre. Et qu'il nous est interdit d'approcher.

— On dirait que ça bouge », annonça un des scientifiques, qui venait de recevoir des données sur l'objet lointain. « Je détecte un rapide accroissement d'énergie. Le rendement de son réacteur augmente.

— Donc, il est réveillé », déclara Guyen, sur un ton que Holsten trouva plutôt inepte.

« À mon avis, ce sont juste des signaux automatiques, avança Lain. Dis-lui que nous répondons à son appel de détresse. »

Holsten avait déjà composé une réponse en langage conventionnel, ce qui représentait pour lui une sorte d'exercice académique. Lain et le *Gilgamesh* la transcrivirent ensuite dans le format électronique utilisé par le satellite.

Pendant que les ondes traversaient l'espace sur des millions de kilomètres, l'attente ne tarda pas à porter sur les nerfs de tout le monde.

Finalement, Holsten se mit à traduire la réponse : « Il se désigne comme étant le module d'habitation de la Sentinelle du Second Brin. En gros, il nous demande de modifier notre trajectoire pour éviter la planète. » Avant que Guyen puisse l'interroger, il ajouta : « Et il ne mentionne plus l'appel de détresse. Comme nous avons répondu sur la fréquence du message envoyé vers la planète, je pense que nous interférons avec ce système.

— Eh bien, dites-lui qui nous sommes, et que nous venons à leur aide, ordonna Guyen.

— Franchement, je ne suis pas certain que…

— Contentez-vous d'obéir, Mason.

— Mais pourquoi envoie-t-il des questions de maths élémentaires à la planète ? demanda Vitas, sans s'adresser à personne en particulier.

— J'ai l'impression que toutes sortes de systèmes communiquent en même temps, annonça une de ses subalternes qui contrôlait les détecteurs. C'est incroyable. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Je vais envoyer quelques drones vers le *sat* et la planète, proposa Karst.

— D'accord, acquiesça Guyen.

— Il ne nous reconnaît pas ! » annonça Holsten, qui s'efforçait de traduire le dernier

message du satellite et butait sur son antique grammaire. « Il indique que nous ne sommes pas autorisés à rester. Il parle de… quelque chose à propos d'un danger biologique. » Voyant le frisson qui parcourait l'équipage, il continua : « Non, attendez, il dit que c'est *nous* qui représentons une menace biologique. C'est… Je crois qu'il nous menace.

— Ce truc est grand comment ? demanda Karst.

— Un peu moins de vingt mètres de long, répondit un des scientifiques.

— Bon, alors, démolissons-le.

— Karst, c'est la technologie de l'Ancien Empire ! lui rappela sèchement Holsten.

— Nous verrons ce qu'elle vaut quand les drones arriveront. »

Le *Gilgamesh* s'efforçait encore de ralentir sa course et les drones le devancèrent rapidement, fonçant vers la planète et sa sentinelle solitaire en procédant à une accélération qu'aucun humain n'aurait pu supporter sans être réduit en bouillie.

« Je reçois un nouvel ordre de nous dérouter, dit Holsten. Écoutez, je pense que c'est la même chose qu'avec l'appel de détresse. Quoi qu'on lui envoie, le système ne le reconnaît pas. Je crois que nous sommes supposés connaître les bons codes pour pouvoir approcher, ou quelque chose comme ça.

— C'est vous le linguiste, alors trouvez-les, rétorqua Guyen d'un ton cassant.

— Ça ne se fait pas aussi facilement. L'Ancien Empire n'utilisait pas qu'un seul… mot de passe, ou je ne sais quoi.

— Nous disposons de transmissions impériales dans nos archives, non ? Vous pouvez en tirer quelques protocoles. »

Holsten lança un coup d'œil implorant vers Lain, mais elle évitait son regard. Sans nourrir le moindre espoir, il se mit à récupérer des codes d'identification et des formules de salutation dans les enregistrements fragmentés de l'Ancien Empire qui avaient survécu au passage du temps, puis les envoya de façon aléatoire vers le satellite.

« J'ai le signal des drones sur écran », déclara Karst. Un instant plus tard, ils observaient la planète. Malgré le meilleur grossissement de l'équipement électronique des drones, ce n'était encore qu'une simple lueur, à peine visible sur le fond du ciel étoilé, mais sa taille augmentait à vue d'œil. Une minute plus tard, Vitas fit remarquer l'ombre minuscule de sa lune qui glissait à la surface.

« Où est le satellite ? demanda Guyen.

— On ne peut pas le voir à cette distance, mais il apparaît de l'autre côté. Il va utiliser l'atmosphère de la planète et sa lune pour répercuter son signal vers nous.

— Les drones se séparent en deux groupes, précisa Karst. Voyons un peu à quoi ressemble ce Brin.

— Je reçois d'autres avertissements. Rien ne passe. » Holsten se rendit compte que plus personne ne lui prêtait réellement attention.

« Attention, Karst, n'abîmez pas le satellite quand vous arriverez, disait Guyen. La technologie qui s'y trouve doit être récupérée intacte.

— Pas de problème. Le voilà. Nous entamons notre approche.

— Karst…

— Du calme, commandant. Ils savent ce qu'ils font. »

Holsten leva les yeux vers l'écran. Les drones se dirigeaient vers un point situé à la

circonférence du globe vert.

« Regardez cette couleur ! s'exclama Vitas.

— Plutôt malsaine, reconnut Lain.

— Non. Elle est… verte. C'est l'ancienne couleur de la Terre.

— Voilà, murmura un des ingénieurs. Nous y sommes. Nous avons réussi.

— Nous avons une vue du satellite, annonça Karst en montrant une petite tache sur l'écran.

— "Ceci est le module d'habitation de la Sentinelle du Second Brin", lut Holsten d'une voix forte. "Cette planète dépend du…" Du quoi ? Quelque chose… "*Programme d'Exaltation*, et toute interférence est interdite."

— D'exaltation ? demanda Lain d'un ton sec.

— Je ne sais pas. Je… » Holsten se creusait les méninges et fouillait dans les archives du vaisseau pour trouver des références. « Il y avait quelque chose à propos de… L'Ancien Empire s'est écroulé parce qu'il sombrait dans le péché. Vous connaissez le cycle mythique ? »

Quelques grognements en guise d'acquiescement.

« L'élévation des bêtes… C'était un des péchés des anciens. »

Karst laissa échapper un petit cri de surprise. Un instant plus tard, les transmissions provenant des drones proches du satellite se résumaient à un défilement de parasites sur l'écran.

« Ah, merde ! beugla-t-il. Tout ce qui se dirigeait vers le satellite a disparu !

— Lain…, commença Guyen.

— Je travaille déjà dessus. Les derniers instants de… » Un silence agité l'entoura pendant qu'elle cherchait dans les enregistrements. « Voilà, c'est la dernière séquence, prise environ une seconde avant l'extinction. Là ! De courtes émissions d'énergie ! Et les autres drones sont désintégrés. Celui-ci disparaît juste après. Il a flingué tes engins, Karst.

— Avec quoi ? Pourquoi aurait-il besoin d'un… ?

— Écoute, pour autant qu'on sache, ce truc pourrait bien être un système militaire. » Le ton de Lain était tranchant.

« À moins qu'il ne soit là pour détecter les objets spatiaux et éviter les impacts, suggéra Vitas. Des lasers antimétéorites, peut-être ?

— Je… » Lain fronça les sourcils en lisant les données. « Je ne suis pas sûre qu'il ait tiré… Karst, les systèmes des drones sont protégés ? »

Le chef de la sécurité lança un juron.

« Nous nous dirigeons toujours vers lui », fit remarquerHolsten. Au même moment, les écrans de plusieurs autres drones s'éteignirent — ceux que Karst avait envoyés vers la planète. Le satellite les détruisait à mesure qu'il obtenait une ligne de tir.

« Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? » demanda Karst, qui s'efforçait de garder le contrôle des deux derniers drones et les faisait avancer en zigzag vers la planète. Soudain, le satellite projeta un colossal flux d'énergie et un des deux engins disparut.

« *Ça*, c'était un vrai tir, constata amèrement Lain. Il a carrément atomisé ton putain d'appareil. »

Karst débita une bordée d'injures en transmettant des instructions au dernier drone. Il

l'envoya vers la planète sur une trajectoire en spirale, essayant de maintenir la courbe de l'horizon entre l'engin et le satellite.

« Est-ce que ces armes représentent un danger pour le *Gilgamesh* ? » demanda Guyen. Un brusque silence envahit la salle.

« Probablement, oui. » Vitas paraissait étrangement calme. « Cela dit, quand on voit toute la puissance qu'il a déjà utilisée, son énergie doit être limitée.

— Il n'aura pas besoin de tirer une seconde fois sur nous, expliqua Lain d'une voix grave. Nous ne pourrons pas dévier de notre route. En tout cas, pas suffisamment. Notre décélération est déjà à la limite des paramètres de sécurité, mais notre vitesse reste trop élevée. Nous allons nous mettre en orbite.

— Il nous dit de partir, sans quoi il va nous détruire », annonça Holsten d'une voix blanche. À mesure qu'ils s'adaptaient, les ordinateurs du *Gilgamesh* lui fournissaient plus vite les transcriptions des messages. Il se rendit compte qu'il parvenait à traduire assez facilement la reproduction d'un document en écriture ancienne. Avant que Guyen le lui ordonne, il rédigeait déjà sa réponse : *Voyageurs en détresse. N'engagez pas d'action hostile. Vaisseau de transport civil demande assistance*. Pendant qu'il la transmettait, Lain portait un regard critique par-dessus son épaule.

« Il est en train d'ajuster sa position, déclara un des scientifiques.

— Pour braquer ses armes vers nous, conclut Guyen.

— Je n'aurais pas dit ça, mais… » Tout le monde termina mentalement la phrase : … *mais oui*.

Holsten sentit son cœur s'emballer. *Voyageurs en détresse. N'engagez pas d'action hostile. Vaisseau de transport civil demande assistance*. Le message restait sans réponse.

Guyen ouvrait la bouche pour lancer un ordre désespéré quand Lain s'écria d'une voix forte : « Bordel, renvoie-lui son propre appel de détresse ! »

Holsten la regarda pendant une seconde avec de grands yeux, puis poussa un cri qui exprimait une émotion indéfinissable — un sentiment de triomphe inextricablement mêlé au dépit de ne pas y avoir pensé lui-même. Il transmit aussitôt le message.

S'écoulèrent alors quelques minutes assez pénibles ; chacun attendait de voir la réaction du satellite, de savoir s'il n'était pas trop tard. L'attaque avait déjà pu se déclencher pendant que Holsten renvoyait l'appel de détresse ; un faisceau d'énergie parcourait peut-être l'espace, si rapide qu'ils n'en auraient connaissance qu'au moment de l'impact.

Finalement, Holsten se laissa retomber dans son fauteuil d'un air soulagé. Les autres s'agglutinaient autour de lui, fixaient l'écran, mais aucun d'eux ne possédait une éducation classique suffisante pour traduire la réponse. Il mit un terme à leur angoisse.

« “Attendez de nouvelles instructions”, déclara-t-il. Ou quelque chose comme ça. Je crois… *J'espère* qu'il va activer un système un peu plus sophistiqué. »

Un bourdonnement de conversations l'entoura, mais il comptait les minutes en attendant le prochain message. Quand l'écran afficha brusquement le texte codé, il exulta pendant une seconde avant de pousser un chuintement exaspéré. « C'est du charabia. Ça ne veut rien dire du tout. Pourquoi est-ce qu'il…

— Attends, attends, vieillard ! l'interrompit Lain. C'est simplement une autre sorte de signal. Le *Gilgamesh* a comparé son encodage avec quelques-unes de tes archives. C'est…

Ha, c'est un message audio. C'est du langage parlé. »

L'assemblée s'était tue de nouveau. Holsten balaya du regard la salle bondée, remplie de femmes et d'hommes chauves qui semblaient en piètre condition physique. Tremblants toujours à cause des effets secondaires de leur si longue léthargie, ils supportaient difficilement la situation présente et le traumatisme psychique qu'elle engendrait. *Franchement, j'ignore si quelqu'un arrive encore à suivre l'évolution des événements.* « C'est sans doute un autre système automatisé qui… », commença-t-il, mais il n'acheva pas sa phrase, n'étant même pas certain d'avoir la force de discuter.

« Bon. Le *Gilgamesh* a fait de son mieux pour décoder le signal à partir de fragments d'archives, annonça Lain. Tout le monde veut l'écouter ?

— Oui », trancha Guyen.

Un bruit épouvantable fut alors diffusé par les haut-parleurs de l'astronef : un crachotement aigu de sons parasites parmi lesquels on percevait à peine une voix féminine. Quelques rares mots parvenaient à échapper au brouillage — des paroles prononcées dans une langue que seul Holsten pouvait comprendre. Ce dernier observait le visage du commandant car il savait pertinemment qu'une rivalité allait naître ; il y vit apparaître brièvement un spasme de rage, aussitôt contenu. *Oh, ce n'est pas bon.*

« Traduisez, Mason.

— Laissez-moi le temps. Lain, si tu pouvais nettoyer un peu le signal…

— J'y travaille », grommela-t-elle.

Derrière eux, les autres concoctaient de prudentes suppositions. Qui parlait ? Était-ce un simple message enregistré ou… ? Vitas optait pour les hypothétiques machines intelligentes de l'Ancien Empire — pas des systèmes autonomes complexes tels que ceux du *Gilgamesh*, mais des appareils capables de penser et d'interagir comme s'ils étaient humains. Ou plus qu'humains.

Courbé au-dessus de sa console, écouteurs sur les oreilles, Holsten examinait les versions de plus en plus claires du message que Lain continuait de nettoyer pour lui. Au début, il ne reconnut que quelques mots et dut ralentir l'enregistrement pour se concentrer sur certains passages courts, tout en se colletant avec un accent et une structure complètement inattendus. Et il y avait beaucoup d'interférences : d'étranges vagues irrégulières de parasites qui brouillaient son audition.

« J'ai fait entrer le drone dans l'atmosphère », annonça subitement Karst. Tous les autres l'avaient oublié pendant qu'il donnait ses instructions à l'engin survivant, sans même savoir si les modifications de trajectoire arriveraient à temps pour empêcher sa destruction. Quand il eut l'attention de la majorité, il ajouta : « Qui veut voir notre nouveau foyer ? »

Les images du drone se révélaient granuleuses, déformées ; vu du ciel, à haute altitude, ce monde semblait si vert qu'un des scientifiques demanda si les transmissions étaient recolorées.

« Vous voyez exactement la même chose que le drone, leur assura Karst.

— C'est magnifique », dit quelqu'un. Les autres se contentaient de regarder l'écran. Cette vision dépassait leur expérience et leur imagination. La Terre dont ils gardaient le souvenir ne ressemblait pas à ça. Une telle débauche de végétation verdoyante avait disparu avec les débuts de l'âge de glace et n'avait jamais réapparu après le dégel toxique. Ils venaient d'une

planète beaucoup plus pauvre que celle-ci.

« Très bien. » Pendant qu'il étudiait la nouvelle transmission, les conversations environnantes s'étaient progressivement transformées en un brouhaha de spéculations mais avaient fini par se fondre dans un bourdonnement d'ennui. « Voici la traduction. »

Il afficha le texte sur les écrans. *Le module d'habitation de la Sentinelle du Second Brin a pris connaissance de votre demande d'assistance. Votre trajectoire actuelle vous conduit vers une planète en quarantaine, mais aucune intrusion ne sera admise. Veuillez détailler le caractère urgent de votre situation afin que les systèmes du module d'habitation puissent les analyser et vous fournir les recommandations adéquates. Toute ingérence dans le Monde de Kern entraînera des représailles immédiates. Vous ne devez établir aucun contact avec cette planète.*

« C'est ce que nous verrons, dit Karst en plastronnant. Visiblement, ils ne savent pas où se trouve le dernier drone. Je l'ai configuré pour qu'il reste à l'opposé du satellite. »

Mason repassait encore le dernier message, s'efforçant de déterminer la nature de cette interférence continuelle. Comme dans le cas du signal de détresse, la transmission provenant du satellite semblait accompagnée d'un autre message. Il interrogea Lain :

« Il continue d'émettre en direction de la planète ?

— Oui, mais j'ai neutralisé le signal secondaire. Tu ne devrais plus le recevoir…

— Le Monde de Kern ? C'est un nom ? » Vitas paraissait perplexe.

« “Kern” et “Brin” sont des transcriptions phonétiques, admit Holsten. Si ce sont des noms communs, ils ne se trouvent pas dans mes fichiers de vocabulaire. Qu'est-ce que je réponds ?

— Il comprendra si nous lui parlons ? demanda Guyen.

— Je vais lui envoyer un message encodé, comme avant. Je… Je ne sais pas ce que c'est, mais il ne parle pas l'Impérial C de la manière décrite par les manuels. C'est un accent différent, peut-être une culture différente. Je ne pense pas m'exprimer assez bien pour être compris correctement.

— Alors, envoyez ça. » Guyen fit passer un texte àHolsten pour que le linguiste puisse le traduire et l'encoder. *Notre vaisseau est l'arche* Gilgamesh*, qui transporte cinq cent mille personnes en hibernation. Il est extrêmement urgent pour nous d'établir une base sur votre planète. La survie de l'espèce humaine en dépend. Nous sollicitons votre assistance pour assurer la sauvegarde de notre cargaison.*

« Ça ne marchera pas. » Holsten se demanda si Guyen avait entendu un autre message en provenance du satellite, parce que cette réponse ne lui semblait pas convenir du tout. Il l'expédia quand même, puis reprit l'écoute de la première transmission, en recrutant Lain pour qu'elle isole le signal superposé, qu'elle l'analyse et lui fournisse un résultat compréhensible. Et soudain, il se figea, agrippé à sa console. Il commençait à distinguer le second signal entre les paroles du message audio.

[illegible] d'assistance. Votre trajectoire actuelle vous conduit vers une planète en quarantaine, mais aucune intrusion ne sera admise. Veuillez détailler le caractère urgent de votre situation afin que les systèmes du module d'habitation puissent les analyser et vous fournir les recommandations adéquates. Toute ingérence dans le Monde de Kern entraînera des [illegible] si froid représailles immédiates. Vous ne devez établir aucun contact avec cette planète.

« Euh… » Mason avait repoussé son siège en arrière, mais la voix monocorde continuait de grésiller dans ses écouteurs — bien que teintée d'un affreux désespoir, c'était exactement la même voix que celle qui s'exprimait plus clairement dans le message principal. « Nous avons peut-être un problème…

— Nous recevons une nouvelle transmission, annonça Lain tandis que les autres demandaient à Holsten ce qu'il voulait dire.

— Qu'est-ce que je fais avec le drone ? s'enquit le chef de la sécurité.

— Gardez-le au chaud pour l'instant, lui répondit Guyen. Arrangez-vous pour qu'il n'interfère pas avec les communications en provenance du module d'habitation. Mason… »

Mais Holsten s'occupait déjà du nouveau message. Celui-ci était beaucoup plus court, beaucoup plus incisif que le précédent, mais un mot restait ancré dans son esprit. *« Habitation » : c'était ma traduction. Était-ce vraiment le terme utilisé par les anciens ? Ils ne voulaient quand même pas dire que quelqu'un vivait là-dedans. Dans un module de vingt mètres, pendant je ne sais combien de millénaires ? Non, ce n'est pas possible…*

« Il désire savoir si nous souhaitons parler à Eliza », annonça-t-il d'une voix étranglée.

Fatalement, quelqu'un demanda : « Qui est Eliza ? » Comme si un membre de l'équipage pouvait répondre à cette question.

« Oui, nous souhaitons lui parler », déclara Guyen — et c'était une bonne décision, car Holsten avait déjà transmis le même message.

Un nouveau signal audio leur parvint quelques minutes plus tard — le délai diminuait à mesure qu'ils approchaient de la planète.

Holsten reconnut la même voix qu'auparavant, mais beaucoup plus claire, et toujours marquée par cette horrible impression qu'une conscience sous-jacente cherchait constamment à émerger.

Il afficha le texte sur les écrans : *Bonsoir, voyageurs. Je suis Eliza Kern, système expert synthétique du module d'habitation de la Sentinelle du Second Brin. Je suis désolée, mais je n'ai pas saisi la teneur de certains messages que vous m'avez adressés. Pourriez-vous récapituler ce qui a été dit ?*

Il y eut des réactions diverses chez les auditeurs. Alors que les équipes du commandement et de la sécurité demeuraient plutôt impassibles, les scientifiques et les ingénieurs se lancèrent aussitôt dans de grandes discussions : qu'est-ce que la voix voulait dire par « système expert » ? La traduction de Holsten était-elle vraiment fiable ? Cette machine était-elle réellement intelligente ou simulait-elle seulement un comportement intelligent ?

Holsten lui-même s'efforçait de réunir les fragments du message secondaire, mais se sentait de plus en plus contrarié. Les mots, l'intonation horrifiée et désespérée qu'il écoutait provoquaient chez lui un profond malaise.

Bonsoir, voyageurs. Je suis Eliza Kern, système expert synthétique du module d'habitation de la Sentinelle du Second Brin. Je suis désolée, mais je n'ai pas saisi la teneur de certains messages que vous m'avez adressés. Pourriez-vous récapituler ce qui a été dit ?

Holsten renvoya le dernier message important du *Gilgamesh* : *Notre vaisseau est l'arche* Gilgamesh, *qui transporte cinq cent mille personnes en hibernation. Il est extrêmement urgent pour nous d'établir une base sur votre planète. La survie de l'espèce humaine en dépend. Nous*

demandons votre assistance pour assurer la sauvegarde de notre cargaison.

Et la réponse vint :

[illegible] faut-il que tout soit si froid lentement difficile de penser

« Le même avertissement, mais envoyé par un ordinateur différent ! » cracha furieusement Guyen.

Lain regardait par-dessus l'épaule de Holsten et lisait la traduction de la seconde voix cachée. Il vit sa bouche esquisser *Putain de m… !*

« Mason, je me fiche de savoir comment vous allez présenter les choses, déclara Guyen. Vous pouvez vous montrer aussi charmeur que possible, mais faites-lui comprendre que nous sommes des humains et que nous avons besoin d'aide. Nous devons découvrir s'il existe un moyen antique de contourner son programme ou de le contrôler. »

Parfait, on ne me met pas la pression ! Mais Holsten préparait déjà sa réponse. Quoi que puisse en penser Guyen, le problème n'était pas linguistique, mais technologique. Et Lain elle-même était sans doute moins bien équipée que lui pour le résoudre. Ils parlaient à un système impérial autonome qui fonctionnait encore. Les épaves qui tournaient autour de la Terre, détruites par des décharges électromagnétiques, ne contenaient pas de systèmes comparables.

Il répondit : *Eliza, nous sommes dans une situation désespérée. Nous sommes partis de la Terre afin de trouver un nouveau monde pour les humains que nous transportons. Si nous ne parvenons pas à atteindre une planète adéquate, des centaines de milliers de gens vont mourir. Vos critères de priorités vous autorisent-ils à prendre une telle responsabilité ?* Les archives du *Gilgamesh* n'en faisaient pas mention, mais il se souvenait d'avoir lu quelque chose à propos des règles philanthropiques imposées aux anciennes — et mythiques — intelligences artificielles.

[illegible] parler laisse-moi mourir laisse-moi être quelque chose

Tant pis ! « C'est toujours la même chose. Nous n'arrivons à rien, sauf…

— Quoi ? demanda Guyen.

— Je voudrais essayer quelque chose d'un peu différent, expliqua Holsten.

— Ça pourrait nous faire démolir plus tôt que prévu ?

— Je ne pense pas.

— Dans ce cas, faites pour le mieux, Mason. »

Holsten s'arma de tout son courage et envoya une simple question, plutôt extravagante : *Pourrions-nous parler à quelqu'un d'autre ?*

« Là, tu charries ! lui murmura Lain à l'oreille.

— Tu as une meilleure idée ?

— Les ingénieurs n'ont pas d'idées. »

Cette boutade lui fit afficher un petit sourire. Tous les autres étaient sur des charbons

ardents en attendant la réponse ; à part Guyen, qui lançait à Holsten un regard noir, comme si cela pouvait inspirer au linguiste une meilleure connaissance de l'Antiquité.

Désirez-vous parler à ma sœur ?
Je t'en prie je t'en prie je t'en prie je t'en prie je t'en prie

Lain poussa un juron et Guyen se mit à fixer son propre écran d'un air incrédule. Des murmures de stupéfaction s'élevèrent tout autour d'eux.

« Bon, écoutez, j'ai une théorie, expliqua Holsten. Bien sûr, nous parlons toujours à une sorte de système synthétique, même s'il est programmé pour répondre à la manière d'un humain. Mais il y a quelque chose d'autre sur place. C'est… différent. Apparemment moins rationnel. Nous pouvons essayer de voir s'il peut nous laisser faire des choses que le système expert ne permet pas. Au pire, je ne sais pas, nous pourrions peut-être nous arranger pour qu'il se retourne contre le système principal.

— Mais qu'est-ce que c'est ? lui demanda Vitas. Pourquoi auraient-ils deux systèmes ?

— Par mesure de sécurité ? avança Holsten, qui préférait garder ses soupçons pour lui.

— Allez-y ! ordonna Guyen. Karst, je veux que vous envisagiez des solutions pour le cas où les choses tourneraient mal. Notre trajectoire actuelle va nous amener dans le champ d'attraction de la planète, à la bonne vitesse pour nous mettre en orbite. Notre seule autre option est d'arrêter la décélération maintenant et de passer à côté. Et ensuite… ensuite, quoi ? » La question était purement rhétorique ; le commandant réfléchissait simplement à haute voix. « Ensuite, nous mettrons le cap vers le point suivant de la carte stellaire, en espérant y trouver quelque chose de différent ? Non, nous nous installerons ici. Dites-le-lui, Mason. »

Oui, c'est cela, Eliza, permettez-nous de parler à votre sœur. Holsten s'appliquait à copier le style poli et soutenu du système expert.

Il n'était pas certain qu'ils rappelleraient et se tenait prêt à couper la communication au cas où il n'obtiendrait qu'un babillage incohérent et angoissé ; il serait impossible de dialoguer ou de négocier avec ce flot d'insanités.

« On nous dit d'attendre », déclara-t-il après avoir reçu cette instruction. Il s'ensuivit un long silence ; le *Gilgamesh* continuait sa chute inexorable vers le puits de gravité de la planète. Le satellite restait encore muet quand Lain et son équipe examinèrent avec inquiétude les instruments de mesure. La vieille arche commençait à craquer et à subir la tension anormale que lui imposait cette masse externe, assez grosse et proche pour mettre à mal sa structure. Tous les membres d'équipage sentaient un léger mouvement : durant la période où ils ne se trouvaient pas en hibernation, leur perception de la gravité provenait de la décélération progressive du vaisseau. Maintenant, une force étrangère cherchait à les atteindre, les tirait insensiblement comme les doigts d'un fantôme impalpable ; leur premier contact avec la planète.

« Tout semble indiquer que nous sommes maintenant sur une orbite stable », annonça Lain d'une voix tendue. Ils eurent l'impression de se trouver dans un film passant au ralenti quand la décélération cessa, puis le *Gilgamesh* entama une rotation et le centre de gravité courut un instant sur le sol avant de remonter le long d'une paroi ; les consoles et les instruments ajustèrent leur position en tremblotant. Pendant une minute, il n'y eut plus de

point de référence ; dans la salle en apesanteur, les membres d'équipage tentaient d'évoquer les souvenirs de leur entraînement, s'accrochant les uns aux autres pour ne pas être projetés contre les murs. Dans cette confusion, leur embarras et quelques contusions réclamant de légers soins leur firent presque oublier la menace d'une destruction imminente.

« Un autre message », prévint Holsten. Son oreille perçut la même voix féminine, mais l'intonation et le rythme des phrases étaient différents, débarrassés de toute trace d'angoisse.

Il traduisit : *Je suis la docteure Avrana Kern, directrice scientifique et administratrice du projet d'exaltation Second Brin*. Malgré le filtre de l'archaïque Impérial C, sa voix était fière, son ton sérieux. *Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?*

« On dirait que ce n'est pas un ordinateur, murmura Lain.

— Bien sûr que si, rétorqua Vitas. C'est simplement un simulacre plus sophistiqué de…

— Taisez-vous ! » Guyen interrompit la discussion. « Mason ? »

Nous sommes une arche en provenance de la Terre, expliqua Holsten. *Nous demandons la permission d'établir une colonie sur le Monde de Kern*. Si la chose à laquelle il parlait possédait des caractéristiques humaines, un peu d'humilité ne pouvait pas faire de mal.

Mais quelle Terre ? Celle de Sering ou ma Terre ? Son interlocutrice avait répondu rapidement. Maintenant qu'ils se trouvaient en orbite, il n'y avait pratiquement plus aucun décalage. Les échanges ressemblaient à une véritable conversation.

Une véritable conversation avec un esprit artificiel et sans visage, se rappela Holsten. Il passa la traduction sur les écrans de la salle, cherchant du regard un peu d'aide, mais personne ne voyait ce que le satellite voulait dire. Avant même qu'il ait le temps de répondre, un nouveau message lui parvint.

Je ne vous reconnais pas. Vous n'êtes pas humains. Vous ne venez pas de la Terre. Vous n'avez rien à faire ici. Eliza me montre ce qu'elle peut voir de vous et vous n'avez rien de terrien mais pourquoi ne puis-je pas vous voir moi-même pourquoi ne puis-je pas ouvrir les yeux où sont mes yeux où sont mes yeux où sont mes yeux. La transmission cessa brusquement, laissant Holsten assez secoué. C'était fini : une plongée dans la démence, sans le moindre signe d'avertissement.

« Je ne pense pas que ce soit une machine », dit-il à voix basse, de sorte que Lain soit la seule à l'entendre. Regardant toujours par-dessus son épaule, elle se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

Notre vaisseau est l'arche Gilgamesh *venant de la Terre. Il a été construit après votre époque*. Il prépara le message et l'envoya avec un sentiment d'amertume, sachant ce que cette information impliquait et craignant de lire la réponse.

Rensvoie,-lessjeisnElivzaKpras,d'ysetèrsnidesxpertcopmiposvitendudeulaoTerredes pousvdetnrapdetrideepatcurnepvaers jeotre
lieuxdpouriginepeux pas non non non non non

« Elle est complètement dérangée », déclara Karst d'un ton catégorique, alors qu'il ne pouvait lire qu'une moitié de la transmission. « Est-ce que nous pouvons nous maintenir de l'autre côté de la planète ?

— Pas si nous voulons conserver une orbite stable, expliqua un subalterne de Guyen. Sérieusement, pensez un peu à la taille du *Gil*. On ne peut pas le manœuvrer comme un de vos drones. »

Holsten tapait déjà un autre message. Guyen avait cessé de dicter. Tout reposait désormais sur les épaules du linguiste. *Il est impossible de retourner vers la Terre. S'il vous plaît, Eliza, pourrions-nous parler de nouveau à votre sœur ?* Il plaidait pour la survie de l'humanité dans une langue morte. En outre, il devait composer avec une machine intransigeante et ce qui lui apparaissait de plus en plus comme un véritable être humain atteint de démence.

L'autre voix se fit entendre, pour débiter un discours qu'il put traduire ainsi : *Pourquoi ne pouvez-vous pas simplement retourner d'où vous venez ? Êtes-vous des disciples de Sering ?Est-ce que nous avons gagné ? Est-ce que nous vous avons repoussés ? Êtes-vous ici pour achever ce qu'il a commencé ?*

« Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ici ? » Vitas paraissait décontenancée. « Et qu'est-ce que c'est, ce Sering ? Un vaisseau de guerre ? »

La Terre n'est plus habitable, expliqua Holsten, tandis que Lain le mettait en garde : « Mason, elle va vraiment disjoncter si elle apprend ça. »

Il avait déjà expédié le message pendant qu'elle parlait. Presque aussitôt, il sentit une boule au creux de son estomac. *Elle a raison sur ce point.*

Pourtant, la voix de la docteure Avrana Kern parut un peu plus posée quand elle demanda : *C'est ridicule. Expliquez.*

Le *Gilgamesh* possédait des archives historiques, mais personne n'aurait pensé qu'il faudrait les traduire dans une langue n'intéressant que les historiens. Holsten fit de son mieux : dossier 101 à l'usage de l'explorateur des temps anciens, rassemblant les plus sérieuses conjectures sur les événements qui avaient précédé la nouvelle ère, à l'époque où l'Ancien Empire dominait cette région de l'espace. Il y avait si peu de choses à dire. Un gouffre infranchissable séparait les dernières informations que Kern avait pu obtenir et les premiers éléments chronologiques fiables dont disposait Holsten.

Une guerre civile a éclaté entre des factions de l'Empire, expliqua-t-il. *Les deux camps ont employé des armes dont j'ignore la nature, mais elles ont dévasté la civilisation évoluée de la Terre et détruit les colonies*. Il se souvint des ruines qu'il avait vues sur Europa ; ce n'était plus que des coquilles vides. Les colonies du système solaire étaient toutes antérieures aux technologies de terraformation connues, que l'Empire avait déployées par la suite. Comparables à des fleurs en serre disséminées sur des planètes ou des lunes adaptées pour favoriser la vie, elles dépendaient de biosphères qui exigeaient des ajustements constants. Sur Terre, les gens étaient retombés dans la barbarie. Ailleurs, la population avait disparu quand l'énergie était venue à manquer, que les armes électromagnétiques avaient détruit les installations vitales ou que les virus électroniques avaient tué les intelligences artificielles. Les gens étaient morts dans le froid glacial des mondes lointains, dans des atmosphères redevenues toxiques ou corrosives. Bien souvent, les habitants s'étaient massacrés mutuellement. Très peu de choses étaient restées intactes.

Il tapa toutes ces informations. Comme s'il rédigeait le résumé d'un ouvrage historique, il précisa qu'une société industrielle avait pu subsister pendant un siècle après le conflit, et qu'elle retrouvait peu à peu le degré d'évolution de la précédente quand l'âge de glace avait débuté. L'atmosphère polluée cachait le soleil et maintenait la planète dans la pénombre, répandant à sa surface un froid terrible qui avait fait avorter cette renaissance. Plongeant son regard dans le puits du temps, Holsten ne pouvait faire aucune assertion sur ceux qui avaient

survécu, ni sur la période glaciaire qui avait suivi. Certains scientifiques estimaient que, au moment où les glaciers se trouvaient à leur plus haut niveau, la population totale de la Terre ne dépassait pas dix mille individus, blottis dans des cavernes près de l'équateur et n'ayant pour tout horizon qu'un désert gelé.

Il arriva ensuite dans des eaux plus familières : les premières archives de ce qu'il pouvait réellement appeler son peuple. Les glaciers s'étaient retirés. Avec l'augmentation de sa population, l'humanité avait rapidement rebondi, déclenché quelques petites guerres, s'était réindustrialisée, trébuchant constamment sur les traces des prouesses accomplies jadis. Les regards des humains s'étaient de nouveau tournés vers le ciel, traversé par tant de points lumineux.

Et il raconta à Kern pourquoi ils ne pouvaient pas rentrer : à cause de la guerre, celle de l'Empire, un millénaire plus tôt. Pendant longtemps, les savants avaient enseigné que le dégel rendait le monde plus agréable à vivre ; personne n'avait songé aux poisons et aux maladies retenus dans la glace. Le froid avait protégé la biosphère grelottante contre les derniers excès de l'Empire.

Il est impossible de retourner sur Terre, écrivit Holsten au satellite silencieux et pensif. *Finalement, nous n'avons pas pu résister aux toxines qui se répandaient dans l'environnement. Alors nous avons construit les arches. Pour nous guider, nous ne disposions que de vieilles cartes stellaires. Nous sommes la race humaine. Nous n'avons reçu aucune communication des autres arches et nous ignorons si elles ont trouvé un endroit viable. Docteur Avrana Kern, c'est notre seule option. S'il vous plaît, pouvons-nous fonder une base sur votre planète ?*

Comme il réfléchissait en humain, il supposait que son interlocutrice prendrait un moment pour digérer ce condensé historique. Contrairement à ce qu'il attendait, un des scientifiques lança : « On détecte une montée d'énergie ! Le satellite active quelque chose !

— Une arme ? » s'inquiéta Guyen, et, au même instant, tous les écrans s'éteignirent brièvement. Quand ils se rallumèrent, ce fut pour afficher un fatras d'absurdités : des fragments de code et de texte, ou simplement des parasites.

« Il est entré dans le système de contrôle du *Gilgamesh* ! s'écria Lain. Il attaque la sécurité. Non, il est déjà passé. Merde, nous n'avons plus aucune protection. Il contrôle tout. C'est ce qu'il a fait avec tes drones, Karst, ceux qui ne se sont pas vaporisés. On est fichus !

— Faites tout ce que vous pouvez ! dit Guyen d'un ton pressant.

— Bordel, qu'est-ce que je fais, d'après vous ? Il m'a éjectée ! Ta "spécificité culturelle", c'est de la merde, Mason. Il s'est infiltré dans tous nos systèmes comme une saloperie de virus.

— Comment est notre orbite, demanda quelqu'un ?

— Je n'ai aucune info en retour. Rien du tout. » Vitas paraissait un peu tendue. « Pourtant, je n'ai ressenti aucun changement, et la simple perte de contrôle ou de puissance ne devrait pas modifier notre position par rapport à la planète. »

Comme toutes ces carcasses qui tournent autour de la Terre, songea Holsten, effaré. *Ces vaisseaux cramés, avec leurs équipages momifiés par le vide, toujours là après des milliers d'années.*

Soudainement, les lumières se mirent à clignoter, puis un visage apparut sur chaque écran.

Un visage maigre, avec une mâchoire proéminente ; il n'était pas tout de suite évident qu'il s'agissait d'une femme. Des détails se précisèrent : une chevelure noire tirée en arrière, une peau sombre et grenue, des rides marquées autour des yeux et de la bouche ; guère séduisante selon les critères modernes, mais qui pouvait connaître les canons de la beauté antique ? C'était le visage d'une société, d'une époque et d'une ethnie effacées par le temps. Ses liens génétiques avec les occupants du *Gilgamesh* paraissaient ténus, presque fortuits.

La voix qui sortit des haut-parleurs était indéniablement la même qu'auparavant, mais elle s'exprimait maintenant dans la langue de l'équipage, bien que le mouvement des lèvres ne soit pas bien synchronisé.

« Je suis la docteure Avrana Kern. C'est ma planète. Je n'accepterai aucune intervention qui pourrait gêner mon expérience. J'ai vu ce que vous êtes. Vous ne venez pas de *ma* Terre. Vous n'appartenez pas à *mon* humanité. Vous êtes des singes, rien que des singes. Et vous n'êtes même pas *mes* singes. Les miens sont en train d'évoluer, suivant le programme de ma grande expérience. Ils sont purs. Je n'accepterai pas qu'ils soient corrompus par de simples humains comme vous.D'ailleurs, vous n'êtes que des singes d'un ordre inférieur. Vous ne représentez rien pour moi.

— Elle peut nous entendre ? s'enquit Guyen à voix basse.

— Si vos propres systèmes peuvent vous entendre, je le peux aussi. » La voix de Kern avait un accent dédaigneux.

« Devons-nous comprendre que vous condamnez à mort les derniers survivants de votre propre espèce ? » De la part de Guyen, c'était un propos étonnamment courtois et pondéré. « Apparemment, c'est ce que vous nous dites.

— Je ne suis pas responsable de vous. Je suis responsable de cette planète.

— S'il vous plaît », dit Lain, ignorant Guyen qui lui faisait signe de se taire. « Je ne sais pas ce que vous êtes, si vous êtes une humaine ou une machine, ou autre chose, mais nous avons besoin de votre aide. »

Le visage se figea pendant une poignée de secondes.

« Lain, si vous avez… », dit Guyen, mais soudain l'image de Kern se déforma et se disloqua sur les écrans ; ses traits commencèrent à se bouffir ou à s'atrophier, puis son visage tremblota et disparut.

La voix s'exprima de nouveau. Un murmure plaintif dans sa langue natale, que Holsten était seul à pouvoir comprendre. *Je suis humaine. Je dois être humaine. Suis-je le système ? Suis-je la copie synthétique ? Que reste-t-il de moi ? Pourquoi ne puis-je pas sentir mon corps ? Pourquoi ne puis-je pas ouvrir les yeux ?*

« La seconde créature, Eliza, elle a parlé d'une autre forme d'assistance », murmura Lain, bien que le moindre chuchotement puisse être perçu par le système. « Est-ce que nous ne pourrions pas simplement lui demander… ?

— Je vais vous aider », dit Kern, qui s'exprimait de nouveau dans leur langue et semblait maintenant plus calme. « Je vais vous aider à partir. Vous pouvez aller n'importe où dans l'univers, sauf sur ma planète.

— Mais nous ne pouvons pas… », objecta Guyen.

Lain l'interrompit : « J'ai récupéré le contrôle. Je vérifie tous les systèmes. » Elle laissa s'écouler une minute d'angoisse, le temps pour l'ordinateur de bord de l'assurer qu'au moins

tout fonctionnait encore. « Nous avons récupéré de nouvelles données. Le satellite nous a balancé un tas de trucs. C'est… le *Gilgamesh* indique qu'il s'agit de cartes stellaires. Mason, j'ai reçu quelque chose dans tout ton charabia. »

Holsten examina le fouillis de données. « Je… euh… pas sûr, mais c'est en rapport avec les cartes stellaires. C'est… J'ai l'impression que… » Il avait la bouche sèche. « D'autres projets de terraformation ? Je crois que le… Je crois qu'on nous a fourni les coordonnées d'autres systèmes. Ça nous indique les destinations. » *Elle nous vend ses voisins*, songea-t-il, mais il ne dit rien, car *elle* écoutait. *Elle achète notre départ.* « Je pense que… nous avons même reçu des codes d'accès.

— À quelle distance ? demanda Guyen.

— Moins de deux années-lumière, répondit aussitôt Vitas. C'est vraiment la porte à côté. »

Un long silence anxieux s'ensuivit ; chacun attendait la décision de Guyen. Le visage d'Avrana Kern était revenu sur quelques écrans et les observait d'un air sévère ; il sautillait, se déformait, se reformait.

2.6

Métropolis

Une fois que le groupe de Portia a pu affirmer sa supériorité, les négociations avec les autochtones se sont révélées plutôt fructueuses. Les chefs du clan ont prêté un mâle aux trois voyageurs pour les guider dans les territoires du Nord. La créature est plus petite que le mâle qui accompagne les exploratrices, mais d'un caractère fort différent ; d'une hardiesse qui frise l'impudence, selon les critères de Portia. D'abord, il a un nom : appelons-le Fabian. Bien qu'elle sache que les mâles se donnent un nom, elle s'en est rarement préoccupé malgré le nombre important d'individus du sexe masculin qui vivent dans le Grand Nid. Elle imagine que, dans un petit groupe familial comme celui qu'elle vient de rencontrer, il est normal que les mâles soient un peu autonomes — donc plus compétents — et qu'ils se sentent plus libres. Elle est quand même choquée par son effronterie. Bianca, par contre, semble moins rebutée par sa présence. Pendant leur marche vers le nord,Portia voit Fabian parader devant sa camarade dans une tentative pour lui offrir son sperme. Bianca ne s'est pas encore montrée réceptive à ses avances, mais ne l'a pas chassé non plus.

Portia elle-même a laissé plusieurs pontes derrière elle, car les femelles partent rarement du Grand Nid sans avoir transmis leur lignée au préalable. Elle pense que le comportement de leur guide les distrait de leur mission. D'un autre côté, Bianca s'est battue pour elle et considère probablement que s'amuser avec ce nouveau mâle représente sa récompense. La responsable de l'expédition espère seulement que sa partenaire sera capable de réprimer ses penchants. D'un point de vue diplomatique, il serait plus avantageux que Fabian ne se fasse pas tuer et dévorer dans le feu de la passion.

Ils n'ont pas à voyager loin vers le nord pour constater ce qui se passe ici, à la lisière de la toile de connaissance du Grand-Nid. Ils ne tardent pas à rencontrer des arbres abattus — les troncs, qui présentent à la fois des traces noires, des marques de morsures et des entailles étrangement régulières, sont souvent tronçonnés soigneusement. De plus, toutes les racines sont fréquemment déterrées pour éviter la repousse. La végétation subit une attaque de grande ampleur ; l'orée de la forêt est littéralement grignotée. Fabian leur précise qu'il se souvient d'un temps où l'on trouvait davantage d'arbres. Le déboisement se poursuit au fil des ans et le Savoir héréditaire de leur guide lui donne à penser que les destructions sont plus rapides qu'à l'époque de sa mère.

Au-delà de cette zone irrégulière, d'autres arbres — étrangers — sont disposés en bosquets. Plus petits, renflés, courtauds, avec des feuilles charnues et un tronc couvert de protubérances. La distance exagérée qui sépare les massifs sert de coupe-feu — une technique que les araignées connaissent bien. Le niveau d'oxygène de leur planète est supérieur à celui de la Terre et les incendies provoqués par la foudre représentent une menace constante.

Ce qu'ils contemplent n'est pas l'œuvre de la nature. C'est une plantation de grande envergure et les ouvriers agricoles sont bien visibles. Dans quelque direction que Portia tourne les yeux, elle en aperçoit davantage. En regardant au-delà du damier de bosquets, elle distingue un monticule escarpé qui constitue certainement le sommet de la colonie des planteurs ; la partie principale est située sous terre. Un voile de fumée plane au-dessus de l'édifice, tel un nuage annonciateur de vilain temps.

Les congénères de Portia savent très bien qu'ils ne sont pas les seuls héritiers de leur monde. Bien qu'ils ignorent comment le nanovirus réorganise la vie depuis des millénaires, ils sont conscients de partager la planète avec d'autres espèces dont les membres sont considérés comme plus évolués que des animaux. Les Cracheuses en représentent un exemple : il s'agit d'individus frustes, à peine sortis de l'état sauvage, mais il suffit de regarder dans leurs petits yeux médiocres pour y discerner une trace d'intelligence — et par conséquent une menace.

L'Océan Occidental, que borde le Grand Nid, abrite une espèce de stomatopodes avec laquelle les araignées entretiennent de prudentes relations rituelles. Leurs ancêtres étaient de farouches chasseurs très inventifs, doués naturellement d'une vision exceptionnelle et d'armes mortelles. Ils avaient l'habitude de vivre en colonies et pratiquaient couramment des négociations concernant leur espace vital. Le virus trouva donc chez eux un terreau fertile et leur permit de se développer parallèlement à l'espèce de Portia. Leur société reste simple et primitive d'après les critères des araignées, peut-être en raison de leur milieu aquatique, peut-être parce qu'ils sont enclins à guetter leurs proies. Cependant, puisque les deux espèces n'entrent pas en compétition, elles échangent parfois des présents sur la zone littorale, des fruits de la terre contre des fruits de mer.

Le cas des fourmis est plus inquiétant.

Portia comprend leur nature. Les fourmis possèdent des colonies près du Grand Nid. Lorsqu'il faut traiter avec elles, Portia se sert à la fois de ses connaissances personnelles et de son patrimoine génétique. Par expérience, le Grand Nid sait que les fourmis sont des voisines compliquées. Avec elles, il faut prendre des mesures énergiques, sans quoi elles cherchent toujours à s'étendre au détriment des autres espèces qui ne leur sont pas utiles, ce qui inclut évidemment celle de Portia. Les fourmis peuvent être détruites — son Savoir héréditaire contient d'ailleurs des chroniques sur ces conflits. Toutefois, même contre une petite colonie, une guerre se révèle toujours coûteuse et peu rentable. Il est donc préférable de s'accommoder de leur présence et de limiter leur expansion en manipulant prudemment leurs décisions.

Portia sait que les fourmis sont différentes de son espèce, ainsi que des Cracheuses ou des stomatopodes qui habitent les hauts-fonds de l'Océan Occidental. Elle sait aussi qu'il n'est pas possible de traiter ni de communiquer avec une seule fourmi, ni même de la menacer. L'araignée ne possède qu'une compréhension grossière de leur comportement, développée par la nécessité, mais elle est proche de la vérité. Prise individuellement, une fourmi ne pense pas. Elle dispose d'un ensemble complexe de réponses fondées sur un large éventail de stimuli, dont la plupart sont des messages chimiques produits par d'autres fourmis réagissant à d'autres situations. La colonie ne possède pas d'intelligence. Néanmoins, en constatant la hiérarchie d'interactions et d'instincts codépendants, Portia a l'impression qu'une *certaine*

forme d'entité régit le comportement de la fourmilière.

Avec ces insectes, le nanovirus a connu simultanément un échec et une réussite. Dans leur réseau de prises de décision réactives, il a introduit une stratégie d'expérimentation et d'investigation qui s'apparente à une rigoureuse méthode scientifique — sans toutefois produire une intelligence que pourrait reconnaître un humain ou une araignée. Les colonies de fourmis évoluent, s'adaptent, créent de nouvelles castes, effectuent des recherches et utilisent des ressources, inventent de nouvelles technologies qu'elles affinent et mettent en corrélation, tout cela sans être guidées par quelque chose de comparable à une conscience. Il n'y a pas un esprit communautaire, mais une énorme machine différentielle biologique, flexible, capable de se perfectionner et consacrée à sa propre perpétuation. Elle ne sait pas comment fonctionne ce qu'elle fait, mais elle agrandit sans cesse son catalogue comportemental, trace des chemins profitables à partir de ses tentatives et de ses échecs.

Portia n'a qu'une compréhension partielle de tout cela, mais elle saisit comment les fourmis agissent ou n'agissent pas. Elle sait qu'un insecte isolé ne peut pas innover mais que la colonie peut — curieusement — prendre des décisions qui semblent fondées sur des informations. En employant la force et la récompense, en réduisant les options viables d'une colonie pour que la plus avantageuse soit celle qu'ont prévue les araignées, il est possible d'amener une fourmilière à accepter des limites territoriales et sa place dans le monde, et même d'en faire un partenaire productif. Les colonies sont de parfaits exemples de la théorie des jeux : elles coopèrent quand une stratégie se révèle moins coûteuse et plus profitable que d'autres, telles qu'un conflit génocidaire.

Les colonies qu'elle connaît déjà, près du Grand Nid, sont aisément dix fois moins grandes que ce qu'elle voit en ce moment. Fabian explique qu'il y avait autrefois plusieurs fourmilières rivales à cet endroit et que l'une d'elles a pris ledessus. Au lieu d'anéantir ses voisins moins puissants, la colonie dominante les a incorporés dans son propre projet de survie et leur a permis de se perpétuer comme des sortes d'annexes, des extensions dont elle utilise la nourriture et les technologies. C'est le premier super-État de ce monde.

Portia et les autres engagent une brève conversation animée. La super-colonie est assez loin du Grand Nid pour ne pas constituer une menace imminente, mais ils songent à l'avenir et imaginent que sa simple présence dans cette région représentera un jour un danger pour leur société. Il faut trouver une solution. Cependant, pour élaborer un tel plan, les habitants du Grand Nid auront besoin de toutes les informations qu'elle pourra rapporter.

Le groupe va devoir continuer son expédition dans le territoire des fourmis.

Fabian se révèle étonnamment utile. Il a déjà voyagé plus loin ; en fait, il s'agit d'une coutume familiale. C'est dangereux, mais le clan a découvert un moyen pour réduire les risques de déclencher l'alarme ; et quand la chasse a été maigre, le garde-manger des fourmis constitue un dernier recours.

Une nouvelle colonne de fourmis vient d'arriver. Elles sont là pour reboiser. Les araignées reculent, se dissimulent dans les arbres et observent les insectes, qui débitent les troncs abattus en morceaux plus maniables, utilisant pour cela leur acide et leur puissante mâchoire. Portia ne tarde pas à repérer quelque chose de nouveau : une caste qu'elle n'a encore jamais vue. Les plus petites branches sont coupées et emportées par des ouvrières

apparemment anodines, mais les gros troncs sont traités par des insectes possédant de longues mandibules incurvées, aux bords irréguliers. Ces fourmis-là se placent sur la circonférence du tronc et tournent tout autour pour découper une section circulaire en faisant bouger leurs appendices buccaux en opposition. De plus, ces mandibules ne sont pas sorties de l'œuf avec le reste du nouveau-né ; elles brillent au soleil et possèdent un aspect que Portia n'a jamais vu : ce sont des prolongements rigides, garnis de dents, qui permettent de mordre dans le bois et de le couper rapidement.

Menées par Fabian, les araignées tendent une embuscade à un groupe de bûcheronnes. Elles agissent avec efficacité, les tuent promptement, puis les décapitent et les dissèquent pour récupérer leurs glandes odorantes. Les fourmis sont plus petites que Portia — entre quinze et trente centimètres de long. En combat singulier, les araignées se montrent plus puissantes, plus agiles et beaucoup mieux entraînées. Elles doivent surtout éviter de déclencher une alarme générale, qui mobiliserait contre elles des troupes importantes.

Les fourmis communiquent surtout grâce aux phéromones — pour Portia, dont le sens olfactif est très développé, l'air en est littéralement saturé. Les araignées utilisent alors les glandes odorantes pour se déguiser et emportent les têtes coupées, accrochées à leur abdomen. Dans le pire des cas, elles pourraient essayer de tromper l'attention des fourmis par un jeu morbide de marionnettes, en manipulant les antennes de ces têtes pour simuler une tentative de communication.

Elles s'éloignent rapidement. Leurs victimes seront portées manquantes, mais les premières recherches se feront là où elles travaillaient. Portia et ses compagnes se déplacent dans les hauteurs, dans les feuillages des plantations. Lorsqu'elles rencontrent un coupe-feu, une des araignées se dépêche de traverser en tirant un fil qui servira d'appui pour tisser un pont temporaire. Ayant dissimulé leur odeur, elles passent au-dessus des fourmis sans se faire repérer.

Fabian montre aux autres qu'elles peuvent percer les protubérances des troncs avec leurs crochets afin d'en extraire un liquide nourrissant et sucré ; celui-ci se révèle comparable au miellat des pucerons, dont elles savent que les fourmis sont friandes. Cette exploitation agricole représente évidemment un secret fort utile, et Portia l'ajoute à sa liste d'observations pour l'inclure dans son rapport quand elle sera de retour.

Pour l'instant, elles se dépêchent de progresser vers le monticule de la colonie, évitant autant que possible de croiser des fourmis, tuant rapidement celles qu'elles ne peuvent éviter. Chaque petite alarme locale contribuera à augmenter le niveau d'alerte général, jusqu'au moment où des effectifs importants se déploieront pour localiser les intruses — dont la présence sera inéluctablement déduite par la logique interne de la colonie.

Portia s'est donné pour mission d'enquêter dans le monticule central, qui promet de recéler d'autres secrets. Pendant la journée, l'air frémit au-dessus de la construction et des volutes de fumée sortent de quelques épaisses cheminées. Au cours de la nuit, certaines entrées de l'édifice rougeoient faiblement.

Dans la pénombre de leur base, les fourmis allument des feux en profitant de l'atmosphère riche en oxygène ; elles les déclenchent par une réaction exothermique, grâce aux agents chimiques produits par certaines de leurs castes. L'agencement complexe des tunnels utilise les différences de température pour provoquer des mouvements d'air, ce qui

permet de chauffer, rafraîchir et oxygéner les nids. Les fourmis emploient également le feu pour créer des brûlis, et comme arme.

Dans le monde de Portia, le sous-sol géologique qui existait avant la terraformation est riche en gisements de métaux et les fourmis creusent profondément pour installer leurs nids. Au cours des siècles, les brûlis ont créé des veines de charbon ; les fusions de minerai, accidentelles à l'origine, sont maintenant maîtrisées afin de forger des outils. L'horloger aveugle a bien travaillé.

Portia n'ose pas pénétrer dans le monticule lui-même. Elle est tentée de repartir avec toutes les informations qu'elle a déjà collectées. Cependant, la curiosité l'aiguillonne. Sous le voile de fumée, le sommet de l'édifice brille suffisamment dans la lumière du soleil pour attirer l'œil. Comme toutes les araignées de son espèce, elle est poussée à inspecter la moindre nouveauté. En voyant cette balise lumineuse qui surmonte la fourmilière, Portia veut savoir de quoi il s'agit.

Elle entraîne sa petite bande d'espions vers la cime de la plantation la plus proche et observe les routes empruntées par les colonnes d'ouvrières. Au fond de son cerveau, qui forme un renflement sous son torse, elle développe une forme de raisonnement que ses minuscules ancêtres connaissaient déjà : construire une carte mentale des alentours, puis la déconstruire afin de découvrir le meilleur chemin vers son but.

Je vais y aller seule, annonce-t-elle à Bianca. *Si je ne reviens pas, rentre chez nous et fais ton rapport*.

Bianca comprend.

Du haut de l'arbre qui lui sert de poste de guet, Portia se laisse glisser le long d'un fil et suit l'itinéraire qu'elle a médité pendant un long moment. Les fourmis empruntent des chemins précis, aplanis par leur va-et-vient, ce qui facilite leur circulation. Portia progresse prudemment entre ces véritables routes. Elle avance de manière hésitante, s'arrête, tremblote, profite d'une brise légère pour se laisser glisser dans la bonne direction, comme si elle n'était qu'un gros débris emporté par le vent. Les vibrations de ses mouvements se perdent dans l'entropie de l'environnement. Ayant camouflé son odeur, elle peut passer inaperçue à côté des fourmis presque aveugles.

La situation se complique et devient plus périlleuse à l'approche du monticule. Elle doit sans cesse effectuer de légères modifications de son plan minutieux et risque d'être détectée à plusieurs reprises. En une occasion, elle doit même utiliser la tête d'une de ses victimes pour feindre un contact et écarter une nettoyeuse qui lui prête un peu trop d'attention.

Son cheminement a pris des heures et le soleil s'est couché. L'activité des fourmis a diminué, ce qui facilite sa progression ; elle atteint enfin le sommet de l'édifice.

Les insectes y ont construit une sorte de clocher, surmonté par quelque chose d'étrange : un cristal de couleur pâle, translucide, qui luit dans la clarté lunaire. Ignorant son utilité, elle attend, dans l'espoir que les fourmis elles-mêmes la renseigneront.

C'est ce qu'elles font quand la lune commence à se rapprocher de l'horizon. Soudainement, un grand nombre d'insectes sortent sur le toit de leur forteresse et l'araignée doit se déplacer rapidement pour les éviter, jusqu'au moment où elle trouve un endroit inoccupé, ce qui l'oblige à redescendre un peu. Les fourmis forment une sorte de tapis, de réseau, en se touchant par les pattes et les antennes. Portia est déconcertée.

Elles semblent attendre quelque chose — du moins, c'est ainsi que l'espionne interprète leur conduite. Elle est inquiète car ce n'est pas un comportement normal.

Une autre fourmi sort alors d'un trou situé à la base de la flèche, puis grimpe sur celle-ci. Elle tend une antenne vers le cristal et dirige l'autre vers le bas pour toucher la multitude assemblée autour d'elle. Les grands yeux ronds de Portia récupèrent autant de lumière lunaire que possible pour observer ce nouveau venu, ce petit insecte insignifiant. Son antenne est dotée d'une prothèse ; elle est du même métal que celles des bûcheronnes — ce que Portia ignore — mais beaucoup plus mince, et son extrémité est si effilée qu'elle paraît invisible. La fourmi touche maintenant le cristal avec un fil métallique fin comme un poil.

Et pendant que Portia regarde, les autres insectes se mettent à danser.

Elle n'a jamais rien vu de pareil. Tout le tapis de fourmis est parcouru de frémissements, qui naissent apparemment au point de contact entre le fil métallique et le cristal pour se propager dans toute l'assistance. Ces mouvements ressemblent à des vagues, chaque individu transmettant à ses voisines une sorte de message rythmique qui maintient l'ensemble de la communauté en transe.

Portia les observe en silence, éberluée.

Elle n'est pas une mathématicienne. Elle ne saisit pas les progressions arithmétiques, les séquences et les transformations formées par les ondulations qui parcourent les insectes — pas plus que les fourmis elles-mêmes. Cependant, elle discerne dans ce qu'elle voit une certaine structure, une signification.

Elle fait de son mieux pour l'interpréter à la lumière de l'expérience dont elle a hérité, mais il n'existe rien de tel dans l'histoire de son espèce. Les fourmis éprouvent la même sensation. Leurs constantes recherches les ont amenées à ce contact unique avec quelque chose d'immense et d'intangible ; la colonie étudie l'information qu'elle reçoit, s'efforce de lui trouver une utilité, un but, en attelant à cette tâche une portion grandissante de sa capacité de traitement biologique. Un nombre croissant d'insectes frémissent au rythme d'un lointain signal radio.

Décidée à découvrir un ordre et un motif dans la scène qui se joue devant elle, Portia pose son regard curieux sur un nouvel élément et se demande : *Est-ce important ?*

Comme les humains, les araignées de l'espèce de Portia sont promptes à déceler des formes, des structures, parfois là où il n'en existe aucune. Elles font vite des associations, considérant par exemple que deux événements sont trop proches pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. Quand les fourmis se séparent brusquement et que toutes retournent en hâte à l'intérieur, elle constate que c'est l'instant où passe derrière l'horizon le voyageur céleste, cette étoile rapide qu'elle a si souvent regardée traverser le firmament.

Dès que la plupart des insectes ont disparu, elle approche prudemment de la flèche, attentive à ne pas déclencher l'alarme. Levant ses palpes, elle laisse le vent les agiter légèrement afin de sentir sa force et sa direction, et se déplacer en conséquence.

Elle grimpe lentement, pas à pas, jusqu'au moment où elle parvient devant le cristal. Il ne semble pas très gros. Pas pour elle.

Portia tisse alors une complexe toile de soie très serrée, qu'elle maintient entre ses pattes postérieures. Elle est très consciente de se trouver au cœur d'une grande colonie. À cet instant, la moindre erreur aurait des conséquences particulièrement fâcheuses.

Elle s'y est prise presque trop tard. Sa présence a été détectée — à cause des vibrations de son tissage. La petite fourmi qui menait la danse un peu plus tôt sort subitement de son trou situé à la base de la flèche et touche une de ses pattes avec son antenne nue.

L'insecte donne aussitôt l'alarme, un jet chimique marqué d'indignation et de colère par la découverte d'un intrus, un étranger, à cet endroit. Quand l'odeur se répand, elle est perçue par les gardes des tunnels et les fourmis des autres castes qui se trouvaient à proximité des issues. Le message est retransmis de proche en proche.

Portia se laisse tomber sur la fourmi qui se trouve au-dessous d'elle, la tue d'un seul coup et lui tranche la tête comme elle l'a fait avec les bûcheronnes, sachant pourtant qu'elle ne pourra pas se déguiser avec celle-ci. Au lieu de cela, elle escalade la flèche jusqu'au sommet et saisit le cristal.

Ensuite, elle attache solidement ses deux trophées à son abdomen tandis que les fourmis sortent et commencent à grouiller à la surface de leur citadelle. Elle voit que beaucoup d'entre elles portent des outils et des prothèses, mais elle est moins désireuse d'aller les étudier de plus près.

Elle saute. En bondissant ainsi de la flèche, sans fil de sécurité, elle risque fort d'atterrir en plein milieu des fourmis, où elle se ferait sauvagement piquer et démembrer vive. Cependant, lorsqu'elle est au point culminant de son saut, ses pattes arrière déploient la toile qu'elle a tissée, formant une voilure au maillage très fin qui est poussée par le vent qu'elle a soigneusement étudié un peu plus tôt.

Il ne l'entraîne pas vers Bianca et les autres, mais elle n'a pas le choix. À cet instant, sa principale priorité est de *s'éloigner*, de planer au-dessus des insectes furieux qui dressent leurs mandibules bardées de métal et cherchent à découvrir où elle est passée.

Ses descendants raconteront l'histoire de Portia, qui a pénétré dans le temple des fourmis pour dérober l'œil de leur dieu.

2.7

Exode

Guyen pesa mûrement sa décision pendant que le *Gilgamesh* suivait sa longue trajectoire incurvée autour de cette oasis solitaire perdue dans le grand désert de l'espace. Le vaisseau devait ajuster constamment sa course entre la vitesse qui risquait de l'éjecter et la gravité qui l'attirait.

Le visage fantomatique de la docteure Avrana Kern — quelle que soit sa véritable nature — tremblotait sur les écrans, tantôt inhumain dans sa patience stoïque, tantôt déformé par des émotions involontaires et indéfinissables. La déesse folle de la planète verte.

Sachant que Kern écoutait et ne pouvait pas être mise à l'écart, Guyen n'avait aucun moyen de recevoir les conseils de son équipage. Holsten sentait que, de toute manière, le chef de la mission ne les aurait pas suivis : il était aux commandes, la responsabilité n'incombait qu'à lui.

Et, bien entendu, malgré tous les efforts de Guyen pour étudier la question, il n'existait qu'une seule réponse possible. Même si la Sentinelle n'avait pas disposé d'armes capables de détruire le *Gilgamesh*, les systèmes de l'arche étaient à la merci de Kern. Les sas, le réacteur, tous les instruments sur lesquels ils s'appuyaient pour défendre leur bulle de vie contre les griffes glacées du vide. Kern pouvait les couper à sa guise.

« Nous allons partir », accepta enfin le commandant, et Holsten se rendit compte qu'il n'était pas le seul à être soulagé d'entendre cette réponse. « Merci de votre aide, docteure Avrana Kern. Nous allons chercher ces autres systèmes solaires et laisser cette planète sous votre garde. »

Le visage de Kern s'anima sur les écrans, mais toujours tremblotant et s'exprimant de manière désynchronisée. « Bien sûr que vous allez partir. Allez chercher ailleurs votre futaille de singes. »

« Pourquoi parle-t-elle sans arrêt de *singes* ? murmura Lain à l'oreille de Holsten, qui se posait la même question.

— Les singes sont des animaux. Nous avons des archives sur eux. L'Empire les a utilisés pour des expériences scientifiques. Ils ressemblent à des gens. Tiens, voilà des images… »

« Le *Gilgamesh* a déterminé une trajectoire », annonça Vitas.

Guyen examina le scénario. « Recommencez. Je veux que nous tournions autour de cette planète, la géante gazeuse.

— Nous ne gagnerons rien à vouloir l'utiliser pour prendre de l'élan…

— Faites-le, grogna le commandant. Là… calculez-moi une orbite. »

Vitas fit la moue, visiblement vexée. « Je ne vois pas en quoi une orbite pourrait nous servir…

— Faites en sorte qu'elle le puisse ! » répliqua Guyen en jetant un regard noir vers les

images de Kern, comme s'il attendait qu'elle lui lance un défi.

Ils ressentirent un mouvement quand le réacteur à fusion du *Gilgamesh* relança les moteurs, s'apprêtant à faire dévier de son orbite confortable l'énorme masse de l'arche et à la projeter une fois de plus dans l'espace.

D'un coup, sans prévenir, l'image de Kern disparut des écrans. Lain vérifia rapidement tous les systèmes, mais sans trouver aucune trace de la présence de l'intruse.

« Ce qui ne nous garantit rien du tout, fit-elle remarquer. Nous pouvons être surveillés par des routines d'espionnage ou à travers des failles de sécurité, ou je ne sais quoi. » Holsten lui fut reconnaissant de ne pas ajouter : *Kern aurait pu programmer le vaisseau pour qu'il explose au large du système solaire*. Il s'aperçut que la même pensée effleurait les esprits du reste de l'équipage, mais ils ne disposaient d'aucun moyen de pression, d'aucune option. Sauf l'espoir.

Miser tout le futur de l'humanité sur l'espoir. Mais n'était-ce pas déjà le cas avec le projet de construction des arches ?

« Mason, parle-nous des singes », proposa Lain.

Il haussa les épaules. « Ce n'est que pure spéculation, mais la… chose parlait d'un "programme d'exaltation", de perfectionnement. Les documents parlent de l'amélioration des bêtes.

— Comment peut-on perfectionner un singe ? » Lain examinait les images d'archive. « Drôles de petites bestioles, pas vrai ?

— Grâce au signal envoyé vers la planète et aux mathématiques, dit Vitas, la mine songeuse. Ils s'attendent à ce que les singes répondent ? »

Personne n'en savait rien. Guyen interrogea Vitas :

« Vous avez défini la trajectoire ?

— Naturellement, répliqua-t-elle aussitôt.

— Bien, déclara le commandant. Donc, tout l'univers s'offre à nous, sauf la seule planète qui en vaut la peine. On ne s'y installe pas et on nous envoie chercher quelque chose ailleurs, je ne sais où. Ce serait de la folie d'obéir. Nous pourrions tomber sur des gens aussi hostiles qu'ici. Peut-être pires. Ou ne rien trouver du tout. Je veux que nous… je veux que l'humanité installe une base ici, juste au cas où la situation changerait.

— Installer une base, mais *où* ? demanda Holsten d'un ton insistant. Vous dites vous-même que c'est la seule planète…

— Ici. » Guyen afficha la représentation d'une des autres planètes locales : une grosse géante gazeuse à la surface striée, comparable à certaines planètes périphériques du système de la Terre. Il fit un zoom sur une de ses lunes, blafarde et bleutée. « L'Empire a colonisé plusieurs lunes dans notre système d'origine. Nous possédons des unités d'installation automatisées qui peuvent nous préparer un environnement viable : de l'énergie, de la chaleur, des cultures hydroponiques.

— C'est l'avenir que vous proposez à l'humanité ? déclara Vitas d'un ton sévère.

— Pas *l'avenir*, non. Mais un certain avenir, leur dit Guyen. Nous allons commencer par nous éloigner pour voir si Kern nous a fourni des informations intéressantes. Après tout, cette planète ne va pas bouger. Mais nous ne mettrons pas tous nos œufs dans le même panier. Nous laisserons derrière nous une colonie en état de fonctionnement. Juste au cas

où. Que les ingénieurs se préparent à déployer une unité d'installation dès que nous arriverons.

— Hmm, d'accord. » Lain exécutait déjà des calculs, étudiait les données que la télédétection du *Gilgamesh* lui fournissait à propos de cette lune. « Il y a de l'oxygène gelé, de l'eau sous forme de glace, et même des réchauffements provoqués par l'effet de marée de la géante gazeuse, mais… c'est quand même loin d'être un nid douillet. Les systèmes automatisés vont mettre… beaucoup de temps, des décennies à mettre en place quelque chose qui puisse permettre à des gens de rester là.

— Je sais. Vous allez établir une liste de scientifiques et d'ingénieurs qui seront réanimés à intervalles réguliers pour vérifier l'avancée du projet. Et vous me réveillerez quand il arrivera à son terme. » Face à la grogne générale, Guyen balaya l'équipage d'un regard irrité. « Quoi ? Oui, ça veut dire qu'il faut retourner dans les caissons. C'est évident. Qu'est-ce que vous imaginiez ? La seule différence, c'est que nous aurons encore droit à un réveil avant de quitter ce système solaire. Notre espèce doit maximiser ses chances. Nous nous établissons ici. » Il regardait les écrans, sur lesquels on voyait encore rapetisser le disque vert du Monde de Kern. Son visage et sa voix affirmaient sans équivoque son désir de revenir.

Pendant ce temps, Vitas avait lancé ses propres simulations. « Commandant, j'apprécie votre dessein, mais les modules d'installation automatisés n'ont subi que des tests limités et vont devoir être déployés dans un milieu qui semble extrême…

— L'Ancien Empire y avait des colonies », rétorqua Guyen.

Qui ont disparu, songea Holsten. *Qui ont toutes disparu*. Il est vrai que c'était pendant la guerre, mais elles avaient surtout succombé parce qu'elles n'étaient pas stables ni autosuffisantes. Et quand le fonctionnement normal de la civilisation s'était interrompu, elles n'avaient pas été capables de survivre. *Pas question d'habiter là, si je peux l'éviter*.

« Tout est faisable, déclara Lain. Un module d'aménagement est prêt à être largué. Si on lui laisse suffisamment de temps, qui sait ce qu'il pourrait nous concocter là-bas ? Sûrement un véritable palace. Avec méthane courant à tous les étages, chaud et froid.

— Tais-toi et obéis, répliqua Guyen. Les autres, préparez-vous à retourner en hibernation.

— Mais d'abord, qui veut voir un singe ? » lança Karst.

Voyant que tout le monde le regardait d'un air ahuri, il afficha un large sourire. « N'oubliez pas que je reçois toujours un signal du dernier drone. Alors, jetons un coup d'œil.

— Vous êtes certain que c'est prudent ? » avança Holsten, mais Karst diffusait déjà les images sur les écrans.

Le drone survolait une immense canopée verdoyante, une profusion de végétation que les humains ne devaient pas approcher.

Le point de vue changea quand Karst fit descendre l'appareil en spirale dans une trouée, puis zigzaguer lentement entre les branches. Le monde qu'il leur révélait était fascinant : une cathédrale forestière ombragée par les frondaisons enchevêtrées, un firmament de verdure soutenu par les piliers que formaient les troncs massifs.

Le drone glissa dans cette vaste caverne aux parois de verdure, qui s'étendait entre le sol et la canopée.

Les membres d'équipage du *Gilgamesh* affichaient une expression d'envie et d'amertume

en contemplant cet héritage spolié, cet éden interdit aux humains.

« Qu'est-ce qu'on aperçoit, devant ? demanda Lain.

— Je ne détecte rien. C'est jute un petit défaut de l'objectif », répondit Karst, mais au même instant l'image se mit à osciller frénétiquement, comme si le drone virevoltait pour échapper à une force qui bloquait son avance.

Karst poussa un juron et se mit à taper de nouvelles instructions, mais l'engin semblait maintenu par quelque chose d'invisible — ou presque. Holsten apercevait à peine de brefs reflets dans l'air tandis que la caméra balayait les environs.

Tout se passa très vite. Ils regardaient un espace dégagé devant le drone, mais que ce dernier ne parvenait pas à traverser pour une raison inexplicable, et soudain une ombre énorme cacha l'objectif, comme si une main venait de se poserdessus. Ils eurent tout juste le temps d'apercevoir de nombreuses pattes hérissées de poils et deux crochets acérés qui frappaient sauvagement la caméra. Au second impact, la transmission fut interrompue et les écrans n'affichèrent plus qu'un fourmillement de parasites.

Personne ne dit mot pendant un long moment. Certains, comme Holsten, gardaient les yeux rivés sur les moniteurs. Vitas restait pétrifiée ; seul un petit muscle frétillait nerveusement à la commissure de ses lèvres. Lain repassait les dernières secondes de la communication pour les analyser.

« Si je tiens compte de la taille du drone et des réglages de sa caméra, cette créature devait faire près d'un mètre de long,dit-elle enfin d'une voix tremblante.

— Ça, ce n'était pas un putain de singe », assura Karst.

Derrière le *Gilgamesh*, le monde vert et sa Sentinelle orbitale s'évanouirent dans l'obscurité, laissant l'équipage de l'arche aux prises avec des sentiments pour le moins mitigés.

3

La guerre

3.1

Un réveil difficile

Il fut tiré involontairement vers l'éveil et se retrouva dans l'espace confiné du caisson de stase, avec cette pensée :*N'aurais-je pas déjà fait ça ?* Cette question lui vint à l'esprit avant même qu'il se rappelle son propre nom.

Holsten Mason. Ça me dit quelque chose.

Des bribes de souvenirs émergèrent, comme si son cerveau vérifiait une liste.

… avec Lain…

… planète verte…

… Impérial C…

… Est-ce que je peux parler à Eliza ?…

… Docteure Avrana Kern…

… Colonie lunaire…

La colonie lunaire !

Et il retrouva d'un coup toutes ses connaissances, avec la certitude absolue qu'ils allaient l'expédier sur la colonie, sur ce caillou gelé à l'atmosphère glaciale dont Vrie Guyen avait décidé de faire la première base du nouveau foyer de l'humanité. Guyen ne l'avait jamais aimé. Guyen n'avait plus besoin de lui. On le réveillait maintenant pour l'emmener sur la colonie.

Non…

Pourquoi le réveillerait-on avant de le transporter là-bas ? En quoi pourrait-il contribuer à la fondation d'une colonie lunaire ? En fait, on l'y avait *déjà* amené dans son caisson, inconscient. Il se réveillait dans l'enceinte réduite de la base où il devrait s'occuper des cuves de champignons pour toujours. Et toujours. Et toujours.

Ne parvenant pas à chasser de son esprit l'idée qu'on l'avait déjà transporté là, il se mit à frapper la paroi du caisson à coups de poing et de pied, à crier pour ses seules oreilles, à pousser le couvercle de plastique avec ses épaules et ses genoux parce qu'il n'arrivait pas à tendre les bras.

« Je ne veux pas y aller ! » hurlait-il, sachant pertinemment que personne ne pouvait l'entendre. « Vous n'avez pas le droit de m'y forcer ! » Sachant qu'ils en avaient le droit.

Dès que le système de verrouillage céda, le couvercle s'ouvrit brusquement et Holsten bondit au-dehors en accomplissant presque un saut périlleux avant de retomber la tête la première contre le sol. Des bras le saisirent. Pendant un moment, il regarda seulement autour de lui, incapable de comprendre où il se trouvait.

Non, non, non, tout va bien. C'est la chambre de l'équipe d'experts. Je me trouve toujours à bord du Gilgamesh. *Je ne suis pas sur la lune. Ils ne m'ont pas emmené…*

Les bras qui le tenaient le relevèrent sans ménagement. Quand il fut sur pied, les genoux

flageolants, quelqu'un le secoua en le poussant contre le caisson, au point que le couvercle se referma et coinça un pli de sa combinaison d'hibernation.

On criait contre lui. On lui ordonnait de se taire. À ce moment seulement, il se rendit compte qu'il hurlait — répétant toujours la même chose : qu'il ne voulait pas y aller, qu'on ne pouvait pas l'y obliger.

Comme pour le démentir, celui qui le maintenait lui assena une grande claque et Holsten entendit sa propre voix se réduire à un faible bredouillement avant qu'il puisse enfin la contrôler.

Il constata qu'il y avait quatre autres personnes dans la salle et qu'il n'en connaissait aucune. Trois hommes et une femme : tous de parfaits étrangers. Ils portaient des combinaisons d'hibernation mais n'appartenaient pas à l'équipe d'experts. Ou alors, Guyen ne les avait pas réveillés lors du passage près de la planète verte.

Holsten les dévisagea d'un air ahuri en clignant les yeux. L'homme qui le tenait était grand, mince, avec de longs membres. Il paraissait à peu près aussi âgé que le linguiste, avec autour des paupières de petites cicatrices témoignant d'une récente opération chirurgicale — récente signifiant qu'elle avait eu lieu quelques milliers d'années plus tôt, avant le début de son hibernation.

Le regard de Holsten passa sur les autres : une femme plutôt jeune, assez solidement charpentée ; un petit homme maigre au visage étroit et fripé d'un côté, peut-être à cause d'un effet secondaire du caisson ; un autre homme courtaud, à la mâchoire puissante, se tenait près de l'écoutille et lançait constamment des regards à l'extérieur de la salle. Il tenait une arme.

Une *arme.*

Holsten la fixa des yeux. Il s'agissait d'une sorte de pistolet. Il avait encore du mal à interpréter ce qu'il voyait. Il n'y avait aucune raison d'utiliser un pistolet dans ce scénario. Bien sûr, il y avait des armes à bord du *Gilgamesh*. Parmi toutes les babioles de la vieille Terre emportées sur l'arche, elles n'avaient pas été oubliées. D'un autre côté, ce n'était pas le genre de chose que l'on portait dans un vaisseau rempli d'instruments délicats et cerné par un vide mortel.

À moins que le pistolet ne soit là pour le forcer à descendre sur la colonie — mais cela aurait été quand même exagéré. Karst et quelques membres de la sécurité auraient amplement suffi à l'emmener, sans risquer d'endommager quelque chose de vital pour le *Gilgamesh*. Quelque chose de plus important que Holsten Mason.

Il tenta de formuler une question intelligente, mais ne parvint qu'à proférer un vague marmonnement.

« Vous entendez ça ? déclara le grand homme à l'intention des autres. Il ne veut pas y aller. Qu'est-ce que vous en dites, hein ?

— Sortons d'ici, Scoles », lança l'homme au pistolet, posté près de la porte. Holsten ne quittait pas l'arme du regard.

Un instant plus tard, il était entraîné par Scoles et la femme, poussé, tiré à travers l'écoutille. L'homme armé marchait en tête, pointant son arme vers le couloir. En jetant un dernier coup d'œil dans la salle avant que Face-fripée ne referme l'écoutille, il eut le temps de remarquer que tous les écrans de contrôle des autres membres de l'équipe d'ingénierie

étaient éteints. Il était le dernier à sortir du sommeil.

« Quelqu'un peut me dire ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix balbutiante.

— On a besoin de vous…, commença la femme.

— Taisez-vous ! » l'interrompit Scoles. Et elle obéit.

Holsten se rendit alors compte qu'il aurait pu avancer tout seul, même en chancelant, mais les autres le poussaient pour qu'il aille plus vite. Un instant plus tard, il entendit de grands bruits derrière eux, comme si quelqu'un venait de faire tomber quelque chose de lourd. Ce n'est qu'en voyant l'homme au pistolet se retourner et riposter qu'il comprit avoir entendu des coups de feu. L'arme émettait de curieux petits bruits métalliques, peu impressionnants, qui évoquaient un gros chien lançant des glapissements ridicules. Les tirs en retour, par contre, provoquaient des grondements qui secouaient l'air et faisaient vibrer les tympans de Holsten. On aurait dit que la colère de Dieu se déchaînait dans la pièce voisine. Il reconnut le bruit des disrupteurs : des armes à détonation employées par les services d'ordre pour contrôler les foules. Théoriquement non létales et certainement moins dangereuses pour le vaisseau.

« Qui nous tire dessus ? » lança-t-il. Maintenant, sa voix était assez claire.

« Vos amis », répondit laconiquement Scoles. Dans les circonstances présentes, cette nouvelle arrivait en bonne place parmi les pires auxquelles Holsten pouvait s'attendre et lui offrait deux certitudes : d'abord, les gens qui l'accompagnaient ne le considéraient pas comme un ami ; ensuite, ses vrais amis — quels qu'ils soient — ne semblaient pas faire grand cas de sa santé.

Il demanda : « Est-ce que le vaisseau… Il y a un problème avec le vaisseau ? » Au ton de sa voix, il comprit lui-même à quel point il était effrayé. Ses émotions semblaient bourdonner quelque part dans son esprit, encore maintenues à l'écart de son cerveau supérieur par le blocage résiduel du caisson de stase.

« Taisez-vous, ou je vous frappe ! » répliqua Scoles, dont l'intonation donnait à penser qu'il serait ravi de le faire. Holsten n'insista pas.

L'homme au visage ridé, qui restait un peu à la traîne, s'écroula brutalement sur le sol. Holsten crut un instant qu'il avait trébuché — il esquissa même un geste machinal pour l'aider avant d'être entraîné par les autres. Mais Face-fripée ne se relevait pas. Agenouillé près de lui, l'homme armé tira un second pistolet de la ceinture du mort avant de pointer les deux armes vers leurs assaillants, que Holsten n'avait toujours pas vus.

Tué. Ce n'était pas l'œuvre d'un disrupteur. Selon toute apparence, un des poursuivants — des *amis* présumés deHolsten — était à court de patience, de prudence ou de pitié.

Deux autres personnes vinrent alors porter assistance au tireur : un homme et une femme, tous deux armés. Le bruit de la fusillade s'amplifia nettement derrière eux, mais Scoles ralentit le pas, estimant de toute évidence que le danger diminuait. Pour Holsten, la question était de savoir si lui-même se trouvait davantage en sécurité. Sa bouche mima instinctivement toutes sortes de protestations, d'interrogations et même de menaces, mais il se retint d'en proférer aucune.

Il croisa une autre demi-douzaine de gens armés — tous des étrangers, tous portant la même tenue que ses ravisseurs — avant d'être poussé à travers une écoutille et de s'étaler lourdement sur le plancher d'une petite salle de contrôle ; en fait, un espace réduit entre

deux consoles et un unique écran qui occupait presque tout un mur.

Un autre homme armé se tenait dans la pièce et réagit si brusquement en voyant le linguiste que celui-ci manqua de très peu d'être abattu. Une prisonnière se trouvait déjà là, assise, adossée aux consoles, les mains attachées dans le dos. Il s'agissait d'Isa Lain, la directrice de l'équipe d'ingénierie.

Ils installèrent rudement Holsten près d'elle et lui lièrent les poignets de la même façon. Paraissant alors se désintéresser complètement de lui, Scoles ressortit pour entamer avec quelques autres une conversation à voix basse, mais fort animée, dont Holsten ne parvint à capter que quelques bribes. Il n'entendait plus de coups de feu.

La femme et le garde qui l'avaient amené se tenaient encore dans la pièce, presque bondée. L'air y était lourd, étouffant, imprégné d'un fort relent de sueur et d'une légère odeur d'urine.

Pendant un moment, Holsten se demanda s'il n'avait pas simplement rêvé tout ce dont il se souvenait depuis son départ de la Terre — si un défaut dans le fonctionnement du caisson de stase n'avait pas provoqué une hallucination pour l'inciter à croire que lui, le linguiste, avait pu se révéler utile et même indispensable à l'équipage.

Il jeta un coup d'œil vers Lain, qui le regardait d'un air misérable. Il fut surpris de découvrir de nouvelles rides sur son visage et de voir que ses cheveux avaient nettement poussé. Elle a vieilli… *Elle me rattrape. Suis-je encore le plus vieil homme de l'univers ? Peut-être de peu.*

Holsten observa leurs gardes, qui semblaient plus intéressés par ce que disait Scoles à l'extérieur que par leurs deux prisonniers. « Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il. Qui sont ces forcenés ? »

Lain afficha une mine sombre. « Des colons. »

Il réfléchit à ce mot, qui ouvrait la porte vers un passé qu'il ignorait, mais au cours duquel une personne avait royalement merdé — probablement Guyen. « Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ne pas être des colons.

— Bon, d'accord, j'aurais pu le deviner, mais… ils ont des armes. »

L'expression de Lain aurait dû s'abandonner au mépris — dire des évidences quand chaque mot peut compter ! — mais elle se contenta de hausser les épaules. « Ils sont entrés dans l'armurerie avant de déclencher la révolte. Bravo à Karst pour sa putain de *sécurité* !

— Ils veulent s'emparer du vaisseau ?

— Si nécessaire. »

Il imagina que Karst et l'équipe de sécurité tentaient de se racheter en faisant de leur mieux pour mettre un terme à cette situation, qui dégénérait maintenant en fusillades dans les couloirs plutôt fragiles de l'arche. Il n'avait aucune idée du nombre de personnes impliquées. La colonie lunaire était capable d'abriter au moins plusieurs centaines de colons, et d'autres pouvaient y être conservés en hibernation. Il n'y avait quand même pas cinq cents mutins en train de courir partout dans le *Gilgamesh* ? Et de combien d'hommes disposait Karst ? Est-ce qu'il réveillait les membres d'une autre équipe pour glisser des armes dans leurs mains engourdies et les utiliser comme fantassins ?

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il, et cette question s'adressait plutôt à l'univers entier qu'à une personne particulière.

« Content que vous posiez la question. » Scoles se glissa dans la pièce, expulsant littéralement le garde avec les coudes pour qu'il lui cède la place. « Qu'est-ce que vous avez dit quand on vous a réveillé ? "Je ne veux pas y aller", c'est bien ça ? Alors, bienvenue au club. Personne ici n'a signé pour terminer ce voyage en gelant au fond d'un piège à rats sur une lune sans atmosphère. »

Holsten le dévisagea durant un instant, remarqua que les longues mains de cet homme svelte étaient crispées, que des contractions involontaires agitaient sa peau autour des yeux et de la bouche. Il se demanda si ce n'était pas les effets d'un médicament ou d'une drogue quelconque qui le maintenait éveillé depuis… sans doute longtemps. Scoles lui-même ne tenait pas d'arme, mais c'était à l'évidence un homme dangereux et instable qui avait été poussé à bout.

« Euh, monsieur », commença Holsten, aussi calmement que possible. « Vous savez sûrement que je suis Holsten Mason, un linguiste. Je ne comprends pas bien si vous avez précisément besoin de moi ou si vous cherchez seulement quelqu'un qui puisse… comme otage, ou… J'ignore vraiment ce qui se passe. S'il y a quelque chose que… un moyen quelconque de…

— De vous en tirer sans dommage ?

— Eh bien, oui…

— Ça ne dépend pas de moi », répondit Scoles d'un ton assez méprisant. Il était sur le point de partir, mais s'arrêta et parut porter sur Holsten un nouveau regard. « D'accord, la dernière fois que vous étiez réveillé, les choses étaient différentes. Mais croyez-moi, vous possédez des informations… des informations très précieuses. Et je me rends compte qu'on ne peut rien vous reprocher, mon vieux, mais il y a des vies en jeu, des centaines de vies. Vous êtes dans le bain, que ça vous plaise ou non. »

Et ça ne me plaît pas, songea sombrement Holsten, mais que pouvait-il dire ?

« Contactez la salle des communications », ordonna Scoles. La femme qui l'accompagnait se fraya un chemin vers une des consoles et s'assit pratiquement sur l'épaule de Holsten pour taper sur un clavier.

Au bout d'un long moment, le visage sombre de Guyen apparut sur l'écran mural et regarda tout le monde d'un air sévère. Holsten trouva qu'il paraissait plus vieux, et encore plus antipathique.

« Je suppose que vous n'êtes pas prêt à déposer les armes, déclara sèchement le commandant du *Gilgamesh*.

— Vous avez parfaitement raison, répondit Scoles sur le même ton. À propos, un de vos amis se trouve ici. Vous avez peut-être envie de renouer des relations. » Il poussa un peu le crâne de Holsten pour renforcer son propos.

Guyen resta imperturbable, les yeux plissés. « Et alors ? » Aucun signe ne laissait penser qu'il avait reconnu Holsten.

« Je sais que vous avez besoin de lui, répondit Scoles. Je sais où vous désirez aller une fois que vous nous aurez abandonnés sur ce caillou désertique. Je sais que vous aurez besoin de votre brillant linguiste quand vous aurez trouvé toute cette ancienne technologie dont vous êtes friand. Et ne vous donnez pas la peine de chercher dans le manifeste de la… *cargaison*. » Ce mot avait été prononcé d'un ton amer par quelqu'un qui, encore récemment, faisait

justement partie de cette cargaison. « Parce que Nessel, ici présente, est la deuxième linguiste la plus brillante. Pas une experte comme votre vieillard, mais elle en sait plus que n'importe qui. » Il tapa sur l'épaule de la femme assise à côté de lui. « Alors, discutons, Guyen. Sinon, je ne donne pas cher de votre linguiste et de votre ingénieure en chef. »

Le commandant le regarda — les regarda tous — sans laisser paraître la moindre réaction. « L'équipe de l'ingénieure Lain est tout à fait capable de travailler en son absence », dit-il, comme si elle était tout bonnement atteinte d'une petite infection passagère. « Quant à l'autre… Nous possédons déjà les codes permettant d'activer les installations de l'Empire. Notre équipe scientifique peut s'en charger. Je ne négocierai pas avec ceux qui attaquent mon autorité. » Son visage disparut, mais Scoles continua de fixer l'écran vide pendant un long moment, les poings serrés.

3.2

Le feu et l'épée

Des générations se sont succédé sur le monde vert, connaissant l'espoir, la découverte, la peur, l'échec. Maintenant approche un futur annoncé depuis longtemps.

Une autre Portia du Grand Nid près de l'Océan Occidental. Mais cette fois il s'agit d'une guerrière.

Actuellement, elle ne se trouve pas dans le Grand Nid, mais dans une autre métropole des araignées : une agglomération qu'elle nomme Sept-Arbres. Portia est là en tant qu'observatrice, et pour apporter toute l'aide possible. Autour d'elle, la communauté fait preuve d'une activité débordante. Elle observe les habitants qui trottinent, bondissent, glissent le long de leur fil pour exécuter leur tâche avec frénésie. Ses multiples yeux contemplent tout ce chaos qu'elle compare à celui d'une fourmilière perturbée. Elle est capable de se faire la réflexion amère que les circonstances ont rabaissé son peuple au niveau de l'ennemi.

Elle ressent la peur, une angoisse grandissante qui la pousse à trépigner et à tordre ses palpes. Ses congénères sont plus doués pour l'agression que pour la défense, mais elles ont été incapables de garder l'initiative dans ce conflit. Elle va devoir improviser. Aucun plan n'est prévu pour faire face à ce qui arrive.

Elle risque de mourir, et son regard, plongeant dans cet abîme, nourrit sa terreur de l'extinction, du non-être, qui est peut-être le propre de toute existence.

Des signaux sont envoyés par des messagers et par des vigies postées dans les frondaisons élevées, aussi haut que s'étend le réseau de Sept-Arbres. Ils font régulièrement leur rapport. Cette fois, le signal est un compte à rebours : il indique le temps qui reste avant l'arrivée de l'ennemi. Les conversations vibrent sur les fils de communication tendus entre les troncs et dans les nombreuses habitations de soie, comme si la ville enrageait contre sa destruction inévitable.

Cependant, ni la mort de Portia ni l'anéantissement de Sept-Arbres ne sont inévitables. La communauté dispose de ses propres défenseures — car à cette époque chaque agglomération arachnéenne possède une troupe qui passe son temps à s'entraîner uniquement au combat —, et Portia est venue en renfort avec une douzaine d'araignées du Grand Nid. Elles portent des armures de bois et de soie, elles ont des lance-pierres. Elles représentent les petits chevaliers de ce monde, qui doivent bientôt affronter un ennemi cent fois plus nombreux.

Portia sait qu'elle doit se calmer, mais son agitation est trop grande. Pour se rassurer, elle a besoin d'un avis extérieur.

Elle le trouve au sommet de l'arbre central du nid. Là se dresse une grande tente de soie dont les pans sont ornés de complexes motifs géométriques ; les fils se croisent en suivant

scrupuleusement un modèle. Quelques araignées sont déjà là, venues chercher le réconfort du sacré, de la certitude qu'il y a dans ce monde quelque chose que leurs sens ne peuvent pas appréhender facilement ; qu'il y a un plus grand Savoir. Que, même quand tout est perdu, il n'est pas nécessaire de tout perdre.

Portia se blottit près des autres et commence à tisser, créant des nœuds de soie qui constituent un langage fait de nombres, un texte sacré qui est réécrit chaque fois qu'une araignée de son peuple vient s'agenouiller en méditation et qui est détruit quand elle se relève. Elle est née avec ce Savoir, mais elle l'a également réappris, en venant très jeune au temple, comme elle le fait maintenant. Ancré par le virus, le Savoir inné des transformations mathématiques dont elle a hérité ne l'a pas inspirée de la même manière que si elle était guidée par ses professeurs ; elle est parvenue lentement à la révélation que ce qui était exprimé par ces suites de chiffres dépassait une simple invention — que c'était une vérité universelle évidente en soi et possédant une cohérence intrinsèque.

Bien entendu, chez elle, dans le Grand Nid, se trouve un cristal comparable qui exprime ces vérités à sa manière ineffable — comme dans la majorité des plus grandes agglomérations —, et les pèlerins des petites communautés viennent de très loin pour les voir. Elle a regardé la prêtresse votive toucher le cristal avec sa sonde métallique, a senti les pulsations du message venu du firmament, a dansé sur cette arithmétique céleste pour le bien de sa congrégation. Portia sait que, dans ces cas-là, la Messagère elle-même traverse le ciel, poursuivant son voyage perpétuel — qu'elle soit visible durant la nuit ou cachée par la clarté du jour.

Ici, à Sept-Arbres, il n'y a pas de cristal. Mais répéter sobrement ce message dans toute sa complexité merveilleuse et intrinsèquement cohérente, filer la soie, la consommer, puis filer de nouveau, tout cela constitue un rituel apaisant pour l'esprit de Portia et lui permet d'affronter le proche avenir avec sérénité.

Son peuple a résolu les énigmes mathématiques posées par le satellite — qu'il nomme la Messagère. Il apprend les réponses, d'abord de façon machinale, avant d'en avoir une véritable compréhension. Pour lui, c'est à la fois un devoir civique et religieux. En une période relativement courte, poussées par la curiosité inhérente à leur espèce, la majorité des araignées se sont intéressées à ce signal. Il les fascine car il s'agit de quelque chose qui vient manifestement d'ailleurs ; il leur dit que le monde ne se limite pas à ce qu'elles peuvent percevoir ; il guide leur pensée vers de nouveaux rivages. La beauté des mathématiques leur promet un univers de merveilles, à condition qu'elles ouvrent encore un peu leur esprit : un saut intellectuel qu'elles ne peuvent pas encore accomplir, mais elles y sont presque.

Portia file la soie, la dénoue, la file de nouveau pour calmer son inquiétude et la remplacer par la certitude absolue qu'il y a *davantage*. Quoi qu'il arrive aujourd'hui, même si elle doit être terrassée par les mandibules cuirassées de ses ennemies, la vie renferme quelque chose de profond qui dépasse les dimensions simples qu'elle peut percevoir et évaluer. Et donc… qui sait ?

Puis vient le moment. Elle sort du temple pour aller s'armer.

Il existe des différences considérables entre les installations construites par le peuple de Portia, mais un œil humain les trouverait désordonnées, voire cauchemardesques. Sept-Arbres occupe maintenant une zone bien plus grande que le bosquet d'origine ; les troncs de

la futaie sont reliés par des centaines de fils dont chacun fait partie d'un plan, chacun est affecté à une fonction spécifique liée à l'urbanisme — comme un passage — ou à la communication. Le langage vibratoire des araignées se propage bien le long des fils de soie, jusqu'à une certaine distance, et elles ont inventé un système de ressorts qui amplifie le signal et permet, par temps calme, de le transmettre d'une ville à l'autre sur des kilomètres. Les habitations sont des tentes de soie dont la structure est maintenue par des fils et qui peuvent prendre diverses formes, ce qui convient à une espèce dont les individus vivent en trois dimensions et peuvent aussi facilement s'accrocher à une surface verticale que se reposer sur une étendue horizontale. Les lieux de rencontre sont de vastes toiles où les propos de l'oratrice sont transmis à l'assistance par les mouvements des fils de soie. Au centre, en hauteur, se situe le réservoir qui ombrage une grande partie de l'agglomération : une grande toile étanche dans laquelle est recueillie l'eau de pluie et de ruissellement d'une zone qui dépasse largement Sept-Arbres. Le liquide y arrive grâce à des bassins et des conduites reliées à une multitude de réservoirs plus petits.

Autour de Sept-Arbres, la forêt a été défrichée par des fourmis locales à demi domestiquées. Cet espace constituait jusqu'à présent un coupe-feu. Ce sera bientôt un charnier.

Portia se déplace dans la ville en rampant et en sautant. Elle voit que les sentinelles signalent un premier contact avec l'ennemi : les défenses automatiques de la colonie ont été activées. L'évacuation se poursuit tout autour d'elle ; les araignées qui ne combattent pas rassemblent ce qu'elles peuvent avant de quitter Sept-Arbres — des provisions et les quelques possessions qu'elles ne peuvent pas recréer. Certaines portent leurs œufs collés à leur abdomen. Beaucoup emmènent des enfants, qui s'accrochent à elles — les jeunes qui n'en sont pas capables risquent fortement de mourir.

Portia grimpe rapidement sur une des hautes tours de guet afin de regarder vers l'extérieur. Une armée de plusieurs centaines de milliers de guerrières avance vers Sept-Arbres. C'est une branche indépendante de la grande fourmilière que son ancêtre a jadis espionnée ; une forme de vie hétéroclite qui se répand un peu plus chaque jour sur cette partie du monde.

La forêt proche est parsemée de pièges. Des toiles pour attraper les fourmis imprudentes. Des fils élastiques tendus entre le sol et la canopée, qui peuvent se coller à un insecte et projeter l'infortunée créature vers les hautes branches où elle se trouvera immobilisée. Des chausse-trappes et des fosses. Mais tout cela ne suffira pas. La colonie qui approche affrontera ces dangers comme tous les autres, en sacrifiant suffisamment d'individus pour pouvoir passer sans ralentir notablement son assaut. Des fourmis d'une caste particulière se rangent devant la colonne principale ; ce sont des éclaireuses qui vont se suicider pour désarmer les systèmes de défense.

Il y a maintenant du mouvement dans les arbres. Portia regarde attentivement et voit les éclaireuses survivantes avancer en une masse désordonnée, obéissant à leur programme. Il n'y a que peu de pièges sur le terrain qui les sépare de Sept-Arbres, mais elles doivent faire face à d'autres difficultés. Les fourmis locales font une sortie et foncent bravement pour les mordre et les piquer. Sur les quelques mètres qui bordent la ligne des arbres, le sol se couvre d'une mêlée grouillante d'insectes enchevêtrés qui se démembrent furieusement et sont

démembrés à leur tour. Il serait impossible à un regard humain de distinguer les fourmis des deux colonies, mais Portia peut discerner sur leurs carapaces, jusque dans l'ultraviolet, des différences de coloration et de motifs. Elle arme son lance-pierre.

Les arachnides entament leur barrage avec des munitions solides, de simples pierres recueillies sur le sol, choisies en fonction de leur taille et de leur poids. Ils ciblent les éclaireuses qui parviennent à traverser la mêlée, les abattent avec une terrible précision ; chaque tir fait mouche. Les fourmis sont incapables de les esquiver ou de réagir ; elles n'aperçoivent même pas les tireurs embusqués en hauteur. Chez les insectes, les pertes sont terribles, ou du moins elles le seraient si cette troupe ne constituait pas seulement l'avant-garde d'une armée beaucoup plus nombreuse.

Malgré le bombardement, certaines éclaireuses parviennent au pied de Sept-Arbres. Cependant, sur un rayon d'un mètre, tous les arbres sont garnis d'une véritable jupe évasée en toile de soie, sur laquelle les fourmis n'ont aucune prise. Elles grimpent et retombent, grimpent et retombent dans une stupide obstination. Tout compte fait, après une concentration suffisante de signaux odorants, elles changent de tactique. Elles montent les unes sur les autres pour former une sorte de pont vivant qui grandit aveuglément.

Par un trépignement, Portia lance un appel aux armes et ses sœurs du Grand Nid se regroupent autour d'elle. Les défenseures locales sont moins bien équipées ; il leur manque l'expérience et le savoir inné de la guerre contre les fourmis. Elle mènera l'attaque avec ses camarades.

Les araignées se laissent tomber des hauteurs sur les éclaireuses et commencent leur tâche. Elles sont beaucoup plus grandes que les assaillantes ; plus fortes et plus rapides. Leur morsure est venimeuse, mais plus efficace contre d'autres araignées, aussi emploient-elles principalement leurs chélicères pour frapper les insectes aux articulations, entre la tête et le thorax, entre le thorax et l'abdomen. Elles sont surtout plus intelligentes que leurs ennemies, et plus aptes à réagir, à manœuvrer ou à s'échapper. Elles disloquent violemment les éclaireuses et leur pont, se déplacent sans cesse, sans laisser aux fourmis le temps de s'accrocher à elles.

D'un bond, Portia revient sur le tronc, puis se précipite sans difficulté sur la toile que les insectes ne parviennent pas à escalader. La tête en bas, elle aperçoit un autre mouvement à la lisière de la forêt. Le principal corps d'armée est arrivé.

Ces nouvelles fourmis sont plus grosses — mais toujours d'une taille inférieure à la sienne. Elles appartiennent à de nombreuses castes ayant chacune sa spécialité. En tête de la colonne se trouvent les troupes d'assaut, qui s'élancent déjà vers Sept-Arbres en suivant la piste odorante tracée par les éclaireuses. Leurs redoutables mandibules sont bardées de lames métalliques tranchantes et dentées. De plus, elles portent une sorte de casque qui s'étend sur leur thorax. Leur but est d'accaparer toute l'attention des défenseures et de vendre leur vie aussi chèrement que possible afin de permettre l'avancée de castes plus dangereuses.

Déjà, un grand nombre d'ennemies pénètrent dans les tunnels de la fourmilière locale et répandent des agents chimiques capables de provoquer la confusion chez les autres insectes ou même de les rallier à leur cause. C'est un des moyens employés par la méga-colonie pour s'accroître ; elle coopte les autres nids au lieu de les détruire. Toutefois, pour les espèces qui ne leur sont pas utiles, telles que Portia, elles ne manifestent aucune pitié.

À Sept-Arbres, les mâles locaux qui sont restés se montrent très actifs. Certains ont fui, mais la plupart des habitants évacués sont des femelles. Les mâles sont remplaçables, toujours dévalorisés, toujours trop nombreux. Beaucoup ont reçu l'ordre de tenir la ville jusqu'au bout, sous peine de mort. Quelques-uns ont quand même déserté, pour tenter leur chance, mais il en reste encore beaucoup pour couper les derniers fils qui relient le nid au sol et interdire un accès trop aisé aux fourmis. D'autres descendent précipitamment du réservoir en portant des outres de soie remplies d'eau. Portia apprécie leur comportement.

Les premiers rangs de la colonne approchent. Les fourmis cuirassées souffrent moins des jets de pierre, mais un autre type de munition entre en jeu. D'une certaine façon, les araignées de l'espèce Portia sont des chimistes. Elles vivent dans un monde où les odeurs jouent un rôle primordial — bien qu'elles ne composent qu'une faible part de leur langage, elles sont très importantes pour la majorité des autres espèces. Les araignées ont donc développé de nombreux Savoirs innés concernant les mélanges et la composition des substances chimiques, tout spécialement les phéromones. Les artilleurs lancent maintenant des boules de liquide enrobées de soie sur les fourmis qui progressent. Ces projectiles répandent des senteurs qui masquent pendant un court instant le langage odorant des assaillantes — les empêchant non seulement de communiquer, mais aussi de réfléchir et de se reconnaître. Jusqu'au moment où l'agent chimique est dissipé, les troupes affectées sont déprogrammées, rattrapées par des instincts basiques et incapables de saisir correctement la situation dans laquelle elles se trouvent. Elles hésitent, quittent leurs formations, et certaines se battent entre elles parce qu'elles ne peuvent plus identifier leurs camarades. Portia et ses congénères profitent de la confusion pour lancer des attaques rapides et massacrer autant d'ennemies que possible.

Les défenseures commencent à subir des pertes. Les mandibules métalliques peuvent trancher des pattes, éventrer des corps. Les guerrières de Portia portent des cottes de soie et des plaques de bois tendre pour empêtrer ou coincer les lames dentées. Elles se débarrassent de cette armure en cas de besoin, la réparent quand elles le peuvent. Malgré la défense acharnée, la colonne continue d'avancer.

Les mâles versent de l'eau sur les parties basses de Sept-Arbres ; c'est une protection préventive contre les incendies, car les insectes déploient maintenant leurs véritables armes.

Une lueur brille soudain près de Portia et un jet de feu embrase deux de ses camarades qui se mettent aussitôt à brûler comme des torches, qui titubent, gigotent, se racornissent et meurent. Ces nouvelles fourmis préparent dans leur abdomen des composés chimiques, telles certaines espèces decoléoptères. Quand elles pointent leur aiguillon et mélangent ces substances, cela produit une vive réaction exothermique, un jet de fluide enflammé. Dans le monde de Portia, l'atmosphère contient un pourcentage d'oxygène un peu plus élevé que dans celle de la Terre. C'est suffisant pour allumer spontanément la terrible mixture.

La technologie des araignées est fondée sur la soie et le bois, sur l'énergie potentielle des fils tendus et des ressorts primitifs. Le peu de métal qu'elles emploient est volé aux fourmis. Le feu ne leur est pas utile.

Portia prend de la hauteur et arme son lance-pierre. Les cracheuses de feu sont mortelles à courte portée mais vulnérables à ses tirs. Néanmoins, les fourmis contrôlent maintenant tout le terrain qui environne Sept-Arbres et font avancer d'autres armes de jet.

Elle remarque le premier projectile dès qu'il est lancé, le suit machinalement du regard : une sphère brillante, constituée d'un matériau transparent et fragile, suit une grande courbe avant d'éclater derrière elle. Il y a déjà quelques générations que les fourmis ont découvert la fusion du verre. Ses yeux latéraux aperçoivent la déflagration quand les produits chimiques contenus dans la boule se mélangent et explosent.

Plus bas, installée derrière les troupes d'assaut cuirassées, l'artillerie est entrée en scène : ce sont des fourmis dont la tête est enfermée dans un masque métallique muni d'une sorte de languette — une plaque souple qu'elles peuvent presser avec leur bouche, puis relâcher pour lancer des grenades incendiaires à une certaine distance. Elles ne visent pas bien, suivent en aveugle les indices odorants fournis par leurs camarades, mais elles sont nombreuses. Malgré les efforts des mâles de Sept-Arbres, qui se précipitent pour arroser les flammes, l'incendie s'étend rapidement, grillant la soie et noircissant le bois.

Sept-Arbres commence à brûler.

C'est la fin. Les défenseures qui le peuvent encore doivent s'en aller si elles ne souhaitent pas rôtir. Les mâchoires métalliques des fourmis attendent celles que l'affolement pousse à sauter au hasard.

Portia grimpe de plus en plus haut pour échapper aux flammes. Les cimes de l'agglomération sont encombrées d'araignées désespérées : des guerrières, des civiles, des femelles, des mâles. Certaines trépident et sautent quand la fumée les enveloppe. D'autres ne parviennent pas à se soustraire à la morsure du feu dévorant.

Elle se fraye un chemin vers le sommet, se déleste de son armure de bois tout en tissant frénétiquement. Il en a toujours été ainsi, et le brasier qui se déchaîne plus bas aura au moins une utilité : les courants ascendants lui feront prendre de l'altitude et elle pourra utiliser son parachute artisanal pour glisser hors de portée des insectes voraces.

Pour le moment. Car ce n'est que temporaire. L'armée de fourmis se rapproche du Grand Nid et il ne restera bientôt plus que l'océan. Si Portia et les siens ne parviennent pas à arrêter l'invasion, il n'y aura personne pour écrire l'histoire des futures générations.

3.3

Entre marteau et enclume

Un silence pesant persista pendant un moment après le départ de Scoles. Le garde sans nom et la femme, Nessel, continuèrent leur travail sans se parler : elle penchée sur les écrans de l'ordinateur, lui surveillant les prisonniers d'un air maussade. Après avoir constaté par lui-même que des petits tortillements furtifs ne servaient qu'à augmenter la brûlure de ses liens autour de ses poignets, Holsten se sentit de plus en plus oppressé par le silence. Oui, une arme pointait dans sa direction. Oui, le *Gilgamesh* se trouvait de toute évidence au cœur d'un conflit où il risquait d'être tué à tout moment, mais surtout il *s'embêtait*. À peine sorti d'hibernation, après des décennies de léthargie involontaire, son corps voulait *faire* quelque chose. Il dut se mordre la langue pour ne pas briser son ennui en exprimant ses pensées à haute voix.

Quelqu'un le brisa alors pour lui. Il entendit un fracas lointain, qu'il identifia ensuite comme une fusillade, puis un rebelle entra par l'écoutille et murmura des instructions que Holsten ne parvint pas à saisir. Par contre, le garde les comprit et sortit aussitôt pour courir au bout du couloir en emportant son arme. D'un coup, la petite pièce parut beaucoup plus spacieuse.

Il jeta un coup d'œil vers Lain, mais elle fixait ses pieds pour éviter son regard. La seule autre personne présente était Nessel.

Il fit une tentative : « Hé !

— La ferme ! lança-t-elle sans détourner les yeux de sa tâche.

— Hé ! insista Holsten. Nessel, c'est ça ? Écoutez… » Il pensa qu'elle continuerait à l'ignorer, mais elle tourna vers lui une mine renfrognée.

« Brenjit Nessel, précisa-t-elle. Et vous êtes le docteurHolsten Mason. Je me souviens d'avoir lu vos articles à l'époque où… À l'époque.

— À l'époque, confirma faiblement Holsten. Eh bien, c'est… flatteur, j'imagine. Alors, Scoles disait vrai. Vous êtes linguiste, vous aussi.

— J'étais seulement étudiante. Je n'ai pas suivi tout le cursus. Si je l'avais fait, qui sait, notre situation serait peut-être inversée ? » Sa voix semblait éraillée par l'émotion et la fatigue.

« Seulement étudiante. » Il se souvint de ses dernières classes — un peu avant la fin. L'étude de l'Ancien Empire avait représenté autrefois le moteur de la société. Tout le monde avait voulu désespérément percer les secrets des anciens. À l'époque de Holsten, cette ferveur était passée de mode. Les gens voyaient venir la fin du monde et savaient que les temps passés ne leur fourniraient pas suffisamment de bribes technologiques pour l'empêcher ; ils savaient que ces mêmes anciens, avec leurs armes et leurs déchets, avaient provoqué la catastrophe qui allait s'abattre sur eux, avec beaucoup de retard. Étudier et glorifier ces

antiques psychopathes, pendant que la Terre empoisonnée connaissait ses derniers instants, semblait de très mauvais goût. Personne n'aimait les linguistes classiques ni les paléographes.

Comme Nessel s'était retournée, il l'appela de nouveau par son nom, d'un ton pressant. « Écoutez, qu'est-ce qui va nous arriver ? Vous pouvez au moins nous dire ça ? »

La femme lança à Lain un coup d'œil clairement méprisant, mais se radoucit en regardant Holsten.

« Comme l'a dit Scoles, ça ne dépend pas de nous. Guyen finira peut-être par nous attaquer et alors vous serez tués. Ils franchiront peut-être nos pare-feu pour nous couper l'air, ou la chaleur, ou autre chose. Peut-être que nous gagnerons. Dans ce cas, vous serez libérés. Enfin, au moins *vous*. »

Elle lança un autre regard oblique en direction de Lain, qui maintenant fermait les yeux, résignée à son sort ou s'efforçant de chasser la situation de son esprit, de gommer mentalement son environnement.

« Écoutez, insista Holsten, je comprends que vous combattiez Guyen. En fait, je serais plutôt d'accord sur ce point. Mais elle et moi, nous ne sommes pas responsables. Nous n'avons rien à voir avec tout ça. Je veux dire… personne ne me consulte sur ces sujets-là, n'est-ce pas ? Je ne savais même pas que ce truc était… que c'était en cours quand vous m'avez réveillé là-bas à coups de gifles.

— Vous ? Peut-être », répondit Nessel, soudain furieuse. « Elle ? Elle était au courant. Qui le commandant a-t-il chargé de tous les détails techniques, d'après vous ? Qui a programmé le vaisseau pour qu'il nous dépose *là-dessous* ? Qui a réglé chaque petit détail ? C'est uniquement l'ingénieure en chef. Si nous l'exécutions tout de suite, ça ne serait que justice. »

Holsten déglutit. Lain demeurait silencieuse, mais maintenant il comprenait pourquoi. « Écoutez, répéta-t-il, plus gentiment, vous devez quand même vous rendre compte que c'est une folie ?

— Vous savez ce qui est une folie ? riposta Nessel avec virulence. C'est installer une saloperie de frigo sur la base d'une lune qui ne sert à rien, simplement pour que Guyen puisse accrocher un drapeau à sa bite et proclamer que ce système appartient à la Terre. Ce qui est une folie, c'est de croire que nous allons descendre complaisamment, volontairement, et vivre dans cet enfer artificiel pendant que le reste d'entre vous fout le camp pour un merveilleux voyage aller-retour qui durera je ne sais combien de siècles. *Si jamais* vous revenez.

— Nous sommes déjà à des siècles de chez nous, lui rappela Holsten.

— Mais nous étions *endormis* ! s'écria Nessel. Et nous étions tous ensemble, toute l'espèce humaine, et ça ne comptait pas, et ce n'était pas important. Nous avons apporté notre époque avec nous et nous avons arrêté l'horloge pendant que nous dormions, et nous l'avons relancée en nous réveillant. Pourquoi se préoccuper des millénaires qui se sont écoulés sur cette vieille Terre qui est morte ? Mais quand le *Gil* repartira vers on ne sait quelle putain de destination, nous autres, pauvres cons, nous ne dormirons pas. Nous devrons vivre là-bas, sur la glace, dans ces petites boîtes merdiques fabriquées par les modules d'installation. *Une vie entière*, docteur Mason ! Toute une vie à l'intérieur de ces boîtes. Et ensuite ? *Et les enfants ?* Vous pouvez imaginer ça ? Des générations de gens bloqués dans la glace, oubliant peu à peu d'où ils viennent, qui dépérissent et qui ne voient jamais le soleil, sauf comme une

étoile lointaine parmi d'autres. Qui entretiennent les cuves et mangent de la paille et engendrent d'autres générations maudites qui ne pourront jamais rien accomplir, pendant que *vous*, les glorieux voyageurs, vous dormirez, bien enveloppés dans votre petit univers figé, avant de vous réveiller deux cents ans plus tard comme si c'était le lendemain ? » Elle avait élevé la voix, hurlait presque, et il se rendit compte qu'elle n'avait sans doute pas dormi depuis trop longtemps ; qu'il avait fait craquer les digues avec ses questions maladroites et que toute l'amertume se déversait d'un seul coup. « Et quand *vous* vous réveillerez, vous, les *élus* qui n'ont pas été condamnés à la glace, nous serons morts. Nous serons morts depuis des générations, nous tous. Et pourquoi ? Parce que Guyen veut installer une base sur une lune désertique.

— Guyen veut préserver l'espèce humaine, déclara brusquement Lain. Et le prochain projet de terraformation que nous allons rencontrer pourrait bien anéantir le *Gilgamesh*. Guyen veut seulement répartir nos chances, en tant qu'espèce. Vous le savez.

— Alors, qu'*il* reste ici, bordel ! Et *vous aussi*. Qu'est-ce que vous en dites ? Quand nous aurons pris le contrôle du vaisseau, quand il sera à nous, vous pourrez descendre tous les deux dans ce frigo et perpétuer l'espèce, *tout seuls*. Nous vous expédierons là-bas, je vous le garantis. Si vous vivez jusque-là, c'est ce que nous ferons. »

Lain haussa simplement les épaules, mais Holsten put voir ses mâchoires se crisper lorsqu'elle songea à ce dénouement.

Scoles revint en se penchant pour passer l'écoutille. Il tira le bras de Nessel et l'attira dans le couloir pour discuter avec elle à voix basse.

« Lain…, commença Holsten.

— Je suis désolée », dit-elle simplement. Il ne s'attendait pas à une telle déclaration et n'était pas certain de savoir pourquoi elle s'excusait.

« Où en est la situation ? murmura Holsten. Combien sont-ils ?

— Au moins deux douzaines. » Il pouvait à peine comprendre le murmure de Lain. « Ils allaient être les pionniers, d'après le plan de Guyen. Ils devaient descendre réveillés pour mettre les choses en place. Les autres auraient été descendus dans leur caisson pour être réveillés plus tard, au fur et à mesure.

— Je vois que tout a fonctionné parfaitement », ironisa Holsten.

Une fois encore, la réponse caustique qu'il attendait ne vint pas. Le côté tranchant de Lain semblait avoir été émoussé depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, quelques décennies plus tôt.

« Karst dispose de combien d'hommes ? » demanda-t-il.

Elle haussa les épaules. « L'équipe de sécurité compte une douzaine de membres, mais il pourrait réveiller des militaires. Et il le fera. Il disposera d'une petite armée.

— Pas s'il lui reste une once de bon sens. » Holsten avait déjà pesé la question. « Et d'abord, pourquoi accepteraient-ils de lui obéir ?

— Parce qu'il n'y a personne d'autre.

— Ça ne suffit pas. Est-ce que tu as déjà *réfléchi* à ce que nous faisons, Lain ? Je ne parle même pas de la révolte » — il désigna Scoles de la tête — « mais de toute cette affaire. Nous n'avons pas de culture. Nous n'avons pas de hiérarchie. Nous avons seulement un équipage, bon sang ! Quelqu'un a considéré un jour que Guyen était capable de commander un grand

vaisseau, et maintenant il est responsable de l'espèce humaine.

— C'est comme ça, répliqua-t-elle d'un ton obstiné.

— Scoles n'est pas d'accord. À mon avis, l'armée ne sera pas d'accord non plus, si Karst est assez stupide pour réveiller des militaires et leur fournir des armes. Tu sais ce que l'histoire nous enseigne ? Si tu ne peux pas payer l'armée, tu es foutu. Et nous n'avons même pas d'économies. Qu'est-ce que nous pourrons donner aux militaires, une fois qu'ils auront compris la situation ? Où est la chaîne de commandement ? De quelle autorité disposent les uns et les autres ? Quand ils auront des armes et qu'ils sauront où ils risquent de se réveiller la prochaine fois, pourquoi voudraient-ils retourner dormir dans leurs caissons ? La seule monnaie dont nous disposons, c'est la liberté. Et il est clair que Guyen n'est pas prêt à en distribuer.

— Oh, ta gueule, l'historien ! » Au moins, elle exprimait une réaction, même s'il ne cherchait pas à en provoquer à ce moment-là.

« Je préfère ne pas penser à ce qui arriverait si Scoles gagne, mais tu peux me dire ce qui arrivera si jamais il perd ?

— *Quand* il perdra.

— Peu importe… Mais réponds-moi, insista Holsten. Nous allons envoyer tous ces gens sur… sur quoi ? Une colonie pénitentiaire ? Pour toute leur vie ? Et qu'est-ce qui se passera quand nous reviendrons sur cette base ? Que pouvons-nous espérer trouver là-bas avec de telles conditions de départ ?

— Il n'y aura pas de *base*. Pas pour nous. » C'était de nouveau Scoles qui leur faisait son petit tour habituel, consistant à apparaître soudainement devant eux. Il était accroupi, les mains posées sur les genoux. « Si les choses empirent, nous avons toujours un plan B. Et grâce à vous, docteur Mason.

— D'accord. » Holsten dévisagea son interlocuteur, ne sachant pas comment interpréter ce qu'il venait de dire. « Vous voulez bien être plus clair ?

— Rien ne me ferait plus plaisir. » Scoles esquissa un sourire. « Nous avons pris le contrôle d'un hangar de navette. Si tout le reste échoue, nous quitterons le *Gil*, docteur Mason, et vous viendrez avec nous. »

Holsten, qui avait encore du mal à réfléchir après l'hibernation, se contenta de le fixer en ouvrant de grands yeux. « Je croyais que le but était justement de *ne pas* partir.

— Pas pour cette lune glacée », précisa Nessel, qui se tenait derrière Scoles. « Mais nous savons qu'il y a un autre endroit dans ce système. Un endroit fait tout spécialement pour nous.

— Oh ! » Holsten les dévisagea. « Vous êtes complètement fous. C'est… il y a des monstres là-bas.

— On peut combattre les monstres, rétorqua Scoles.

— Mais ce n'est pas tout. Il y a un satellite. Il s'en est fallu d'un cheveu qu'il ne détruise le *Gilgamesh*. Il nous a chassés. Une navette ne pourrait pas… certainement pas… » Il cessa son balbutiement, car Scoles lui souriait.

« Nous savons tout ça. C'est elle qui nous l'a expliqué. » Un petit signe de tête amical en direction de Lain. « Elle nous a dit que nous ne pourrions jamais atteindre la planète verte. Que la technologie des anciens nous détruirait avant. Mais c'est pour ça que vous êtes là,

docteur Mason. Nessel connaît peut-être assez bien la langue des anciens, mais je ne veux prendre aucun risque. Pourquoi le ferais-je alors que vous êtes là et que vous mourez d'envie de nous aider ? » Le chef des mutins se releva lestement, affichant toujours le même sourire énigmatique.

Holsten se tourna vers Lain. Cette fois, elle lui rendit son regard et il put enfin y lire l'émotion qu'elle éprouvait : de la culpabilité. Pas étonnant qu'elle soit restée complaisante avec lui. Elle était rongée par le remords, sachant qu'il était ici à cause d'elle.

« Tu leur as dit que je pouvais tromper Kern ? demanda-t-il d'un ton insistant.

— Non ! protesta-t-elle. Je leur ai expliqué que c'était impossible. J'ai dit que, *même avec toi*, nous avions eu du mal à nous en sortir. Mais je…

— Mais tu leur as quand même parlé de moi, termina Holsten.

— Comment pouvais-je savoir que ces connards voudraient… », commença Lain, qui se tut quand Scoles lui donna un coup sur la cheville.

« Pour vous rappeler qui vous êtes et pourquoi vous méritez tout ce qui vous arrive, gronda le chef des rebelles. Et ne craignez rien : si nous devons prendre la navette, vous viendrez avec nous, ingénieure en chef Lain. Cela vous donnerapeut-être envie d'employer vos compétences pour prolonger votre vie, pour une fois, au lieu de détruire celle des autres. »

3.4

Près de l'Océan Occidental

Le Grand Nid. La plus importante métropole de l'espèce de Portia. Sa ville.

En revenant ainsi, à la tête d'une bande d'éclopés vaincus — ceux qui avaient eu la chance d'échapper à l'incendie de Sept-Arbres —, Portia éprouvait un sentiment comparable à la honte. Elle n'avait pas pu arrêter l'ennemi, ni même le ralentir. Jour après jour, la colonie de fourmis se rapprochait du Grand Nid. En contemplant l'étendue de son cher pays natal, elle se prit à songer aux tourments de l'évacuation. Son imagination — une faculté déjà présente, d'une façon primitive, chez ses minuscules ancêtres — voyait déjà sa ville brûler. Bien sûr, les fourmis ne savent pas où se trouve le Grand Nid ; elles se répandent sur le monde d'une manière méthodique, mais machinale. Néanmoins, elles ne tarderont pas à atteindre la côte. Le temps est compté avant qu'elles arrivent aux portes de la cité.

Le Grand Nid est une vaste agglomération qui abrite plusieurs milliers d'araignées. Ici, la forêt naturelle est encore touffue, mais grâce à beaucoup d'efforts, à des compétences nombreuses, des arbres artificiels ont été érigés pour développer l'habitat. De hauts piliers faits avec des troncs abattus, enveloppés et renforcés de soie, s'élèvent autour du bosquet central — et jusque dans l'océan lui-même, ce qui permet à la cité de s'étendre en partie au-dessus de l'eau. L'espace est limité mais, depuis un siècle, le Grand Nid s'étend de façon exponentielle dans toutes les directions, y compris vers le haut.

Au-delà de la ville proprement dite sont disséminées des fermes : des pucerons pour le miellat, des souris pour la viande, et des plantations de ces arbres aux troncs cloqués cultivés par les fourmis — un autre secret dérobé à l'ennemi. La mer regorge de poissons que l'on pêche au filet et plus loin, sur le fond marin, se trouve une colonie jumelée : les relations avec les stomatopodes, bien que minimales, sont cordiales et mutuellement profitables. Une génération plus tôt, l'extension de la ville sur la mer a pourtant donné lieu à une certaine friction. Cependant, les bases immergées des pilotis ont enrichi l'environnement, créant des récifs artificiels dont la faune marine a rapidement tiré avantage. Rétrospectivement, les habitants océaniques reconnaissent qu'ils ont bénéficié de cette situation, même si ce n'était pas le but à l'origine.

Portia et sa troupe grimpent en hâte vers la cité en utilisant les fils qui la relient aux exploitations agricoles. Elle a ramené quelques combattantes et un nombre appréciable de mâles — mais elle ne sera guère félicitée d'être revenue avec ceux-ci. Les plus petits mâles sont capables de se parachuter plus aisément vers un endroit sûr : ils ont pu survivre alors que beaucoup de leurs sœurs sont mortes. Et Portia admet qu'ils se sont battus. L'idée que des mâles puissent devenir des guerriers est absurde, mais ils sont néanmoins plus forts, plus rapides et plus intelligents que les fourmis. Pendant un instant, elle a eu cette idée folle : armer et entraîner les mâles, ce qui augmenterait considérablement les troupes combattantes

du Grand Nid. Mais elle a chassé aussitôt cette pensée — ce serait l'anarchie, le renversement de l'ordre naturel des choses. De plus, même dans ce cas, leur effectif resterait insuffisant. Elles auraient beau armer tous les mâles de la cité, les araignées ne représenteraient qu'une goutte d'eau face à la marée des fourmis.

Elle parvient sur une cime, d'où elle regarde l'élégante et vaste étendue de sa ville, les myriades de fils qui relient l'ensemble. Elle aperçoit vers la baie un grand ballon de soie affaissé, à moitié immergé, en train de se remplir d'air. Elle sait qu'il s'agit d'une ambassade vers les stomatopodes : une cloche de plongée permettant aux esprits curieux de son peuple de rendre visite à leurs homologues sous-marins. Il ne peut pas y avoir d'échange de Savoir avec les habitants de l'océan, bien entendu, mais il est quand même possible d'enseigner et d'apprendre grâce à un langage de signes simples que les deux cultures ont développé.

Retrouvez vos compagnes, ordonne-t-elle aux guerrières qui reviennent. *Attendez l'appel.* Elles laissent les mâles se débrouiller tout seuls. S'ils font preuve d'un peu d'initiative, ils trouveront une tâche à accomplir et seront nourris. Une vaste cité comme le Grand Nid a besoin d'être entretenue en permanence — il y a toujours des fils et des toiles à réparer. Un mâle consciencieux peut se rendre assez utile pour être récompensé. Une autre option consisterait pour lui à essayer de vivre de ses charmes et de ses dons pour la flatterie, mais ce serait beaucoup plus risqué.

Portia traverse la ville, grimpant et sautant de fil en fil pour regagner la résidence de son clan.

Utilisant des crèches communes et dénuées d'instinct maternel, les araignées Portia ne forment pas de véritables groupes familiaux. Les plus jeunes, confinées dans la crèche, sont nourries par la ville, mais cette période de libéralité ne dure pas longtemps. Elles deviennent vite adultes et sont censées être indépendantes avant l'âge de un an. De même que les mâles, elles doivent se rendre utiles à la collectivité.

Comme une araignée isolée est vulnérable et risque toujours d'être brutalisée par une congénère plus grosse, les jeunes ont tendance à se regrouper en bandes, réunissant celles qui sont nées dans la même crèche au même moment. Ces liens entre les femelles juvéniles, qui s'entraident et se font confiance, persistent à l'âge adulte. Ces groupes de compagnes forment l'unité sociale fondamentale dans la plupart des colonies ; elles fondent généralement une crèche communautaire, clanique, où elles surveillent l'ensemble de leurs œufs, ce qui perpétue — involontairement — la continuité héréditaire de la filiation maternelle. Dans ces groupes, les liens sociaux restent puissants, même quand les individus sont partis de leur côté pour exercer leurs compétences et leurs spécialités personnelles. Tous les principaux groupes possèdent des maisons communautaires dans la ville — le terme « maison » désignant ici un grand logement composé de chambres aux murs de soie.

Les mâles ne constituent pas de groupes comparables — d'ailleurs, qui aurait besoin de réunir une grande bande de mâles ? Au lieu de cela, les mâles juvéniles font de leur mieux pour demeurer à la périphérie d'un clan de femelles ; ils flirtent, jouent les garçons de courses, paient en services et en divertissement les morceaux de nourriture qu'on daigne leur jeter.Portia est vaguement consciente du fait que les mâles luttent entre eux et que les bas quartiers de la ville — les moins agréables — sont le théâtre d'innombrables petits drames entre des mâles qui se battent pour obtenir de la nourriture ou un statut. En vérité, ce sujet

ne l'intéresse guère.

Elle est exténuée quand elle franchit en rampant l'entrée de sa maison communautaire, située en bas d'une suite de chambres sphériques dans lesquelles ses compagnes résident et se rencontrent. Des pièces ont été ajoutées depuis son dernier séjour — la restructuration n'est pas une corvée difficile pour son espèce. Pendant un moment, elle se sent fière et heureuse que ses compagnes aillent bien, mais sa perfide mémoire l'aiguillonne bientôt en lui rappelant l'avance inexorable des fourmis. Construire plus signifie simplement qu'il y a plus à perdre.

Celles de ses consœurs qui se trouvent dans la résidence l'accueillent chaleureusement. Quelques-unes de ses meilleures amies sont entourées d'une cour de jeunes femelles déférentes et de mâles qui se tortillent et trépignent. Leurs danses constituent des parades rituelles, qu'en général ils n'exécutent pas jusqu'à leur terme. Quand ils ne se livrent pas à une occupation servile, les mâles occupent cette place dans la société de Portia : des ornements, des décorations, simplement là pour agrémenter l'existence des femelles. Plus une femelle est grande, éminente ou importante, plus il y aura de mâles pour lui témoigner leur assiduité. Par conséquent, la présence d'une foule de mâles élégants autour de soi est un symbole de son statut social. Si Portia — la grande guerrière — restait suffisamment longtemps, elle s'attirerait tout un entourage de parasites ; d'ailleurs, si elle les repoussait et refusait leurs attentions, elle se rabaisserait aux yeux de ses compagnes et de sa culture.

Ces parades aboutiront parfois à un accouplement, si la femelle se sent suffisamment prospère et en sécurité pour s'occuper d'une ponte. La parade nuptiale est un rituel public, que les candidats — durant leur petit instant de célébrité — exécutent devant un groupe de compagnes, ou même devant la ville entière, avant que la femelle choisisse un partenaire et accepte sa livraison de sperme. Elle peut alors le tuer et le dévorer, ce que la victime est censée considérer comme un grand honneur — mais Portia pressent que les mâles ont une opinion légèrement différente.

C'est le seul moment où il est vraiment admis qu'un mâle puisse être tué, ce qui montre à quel point l'espèce a évolué. Cependant, il est vrai que des bandes de femelles — surtout les plus jeunes, peut-être pour renforcer les liens d'un clan formé depuis peu — descendent quelquefois dans les bas quartiers afin de s'adonner à la chasse aux mâles. Cette pratique est officieusement tolérée — après tout, les filles seront toujours des filles — mais officiellement réprouvée. Tuer un mâle, même sans encourir de sanction, ce n'est pas comme tuer une bête. Quand les crochets se plantent, la meurtrière et sa proie savent toutes deux qu'elles appartiennent à une espèce supérieure. Le nanovirus s'exprime chez chacune d'elles. La culture dePortia est tiraillée entre sa nature arachnéenne fondamentale et la nouvelle empathie que répand le virus artificiel.

Portia ne s'attendait pas à retrouver autant de monde dans la maison clanique. Une des aînées approche de sa période de mue et doit donc se retirer de la société pendant environ un mois. Ses sœurs se réunissent autour d'elle pour adoucir de leur mieux cette épreuve. Portia monte dans une des chambres intérieures pour assister à la cérémonie ; cela lui donnera au moins l'illusion que son monde obéit encore aux coutumes ancestrales et qu'il pourrait se perpétuer au cours des prochaines générations. Elle arrive juste à temps pour voir sa sœur souffrante s'enfermer dans son cocon. Dans une époque ancienne, encore primitive,

elle aurait été abandonnée en haut d'un lieu sûr pour y tisser son abri de soie dans la solitude. Maintenant, ses sœurs sont là pour lui fournir un havre et lui tenir compagnie durant sa mue.

Les araignées de l'espèce Portia abandonnent leur exosquelette afin de grandir. Lorsqu'une grande femelle doit se débarrasser de son enveloppe extérieure — lorsqu'elle sent que ses jointures sont à l'étroit et qu'elle a du mal à respirer —, elle se retire dans sa maison communautaire, près de celles en qui elle a confiance ; ses compagnes lui tissent alors un cocon qui accueillera son nouveau corps jusqu'à ce que sa peau ait fini de durcir.

Pendant que Portia regarde, la retraitante entame la pénible tâche qui consiste à se débarrasser de sa peau actuelle ; elle commence par tendre son abdomen jusqu'au moment où craque sa carapace, qu'elle détache en commençant par l'arrière. L'opération prendra des heures, et ses sœurs effleurent le cocon pour lui donner des messages de solidarité et de soutien. Elles sont toutes passées par là.

L'épreuve doit être difficile pour les mâles, qui la subissent sans doute dans la solitude, mais il est vrai qu'ils sont plus petits, et moins sensibles ; en toute franchise, Portia ne sait pas s'ils sont capables de pensées et de sentiments plus élevés.

Quelques-unes de ses sœurs remarquent la présence de la guerrière et s'empressent de venir lui parler. Elles sont troublées en apprenant la chute de Sept-Arbres — un désastre que tout le Grand Nid doit maintenant connaître, parce que les mâles ne peuvent jamais garder les pattes tranquilles quand ils ont quelque chose à raconter. Ses compagnes lui touchent les palpes et s'efforcent de la réconforter, de lui assurer qu'une telle catastrophe ne peut pas se produire ici, mais rien de ce qu'elles disent ne peut chasser les images gravées dans la mémoire de Portia — les flammes, toute la structure d'une colonie florissante qui se racornit sous l'effet de la fournaise ; le réservoir qui se déchire, se déverse en cascade dans un nuage de vapeur ; la marée des fourmis engloutissant celles qui ne peuvent pas sauter ou s'envoler assez loin ; pour les démembrer vives.

Ayant effectué un rapide calcul, d'après son propre décompte des jours et de la hauteur du soleil, elle leur annonce qu'elle se rend au temple. Elle a grandement besoin d'apaiser son esprit et la Messagère va bientôt passer.

Dépêche-toi, lui conseille une de ses sœurs. *Beaucoup de gens voudront s'y rendre aussi.* Même sans connaître le rapport de Portia, la population du Grand Nid comprend très vite qu'elle doit faire face à une menace apparemment démesurée. Tous ces siècles de culture et de sophistication risquent d'être réduits à un simple souvenir qui se dissipera peu à peu dans la mémoire des stomatopodes.

Le temple du Grand Nid est situé sur la plus haute cime de la ville. C'est un lieu sans enceinte, tissé au sommet de la canopée, avec un socle concave. Au centre, à la pointe de l'un des tout premiers arbres de la ville, est installé le cristal que l'ancêtre de Portia a dérobé aux fourmis, une prouesse qui s'est muée en légende au fil du temps. Si elle cherche au fond d'elle-même, elle peut même palper le Savoir de cette ancienne Portia et obtenir une version plus véridique de cette histoire bien connue.

Elle arrive avant l'apparition de la Messagère, mais il reste déjà peu de place parmi la multitude accroupie qui se presse jusqu'en haut du tronc central. Beaucoup d'araignées présentes ressemblent à des réfugiées — de Sept-Arbres ou d'autres endroits. Elles sont

venues ici pour y trouver un peu d'espoir, car le monde extérieur n'en offre guère.

Il est difficile de dire comment le peuple de Portia considère la Messagère : leur mentalité est différente de celle des humains ; elles s'efforcent de démêler les fils d'un phénomène que leur cerveau a la possibilité d'analyser mais ne comprend pas encore. En levant les yeux vers la Messagère qui traverse rapidement le ciel, elles voient une entité qui leur parle en leur envoyant des énigmes mathématiques, très attirantes pour une civilisation fondamentalement bâtie sur la géométrie. Elles ne la conçoivent pas comme une sorte de déesse-araignée céleste qui peut descendre sur leur monde vert et les sauver des fourmis. Pourtant, le message *existe*. La Messagère *existe*. Ce sont des faits, et ils ouvrent un passage vers un monde inconnu, invisible, intangible. La véritable signification du message, c'est qu'il y a quelque chose *en plus*, que l'univers ne se résume pas à ce que les araignées peuvent voir de leurs yeux ou toucher de leurs pattes. Là réside leur espoir, car le salut se cache peut-être dans ce *plus*, ce monde supérieur. Cette idée les incite à continuer de regarder.

La prêtresse vient danser, pressant son stylet sur les points de connexion du cristal tandis que la Messagère, invisible, parcourt la voûte bleutée du ciel en transmettant perpétuellement le même signal. Portia tire son fil, le noue, récite mentalement les mantras des nombres, tout en regardant la fervente prêtresse qui entame ses élégantes démonstrations visuelles ; chacun de ses pas, chaque mouvement de ses palpes exprime la beauté de l'ordre universel, l'assurance que le monde possède une logique s'étendant au-delà du chaos de la nature physique.

Pourtant, même ici, elle ressent un changement, une menace. Pendant qu'elle regarde la danse, il lui semble que la prêtresse s'interrompt parfois, une seconde à peine, ou même qu'elle trébuche. Un sentiment de malaise parcourt la congrégation serrée dans le temple et chaque araignée se met à filer la soie avec davantage d'empressement, comme pour atténuer cette maladresse. *Une prêtresse inexpérimentée*, pense Portia pour se rassurer, mais une profonde terreur s'éveille au fond de son esprit. La malédiction qui menace son peuple dans le monde matériel pourrait-elle se refléter dans les cieux ? Y aurait-il une variation dans l'éternel message ?

Après le service, plus troublée que réconfortée, elle voit venir dans sa direction un mâle qui fait de grands gestes pour lui signaler ses bonnes intentions et annonce qu'il doit lui parler.

Ta présence est demandée, dit la petite créature avec insistance, au point d'avancer à portée de chélicères. *Bianca souhaite te voir*.

Bianca — cette Bianca particulière — appartient au clan de Portia, mais elle ne lui a pas parlé depuis longtemps. Ce n'est pas une guerrière, mais l'une des plus éminentes scientifiques de l'espèce.

Conduis-moi ! ordonne Portia.

3.5

Porter une épée embrasée

Holsten et Lain sont abandonnés pendant quelque temps dans leur réduit, mais constamment surveillés par l'un ou l'autre acolyte de Scoles. Holsten avait espéré discuter davantage avec Nessel, en misant sur son doctorat pour obtenir une certaine coopération de sa part, mais le chef des rebelles l'avait postée ailleurs, peut-être pour la même raison. À la place de Nessel, ils avaient vu passer une succession d'hommes et de femmes taciturnes, tous armés, et l'un d'eux avait même fendu la lèvre de Holsten parce qu'il avait simplement parlé.

Ils avaient entendu des coups de feu lointains à diverses occasions, mais la fusillade qu'ils attendaient ne s'était pas déclenchée. Cependant, les tirs continuaient. Apparemment, ni Scoles ni Karst ne souhaitaient conclure le conflit d'une manière trop brutale.

« Ce sont des moments comme ceux-là… », commença Holsten, en murmurant pour n'être entendu que de Lain.

Elle leva un sourcil. « Des moments comme ceux-là, Mason ? Être pris en otages par des mutins cinglés qui pourraient nous tuer d'une seconde à l'autre ? Tu as déjà vécu combien de moments comme ceux-là, exactement ? Ou alors, le milieu universitaire est-il plus intéressant que je ne le pensais ? »

Il haussa les épaules. « Eh bien, on peut considérer que nous étions tous condamnés à mort sur Terre. Et puis, la dernière fois que nous avons travaillé ensemble, un hybride détraqué d'être humain et d'ordinateur a voulu nous tuer parce que nous risquions de déranger ses singes. Franchement, j'ai l'impression qu'il n'y a eu que des moments comme ceux-là depuis le début. »

Elle afficha un petit sourire. Mais un sourire quand même. « Désolée de t'avoir impliqué dans tout ça.

— Pas autant que moi. »

À cet instant, Scoles entra, suivi d'une demi-douzaine de mutins qui encombrèrent la pièce. Il fourra quelque chose dans les mains du garde, que ce dernier plaqua aussitôt sur son visage.

Un masque. Ils mettaient tous des masques à oxygène.

« Oh, merde ! s'exclama Lain. Karst a pris le contrôle de la ventilation. » D'après son intonation, c'était une situation à laquelle elle s'attendait depuis un certain temps.

« Détachez-le. » L'émetteur radio du masque de Scoles donnait à sa voix une prononciation nette et métallique. Quelqu'un se pencha aussitôt vers Holsten pour couper ses liens et le relever.

« Il vient avec nous », déclara sèchement Scoles. Le linguiste entendait de nouveau des coups de feu, plus nourris qu'auparavant.

« Et elle ? » L'homme désigna Lain d'un signe de tête.

« Liquidez cette salope.

— Attendez ! Arrêtez ! » s'écria Holsten, qui frémit quand le pistolet tourna dans sa direction. « Vous avez besoin de moi ? Alors, vous aurez besoin d'elle. C'est l'ingénieure en chef, bon sang ! Si vous voulez arriver quelque part avec cette navette… Si vous voulez vraiment vous opposer à Kern et à son satellite destructeur, vous aurez besoin d'elle. Allons, elle fait partie de l'équipe d'experts. Ça signifie qu'elle est la meilleure ingénieure du vaisseau. » Et quand l'arme visa de nouveau Lain, malgré ses arguments, il ajouta : « Non, sérieusement, attendez. Je… Je sais que vous pouvez me forcer à faire tout ce que vous voulez, mais si vous la tuez, je vous jure que je lutterai contre vous jusqu'à mon dernier souffle. Je saboterai la navette. Je… Je ne sais pas ce que je ferai, mais je trouverai quelque chose. Si vous l'épargnez, je vous aiderai du mieux possible et je ferai tout ce que je peux pour vous garder en vie. Pour nous garder *tous* en vie. Écoutez, c'est raisonnable. Vous devez quand même voir que c'est raisonnable. »

Il ne pouvait pas distinguer l'expression de Scoles. Le chef des mutins resta immobile pendant un moment, figé comme une statue ; finalement, il fit un petit signe de tête, très clairement à contrecœur. « Donnez-leur des masques, ordonna-t-il. À tous les deux. Relevez-les. Attachez bien leurs poignets et emmenez-les. Nous allons quitter le vaisseau tout de suite. »

Une douzaine de personnes attendaient dans le couloir, portant des masques pour la plupart. Holsten les regarda l'un après l'autre, cherchant leurs yeux derrière les visières jusqu'à ce qu'il repère Nessel. Son visage ne lui était pas très familier, mais c'était mieux que rien. Il ne reconnut aucun des autres, hommes ou femmes.

« Dans le hangar de navette. *Maintenant !* » Les mutins obéirent à l'injonction de leur chef et se mirent aussitôt en route, poussant Lain et Holsten devant eux.

Ce dernier ne connaissait qu'une faible partie du *Gilgamesh*, mais Scoles et sa bande paraissaient suivre un chemin résolument tortueux vers leur destination, quelle qu'elle soit. Le chef des rebelles n'arrêtait pas de marmonner, manifestement en contact radio avec ses subordonnés. De toute évidence, la Sécurité venait de lancer une sérieuse offensive ; l'allure s'accéléra, puis s'accéléra encore — *C'est le premier arrivé à la navette qui gagne ?*

Puis un des mutins se mit à tituber avant de s'écrouler. Holsten se demanda si le bruit d'un coup de feu tout proche ne lui avait pas échappé. Nessel s'agenouilla à côté de l'homme étendu sur le sol et manipula frénétiquement son masque ; un moment plus tard, le rebelle recommença à s'agiter gauchement, comme s'il était ivre, puis se remit debout à grand-peine tandis que Scoles l'abreuvait d'injures.

« Depuis quand y a-t-il du gaz empoisonné à bord ? » demanda le linguiste, très inquiet. Une fois de plus, toute cette affaire lui donnait à croire qu'il s'agissait d'un mauvais rêve.

La voix de Lain lui parvint dans l'oreille. « Il suffit de modifier le mélange d'air, crétin. J'imagine que ces clowns se battent pour le contrôle de l'air conditionné depuis le début de leur tentative ridicule. Et maintenant, ils ont perdu. Tu n'as pas oublié que nous sommes sur un vaisseau spatial ? L'atmosphère est régulée par des machines.

— D'accord, d'accord », répondit Holsten, tandis qu'un de ses ravisseurs le poussait brutalement pour qu'il avance plus vite.

« Quoi ? » demanda l'homme situé à côté de lui avec un regard soupçonneux. Holsten se

rendit compte que la voix de Lain ne parvenait qu'à lui seul.

« Tu es désespérant, mon pauvre vieux, murmura-t-elle. Ces masques disposent d'un système de contrôle lingual, tu saisis ? Bien sûr que non ! Et ces imbéciles non plus ! Il y a quatre boutons près de ta langue. Le deuxième te fournit le menu des communications. Le troisième ouvre un canal privé. Sélectionne le canal 9. Tu le verras sur ton affichage interne. »

Il lui fallut près de dix minutes pour maîtriser ces commandes, après avoir abondamment bavé sur les boutons, terrifié à l'idée qu'une fausse manœuvre risquerait de couper son arrivée d'air. Finalement, il parvint à ouvrir la communication au moment où leur escorte s'arrêta brusquement pour entamer une discussion enragée.

« Ça marche ?

— C'est assez clair, répondit sèchement Lain. On est dans la merde, hein ?

— C'est vraiment ce que tu voulais me dire ?

— Écoute, Mason, ils me détestent. Ce que je veux vraiment te dire, c'est que tu devrais leur parler pour les persuader de nous relâcher. Dis-leur que tu n'es pas un otage important, ou qu'ils n'ont pas besoin de toi. Je ne sais pas, trouve quelque chose. »

Il plissa les paupières pour tenter de distinguer les yeux de Lain, mais le plastique de sa visière ne reflétait que la lumière des lampes. « Et toi ?

— Sur l'échelle des emmerdements, je te bats d'une grosse magnitude, mon vieux.

— On est tous dans une put… On est tous très mal partis, corrigea-t-il. Personne ne pourra atteindre cette planète.

— Qui sait ? Je n'avais pas prévu ce genre de situation, mais j'ai réfléchi au problème.

— Remuez-vous ! » ordonna Scoles. Au même instant, des gens apparurent devant eux et se mirent à tirer.

Holsten aperçut brièvement deux silhouettes vêtues d'une sorte d'armure ; des plaques de plastique noir recouvrant une combinaison grise et brillante, sans doute la tenue de combat de la Sécurité. Les gardes avançaient vers eux d'un pas lourd, tenant bizarrement leurs fusils. Scoles attira Lain devant lui.

« Arrêtez, ou elle y passe ! hurla Scoles.

— C'est votre seule et unique chance de vous rendre ! » lança la voix métallique d'une des armures, sans doute celle de Karst. « Déposez vos armes, bande de cons ! »

Un des mutins tira sur lui et la fusillade éclata. Holsten vit les deux silhouettes chanceler ; l'une d'elles s'effondra sur le dos, mais seulement à cause de l'impact. Apparemment, le garde de la Sécurité n'était pas blessé ; il commençait déjà à se redresser en pointant son arme vers eux.

« Ils ont des armures ! Visez la tête ! lança Scoles.

— Leurs casques sont aussi à l'épreuve des balles, pauvre crétin », murmura la voix de Lain dans l'oreille de Holsten.

« Attendez ! s'écria le linguiste. Arrêtez ! Arrêtez ! » Malgré la poigne de Scoles, Lain se tordit en poussant un hurlement.

« Connard ! Tu m'as presque déchiré les tympans ! » L'homme situé à côté de Holsten lui saisit le bras pour l'utiliser aussi comme bouclier, mais son otage tenta instinctivement de se dégager. Une seconde plus tard, le mutin gisait sur le sol, le torse marqué de trois taches

sombres. Cela s'était passé trop vite pour que le linguiste manifeste la moindre réaction.

Une autre rebelle avait réussi à approcher de la Sécurité. Holsten aperçut le reflet d'une lame. Il était en train de se dire que c'était une menace ridicule quand le poignard frappa un des hommes, lui faisant une profonde entaille le long du bras. La combinaison grise se déchira en écartant les plaques de l'armure. L'homme se mit à gesticuler et son compagnon — Karst ? — se tourna aussitôt pour tirer sur l'assaillante. Les balles s'éparpillèrent dans le couloir en ricochant sur l'armure du blessé.

« Venez ! » Scoles s'éloignait en tenant Lain derrière lui. « Verrouillez une porte entre eux et nous. Donnez-nous du temps. Et que la navette soit prête à décoller ! » Ces dernières paroles s'adressaient de toute évidence à d'autres mutins qui se trouvaient déjà dans le hangar.

Les tirs continuèrent dans leur dos, et au moins un autre mutin s'écroula de tout son long tandis que les autres s'enfuyaient. Ensuite, Nessel put refermer une lourde porte coulissante derrière eux avant de se pencher sur un panneau de contrôle, probablement pour tenter d'improviser un verrouillage qui leur permettrait de ralentir un peu plus la Sécurité. Scoles continua sans elle, mais elle rattrapa rapidement les autres, révélant un surprenant talent pour la course à pied.

Donc, ils n'attendront pas les traînards quand nous arriverons à la navette. Holsten vit fondre ses espoirs de les raisonner. Il s'escrima sur les commandes linguales pour retrouver le canal commun.

« Écoutez-moi, Scoles. Écoutez-moi tous », commença-t-il. Un mutin lui donna une tape sur le crâne, mais il pouvait supporter cette petite brutalité. « Je sais que vous croyez avoir vos chances si vous parveniez à quitter le vaisseau et à vous diriger vers le projet de terraformation. Vous avez certainement vu des images de l'araignée qui vit là-bas. D'accord, vous aurez des armes, et toute la technologie de la navette. Pour les araignées, pas de problème. Mais franchement, ce satellite n'écoutera *aucun* de vos arguments. Sinon, vous croyez vraiment que nous serions partis ? Il était à un cheveu de détruire le *Gilgamesh*, et il a pulvérisé un tas de drones espions qui essayaient d'approcher. Votre navette est beaucoup plus petite que le *Gil*, et sacrément moins maniable. Je vous jure que je ne sais vraiment pas comment persuader le machin-truc dément qui contrôle le satellite.

— Alors, trouvez quelque chose, répondit froidement Scoles.

— Mais je vous *répète*… » Holsten s'interrompit car ils venaient de déboucher dans le hangar. L'endroit était moins grand qu'il ne l'aurait cru et n'abritait qu'une seule navette. Il se rendit compte qu'il ne connaissait pas grand-chose sur cet aspect des opérations spatiales. Était-ce une sorte de yacht privé, pour que le commandant puisse frimer ? Y avait-il d'autres navettes dans des hangars séparés, ou quoi ? Mystère. Ce n'était pas son domaine et il n'avait pas eu besoin de s'y intéresser.

Il fit une nouvelle tentative : « Écoutez-moi, je vous en prie.

— Ils ont fait l'erreur de nous montrer notre nouveau lieu de résidence, déclara Nessel. Je parie que le commandant n'imaginait pas que quelqu'un oserait s'opposer à son immense sagesse. Vous pouvez dire ce que vous voulez, docteur Mason, mais vous n'avez pas vu cette lune. *Vous*, vous ne savez pas à quoi elle ressemble.

— Nous tenterons notre chance avec les araignées et l'intelligence artificielle, confirma

Scoles.

— Ce n'est pas une intelligence artificielle… » Mais on le poussait déjà dans la navette, et Lain le suivit aussitôt. Il entendait maintenant d'autres coups de feu, mais pas assez proches pour changer le cours des choses.

« Ouvrez les portes. Libérez les crampons de sécurité, ordonna Scoles. Au cas où ils voudraient nous suivre, on verra si leurs combinaisons supportent le vide. » Et tandis que Lain marmonnait « Elles le peuvent » à l'intention de Holsten, celui-ci sentit le réacteur de l'engin les pousser en avant. Il allait quitter le *Gilgamesh*, pour la première fois depuis deux mille ans.

La cabine était exiguë. La moitié des mutins étaient entassés dans la soute et Holsten espérait pour eux qu'ils disposent de ceintures de sécurité. L'accélération indiquait à chaque objet ou personne que *le bas* se situait à l'arrière de l'appareil. Quand ils auraient atteint la vitesse maximale que leur imposait l'économie du carburant, il n'y aurait plus du tout de « bas » ni de « haut ».

Holsten et Lain occupaient les deux sièges placés à l'arrière de la cabine, ce qui permettait aux autres de garder un œil sur eux. Scoles était assis à côté du pilote, Nessel et deux autres mutins s'étaient installés derrière lui pour s'occuper des consoles.

Holsten sentit son estomac se nouer sous l'effet de l'accélération. Pendant un moment, il crut qu'il allait vomir à travers l'écoutille donnant sur la soute, mais le malaise s'atténua rapidement. Il était encore sous l'effet des substances que lui avait injectées le caisson de stase et qui s'efforçaient de stabiliser les sensations de nausée.

Quand la navette s'éloigna, Lain lui conseilla : « Garde ton masque. Nous avons besoin d'un canal privé. » Holsten perçut son intonation très froide dans le récepteur placé près de son oreille. De leur côté, les mutins retiraient leurs masques maintenant qu'ils pouvaient contrôler leur environnement. L'un d'eux voulut ôter celui de Lain, mais elle recula vivement la tête et conserva finalement son masque comme une sorte de foulard high-tech qui lui couvrait la bouche. Holsten tenta la même ruse mais ne fit que jouer avec le rebelle une curieuse partie de tir à la corde, qui se termina sans vainqueur.

« Pauvre con, lui dit l'autre. Tu n'as qu'à suffoquer si ça te fait plaisir. » Quand le mutin s'écarta, Lain se pencha aussitôt vers Holsten et tira avec les dents sur le joint de caoutchouc de son masque afin de l'abaisser comme le sien. Ils se retrouvèrent joue contre joue, les yeux dans les yeux, et il éprouva l'impression de vivre un moment d'intimité affreusement inopportun, comme si elle allait l'embrasser.

Une fois qu'elle se fut redressée, ils restèrent assis côte à côte, chacun avec son masque dans la même position bizarre et incommode. *Nous ne pourrions pas ressembler davantage à des conspirateurs*, songea-t-il.

Les mutins avaient toutefois d'autres priorités. Un homme installé devant une console s'efforçait à l'évidence de contrer les tentatives du *Gilgamesh* pour reprendre le contrôle de la navette ; Nessel et une autre femme détaillaient à voix haute l'activation des divers systèmes. En les écoutant, Holsten comprit qu'elles attendaient de savoir si l'arche possédait des armes et pouvait les pointer sur l'appareil. *Ils ne savent même pas ça !*

Penseraient-ils que ma présence et celle de Lain pourraient les sauver ? Si oui, cela signifie qu'ils n'ont pas bien écouté les menaces de Guyen.

Finalement, Lain lança d'une voix forte, pour que tout le monde puisse entendre : « Le *Gilgamesh* ne dispose que de son réseau anti-astéroïdes, qui est dirigé vers l'avant. Il ne peut rien tirer dans votre direction, sauf si vous voulez montrer votre cul aux caméras frontales. » L'écho de sa voix résonnait dans le masque de Holsten.

Les rebelles la regardèrent d'un air fort soupçonneux, mais les rapports de Nessel semblaient confirmer les propos de l'ingénieure.

« Et qu'est-ce qui se passe si un astéroïde approche par le flanc ? » demanda Holsten.

Lain lui lança un regard éloquent, qui signifiait : *Quelle importance, dans notre situation ?* « Il y a très peu de chances pour que ça arrive. Ce n'était pas un dispositif nécessaire.

— Même pas pour protéger l'ensemble du genre humain ? » La question de Nessel constituait surtout une pique destinée à Lain.

« Le *Gil* a été conçu par des ingénieurs, pas par des philosophes », répliqua Isa Lain en haussant les épaules — autant qu'elle le pouvait avec les mains attachées. « Libérez-moi. J'ai du travail à faire.

— Vous restez où vous êtes, déclara Scoles. Maintenant, nous sommes hors d'atteinte. Le *Gil* ne peut pas effectuer simplement un demi-tour pour nous poursuivre. Nous aurons traversé la moitié du système avant qu'il puisse accélérer.

— Et jusqu'où cette boîte de conserve pourra-t-elle vous amener, d'après vous ? riposta Lain, sur un ton de défi. De quelles provisions disposez-vous ? Et de quelle quantité de carburant ?

— Il y en a suffisamment. Et nous avons toujours su que c'était un aller simple. » Le chef des mutins affichait une mine sombre.

« Vous n'arriverez même pas à accomplir un aller simple », dit Lain. Scoles détacha aussitôt sa ceinture et glissa vers eux en s'accrochant aux dossiers des sièges. Ses mouvements rapides évoquaient ceux d'un poisson dans l'eau ; il s'était manifestement entraîné avant le départ de l'expédition.

« Si le *Gil* ne nous tire pas dessus, je me demande pourquoi nous aurions encore besoin de vous.

— Parce que le danger ne vient pas de l'arche, objecta Lain. Le satellite vers lequel nous nous dirigeons est beaucoup plus redoutable. Il possède des lasers qui vont découper cette navette en petits morceaux. Le réseau du *Gilgamesh* n'est rien en comparaison.

— Et c'est pourquoi nous avons emmené le très estimé docteur Mason, répondit Scoles, qui planait au-dessus d'elle comme un nuage menaçant.

— Vous devez me laisser vérifier les systèmes. Vous devez me laisser un accès libre à vos putains de commandes pour que je puisse examiner la situation. » Lain arbora un grand sourire. « Sinon, nous serons tous morts, même s'il ne tire pas sur nous. Dis-leur, Mason. Explique-leur comment la docteure Avrana Kern accueille les étrangers. »

La vitesse se stabilisait ; l'apesanteur remplaça la lourde main qui pressait jusqu'à présent Holsten contre son siège. Après un court instant de vertige, le linguiste croisa le regard de Lain et hocha vivement la tête. « Elle s'est emparée de toutes les commandes. Nous n'avions plus aucun contrôle. En quelques secondes, elle a pu maîtriser les ordinateurs du *Gilgamesh*

et bloquer nos communications. Elle aurait pu déverrouiller tous les sas, empoisonner l'air, purger tous les caissons de stase… » Sa voix s'affaiblit. Sur le moment, il n'avait pas réellement compris les dangers qu'ils couraient.

« Qui est la docteure Avrana Kern ? » demanda un des mutins.

Holsten et Lain échangèrent un coup d'œil. « C'est… Elle est dans le satellite. Ou plutôt, c'est une des choses qui se trouvent dans le satellite. Il y a les simples ordinateurs, et quelque chose qui s'appelle Eliza… sans doute une intelligence artificielle, une véritable IA, ou peut-être un ordinateur très puissant. Et puis, il y a la docteure Avrana Kern, qui estpeut-être aussi une IA.

— Sinon, ce serait quoi ? s'enquit Nessel.

— Sinon, il pourrait s'agir d'un être humain complètement psychotique, une folle furieuse abandonnée là par l'Ancien Empire. Et qui considère que le plus important objectif de l'univers est de nous empêcher d'atteindre cette planète », ajouta-t-il en regardant successivement les rebelles présents dans la cabine.

« Merde ! » s'exclama l'un d'entre eux, d'un ton presque respectueux. De toute évidence, le témoignage de Holsten avait paru assez convaincant.

« Mais elle sera peut-être de bonne humeur et se contentera de prendre les commandes de la navette pour vous ramener au *Gilgamesh*, insinua Lain d'une voix mielleuse.

— À propos, déclara le pilote, on dirait que le sabotage du hangar des drones a été payant. Je ne vois aucun signe de… Attendez ! Le *Gil* a lancé une navette à nos trousses ! »

Scoles se retourna vivement et progressa de siège en siège vers l'avant afin de voir de ses propres yeux ce qui se passait.

« Guyen doit être vraiment furibard », commenta Lain, *sotto voce*, dans l'oreille de Holsten.

« Il est cinglé, oui ! » répliqua l'historien.

Elle le dévisagea d'un air imperturbable. Durant un instant, il crut qu'elle allait défendre le commandant, mais elle répondit finalement : « Ouais… Non, c'est vrai qu'il est cinglé. C'est peut-être le genre de folie qu'il faut avoir pour nous emmener jusqu'ici, mais ça commence vraiment à dépasser les bornes.

— Ils nous ordonnent de couper les moteurs, de déposer les armes et de leur rendre les prisonniers, annonça le pilote.

— Qu'est-ce qui leur fait croire que nous allons obéir, alors que nous sommes en train de gagner ? » déclara Scoles.

Le regard échangé par Lain et Holsten confirma leur impression mutuelle : Vrie Guyen risquait son va-tout.

Scoles revint au-dessus d'eux et les dévisagea. « Vous savez que nous vous tuerons s'il tente quoi que ce soit ? dit-il à Lain.

— J'ai déjà fait l'inventaire de tout ce qui pourrait me faire tuer dans cette aventure. Alors, oui, vous êtes sur ma liste. » Elle leva les yeux vers lui sans laisser paraître la moindre appréhension. « Sérieusement, c'est plutôt le satellite qui m'inquiète. Il faut nous détacher tout de suite. Je dois isoler les systèmes de l'appareil pour que cette chose ne puisse pas en prendre le contrôle.

— Pourquoi ne pas tout bonnement couper les communications ? demanda un des

mutins.

— Mason aurait du mal à l'amadouer si nous ne pouvons pas émettre et recevoir, rétorqua-t-elle d'un ton acerbe. Quelqu'un peut regarder en permanence par-dessus mon épaule, si vous y tenez. Je pourrai même lui expliquer ce que je fais.

— Si jamais nous perdons le contrôle ou notre énergie pendant un seul instant, si je pense que vous essayez de nous ralentir pour que l'autre navette puisse nous rattraper…, commença Scoles.

— Je sais, je sais. »

Fronçant les sourcils, le chef des rebelles tira un couteau de sa combinaison pour trancher les liens de Lain — et ceux de Holsten, après un moment d'hésitation.

« Vous, vous restez assis là, ordonna-t-il au linguiste. Pour l'instant, vous ne pouvez rien faire. Quand elle aura fini son boulot, vous aurez l'occasion de parler au satellite. » Visiblement, il avait changé de méthode ; les menaces de mort n'étaient plus nécessaires pour que Holsten se tienne tranquille.

En l'absence de gravité, Lain se dirigea en gesticulant maladroitement vers la console des communications, puis s'assit à côté de Nessel et attacha la ceinture de son siège. « Bon, ce qu'il nous faut ici… », commença-t-elle ; ensuite, les expressions qu'elles employèrent furent trop techniques pour Holsten. Il paraissait clair que leur tâche prendrait un certain temps ; elles devaient reconfigurer les commandes, couper physiquement les connexions entre les communications et les autres systèmes de la navette.

Holsten s'assoupit peu à peu. Tandis que sa tête dodelinait, il se dit qu'il était ridicule de s'endormir en ce moment, alors que son existence était menacée et qu'il venait d'hiberner pendant près d'un siècle. Cependant, la stase et le sommeil étaient différents ; maintenant que l'adrénaline se dissipait, il se sentait vidé, complètement fourbu.

Il fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule. Tiré d'un rêve qui s'évanouissait déjà dans sa mémoire, il prononça un nom de l'ancien monde, le nom d'une personne déjà morte une décennie avant son embarquement sur le *Gilgamesh*, une personne morte depuis des millénaires.

Puis : « Lain ? » parce qu'il percevait une voix de femme, mais il s'agissait de Nessel, l'insurgée.

« Docteur Mason, ils vous attendent », dit-elle, avec ce curieux respect qu'elle semblait lui accorder.

Ayant débouclé sa ceinture, il laissa les mutinés le saisir sans considération et le faire passer de main en main le long du plafond de la cabine, jusqu'à ce que Lain le saisisse et l'attire sur le siège du poste de communication.

« À quelle distance sommes-nous ? lui demanda-t-il.

— J'ai mis plus de temps que prévu pour m'assurer que toutes les connexions étaient désactivées. Et aussi parce que nos chers amis ne me font pas confiance. Ils n'ont pas cessé de m'interrompre, au cas où j'aurais agi contre leurs intérêts. Tous les systèmes de la navette ont quand même été isolés des transmissions provenant de l'extérieur. Seules les connexions internes seront acceptées, à l'exception des communications — et celles-ci n'interagissent pas

avec le reste des installations. Au pire, Avrana Kern pourra contrôler la console des communications et nous passer une bonne engueulade.

— Et nous détruire avec ses lasers, ajouta Holsten.

— Oui, ça aussi. Mais tu devras la persuader de ne pas le faire. Et tout de suite, parce que le *sat* a commencé à transmettre. »

Holsten sentit un frisson le parcourir. « Montre-moi ça. »

Il s'agissait d'un message familier, indiquant que le satellite était le module d'habitation de la Sentinelle du second Brin et leur enjoignant d'éviter la planète — le même que celui qu'ils avaient reçu la première fois, après avoir identifié l'appel de détresse. *Mais, à ce moment-là, il ne nous avait pas remarqués avant que nous le contactions. Maintenant, nous sommes dans un vaisseau beaucoup plus petit, et c'est lui qui prend l'initiative. Il y a encore quelque chose de réveillé dans le satellite*.

Il se souvint du spectre électronique d'Avrana Kern, de son visage qui apparaissait sur les écrans de la salle des communications, de sa voix que le *Gilgamesh* traduisait dans leur langue moderne — une fonction des ordinateurs de l'arche que ni lui ni Lain n'avaient cru nécessaire d'expliquer aux rebelles. Il décida de s'en tenir pour le moment à une conversation formelle. Il rédigea le message « *Puis-je parler à Eliza ?* », le traduisit en Impérial C, puis l'envoya et se mit à compter les minutes en attendant la réponse.

« Voyons qui est à la maison », lui murmura Lain, penchée par-dessus son épaule.

La réponse arriva enfin, assez inquiétante, néanmoins rassurante — dans le sens où la situation à bord du satellite correspondait à ses souvenirs.

[illegible] sont
[illegible] qui a
[illegible] Terre mourante est morte et aucune parole aucune parole aucune

La traduction se fit sans difficulté. Nessel, par-dessus son autre épaule, poussa une exclamation d'étonnement.

Eliza, nous ne désirons pas perturber le Monde de Kern. Nous sommes une mission scientifique et nous venons observer l'évolution de votre expérience. Veuillez confirmer l'autorisation de nous poser. Holsten se dit qu'il fallait tenter le coup.

L'attente de la réponse était toujours aussi éprouvante. Il interrogea Lain : « Tu sais à quel moment nous serons à portée de ses lasers ?

— En me fondant sur ce qui est arrivé aux drones de Karst, je pense qu'il nous reste quatre heures et dix-neuf minutes. Tu peux commencer à compter. »

[illegible]
[illegible] demandons
[illegible] mon reflet brisé

Eliza, je souhaiterais parler à votre sœur Avrana. Holsten expédia aussitôt le message, conscient du délai imparti, des secondes qui s'égrenaient dans le sablier.

« Accrochez-vous, prévint Lain. Si ça ne marche pas cette fois-ci, nous risquons de tout perdre, y compris nos vies. »

Une voix s'exprima dans le haut-parleur du panneau de communication — sans prévenir et sans demander d'autorisation. Elle parlait en Impérial C, mais le linguiste reconnut sans difficulté son intonation hautaine. Elle exigeait simplement, d'une manière un peu plus agressive, qu'ils modifient leur trajectoire.

Docteure Kern, répondit Holsten, *nous sommes venus observer votre merveilleuse expérience. Nous n'influerons pas sur la planète, et il est certainement possible d'installer un poste d'observation. Votre expérience s'est poursuivie pendant une très longue période. Elle a sans doute porté ses fruits. Pouvons-nous vous assister ?Peut-être pourrions-nous collecter des données qui vous seraient utiles ?* En vérité, il n'avait aucune idée précise à propos de l'expérience de Kern — même s'il avait élaboré quelques théories — et il s'appuyait uniquement sur ce qu'il avait glané dans le flux de conscience de Kern, qui accompagnait la transmission plus raisonnable d'Eliza.

Vous mentez, répondit-elle, et le cœur de Holsten se serra. *Vous croyez que je ne peux pas entendre toutes les transmissions dans ce système ? Vous êtes des fugitifs, des criminels, de la vermine parmi la vermine. Le commandant du vaisseau qui vous poursuit m'a demandé de neutraliser votre appareil afin de vous traduire en justice*.

Holsten regarda le message d'un air effaré. Son esprit se mit à travailler frénétiquement. Pendant un moment, il avait négocié de bonne foi avec Kern, comme s'il était lui-même un mutin. Il avait presque oublié son statut d'otage.

Ses mains voltigèrent sur le clavier et il s'apprêtait à envoyer le message suivant : *Pourquoi ne le faites-vous pas ?*

Quelque chose de froid appuya sur son oreille. Il regarda de côté et vit l'expression sévère de Nessel.

« N'y pensez même pas, dit-elle. Si cette navette est arraisonnée, vous et l'ingénieure ne vivrez pas assez longtemps pour être sauvés.

— Si vous tirez dans cette cabine, vous avez toutes les chances de faire un trou dans la coque, précisa Lain d'une voix tendue.

— Dans ce cas, ne nous donnez pas un prétexte. » Nessel montra la console. « C'est vous l'expert, docteur Mason, mais je comprends la plus grande partie de ces échanges. »

Holsten éprouva un sentiment de désespoir. *Évidemment, c'est maintenant que je trouve enfin une étudiante compétente*. « Qu'est-ce que vous voulez que je lui dise ? Vous l'avez entendue comme moi. Elle sait qui nous sommes. Elle reçoit toutes les transmissions du *Gilgamesh* et de l'autre navette.

— Parlez-lui de la colonie lunaire, ordonna sèchement Scoles. Dites-lui ce qu'ils voulaient faire de nous !

— Quel que soit l'être auquel nous nous adressons, il est cloîtré depuis la fin de l'Ancien Empire dans un satellite plus petit que cet appareil, répliqua Lain. Vous voulez vraiment attirer sa *sympathie* ? »

Docteure Kern, nous sommes des êtres humains, comme vous, écrivit Holsten, tout en se demandant à quel point c'était vrai. *Vous auriez pu détruire le* Gilgamesh*, mais vous ne l'avez pas fait. Je comprends à quel point cette expérience est importante pour vous* — encore un mensonge — *mais, je vous en prie, nous sommes des êtres humains. Je suis un otage à bord de cette navette. Je suis un docteur, comme vous. Si vous arrêtez cet appareil, ils me tueront*. Traduits

en Impérial C, la langue morte et rigoureuse de Kern, ces mots évoquaient ceux d’un ouvrage didactique, comme si Holsten Mason était déjà un ancien personnage historique dont les universitaires des temps modernes pouvaient étudier le cas.

La réponse se fit attendre moins longtemps car ils approchaient de la planète.

Votre trajectoire actuelle vous conduit vers une planète en quarantaine, aucune intrusion ne sera admise. Toute ingérence dans le Monde de Kern entraînera des représailles immédiates. Vous ne devez pas établir de contact avec cette planète. … l’espèce humaine maintenant ces vermines arrivent ces vermines

« Non ! Ne me passez pas Eliza ! s’écria Holsten, faisant sursauter les mutins.

— Qu’est-ce qui se passe ? s’inquiéta Scoles. Nessel… ?

— Nous avons… reculé d’un pas, je pense. »

Holsten s’adossa à son siège, le visage hagard, hébété.

Soudain, Scoles lui parla à l’oreille. « Alors, c’est terminé ? Vous n’avez plus d’idées ? » Sa voix trahissait un sous-entendu menaçant.

« Attendez ! » s’exclama Holsten. Le moment était délicat, mais son esprit continuait de tourner à vide. Il n’avait rien à proposer.

Et subitement, il trouva quelque chose. « Lain, est-ce que nous avons les images des drones ?

— Euh… » Lain se dépêcha de glisser vers une autre console, se frayant un chemin entre les rebelles assis dans la cabine. « Les enregistrements de Karst ? Je… Oui, je les ai.

— Passe-les sur l’écran des communications.

— Tu es sûr ? Seulement…

— S’il te plaît, Lain. »

Contourner l’isolation sans exposer la navette à une éventuelle contamination se révéla étonnamment complexe, mais Lain et un des mutins réussirent à installer les données dans une seconde messagerie isolée, qu’ils connectèrent ensuite au système de communications. Holsten imagina la tentative invisible de la docteure Kern pour profiter de cette connexion avant de se retrouver dans une nouvelle impasse.

Il rédigea sa nouvelle missive : *Docteure Avrana Kern, je crois que vous devriez reconsidérer l’intérêt d’avoir un observateur sur votre monde expérimental. La dernière fois que notre vaisseau est passé près de votre planète, une caméra téléguidée a enregistré quelques images. Je pense que vous devez les voir.*

C’était un pari risqué, une effrayante partie qui se jouait contre les délirants fragments de Kern subsistant sur le satellite, mais il avait un pistolet sur la tempe. De plus, il ne pouvait pas nier qu’il éprouvait une certaine curiosité scientifique. *Comment allez-vous réagir ?*

Il envoya le message et le fichier, avec l’espoir que la récente intrusion de Kern dans les systèmes du *Gilgamesh* lui permettrait de décoder les données.

Quelques minutes plus tard, ils reçurent une faible transmission incompréhensible en provenance du satellite, presque un bruit blanc, puis ceci :

Qu’avez-vous fait de mes singes ? … Veuillez patienter en attendant de nouvelles instructions.

Puis ce fut le silence. Le satellite cessa complètement d'émettre, ce qui provoqua dans la navette une féroce discussion sur ce que Holsten avait fait, et pour savoir s'il avait réussi.

3.6

Dulce et decorum est

À Grand-Nid, il n'existe pas de hiérarchie au sens strict. En fait, selon des critères humains, la société des arachnides ressemblerait plutôt à un système anarchique fonctionnel. Le rang social est déterminant et il se gagne par la contribution à la collectivité. Les clans dont les guerrières remportent des batailles, dont les savantes font des découvertes, qui abritent les plus élégantes danseuses, les conteuses les plus talentueuses ou les meilleures artisanes, ces communautés obtiennent tacitement un statut qui attire vers elles des admiratrices, des cadeaux, des faveurs, des bandes de mâles obséquieux prêts à les servir, des prétendantes qui souhaitent les rejoindre pour leur apporter de nouveaux atouts. C'est une société fluide, changeante, dans laquelle une femelle compétente peut disposer d'une remarquable mobilité sociale. Dans l'esprit des araignées, leur culture est une toile complexe de connexions qui est retissée chaque matin.

Une des principales raisons pour lesquelles tout cela fonctionne, c'est que les tâches relativement désagréables sont effectuées par les mâles — qui d'ailleurs n'auraient aucunement le droit d'invoquer l'asile du nid s'ils ne démontraient pas leur utilité ou ne profitaient pas des bienfaits d'une protectrice. Les travaux pénibles — tels que la sylviculture ou l'agriculture — sont essentiellement accomplis par les colonies de fourmis domestiquées que les araignées de Grand-Nid ont pu amener à travailler pour elles. Après tout, les fourmis sont des travailleuses par nature. Elles sont incapables d'envisager une plus vaste philosophie de la vie, n'éprouvent aucune inclination pour ce sujet. La leur proposer serait une perte de temps. Du point de vue de la fourmilière, elles prospèrent en fonction de l'environnement artificiel particulier dans lequel elles se trouvent enfermées. Leurs colonies ne savent pas qui tire les fils ni comment leur travail a été détourné pour servir les intérêts de Grand-Nid. Tout fonctionne en douceur.

La société de Portia arrive maintenant à son point de rupture. L'invasion des fourmis exige des sacrifices, mais aucune chaîne de commandement ne peut décider qui doit se dévouer, ni qui profitera de ce dévouement. Si la situation empire, Grand-Nid finira par se décomposer, se fragmenter en petits groupes de fugitifs et ne laissera qu'un vague souvenir des progrès accomplis par la culture des aranéides. À moins qu'une grande dirigeante n'émerge et prenne le contrôle de la situation pour le bien commun — et plus tard pour son profit personnel, si une comparaison avec les exemples humains peut se révéler pertinente. Mais quoi qu'il en soit, le Grand-Nid que connaît Portia n'existera plus.

Cette métropole ne serait pas la première à disparaître. Dans sa marche continuelle à travers le continent, la colonie de fourmis a déjà détruit une centaine de cultures distinctes dont le monde ne gardera aucun souvenir, exterminant les individus, effaçant toute trace de civilisation. Elle agit comme toutes les hordes d'envahisseurs depuis la nuit des temps, à la

poursuite de sa destinée manifeste.

Les prouesses militaires de Portia ont apporté une certaine renommée aux araignées de son clan, mais Bianca représente leur principal atout : c'est l'une des savantes les plus originales et les plus estimées. Elle a amélioré la vie de son espèce d'une douzaine de manières différentes, car elle possède un esprit capable de trouver des réponses à des problèmes que d'autres ne repèrent même pas. Elle vit en recluse, uniquement consacrée à ses expériences — un trait commun à celles dont la vocation consiste à développer leur Savoir inné. Ce comportement solitaire convient parfaitement aux camarades de Portia, sinon Bianca pourrait décider que le groupe lui est davantage redevable de sa bonne fortune.

Quoi qu'il en soit, quand elle envoie un messager, ses compagnes accourent d'emblée. Si jamais Bianca se sentait mésestimée et souhaitait rejoindre une autre communauté de Grand-Nid, elle n'aurait que l'embarras du choix.

Bianca ne réside pas à l'intérieur de Grand-Nid. La véritable science requiert un certain isolement, ne serait-ce que pour contenir hors de l'agglomération les éventuels effets indésirables de ses expériences. Par leur nature, par leur lignée, les araignées Portia sont douées pour résoudre les problèmes et toujours prêtes à changer d'approche pour atteindre leur but. Cela peut entraîner des inconvénients lorsqu'elles étudient des produits chimiques volatils.

Portia découvre que le laboratoire actuel de Bianca est situé au beau milieu du territoire d'une colonie de fourmis locales. Pour arriver au monticule, elle suit une piste balisée que les insectes ne doivent pas emprunter. Elle s'y rend à contrecœur, s'arrête souvent, lève parfois ses pattes antérieures et découvre machinalement ses crochets. Il est difficile de faire fi du conflit ancestral qui oppose les fourmis aux araignées.

Elle retrouve Bianca dans une salle qui a été creusée par les insectes eux-mêmes — avant de leur être interdite par l'utilisation d'une substance odorante spécifique. Des mesures comparables ont été prises dans le passé pour protéger une fourmilière contre les attaques de la super-colonie, mais en vain. Les fourmis trouvent toujours un moyen de parvenir à leurs fins et les phéromones ne constituent pas une défense efficace contre le feu.

Les murs sont recouverts de soie. La salle ressemble à une distillerie complexe : une multitude de cocons suspendus contiennent les mixtures de Bianca l'alchimiste. Une pièce adjacente abrite un certain nombre d'animaux, peut-être destinés à l'expérimentation — à moins qu'il ne s'agisse d'un simple garde-manger. Accrochée au plafond, Bianca domine son antre ; ses yeux multiples observent tout ; ses palpes et ses brusques trépignements indiquent à ses assistants ce qu'ils doivent faire. L'entrée supérieure laisse passer un peu de lumière, mais Bianca n'est pas assujettie à la routine des jours et des nuits ; elle a cultivé des larves de scarabées dont les glandes luminescentes éclairent ses murs comme des simulacres de constellations.

Portia se laisse tomber dans la salle en prenant quelques précautions car une ouverture du plancher donne sur le reste de la fourmilière. Regardant à travers les plus fines toiles, elle aperçoit le remue-ménage continuel des insectes qui vaquent à leurs occupations. Ils travaillent inlassablement, à leur insu, pour préserver la prospérité de Grand-Nid. Cependant, siPortia coupait cette membrane pour pénétrer dans leur domaine, elle subirait le sort que les fourmis réservent à tous les intrus, à moins d'être munie d'une protection

chimique adéquate.

Elle agite ses palpes pour saluer Bianca et renouer leur ancienne relation ; les mouvements expriment un résumé très précis de leur statut social, mentionnent leurs compagnes communes, décrivent leurs diverses compétences et l'estime qu'elle porte à Bianca.

L'alchimiste répond d'une manière purement formelle, mais plutôt courtoise. Elle demande à Portia d'attendre et tourne ses yeux principaux vers le laboratoire où règne une grande animation, vérifiant qu'elle peut se détourner pendant quelques minutes de ses travaux en cours.

Portia éprouve un choc en observant plus précisément les aides. *Tes assistants sont des mâles.*

En effet, confirme Bianca, prenant une posture qui suggère que le sujet n'est pas nouveau.

Je ne pensais pas qu'ils étaient aptes à accomplir des tâches aussi complexes, insiste Portia.

Une méprise assez répandue. S'ils sont bien dirigés et qu'ils possèdent le Savoir approprié, ils sont parfaitement capables d'exécuter les plus simples routines. J'employais auparavant des femelles, mais elles se chamaillaient et se défiaient pour renforcer leur statut et je devais moi-même défendre mon rang. Elles perdaient trop de temps à comparer leurs pattes à celles des autres — et aux miennes. J'ai donc opté pour cette solution.

Mais ils doivent essayer continuellement de te courtiser. Portia se montre perplexe. Après tout, qu'est-ce que les mâles veulent faire d'autre dans la vie ?

Tu as passé trop de temps dans la maison communautaire avec des araignées désœuvrées, lui reproche Bianca. *Je choisis mes assistants en fonction de leur dévouement au travail. Et si j'accepte de temps à autre leur matériel reproducteur, c'est seulement pour préserver le nouveau Savoir que nous développons ici. S'ils connaissent ce Savoir, tout comme moi, il y a de bonnes chances pour que nos enfants puissent en hériter*.

Les mouvements de Portia, les frémissements de ses palpes trahissent son malaise devant un tel raisonnement. *Mais les mâles ne sont pas…*

Les mâles sont capables de léguer à leurs descendants les connaissances acquises au cours de leur vie. Pour moi, c'est un fait établi. Bianca trépigne plus énergiquement pour imposer son point de vue. *La croyance selon laquelle ils ne peuvent transmettre que le Savoir des mères est sans fondement. Moi, au moins, je comprends cela, et notre clan pourrait s'en réjouir. Je m'efforce de choisir des partenaires qui viennent de notre propre crèche car ils ont plus de chances de posséder déjà un Savoir utile. L'effet cumulatif permet de combiner et d'enrichir notre réserve de connaissances. Quand j'en aurai le temps, j'échangerai ce Savoir avec les rares femelles des autres clans qui peuvent comprendre cette logique.*

À condition d'en avoir le temps, objecte vivement Portia. *Je ne resterai pas longtemps à Grand-Nid, ma sœur. Puis-je t'aider ?*

Oui, tu étais à Sept-Arbres. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Portia est surprise de constater que Bianca en sait autant sur ses déplacements. Elle lui fait un rapport assez circonstancié en insistant sur les questions militaires : les tactiques utilisées par les défenseurs, les armes de l'ennemi. Bianca l'écoute attentivement et enregistre dans sa mémoire les détails les plus pertinents.

Quand Portia achève son récit, l'alchimiste déclare : *À Grand-Nid, beaucoup considèrent que nous ne survivrons pas. Aucun clan ne souhaite s'attirer la honte générale en étant le premier*

à quitter la ville, mais cela se produira tôt ou tard. Quand un premier groupe partira, quand la brèche sera ouverte, les autres s'enfuiront en masse. Nous nous détruirons nous-mêmes et perdrons tout ce que nous avons accompli.

C'est fort probable, admet Portia. *Je suis passée au temple, un peu plus tôt. Même la prêtresse paraissait anxieuse.*

Bianca reste recroquevillée un moment au plafond, dans une posture de préoccupation. *On raconte que le signal est contaminé, qu'il y a d'autres Messagères. J'ai discuté avec une prêtresse. Elle m'a dit qu'elle avait perçu un nouveau message incohérent dans le cristal, à un moment inattendu. Juste une sorte de vibration confuse et aléatoire. Je n'ai aucune explication à propos de cet incident, mais c'est inquiétant.*

Ce message est peut-être destiné aux fourmis. Portia baisse les yeux vers les insectes qui trottinent plus bas. L'idée d'une « vibration confuse et aléatoire » semble parfaitement s'appliquer à eux.

Tu n'es pas la première à proposer cette hypothèse, lui dit Bianca. *Heureusement, mon avis sur le message et la Messagère reste très personnel. Il ne m'empêche pas d'œuvrer pour le salut de notre nid. Suis-moi. J'ai conçu une nouvelle arme et j'ai besoin de ton aide pour la déployer.*

Pour la première fois depuis de nombreux jours, Portia sent monter en elle une bouffée d'espoir. Si jamais quelqu'un peut découvrir un moyen de les sauver, ça ne peut être que Bianca.

Elle suit l'alchimiste dans la réserve animale, où elle aperçoit une multitude grouillante de coléoptères de la même taille que les fourmis — une vingtaine de centimètres au maximum. Ils ont une carapace rouge sombre et de curieuses antennes dont l'extrémité ressemble à une fine feuille circulaire.

Est-ce que j'ai déjà vu des animaux pareils ? demande Portia en exécutant quelques mouvements hésitants.

Ce sont de grands adversaires de nos ennemis, tout comme toi, explique Bianca. *Les individus de cette espèce ont un comportement assez particulier. Mes assistants sont allés les chercher dans la colonie qui se trouve au-dessous de nous, en prenant de gros risques. Ces animaux vivent parmi les fourmis, qui ne leur font aucun mal. Ils mangent même les larves des insectes. D'ailleurs, selon les rapports de mes assistants, ces derniers ont l'habitude de les nourrir.*

Portia attend. Dans la situation présente, toute communication de sa part serait futile. Bianca a déjà prévu toute cette présentation jusqu'à sa conclusion.

Tu vas rassembler des guerrières de confiance et chevronnées, disons deux douzaines, lui précise Bianca. *Vous devrez vous montrer courageuses et tester ma nouvelle arme. Si l'expérience échoue, vous risquez d'être tuées. Il faut que vous attaquiez la colonie qui marche contre nous. Vous devrez vous rendre au cœur de la métropole ennemie.*

S'infiltrer dans une fourmilière ne consiste pas seulement à couper quelques têtes pour récupérer leurs glandes odorantes. La super-colonie a développé ses défenses : sa recherche effrénée dans le domaine des armements chimiques rivalise avec l'ingéniosité des araignées. Les insectes emploient maintenant un équivalent synthétique d'un système de cryptage. La clé change avec le temps et elle est différente pour chaque département de la super-colonie.

Les araignées ont été incapables d'en déchiffrer le code. Les armes chimiques utilisées par les arachnides pour semer la confusion chez l'ennemi ont une durée de vie assez courte. Elles ne provoquent que de faibles pertes dans les rangs nombreux des fourmis.

La sécurité renforcée de la colonie a eu un impact catastrophique sur de nombreuses espèces. Les nids des fourmis constituent de véritables écosystèmes et beaucoup d'autres insectes les côtoient avec plus ou moins de bonheur. Certains, comme les pucerons, fournissent des services et sont élevés en grande quantité. D'autres sont des parasites : des mites, des punaises et même de petites araignées, toutes habituées à manger à la table des fourmis ou à dévorer leurs hôtesses.

La majorité de ces insectes ont maintenant disparu de la super-colonie. En modifiant le cryptage chimique employé pour se défendre contre l'ennemi externe, les fourmis ont pu démasquer et éliminer des douzaines d'espèces qui partageaient leur domaine. Quelques-unes ont quand même réussi à survivre, grâce à leur astuce ou à une meilleure adaptation. Parmi ces insectes survivants, les plus chanceux sont les Paussidés — que Bianca étudie.

Les Paussidés résident dans les fourmilières depuis des millions d'années, utilisant divers moyens pour amener leurs hôtesses involontaires à tolérer leur présence. Ils ont maintenant profité de l'influence du nanovirus. Bien qu'ils soient moins intelligents que les araignées Portia, ils ont développé leur ingéniosité et leur capacité à œuvrer en commun. Ils exploitent leur large panoplie de phéromones avec une remarquable perspicacité.

Chaque Paussidé dispose d'un ensemble d'agents chimiques pour manipuler et tromper les fourmis qui l'entourent — aveugles et vivant dans un monde entièrement fondé sur l'odorat et le toucher. Grâce à leur talent, ces carabes créent un monde illusoire et orientent les hallucinations des fourmis afin de les pousser à obéir à leurs ordres. Il est heureux pour Portia et son peuple que les Paussidés n'aient pas encore atteint un niveau intellectuel suffisant pour chercher à dépasser leur actuelle condition de cinquième colonne parmi les fourmis. On peut aisément imaginer une histoire parallèle où la colonie envahissante ne constituerait qu'une armée de marionnettes manipulées par des seigneurs-coléoptères.

Le code variable de la colonie représente un défi constant pour les Paussidés. Ces derniers échangent en permanence des agents chimiques avec leurs congénères afin d'actualiser leurs informations et de trouver les meilleures clés qui leur permettront de déverrouiller et de remanier le programme des fourmis. Cependant, les Paussidés possèdent une autre arme secrète pour continuer à vivre au milieu de la colonie : un perfectionnement particulier de leur odorat ancestral que Bianca a remarqué, et qui la fascine.

Portia a écouté attentivement sa compagne exposer son plan, qui se situe dans une marge étroite entre dangereux et suicidaire. Avec son commando, elle doit tendre une embuscade à la colonne de fourmis, la traverser, puis foncer vers la fourmilière sans tenir compte de la multitude de sentinelles qu'elle pourrait rencontrer. Portia réfléchit déjà aux options qui s'offrent à elle : attaquer par les airs, en se laissant tomber du haut des branches ou d'un réseau de toiles, et plonger dans la marée des insectes qui avancent. Évidemment, Bianca a déjà médité sur le sujet. Elles surprendront la colonne quand celle-ci aura installé son bivouac pour la nuit — une forteresse constituée par les corps emmêlés de ses soldats.

J'ai conçu quelque chose de nouveau, explique Bianca. *Une armure. Mais tu ne pourras la revêtir qu'au moment d'attaquer.*

*Une armure assez résistante pour se protéger des fourmis ?*Portia ne paraît guère convaincue, et à juste titre. Le corps d'une araignée comporte trop de points faibles ; trop d'articulations que les fourmis peuvent saisir.

Rien d'aussi rudimentaire. Bianca a toujours pris un malin plaisir à garder ses secrets. *Ces Paussidés, ces carabes, ils peuvent se déplacer dans une colonie de fourmis comme une simple brise. Et tu le pourras également.*

Portia est sceptique. Les rapides contractions de ses palpes trahissent ses doutes. *Et ensuite, que devrai-je faire ? En tuer autant que possible ? Est-ce que ce sera suffisant ?*

Par sa posture, Bianca lui répond que non. *J'y ai songé, ma sœur, mais tu ne pourrais pas les arrêter de cette manière. Elles sont trop nombreuses. Même si ma protection tenait assez longtemps, tu pourrais tuer des fourmis jour et nuit, il en viendrait toujours davantage. Tu serais incapable d'empêcher leur armée d'atteindre Grand-Nid.*

Alors quoi ? demanda Portia.

Il y a une nouvelle arme. Si elle fonctionne… Bianca tapote la toile de ses pattes pour marquer sa contrariété. *Pour tester cette arme, le seul moyen est de l'utiliser. Elle fonctionne avec les petites colonies locales, mais les envahisseurs sont différents, plus complexes, moins vulnérables. Tu devras simplement espérer que je ne me suis pas trompée. Tu comprends ce que je te demande ? Pour nos sœurs, pour notre nid ?*

Portia se remémore la chute de Sept-Arbres : les flammes, la horde féroce des insectes, les corps ratatinés des traînards ou de ceux qui refusaient de fuir. La peur est une émotion universelle, qui la saisit maintenant et la pousse à chasser désespérément cette image de son esprit, à ne plus jamais vouloir affronter les fourmis. Néanmoins, plus forts encore que cette frayeur, il y a les liens communautaires et familiaux, sa loyauté envers ses sœurs et son peuple. Une pensée prend le dessus ; celle de toutes ces générations qui se sont enchaînées avec succès, depuis l'époque de ses ancêtres inspirées par le nanovirus pour renforcer leur coopération. Il arrive un moment où quelqu'un doit faire ce qui doit être fait. Portia est une guerrière expérimentée, conditionnée au combat depuis son plus jeune âge. À présent, dans cette période difficile, elle est prête à donner sa vie pour la survie de la collectivité

Quand ? demande-t-elle à Bianca.

Le plus tôt sera le mieux. Va rassembler ton équipe. Préparez-vous à quitter Grand-Nid au matin. Profite de cette nuit, elle est à toi. Tu as déjà pondu ?

Portia répond par l'affirmative. Actuellement, elle ne porte pas d'œufs qui pourraient être fécondés par un mâle, mais elle a eu plusieurs pontes par le passé. Son héritage, acquis et inné, sera préservé si Grand-Nid est sauvé. Dans le grand ordre de l'univers, cela signifiera qu'elle aura gagné.

Cette nuit-là, Portia contacte d'autres guerrières, des femelles chevronnées sur lesquelles elle peut compter. Beaucoup viennent de son propre clan, mais pas la totalité. Certaines ont déjà combattu à ses côtés — ou même contre elle, pour affirmer leur rang ; toutes la respectent, et c'est réciproque. Elle approche de chacune d'elles avec prudence, révèle ses intentions, lui explique peu à peu le plan de Bianca jusqu'à ce qu'elle soit convaincue de sa détermination. Quelques-unes refusent, soit parce que le projet ne les convainc pas, soit parce qu'elles ne possèdent pas le courage nécessaire — c'est-à-dire une vaillance

inconditionnelle, un dévouement presque aussi aveugle que celui des fourmis.

Portia finit par réunir son équipe, dont chaque membre se dirige alors vers les hautes branches de Grand-Nid pour profiter de cette dernière nuit. Elles se retrouveront au petit matin. Certaines resteront en compagnie de leurs sœurs, d'autres iront s'amuser — contempler les danses des mâles, les gestes scintillants et talentueux des tisseuses. Celles qui sont prêtes accorderont leurs faveurs et déposeront leurs œufs dans la maison communautaire afin de préserver ce qu'elles peuvent de leur existence. Portia elle-même a appris bien des choses depuis sa dernière ponte ; elle éprouve un peu de regret à l'idée que ces connaissances, ces bribes de Savoir, seront perdues avec elle.

Elle se rend une fois encore au temple pour y retrouver un moment la sérénité que lui apporte la dévotion, mais elle se souvient maintenant de ce que Bianca lui a dit : que la voix de la Messagère n'est plus unique, que le cristal émet d'infimes murmures qui inquiètent les prêtresses. Elle a toujours pensé que la perfection mathématique du message devait avoir une signification cachée, transcendante, qui dépassait la simple succession de nombres qui le composait ; ce nouvel événement doit, lui aussi, exprimer quelque chose de plus grand — trop considérable pour être compris par une pauvre araignée qui se contente de tisser et de nouer l'habituel chapelet d'équations et de solutions. Alors, que signifie tout cela ? Rien de bon, selon Portia. Rien de bon.

Tard dans la nuit, elle s'installe sur les plus hautes cimes de Grand-Nid et regarde les étoiles. Elle se demande lequel de ces points lumineux murmure maintenant d'incompréhensibles secrets au cristal.

3.7

La guerre dans les cieux

Kern avait coupé tout contact, laissant la navette des rebelles glisser en direction de la planète verte. L'énorme distance se réduisait à chaque seconde. Holsten s'efforça de dormir, bizarrement tassé sur un siège parfaitement conçu pour atténuer les effets de la décélération, mais seulement pour ça.

Il émergeait du sommeil par à-coups, car le silence de Kern n'avait pas fermé le système des transmissions radio. Il ignorait qui avait lancé le débat, mais il était constamment réveillé par une discussion entre Karst — sur la navette qui les poursuivait — et le rebelle qui s'occupait de la console de communication.

Toujours aussi dogmatique, Karst se considérait comme la voix du *Gilgamesh*, appuyée par l'autorité de toute la race humaine (ou au moins de son représentant non élu, Vrie Guyen). Il exigeait une reddition inconditionnelle, menaçait de les aborder et de les détruire, alors que Holsten lui-même savait pertinemment que les navettes étaient incapables d'exécuter ce genre d'opération. Le chef de la sécurité évoqua aussi la colère du satellite. Enfin, voyant que tous ses arguments restaient sans effet, il s'abaissa jusqu'à proférer des insultes personnelles. Holsten se mit à penser que Guyen tenait Karst pour personnellement responsable de l'évasion des mutins.

Seul point positif, Karst mentionna la présence de Holsten et de Lain. Apparemment, il avait reçu l'ordre de récupérer les otages, même si ce n'était sans doute pas sa priorité. Il exigea de leur parler afin d'obtenir la garantie qu'ils étaient encore en vie. Lain le rassura sur ce point en échangeant avec lui quelques propos acerbes — et en profita pour le dissuader de la contacter à nouveau. Malgré tout, il continua d'inclure leur retour sains et saufs dans la liste de ses demandes obstinées. C'en était presque touchant.

De leur côté, les rebelles bombardèrent Karst avec leurs propres revendications et leur intransigeance, insistant avec force détails sur les difficultés que devrait affronter une colonie lunaire et affirmant qu'une telle implantation était parfaitement inutile. Karst objecta en utilisant les mêmes arguments que Lain leur avait déjà donnés ; il était cependant moins cohérent et ressemblait plutôt à un perroquet qui répète les paroles d'une autre personne.

Après tous ces échanges grossiers, Holsten avait finalement renoncé à dormir. Il interrogea l'ingénieure : « Mais pourquoi se donnent-ils la peine de nous poursuivre ? Pourquoi ne pas tout simplement nous laisser partir, s'ils savent que nous sommes condamnés ? Ce n'est quand même pas pour nous récupérer tous les deux ?

— En tout cas, ce n'est pas pour *toi* », répliqua-t-elle avec brutalité, avant de s'adoucir. « Je… Guyen se sent personnellement impliqué. » Elle avait une intonation étrange et il se demanda comment elle percevait la situation. « Mais ce n'est pas tout. Une fois, sur le *Gilgamesh*, j'ai consulté les dossiers d'aptitude des membres de l'équipe des experts.

— Qui ne sont normalement accessibles qu'à l'équipe de commandement.

— Si cette restriction m'avait arrêtée, j'aurais été une piètre ingénieure en chef. C'est moi qui ai rédigé la plupart des protocoles d'accès. Tu t'es déjà demandé quel score avait pu atteindre notre seigneur et maître pour obtenir ce poste ?

— En fait, *maintenant*, je m'interroge.

— C'est une étude à long terme, tu peux me croire. Qui concerne la capacité de se fixer un but et d'y parvenir malgré toutes les difficultés. Il était de ceux qui ont toujours quatre coups d'avance. S'il nous poursuit en ce moment, et même si ça ressemble à de la rancune, il a de bonnes raisons de le faire. »

Holsten réfléchit un instant à ce qu'elle venait de dire tandis que les mutinés continuaient de fulminer contre Karst. « La compétition, déclara-t-il. Si jamais nous parvenons à échapper au satellite et à nous poser sur la planète… et à échapper à ces araignées monstrueuses.

— Ouais, peut-être, admit Lain. On fiche le camp vers Terraform B, ou je ne sais quoi, et quand on revient, quelques siècles plus tard, on se rend compte que Scoles est bien installé sur la planète, ou même qu'il a passé un accord avec Kern. Guyen…

— Guyen veut la planète, termina Holsten. Il a l'intention de détruire le satellite et de s'emparer de la planète. Mais il ne veut pas avoir à se battre contre un autre adversaire.

— Et en plus… Si Scoles s'y installe et envoie un message du genre *“Venez, les araignées sont très accueillantes”*, beaucoup de gens voudront le rejoindre.

— Donc, en résumé, Guyen ne peut pas nous ignorer. » Une conclusion s'imposa dans l'esprit de Holsten : « Et donc, mis à part notre reddition, la meilleure solution pour lui serait que Kern nous fasse éclater en mille morceaux. »

Lain souleva les sourcils et se tourna vers les haut-parleurs qui diffusaient la querelle en cours.

« Est-ce que nous pouvons savoir si Karst transmet en direction du satellite ? lui demanda Holsten.

— Je ne sais pas. Je peux essayer de le découvrir, si ces crétins me laissent faire.

— Je pense que tu devrais le faire.

— Ouais, je crois bien que tu as raison. » Lain détacha sa sangle et se dégagea prudemment de son siège, ce qui attira aussitôt l'attention de la plupart des mutins. « Écoutez,est-ce que je peux disposer des communications pendant une minute ? Juste pour…

— Il a lancé un drone ! s'écria le pilote.

— Fais voir ! » Scoles fonça vers l'avant, posa une main sur l'épaule de Lain pour la repousser, l'obligeant à lâcher le dossier de Holsten. Elle culbuta vers l'arrière de la cabine. « Et elle ne touche *à rien* tant que nous ne savons pas ce qui se passe. »

Il y eut un bruit de heurt, suivi d'un juron. Lain se mit à gigoter pour s'accrocher à quelque chose et éviter de rebondir.

« Depuis quand les navettes transportent-elles des drones ? » demanda Nessel.

De l'arrière, Lain lui lança : « Certaines en sont équipées.

— Qu'est-ce que les drones peuvent faire ? s'inquiéta quelqu'un.

— Ils peuvent être armés, expliqua le pilote d'une voix tendue. Karst pourrait aussi en

envoyer un pour nous frapper. Un drone va beaucoup plus vite que nous et nous commençons déjà à décélérer. Ils l'ont peut-être lancé maintenant parce qu'ils sont assez près.

— Mais pourquoi on les laisse nous rattraper ? hurla un autre rebelle.

— Parce qu'il faut ralentir si tu ne veux pas faire un gros trou dans la planète au moment de l'atterrissage, connard ! riposta le pilote. Attachez-vous tous ! »

Des amateurs, songea Holsten, horrifié. *Je suis à bord d'un appareil qui veut atterrir sur une planète inconnue et ils ne savent même pas ce qu'ils font*.

Le pilote se battait avec les commandes pour ralentir davantage. Soudain, le *bas* se déplaça vers l'avant de la navette.Holsten glissa sur son siège et se mit à gigoter pour trouver une prise.

« Le drone se rapproche rapidement », commenta Nessel. Holsten se rappela avec quelle vitesse les petits engins automatisés avaient parcouru la distance qui séparait le *Gilgamesh* de la planète, la dernière fois qu'ils avaient été utilisés.

La voix désespérée de Lain résonna dans la cabine pendant qu'elle s'efforçait de revenir vers l'avant : « Écoutez-moi ! Est-ce qu'il y a eu des échanges entre Karst et le satellite ?

— Quoi ? » s'exclama Scoles, et au même instant les haut-parleurs émirent un épouvantable crissement. Chacun porta les mains à ses oreilles, sauf Nessel qui se mit à taper fébrilement sur les commandes du poste de communication.

Holsten vit les lèvres de Scoles articuler « *Arrête ça !* ». D'après la frustration qui se lisait sur le visage de Nessel, il était clair qu'elle n'y parvenait pas.

Le bruit disparut d'un coup, mais pour céder la place à une voix familière.

Elle retentit à travers les haut-parleurs avec toute la puissance d'un dieu en colère, s'exprimant dans l'ancienne langue élégante, l'Impérial C, comme si elle prononçait la malédiction qui allait s'abattre sur tous les auditeurs. D'ailleurs, c'était bien le cas.

Holsten traduisit : *Ici la docteure Avrana Kern. Vous avez été avertis que vous ne deviez pas revenir vers ma planète. Je me moque de vos araignées. Je me moque de vos images. Cette planète constitue mon expérience et je ne laisserai personne la souiller. Si mon peuple et sa civilisation ont disparu, mon héritage est le Monde de Kern, et pas vous qui ne faites que parodier nos prouesses. Vous prétendez être des humains. Allez jouer les humains ailleurs*.

« Elle va nous détruire ! » cria-t-il. Pendant un long moment, les mutins restèrent bouche bée, se regardant les uns les autres.

Lain s'accrochait au dossier des sièges, pâle, la mine défaite, attendant la suite des événements. « Alors, c'est fini ? grogna-t-elle.

— Ce n'est pas ce qu'elle a dit », objecta Nessel, mais peu de gens l'écoutaient.

Bienvenue dans le club des linguistes, pensa amèrementHolsten. Il ferma les yeux.

« La navette change de direction, annonça le pilote.

— Corrige la trajectoire. Fais-nous atterrir, peu importe ce que… », commença Scoles.

Le pilote l'interrompit. « C'est l'autre navette. Celle de la Sécurité. Nous continuons sur la même courbe, mais eux… » Il se pencha vers ses instruments de navigation. « Ils dérivent ? Et maintenant, le drone a disparu… Il ne nous suit plus. Il va nous dépasser.

— C'est peut-être ce qu'ils veulent. C'est peut-être une bombe ? avança Scoles.

— Il faudrait une sacrée bombe pour nous endommager à cette distance, objecta le pilote.

— C’est Kern », déclara Lain. Voyant leurs visages effarés, elle expliqua : « Cet avertissement ne s’adressait pas seulement à nous. Il était pour tout le monde. Kern les a eus, elle a pris le contrôle de leurs systèmes. Mais elle ne peut pas accéder aux nôtres. »

« Beau travail, murmura Holsten dans la radio du masque qui pendillait encore autour de son cou.

— Ferme-la », répliqua-t-elle sur le même canal.

Peu après, la voix de Kern se fit de nouveau entendre : après quelques crachotements, elle parla dans leur langue afin que tous puissent comprendre ce qu’elle disait.

« Vous croyez vraiment m’avoir échappé en me bloquant l’accès à vos ordinateurs ? Vous m’avez simplement empêchée de détourner votre navette et de la renvoyer vers votre vaisseau. Vous m’avez empêchée de vous traiter avec miséricorde et pondération. Je vous laisse une dernière chance de me donner accès à vos systèmes, sans quoi je n’aurai pas d’autre choix que de vous détruire. »

« Si elle voulait nous pulvériser, elle l’aurait déjà fait », affirma un des mutins. Holsten se demanda sur quoi il se fondait pour affirmer cela.

« Donnez-moi la radio, dit Lain. J’ai une idée. » Une fois encore, elle se démena pour se rapprocher du poste de communication. Cette fois, Scoles l’attira vers lui en lui plaçant le canon d’un pistolet sous le nez. Elle fut emportée par son mouvement et ils faillirent s’écraser tous les deux contre le dossier du pilote.

« Qu’est-ce que vous pensez de Kern, docteur Mason ? demanda Scoles tout en dévisageant Lain d’un air furibond.

— Elle est humaine. » C’était la première idée qui lui venait à l’esprit. Voyant le regard courroucé de Scoles, il expliqua : « Je crois qu’elle est humaine. Ou qu’elle *a été* humaine autrefois. C’est peut-être un hybride de machine et d’être humain. Elle a fouillé dans la base de données du *Gilgamesh* et, par conséquent, elle sait qui nous sommes, que nous représentons les derniers survivants de la Terre. Je crois que cela signifie *quelque chose* pour elle. Cela dit, le laser dont elle dispose doit consommer énormément d’énergie, beaucoup plus qu’il ne lui en faudrait pour nous envoyer nous écraser ou pour surcharger notre réacteur. Elle n’utilisera ses armes que si elle y est absolument obligée. Même la technologie de l’Ancien Empire a ses limites en ce qui concerne l’énergie. En dernier ressort, elle pourra tirer sur nous, mais elle essaiera d’abord de nous éloigner si elle le peut. Ce dont elle est incapable pour le moment parce que nous l’avons limitée au poste de communication. »

Scoles relâcha Lain avec un grognement ; l’ingénieure expliqua aussitôt quelque chose à Nessel et à un autre mutin, à propos de la restauration des liens vers l’ordinateur de bord.

« Elle va tenter de nous tuer ? » demanda froidement Scoles.

Qu’est-ce que je peux lui répondre ? Que cela dépendra de son humeur ? De la Kern à laquelle nous nous adressons à un moment donné ? Holsten déboucla sa ceinture et rampa lentement vers eux avec l’idée d’amener Kern à changer d’avis. « Je crois qu’elle est issue d’une culture qui s’est autodétruite et qui a empoisonné la Terre. Je ne sais pas comment elle réagira. Je crois qu’elle lutte contre elle-même.

— C’est mon dernier avertissement, annonça la voix de Kern.

— Les systèmes du satellite se réveillent, prévint le pilote. Ils se verrouillent.

— Est-ce qu’on pourrait faire le tour de la planète et amener l’autre navette entre nous ?

demanda Scoles.

— Impossible. Nous sommes complètement vulnérables. Mais je suis maintenant sur une trajectoire d'atterrissage. D'ici vingt minutes, nous entrerons dans l'atmosphère, ce qui pourrait l'empêcher d'utiliser ses lasers.

— Prêt ! lança Lain.

— Comment ça ? Prêt à quoi ? demanda Scoles.

— Nous avons isolé la base de données de l'ordinateur de bord et elle est maintenant connectée aux communications, expliqua Nessel.

— Cette Kern a accès à notre base de données, traduisit Scoles. Vous croyez que ça va la faire hésiter ?

— Non, dit Lain. Mais j'avais besoin d'enregistrer une transmission. Holsten, viens par ici. » Il s'ensuivit une sorte d'affreux ballet aérien. Passant de main en main, le linguiste fut installé sur un siège, devant la console de communication, et se retrouva penché vers l'avant de la navette à cause de la décélération.

« Elle va nous faire griller », expliqua Lain tout en aidant Holsten à s'installer. Cette perspective semblait presque l'exciter. « Tu peux l'amadouer, ou tenter quelque chose ?

— Je… J'avais bien une idée…

— Alors, suis ton idée, je suivrai la mienne, dit Lain. Mais fais-le *maintenant*. »

Holsten observa le panneau de la console, puis ouvrit un canal vers le satellite — *en espérant qu'elle n'a pas écouté aux portes* — et envoya : « Docteure Kern. Docteure Avrana Kern.

— Je ne tiens pas à négocier, répondit la voix sévère.

— Je voudrais parler à Eliza. »

Kern prononça quelques paroles hachées — et le cœur de Holsten bondit dans sa poitrine quand elles furent remplacées par une transmission en Impérial C. Eliza était de retour.

[illegible] entraînera des représailles immédiates.

Holsten rédigea sa réponse aussi rapidement que possible, puis la traduisit : *Eliza, nous vous confirmons que nous n'avons pas l'intention d'exercer la moindre influence sur le Monde de Kern*. Il était presque certain qu'Eliza était un ordinateur. Quelles pouvaient être les limites de sa connaissance et de son programme ?

[illegible]

Eliza, pourrions-nous parler à la docteure Avrana Kern, s'il vous plaît ? demanda Holsten.

La voix attendue tonna dans l'étroite cabine : « Comment osez-vous… ?

— Salut ! déclara Lain, et la voix de Kern fut brusquement coupée.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Scoles.

— Un signal de détresse, expliqua Lain. Une retransmission continuelle de son propre signal de détresse. » Pendant ce temps, Holsten envoyait : *Docteure Kern, pourrais-je parler à Eliza, s'il vous plaît ?*

La réponse qui leur parvint était brouillée. Presque un bruit blanc. Il perçut une douzaine de bribes de phrases venant de Kern et d'Eliza, constamment coupées par les systèmes du satellite qui tentaient de traiter en priorité le message de détresse.

« Nous sommes presque dans l'atmosphère, annonça le pilote.

— Nous avons réussi, ajouta quelqu'un.

— Il ne faut pas… », commença Lain, mais au même instant les communications devinrent complètement silencieuses, au point que Holsten dut vérifier ses instruments pour s'assurer que le système fonctionnait toujours. Le satellite n'émettait plus rien.

« Nous avons bloqué ses transmissions ? demanda Nessel.

— Qu'est-ce que vous entendez par "nous" ? répliqua sèchement Lain.

— Mais, écoutez, ça veut dire que n'importe qui peut venir sur cette planète, tous les gens du *Gil*… », commença la rebelle, qui fut interrompue par un nouveau rugissement des haut-parleurs. C'était la voix furieuse de Kern.

« Non, vous n'avez pas réussi à me faire taire. »

Lain porta aussitôt les mains à sa taille pour boucler sa ceinture de sécurité, puis elle s'agrippa à Holsten.

« Accrochez-vous ! » lança quelqu'un. Un avertissement inutile.

Le linguiste regarda vers son ancien fauteuil, à l'arrière de la cabine. Il aperçut brièvement la soute, où les autres mutins gigotaient désespérément pour se retenir à quelque chose. Un éclair terrible laissa une empreinte sur ses rétines et le mouvement régulier de la navette se transforma en culbute… Une forte vibration fit gronder la coque et il pensa *C'est l'atmosphère. Nous sommes entrés dans l'atmosphère*. Le pilote lança une bordée de jurons en se démenant pour reprendre le contrôle de l'appareil. Lain serrait fortement Holsten dans ses bras car il n'avait pas fini d'attacher ses sangles. De son côté, il se cramponna de toutes ses forces à son siège, avec l'impression que l'univers entier essayait de lui faire lâcher prise.

Les portes de la soute s'étaient refermées automatiquement. Sur le moment, il ne comprit pas que l'arrière de l'appareil avait été arraché.

La partie avant — la cabine — se mit à tomber vers les vastes étendues vertes de la planète.

3.8

Guerre asymétrique

Les individus de l'espèce Portia ne possèdent pas de doigts, mais leurs ancêtres ont érigé des constructions et employé des outils pendant des millions d'années, bien avant d'atteindre une forme d'intelligence évoluée. Les araignées disposent de deux palpes et de huit pattes pour agripper et manipuler des objets. Leur corps entier évoque une main à dix doigts, munie de deux pouces et capable de produire un fil solide et une substance adhésive. Le principal inconvénient est qu'elles doivent travailler en se fondant sur l'odorat et le toucher, ce qui les oblige à porter régulièrement leur ouvrage devant leurs yeux afin de le vérifier. Elles se sentent plus à l'aise quand elles sont suspendues, car elles pensent et créent en trois dimensions.

La mission actuelle de Portia repose sur deux fils d'innovation. L'un d'eux est la fabrication d'armures — ou son équivalent pour une espèce qui ne connaît pas l'usage du feu et du métal.

La colonne de fourmis a fait halte pour la nuit, formant une forteresse vivante et imprenable. Portia et ses compagnes sont agitées de petites contractions, trépignent nerveusement, sachant que nombre d'éclaireuses ennemies fouillent la forêt, prêtes à attaquer tous ceux qu'elles trouvent et à donner l'alerte. Une rencontre fortuite pourrait attirer toute la colonie à leurs trousses.

Bianca surveille de près ses assistants, chargés de tuer et de démembrer les coléoptères. Les mâles exécuteront de toute évidence leur partie du plan, mais ils ne sont pas assez braves pour former l'avant-garde. C'est à Portia et à ses camarades que revient l'impossible tâche d'infiltrer la colonie endormie en emportant leur arme secrète.

Le troupeau de Paussidés élevé par Bianca a été amené de Grand-Nid. Ce ne sont pas par nature des animaux grégaires et la marche s'est révélée particulièrement pénible. Ils sont arrivés avec un retard inquiétant, tard dans la nuit, et l'aube qui approche verra l'ennemi se remettre en mouvement.

Plusieurs carabes astucieux se sont échappés. Les autres semblent communiquer entre eux en répandant des odeurs et en se touchant les antennes, au point que Bianca se demande s'ils n'envisagent pas une action de masse. Elle ignore si les Paussidés sont capables de réfléchir, mais elle estime qu'ils se comportent plus intelligemment que la plupart des animaux. Dans le monde de l'alchimiste, il n'existe pas un large fossé entre les êtres pensants et les autres ; seulement un vaste continuum.

Quoi qu'il en soit, les coléoptères ont planifié une évasion trop tardive. Ils sont coincés. Leur massacre est rondement mené et les assistants de Bianca récupèrent leurs carapaces. Les artisanes de Grand-Nid entament aussitôt la fabrication des armures à partir de leurs dépouilles ; elles revêtent Portia et ses camarades d'une cuirasse chitineuse, lourde et

encombrante. Utilisant leurs crochets et la puissance de leurs pattes, elles fendent et tordent les carapaces afin de les adapter pour le mieux aux corps des guerrières, assurant chaque élément avec des fils de soie.

Pendant qu'elles travaillent, Bianca explique sa théorie. Les Paussidés utilisent apparemment des odeurs nombreuses et complexes pour amener les fourmis à leur fournir le vivre et le couvert. Ces odeurs changent constamment pour s'adapter aux modifications des défenses de la colonie. Le langage chimique des carabes est très complexe et Bianca n'a pas réussi à le décrypter.

Cependant, pour survivre, les coléoptères emploient une odeur essentielle qui ne change pas. Elle ne sert pas à attaquer les fourmis mais leur indique simplement *qu'il n'y a rien*. Les carabes n'entretiennent aucune relation particulière avec les fourmis, sauf quand ils souhaitent provoquer une interaction de manière explicite. L'odeur en question n'indique pas qu'il s'agit d'un ennemi, d'une fourmi ou qu'il s'agit d'un simple caillou inanimé, elle signifie qu'il n'y a *rien du tout*. Contre les fourmis presque aveugles, qui réagissent en fonction des odeurs, les Paussidés utilisent une sorte de système d'invisibilité active ; même quand une fourmi les touche ou palpe leur carapace avec ses antennes, la colonie n'enregistre aucune information ; un simple espace vacant qu'il faut éviter.

Cette odeur neutre persiste même après la mort d'un individu, mais pas très longtemps. C'est la raison pour laquelle le massacre des coléoptères a eu lieu à la dernière minute. Bianca explique à Portia et ses camarades qu'elles doivent agir très vite. Elle ne sait pas combien de temps va durer leur protection odorante.

Alors, nous pouvons les tuer sans qu'elles réagissent, conclut Portia.

Absolument pas. Ce n'est pas votre mission, réplique Bianca avec des mouvements furieux. *Combien de fourmis crois-tu pouvoir détruire ? Et si tu les attaques, leur système d'alarme pourrait neutraliser l'odeur de ton armure.*

Dans ce cas, nous détruirons la caste des pondeuses, déclare Portia. Même en mouvement, la colonie s'accroît et produit des œufs pour remplacer ses pertes.

Non. Vous allez vous disperser dans la colonie comme prévu et attendre que vos colis se dégradent.

Ces paquets constituent l'autre partie du plan, l'autre réussite de la science des arachnides. Bianca les a fabriqués elle-même en mélangeant divers agents chimiques aux restes des Paussidés ; elle a enfermé le résultat dans des cocons étanches — mais qui ne le resteront pas très longtemps.

Chez le peuple de Portia, l'alchimie a déjà une longue histoire. Évoluant à partir des marqueurs odorants qu'employaient leurs lointaines ancêtres, elle s'est rapidement affinée au contact des autres espèces, telles que les fourmis, qui peuvent être habilement manipulées et leurrées par des senteurs artificielles. Pour une araignée comme Bianca, qui bénéficie d'une longue pratique et du Savoir des générations passées, les expériences de chimie passent par la perception oculaire ; néanmoins, tous ses sens y participent et aident le remarquable cortex visuel de son cerveau. Elle considère les différentes substances et leur mélange dans un langage mental représentatif de la chimie moléculaire. Elle déclenche les réactions grâce à des catalyseurs exothermiques produisant de la chaleur sans présenter les dangers d'une flamme vive.

Tout comme les produits chimiques qu'ils renferment, les cocons ont une durée de vie limitée. Soigneusement conçus, ils libéreront leur contenu au bout d'une durée déterminée, ce qui est essentiel pour cette mission car Portia et ses camarades n'auront aucun moyen de se contacter pour coordonner leur action.

Quand Bianca leur fournit leurs armes, elles savent ce qu'elles ont à faire. La forteresse mobile de l'ennemi se trouve devant elles, au cœur de la forêt sombre. Elles doivent accomplir leur tâche durant le court délai qui leur est imparti, sinon elles mourront, et leur civilisation ne tardera pas à les suivre dans l'oubli. Pourtant, elles sont oppressées par leur instinct de conservation. Elles avancent lentement, d'une démarche hésitante, en dépit des injonctions de Bianca, restée à l'arrière. La peur de la mort a précédé de loin le développement de leur intelligence et la moindre idée d'altruisme social. Malgré l'enjeu, elles ont du mal à réprimer leur angoisse.

Puis la nuit fait subitement place au jour et les araignées lèvent les yeux vers le firmament d'où les étoiles ont été bannies un moment.

Quelque chose approche.

Elles sentent l'air qui frémit de colère, la terre qui tremble pour exprimer sa solidarité. Les araignées se recroquevillent dans leurs lourdes armures, terrifiées, déconcertées. Une boule de feu traverse le ciel, suivie par un grondement de tonnerre. Aucune d'elles ne comprend de quoi il s'agit.

Le bolide a perdu de la vitesse quand il frappe le sol, en plein dans la zone parcourue par les éclaireuses de l'ennemi, mais le fracas de l'impact résonne dans leurs pattes sensibles comme si l'univers entier venait de hurler un mot jusqu'alors tenu secret.

Pendant un moment, les araignées demeurent immobiles, pétrifiées par une terreur animale. Puis l'une d'elles demande ce que c'était et Portia fouille dans la partie de son esprit qui a toujours été attirée par le mystère : la conviction effrayante et merveilleuse que le monde ne se résume pas à ce que voient ses yeux ni à ce que sentent ses pattes.

La Messagère est descendue jusqu'à nous, leur dit-elle. À cet instant — sans même tenir compte de sa peur ou de son espoir —, elle en est vraiment convaincue car ce qui vient d'arriver dépasse tellement toutes ses expériences que seul un prodige peut l'expliquer.

Quelques araignées sont stupéfaites, d'autres se montrent sceptiques. Une de ses camarades l'interroge : *Qu'est-ce que cela signifie ?*

Cela signifie que vous devez accomplir votre mission ! leur lance Bianca en frappant le sol. *Il vous reste peu de temps ! Allez-y ! Allez-y ! Et si la Messagère est venue pour vous, cela veut dire qu'elle vous soutient, mais seulement si vous réussissez ! S'il s'agit bien de la Messagère, montrez-lui la force et l'ingéniosité de Grand-Nid !*

Portia acquiesce en agitant vivement ses palpes, et toutes ses camarades l'imitent. En regardant le sillage de fumée qui obscurcit encore les étoiles nocturnes, la guerrière sait qu'il s'agit d'un signe du ciel — du ciel de la Messagère. Pour elle, toutes ces heures passées dans la contemplation respectueuse des mystères mathématiques du Temple, si près de la révélation, ont conduit à ce moment.

Elle donne le signal : *En avant !* Les araignées du commando se dirigent vers l'ennemi, sachant que Bianca et son équipe les suivront. Leur armure de coléoptère est lourde, limite leur vision, rend la course difficile et interdit les sauts. Elles sont comparables à des

plongeuses expérimentales, prêtes à descendre dans un environnement hostile avec leur scaphandre pour seule protection.

Elles traversent la forêt aussi rapidement que possible ; la carapace noire presse contre leurs articulations, les entrave, les oblige à clopiner. Elles sont pourtant déterminées, et quand elles passent près des fourmis, celles-ci ne détectent que le vent.

Les éclaireuses sont agitées, déjà en route vers l'incendie et la fumée qui marquent la chute de la Messagère ; leur comportement résolu, aveugle et athée les pousse à créer un coupe-feu pour préserver leur colonie — et involontairement leurs ennemies.

La forteresse apparaît tout à coup devant Portia et ses compagnes. Cette forteresse, *c'est* la colonie. Les fourmis ont érigé autour d'un tronc une vaste structure vivante qui s'étend sur des dizaines de mètres carrés, horizontalement et verticalement. Au cœur de cette citadelle se trouvent les couvoirs et les pouponnières, les réserves de nourriture, les rangées de chrysalides qui fourniront la prochaine génération de guerrières ; toutes les salles, les tunnels et les conduits sont constitués de fourmis accrochées les unes aux autres par les pattes et les mandibules ; l'édifice entier est un monstre glouton, prêt à dévorer n'importe quel intrus. De plus, les fourmis ne dorment pas complètement. Des ouvrières parcourent constamment les tunnels pour nettoyer les déchets et emporter les cadavres ; les couloirs eux-mêmes se modifient, se réalignent afin de réguler l'aération et la température interne de la forteresse. C'est un château dont les murs se déplacent et peuvent s'ouvrir soudainement sur des oubliettes.

Portia et ses camarades n'ont pas le choix. Elles sont les championnes de Grand-Nid, des guerrières chevronnées qui ont affronté les fourmis sur des douzaines de champs de bataille. Pourtant, elles n'ont vaincu que rarement, et souvent de justesse. La plupart du temps, elles n'ont fait que limiter les pertes ou ralentir l'ennemi. Toutes savent maintenant que l'entraînement, la vitesse et la force ne peuvent pas venir à bout des effectifs de l'ennemi ni arrêter la progression de la super-colonie, dont cette forteresse n'est qu'un membre détaché. Et même si elles n'en comprennent pas toutes les implications, elles n'ont pas d'autre plan que celui de Bianca.

Elles se séparent à l'approche de la citadelle. Chacune cherche une entrée différente dans l'énorme édifice. Portia décide de grimper ; elle hisse sa lourde carapace sur une échelle de fourmis vivantes, sent leurs pattes et leurs antennes frémir à son passage, tâter sa protection ventrale. Pour l'instant, tout se passe bien : elle n'est pas reconnue comme une intruse. La guerrière peut facilement imaginer ce qui se passerait si la colonie détectait sa présence. Le mur tout entier deviendrait une gueule féroce capable de la disséquer et de la dévorer. Elle n'aurait aucune chance.

Un peu plus loin, une de ses camarades connaît ce sort funeste. Son odeur d'aranéide s'est échappée par une ouverture de son armure ; aussitôt, une paire de mandibules se referme sur une de ses pattes et la tranche au niveau de l'articulation. L'écoulement du fluide excite les fourmis proches. En un instant, elle est recouverte d'insectes enragés. Ignorant les parties de son corps protégées par l'armure, les fourmis suivent la piste du sang, pénètrent par la plaie dans les entrailles de l'importune qui se débat, la déchirent de l'intérieur tandis que les plaques d'invisibilité retombent une à une, sans provoquer d'autres réactions.

Portia avance résolument et découvre une des ouvertures permettant à la forteresse de

respirer. Elle y entre en s'agrippant aux corps endormis qui l'entourent. Maintenant avec ses palpes le cocon qui se désagrège lentement, elle le presse contre son corps pour éviter qu'il se déchire sur les angles nombreux de son environnement. Elle s'enfonce plus loin dans la masse des fourmis, suit les conduits d'aération, les tunnels, bouscule les ouvrières laborieuses, mais sans attirer l'attention. L'armure tient efficacement son rôle.

Brusquement, elle se rend compte que tout ne va pas si bien. Elle est invisible, mais elle provoque des réactions. Quand elle bloque une bouche d'aération, la colonie le remarque. Quand elle doit écarter des fourmis pour se frayer un passage, elle ajoute au sentiment collectif qui se forge lentement et signale qu'il se passe quelque chose d'anormal. En avançant dans les profondeurs ténébreuses de la forteresse vivante, elle détecte autour d'elle des mouvements plus nombreux, une agitation qui est le symptôme manifeste de sa présence. Les tunnels se referment derrière elle ; par le toucher, la colonie cherche ce que son odorat ne peut percevoir.

Portia sent devant elle un brusque mouvement qui ne provient pas d'une fourmi. Durant un instant, dans la pénombre, elle se trouve face à face avec un Paussidé, qui tâte sa fausse carapace avant de s'enfuir, horrifié. Elle le poursuit instinctivement et le coléoptère lui ouvre involontairement le chemin vers les profondeurs du nid, mais la pousse à la limite de ses forces. Elle a très chaud, ses muscles sont douloureux, son cœur a du mal à oxygéner les fluides qui irriguent son corps. Sa vision se trouble par moments et seul son instinct primaire lui permet de continuer.

Elle sent toute la colonie frémir autour d'elle, se réveiller.

Et le pire se produit. Une antenne inquisitrice détecte une faille dans sa cuirasse et touche sa propre carapace. Aussitôt, elle sent un poids peser sur une de ses pattes ; la fourmi la mord et s'accroche furieusement tout en donnant l'alerte. Le tunnel se désagrège, les insectes se détachent les uns des autres pour chercher l'intruse dont la présence est désormais évidente.

Portia se demande si elle s'est enfoncée assez loin. Après tout, sa survie n'est pas nécessaire au succès du plan de Bianca, même si elle préférerait personnellement pouvoir en réchapper.

Elle essaie de se recroqueviller, de ramener ses pattes contre son corps, mais elle est couverte de fourmis et a du mal à respirer ; de plus, la chaleur engourdit sa réflexion. Elle est étouffée par les palpations constantes des insectes.

Le cocon qu'elle a précieusement conservé choisit cet instant pour se déchirer. La toile cède avec une précision chronométrique ; son contenu pressurisé se répand, dégageant brusquement un gaz âcre et pestilentiel.

Portia perd connaissance, l'explosion initiale la fait presque suffoquer. Quand elle revient à elle, après une période indéterminée, elle se retrouve sur le dos, les pattes repliées, portant toujours la majeure partie de son armure et entourée de fourmis. La forteresse tout entière s'est écroulée, désintégrée en un amas d'insectes d'où émergent difficilement une poignée d'araignées. Les fourmis ne les attaquent pas. Pourtant, elles ne sont pas mortes : elles agitent leurs antennes, quelques-unes titubent ici et là, mais la colonie a perdu son objectif.

Portia cherche à se dégager de cette masse somnolente, mais elle est entourée par les insectes, par la multitude d'insectes qui formaient la structure écroulée. Elle a l'impression que ces derniers peuvent se réveiller à tout moment et se rappeler la place qu'ils occupent

dans ce monde.

Moins de la moitié du commando a survécu. Ses camarades rampent vers elle avec peine, certaines sont blessées. Toutes paraissent épuisées par le poids de l'armure qu'elles ont dû porter. Elles ne sont pas en état de combattre.

Une de ses compagnes la touche alors pour attirer son attention. Comme le tapis de fourmis étourdies sur lequel elles marchent ne leur permet pas de converser, elle lui envoie de grands signaux avec ses palpes : *Elle arrive. Ils arrivent.*

En effet, Bianca et ses assistants mâles les rejoignent, et ils ne sont pas seuls. D'autres fourmis les accompagnent, trottinant sagement à leurs côtés. Elles sont plus petites que les envahisseuses et viennent probablement des colonies domestiquées par Grand-Nid.

Portia se dégage de ce marécage d'insectes qui gigotent faiblement, se traîne vers la lisière de la forteresse éboulée pour venir s'écrouler devant Bianca.

Que se passe-t-il ? demande-t-elle. *Qu'avons-nous fait ?*

J'ai simplement saturé la zone avec une forme modifiée de l'odeur des Paussidés qui vous a protégées, explique l'alchimiste avec des mouvements précis de ses pattes, tandis que ses palpes continuent de lancer des instructions à son équipe. *Toi et tes sœurs, vous avez pénétré assez loin à l'intérieur de la forteresse et le gaz s'est suffisamment diffusé pour affecter toute la colonne ennemie, comme je l'espérais. Nous les avons plongées dans un parfum d'absence.*

Les mâles guident maintenant les fourmis domestiques en les exposant à des odeurs soigneusement déterminées. Portia se demande si ces petites ouvrières sont là pour exterminer la multitude de leurs congénères hostiles.

Je ne comprends toujours pas, confesse-t-elle.

Bianca répond d'une manière plutôt désinvolte : *Imagine une toile qui représente la manière dont les fourmis connaissent le monde, dont elles agissent et réagissent, et surtout la manière dont elles influencent les autres fourmis. Une toile très complexe, que nous venons d'effilocher et de détruire complètement. Elles se retrouvent désorganisées, sans aucune directive.*

Portia balaie du regard l'immense armée de fourmis qui errent maintenant sans but. *Alors, elles sont vaincues ? Ouvont-elles retisser leur toile ?*

Elles pourraient certainement le faire, mais je n'ai pas l'intention de leur en laisser l'occasion.

Les fourmis domestiquées se répandent parmi leurs grandes cousines, leur touchent les antennes pour communiquer à la manière de leur espèce. Portia les observe d'abord d'un air perplexe, puis avec stupeur, enfin avec un sentiment proche de la peur en voyant le terrible effet que Bianca vient de déchaîner. Chaque fois qu'une guerrière est touchée par une fourmi apprivoisée, elle reçoit aussitôt une consigne. Elle se met alors à trottiner, comme toutes les fourmis de par le monde, mais sa tâche est simple : elle parle à d'autres congénères étourdies, les réveille et les convertit à sa cause. Le message de Bianca se répand de manière exponentielle, comme une maladie contagieuse. Un nouveau frémissement parcourt la colonie effondrée et lève dans son sillage une armée domestique.

Je leur tisse une nouvelle structure, poursuit Bianca. *Maintenant, elles suivront nos propres fourmis. Je leur ai donné un nouvel état d'esprit et elles sont devenues nos alliées. Nous possédons une armée de soldats. Nous avons conçu une arme capable de vaincre les fourmis, quel que soit leur nombre, pour en faire nos alliées.*

Tu es vraiment la plus intelligente d'entre nous, déclare Portia. Bianca accepte le

compliment avec modestie, puis écoute la guerrière ajouter : *Alors, c'est toi qui as fait trembler la terre ? Qui a lancé la lumière et la fumée pour attirer les éclaireuses et faire diversion ?*

Non, ce n'était pas moi, admet Bianca en hésitant. *J'attends des rapports sur cet événement. Tu pourrais peut-être enquêter, quand tu te seras débarrassée de cette cuirasse disgracieuse. Je crois que quelque chose est tombé du ciel.*

3.9

Premier contact

Ils avaient atterri.

La cabine de la navette était restée relativement aérodynamique ; cependant, malgré les efforts du pilote pour activer les rétrofusées, actionner les volets et déclencher les parachutes, il semblait évident que la première trace de l'homme sur ce nouveau monde vert ressemblerait à un énorme cratère. Pourtant, l'appareil brisé s'était frayé un chemin dans l'atmosphère, luttant contre les turbulences sans jamais se mettre à tourbillonner de façon incontrôlée. Holsten apprit plus tard que le largage de la soute était *prévu* par les systèmes de commandes. Le pilote avait pu délester l'engin de son dernier fragment tordu juste avant l'arrivée dans l'atmosphère ; le débris avait laissé un sillage de feu dans le ciel de leur nouveau monde, comme pour annoncer la venue d'un messie.

Pour autant, cela ne signifiait pas que l'atterrissage s'était fait sans heurt. Ils avaient frappé violemment le sol, selon un angle assez dangereux, au point que la ceinture d'un mutin avait cédé et qu'il s'était écrasé — mortellement — contre le poste de communication. Holsten lui-même avait senti quelque chose craquer dans sa poitrine quand les principes de la physique avaient tenté de l'arracher à ses sangles. Lain avait finalement réussi à le retenir, mais il avait perdu connaissance au moment de l'impact. Comme tous les autres.

Lorsqu'il se réveilla et comprit que l'appareil s'était posé, il constata également qu'ils étaient dans l'obscurité. Seuls clignotaient les voyants d'alarme, pour leur rappeler à quel point la situation était mauvaise ; les écrans étaient éteints ou brisés. Quand un passager se mit à sangloter, Holsten l'envia un moment car il avait énormément de mal à respirer.

« Mason ? » Il entendit la voix de Lain dans son masque. D'après son intonation ce n'était pas la première fois qu'elle l'appelait.

« H-hh…, parvint-il à marmonner.

— Merde ! » Il l'entendit s'agiter près de lui, puis grommeler : « Allons, allons ! Nous devons avoir une alimentation de secours. Je distingue tes putains de voyants, saloperie. Tu ne vas quand même pas me faire de l'œil avec tes saletés de voyants et me faire croire qu'il n'y a pas… » Et la cabine fut soudain plongée dans une faible clarté ambrée ; une bande lumineuse qui cerclait le plafond de l'habitacle révéla une scène étonnamment tranquille. Contrairement à la malheureuse victime, les autres étaient toujours attachés sur leur siège. Scoles, Nessel, le pilote, Lain et Holsten, plus deux autres rebelles, un homme et une femme. Le fait que de fragiles humains soient encore en vie signifiait aussi que l'intérieur de la cabine était presque intact. Cependant, rien ne semblait fonctionner. Même le fantôme malveillant d'Avrana Kern avait été exorcisé du panneau de contrôle.

« Merci bien, qui que tu sois », déclara Scoles, mais il fronça les sourcils en voyant qu'il s'agissait de Lain. « Tout le monde répond. Qui est blessé ? Tevik ? »

Holsten découvrit plus tard que Tevik était le nom du pilote. Ce dernier annonça qu'il avait une douleur dans la main et qu'il s'était peut-être brisé un os. Tous avaient des contusions et les yeux injectés de sang — presque jusqu'à l'iris — mais seul Holsten paraissait sérieusement blessé. Lain estima qu'il avait une côte brisée.

Scoles s'extirpa de son siège pour chercher une trousse médicale, puis tendit aux autres des analgésiques — une double ration pour Holsten et Tevik. « Ce sont des médicaments d'urgence, très puissants, prévint-il. Ça signifie que vous n'aurez plus mal, même quand vous le devriez. Vous risquez une déchirure musculaire si vous faites des efforts.

— Je n'ai vraiment pas envie de faire d'efforts », assuraHolsten d'une voix faible. Lain lui baissa sa combinaison jusqu'à la taille et enroula un bandage autour de son torse. On mit un plâtre autour de la main de Tevik.

« Et maintenant, quel est le plan ? demanda Lain tout en soignant le linguiste. Sept humains pour peupler une nouvelle Terre, c'est ça ? » Relevant les yeux, elle vit que Scoles braquait un pistolet vers elle. Holsten crut un instant qu'elle allait lui lancer quelque sarcasme, mais elle jugea plus sage de se taire.

« Nous pouvons continuer à cinq », répondit tranquillement le chef des rebelles, que ses compagnons dévisageaient d'un air perplexe. « Et c'est ce que nous ferons si je ne peux pas compter sur vous. Ce sera difficile de survivre ici. Nous devons tous pouvoir nous fier aux autres. Maintenant, soit vous faites partie de l'équipe, soit vous gaspillez des provisions qui pourraient profiter à quelqu'un d'autre. »

Lain regarda un instant son arme. « Je ne crois pas avoir le choix — et je ne dis pas ça parce que vous êtes prêt à m'abattre. Maintenant que nous sommes ici, les options sont limitées.

— Très juste », admit Scoles, visiblement à contrecœur. « C'est vous l'ingénieure. Aidez-nous à récupérer de cette épave tout ce qui nous sera utile. Tout ce qui pourra servir à nous chauffer ou nous éclairer. Tout l'équipement de la cabine. »

Il reconnaissait implicitement que le matériel qu'il avait *projeté* d'employer pour bâtir son nouveau monde avait été perdu à la lisière de l'atmosphère, en même temps que la majorité de ses disciples.

« J'ai reçu des données sur l'environnement », déclara Tevik, qui avait converti sa console manuelle en détecteur improvisé. « La température est supérieure de six degrés à celle du vaisseau, l'atmosphère contient cinq pour cent d'oxygène en plus. Rien de toxique.

— Des risques de contamination ? lui demanda Nessel.

— Qui sait ? Ce que je peux vous dire, c'est qu'il nous reste un seul scaphandre. Le reste du matériel a été pulvérisé avec la soute. Et sans les épurateurs, mon cadran indique qu'il nous reste de l'air respirable pour deux heures au maximum. »

Après cette annonce, tout le monde demeura silencieux pendant un moment. Chacun songeait aux virus mortels, aux bactéries anthropophages, aux spores fongiques.

« Le sas pourra être actionné manuellement », précisa enfin Lain. Alors que tous les autres songeaient à leur mort imminente, elle avait *réfléchi*. « Le kit médical peut analyser les microbes de l'atmosphère. Si on a affaire à des trucs extraterrestres, on est foutus, parce qu'il ne saura pas comment les traiter. Mais c'est une planète terraformée, alors espérons que toutes les bestioles qui se trouvent dehors sont du genre de celles de la Terre. Quelqu'un doit

sortir faire un tour.

— Vous êtes volontaire ? demanda Scoles d'un ton acerbe.

— Bien sûr.

— Pas vous. Bales, mets le scaphandre. » Il donna un petit coup de coude à l'autre femme rebelle, qui hocha la tête d'un air sombre et lança un regard mauvais en direction de Lain.

« Vous savez faire fonctionner un analyseur médical ? s'enquit l'ingénieure.

— Mieux que vous. Je suis assistante clinicienne », rétorqua Bales d'une voix aigre. Holsten se souvint alors qu'elle avait plâtré la main de Tevik.

Ils l'aidèrent à enfiler le scaphandre ; l'opération se révéla difficile car ce n'était pas une armure renforcée comme celles de la Sécurité mais une simple combinaison blanche. Comme il n'était pas nécessaire de la pressuriser, elle était beaucoup trop ample et toute flasque. Le casque disposait de plusieurs visières, allant de la protection contre la poussière abrasive jusqu'à l'exposition directe à la lumière du soleil. En outre, il possédait suffisamment de caméras et d'afficheurs virtuels pour se déplacer avec une visière opaque en cas de besoin. Nessel connecta ensuite le scanner médical au scaphandre. De son côté, Lain parvint à ressusciter un petit écran de la cabine grâce à l'alimentation de secours, ce qui devait leur permettre de recevoir les données d'une caméra de Bales. Personne n'évoqua les dangers inconnus qui pouvaient attendre l'exploratrice, ni le fait que sa combinaison n'était sans doute pas adaptée pour y faire face.

Scoles souleva la porte du sas, puis la referma derrière Bales. Les issues n'étant pas alimentées, elle devrait se débrouiller toute seule pour sortir de l'appareil.

Ils suivirent ses mouvements sur l'écran pendant qu'elle ouvrait la porte extérieure. L'obscurité du sas fut bientôt remplacée par une faible lumière ambrée et l'image oscilla vivement quand Bales se laissa tomber sur le sol. Lorsque la caméra fut stabilisée, elle révéla une vision d'enfer : un sol noirci, fumant, encore ardent par endroits, une affreuse brume jaunâtre et malsaine éclairée par les feux de détresse extérieurs.

« C'est un désert », observa quelqu'un, mais Bales releva la tête et quitta des yeux le sillon calciné que la cabine avait creusé dans la terre. Elle tourna son regard, et la caméra, vers la forêt.

La première pensée de Holsten fut machinalement : *De la verdure*. En vérité, les alentours étaient plongés dans les ténèbres, mais il se souvenait de l'aspect de la planète quand ils se trouvaient en orbite : c'était bien la grande bande verte qui recouvrait la majeure partie des régions tropicales et tempérées. Il fouilla dans ses souvenirs de la Terre — une Terre lointaine, empoisonnée. Depuis sa naissance, il n'avait jamais rien vu de pareil à cette végétation luxuriante, à ces grands arbres qui supportaient, tels des piliers, une voûte immense dans laquelle la navette avait ouvert une trouée cerclée de branches éclatées. C'était *la vie*, et Holsten comprit seulement qu'il n'avait jamais vraiment vu la vie terrestre dans son état naturel. Le monde qu'il se remémorait n'était qu'un moignon corrompu, décomposé, mais *ça*… Doucement, d'une manière presque imperceptible, il sentit quelque chose se disloquer en lui.

« C'est mieux que l'intérieur du *Gil*, avança timidement Nessel.

— Mais est-ce qu'il y a des risques ? demanda Lain.

— Des risques plus grands que l'asphyxie dans cette cabine ? railla Tevik. De toute façon,

le scanner médical fonctionne. Il a commencé les analyses. »

« … m'entendez… ? » Il sursauta en entendant la faible voix émise par sa console.

« Les communications sont grillées, rappela Lain avec froideur. Cela dit, il y a des tas de merdes qui peuvent être récupérées pour bricoler un récepteur. Mais ça prendra du temps.

— … sais pas si vous captez ça… » La voix fantomatique de Bales disparaissait et revenait en alternance. « Je n'arrive pas à croire que nous… »

Scoles interrogea Tevik d'un ton pressant : « Dans combien de temps, les résultats du scanner ?

— Il travaille, répondit évasivement le pilote. Il a déjà détecté beaucoup de microbes. Certains ont été reconnus, d'autres pas. Rien de vraiment méchant.

— Rassemblez le kit et préparez-vous à sortir dès que nous aurons le feu vert.

— … ne vois aucun danger de contamination…

— Allons, laisse-lui du temps », se plaignit Tevik, sans être entendu. « Il y a toutes sortes de cochonneries, au-dehors. Les résultats ne sont pas encore favorables, mais… »

Bales poussa un hurlement.

Tous l'entendirent : faible, lointain, comme le cri d'un être minuscule coincé dans les consoles de la cabine. Sur l'écran, le décor se mit soudain à tourner frénétiquement et Bales parut se battre contre sa propre combinaison.

« Merde, regardez ça ! » s'exclama Lain. Holsten ne voyait que l'image brouillée d'une sorte de créature épineuse, avec de longues pattes, agrippée à la botte de Bales. Ils entendirent d'autres cris, puis des paroles distinctes : « Laissez-moi rentrer ! Par pitié !

— Ouvrez le sas ! brailla Scoles.

— Attendez ! Non ! protesta Tevik. Écoutez, on ne peut pas expulser l'air. Rien ne fonctionne. À l'extérieur, c'est l'atmosphère de la planète. S'il y a une saleté dans l'air, elle va entrer dès que nous ouvrirons la porte intérieure !

— Ouvrez ce putain de sas ! »

Nessel appuya de toutes ses forces sur le levier de la porte intérieure. Holsten connut un terrible moment de frayeur en retenant son souffle pour éviter de respirer une toxine mortelle, mais admit très vite la stupidité d'une telle réaction.

Maintenant, nous sommes tous infectés.

« Prenez les armes, ordonna Scoles. Et l'équipement médical. Puisque nous sommes ici, il faudra vivre à l'extérieur ou mourir à l'intérieur. Tout le monde dehors, et en vitesse ! »

Nessel tirait déjà sur le panneau de la seconde porte, déchirant leur petite illusion de sécurité. Au-delà s'étendait le monde réel.

Les cris de Bales leur parvinrent dès que le sas fut ouvert. Elle était étendue sur le sol devant la navette et frappait des deux mains contre sa combinaison, gigotait, lançait des coups de pied comme si elle était attaquée par un assaillant invisible. À part Tevik et Holsten, tout le monde se précipita pour la maintenir. Ils criaient son nom, mais elle n'écoutait pas, les repoussait, essayait d'ôter son casque comme si elle étouffait. Un de ses pieds était gravement blessé — presque coupé en deux — et la jambe de sa combinaison portait une déchirure terriblement régulière.

Nessel défit l'attache du casque et le retira, mais à ce moment les cris s'étaient transformés en un horrible gargouillis et du sang coulait de la combinaison.

La tête de Bales retomba sur le côté, les yeux écarquillés ; du sang sortait de sa bouche ouverte. Quelque chose remua au niveau de sa gorge et la déchira. Holsten l'aperçut à l'instant où les autres reculaient brusquement : de la plaie béante émergea une tête, puis deux lames se dressèrent vers eux, sous une paire d'antennes recourbées qui s'agitaient de droite et de gauche en projetant des jets de sang.

Soudain, Scoles se mit à hurler, à gesticuler comme un fou, repoussant quelque chose. Holsten vit alors que le sol grouillait de fourmis, des douzaines de fourmis aussi larges que sa main. Les singes n'étaient sans doute qu'un souvenir de l'Ancien Empire, mais les fourmis et les araignées avaient accompagné l'humanité jusqu'à la destruction de la Terre. Et elles l'attendaient sur ce monde lointain. Dans la faible clarté des feux de détresse, les insectes avaient pu approcher sans être repérés. Il en apercevait maintenant de tous côtés. D'autres fourmis sortaient de la combinaison déchirée de Bales, et chaque nouvelle tête était couverte du sang poisseux provenant de la blessure qu'elle venait d'infliger.

Scoles se mit à tirer.

Il était calme, ridiculement calme. Il braquait méthodiquement son pistolet vers chaque cible, mais ne parvenait à en toucher qu'une sur deux, incapable de suivre les mouvements rapides et désordonnés des insectes. C'était un combat désespéré. Où que Holsten regarde, il y avait des fourmis ; pas vraiment un tapis d'insectes, mais quand même des douzaines ; et elles convergeaient vers les intrus.

« Rentrez ! cria Tevik. Vite ! Rentrez tous ! » Et juste après cet appel il se laissa tomber, roula par terre et se mit à frapper la fourmi accrochée à sa cuisse, qui avait refermé les mâchoires sur sa chair et recourbé sa queue pour le piquer plusieurs fois. Nessel et Lain se précipitèrent et faillirent faire tomberHolsten à l'extérieur dans leur hâte de rentrer. Scoles, qui les suivait de près, poussa vivement Tevik et engagea fébrilement un nouveau chargeur dans son arme. Le dernier mutin, toujours dehors, s'efforçait de ramener Bales.

« Laisse-la ! » lui cria Scoles, mais l'homme ne semblait pas l'entendre. Les fourmis grimpaient déjà sur lui et il continuait de porter le corps déchiqueté de Bales avec une détermination aussi aveugle que celle des insectes.

Lain avait arraché la fourmi de Tevik, mais la tête était restée solidement accrochée par les mandibules ; mordue à travers la combinaison, la cuisse du pilote gonflait à vue d'œil. Il poussait maintenant des hurlements de douleur, tout comme l'autre rebelle à l'extérieur. Scoles tentait de refermer la porte du sas, mais plusieurs insectes avaient réussi à pénétrer à l'intérieur et couraient dans l'habitacle étroit, en quête de nouvelles victimes.

Holsten s'accroupit près de Tevik pour essayer de déloger la tête de la fourmi, conscient du fait que ses propres côtes auraient dû lui vociférer leurs réprobations par de violents élancements. Finalement, il dut employer des tenailles pour arracher les mandibules. De son côté, le pilote se recroquevillait contre le plancher de la cabine ; les analgésiques se montraient visiblement impuissants à le soulager.

Holsten examina la tête. Les pièces buccales, ensanglantées, lui parurent affreusement lourdes, métalliques.

Scoles avait réussi à fermer le sas. De même que Nessel et Lain, il entreprit de piétiner tous les insectes qu'il trouvait, si bien que la cabine se remplit lentement de la puanteur acide des corps écrasés.

« Ne démolissez pas le matériel électronique, avertit l'ingénieure en chef. Nous pourrions avoir besoin de… Hé,qu'est-ce que c'était ? Une flamme ? »

Un bref éclair enflamma l'abdomen d'une fourmi, qui le pointait vers eux d'une manière agressive.

À cet instant, Holsten pensa : *Elle les vise*.

L'équipe recula quand l'insecte cracha un jet de liquide embrasé à l'intérieur de la navette. Nessel trébucha contre Holsten et Tevik, tomba à la renverse et se cogna le bras. Une barrière de feu remarquablement haute les séparait maintenant du sas, brûlant ce qu'elle touchait avec une vitesse et une férocité incompréhensibles. Et la fourmi continuait de projeter sa flamme ; le plastique des consoles commençait à fondre, remplissait l'air d'une fumée suffocante.

Lain tituba vers l'arrière en toussant et frappa un des panneaux de contrôle, dans l'espoir de déclencher l'ouverture d'une issue de secours. Holsten comprit alors qu'elle essayait de déverrouiller l'écoutille de la soute — ou plutôt, qui donnait auparavant sur la soute. Quelques secondes plus tard, la porte du fond s'ouvrit d'un coup et elle faillit tomber vers l'extérieur.

Scoles et Nessel s'élancèrent au-dehors en soutenant Tevik tandis que l'ingénieure soulevait Holsten par les aisselles pour l'entraîner.

« Les fourmis… », balbutia-t-il.

Scoles fut stupéfait en regardant autour de lui. La horde d'insectes qu'ils avaient aperçus plus tôt s'était désagrégée durant le peu de temps que les rescapés venaient de passer dans la navette. Au lieu du regroupement d'une armée résolue, le sol était parsemé de groupes de fourmis qui se battaient furieusement — qui s'attaquaient mutuellement ou erraient sans but. Elles ne semblaient plus porter le moindre intérêt à l'épave. La plupart retournaient vers la forêt.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Nous les avons empoisonnées, ou quoi ? » demanda le chef des mutins en écrasant l'insecte le plus proche, par mesure de sécurité.

« Aucune idée. Nos germes les ont peut-être contaminées. » Lain se laissa tomber près de Holsten. « Et maintenant, chef ? demanda ce dernier. La majeure partie de notre matériel a brûlé. »

Scoles lui retourna le regard furibond et déconcerté d'un homme qui vient de perdre le contrôle des dernières bribes de sa destinée. « Nous… », commença-t-il, mais il n'avait aucun plan à proposer.

« Regardez ! » s'exclama Nessel d'une voix rauque.

Quelque chose sortait de la ligne des arbres ; une créature qui n'était pas une fourmi : plus grande, avec davantage de pattes. Et qui les scrutait, c'était évident. Elle possédait de grands yeux noirs, qui faisaient penser aux orbites béantes d'un crâne. Elle se déplaça avec des mouvements brusques, une sorte de trottinement rapide, puis s'arrêta pour les fixer de nouveau.

Une araignée, une araignée monstrueuse ressemblant à une grosse main poilue garnie de doigts crochus. Holsten observa son corps difforme, ses pattes écartées, ses crochets recourbés sous sa tête. Quand son regard s'arrêta sur les deux grands yeux qui occupaient presque tout le front de l'animal, il éprouva un insupportable sentiment d'affinité, comme si

la créature s'aventurait dans un territoire que le linguiste n'avait partagé auparavant qu'avec des êtres humains.

Scoles leva son arme d'une main tremblante.

« C'est comme sur l'enregistrement du drone, murmura Lain. Merde ! Elle est aussi longue *que mon bras* !

— Vous savez pourquoi elle nous regarde ? » demanda Nessel.

Scoles poussa un juron et tira. Juste après la détonation, Holsten vit le monstre s'enfuir en agitant convulsivement ses longues pattes. L'expression du chef des rebelles se changea lentement en un masque de désespoir — celui d'un homme qui s'apprête à retourner son arme contre lui-même.

« Qu'est-ce que j'entends ? » demanda Nessel.

Holsten avait d'abord cru que c'était l'écho du coup de feu, mais il se rendit compte qu'il y avait autre chose ; une sorte de roulement de tonnerre. Il leva les yeux.

Il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait. Une silhouette grossissait dans le ciel et descendait lentement vers eux. Un moment plus tard, elle émit un puissant cône de lumière blafarde qui éclaira tout le site du crash.

« La navette de Karst ! s'exclama Lain. Je n'aurais jamais cru que je serais contente de le revoir. »

Holsten jeta un coup d'œil vers Scoles. Ce dernier regardait le véhicule approcher. Qui aurait pu deviner les pensées amères et désespérées qui lui passaient par la tête ?

La seconde navette s'arrêta à environ trois mètres du sol, puis exécuta quelques petites manœuvres pour aller se poser derrière la tranchée creusée par la cabine en détresse. Au même instant, la porte latérale s'ouvrit et Holsten vit apparaître un trio de personnages portant l'armure des membres de la Sécurité ; deux d'entre eux braquaient déjà leurs fusils vers les rescapés.

« Lâchez vos armes ! rugit la voix amplifiée de Karst. Rendez-vous et déposez vos armes ! Préparez-vous à être évacués. »

La main de Scoles tremblait et il avait les larmes aux yeux, mais Nessel lui prit le bras.

« C'est fini, lui dit-elle. C'est terminé. Nous n'avons plus rien à faire ici. Je suis désolée, Scoles. »

Le chef des mutins balaya une dernière fois du regard la forêt ténébreuse, qui ne semblait plus aussi verdoyante, merveilleuse et *terrestre*. Une foule d'ombres chitineuses semblaient l'observer de leurs yeux invisibles.

Il laissa tomber son pistolet d'un air désabusé. Un homme aux rêves brisés.

« Très bien. Lain, Mason, avancez en premier, je veux m'assurer que vous n'êtes pas blessés. »

Lain n'hésita pas. Holsten la suivit en clopinant. Curieusement déconnecté de son propre corps, il n'éprouvait qu'une douleur légère, mais avait néanmoins du mal à marcher et à respirer.

« Entrez », leur dit Karst.

Lain s'arrêta devant le sas. « Merci », dit-elle, et sa voix ne laissait plus transparaître aucune trace d'ironie.

« Vous pensiez que j'allais vous abandonner ici ? demanda Karst, sans quitter les rebelles

des yeux.

— Je pensais que Guyen nous laisserait tomber.

— C'est ce qu'il voulait leur faire croire. »

Sans paraître franchement convaincue, Lain aida Holsten à monter. « Allez, emmenons les prisonniers et partons d'ici.

— Pas de prisonniers, déclara froidement Karst.

— Quoi ? » demanda Holsten, au moment où les hommes de Karst commençaient à tirer.

Ils avaient choisi Scoles comme première cible. Le chef des rebelles s'effondra en laissant échapper un gémissement à peine audible. Quand ils tournèrent leurs armes vers les deux autres, Holsten fonça sur eux en leur criant d'arrêter. « Qu'est-ce que vous faites ?

— Ce sont les ordres. » Karst le repoussa. Holsten aperçut brièvement Tevik et Nessel qui tentaient de passer derrière l'épave de la cabine. Le pilote s'écroula, se releva péniblement en tenant sa jambe blessée, puis retomba sous les balles d'un des gardes de la Sécurité.

Nessel parvint à atteindre les arbres et disparut dans la forêt sombre. Holsten la suivit des yeux, avec un sentiment d'horreur grandissant.

Est-ce que je préférerais être abattu ? Certainement. Mais personne ne lui imposait un tel choix.

« Nous devons la ramener. Et en vie, insista-t-il. Elle peut être… précieuse. C'est une linguiste, elle a…

— Pas de prisonniers, répéta Karst avec un haussement d'épaules. Pas de meneurs qui pourraient déclencher une autre mutinerie. Et la femme qui est là-haut s'en fiche, tant que nous n'influençons pas sa précieuse planète. »

Les paupières de Holsten se mirent à ciller. « Kern ?

— Nous sommes là pour faire le ménage à sa place, confirma Karst. Elle nous écoute en ce moment. Elle contrôle tous nos systèmes, alors pas de fantaisie.

— Vous avez passé un accord avec Kern pour venir nous chercher ? » demanda Lain, pour clarifier la situation.

Karst haussa de nouveau les épaules. « Elle voulait que vous partiez. Vous ne faisiez pas très bien dans le décor. Nous avons passé un marché. Mais maintenant, il faut partir.

— Vous ne pouvez pas… » Depuis l'entrée du sas, Holsten regarda vers l'épaisse forêt. *Rappeler Nessel pour qu'elle soit exécutée ?* Il renonça, pour admettre qu'au fond il était simplement content d'être encore en vie.

« Alors, Kern, lança Karst, qu'est-ce qu'on fait ? Je ne suis pas emballé à l'idée d'entrer là-dedans. En plus, je pense que ça provoquerait d'autres interférences, et c'est justement ce que vous voulez éviter. »

La voix hostile et hachée d'Avrana Kern sortit des haut-parleurs du poste de communication. « Votre incompétence est vraiment remarquable.

— Peu importe, grogna Karst. Nous retournons en orbite, d'accord ? C'est bien ça ?

— Dans la situation présente, c'est l'option la moins mauvaise, reconnut Kern, dont l'intonation trahissait encore le dégoût. Partez, maintenant. Je vais détruire le vaisseau endommagé.

— Le… ? Elle peut vraiment faire ça ? s'étonna Lain. Vous voulez dire qu'elle aurait pu…

— Elle n'a droit qu'à un seul essai, expliqua le chef de la Sécurité. Elle a pris le contrôle

de notre drone. Elle va le planter ici et provoquer une sorte de détonation contrôlée de son réacteur. Ça brûlera l'épave sans détruire toute la région. Elle ne veut pas que ses précieux petits singes se mettent à bricoler avec les jouets des grandes personnes.

— Ouais, en tout cas, on n'a pas vu un seul enfoiré de singe, grommela Lain. Partons d'ici. »

3.10

Des géants sur la terre

Portia examine la créature qui dort.

Elle n'était pas arrivée à temps pour assister aux importants événements inexpliqués qui avaient laissé une grande cicatrice calcinée à la surface de son monde — l'incendie n'était pas encore maîtrisé, malgré les efforts des fourmis pour le contenir. D'autres araignées de son espèce lui avaient rapporté des versions confuses de l'affaire, dénaturées par l'incapacité des témoins à comprendre ce qu'ils avaient vu.

Cependant, ces événements resteront dans les mémoires des prochaines générations. Ce Savoir, ce contact avec l'inconnaissable, sera étudié et réinterprété plus que tout autre épisode de l'histoire des araignées.

Quelque chose était tombé du ciel. Ce n'était pas la Messagère, qui poursuit sa course régulière dans le firmament, mais dans l'esprit de Portia et de ses compagnes, l'objet est indéniablement lié au point lumineux qui survole le monde depuis la nuit des temps. Il est la promesse que le ciel n'abrite pas qu'une seule étoile ambulante, et que les astres eux-mêmes peuvent tomber. Certaines pensent que c'est un héraut, ou un présage, envoyé par la Messagère ; que si elles peuvent interpréter sa signification, la Messagère leur enseignera de nouvelles choses ; qu'il s'agit d'un test ne se résumant pas à une pure et simple manipulation de nombres. Au fil des générations, cette opinion gagnera en popularité — et sera simultanément considérée comme une sorte d'hérésie.

Pourtant, les événements eux-mêmes semblent incontestables. Quelque chose est tombé, qui est désormais une carapace de métal noircie contenant des objets inconnus défiant toute analyse. Une autre coque est descendue sur la terre, avant de retourner vers les étoiles. Et surtout, il y avait des créatures vivantes. Des géants sont venus du ciel.

Quand les araignées les aperçurent, ils se battaient contre les éclaireuses de la super-colonie, qui étaient mises à mort ou converties. Ensuite, les géants tuèrent une araignée — un des assistants de Bianca. Les visiteurs repartirent en laissant derrière eux plusieurs morts de leur propre espèce ; certains avaient été tués par les fourmis, d'autres avaient reçu de mystérieuses blessures. L'équipe de Bianca emporta rapidement les corps, ce qui était une bonne chose car peu après une explosion tua plusieurs autres mâles et empêcha une investigation plus poussée.

Sur le moment, personne n'avait remarqué qu'une créature des étoiles était encore en vie et s'était enfoncée dans la forêt.

Maintenant, elle semble dormir et Portia l'observe. La forme humaine n'évoque chez elle aucun souvenir ancestral. Même si ses lointains aïeux avaient pu lui léguer une partie de leur mémoire, leur champ de vision réduit aurait été incapable de considérer dans son ensemble un être aussi grand. Portia elle-même éprouve des difficultés : la taille et la masse de ce

monstre étranger lui donnent à réfléchir.

La créature a déjà tué deux araignées de son espèce quand elle les a rencontrées. Elle les a attaquées dès qu'elles ont tenté de l'approcher. La mordre n'a eu que peu d'effet, ou même aucun — conçu pour paralyser les autres araignées, le venin de Portia n'est pas efficace contre les vertébrés.

S'il ne s'agissait que d'une énorme bête monstrueuse, Portia pense qu'il serait relativement facile de lui tendre un piège et de la tuer. Au pire, on pourrait se contenter de lui envoyer les fourmis, qui sont manifestement capables d'accomplir cette besogne. Toutefois, la signification mystique de cette créature exige une autre réflexion. Elle ne constitue pas une véritable menace, mais un mystère qu'il faut éclaircir.

Portia sent les vibrations du destin dans ses pattes. Elle a le sentiment que tous les événements passés et futurs sont en balance à cet instant précis et qu'elle représente elle-même le point d'équilibre. C'est un moment d'une importance capitale, d'inspiration divine. La révélation de la Messagère est contenue en partie dans cette monstrueuse forme de vie.

Elles devront lui tendre un piège ; utiliser tous les artifices et les ruses dont elles disposent afin de la capturer et la ramener à Grand-Nid. Elles trouveront un moyen de découvrir son secret.

Portia lève les yeux vers la canopée. Les feuillages lui cachent les étoiles, mais elle est parfaitement consciente de leur présence : des constellations immuables qui tournent lentement selon un cycle annuel et l'étincelle rapide de la Messagère. Elle les considère comme des dons offerts à son peuple, à condition que celui-ci comprenne ce qu'ils représentent.

Son espèce vient de remporter une grande victoire sur les fourmis ; les araignées ont transformé les ennemies en alliées, renversé le cours de la guerre. Désormais, les colonies d'insectes les rejoindront l'une après l'autre. La Messagère leur a sans doute envoyé ce signe en reconnaissance de ce triomphe, en récompense de leur intelligence, de leur endurance et de leur succès.

Le corps de Portia frémit, elle est persuadée d'avoir une destinée manifeste. Maintenant, elle élabore un plan pour capturer la créature colossale.

3.11

L'île du goulag

Dans la salle des comms, Holsten regarda la dernière navette emporter vers la base lunaire sa cargaison humaine et léthargique.

Le projet de Guyen était simple. On avait réveillé une équipe de cinquante personnes pour leur expliquer ce qu'on attendait de leur part — ou plutôt ce qu'on exigeait d'eux. La base était prête à les héberger. Toutes les installations avaient été construites et testées par les automates pendant le dernier long sommeil du *Gilgamesh*. L'équipe sur place aurait pour tâche de garder le site opérationnel et d'assurer sa maintenance afin d'en faire une nouvelle colonie humaine.

Deux cents autres colons resteraient en stase — prêts à être réveillés en cas de besoin. Ils seraient là pour remplacer les pertes ou, selon les prévisions les plus optimistes, augmenter la population active quand la base pourrait les accueillir. Ils auraient des enfants. Leurs descendants hériteraient de ce qu'ils auraient construit.

Dans un futur indéterminé, des générations plus tard, le *Gilgamesh* devait revenir de son long voyage vers un autre projet de terraformation. Toujours selon les prévisions les plus optimistes, il ramènerait la technologie piratée à l'Ancien Empire — qui, au dire de Guyen, améliorerait la vie de chacun.

Ou lui permettrait de monter une attaque contre le satellite de Kern afin de s'emparer de la planète, songeait Holsten. Et il n'était sans doute pas le seul à le penser, bien que personne n'osât exprimer ouvertement un tel soupçon.

Au cas où le *Gilgamesh* ne reviendrait pas — par exemple, si le gardien du prochain système se montrait plus agressif que Kern, ou si un malheur frappait l'arche —, la colonie lunaire n'aurait qu'à…

« Faire au mieux. » C'était l'expression employée par Guyen. Personne n'avait rien d'autre à proposer. Personne ne souhaitait penser au destin limité d'une minuscule poussière d'humanité perdue dans l'immensité du cosmos.

La nouvelle patronne des colons n'était certes pas comparable à Scoles. L'intrépide administratrice écouta les ordres avec résignation. En la dévisageant, Holsten crut lire un terrible et morne désespoir dans son regard. Mais que lui proposait-on, finalement ? Au pire une sentence de mort, au mieux une sentence de vie. Une réclusion injuste dont ses enfants hériteraient dès leur naissance.

Une tape sur l'épaule le fit sursauter. C'était Lain. Tous les deux — ainsi que Karst et son équipe — venaient juste de sortir de quarantaine. Un seul point positif ressortait de la petite excursion ratée de Scoles : apparemment, il n'y avait pas sur la planète de bactéries ou de virus qui puissent constituer un danger immédiat pour les humains. D'ailleurs, pourquoi y en aurait-il eu ? Comme Lain l'avait fait remarquer, il n'y avait pas d'humains sur place pour

permettre leur incubation.

« Il est temps d'aller dormir, lui dit l'ingénieure. La dernière navette est en route et nous sommes prêts à partir. Tu auras envie d'être en stase avant même qu'on arrête la rotation. Tant que nous n'aurons pas accéléré, la gravité va faire des siennes.

— Et toi ?

— Je suis ingénieure en chef, mon petit vieux. Je dois rester jusqu'au dernier moment.

— Pour ce qui est de l'âge, tu me rattrapes.

— Ferme-la. »

Il sentit ses côtes protester quand elle l'aida à se lever de son fauteuil. Il espérait ardemment que le caisson de stase se chargerait de le soigner pendant son sommeil, comme on le lui avait expliqué.

« Courage, déclara Lain. À ton réveil, tu pourras explorer une montagne de conneries antiques. Tu seras comme un gamin qui s'amuse avec ses nouveaux jouets.

— Pas si Guyen fait sa mauvaise tête », grommela Holsten. Il lança un dernier coup d'œil aux écrans, à l'orbe froid et pâle de la prison lunaire — *de la colonie pénitentiaire,* corrigea-t-il. Il eut alors une pensée indigne : *Je préfère ne pas être à leur place*.

S'appuyant légèrement sur Lain, il longea le couloir à pas lents pour rejoindre le dortoir de l'équipe des experts.

3.12

Une voix dans le désert

La géante venue du ciel était morte, bien entendu, mais pas depuis très longtemps — Portia et ses congénères avaient du mal à concevoir qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une femelle. Jusque-là, elle avait vécu en captivité, n'acceptant de manger qu'une faible part de la sélection d'aliments qu'on lui proposait, regardant à travers les parois translucides de sa prison, levant les yeux vers le sommet ouvert de son enclos, où les savantes se réunissaient pour l'observer.

Quand les géants morts avaient été disséqués, on s'était aperçu que leur anatomie ressemblait beaucoup à celle des souris, avec des proportions différentes pour les membres et certains organes. Des études comparatives effectuées sur ces petites cousines vertébrées avaient confirmé l'hypothèse selon laquelle la survivante était probablement une femelle.

Le débat sur la raison et la signification de son arrivée — et la leçon qu'il fallait tirer d'un tel prodige — se poursuivit pendant des générations, c'est-à-dire pendant toute la durée de vie de la créature, et encore au-delà. Elle présentait un comportement étrange et complexe mais semblait muette, n'émettait aucune sorte de gestes ou de vibrations assimilables à un langage. Certaines notèrent que, lorsqu'elle agitait la bouche, une toile sensible détectait un curieux murmure, comparable à celui que provoquait un choc entre des objets. La vibration était transmise par l'air plutôt que par un fil ou par la terre. On supposa pendant un certain temps qu'il s'agissait d'un moyen de communication, mais finalement cette idée saugrenue fut abandonnée. Utiliser le même orifice pour manger et pour parler se serait révélé vraiment inefficace. Les araignées ne sont pas tout à fait sourdes, mais leur ouïe est étroitement liée à leur sens du toucher et à leur capacité de percevoir les vibrations. Pour elles, les paroles de la géante — comme toutes les fréquences du langage humain — n'étaient même pas perçues comme un chuchotement.

Quoi qu'il en soit, ces vibrations aériennes devinrent de moins en moins fréquentes pendant la détention de la créature, qui à la longue cessa complètement d'en produire. Certaines en conclurent que la prisonnière finissait par se satisfaire de son sort.

Deux générations après sa capture, alors que les circonstances de son arrivée s'apparentaient déjà à une forme de théologie, un assistant remarqua quelque chose dans la manière dont la géante agitait ses habiles pattes supérieures, qui lui servaient à manipuler des objets. Elle les bougeait comme des palpes et semblait imiter le langage visuel et simplifié des araignées. Cette découverte provoqua un regain d'intérêt, attira de nombreuses visiteuses des autres nids et développa les échanges de Savoir qui profitèrent aux générations suivantes. Des expériences plus poussées donnèrent à penser que la géante ne se contentait pas de copier ce qu'elle voyait, mais qu'elle était capable d'associer une signification à certains symboles, ce qui lui permettait de demander de la nourriture et de l'eau. Des tentatives de

communications plus complexes se révélèrent malheureusement infructueuses ; elle ne pouvait saisir et comprendre que quelques symboles très simples.

Se fondant sur les études accumulées pendant des années par leur espèce, les savantes conclurent que la géante était une créature simple, probablement conçue pour effectuer certaines tâches particulières en raison de sa taille et de sa force ; son intelligence ne dépassait pas — au mieux — celle d'un carabe Paussidé ou d'une Cracheuse.

La captive mourut peu de temps après, manifestement à cause d'une infirmité. Son corps fut à son tour étudié, disséqué et comparé au Savoir inné fourni par l'examen des autres géants morts quelques générations plus tôt.

On posa d'autres hypothèses sur la raison de sa venue et son lien avec la Messagère. La théorie la plus communément admise fut que la Messagère était servie dans le ciel par des géants appartenant à cette espèce, chargés d'accomplir les tâches nécessaires. D'une certaine manière, en leur envoyant cette émissaire simplette, tant d'années plus tôt, elle avait voulu manifester son approbation aux araignées. Pour ces dernières, l'héritage génétique du Savoir constituait une sorte de frein à leur capacité de mythifier leur propre histoire, mais la corrélation entre leur victoire sur les fourmis et l'arrivée des géants était bien établie.

Cependant, à la mort de la dernière géante, l'univers théologique de l'espèce Portia était déjà ébranlé par une autre révélation.

Il existait une seconde Messagère.

La guerre formique était terminée depuis longtemps. La stratégie Paussidé avait été exécutée avec succès contre les colonies, jusqu'à ce que les araignées réduisent l'influence des insectes à leur territoire initial, où une ancienne Portia avait pénétré dans leur temple, volé leur idole et rapporté à son peuple, sans le savoir, la parole de la Messagère.

Les savantes de l'espèce avaient pris soin de ne pas reprogrammer la fourmilière d'origine comme elles l'avaient fait avec ses excroissances et ses forces expéditionnaires. Elles auraient anéanti les compétences uniques de ces fourmis, et les araignées reconnaissaient les avancées technologiques que leur avait apportées le développement de cette colonie. Après des années de campagnes guerrières complexes, qui avaient fait d'innombrables victimes, la fourmilière s'était retrouvée dans une situation où la meilleure solution consistait à coopérer avec ses voisines arachnides ; sans ressentiment ni acrimonie, la colonie de fourmis était passée du rôle d'implacable ennemie à celui d'alliée obligeante.

Les araignées ne tardèrent pas à étudier l'utilisation du métal et du verre. Dotées d'une vision perçante, elles développèrent rapidement leurs connaissances de la lumière, de la réfraction et de l'optique. Elles apprirent à employer des verres soigneusement manufacturés afin d'étendre leur vision dans les domaines microscopiques et macroscopiques. Les anciennes générations d'érudites passèrent aisément la flamme à de nouvelles générations de scientifiques, qui tournèrent leurs yeux vers le ciel nocturne. Elles distinguèrent alors les détails de la Messagère, puis regardèrent au-delà.

On crut d'abord que le nouveau signal provenait de la Messagère, mais les astronomes écartèrent très vite cette idée. Travaillant de concert avec les prêtresses du Temple, elles découvrirent qu'un autre point mobile parcourant le ciel était capable de parler, que son déplacement était plus lent et curieusement irrégulier.

Peu à peu, les araignées établirent une image de leur système solaire en se référant à leur

propre monde, sa lune et la Messagère, le soleil et l'autre planète — cette dernière possédait également un corps en orbite, qui émettait un signal séparé.

Le second message posait un problème car il était incompréhensible. Contrairement aux superbes séquences numériques, régulières et abstraites, qui constituaient le fondement de leur religion, le signal de la nouvelle messagère se révélait chaotique : changeant, confus, indéchiffrable. Les prêtresses et les scientifiques examinèrent ses structures, les enregistrèrent avec leur complexe système de notation à base de fils et de nœuds, mais en vain. Des années d'études infructueuses donnèrent l'impression que cette nouvelle source de signal était une sorte d'antithèse malveillante de la Messagère, produisant de l'entropie plutôt que de l'ordre. En l'absence d'informations plus précises, on lui attribua toutes sortes d'intentions.

Quelques années plus tard, le second signal cessa de changer et se mit à répéter continuellement le même message. Ce bouleversement provoqua un jaillissement de nouvelles hypothèses chez ce qui était devenu entre-temps une communauté informelle de prêtresses scientifiques. On chercha longuement la signification de ce nouveau signal ; s'il était répété autant de fois, il devait être important.

Une curieuse école de pensée décela une sorte de demande dans le message et avança une proposition extravagante : quelque part, dans l'espace incommensurable qui séparait leur planète de la source du second signal, une créature perdue et désespérée appelait à l'aide.

Puis vint le jour où la transmission cessa. Les araignées déconcertées se retrouvèrent à observer le ciel avec stupeur, incapables de comprendre pourquoi il s'était subitement appauvri.

4

Illumination

4.1

La caverne aux merveilles

Lorsqu'il était enfant, Holsten Mason était passionné par l'espace. À l'époque, l'exploration de l'orbite terrestre se poursuivait depuis cent cinquante ans et une génération d'astronautes avait fouillé les colonies abandonnées, depuis la base lunaire jusqu'aux lunes des géantes gazeuses. Il avait réalisé de spectaculaires reconstitutions montrant les hardis explorateurs en train de pénétrer dans les épaves dangereuses des stations spatiales, évitant les systèmes de protection automatisés afin de récupérer de la technologie et des données dans les anciens ordinateurs qui avaient grillé. Il avait regardé les enregistrements des véritables expéditions — souvent troublantes, souvent interrompues. Il se souvenait d'avoir vu, à l'âge de dix ans, le faisceau lumineux d'un scaphandre glisser sur le cadavre millénaire d'un astronaute, desséché par le vide.

Quand il était devenu adulte son intérêt avait migré dans le temps, de l'époque des premiers pionniers pilleurs de reliques jusqu'à celle de l'ancienne civilisation qu'ils redécouvraient. Quelle révélation ! On avait ramené beaucoup de choses des stations orbitales, mais leur technologie restait presque incompréhensible. Hélas, l'âge d'or des archéologues était déjà sur le déclin quand il avait embrassé sa carrière. Sa discipline était tombée peu à peu en disgrâce ; il y avait de moins en moins d'informations à glaner dans les débris et les épaves abandonnés par l'Ancien Empire. De toute évidence, ces ancêtres disparus depuis longtemps restaient cruellement présents, d'une manière intangible, en protégeant leurs mystères. L'Ancien Empire émergeait des tréfonds de l'histoire pour empoisonner inexorablement ses enfants. Il n'était guère étonnant qu'on délaisse l'étude de ce peuple évolué mais meurtrier.

Maintenant, à une distance incommensurable de sa planète mourante, Holsten Mason venait de trouver le Saint Graal que recherchaient tous les archéologues.

Assis dans la salle des communications du *Gilgamesh*, complètement immergé dans le passé, il regardait les transmissions qui se succédaient pour remplir l'espace virtuel de l'arche avec la sagesse des anciens. De son point de vue, ils avaient découvert un véritable filon.

Il était l'un des rares experts à pouvoir bénéficier du confort de l'arche elle-même. Karst et Vitas avaient pris une navette et quelques drones pour explorer la planète apparemment désertique autour de laquelle orbitait le *Gilgamesh*. Lain et ses ingénieurs s'étaient rendus sur la station inachevée pour examiner ses compartiments et enregistrer tout ce qu'ils trouvaient. Quand ils dénichaient un instrument qui fonctionnait encore, ils envoyaient les données à Holsten, qui se chargeait de les déchiffrer et de cataloguer l'objet — ou de le mettre de côté en attendant de pouvoir l'étudier plus tard.

Jusqu'à présent, personne n'avait jamais eu accès à une station de terraformation de l'Ancien Empire, même incomplète. Personne n'avait jamais été vraiment certain que de

telles installations existaient. Ici, à la fin de sa carrière, à la fin de l'histoire humaine, Holsten se retrouvait enfin en position de dire qu'il était le plus grand expert de l'Ancien Empire.

Cette pensée l'enivrait, mais elle avait un arrière-goût de mélancolie.

Depuis la disparition de l'Ancien Empire, aucun archéologue avant lui n'avait possédé un plus grand trésor : des communications, des fictions, des manuels techniques, des documents administratifs et d'autres données, rédigés ou exprimés dans plusieurs langues impériales — mais surtout dans le même Impérial C que celui de Kern. Il se disait que sa propre culture, qui avait lutté pour se relever après l'âge de glace, n'était que l'ombre de cette antique splendeur. Pas seulement parce que les instruments actuels ou les vaisseaux comme le *Gilgamesh* avaient été bricolés à partir de débris corrompus et mal compris de la technologie bien supérieure de l'ancien monde. C'était vrai *dans tous les domaines* : depuis le début, sa civilisation savait qu'elle héritait d'une planète usée. On trouvait partout les ruines et les vestiges altérés d'une civilisation précédente, sur terre, dans le sous-sol, en haut des montagnes ou dans des récits immémoriaux. Personne n'avait été vraiment étonné de découvrir autant d'épaves en orbite, puisque toute l'histoire connue ne racontait qu'une longue marche dans un désert d'ossements brisés. Il n'y avait jamais eu d'innovation, jamais de progrès que les anciens n'avaient pas accompli auparavant, et en mieux. Nombre d'inventeurs avaient été relégués dans les oubliettes de l'histoire quand des chasseurs de trésor avaient déterré ensuite une méthode plus ancienne et plus efficace pour arriver au même résultat. Cette supériorité s'appliquait aux armes, aux moteurs, aux systèmes politiques, aux philosophies, aux sources d'énergie… Les contemporains de Holsten avaient été chanceux que d'autres construisent avant eux un escalier aussi pratique pour passer des ténèbres à la lumière de la civilisation. Ils n'avaient jamais songé que cet escalier menait uniquement à l'endroit où il se trouvait à présent.

Il pensait maintenant : *Qui sait ce que nous aurions pu accomplir si nous n'avions pas été aussi empressés de recréer toutes leurs folies. Aurions-nous pu sauver la Terre ? Serions-nous en train de vivre aujourd'hui sur notre propre planète verte ?*

Toute la connaissance de l'univers se trouvait désormais à portée de main, mais il ignorait la réponse à cette question.

L'arche disposait maintenant d'algorithmes de traduction, dont la plupart avaient été conçus par Holsten en personne. Jusqu'alors, les textes des anciens avaient été si rares que leurs transcriptions s'étaient faites de manière empirique — néanmoins, il n'aurait pas aimé converser avec Avrana Kern via le système de traduction du *Gilgamesh*, par exemple. Ayant dorénavant toute une bibliothèque à sa disposition, il travaillait avec les ordinateurs à obtenir une version au moins compréhensible de l'Impérial C. Cependant, la majeure partie de cette mine de connaissances restait ensevelie sous d'anciens langages. Même avec l'aide de l'électronique, il n'avait pas le temps de tout déchiffrer ; en outre, il paraissait évident que la plupart de ces informations n'avaient d'intérêt que pour lui. Le mieux qu'il pouvait faire était de se forger une idée à propos de chaque fichier, de le classer pour une consultation ultérieure et de passer au suivant.

De temps en temps, Lain ou un membre de son équipe l'appelait pour lui poser des questions, en général au sujet d'un appareil qu'ils venaient de trouver mais dont ils ignoraient l'utilité. Ils lui fournissaient quelques termes vagues et il devait fouiller dans ses

répertoires afin de trouver une éventuelle référence. Bien souvent, son système d'organisation ainsi que la qualité de son matériel lui permettaient d'obtenir un résultat et de leur transmettre une traduction appropriée. Il leur faisait remarquer à l'occasion qu'ils auraient pu chercher de leur côté, mais les ingénieurs pensaient de toute évidence que la consultation de son catalogue était une tâche trop ardue ; il était plus simple de l'embêter directement.

Pour être honnête, il aurait aimé avoir une discussion plus personnelle avec Lain. Cependant, bien qu'il soit réveillé depuis quarante jours, il avait à peine eu le temps de la voir. Les ingénieurs étaient très occupés et passaient une bonne partie de leur temps dans le grand cylindre creux de la station. On avait dégelé et réveillé une équipe de trente auxiliaires expérimentés pour les aider, mais ils n'arrivaient quand même pas à tout faire.

Six personnes étaient mortes : quatre à cause d'un système de sécurité encore actif ou d'un appareil de maintenance défectueux, une autre en raison d'une défaillance de son scaphandre, une dernière à la suite d'une simple maladresse — sa combinaison s'était déchirée alors qu'elle s'efforçait de faire passer de l'équipement dans la station par une brèche aux bords déchiquetés.

Ces pertes étaient bien inférieures à celles auxquelles on pouvait s'attendre en considérant les rapports des premières explorations. Il est vrai qu'on n'avait pas trouvé ici d'anciens cadavres ; cette installation ne présentait aucune trace des habituels dommages dus aux luttes intestines qui avaient détruit l'Ancien Empire et son mode de vie. Les ingénieurs du passé étaient simplement partis, sans doute pour retourner vers la Terre quand la situation s'était dégradée. Le projet de terraformation avait été abandonné sous la tutelle insouciante des étoiles.

Cela aurait pu être pire. Lain avait dit que l'endroit avait été infecté par une sorte de virus électronique qui avait détruit les équipements de vie et une grande partie du système de contrôle. Heureusement, le *Gilgamesh* n'était qu'une pâle imitation de l'élégante technologie de l'Ancien Empire. L'attaque virtuelle avait lamentablement échoué contre les systèmes primitifs des humains actuels. Tout le monde à bord se demandait si Kern ne les avait pas envoyés délibérément dans un traquenard ; sauf l'équipe d'ingénierie, chargée d'examiner les systèmes de la station et de découvrir leurs secrets.

Un bruit derrière Holsten le tira soudain de sa rêverie. Il s'agissait d'un léger froissement et il se remémora la vision cauchemardesque de l'arthropode géant sur la lointaine planète verte. Mais cette fois, pas de monstre : ce n'était que Guyen.

« Tout va bien, j'espère ? » Le commandant de l'arche dévisagea Holsten d'un air soupçonneux. Il avait changé depuis qu'ils avaient quitté la lune ; il était plus mince, grisonnant. Pendant que Holsten dormait paisiblement, le chef de la mission était resté éveillé afin de surveiller la navigation. Il regardait maintenant son expert linguiste avec l'ancienneté qui convenait à son rang.

« Ça avance », confirma Holsten, tout en s'interrogeant sur la visite du commandant. Guyen n'était pas du genre à échanger des civilités.

« J'ai jeté un coup d'œil à votre catalogue. »

Holsten réprima une expression de surprise à l'idée que quelqu'un puisse faire une telle chose, surtout Guyen.

« Je voudrais lire un certain nombre de fichiers, lui annonça le commandant. Dès que vous serez disponible, bien entendu. Les demandes des ingénieurs sont prioritaires.

— Bien entendu. » Holsten lui indiqua l'écran d'un signe de tête. « Est-ce que vous… ? »

Guyen lui passa une tablette sur laquelle s'affichait une douzaine de numéros correspondant au système d'indexation personnel du linguiste. « Envoyez-les-moi », insista-t-il. Il n'eut pas besoin d'ajouter : *Et n'en parlez à personne* ; tout dans son attitude le laissait entendre.

Holsten hocha la tête en silence. Les numéros ne lui rappelaient rien de particulier, ne lui donnaient aucun indice sur les raisons d'une telle discrétion.

« Au fait, vous devriez venir écouter ça. Vitas va nous fournir des infos concernant la planète et l'avancement de la terraformation. »

Voilà enfin de bonnes nouvelles, que Holsten attendait avec impatience. Il se leva aussitôt pour suivre Guyen, content d'abandonner un moment les secrets du passé. Il voulait entendre parler du présent et de l'avenir.

4.2

La chevauchée de la mort

Portia contemple la vaste structure complexe de ce qui était Grand-Nid et elle voit une cité en train de mourir.

Au cours des dernières générations, la population de Grand-Nid a atteint près de cent mille araignées adultes, sans compter une multitude de jeunes — non recensée. L'agglomération s'est étendue sur plusieurs kilomètres carrés de forêt, du sol jusqu'à la canopée. Une véritable métropole de l'ère des arachnides.

La ville que regarde maintenant Portia est dépeuplée. Bien que l'agonie ne fasse que commencer, des centaines de femelles abandonnent Grand-Nid pour rejoindre d'autres cités. Certaines tentent simplement leur chance dans les régions sauvages, s'appuyant sur des siècles de Savoir pour retrouver le mode de vie de leurs ancêtres chasseresses. Beaucoup de mâles ont fui également. Les structures délicates de la cité sont délabrées car la maintenance n'est plus assurée.

Le fléau arrive.

Dans le Nord, une poignée de grandes villes sont déjà en ruine. La contagion gagne les communautés l'une après l'autre. Des centaines de milliers d'individus sont déjà morts et Grand-Nid vient de connaître ses premières victimes.

Elle sait que c'était inévitable. Cette Portia est à la fois une prêtresse et une scientifique. Elle a essayé de comprendre et d'enrayer la maladie, de trouver un remède.

Elle ignore pourquoi l'épidémie a un tel impact, malgré sa nature extrêmement contagieuse et sa faculté à se propager par le contact — et peut-être par les airs. La promiscuité des araignées dans les villes a changé une infection mineure et contrôlable en un fléau plus virulent que la Peste Noire. La concentration des individus a entraîné des conditions de vie misérables et des problèmes sanitaires. L'espèce commençait seulement à comprendre la nécessité d'une responsabilité collective face à ces problèmes quand la peste les a frappés. Leur système de gouvernement informel et anarchique n'est pas conçu pour prendre les mesures draconiennes qui s'imposent.

Un autre facteur de mortalité est la pratique qui s'est développée depuis près d'un siècle : de plus en plus de femelles choisissent comme partenaire sexuel des mâles appartenant à leur propre clan afin de limiter et de contrôler la propagation de leur Savoir. Cette coutume — fondée sur des études et de bonnes intentions — a entraîné une multiplication des unions consanguines et affaibli le système immunitaire d'un grand nombre de puissantes communautés. En conséquence, les araignées les plus aptes à prendre des mesures contre la maladie sont souvent les premières à en subir les effets. Même si elle en ignore la cause exacte, Portia est consciente de ce phénomène et du fait que son propre clan est particulièrement exposé.

Elle comprend que la maladie est associée à de minuscules animaux, mais ses lentilles grossissantes ne sont pas assez puissantes pour détecter le virus de cette peste. Elle dispose du résultat de diverses expériences pratiquées par des collègues d'autres cités — dont beaucoup ont été tuées depuis par la maladie. Certaines en sont même arrivées à élaborer une théorie de la vaccination, mais le système immunitaire des araignées Portia n'est pas aussi efficace et ne s'adapte pas aussi facilement que celui des humains et d'autres mammifères. L'exposition à la contagion ne les prépare pas à mieux affronter d'autres infections apparentées.

Portia est stupéfaite de voir à quelle vitesse le monde s'écroule. Elle n'aurait jamais imaginé que sa civilisation était aussi fragile. Elle reçoit des nouvelles des autres villes frappées par le fléau. Dès que la population commence à diminuer en raison des décès et des désertions, l'ensemble de la structure sociale s'effondre rapidement. Le mode de vie raffiné des araignées a été tissé au-dessus d'un gouffre de barbarie, de cannibalisme et d'attirance pour les valeurs primitives et sauvages. Après tout, fondamentalement, elles sont des prédatrices.

Portia se rend au temple pour y chercher un peu de réconfort et de conviction et traverse avec précaution la foule des citoyens qui s'y sont réfugiés. Ils sont moins nombreux que la veille, malgré tout. Elle sait que ce n'est pas seulement parce que la ville se dépeuple ; les gens éprouvent une désillusion grandissante vis-à-vis de la Messagère et de Son message. Quels bienfaits nous apporte-t-elle ? demande-t-on. Où est le feu du ciel qui doit détruire cette peste ?

Touchant le cristal avec son stylet métallique, Portia se met à danser au rythme de la musique de la Messagère. Ses pas complexes décrivent parfaitement les équations et leurs solutions. Comme à chaque fois, elle est envahie par la certitude absolue qu'il y a quelque chose là-haut ; que le fait de ne pas comprendre une chose *maintenant* ne signifie pas qu'elle est incompréhensible.

Elle s'adresse mentalement à la Messagère : *un jour, je te comprendrai*. Mais cette pensée semble maintenant bien futile. Ses jours sont comptés. Comme ceux de tous les autres.

Elle se surprend à nourrir une idée hérétique : *Si seulement nous pouvions aussi t'envoyer un message*. Le Temple condamne farouchement ce genre de dessein, mais ce n'est pas la première fois que Portia l'envisage. Elle sait que d'autres scientifiques — et même des prêtresses scientifiques — ont cherché des moyens de reproduire les vibrations invisibles grâce auxquelles le message est diffusé. Bien entendu, le Temple ne peut pas admettre officiellement de telles ingérences dans son domaine réservé. Cependant, les araignées sont curieuses, et celles qui sont attirées par le Temple sont les plus curieuses de toutes. Il était donc inévitable que les gardiennes de l'orthodoxie cultivent elles-mêmes la fleur de l'hérésie.

Portia croit aujourd'hui que, si l'on pouvait parler à la Messagère à travers cet immense espace vide, Elle accepterait certainement de leur répondre et de leur fournir un remède à la maladie. Néanmoins, elle est également convaincue qu'un tel dialogue est impossible, qu'aucune réponse ne viendra, et qu'elle devra trouver elle-même un traitement avant qu'il soit trop tard.

Après son passage au temple, elle va retrouver un de ses mâles dans la maison communautaire, une vaste structure tendue entre trois arbres et abritant de nombreux logements.

Depuis le début de l'épidémie, le rôle des mâles a sensiblement changé dans la société des aranéides. Traditionnellement, pour un mâle, les meilleures chances de s'élever consistaient à attirer l'attention d'une femelle, dans l'espoir de devenir son protégé ; ceux qui étaient nés avec un précieux Savoir pouvaient aussi se faire bichonner dans le sérail, dans l'attente d'être échangés ou accouplés en fonction des jeux de pouvoir que pratiquaient entre eux les divers clans. Sinon, sans le patronage d'une femelle, la plupart des mâles formaient une sorte de classe inférieure, un ramassis de clochards urbains qui se battaient en permanence pour des bribes de nourriture. Toutefois, alors qu'ils constituaient auparavant une simple caste de parasites inutiles, ayant au mieux le statut de gigolos décoratifs ou de domestiques, au pire celui d'un petit en-cas, les mâles sont devenus des ressources essentielles en ces temps difficiles. Moins indépendants, moins aptes à se débrouiller seuls dans la nature sauvage, ils sont donc enclins à rester en ville quand les femelles s'enfuient. Si Grand-Nid et beaucoup d'autres grandes cités continuent à fonctionner tant bien que mal, c'est surtout parce que nombre de mâles ont profité de l'occasion pour se glisser dans les rôles traditionnellement réservés aux femelles. Désormais, on trouve même des guerriers, des chasseurs et des gardiens, parce qu'il faut toujours des gens capables de manier des lance-pierres, des boucliers ou des grenades incendiaires — et parce que, bien souvent, il n'y a pas d'autre choix.

Depuis longtemps, des femelles du rang de Portia disposent d'une suite masculine. Alors que certaines se contentent d'employer les mâles comme laquais ou comme ornements ostentatoires, d'autres les entraînent pour en faire des collaborateurs expérimentés. L'ancienne Bianca, entourée d'assistants mâles dans son laboratoire, exprimait une certaine vérité en se plaignant que les femelles passaient trop de temps à lutter pour leur prééminence ; les vieux instincts sont à peine recouverts d'un vernis de civilisation. Même l'actuelle Portia a rechigné avant de faire confiance à des mâles.

Il y a peu de temps, elle a envoyé en expédition une bande de mâles, une troupe d'aventuriers qu'elle emploie régulièrement. Tous étaient compétents, habitués à œuvrer ensemble depuis leur plus jeune âge — lorsqu'ils avaient été abandonnés dans les rues de Grand-Nid. Selon Portia, aucune femelle n'aurait accepté cette mission ; en récompense, ils obtiendraient le soutien permanent de sa communauté de compagnes : de la nourriture, une protection, un accès à l'éducation, aux loisirs et à la culture.

L'un d'entre eux est revenu : un seul. Appelons-le Fabian.

Il la rejoint dans la maison clanique. Fabian a perdu une patte ; il semble affamé, exténué. Portia agite ses palpes pour ordonner à un des jeunes mâles de la crèche de leur apporter à manger.

Alors ? Un frémissement impatient, tout en le dévisageant.

Les conditions sont pires que ce que tu envisageais. Et j'ai eu du mal à pénétrer dans Grand-Nid. On n'accueille aucun voyageur soupçonné de venir du nord. Les femelles sont refoulées, les mâles sont tués sur-le-champ. Il s'exprime avec difficulté, vacillant, traînant les pattes.

C'est ce qui est arrivé à tes camarades ?

Non, je suis le seul à être revenu. Ils sont tous morts. Courte oraison funèbre pour ceux avec lesquels il a passé la majeure partie de son existence. Mais on sait bien, dans la société de Portia, que les sentiments des mâles ne sont pas aussi intenses que ceux des femelles et qu'ils

sont incapables d'établir les mêmes relations d'affection et de respect.

Le jeune mâle revient avec de la nourriture : une grappe de grillons vivants et des polypes végétaux recueillis dans les fermes proches. Fabian saisit avec reconnaissance un des insectes attachés et lui plante un crochet dans le corps. Trop épuisé pour utiliser son venin, il suce l'intérieur de la créature qui gigote.

Comme tu le pensais, il y a des survivantes dans les villes infectées, continue-t-il tout en mangeant. *Mais elles ne vivent pas comme nous. Elles mangent comme des bêtes, ne se donnent presque plus la peine de tisser et de chasser. Il y a à la fois des femelles et des mâles. Mes compagnons ont été pris et dévorés l'un après l'autre*.

Portia piétine le sol d'une manière pressante. *Mais tu as réussi ?*

Les épreuves de Fabian l'ont tellement affecté qu'il ne répond pas immédiatement, mais lui demande : *Tu ne crains pas que j'aie rapporté la peste à Grand-Nid ? Je l'ai sûrement contractée*.

Elle est déjà là.

Il plie lentement les palpes, dans un geste résigné. *J'ai réussi. J'ai ramené trois bébés de la zone infectée. Ils sont en bonne santé. Ils sont immunisés, comme doivent l'être ceux qui vivent encore là-bas. Tu avais raison, même si je ne vois pas en quoi cela nous aide*.

Apporte-les à mon laboratoire, lui commande Portia. Voyant trembler les pattes de Fabian, elle ajoute : *Ensuite, tu pourras profiter de la maison communautaire. Tu seras récompensé pour ce grand service. Tu pourras demander tout ce que tu voudras*.

Il la fixe, les yeux dans les yeux. Un comportement plutôt effronté — mais il s'est toujours montré hardi, sinon il n'aurait pas été un auxiliaire aussi utile. *Quand je serai reposé*, dit-il, *je viendrai t'aider dans ton travail, si tu le veux bien. Tu sais que je possède des Savoirs dans le domaine de la biochimie, et aussi que j'ai étudié*.

La posture de Portia trahit sa surprise.

Grand-Nid est aussi ma ville, lui rappelle Fabian. *Tous mes souvenirs sont ici. Tu crois vraiment pouvoir vaincre ce fléau ?*

En tout cas, je crois qu'il faut essayer, sans quoi nous sommes tous perdus. Une sombre pensée, mais d'une logique implacable.

4.3

Quelques notes sur une planète grise

Holsten était déconcerté par le nombre de gens qui s'étaient réunis pour écouter les nouvelles. Le *Gilgamesh* ne disposant pas d'une salle de conférences, la réunion se déroulait dans un hangar de navette aux murs nus qui renvoyaient un écho. Il se demanda si les appareils absents étaient actuellement amarrés à la station abandonnée ou si c'était la salle dans laquelle les rebelles l'avaient amené avec Lain au moment de leur enlèvement. Tous les hangars se ressemblaient et les éventuels dégâts avaient sans doute été réparés depuis lors.

Enfermé dans son labeur solitaire, il n'avait pas vu qu'un si grand nombre de gens avaient été réveillés pour participer à la récupération. Au moins une centaine de personnes étaient assises dans le hangar et il éprouva une réaction presque phobique : une foule trop nombreuse, trop proche, trop serrée. Finalement, il resta debout près de la porte, comprenant qu'il s'était résigné depuis longtemps à vivre en compagnie d'un petit nombre d'humains — et qu'il aurait peut-être préféré cela.

Et d'abord, pourquoi sommes-nous tous rassemblés ici ? Une présence physique n'était pas nécessaire. Lui-même aurait pu continuer son travail en regardant la conférence de Vitas sur un écran, ou écoutant son caquetage avec un casque. Personne n'avait besoin de traîner sa carcasse millénaire jusqu'ici dans le seul but de voir l'oratrice de ses propres yeux. D'ailleurs, la présence de Vitas n'était pas requise non plus. Même sur Terre, ce genre de cérémonial académique se faisait généralement à distance.

Alors pourquoi tant de chichis ? Et pourquoi suis-je venu ? En regardant la foule rassemblée, en écoutant le brouhaha des conversations excitées, il devinait que beaucoup étaient là par courtoisie, pour se retrouver parmi leurs congénères. *Mais pas moi, quand même ?*

Et il comprit que si. Évidemment. Il pouvait toujours prétendre qu'il préférait la solitude, il n'en restait pas moins lié inextricablement à une espèce sociale. Même chez Holsten, il existait un désir d'interagir avec d'autres êtres humains, de préserver une relation entre lui et les autres. Vitas n'était pas là pour gagner en prestige ou pour renforcer sa position au sein de son équipe, mais parce qu'elle avait besoin de communiquer directement — et de savoir qu'il y avait quelqu'un avec qui communiquer.

En regardant l'assemblée, Holsten reconnut quelques visages familiers. En dehors de l'équipe scientifique de Vitas, la plupart des experts étaient occupés sur la station. Presque tous les gens présents dans le hangar n'avaient pas ouvert les yeux depuis leur départ de la Terre et ne savaient donc rien de Kern, de la planète verte, ni de ses effrayants habitants, à part ce qu'on leur avait raconté ou ce qu'ils avaient pu lire dans les dossiers non classifiés du *Gil*. Une majorité d'entre eux étaient jeunes, mais c'était surtout le fossé de la connaissance qui faisait ressentir à Holsten le poids de son âge, comme s'il était réveillé depuis des siècles et pas seulement depuis quelques jours passés dans un autre système solaire.

Guyen, qui restait au fond de la salle, paraissait tout aussi distant. Vitas s'avança d'un pas lent et circonspect en regardant son public comme si elle n'était pas certaine d'être entrée dans la bonne salle.

Le grand écran installé derrière l'estrade par son équipe passa du noir à un vert chatoyant. Elle le regarda d'un œil critique, mais réussit à esquisser un sourire.

« Comme vous le savez maintenant, j'ai été chargée d'étudier la planète autour de laquelle nous sommes en orbite. Il semble maintenant évident » — et elle eut la bonté d'adresser un petit signe de tête à Holsten — « que nous avons affaire à l'un des projets de terraformation entrepris par l'Ancien Empire juste avant sa dissolution. Le projet que nous avons visité précédemment était achevé, mais faisait l'objet d'une quarantaine, imposée pour des raisons inconnues par un satellite de surveillance évolué. Nous avons découvert que le processus de terraformation de l'endroit où nous sommes aujourd'hui a été interrompu et que les installations de contrôle ont été abandonnées. L'équipe d'ingénierie a entrepris la difficile tâche d'examiner le complexe orbital et j'ai étudié de mon côté la planète elle-même afin de savoir si elle pouvait nous fournir un nouvel habitat. »

Cette présentation sèche et lacunaire ne donnait aucun indice sur sa conclusion, si conclusion il y avait. Elle ne trahissait aucun art de la mise en scène, aucun désir de suspense, mais indiquait simplement que Vitas se considérait avant tout comme une scientifique et qu'elle rapporterait les points positifs et négatifs avec une égale sincérité, sans porter aucun jugement de valeur sur les résultats. Holsten connaissait bien cette école de pensée, de plus en plus répandue à mesure que la Terre dépérissait et que l'espérance s'évanouissait.

Vitas regarda son auditoire. Holsten tenta de déchiffrer son expression, son langage corporel, tout ce qui pouvait lui donner une idée de la suite des événements. *Est-ce que nous allons rester ici ? Ou continuer ? Ou revenir en arrière ?* Cette dernière possibilité le tracassait particulièrement car il était l'une des rares personnes à posséder une expérience personnelle du monde vert de Kern.

L'écran s'éclaira ; du gris succéda au gris, jusqu'à la courbe d'un sombre horizon. Ils regardaient la planète grise.

« Comme vous pouvez le remarquer, la surface de cette planète est curieusement uniforme, reprit Vitas. Cependant, l'analyse spectrographique révèle d'abondantes réactions chimiques : on y trouve tous les éléments nécessaires à notre survie. Nous avons lancé deux drones dès que nous sommes arrivés en orbite haute. Les images que vous allez voir ont été prises par leurs caméras. Elles sont en couleurs véritables, sans retouche ni effet artistique. »

Holsten ne percevait aucune couleur, à part du gris. Pourtant, quand les rayons de l'aube commencèrent à courir sur l'orbe de la planète, il put distinguer des contours, des ombres qui révélaient des montagnes, des vallées, des canaux.

« Vous constaterez que cette planète possède une activité géologique, peut-être nécessaire à la terraformation envisagée par l'Empire. Nous ne pouvons pas en être certains parce que, parmi toutes les caractéristiques terrestres requises, la fabrication artificielle d'une telle activité serait extrêmement difficile, voire impossible. D'un autre côté, il se pourrait qu'elle ait été provoquée lors de la phase initiale de la terraformation. Nous espérons que les informations recueillies dans la station nous donneront une idée de la manière dont le

processus a été enclenché. Il est possible que nous soyons un jour capables de répéter cette prouesse. » Cette perspective parut enfin trahir chez Vitas un soupçon d'excitation. Holsten fut certain que sa voix s'était élevée d'un demi-ton, et même qu'un de ses sourcils avait frémi.

« Vous pouvez voir ici les observations des drones concernant les conditions générales de la planète, continua la scientifique. Une gravité à peu près égale à quatre-vingts pour cent de celle de la Terre. Une rotation lente, avec un cycle diurne d'environ quatre cents heures. La température est élevée, supportable autour des pôles, acceptable dans les régions boréales, mais pas dans celles qui approchent de l'équateur. Vous noterez que le niveau d'oxygène ne dépasse pas les cinq pour cent, ce qui, malheureusement, ne facilite pas la vie humaine sur cette planète. Néanmoins, ces informations nous donnent une leçon fort utile, comme vous allez le constater. »

L'écran exécuta un zoom. Le drone se rapprocha de la planète et un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée. L'étendue grise était vivante.

Aussi loin que la caméra pouvait filmer, toute la surface était recouverte d'une végétation dense et enchevêtrée, évoquant une fourrure grise comme la cendre. Des sortes de fougères se pressaient les unes contre les autres, étalant leurs feuilles pour capter la lumière du soleil. Il en émergeait de curieuses tours phalliques portant des bourgeons verruqueux ou des fruits difformes. Des images se succédèrent. À l'aide de son stylet, Vitas indiqua l'emplacement des différentes prises de vues sur un planisphère. Cependant, le contenu de l'écran ne changeait guère.

« Ce que vous voyez peut être considéré, au mieux, comme une sorte de moisissure, expliqua la directrice de l'équipe scientifique. Cette espèce solitaire a colonisé l'intégralité de la planète, d'un pôle à l'autre et à toutes les altitudes. Des scanographies du sol — qui est caché ici — nous révèlent que la topographie de la planète est aussi variée qu'on peut l'attendre d'un simulacre de la Terre. Il y a des bassins océaniques, mais pas d'océans, des vallées fluviales, mais pas de fleuves. D'après nos recherches, l'organisme que vous voyez renferme toute l'eau de la planète. Et peut-être s'agit-il d'*un seul* organisme. Nous n'avons observé aucune séparation précise. Malgré sa couleur, il semble capable d'effectuer une forme de photosynthèse, mais le faible taux d'oxygène nous donne à penser que sa chimie ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. Nous ignorons si la présence de cette espèce envahissante est prévue par le procédé de terraformation ou résulte d'une erreur ayant amené les ingénieurs à interrompre le projet. Peut-être n'est-elle apparue qu'après cet abandon, comme une conséquence naturelle du travail inachevé. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir affirmer qu'elle va rester là pendant longtemps. Maintenant, c'est son monde.

— On ne peut pas l'enlever ? demanda quelqu'un. Le brûler, par exemple ? »

Le calme de Vitas venait enfin d'être contrarié. « Je vous souhaite bonne chance pour brûler quelque chose avec si peu d'oxygène, répondit-elle d'un ton ironique. De plus, je recommande que nous mettions fin à l'exploration de cette planète. Quand nous y avons établi une base pour effectuer nos recherches, les drones ont commencé à présenter des signes de dysfonctionnement. Nous les avons utilisés aussi longtemps que possible, mais ils sont tous les deux tombés en panne.L'atmosphère est une véritable soupe de spores et cet organisme cherche à implanter de nouvelles colonies sur toutes les surfaces libres qu'il

rencontre. D'ailleurs, après tout ce qui s'est passé dans ce système et dans le précédent, il faudra que nos ateliers construisent de nouveaux drones dès que nous aurons les matériaux nécessaires. Il ne nous en reste plus beaucoup.

— D'accord, déclara Guyen du fond de la salle. Mettez-vous au travail. Nous avons bien compris que ce ne sera pas habitable de sitôt, ajouta-t-il. Mais ça ne posera pas de problème. Notre priorité consiste à récupérer un maximum de choses sur la station, à les enregistrer, à les traduire, et à faire fonctionner les instruments si c'est possible. Dans le même temps, nous allons procéder à une révision complète des systèmes du *Gilgamesh* et réparer ou remplacer tout ce qui pourra l'être. Il y a beaucoup de technologie réutilisable sur la station, à condition de pouvoir l'adapter à la nôtre. Et ne vous en faites pas si nous ne pouvons pas vivre sur le Monde Moisi. J'ai un plan. *Il y a* un plan. Avec ce que nous avons trouvé ici, nous pourrons réclamer notre dû. » Le discours vira si vite à la prédication messianique que Guyen lui-même en parut surpris pendant un moment, mais il fit rapidement demi-tour et s'éloigna, ce qui déclencha une abondance de conversations étonnées.

4.4

Des esprits curieux

La maladie est d'abord insidieuse, puis douloureuse et, enfin, réellement terrifiante. Ses symptômes sont maintenant bien connus, et prévisibles — mais malheureusement inévitables. Les premiers signes évidents sont des sensations de chaleur dans les articulations, des excoriations au niveau des yeux, de la bouche, de la filière, de l'anus et des feuillets pulmonaires. Ensuite viennent les spasmes musculaires, surtout dans les pattes ; rares au début, ils provoquent des bégaiements, des trépignements inattendus, puis la malade perd progressivement le contrôle de ses membres et se met à bredouiller, à tituber, à exécuter des gesticulations désordonnées. Au bout de dix à quarante jours après les premières convulsions, le virus atteint le cerveau. La victime ne sait plus qui elle est ni où elle se trouve. Elle développe une perception irrationnelle de son entourage. Pendant cette phase, on rencontre fréquemment des comportements paranoïaques ou agressifs, ainsi que des fugues. La mort survient au cours des cinq à quinze jours qui suivent, immédiatement précédée par un irrésistible désir de grimper le plus haut possible. Fabian a narré en détail ce qu'il avait vu dans la cité où il s'était rendu : les cimes des arbres et les toiles délabrées étaient recouvertes par les carapaces des morts, dont les yeux vitreux fixaient inutilement le ciel.

Avant que des symptômes évidents se déclenchent, le virus patiente dans le corps de sa victime pendant une durée indéterminée, qui peut atteindre deux cents jours ; il s'infiltre lentement dans l'organisme sans provoquer de mal apparent. L'individu infecté ressent à l'occasion des accès de chaleur ou des étourdissements, mais ceux-ci peuvent avoir d'autres causes et sont généralement ignorés : en grande partie parce que, avant l'arrivée de la maladie à Grand-Nid, toute araignée soupçonnée d'avoir contracté la peste devait s'exiler, sous peine de mort. Celles qui couvaient la maladie participaient donc à une sorte de conspiration insouciante en masquant leurs symptômes le plus longtemps possible.

Durant la première phase, apparemment bénigne, la peste n'est que modérément contagieuse. La proximité permanente d'une malade a de grandes chances d'entraîner la contagion, mais le plus sûr moyen d'être infecté consiste à être mordu par une victime en phase terminale — il y en a déjà eu environ une demi-douzaine à Grand-Nid, mais elles ont été tuées rapidement, et à distance.

Il y a trois fois plus de malades en phase moyenne et aucun consensus n'a encore été trouvé à leur sujet. Portia et d'autres affirment qu'il est possible de découvrir un remède. Un accord tacite pousse les scientifiques du Temple à cacher qu'elles ne savent pas réellement ce qu'il faut faire.

Portia utilise au mieux les bébés ramenés par Fabian. Comme ils viennent d'une cité infectée, elle espère qu'ils sont immunisés contre la peste et qu'elle pourra étudier cette propriété.

Elle leur a fait subir des tests et a pris des échantillons de leur hémolymphe — le sang des arachnides — pour les analyser et les observer avec ses lentilles, mais en vain. Elle a ordonné que du fluide des bébés soit donné en nourriture aux malades, ou qu'il leur soit injecté selon une forme de transfusion développée depuis quelques années. Le système immunitaire des araignées est limité, ce qui fait que les groupes sanguins ne posent pas de gros problèmes de rejet. Cependant, toutes ces tentatives sont restées sans effet.

Afin de repousser aussi longtemps que possible le moment où elle deviendrait son propre sujet d'étude, elle a demandé à Fabian de s'occuper des malades. Il a collaboré avec les mâles d'autres clans frappés par la peste — les mâles sont un peu plus résistants que les femelles face à la contagion. Assez ironiquement, les premières généticiennes ont établi un lien entre la durée de leurs élégantes parades et la vigueur de leur système immunitaire, exerçant ainsi une pression constante sur la sélection naturelle.

Jusqu'à présent, tous les efforts de Portia ont échoué et aucune de ses collègues n'a obtenu de meilleurs résultats. Elle commence à être attirée par des sciences plus conjecturales, cherchant une manière moins conventionnelle d'aborder le problème pour empêcher sa civilisation de se désagréger et de sombrer dans la barbarie.

Elle a travaillé dans son laboratoire durant la majeure partie de la journée. Fabian est allé distribuer une nouvelle fournée de préparations médicales à ses homologues reclus dans les lazarets que sont devenues les maisons communautaires infectées. Portia ne se fait guère d'illusions sur ces nouveaux médicaments. Elle a l'impression d'être arrivée au bout de ses capacités, se sent frustrée par le gouffre d'ignorance auquel elle doit faire face en parvenant aux limites de la compréhension inhérentes à son espèce.

Elle reçoit une visiteuse. En d'autres circonstances, Portia l'aurait congédiée, mais elle est fatiguée, épuisée ; elle a désespérément besoin d'explorer de nouvelles perspectives. Et cette visiteuse lui propose justement de contempler des horizons nouveaux — et dérangeants.

Elle s'appelle Bianca et appartenait jadis au clan de Portia. C'est une grande araignée bedonnante, au corps moucheté de taches claires. Elle n'arrête pas de gigoter nerveusement, etPortia se dit que, si Bianca contractait la maladie, personne ne s'en rendrait compte.

La visiteuse appartenait également au Temple, mais n'accomplissait pas ses devoirs avec suffisamment de ferveur. Sa curiosité scientifique avait supplanté sa dévotion cléricale. Lorsqu'on apprit qu'elle s'était livrée à des expériences sur le cristal, elle faillit se faire exiler pour cet outrage. Portia et d'autres consœurs intercédèrent en sa faveur, mais elle fut déchue de ses privilèges, perdit son rang et ses amies. On supposait qu'elle avait quitté Grand-Nid, ou qu'elle était morte.

En fait, Bianca s'est accrochée à sa toile et a même prospéré — elle a toujours été un esprit brillant et c'est peut-être une autre raison pour laquelle Portia, en désespoir de cause, accepte maintenant de la recevoir. L'araignée bannie a troqué ses compétences comme un mâle, s'est mise au service de clans moins prestigieux et a finalement fondé le sien en rassemblant d'autres érudites en disgrâce. Dans des périodes plus florissantes, les grandes maisons sororales étaient toujours prêtes à les censurer ou à les expulser, mais aujourd'hui personne ne s'intéresse plus à elles. Les concitoyennes de Portia sont tracassées par des préoccupations plus urgentes.

On dit que tu es sur le point de découvrir un remède ? déclare Bianca. Cependant, sa posture

et de légères pauses dans ses mouvements trahissent clairement son scepticisme.

J'y travaille. Comme nous toutes. Normalement, Portia n'hésiterait pas à faire montre d'un optimisme exagéré, mais elle se sent trop lasse pour cela. *Pourquoi es-tu là ?*

Bianca la dévisage en traînant timidement les pattes. *Pourquoi, ma sœur ? Pourquoi ai-je jamais été quelque part ?*

Ce n'est pas le moment. Finalement, Bianca veut toujours la même chose.

Comme Portia est recroquevillée de fatigue, l'autre araignée approche pour mieux comprendre ce qu'elle dit.

D'après ce que je sais, il n'y aura pas d'autres moments, déclare Bianca, d'un pas légèrement moqueur. *J'ai lu les dépêches qui arrivent sur les fils des autres villes. Et je sais combien de ces villes n'envoient même plus de messages. Toi et moi, nous connaissons la situation.*

Si j'avais voulu réfléchir à ce sujet maintenant, je serais restée dans mon laboratoire, répond Portia d'un piétinement irrité. *Je ne te donnerai pas accès au cristal de la Messagère.*

Les palpes de Bianca frémissent. *J'avais même mon propre cristal, tu ne le savais pas ? Le Temple l'a découvert et me l'a pris. J'ai presque réussi…*

Portia n'a pas besoin de savoir ce qu'elle avait presque réussi à faire. Bianca n'a qu'une obsession, qui est de communiquer avec la Messagère, d'envoyer une missive à l'astre véloce. C'est un sujet de discussion qui secoue le Temple à chaque génération — et à chaque génération, il y a une Bianca qui n'accepte pas un refus. Elles sont toujours surveillées.

La position de Portia est difficile. Si le choix n'incombait qu'à elle seule, elle soutiendrait probablement Bianca. Cependant, elle doit tenir compte de la majorité, dans le sens où les décisions importantes provoquent facilement des brouilles quand les puissantes et les sages débattent sur la même toile. La « vieille garde » du Temple, les prêtresses de la génération précédente, considèrent que le message est parfait et sacro-saint. Le peuple de Portia doit donc s'évertuer à mieux l'apprécier, à comprendre les vérités cachées qui n'ont pas encore été révélées. Il n'a pas à hurler dans la nuit pour attirer l'attention de la Messagère. Celle-ci traverse les cieux et observe tout. La Messagère est la preuve qu'il existe un ordre dans l'univers.

Avec chaque génération, de nouvelles voix s'élèvent pour critiquer cette doctrine, qui l'a toujours emporté jusqu'à présent. Après tout, la Messagère n'est-elle pas intervenue durant la grande guerre contre les fourmis, sans que personne ne lui *demande* de l'aide ? Si le plan de la Messagère est de soutenir l'espèce Portia, elle n'a pas besoin d'être sollicitée pour lui apporter son secours.

Pourquoi es-tu venue me voir ? Je ne m'opposerai pas au Temple, lui dit Portia, aussi catégoriquement que possible.

Parce que je me souviens de ta position quand nous étions encore de vraies sœurs. Tu désires la même chose que moi, mais avec moins d'ardeur.

Je ne t'aiderai pas, déclare Portia, et son abattement ajoute à sa détermination. *D'ailleurs, on ne peut pas répondre à la Messagère. Le Temple offre une consolation à notre peuple. Tes expériences lui ôteraient certainement ce réconfort, et pour quel résultat ? Tu ne pourrais pas accomplir ce que tu veux, de toute façon, parce que c'est impossible.*

J'ai quelque chose à te montrer. Bianca fait subitement un geste et plusieurs mâles, marchant de côté, apportent un lourd appareil maintenu entre eux par des sangles de soie.

Ils le déposent sur le sol tendu, qui s'affaisse un peu sous le poids.

On sait depuis longtemps que certains produits chimiques réagissent curieusement au contact des métaux, explique Bianca. *Quand ils sont combinés et reliés correctement, une force passe le long du métal et dans les liquides. Tu te souviens évidemment d'avoir assisté à ces expériences quand nous étudiions ensemble.*

Une curiosité, rien de plus, réplique Portia. *On utilise cette technique pour plaquer un métal sur un autre. Je me rappelle qu'une colonie de fourmis en était chargée. Elles fabriquaient d'excellents articles*. Cette évocation de sa jeunesse innocente lui rend quelques forces. *Mais ça produit beaucoup de fumées nocives. C'est un travail pour les fourmis. Où veux-tu en venir ?*

Bianca s'occupe maintenant de son appareil ; il ressemble aux instruments dont Portia se souvient, avec des compartiments pour des produits chimiques, plongés dans d'autres liquides et reliés par des tiges de métal. Il possède néanmoins d'autres parties métalliques finement travaillées, aussi minces qu'un gros fil de soie, enroulées en forme de colonne. Quelque chose change dans l'air de la pièce et Portia sent ses poils se hérisser, comme à l'approche d'une tempête — un événement qui inspire toujours une peur justifiée en raison des dommages que la foudre et les incendies peuvent causer à une ville.

Mon petit jouet se trouve au cœur d'une toile invisible, déclare Bianca. *Si je le règle correctement, il peut faire vibrer les fils de cette toile. N'est-ce pas remarquable ?*

Portia s'apprête à lui répondre que c'est absurde, mais elle est quand même intriguée. Et l'idée d'une sorte de toile invisible qui engloberait tout est séduisante. Intuitivement pertinente. Sinon, comment pourrait-on être connecté à… ?

Tu veux dire que la Messagère nous parle à travers cette toile ?

Bianca danse autour de son instrument. *Il faut bien qu'il y ait une forme de connexion, sinon comment pourrions-nous recevoir le message ? Et pourtant, le Temple refuse d'examiner la moindre hypothèse. Le message « existe », point final. Et oui, j'ai trouvé la grande toile de l'univers, celle que la Messagère utilise pour nous communiquer sa parole. Et oui, je peux lui envoyer notre réponse.*

Même de la part de Bianca, il s'agit d'une effrayante vantardise.

Je ne te crois pas, rétorque Portia. *Si c'était possible, tu l'aurais déjà fait.*

Sa visiteuse exécute un trépignement irrité. *À quoi bon appeler la Messagère si je ne peux pas l'entendre ? C'est pour ça que j'ai besoin d'accéder au temple.*

Tu veux que la Messagère te reconnaisse et te parle. C'est donc la nature égocentrique de Bianca qui la pousse à réaliser cette expérience. Elle a toujours été comme ça : toujours prête à défier le reste de la création. *Ce n'est pas le moment*. Portia se sent de nouveau lasse.

Il ne nous reste plus beaucoup de temps, ma sœur. Tu le sais très bien. Bianca cherche à l'amadouer par des flatteries. *Permets-moi d'exécuter mon projet. Je ne peux pas laisser cette tâche aux générations futures. Même si je pouvais transmettre ce Savoir, il n'y aura plus d'autres générations pour l'utiliser. Il faut le faire maintenant.*

Il y aura d'autres générations, pense Portia, mais sans s'exprimer ouvertement. *Fabian les a vues : vivant comme des bêtes dans les ruines de nos cités, la tête pleine d'un Savoir dont elles ne savent que faire, parce que le monde de leurs ancêtres s'est écroulé. Dans ce cas, à quoi sert la science ? Et le Temple ? À quoi servent les arts, quand les survivantes sont si rares qu'elles sont tout juste capables de se nourrir et de copuler ? Notre grand Savoir va disparaître au fil des*

générations, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne pour se souvenir de nous. Mais cette pensée est incomplète ; autre chose l'accable. Elle songe au mécanisme de sélection du Savoir : ces survivantes perdues disposeront probablement d'un antique Savoir qui les aidera dans leur chasse ; les enfants qui hériteront de ce Savoir primitif deviendront les nouvelles suzeraines de ce monde. Mais elles n'hériteront pas que de cela…

Portia se redresse d'un bond, brusquement ranimée, comme si elle venait de toucher par mégarde la mauvaise extrémité de la machine de Bianca.

Je dois travailler tout de suite dans mon laboratoire, dit-elle à sa visiteuse. Puis elle hésite : Bianca est déjà à moitié folle, c'est une dangereuse dissidente, une révolutionnaire en puissance, mais incontestablement d'une grande intelligence. *Tu veux bien m'assister ? J'aurai besoin de toute l'aide disponible*.

La surprise de Bianca est manifeste. *Ce serait un honneur de travailler une fois de plus avec mes sœurs, cependant…* Elle ne termine pas cette pensée, mais tourne les yeux vers la machine maintenant désactivée, qui ne diffuse plus sa toile invisible dans la pièce.

Si nous réussissons, si nous survivons, je ferai tout mon possible pour défendre ta requête devant le Temple. Et Portia elle-même nourrit maintenant une idée hérétique. *Si nous survivons, ce sera grâce à nos propres mérites, et pas parce que nous avons reçu l'aide de la Messagère. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.*

4.5

Les rêves des anciens

« Mason. »

Assoupi à son poste de travail, Holsten sursauta et faillit tomber de son fauteuil. Guyen était campé devant lui.

« Je… euh… il se passe quelque chose ? » Pendant un instant, il fouilla dans son cerveau pour tenter de se souvenir s'il avait terminé la traduction que le commandant lui avait demandée. En fait, oui, il l'avait envoyée personnellement à Guyen la veille. Non ? Est-ce qu'il l'avait *déjà* lue ?

Le visage du commandant ne lui fournissait aucun indice. « Suivez-moi. » Le ton de sa voix aurait très bien pu donner à penser que le linguiste allait être fusillé pour trahison envers le régime totalitaire de Guyen. Seul détail rassurant : le commandant était venu seul, sans une escorte de gardes.

« Eh bien, je… » Holsten esquissa un geste vague en direction de la console mais, en vérité, il avait perdu beaucoup d'intérêt pour son travail au cours des derniers jours. C'était une tâche répétitive, éreintante et, pour lui, curieusement déprimante. L'occasion de faire une pause, même en compagnie de Guyen, restait assez tentante. « Vous avez besoin de quoi, chef ? »

Guyen lui fit signe de le suivre. Après avoir longé quelques couloirs du *Gilgamesh*, Holsten se rendit compte qu'ils allaient vers les hangars de navettes. Ce n'était pas une direction qu'il appréciait particulièrement. Il apercevait même, ici et là, les traces des impacts de balles que la maintenance n'avait pas encore effacées.

Il se remémora cette période lointaine — récente pour lui — et faillit même faire l'erreur d'évoquer le bon vieux temps avec Guyen. Il se retint juste à temps. Le commandant se serait sans doute contenté de lui lancer un regard glacial, mais il aurait peut-être *voulu* parler de la mutinerie avortée. Dans ce cas, qu'aurait pu faire Holsten ? Poser la question qui le taraudait depuis que Lain et lui étaient revenus à bord ? Seul dans sa cabine de décontamination — comme Lain et l'équipe de Karst —, il avait tourné et retourné ces événements dans son crâne, tenté de démêler, dans les actes et les paroles de Guyen, ce qui n'était que du bluff et ce qui était froidement calculé. Sur le moment, il avait voulu en parler avec Karst, mais n'en avait pas eu l'occasion. Jusqu'à quel point la mission de secours avait-elle suivi le plan de Guyen ? Quelle part d'improvisation avait été l'œuvre de Karst ? Il avait toujours considéré le chef de la sécurité comme une brute, et pourtant, sur la fin, celui-ci avait pris des risques déments pour ramener les otages en vie.

Holsten admettait qu'il était redevable à Karst, mais ne savait pas s'il devait remercier Guyen.

« Est-ce que nous… ? commença-t-il dans le dos du commandant.

— Nous allons sur la station, confirma Guyen. Je veux que vous regardiez quelque chose.

— Une inscription ou… ? » Il se voyait déjà passer la journée à traduire des panneaux d'avertissement ou des étiquettes pour un Guyen de plus en plus mystérieux.

« Vous êtes un historien, non ? répliqua Guyen. Vous ne faites pas que des traductions. Vous étudiez aussi des objets anciens ?

— Oui, bien sûr, mais les ingénieurs sont certainement plus… » Holsten se rendit compte d'une petite chose : depuis l'arrivée du commandant, il se sentait tellement embarrassé qu'il n'avait pas réussi à terminer une seule phrase.

« Les ingénieurs veulent une seconde opinion. Et moi aussi. » Ils arrivèrent dans un hangar où les attendait une navette, écoutille ouverte, prête à partir. La pilote poireautait à côté en lisant quelque chose sur une tablette. Holsten pensa qu'il s'agissait d'un des fichiers dont Guyen avait autorisé la diffusion — parmi tous ceux qui composaient la vaste bibliothèque du *Gil*. Il existait également un trafic florissant d'œuvres interdites : des récits et des reportages théoriquement verrouillés. Guyen pestait contre ces diffusions clandestines mais n'avait jamais été en mesure de les endiguer. Holsten voyait une raison à cela : la censure que le commandant avait ordonné à Lain de mettre en place ne pourrait jamais s'appliquer au véritable responsable — à savoir, Lain en personne.

« Vous devriez être content de pouvoir réellement monter à bord du satellite, déclara Guyen quand les deux hommes s'installèrent sur leurs sièges. Marcher sur les traces des anciens, et tout ça. Je pensais que tous les archéologues en rêvaient. »

D'après l'expérience de Holsten, un paléographe rêvait surtout de laisser aux autres les explorations dangereuses et de rester assis à rédiger des analyses érudites sur les œuvres des anciens — ou encore, tandis qu'il avançait en âge, sur les écrits d'autres chercheurs. En outre, même s'il n'oserait jamais l'avouer à Guyen, il avait fait une découverte déprimante : il n'aimait plus les anciens.

À mesure qu'il en apprenait davantage sur eux, il les voyait de moins en moins comme les preux explorateurs de l'espace glorifiés à l'origine par sa culture, mais plutôt comme des monstres maladroits, querelleurs et insouciants. D'accord, ils avaient développé une technologie qui dépassait de loin celle de la civilisation de Holsten, mais cela ne changeait rien à ce qu'il savait déjà : le brillant exemple de l'Ancien Empire avait poussé les humains de cette nouvelle civilisation dans l'égarement du mimétisme. En cherchant à *devenir* les anciens, ils avaient scellé leur propre destin — au lieu de réaliser les mêmes prouesses, ou d'autres, ils s'étaient abîmés dans une histoire faite de jalousie et de médiocrité.

Le trajet jusqu'à la station fut très court, à peineavaient-ils décollés qu'ils durent décélérer. La pilote fut obligée de manœuvrer habilement, en liaison avec le *Gil* et un poste de contrôle improvisé sur la station.

Celle-ci était formée d'une série d'anneaux tournant autour d'un cylindre central, dépourvu de gravité, qui abritait le réacteur à fusion le plus complet qu'on ait jamais découvert. Ayant réactivé l'alimentation avec une facilité surprenante, l'équipe de Lain s'était aperçue que les installations étaient encore prêtes à fonctionner après un sommeil millénaire. C'était l'imitation et la reproduction de cette même technologie élégante, performante, qui avaient permis de développer les systèmes du *Gilgamesh* ; qui les avait amenés si loin dans l'espace, au prix d'un faible pourcentage de leur cargaison humaine.

Comme certains anneaux tournaient de nouveau, plusieurs zones de la station bénéficiaient d'une gravité presque normale, ce que le linguiste appréciait tout particulièrement. Il n'était pas bien sûr de ce qu'il allait trouver en sortant de la navette, mais la première section avait été soigneusement explorée, cataloguée, puis colonisée par l'équipe d'ingénieurs de Lain — dont l'effectif avait considérablement augmenté au cours des derniers jours. Guyen et Holsten plongèrent dans un bouillonnement d'énergie, de mouvements et de bruits. Les couloirs et les salles étaient encombrés par les ingénieurs qui n'étaient pas de service. Il y avait une cantine provisoire, des lieux de détente équipés d'écrans — sur lesquels passaient des films tirés des archives du *Gil*. Holsten vit des gens qui jouaient, qui s'embrassaient de manière intime, et même une sorte de petit spectacle qui s'interrompit aussitôt que Guyen apparut. Sous la direction de Lain, les ingénieurs formaient une grande troupe fort diligente mais assez irrévérencieuse, et Holsten les soupçonna de ne pas ressentir un respect aveugle pour le Grand Timonier.

« Alors, où se trouve cette chose que vous désirez me montrer ? » demanda le linguiste. Il s'interrogeait de plus en plus sur les motivations de Guyen. Apparemment, il n'y avait rien ici qu'un paléographe ne puisse pas déchiffrer à distance derrière sa console. *Alors, pourquoi Guyen m'a-t-il traîné jusqu'ici ?* Plusieurs réponses lui vinrent à l'esprit, mais aucune ne lui plaisait. La première était l'idée que les communications entre le *Gilgamesh* et la station n'étaient pas vraiment sécurisées. En théorie, n'importe quelle personne un peu débrouillarde pouvait la capter. Cela dit, personne n'était censé transmettre des informations sensibles, n'est-ce pas ?

Peut-être que si.

Un frisson parcourut Holsten pendant qu'il traversait le premier anneau sur les pas de Guyen. Ils arrivèrent devant une écoutille menant à la section suivante.

Aurait-il découvert quelque chose ? Il imagina le commandant en train d'étudier les rapports d'un œil inquisiteur. Quelque chose l'avait certainement frappé — peut-être quelque chose que personne d'autre n'avait remarqué. Et maintenant, il semblait évident que Guyen était bien décidé à protéger ce secret.

Ce qui ferait de moi son confident ? C'était une pensée bien déplaisante.

Ils s'enfoncèrent plus loin dans la station, passantd'anneau en anneau, de sas en sas. Le brouhaha des ingénieurs en pause céda la place à une animation différente, plus concentrée. Ils traversaient maintenant avec prudence des sections qui n'avaient pas été entièrement examinées. Les premières, théoriquement sécurisées, étaient laissées aux ingénieurs les moins expérimentés, réveillés très récemment pour la plupart, qui se chargeaient de restaurer quelques systèmes ou de cataloguer les instruments. Ensuite, Guyen demanda à Holsten d'enfiler une combinaison hermétique et de garder son casque en permanence. Ils allaient pénétrer dans une partie de la station où l'air et la gravité n'étaient pas garantis.

À partir de là, tous ceux qu'ils croisaient portaient le même accoutrement, et Holsten savait que le rythme de l'exploration était limité par les réserves de ces équipements, que le *Gilgamesh* avait emportés ou pouvait fabriquer. Guyen et lui rencontraient de moins en moins d'ingénieurs, occupés avec des systèmes essentiels, s'efforçant de restaurer les équipements de vie afin de pouvoir travailler ensuite sans combinaison. Les conversations badines et les plaisanteries n'étaient plus de mise ; ici, chacun était absorbé par sa tâche et

devait se montrer efficace.

Dans la section suivante, il y avait de la gravité, mais pas d'air, et ils durent traverser un cauchemar de lumières intermittentes et d'alarmes clignotantes qui les menaçaient des pires conséquences — en Impérial C. Des ingénieurs — visage invisible derrière leur visière — se démenaient pour soigner les ravages du temps, découvrir les causes des pannes et trouver un moyen de réparer cette ancienne technologie extrêmement avancée.

Nous remontons dans le temps, songea Holsten. Pas vers l'époque de l'Ancien Empire, mais dans les efforts des ingénieurs pour restaurer la station. Au début, il n'y avait rien ici : ni éclairage, ni atmosphère, ni énergie, ni gravité. Puis Lain était arrivée, déesse mère en miniature, pour mettre de l'ordre dans ce néant.

« Nous allons passer dans l'anneau suivant, prévint Guyen. Ils ont rétabli l'alimentation électrique, mais pas la rotation. » Sa voix crépitait un peu dans le casque de Holsten.

Ce dernier dut faire plusieurs tentatives avant de se rappeler comment transmettre. « C'est notre destination ?

— Exact. Lain ? »

Holsten frémit en apercevant trois silhouettes en scaphandre et se demanda laquelle était l'ingénieure en chef. Quand la voix de Lain lui parvint dans les écouteurs, elle ne semblait s'accorder avec aucun de leurs mouvements. Il supposa qu'elle se trouvait probablement dans une autre partie de la station.

« Salut, chef. Vous êtes vraiment certain de vouloir faire ça ?

— Vous avez déjà envoyé des gens pour vous assurer qu'il n'y avait pas de danger », souligna Guyen.

Holsten savait que c'était la première phase — à laquelle il n'assisterait jamais. Avant que quiconque puisse rafistoler les systèmes vitaux, une équipe devait s'introduire dans la zone obscure et dépourvue d'atmosphère afin de s'assurer que les anciens n'avaient pas laissé de dispositifs capables de les tuer.

Au moins, cette station n'a pas été délibérément équipée de systèmes de défense. Les pièges avaient constitué un vrai fléau pour les premiers astronautes explorateurs du passé. Quand les anciens avaient fini par se battre entre eux, ils avaient truffé leurs installations orbitales de systèmes de sécurité pour en protéger l'accès. Bien souvent, les pièges étaient les dernières installations encore fonctionnelles sur les épaves qui tournoyaient dans l'espace.

« Chef, vous allez entrer dans une zone qui ne dispose pas d'équipement de survie. Elle n'a pas besoin d'être directement agressive, répondit Lain. Tout va donc pour le mieux. Qui est avec vous, au fait ? Ce n'est pas un de mes gars ? »

Holsten se demanda d'où elle les observait. Le système de surveillance avait sans doute été plus facile à réparer que les générateurs d'atmosphère.

« C'est Mason, le linguiste. »

Une pause, puis : « Oh ! Salut, Holsten !

— Salut, Isa.

— Écoutez, chef. » Lain parut ennuyée. « J'ai dit que quelqu'un devait vous accompagner, mais je pensais que vous alliez choisir une personne entraînée à ce genre de mission.

— Moi, je suis entraîné, répliqua Guyen.

— *Mais pas lui*. Je l'ai déjà vu en apesanteur. Écoutez, ne bougez pas, je vous rejoins et…

— Non ! » Guyen l'interrompit d'un ton sec. « Restez à votre poste. Je sais qu'il y a déjà une demi-douzaine d'ingénieurs dans la section suivante. Je leur ferai signe en cas de problème. » Il était un peu trop insistant au goût de Holsten.

« Chef…

— C'est un ordre.

— Bien », répondit Lain, avant d'ajouter : « Merde ! Je ne sais pas ce que mijote ce salaud, mais fais bien attention à toi. » Holsten fut déconcerté pendant un instant, avant de comprendre qu'elle s'adressait à lui seul. « Écoute, je vais envoyer les gars de l'équipe de déminage et leur dire d'ouvrir l'œil. Tu appelles s'il y a le moindre problème, d'accord ? La section a déjà été examinée. On essaie de rétablir l'alimentation et tout le reste. Mais sois prudent. Et surtout, tu n'allumes *aucun* appareil. Une équipe a effectué une première inspection, mais on ne sait pas à quoi servent la plupart des installations. Apparemment, cet anneau est une sorte de poste de contrôle, ou peut-être simplement le système central de la terraformation. Quoi qu'il en soit, tu n'appuies sur aucun bouton. Et préviens-moi si tu crois que Guyen veut le faire. Tu te rappelles comment activer un canal direct ? »

Holsten fut surpris de constater qu'il s'en souvenait. Il pressa de la langue les boutons de son masque, comme lorsqu'il se trouvait avec les rebelles. « Ça marche ?

— Tu es un bon petit gars. Maintenant, sois prudent, d'accord ?

— Je ferai de mon mieux. »

Très vite, son rêve juvénile de devenir un explorateur de l'espace fut cruellement brisé. Les combinaisons étaient équipées de bottes magnétiques, ce qui semblait pratique lorsqu'il était enfant et regardait les documentaires sur d'intrépides astronautes. Dans les faits, leur utilisation était pénible, éreintante. De même, glisser à travers les salles de la station comme un plongeur dans l'océan se révélait beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait imaginé. Guyen — qui semblait capable de se mouvoir en apesanteur avec l'agilité d'un singe — dut finalement accrocher une corde entre leurs ceintures, de manière à pouvoir tirer le linguiste quand ce dernier se mettait à dériver lamentablement.

Cet anneau était le dernier à avoir été exploré. L'éclairage provisoire était insuffisant, mais les lampes de leurs scaphandres permettaient d'apercevoir d'innombrables panneaux éteints, ainsi que des rangées de cadrans endormis qui luisaient faiblement. Guyen se déplaçait aussi vite que possible, sachant de toute évidence où il allait. Par contre, l'ignorance de Holsten sur ce point ne cessait pas de le tracasser.

La voix de Lain lui parvint : « J'ai piraté la caméra de ton scaphandre. Je tiens à savoir ce que cherche le vieux. »

À cet instant, suspendu derrière Guyen comme un ballon, Holsten se dit qu'ils pourraient discuter un peu. « Je croyais que c'était moi, le vieux.

— Plus maintenant. Tu l'as vu. Je ne sais pas ce qu'il fabriquait pendant que nous venions ici, mais j'ai l'impression qu'il est resté éveillé pendant des années. » Il entendit Lain prendre une inspiration pour ajouter quelque chose, mais Guyen ralentit, tira Holsten vers lui, puis le rapprocha d'une paroi pour que ses semelles magnétiques puissent s'y fixer. « Oh ! Alors, c'est *ça* qu'il cherchait ! »

Il y avait un caisson. Comparable à une capsule de stase dont la tête était encastrée dans le mur. D'après ce qu'ils avaient découvert dans la partie déjà explorée, Holsten savait que la

station possédait un équipement d'hibernation très sommaire qui n'était visiblement pas prévu pour un sommeil de plusieurs siècles. De plus, quel aurait été l'intérêt de cette salle ? D'une machinerie aussi complexe destinée à préserver un seul corps pour la postérité ?

La tablette du scaphandre de Holsten lui signala qu'il venait de recevoir de nouvelles informations. Il la prit maladroitement, la tripota avec ses gants épais et réussit à afficher les données, qui fournissaient une première analyse de la salle et de son contenu. Ne sachant pas de quoi il s'agissait, les ingénieurs avaient enregistré ses caractéristiques, pris des images, puis continué leur exploration. Ils avaient en outre activé quelques consoles et récupéré des données pour qu'un expert comme Holsten puisse les analyser ultérieurement. Après quoi, ils étaient passés à autre chose. Voilà certains des fichiers que Guyen avait voulu faire traduire. Holsten s'en souvenait, maintenant, et s'interrogeait sur la qualité de son travail. Il s'agissait de documentation technique assez compliquée, même si elle ne faisait qu'effleurer les procédures contenues dans les autres archives.

Il examinait de nouveau les fichiers, les originaux épais et sa propre traduction assistée par ordinateur, ainsi que tous les autres documents que la première équipe avait enregistrés hâtivement. Guyen le dévisageait, attendait visiblement une réponse.

« Je… Qu'est-ce que je suis supposé faire ?

— Me dire de quoi il s'agit.

— Et vous aviez besoin de m'amener *ici* ? » Le caractère généralement placide de Holsten s'échauffa un peu. « Chef, j'aurais très bien pu…

— Votre traduction est presque incompréhensible, déclara Guyen.

— Eh bien, les détails techniques…

— Non, sur ce plan, tout va bien. Mais comme ça, ce sera entre vous et moi. Je veux que vous étudiiez de nouveau ces dossiers et que vous me disiez de quoi il s'agit. Si nous sommes ici, c'est pour que vous puissiez mieux comprendre à quoi sert cet appareil. »

Guyen se pencha au-dessus du caisson et se mit à fouiller dans la trousse à outils accrochée à la ceinture de sa combinaison. L'inquiétude de Holsten fit un bond et il faillit transmettre ses craintes au commandant avant de se rappeler qu'il devait changer de canal.

« Il met quelque chose en marche », dit-il, et soudain tout l'environnement du caisson s'éclaira comme une fête foraine : les écrans et les panneaux se réveillèrent, le compartiment de forme humanoïde fut baigné d'une lueur bleu pâle.

« Je le vois. » La voix de Lain grésilla un peu, puis redevint plus claire. « Écoute, mes gars sont juste à côté. À la moindre difficulté, ils vous rejoindront. Mais je veux voir de quoi il s'agit. »

Moi aussi, songea le linguiste en se penchant vers les afficheurs.

« Ce sont… des messages d'erreur ? marmonna Guyen.

— Des connexions sont interrompues… Les ingénieurs pensent que l'ordinateur principal a été infecté par le virus, avança Holsten. Du coup, tout ce que nous avons, c'est un système isolé. » Et ce *tout ce que nous avons* était encore une vaste bibliothèque de connaissances ésotériques. « On dirait qu'il essaie de se relier à quelque chose qui n'est plus là. Il passe en revue toute une liste de… de trucs qu'il ne trouve pas. »

Guyen examina les panneaux de contrôle. Ses mains gantées approchaient de temps à autre des instruments, mais sans les toucher. « Il faut s'arranger pour qu'il me dise ce que

c’est », déclara-t-il. Il avait laissé le canal ouvert et Holsten n’était pas certain que ces paroles s’adressaient à quelqu’un en particulier.

« Écoute-moi attentivement, annonça clairement Lain dans l’oreille de Holsten. Je voudrais que tu essaies quelque chose avec le panneau. C’est une procédure que nous avons élaborée à notre arrivée pour interrompre ce genre de conneries. Apparemment, ça marche sur la majeure partie des installations. Fais croire à Guyen que c’est ton idée, ou que tu l’as trouvée quelque part dans ses fichiers.

— D’accord. »

Guyen le laissa approcher du panneau éclairé par la lueur blafarde du caisson. Holsten suivit scrupuleusement toutes les indications de Lain, hésitant après chaque geste pour lui laisser le temps de vérifier qu’il n’avait pas fait d’erreur. La procédure ne réclamait qu’une quinzaine de manipulations ; à chaque fois, il toucha prudemment l’écran pour déverrouiller de nouvelles listes d’options et de requêtes, jusqu’au moment où il fit taire toutes les doléances de l’appareil et où il ne resta plus qu’une information.

Qui était…

« Système de téléchargement d’urgence », traduisit-il, mal assuré. Il contempla la cavité vide, de forme humaine, au centre de la machine. « Téléchargement de quoi ? »

Jetant alors un coup d’œil en direction de Guyen, il vit passer sur le visage de ce dernier une expression furtive — mais incontestable, malgré l’ombre de son masque. Le commandant exprimait un sentiment de triomphe, de convoitise. Quoi qu’il soit vraiment venu chercher ici, il venait de le trouver.

4.6

La Messagère intérieure

La peste s'est enfoncée jusqu'au cœur de Grand-Nid, au point que les relations entre communautés sont presque complètement interrompues. On ne voit plus dans les rues que les araignées désespérées ou mourant de faim. Il y a eu quelques attaques — des bien portantes assaillent celles qu'elles croient infectées ; des affamées volent de la nourriture ; des malades incurables, devenues folles, s'en prennent à n'importe qui, poussées par leurs démons intérieurs.

Et pourtant, les fils qui maintiennent la collectivité ne sont pas tous brisés ; les départs ne se sont pas transformés en véritable exode — en partie grâce à Portia et à ses collègues. Elles travaillent à un remède. Elles peuvent encore sauver Grand-Nid, et donc leur civilisation.

En plus de Bianca, Portia a enrôlé toutes celles qui lui font confiance — qu'elles viennent du Temple ou d'ailleurs. La menace est trop grave pour qu'elle réserve la gloire à son propre clan.

Lorsqu'elle les a contactées, elle a pris soin de leur faire savoir qui elle était, et qu'elle serait leur chef — après tout, c'est son projet. Ses directives courent sur les toiles de Grand-Nid, sont reçues et relayées par des assistants mâles très zélés. D'habitude, la coopération entre les maisons ne se fait pas aussi facilement : il y a trop de compétition, trop de femelles qui luttent pour la domination. L'urgence de la situation les a rassemblées.

Voici mon nouveau Savoir, leur a expliqué Portia. *Les enfants immunisées portent une spécificité qui les distingue de leurs compagnes infectées. Elles sont nées dans des villes touchées par la peste, mais elles ont survécu. Si l'on considère la durée pendant laquelle la maladie a sévi chez elles, il semble probable qu'elles sont issues de parents également immunisés. En résumé, elles ont hérité de cette résistance. Il s'agit d'un Savoir*.

Cette théorie a soulevé une marée d'objections. Le processus de reproduction des nouveaux Savoirs n'était pas bien compris, mais ceux-ci ne s'appliquaient jusqu'alors qu'à des connaissances — des souvenirs concernant des pratiques ou des observations. Quelle preuve avait-elle qu'une résistance à une maladie pouvait aussi être transmise à ses descendants ?

Ces enfants constituent la preuve de ce que j'avance, a répliqué Portia. *Si vous en doutez, je n'ai pas besoin de vous. Répondez-moi uniquement si vous êtes prêtes à m'aider*.

Elle a perdu près d'un tiers de ses correspondantes, qui ont cherché depuis dans d'autres directions sans le moindre succès. De son côté, même si elle a accompli des progrès suffisants pour justifier ses recherches, Portia se heurte aux limites de la technologie des arachnides et elle a du mal à franchir les frontières de leur compréhension.

Une autre scientifique décidée à l'aider — que nous appellerons Viola — étudie depuis des années les mécanismes des Savoirs. Elle a fourni à Portia toutes ses connaissances : de

grands entrelacs de notes décrivant ses procédures et ses résultats. Les araignées dépendent beaucoup de l'héritage commode des connaissances que produisent leurs Savoirs. Leur langage écrit n'est qu'un assemblage malcommode de nœuds et de fils, de longues séquences difficiles à rédiger, à préserver ou à stocker. Cette technique a fortement ralenti les progrès de Portia. Elle ne peut pas attendre qu'une nouvelle génération hérite des recherches de sa collègue sur le sujet ; elle doit les comprendre maintenant. Au début, malheureusement, Viola n'était pas disposée à traverser la ville, par crainte d'être infectée.

Aujourd'hui, Viola vient de confirmer qu'elle entrait dans la deuxième phase de la maladie et cette nouvelle renforce la détermination de Portia : ses collègues sont touchées l'une après l'autre par l'ennemi qu'elles cherchent à vaincre. Bientôt, elle sentira elle-même des douleurs dans ses articulations. Ce n'est plus qu'une question de temps.

Elle pense que Bianca est déjà infectée. La scientifique dissidente lui a confié en privé qu'elle éprouvait les symptômes diffus de la première phase. Portia l'a quand même gardée près d'elle, sachant que toutes les araignées de Grand-Nid ont maintenant été touchées par la maladie.

Sauf les très rares individus qui sont immunisés.

Pourtant, grâce aux échecs de ses collègues, elle dispose maintenant d'un outil auquel elle n'avait pas accès jusqu'à présent. Le clan de Viola gère une colonie de fourmis exercées à l'analyse des stigmates physiologiques des Savoirs.

C'est un des grands progrès sur lesquels s'appuie la société de Portia, qui a néanmoins constitué un frein à son développement. Il y a des centaines de fourmilières à Grand-Nid, sans parler de celles qui sont situées en dehors de la ville et qui sont chargées de l'agriculture, du défrichement ou de la protection du domaine contre les incursions des espèces sauvages. Grâce à une savante combinaison de punitions, de récompenses et de stimuli chimiques, chaque colonie est entraînée pour une tâche spécifique, offrant aux esprits supérieurs des araignées une curieuse forme de machine analytique, utilisant comme engrenage les arborescences de décision élaborées par la colonie elle-même. Chaque fourmilière est capable d'effectuer un certain nombre de calculs — comme une sorte d'*idiot savant* particulièrement doué et très spécialisé. Le recyclage d'une colonie de fourmis est une opération longue et complexe.

Viola s'est quand même attelée à la tâche. Portia lui a envoyé les échantillons prélevés sur les trois bébés captifs afin de les comparer aux examens pratiqués sur d'autres membres de leur espèce. Les résultats lui ont été retournés dans un gros rouleau de toile scripturale, accompagné par un message de Viola confessant l'évolution de sa maladie.

Depuis lors, Portia et Bianca dépouillent cet énorme travail, en s'arrêtant fréquemment pour discuter de ce que Viola a voulu dire — ou pas. Leur système d'écriture a été conçu à l'origine pour exprimer des réflexions éphémères et artistiques ; il est élégant, complexe, imagé, mais pas idéal pour exposer des idées scientifiques empiriques.

Fabian les rejoint souvent, afin de leur apporter à boire ou à manger, de leur offrir ses propres interprétations quand on le lui demande. Pour un mâle, il a l'esprit vif et leur propose souvent de nouvelles perspectives. De plus, il semble n'avoir rien perdu de sa vigueur ou de son dévouement, bien qu'il présente les premiers signes de la maladie. D'ordinaire, quand une araignée commence à penser qu'elle est infectée, la qualité de son

travail s'érode progressivement. Le problème est si grave que même les mâles les plus indésirables parviennent à bénéficier d'un patronage s'ils montrent l'envie de se rendre utiles. À Grand-Nid, la société connaît des changements curieux et difficiles.

Les études de Viola sont écrites dans un autre langage, que le système nodal ne traduit pas parfaitement. Elle appelle cela le « langage du corps », explique que le corps de chaque araignée possède cette faculté d'écriture, qui varie d'un individu à l'autre, mais pas de manière aléatoire. Viola a effectué des expériences sur des jeunes dont les œufs ont été séparés de leur couvain, mais dont la parentèle est connue. Elle a découvert que leur langage personnel est intimement lié à celui de leurs parents. Dans les années à venir, cette révélation aurait dû lui permettre de dominer la vie intellectuelle de Grand-Nid.Portia elle-même reconnaît l'humble génie de sa collègue. Viola a percé le langage secret des Savoirs — mais il reste encore à le traduire.

C'est la pierre d'achoppement de son raisonnement. Viola en sait assez pour affirmer avec confiance que les séquences analysées par ses fourmis, à partir des biopsies effectuées, constituent le texte caché qui réside dans le corps de chaque araignée. Malheureusement, elle n'est pas capable de le lire.

Néanmoins, ses insectes offrent un dernier cadeau àPortia. Il y a un nouveau passage dans le livre corporel des bébés ramenés par Fabian. Des fourmis d'une autre colonie ont été entraînées par Viola à comparer ces textes cachés et à détecter leurs différences. Le même paragraphe, inconnu jusqu'alors, se retrouve chez les trois enfants immunisés. Selon Viola, il pourrait représenter leur Savoir sur la manière d'échapper à la maladie.

Portia et ses camarades éprouvent alors un sentiment de jubilation ; elles sont au seuil de la réussite, prêtes à vaincre l'épidémie. Cependant, après un dernier commentaire de Viola, son tissage devient plus difficile à déchiffrer.

Elle fait remarquer qu'elle est non seulement incapable de lire ce livre interne, mais aussi de le modifier. En dehors du fait qu'elle permettra aux enfants immunisées de grandir et d'engendrer de futures générations d'araignées barbares, cette nouvelle connaissance, si fascinante soit-elle, n'a aucune utilité pratique.

Pendant quelques jours, la cité se décompose autour des chercheuses. À chaque heure qui passe, les vibrations des fils de communication apportent les tristes nouvelles : le nombre des victimes s'alourdit ; des maisons communautaires sont cloîtrées ; d'éminentes araignées de Grand-Nid, prises de folie, ont été abattues ; d'autres se sont empoisonnées, car perdre le don précieux de l'intelligence aurait été encore pire pour elles.Portia et Bianca se sentent déroutées, comme si la maladie commençait à flétrir déjà leur esprit. Elles étaient si près du but.

Bianca se remet la première au travail. Elle balbutie, bredouille des trépignements incontrôlés. Plus proche de la mort, elle a moins à perdre et s'absorbe dans la lecture des notes de Viola pendant que Portia retrouve peu à peu sa détermination. Et un jour, Bianca disparaît.

Elle revient tard dans la nuit et ses tremblements lui valent d'abord d'être refoulée par les gardiennes de la maison clanique, mais Portia intervient pour la faire entrer.

Comment est la situation dehors ? Portia elle-même ne s'aventure plus à l'extérieur.

De la folie, répond laconiquement Bianca. *J'ai rencontré Viola. Elle ne vivra plus tttrès*

longtemps, mais a été capable de me ppparler. Je dois te montrer, pendant que je le pppeux encore. La maladie agite ses pattes, provoque d'incontrôlables bégaiements. Elle flageole en permanence, se bat pour trouver ses mots, trottine dans la maison, comme pour échapper à la chose qui la ronge. Elle escalade les murs de soie tendue ; quelque chose, tout au fond d'elle, la pousse à grimper, à grimper plus haut, et à mourir.

Parle-moi, insiste Portia en l'accompagnant dans son parcours erratique. Elle voit Fabian, qui les suit à distance respectueuse, et lui fait signe d'approcher ; un second avis sur les propos de Bianca ne sera pas inutile.

Le rapport de Bianca est minimaliste, va droit à l'essentiel. Portia se dit qu'elle a dû le répéter pendant son retour à travers la ville, sachant que sa concentration est constamment mise à mal par les assauts de la maladie.

Il existe un livre plus profond, déclare la dissidente, martelant chaque mot contre le sol de soie élastique. *Viola l'identifie. Il y a un second livre dans un second code, plus court mais contenant beaucoup d'informations, et différent. Très différent. J'ai demandé à Viola ce que c'était. Elle dit que c'est la Messagère qui est à l'intérieur de nous. Elle dit qu'on retrouve toujours cette Messagère quand de nouveaux Savoirs sont transmis. Qu'elle réside dans nos œufs et grandit avec nous. Viola dit qu'elle est notre gardienne invisible, à chacune d'entre nous, à chacune.* Bianca se retourne sur place ; ses gros yeux ronds regardent autour d'elle, ses palpes tremblent dans une frénésie d'idées fragmentées. *Où est le traité de Viola ?*

Portia la guide vers le grand écheveau déroulé qui constitue l'œuvre majeure de Viola. Après plusieurs tentatives infructueuses, Bianca trouve la référence à ce « livre profond ». Ce n'est qu'un appendice, un enchevêtrement complexe de données que Viola n'a pas été capable de démêler parce qu'il est écrit dans le corps d'une manière complètement étrangère, beaucoup plus compacte, efficace et dense que le reste. Les araignées l'ignorent, mais il y a de bonnes raisons à cette différence. Ce n'est pas le produit de l'évolution naturelle, ni même de l'évolution assistée ; c'est justement ce qui *aide* l'évolution. Viola et ses fourmis ont isolé le nanovirus.

Après que Bianca s'est éloignée en titubant, Portia passe un long moment à lire la documentation, à la relire, et à faire ce que son espèce a toujours fait de mieux : élaborer un plan.

Le lendemain, elle expédie un message à la maison de Viola : elle a besoin d'utiliser les colonies spécialisées. En même temps, elle requiert les compétences d'une demi-douzaine d'autres scientifiques encore désireuses et capables de l'aider. En outre, elle envoie Fabian porter des instructions à ses propres fourmilières, celles qui sont aptes à effectuer un éventail de fonctions différentes, y compris dupliquer correctement les substances chimiques dont elles reçoivent un échantillon.

Bien que leur docte maîtresse ne soit plus en état de les aider, les consœurs de Viola repèrent dans le livre corporel le fragment spécifique aux bébés immunisés. Mais elles font mieux encore : elles parviennent à isoler le nanovirus, la Messagère intérieure. Après quelques jours de précieux labeur, la communauté envoie ses mâles titubants vers la maison de Portia pour lui remettre le résultat des recherches. Certains y parviennent. D'autres sont tués dans les rues, quelques-uns s'enfuient de la ville. La survie de Grand-Nid ne tient qu'à un fil.

Portia passe du temps dans le temple, à écouter la voix de la Messagère du ciel, à essayer d'entendre sa Messagère intérieure. Pourquoi Viola a-t-elle employé ce terme ? S'agit-il simplement d'une brillante expression imagée ? Non, elle avait ses raisons. Elle a compris que cet étrange langage artificiel et complexe remplit une fonction divine : les sortir de l'état bestial pour les élever vers le sublime. Il représente la main qui dépose le Savoir dans l'esprit et la toile de la vie, pour que chaque génération puisse dépasser la précédente. *Pour que nous puissions te connaître*, se dit Portia en contemplant la lointaine lumière qui traverse le firmament. Il semble maintenant évident que Bianca avait raison depuis le début. Que la Messagère attend une réponse. Il y a peu, c'était encore une hérésie, mais Portia a regardé en elle-même. *Pourquoi aurions-nous été faites ainsi, capables de nous améliorer sans cesse, sinon pour aspirer à quelque chose de plus noble ?*

Pour Portia, comme toujours pour les araignées de son espèce, ces conclusions sont le fruit de l'extrapolation d'une logique fondée sur une meilleure compréhension des principes que lui révèle l'univers.

Quelques jours plus tard, les fourmis produisent les premiers lots de sérum, un mélange délicat de nanovirus et de fragments génétiques extraits des juvéniles immunisés : la Messagère et le Message tourbillonnent dans cette solution.

À ce moment-là, plus de la moitié des sœurs de Portia sont entrées dans la deuxième phase de la maladie, à un stade déjà avancé. Bianca et quelques autres, qui en sont à la troisième phase, sont confinées dans des chambres séparées où elles meurent de faim. Que pourrait-on faire de mieux pour elle ?

Portia en a une idée.

Fabian se propose d'aller la trouver, mais une araignée en phase terminale pourrait facilement tuer un petit mâle comme lui. Portia réunit une poignée de femelles résolues et désespérées, puis prépare le crochet artificiel qui lui permettra d'introduire le sérum à l'articulation des pattes de la patiente, près du cerveau.

Bianca leur résiste. Elle mord une des assistantes de Portia avec ses deux crochets venimeux et paralyse aussitôt la victime. Elle se débat, titube, se cabre pour les défier. Le groupe parvient à la ficeler sans ménagement et à la retourner sur le dos tandis qu'elle agite furieusement ses chélicères dans leur direction. Elle a perdu sa capacité de communiquer et Portia ignore s'il est encore possible de sauver une araignée arrivée à ce stade de la maladie.

La réaction de Bianca leur donnera la réponse à cette question. Portia lui plante sa seringue dans le corps.

4.7

Pas le prince Hamlet[2]

Le transfert de matériel en provenance de la station abandonnée s'était considérablement réduit. Toutes les bases de données et les réserves avaient été transférées à bord du *Gilgamesh*. Le classement entrepris par Holsten était presque terminé et il se contentait désormais de traduire de la documentation quand les ingénieurs avaient besoin de son aide pour faire fonctionner un appareil.

Il passait la plupart de son temps sur le projet personnel de Vrie Guyen. Si jamais il s'attelait à un autre travail, le commandant ne tardait pas à apparaître afin de lui demander pourquoi.

Une animation inhabituelle régnait à bord de l'arche car plusieurs centaines de passagers avaient été réveillés. Non seulement leur dernier souvenir se situait à des années-lumière, mais on leur avait rapidement assigné des tâches en leur fournissant de piètres explications lacunaires sur l'endroit où ils se trouvaient et sur ce qu'ils devaient faire. Le vaisseau était *bruyant* et le chahut ambiant dérangeait énormémentHolsten. Il y avait bien sûr le fracas et les vibrations des travaux en cours, mais surtout le brouhaha incessant des gens qui n'arrêtaient pas de *parler*, de *vivre* et, pour dire les choses avec délicatesse, de passer du bon temps. Où qu'il regarde, Holsten avait l'impression de voir des couples impromptus — *évidemment* impromptus, dans les circonstances actuelles — en train de se livrer à des embrassades et des étreintes plus ou moins pudiques.

Ils lui donnaient parfois le sentiment d'être très âgé. Ils paraissaient si jeunes. Comme tous les passagers du *Gil*, à l'exception de quelques vieux spécialistes fourbus dans son genre.

Et si je me sens tellement fatigué, comment doit se sentir le Gilgamesh*, alors ?* Justement, on rééquipait l'arche avec toutes sortes de nouveaux jouets récupérés dans la station, dont un réacteur à fusion qui, selon Vitas, serait deux fois plus économique et efficace que l'original, pourtant bien plus récent. Il pourrait supporter une accélération beaucoup plus longue avec la même quantité de carburant. Certains changements posaient peu de difficultés ; les systèmes du *Gil* avaient déjà été conçus d'après le modèle des anciens.

Une litanie courait dans l'esprit de Holsten : *des queues-de-pie, des queues-de-pie*. Ils s'accrochaient aux basques de l'Ancien Empire, s'entortillaient, formaient des nœuds pour demeurer tranquillement dans son ombre. Pendant que ses compatriotes fêtaient la découverte de leur nouveau trésor, il voyait seulement des gens qui condamnaient leurs descendants à vouloir toujours rester inférieurs à ce qu'ils auraient pu devenir.

Puis arriva un message de Lain : elle lui demandait de venir à bord du satellite. En précisant tout bonnement : « Pour une sorte de traduction délicate, ou quelque chose de ce genre. »

Entre la pression permanente de Guyen et la jeunesse provocante du reste de l'espèce

humaine, Holsten se sentait glisser dans la déprime. Il n'avait vraiment pas envie de devenir la risée de l'équipe d'ingénieurs, qui semblait pourtant croire qu'il était là pour ça. Il envisagea sérieusement d'ignorer la requête de Lain si elle ne la reformulait pas d'une manière plus correcte. Finalement, ce fut Guyen qui le poussa à prendre sa décision : en allant sur la station, il pourrait au moins échapper pendant un moment à la pénible présence du commandant, qui le surveillait comme un vautour.

Quand il annonça à Lain qu'il arrivait, Holsten se rendit compte qu'une navette et un pilote l'attendaient déjà dans le hangar. Durant le trajet, il tourna les caméras extérieures vers la planète et scruta d'un œil maussade le globe grisâtre, imaginant que le champignon dressait dans l'atmosphère supérieure de longs agrégats bouffis pour saisir les minuscules intrus qui osaient remettre en question sa prééminence sur ce monde.

Deux ingénieurs l'accueillirent — il reconnut des membres de la première équipe d'experts — et lui assurèrent qu'il n'aurait pas besoin de revêtir un scaphandre.

« Toutes les zones dans lesquelles nous travaillons encore sont stables », expliquèrent-ils. Quand Holsten leur demanda quel était le problème, ils se contentèrent de hausser les épaules. Visiblement, ce sujet ne les préoccupait guère. Il obtint pour toute réponse : « La chef vous le dira elle-même. »

Finalement, on le poussa d'une manière un peu rude dans une salle du deuxième anneau, où Lain l'attendait.

Assise à une table, elle semblait sur le point de déjeuner. Il se dit qu'il n'arrivait pas au bon moment, comme d'habitude, et hésita près de l'écoutille avant de remarquer que les couverts étaient mis pour deux personnes.

Elle leva un sourcil et lui lança un regard provocateur. « Entre donc, mon vieux. J'ai déniché des petits plats d'il y a quelques dizaines de milliers d'années. Viens déguster un peu d'histoire. »

Cela l'incita à entrer et à observer l'étrange nourriture : des soupes ou des sauces épaisses, des morceaux gris et peu appétissants qui semblaient avoir été prélevés sur la planète proche. « Tu plaisantes.

— Pas du tout. C'est bien de la nourriture des anciens, Holsten. De la nourriture des dieux.

— Mais c'est… Ce n'est sûrement plus comestible. » Il s'assit en face d'elle et baissa sur les plats un regard fasciné.

« Nous en mangeons déjà depuis un mois, ici. C'est bien meilleur que la tambouille du *Gil.* »

Après un silence appuyé, elle laissa échapper un petit rire amer et Holsten releva les yeux.

« Ma séduction aux hors-d'œuvre fonctionne trop bien. J'espérais que tu ne t'intéresserais pas *autant* à la nourriture, pépé. »

Il la regarda en plissant les yeux, examina son visage, y décela les traces de ses longues heures de travail, accomplies à la fois sur la station et au cours de ses périodes de veille, pendant le voyage entre le Monde de Kern et celui-ci ; des heures passées à vérifier que des erreurs ou des dysfonctionnements ne faisaient pas d'autres victimes parmi la précieuse cargaison de l'arche. *Nous avons le même âge, maintenant*, comprit Holsten. *Les deux font la paire*.

« Alors, c'est… » Il désigna d'un geste les assortiments de bols disposés sur la table et finit par prendre du bout du doigt un peu de bouillie orangée.

« Quoi ? demanda Lain. C'est chouette, ici, pas vrai ? On a tout le confort moderne : de la lumière, de l'air, une gravité artificielle. C'est le grand luxe, tu peux me croire. Attends un moment ! » Elle tripota quelque chose au bout de la table et le mur situé à la gauche de Holsten se mit à descendre. Pendant un instant de stupeur, il n'eut aucune idée de ce qui arrivait, sinon l'impression que la station semblait sur le point de se désagréger. Néanmoins, quand les volets extérieurs s'ouvrirent en grinçant, il vit que la salle était protégée par une paroi à peu près transparente derrière laquelle s'étendait le reste de la création. Et autre chose.

Holsten regardait le *Gilgamesh*. Il ne l'avait encore jamais vu de l'extérieur. Pas vraiment. Même quand ils étaient revenus, après la mutinerie, il était passé de la navette au hangar sans penser au grand vide qui les entourait. Après tout, dans l'espace, le grand vide est surtout là pour vous tuer.

« Regarde, tu peux voir d'ici où nous installons les nouveaux trucs, dit doucement Lain. Il a l'air un peu défraîchi, pas vrai ? Tous ces micro-impacts, cette érosion pendant le voyage. Notre vieux vaisseau n'est plus ce qu'il était. »

Holsten ne répondit pas.

« Je croyais que ce serait… », commença Lain. Elle esquissa un sourire, puis un autre. Il vit qu'elle doutait de lui, qu'elle était même nerveuse.

Il passa le bras entre les plats pour lui toucher la main, parce qu'aucun d'eux n'était vraiment doué pour exprimer ce qu'il ressentait, ni assez jeune pour avoir la patience de chercher ses mots.

« Je n'arrive pas à croire à quel point il semble fragile. » L'avenir, ou l'absence d'avenir, dépendait du sort de ce vieil œuf de métal rapiécé. Et puis, de l'endroit où ils se trouvaient, le *Gilgamesh* paraissait *si petit*.

Ils restèrent pensifs durant le repas. Lain se lançait parfois dans de courtes tirades, sur un débit trop rapide, parce qu'elle se sentait visiblement obligée d'entretenir la conversation, puis elle replongeait dans de longs moments de mutisme amical.

Finalement, pour sortir d'un de ces silences, Holsten lui sourit, et cette expression éclaira son visage. « C'est vraiment bon.

— J'espère bien. Nous transbordons des tonnes de provisions sur le *Gil*.

— Je ne parlais pas de la nourriture. Pas seulement. Merci. »

Après le repas, ils se retirèrent dans une pièce que Lain avait aménagée avec soin. Faisant preuve de discrétion, les autres ingénieurs restèrent hors de vue. Une longue période s'était écoulée depuis leur précédente liaison à bord du *Gilgamesh*. Cela s'était passé des siècles plus tôt, bien entendu — des siècles froids dans l'espace interstellaire. Mais cela leur *semblait* aussi très lointain. Ils appartenaient à une espèce détachée du temps, ne pouvaient compter que sur leur horloge personnelle cependant que le reste de l'univers continuait de tourner à son propre rythme, sans se soucier de leur vie ni de leur mort.

Sur Terre, certains avaient proclamé que le cosmos se préoccupait de l'humanité, qu'elle avait une destinée, que sa survie était importante et légitime. La plupart de ceux-là étaient restés sur la planète mère, cramponnés à la croyance obsédante qu'une puissance supérieure

interviendrait en leur faveur si les choses tournaient trop mal. Leur vœu était peut-être exaucé, mais les passagers de l'arche n'en sauraient jamais rien. De son côté, Holsten nourrissait ses propres convictions et n'envisageait pas de salut qui ne vienne de l'humanité elle-même.

« Qu'est-ce qu'il cherche ? » lui demanda Lain, plus tard, quand ils étaient étendus côte à côte sur un couvre-lit qui avait peut-être servi à un ancien terraformeur, des milliers d'années auparavant.

« Je ne sais pas.

— Moi non plus. » Elle fronça les sourcils. « Ça me tracasse, Holsten. Tu sais qu'il a pris ses propres ingénieurs pour faire le travail ? Il a épluché la liste de la cargaison, a réveillé une bande de remplaçants et a monté sa propre équipe de techniciens. Maintenant, ils installent sur le *Gil* tout l'attirail dont tu traduis la documentation. Et j'ignore à quoi ça sert. Ça m'inquiète de dépendre d'un équipement que je ne connais pas.

— Tu me demandes de trahir la confiance du commandant ? » Holsten avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais il fut subitement troublé par cette idée. « C'est bien ça ? »

Lain le dévisagea sérieusement. « C'est ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas quoi penser.

— Ce que j'aimerais, pépé, c'est en savoir davantage sans bousiller le travail de mon équipe… » Il sentit qu'elle s'efforçait de durcir le ton de sa voix, qui s'enroua un peu. « Et tu sais quoi ? Je me suis souvent retrouvée toute seule durant ces… combien ? Deux cents dernières années. Je me suis débrouillée seule, j'ai parcouru tout le *Gil* pour le maintenir en état. Parfois avec quelques-uns de mes gars, pour réparer un truc. À d'autres moments, Guyen était là, et c'était pire que la solitude. Ensuite, il y a eu toutes ces histoires de dingues… la mutinerie, la planète… Il y a des moments où j'ai l'impression d'avoir oublié comment parler aux autres, quand ce n'est pas pour le travail. Mais toi… »

Holsten souleva un sourcil.

« Tu n'es vraiment pas doué pour discuter avec les gens, affirma-t-elle cruellement. Alors, c'est peut-être moins dur pour moi quand tu es là.

— Merci beaucoup.

— De rien.

— La machine de Guyen, c'est pour charger le cerveau des gens dans un ordinateur. » Il se sentit curieusement soulagé de ne plus être l'unique gardien de cette information. À part lui, Guyen était jusqu'à présent le seul à savoir de quoi il s'agissait. Même ses ingénieurs personnels n'étaient pas au courant et chacun d'eux travaillait seulement sur un élément particulier de l'appareil.

Lain réfléchit à ce qu'il venait de lui révéler. « Je ne sais pas si c'est tellement important.

— Ça pourrait se révéler très utile. » Au ton de sa voix,Holsten lui-même n'en était pas convaincu.

Lain laissa échapper un léger grognement — même pas un mot, à peine un soupir — juste pour lui montrer qu'elle l'avait entendu. Holsten se mit à tourner et retourner dans son esprit le peu de choses qu'il avait apprises dans les manuels techniques que Guyen lui avait donné à traduire. Ils étaient manifestement destinés à des gens qui connaissaient déjà le fonctionnement de l'appareil. Les auteurs n'avaient pas pris la peine d'en décrire les

principes de base à l'intention de leurs lointains descendants anthropoïdes.

Pourtant, Holsten était de plus en plus sûr de savoir à quoi servait la machine. Mieux encore, il pensait avoir observé le résultat de cette opération et ce qui arrivait quand une personne était assez folle pour la pratiquer sur elle-même.

Car très loin de là, dans l'espace obscur qui entourait un autre monde, la docteure Avrana Kern reposait en silence dans son sarcophage de métal.

---

[2] Allusion à l'expression « Je ne suis pas le prince Hamlet », tirée du poème *The Love Song of J. Alfred Prufrock*, de T. S. Eliot.

4.8

L’âge du progrès

Par la suite, Bianca a toujours souffert de séquelles. Au cours de crises passagères, elle se met à bégayer, à tituber, subit parfois des attaques d’épilepsie qui la poussent à errer pendant des périodes plus ou moins longues ; elle piétine le sol, se convulse comme si elle voulait transmettre un message dans un idiolecte inconnu.

Mais elle a survécu à la maladie et conserve toute sa raison — sauf dans les moments de crise. Pour Viola, dont le génie a fourni la solution, le remède est arrivé trop tard. Beaucoup d’autres ont péri, de grands esprits, de vaillantes guerrières, des matriarches, des mâles affamés dans les caniveaux. Grand-Nid a été sauvé, mais des milliers d’habitantes n’ont pas eu cette chance. D’autres villes ont été touchées, même quand la production du remède occupait toutes les fourmilières disponibles et que les bases théoriques étaient transmises sur les fils reliant les diverses collectivités. Le désastre a été évité de peu. Le peuple de Portia vit désormais dans un monde nouveau et reconnaît la fragilité de la place qu’il y occupe. Beaucoup de choses sont sur le point de changer.

Ce n’est pas Portia elle-même qui a compris avant les autres la portée de sa découverte. Il s’avère difficile de préciser quelle scientifique a été la première : c’est le genre d’idée qui semble fleurir partout simultanément, qui excite l’imagination de tous les esprits curieux. Le traitement de Portia a permis à des araignées adultes de bénéficier d’un Savoir étranger. Il est vrai que le transfert a essentiellement concerné l’immunisation, mais le procédé doit sans doute s’appliquer à d’autres Savoirs, à condition de pouvoir les isoler et de repérer leur page dans le grand livre corporel de Viola. La diffusion des connaissances ne sera plus ralentie par la lente succession des générations ni par un apprentissage laborieux.

Cette technologie fait l’objet d’une énorme demande. Les ravages occasionnés par le fléau ont réduit la disponibilité des Savoirs : une idée pouvait jadis être conservée par un grand nombre d’individus, maintenant elle ne l’est que par une poignée à peine. La connaissance est devenue plus précieuse que jamais.

Quelques années après l’épidémie, on procède à la première tentative de transfert d’une idée entre des adultes. Un Savoir assez confus, dans le domaine de l’astronomie, est implanté avec succès chez un mâle (après plusieurs échecs initiaux, tous les sujets d’expérience sont désormais des mâles). Dès lors, n’importe quelle araignée peut apprendre quelque chose. Chaque scientifique de la génération de Portia et des suivantes pourra se tenir sur l’épaule des géants qui résideront en elle. Ce que sait un individu, chacun aura la possibilité de l’apprendre, pour un certain prix. Une économie se développera rapidement autour des échanges de connaissance modulaire.

Mais ce n’est pas tout.

Après le rétablissement de Bianca, Portia l’amène au temple. Elle explique la contribution

majeure de sa camarade dans l'élaboration du remède et Bianca obtient l'autorisation de s'adresser à l'assemblée des prêtresses.

L'orthodoxie a subi quelques changements à la suite de l'épidémie. Chaque aranéide doit élargir son esprit pour combler le gouffre laissé par toutes les victimes. On revisite d'anciennes idées, reconsidère d'antiques interdits. Le sentiment d'une destinée demeure très puissant, mais il s'agit dorénavant d'une destinée que les araignées construisent elles-mêmes. Elles ont triomphé de l'épreuve, sont devenues leurs propres bienfaitrices. Elles désirent transmettre quelque chose au seul point d'intelligence extérieur à leur sphère : lui envoyer un signal extrêmement simple, mais essentiel.

Elles souhaitent dire à la Messagère : *Nous sommes là*.

En elle-même, la batterie de Bianca ne constitue pas un émetteur radio. À mesure que progressent les échanges de Savoirs entre les araignées, la recherche connaît de grandes avancées dans le domaine de la transmission des vibrations sur la toile invisible qui s'étend entre leur monde et le satellite — et au-delà.

Des années plus tard, Portia et Bianca, bien âgées, sont présentes parmi la foule des habituées du temple, prêtes à parler à l'inconnu, à envoyer leur parole électromagnétique dans l'éther. Elles vont transmettre les réponses aux problèmes mathématiques de la Messagère — que chaque araignée connaît et comprend. Quand le point lumineux apparaîtra dans le ciel nocturne, elles lui feront parvenir un premier signal sans équivoque.

Nous sommes là.

Une seconde après l'envoi de la dernière solution, la Messagère cesse d'émettre, ce qui plonge la civilisation entière de Portia dans un sentiment de panique. L'immense orgueil des aranéides les amène à penser qu'elles ont contrarié l'univers.

Après quelques jours d'effroi, la Messagère recommence à leur parler.

4.9

Ex machina

Le signal de la planète verte se répercuta comme un séisme dans la Sentinelle du Brin 2. Les vieux systèmes attendaient ce moment depuis… ce qui semblait être une éternité. Les protocoles établis à l'époque de l'Ancien Empire avaient accumulé la poussière du temps pendant toute l'évolution de cette nouvelle espèce qui annonçait maintenant sa présence. Ils étaient corrompus, dénaturés, avaient été réécrits, touchés par l'expansion maladive du simulacre de Kern que la Sentinelle avait laissé incuber comme une culture microbienne durant toutes ces années.

Les systèmes reçurent le signal, vérifièrent que les résultats étaient conformes ou dans les marges de tolérance, et conclurent que le seuil critique avait été dépassé. Après une période incommensurable d'inactivité, ils avaient enfin retrouvé leur utilité.

Pendant une phase récursive et indéterminée, les ordinateurs de la Sentinelle — tous les calculateurs qui bouillonnaient derrière le masque humain d'Eliza — furent incapables de prendre une décision. Dans l'esprit virtuel du simulacre, trop de choses avaient été perdues, déclassées ou effacées.

Il s'attaqua aux discontinuités de ses propres systèmes. Ce n'était pas à proprement parler une intelligence artificielle consciente, mais il connaissait sa structure interne. Il se restaura, contourna les problèmes insolubles, puis parvint à une conclusion en s'appuyant sur des estimations et sur une logique détournée.

Ensuite, il fit tout son possible pour réveiller Avrana Kern.

La différence entre une femme vivante, une personnalité virtuelle et le contrôleur de la Sentinelle n'était pas clairement définie. Ils étaient tous intriqués, de sorte que le sommeil glacé de la première diffusait ses cauchemars dans la froide logique des autres. Un long moment s'écoula. Le corps en hibernation n'était pas entièrement viable. La Sentinelle fit de son mieux.

La docteure Kern se réveilla, ou rêva qu'elle se réveillait, et dans son rêve Eliza se penchait sur son lit comme un ange pour lui annoncer un miracle.

Une nouvelle étoile apparaît aujourd'hui dans les cieux. Aujourd'hui vient de naître le sauveur de la vie terrestre.

Avrana se débattit contre les algues filamenteuses qui la retenaient dans un océan d'horreurs, s'efforça d'émerger suffisamment pour bien comprendre ce qu'on lui disait. Elle n'avait pas été consciente depuis un certain temps — l'avait-elle jamais été ? Elle gardait le souvenir confus d'une présence obscure, d'intrus voulant attaquer son œuvre, cette planète qui était devenue son objectif ultime, qui constituait la totalité de son héritage. Un voyageur était venu pour voler le secret de son projet — pour lui dérober son immortalité, représentée par sa nouvelle existence, par sa progéniture, par ses enfants-singes. Avait-il réussi ? Avait-elle

seulement rêvé ? Elle ne parvenait pas à séparer les faits et les longues années de sommeil glacé.

« Je devais mourir, dit-elle à la vigilante capsule de stase. J'aurais dû rester inconsciente, isolée. Je n'aurais jamais dû rêver.

— Docteure, le passage du temps semble avoir entraîné une homogénéisation des systèmes d'information de la Sentinelle. J'en suis désolée, mais nous ne fonctionnons pas selon les paramètres prévus. »

La Sentinelle était conçue pour rester en sommeil pendant des siècles. Avrana se souvenait au moins de cela. Combien de temps le virus mettait-il pour déclencher une étincelle d'intelligence chez ces générations de singes ? Son expérience avait-elle échoué ?

Non, ils avaient fini par envoyer un signal. Ils s'étaient dressés pour toucher à l'ineffable. Et soudain, le temps n'avait plus la même valeur. Elle se rappelait maintenant pourquoi elle se trouvait dans la Sentinelle, à accomplir la tâche d'une personne moins éminente. Le temps importait peu. Seuls comptaient désormais les singes, parce que l'avenir leur était promis.

Et pourtant, ces troublantes rêvasseries lui revenaient. Un navire primitif était arrivé, rempli de voyageurs qui prétendaient appartenir à son espèce. Mais en les regardant, elle avait vu ce qu'ils étaient vraiment. Elle avait scruté leur histoire et leurs connaissances. Ils représentaient la moisissure qui avait poussé sur le cadavre de son peuple ; inéluctablement corrompus par la maladie qui avait détruit la civilisation de Kern. Mieux valait tout recommencer avec les singes.

« Qu'attendez-vous de moi ? » demanda-t-elle aux entités qui l'entouraient. En les dévisageant, elle voyait une infinité d'étapes entre elle et la froide logique de la Sentinelle, et elle demeurait incapable de préciser où s'arrêtait l'être humain et où commençait la machine.

« La phase deux du projet d'élévation est prête, expliqua Eliza. Votre accord est nécessaire pour l'entamer.

— Et si j'étais morte ? s'enquit Avrana Kern d'une voix étranglée. Que se passerait-il si j'avais pourri dans cette capsule ? Si vous n'aviez pas pu me réveiller ?

— Dans ce cas, la responsabilité et l'autorité auraient été transmises à votre personnalité virtuelle téléchargée dans le système », répondit Eliza. Et elle ajouta, comme si elle venait de se souvenir qu'elle devait émuler un être humain : « Mais je suis heureuse que cela ne soit pas arrivé.

— Tu ne sais pas ce que signifie “heureuse”. » Tout en prononçant ces paroles, Kern n'était pas certaine que ce soit vrai. Sa personnalité s'était amplement dissipée dans ce continuum virtuel et il lui restait bien peu d'émotions humaines. Eliza en savait peut-être plus qu'elle sur ce sujet.

Après un instant de silence, elle ordonna sèchement : « Bien sûr qu'il faut passer à la phase suivante. Passez à la phase suivante ! Sinon, pourquoi serions-nous là ? Qu'y a-t-il d'autre à faire ? » *Et au sens propre, qu'y a-t-il d'autre ?*

Elle se souvint des faux humains qui avaient approché de sa planète, de cette plaie qui avait survécu à sa civilisation. Avaient-ils existé ? Cela s'était-il réellement produit ? Elle leur avait parlé. La personnalité Kern qui avait communiqué avec eux leur avait reconnu

suffisamment d'humanité pour négocier, pour les épargner, pour leur permettre d'aller sauver certains d'entre eux. Chaque fois qu'elle était réveillée, il lui semblait qu'un assortiment différent de pensées envahissait son esprit. À ce moment-là, elle avait fait preuve de générosité. Elle avait trouvé suffisamment d'humanité chez eux pour leur accorder sa pitié.

Oui, ce jour-là, elle s'était montrée sentimentale. En y repensant, elle se remémora ce qu'elle avait ressenti. Et elle se dit qu'ils avaient aussi tenu parole. Ils étaient repartis. Il n'y avait plus aucun signe de leur présence, aucune transmission dans le système solaire.

Kern éprouva la désagréable impression que tout n'était pas si simple ; qu'ils reviendraient. Et maintenant, elle avait beaucoup plus à perdre. Quels ravages les faux humains pourraient-ils faire subir à la civilisation naissante de ses singes ?

Elle devrait se montrer plus sévère.

La phase deux du programme d'élévation consistait en une prise de contact. Après avoir développé leur propre culture au point de pouvoir envoyer des messages radio, les singes seraient prêts à parler au reste de l'univers. *Et actuellement, je suis le reste de l'univers*. La Sentinelle devait élaborer un moyen de communication, en commençant par un simple système de notation binaire qui serait transformé peu à peu en un langage plus complexe, comme si on reprogrammait entièrement un ordinateur. Cela prendrait du temps, selon que les singes, d'une génération à l'autre, seraient plus ou moins désireux et capables d'apprendre ce langage.

« Mais d'abord, envoyez-leur un message », décida Avrana. Même si les habitants de sa planète ne la comprenaient pas encore, elle désirait donner le ton. Elle voulait leur faire savoir ce qui les attendait, pour le jour où elle pourrait vraiment discuter avec eux.

« J'attends votre message, dit Eliza.

— Dis-leur ceci. » Dans leur ignorance simienne,peut-être enregistreraient-ils le signal, pour le relire plus tard, et le comprendre.

Dis-leur ceci : *Je suis votre créatrice. Votre déesse mère*.

5

Le schisme

5.1

Le prisonnier

Holsten méditait sur ses rapports avec le temps.

Récemment encore, il avait l'impression que le temps concernait d'autres personnes — ou d'autres parties de l'univers, car les gens étaient peu nombreux autour de lui. Le fardeau ne pesait plus sur ses épaules. Il pouvait quitter momentanément la trajectoire linéaire de la flèche du temps et y revenir sans être jamais atteint. Lain pouvait bien l'appeler « pépé » ; en vérité, la durée objective qui s'était écoulée entre sa naissance et l'instant présent semblait carrément absurde, irréelle. Aucun humain n'avait jamais accompli une telle chevauchée temporelle, en effectuant un voyage de plusieurs milliers d'années.

Maintenant, dans sa cellule, le temps l'accablait, s'agrippait à ses talons, l'enchaînait au rythme affreusement lent du cosmos, alors qu'auparavant il sautait par-dessus les siècles et rebondissait sur les moments importants de l'histoire humaine.

On l'avait tiré de son caisson de stase pour le jeter dans cette cage. Pendant vingt-sept jours, personne n'avait daigné lui donner la moindre indication sur ce qui se passait.

Au début, il avait simplement cru qu'il rêvait du moment où les mutins l'avaient kidnappé. Il avait perdu son optimisme en constatant que les gens qui l'entraînaient dans les couloirs du *Gilgamesh* n'étaient pas Scoles et compagnie, morts depuis longtemps, mais de parfaits inconnus. On l'avait ensuite poussé dans les quartiers d'habitation.

L'odeur l'avait immédiatement assailli — une puanteur écœurante, étrangère, que même la ventilation du *Gil* ne parvenait pas à éliminer. C'était le relent de la promiscuité humaine.

Il reconnaissait vaguement une ancienne salle des opérations, maintenant compartimentée par des étoffes grises, des draps suspendus à des fils qui séparaient des logements exigus ; un véritable bidonville. Et des gens — une multitude de gens.

C'était une vision stupéfiante. Son esprit l'avait confortablement habitué à faire partie d'une population choisie, d'une petite élite, et il venait d'enregistrer en un instant la présence d'au moins une centaine d'inconnus. La tension ambiante, l'entassement, les conditions de vie, les odeurs, le bruit incessant, tout cela lui donnait l'impression d'être confronté à une créature féroce, hostile et vorace.

Et il y avait des enfants.

Il commençait à retrouver ses esprits. Une pensée s'imposa : *La cargaison a été libérée !*

Ses ravisseurs étaient vêtus de robes faites avec le même tissu grisâtre que les squatters utilisaient pour leurs tentes improvisées — le *Gilgamesh* en transportait probablement, dans un but complètement différent ; à moins qu'il n'ait été synthétisé dans les ateliers. Holsten avait repéré quelques tenues d'hibernation en traversant les quartiers d'habitation, mais la plupart de ces étrangers portaient les mêmes hardes amples et informes. Ils étaient tous malingres, mal nourris, rachitiques même, et se laissaient pousser de très longs cheveux.

Toute la scène avait un aspect primitif, évoquait une résurgence des premiers temps de l'humanité.

Ils l'avaient saisi et enfermé. Mais pas dans une petite pièce du *Gil* qu'ils auraient verrouillée. Il se trouvait dans un hangar de navette, où une sorte de cage soudée à la hâte était devenue sa prison. On le nourrissait, on changeait de temps en temps le seau qui servait à ses besoins, et c'était tout. Ses gardiens semblaient attendre quelque chose.

De son côté, Holsten avait observé le sas du hangar et commençait à se demander si son avenir n'incluait pas un sacrifice humain à une sorte de divinité de l'espace. Ses geôliers ne se comportaient pas simplement comme des oppresseurs ou des kidnappeurs. Il remarquait chez certains une manière de respect, presque de la déférence. Ils refusaient de croiser son regard et n'aimaient pas le toucher — ceux qui l'avaient amené ici portaient des gants. Ces attitudes renforçaient chez lui le sentiment qu'ils appartenaient à un même culte et qu'il allait jouer le rôle d'une offrande sacrée ; et que le dernier espoir de l'humanité se désagrégeait maintenant dans un flot de superstitions.

Ensuite, ils le mirent au travail et Holsten se rendit compte qu'il était certainement en train de rêver.

Un jour, quand il se réveilla dans sa cage, il s'aperçut que ses ravisseurs avaient apporté un terminal mobile : un pauvre appareil lobotomisé, mais quand même une sorte d'ordinateur. Il s'y précipita aussitôt et vit qu'il s'agissait d'une unité entièrement autonome, sans aucune liaison externe. La machine contenait cependant des données, des fichiers d'un format maintenant familier, écrits dans une langue morte qu'il commençait franchement à détester.

Levant les yeux, il constata qu'un de ses geôliers l'observait — un homme au visage maigre, ayant facilement dix ans de moins que lui mais de faible carrure, comme la plupart d'entre eux, avec une peau grêlée qui faisait songer aux séquelles d'une maladie. Sa chevelure, aussi longue que celles de ses curieux semblables, était soigneusement tressée et ramenée derrière la nuque pour former un nœud complexe.

« Vous devez expliquer. »

C'était la première fois qu'on s'adressait à Holsten depuis son réveil. Il avait fini par penser que les autres ne parlaient pas la même langue que lui.

« Expliquer, répéta le linguiste d'un ton neutre.

— Expliquez pour que ça soit compris. Transformez ça en mots. C'est votre cadeau.

— Oh, pour… vous voulez que je le traduise ?

— C'est d'accord.

— J'ai besoin d'accéder aux systèmes principaux du *Gil*, expliqua Holsten.

— Non.

— J'ai écrit un algorithme de traduction. Je dois me référer à mes premières transcriptions.

— Non. Vous avez tout ce que vous avez besoin *dedans*. » D'un geste très respectueux, son geôlier en robe pointa le doigt vers le crâne de Holsten. « Travaillez. C'est exigé.

— Exigé par qui ? demanda le prisonnier.

— Par votre maître. » L'homme dévisagea Holsten avec froideur pendant un instant, puis détourna brusquement les yeux comme s'il était gêné. « Vous travaillez, sinon vous ne mangez pas. C'est ordonné, murmura-t-il. Pas d'autre solution. »

Holsten s'assit devant le terminal pour savoir ce qu'ils attendaient de lui.

Ce fut alors qu'il commença de comprendre. Il *rêvait*, de toute évidence. Il était piégé dans un rêve, dans un environnement cauchemardesque, à la fois étrange et familier. Cette tâche illogique représentait le reflet craquelé de celle qu'il accomplissait lorsqu'il était éveillé, quand le *Gilgamesh* orbitait autour de la planète grise. Il reposait dans son caisson de stase et il rêvait.

Sauf qu'on ne rêvait pas pendant l'hibernation. MêmeHolsten avait suffisamment de connaissances scientifiques pour le savoir. On ne rêvait pas parce que le processus de refroidissement réduisait les fonctions du cerveau à leur strict minimum et suspendait les interactions subconscientes de l'esprit. C'était nécessaire car, pendant une longue période de sommeil et d'engourdissement forcés, une activité cérébrale non maîtrisée risquait de plonger le dormeur dans la démence. Ce genre de situation se produisait parfois, à la suite d'une défaillance de l'équipement. Holsten se souvenait parfaitement qu'une partie de la cargaison humaine avait été perdue ; la même chose était peut-être arrivée à ces martyrs.

C'était une révélation étrangement rassurante de savoir que sa capsule de stase avait dû subir une panne quelconque et qu'il était égaré dans les tréfonds de son propre esprit. Il essaya de s'imaginer en train de se battre contre le couvercle du caisson, de ramper sur une pente de glace et de pharmacopée pour se réveiller, de frapper l'intérieur de son cercueil, enterré vif dans un monument en forme de vaisseau dédié à l'absurde obstination de l'humanité.

Rien de tout cela ne semblait affecter son taux d'adrénaline. Son esprit entêté refusait de quitter sa cage dans le hangar de navette ; il continuait de parcourir lentement les fichiers qu'on lui avait fournis. Et c'était un rêve, bien entendu, parce qu'il s'agissait toujours du même genre de fichiers : d'autres informations sur la machine de Guyen, sur le système de téléchargement que le commandant avait rapporté de la station abandonnée. Holsten rêvait pour lui-même d'un purgatoire administratif.

Les jours de détention se succédaient ; en tout cas, il mangeait, dormait, et les autres venaient pour vider son seau. Il avait l'impression qu'il ne se passait rien en dehors de sa cage. Il ne voyait pas à quoi *servaient* ces gens, sinon à vivre au jour le jour, se reproduire et l'obliger à traduire. Ils semblaient former une horrible population d'orphelins : des poux qui infestaient l'arche et que le *Gil* pouvait expulser à tout moment. Ils avaient dû faire partie de la cargaison originale, mais combien de temps auparavant ? Combien de générations plus tôt ?

Ils continuaient de le considérer avec un surprenant respect, comme s'ils avaient mis en cage un demi-dieu. Holsten ne le comprit vraiment que le jour où ils vinrent lui raser la tête. Aucun d'eux ne se coupait les cheveux, mais il était important que le crâne de leur prisonnier soit tondu. C'était la marque de son statut, de sa différence. Il venait d'un temps révolu ; il était l'un des premiers hommes.

Tout comme Vrie Guyen. Cette pensée déplaisante chassa finalement l'idée plutôt naïve que tout ceci n'était qu'une sorte de cauchemar hibernal. Tout en pataugeant dans de complexes traités philosophiques concernant les implications du transfert de personnalité, Holsten parvint à ouvrir une fenêtre sur l'esprit intolérant et avide de pouvoir du commandant. Il se mit à assembler les fragments d'une image rudimentaire de la situation ; et donc de ce qui

avait mal tourné.

Et puis, un jour, une poignée de personnages en robe vint ouvrir sa cage pour le faire sortir. Il n'avait pas achevé son projet en cours et il remarqua une certaine tension chez ses gardiens. Son esprit se mit aussitôt à bouillir, à imaginer toutes les sortes de trépas potentiels qu'on lui réservait.

Ils lui firent quitter le hangar et longer des couloirs, sans dire un mot. Ils ne paraissaient plus lui exprimer le même respect qu'avant, ce qui ne présageait sans doute rien de bon.

Ce fut alors qu'il aperçut les premiers corps : un homme et une femme, qui s'étaient effondrés comme des marionnettes auxquelles on aurait coupé les fils. Un sang épais recouvrait le sol autour d'eux. Holsten eut l'impression qu'ils avaient été frappés à coups de couteau. Sans prêter attention aux cadavres, ses gardiens l'entraînèrent plus loin. Quand il voulut les questionner, ils se contentèrent d'accélérer le pas.

Il envisagea de se débattre, de crier, de protester, mais la terreur l'en empêchait. Et son escorte était formée de solides gaillards, bien plus forts que les poux grisâtres qui s'occupaient de lui jusqu'alors. Ils portaient un poignard à la ceinture et l'un d'eux tenait un long tube de plastique au bout duquel avait été insérée une lame de métal : une ancienne arme des chasseurs-cueilleurs, reconstituée avec des composants soustraits au vaisseau.

Tout s'était déroulé très vite, très discrètement, et il comprit seulement au dernier moment qu'on venait de le kidnapper une fois de plus : il avait été arraché à une faction par une autre. Aussitôt, la situation lui parut encore pire qu'il ne l'avait imaginée. Le *Gilgamesh* n'était pas simplement rempli de déments qui descendaient des premiers passagers réveillés ; en plus, ils se battaient entre eux. C'était la malédiction de l'Ancien Empire, le combat de l'homme contre l'homme qui freinait invariablement le progrès humain.

Ils passèrent devant d'autres personnages, probablement des sentinelles et des gardes : des hommes et des femmes, parfois en tenue d'hibernation, parfois en robe grossière, tandis que d'autres encore portaient des éléments de cuirasses hétéroclites, comme s'ils s'apprêtaient à participer au concours du costume le plus minable. La situation aurait pu paraître ridicule. Ou pathétique. Néanmoins, Holsten se sentait glacé par la brutalité de leurs regards.

Ils l'emmenèrent dans un atelier qui abritait de nombreux terminaux, dont une douzaine en panne. Les écrans des autres tremblotaient par intermittence. Plusieurs personnes s'en occupaient — accomplissant un vrai travail technique, digne d'un peuple civilisé. Holsten eut l'impression qu'ils s'efforçaient de reprendre le contrôle des machines, qu'ils étaient engagés dans une énorme bataille virtuelle qui se jouait sur un plan invisible.

Au bout de la salle se tenait une femme aux cheveux courts, un peu plus âgée que Holsten, vêtue d'un uniforme rapiécé avec des plaques et des feuilles de plastique. La mine moins grave, elle aurait ressemblé à une reine guerrière de comédie. Une entaille cicatrisait sur son menton, un pistolet à canon long était glissé dans sa ceinture — c'était la première arme moderne que le linguiste voyait depuis son réveil.

« Salut, Holsten », lança-t-elle, et il comprit d'un coup qui elle était, comme si on venait de retourner une carte sous son nez.

« Lain ?

— Tu as encore cette expression ahurie », fit-elle observer, après lui avoir laissé le temps de se remettre de sa surprise. « Du genre "je ne comprends rien à ce qui se passe". Et

franchement, j'ai du mal à le croire. C'est toi le plus futé, après tout. Alors, Holsten, si tu me racontais tout ce que tu sais ? » Elle ressemblait quand même à la femme qu'il avait connue, mais à condition que celle-ci ait vécu des moments très difficiles.

Il réfléchit à ce qu'elle lui demandait. Il avait très envie de glisser dans le déni, de prétendre qu'il ne savait rien, mais elle avait raison : cela aurait été un mensonge égoïste. *Je ne suis qu'un pauvre universitaire qui fait ce qu'on lui demande. Je ne suis pas responsable.* Pourtant, il commençait à se dire qu'il était bien responsable des événements actuels, au moins en partie.

« Guyen a pris le dessus, hasarda le linguiste.

— Guyen est le commandant. Il est déjà, comment dire, *au-dessus*. Allez, Holsten !

— Il a réveillé une partie de la cargaison. » Le linguiste jeta un coup d'œil à l'équipe de Lain, dont les membres avaient une mine patibulaire. Il pensa reconnaître quelques-uns des ingénieurs. D'autres pouvaient venir du groupe que Guyen avait sorti de stase — et mis au travail. « À mon avis, il y a un moment qu'il a commencé. On dirait qu'ils sont déjà là depuis deux ou trois générations. Tu crois que c'est possible ?

— Les gens sont très doués pour se multiplier, confirma Lain. Cet enfoiré n'a jamais réfléchi à ça. Ou peut-être que si. Ils lui vouent une sorte de culte. Et ils bousillent tout ce qu'ils trouvent, sauf ce qu'il leur interdit de toucher. Tous les gens qui ont discuté ses ordres ont disparu depuis longtemps. Ces petits salopards maigrichons ont carrément grandi dans le mythe de Guyen. J'en ai entendu parler quelques-uns et ils sont franchement cinglés. Il est leur sauveur. Chaque fois qu'il retourne en hibernation, ils ont une prophétie à propos de son retour. Un tas de conneries messianiques. » Elle cracha de dégoût. « Alors, dis-moi pourquoi, Holsten.

— Il m'a fait travailler sur le système de téléchargement de personnalité trouvé dans la station. » La voix mal assurée du linguiste retrouva un peu de son intonation académique. « Selon les textes, les anciens avaient trouvé le moyen de stocker leur esprit dans des mémoires électroniques. Mais pendant leur guerre civile, leurs armes électromagnétiques ont dû les effacer. En tout cas, on n'en a jamais retrouvé aucun. Cela dit, on ne sait pas trop pourquoi ils utilisaient ce procédé. Il y a très peu de références externes sur le sujet. Ça ne ressemblait pas à une technique d'immortalité courante qui…

— Épargne-moi les détails ! intervint Lain. Alors, c'est bien ça, Guyen veut vivre éternellement. »

Holsten hocha la tête. « J'imagine que tu n'es pas emballée par cette idée.

— Holsten, nous parlons de Guyen. Pour toujours. Un Guyen éternel. Quelle expression affreuse ! » Il regarda les complices de Lain et se demanda si, dans leur camp, une différence d'opinion méritait une punition. « Écoute, je sais bien que ce n'est pas une idée très séduisante, mais il nous a amenés jusqu'ici. S'il veut charger son esprit dans un ancien ordinateur, est-ce que ça vaut vraiment le coup de… enfin… de *tuer* des gens pour l'en empêcher ? » Holsten songeait encore un peu aux cadavres désarticulés qu'il avait vus plus tôt. Le prix de sa liberté.

Lain fit une moue pour montrer qu'elle prenait en compte son point de vue. « Oui, bien sûr, c'est vrai. Mais il y a deux choses. Premièrement, je n'ai eu l'occasion de voir qu'une fois son nouveau jouet avant notre brouille, mais je pense que ce n'est pas un réceptacle pour les

esprits. C'est juste le transmetteur. Le seul endroit où il peut se charger, c'est le système principal du *Gilgamesh*. Et franchement, je ne crois pas qu'il soit capable de gérer le vaisseau si on introduit un esprit humain dans sa mémoire. D'accord ? »

Holsten révisa les connaissances assez approfondies qu'il possédait sur le système de téléchargement de personnalité. « Exact. L'appareil que nous avons ramené de la station n'est pas un système de stockage. Mais je pensais qu'il avait dû trouver autre chose… ?

— Tu as lu des informations à ce sujet dans tes vieux fichiers ? »

Il fit la grimace. « Non.

— Bon. » Lain secoua la tête. « Sérieusement, mon vieux, pendant que tu traduisais, tu ne t'es vraiment pas demandé à quoi pouvait servir ce système ? »

Holsten écarta les bras. « Ce n'est pas juste. J'étais entièrement… Je n'avais aucune raison de penser que ça représentait un danger. Et qu'est-ce que c'est, la seconde chose ?

— Quoi ?

— Tu as parlé de deux choses. Deux raisons.

— Oh, oui ! Il est complètement allumé. Maboul de chez maboul. Et c'est ce type-là que tu veux sagement protéger ? Un cinglé mythomane qui se prend pour un dieu ? »

Guyen ? D'accord, il y avait du tyran chez lui, mais il devait veiller sur l'ensemble de l'espèce humaine. Effectivement, il était difficile de travailler avec lui et il ne dévoilait pas ses projets. « Lain, je sais que toi et lui…

— Tu te dégonfles ?

— Eh bien…

— Holsten, il a tout prémédité. Il n'a pas arrêté depuis que nous avons quitté la planète grise. Il a instauré son putain de culte et leur a lavé le cerveau pour les convaincre qu'il était le plus grand espoir de l'univers. Il a fait tourner sa machine et elle est presque opérationnelle. Il l'a testée sur ses propres gars. Et ça ne s'est pas bien passé, tu peux me croire. C'est pour ça qu'elle n'est pas *complètement* opérationnelle. Mais il est tout près du but. Il n'a pas le choix.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a l'air d'avoir *un siècle*, Holsten. Il est resté éveillé pendant près de cinquante ans, par intermittence. Il a dit à ses adeptes qu'il était Dieu. Et chaque fois qu'il s'est réveillé, ils lui ont dit qu'il était Dieu. Et ce petit jeu a continué jusqu'à ce qu'il en soit lui-même persuadé. Est-ce que tu l'as vu, quand ils t'ont sorti de ton hibernation ?

— Non, seulement ses disciples.

— Eh bien, fais-moi confiance. Toutes les parties de son cerveau que tu connaissais ont quitté le vaisseau depuis longtemps. » Lain scruta le visage de Holsten pour y rechercher un reste de sympathie envers le commandant. « Sérieusement, Holsten, son plan consiste à introduire une copie de son cerveau dans le *Gil*. Guyen veut *devenir* le *Gil*. Et tu sais quoi ? Quand il aura réussi, il n'aura plus besoin de la cargaison. Ni de la majeure partie de l'arche. Il n'aura plus besoin des équipements de vie et des trucs de ce genre.

— Il a toujours eu à cœur de défendre le vaisseau », rétorqua Holsten, sur la défensive. « Comment peux-tu savoir…

— Parce qu'il a déjà commencé ! Tu sais pour quelle mission cette arche *n'a pas* été conçue ? Pour servir d'habitat à une centaine de personnes pendant un siècle. Tu ne peux

pas savoir à quel point son usure s'est accélérée, Holsten. Tu imagines une tribu de gens qui ne connaissent rien au fonctionnement de l'arche et qui se promènent dans des endroits auxquels ils ne devraient pas avoir accès ? Et convaincus d'agir au nom de leur dieu ? Tout se désagrège. Nos réserves sont épuisées, malgré ce que nous avons récupéré sur la station. Et ils n'arrêtent pas de manger et de baiser, parce qu'ils croient que Guyen va les guider vers la terre promise.

— La planète verte ? murmura Holsten. Il va peut-être réussir.

— Oh, bien sûr ! persifla Lain. Et c'est là que nous nous dirigeons. Mais si nous ne reprenons pas le contrôle du vaisseau et si les gens ne retournent pas dans le frigo, Guyen sera le seul à y arriver. Avec une belle cargaison de cadavres.

— Même s'il arrive à se télécharger, il aura besoin de gens pour la maintenance. » Holsten ne savait pas trop pourquoi il défendait Guyen, sinon parce qu'il avait fait vœu autrefois de réfuter systématiquement tout ce qu'on lui proposait.

« Que tu crois. » Lain se frotta la nuque. « Pour ça, il y a tous les équipements de réparation automatisés que nous avons ramenés de la station.

— Je n'étais pas au courant.

— C'était une mission prioritaire de mon équipe. Ça semblait être une bonne idée, sur le moment. Je sais, je sais… On participe à sa propre obsolescence. Ça aussi, ça fonctionne. Apparemment. Mais d'après ce que j'ai vu, cet équipement ne s'occupe pas de la cargaison ni de la plupart des systèmes dont nous avons besoin. Il répare uniquement les éléments du vaisseau qui intéressent Guyen. Les installations qui ne servent pas à la survie. En tout cas, c'est l'impression que j'ai eue avant de… prendre congé.

— Quand Guyen t'a réveillée.

— Il voulait que je participe à son grand dessein. Seulement, quand il m'a donné accès au *Gilgamesh*, j'ai découvert beaucoup trop de choses, et beaucoup trop vite. Des trucs franchement terribles, Holsten. Je te les montrerai.

— Tu as toujours accès au système informatique ?

— Il équipe tout le vaisseau, Holsten. Et Guyen n'est pas assez doué pour m'éjecter… Maintenant, tu te demandes pourquoi je ne l'ai pas viré de l'ordinateur. »

Le linguiste haussa les épaules. « Eh bien, oui, au fait.

— Je t'ai dit qu'il avait testé le téléchargement ? Il a réussi en partie. Il y a… des trucs dans le système. Quand j'essaie de couper Guyen ou de l'attaquer, ils me détectent. Ils ripostent tout de suite. Guyen, je peux le gérer, mais ces machins-là… On dirait des petits programmes d'intelligence artificielle attardés qui croient encore être de véritables personnes. Pour la plupart, ils sont Guyen.

— La plupart ? »

Lain parut affligée — ou encore plus affligée. « Tout fout le camp, Holsten. Les systèmes du *Gil* commencent déjà à se déglinguer. Nous sommes sur un vaisseau spatial ! Est-ce que tu as une idée de la *complexité* d'un engin pareil ? Du nombre de sous-systèmes différents qui doivent fonctionner correctement, rien que pour nous garder en vie ? Pour l'instant, l'autoréparation permet de tenir au ralenti, de contourner les éléments qui sont en panne, de restaurer ce qui peut l'être. Mais elle a ses limites, et Guyen les a dépassées en détournant des ressources au profit de son grand projet d'immortalité. Alors, nous allons l'arrêter.

— Et moi… » Holsten regarda Lain, puis son équipe, les anciens visages et les nouveaux. « Moi, je connais le système de transfert. Et donc tu m'as libéré. »

Lain se contenta de le dévisager longuement ; des expressions diverses passèrent sur son visage. « Quoi ? dit-elle enfin. Je n'aurais pas le droit de te sauver simplement parce que tu es mon ami ? » Elle soutint son regard jusqu'à ce qu'il détourne les yeux, confusément honteux d'éprouver un sentiment de paranoïa parfaitement justifié envers elle, envers Guyen, envers presque tout le reste de l'univers.

« Quoi qu'il en soit, va d'abord te laver, ajouta-t-elle. Va manger quelque chose. Ensuite, nous avons un rendez-vous. »

Holsten leva un sourcil étonné. « Avec qui ?

— De vieux amis. » Lain afficha un sourire amer. « Toute la bande est de nouveau réunie, mon vieux. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

5.2

Au pays de la Déesse

Portia s'étire, fléchit les pattes. Elle teste son nouvel exosquelette lustré, sent la trame serrée du cocon qu'elle a tissé autour d'elle. Son besoin de mue est arrivé au mauvais moment et elle a essayé de la repousser aussi longtemps que possible, mais les crampes qui accablaient ses articulations étaient devenues insupportables. Elle a été obligée de s'isoler : une lunaison entière à l'écart du monde, à gémir, à gigoter pour se débarrasser de son ancienne carapace trop étroite, puis à laisser sa nouvelle peau sécher et prendre forme en durcissant.

Portia était assistée pendant sa mue par plusieurs membres de sa communauté, qui est maintenant la plus puissante de Grand-Nid. Deux ou trois autres, en s'unissant, pourraient menacer la prééminence de sa famille, mais elles sont rarement alliées. Les *agents provocateurs*[3] de Portia s'assurent que les clans rivaux s'affrontent en permanence pour la seconde place.

Cependant, pour l'instant, la situation politique de Grand-Nid est stable. En dépit des rapports qui lui arrivaient quotidiennement durant sa mue, Portia sait qu'elle devra examiner des douzaines de documents pour rattraper le temps perdu. Heureusement, il existe une méthode toute prête pour y parvenir.

Portia est la plus grande prêtresse de la Messagère à Grand-Nid, mais un mois d'absence ne peut manquer de donner des idées à nombre de ses sœurs. Elles auront sans doute parlé à la lumière rapide qui traverse le ciel, elles auront reçu et profité de la sagesse étrange et confuse de l'univers. Certaines auront peut-être pris la direction du grand projet — souvent incompréhensible — que la voix de la Déesse leur a demandé de mener à bien. Portia va devoir jouer des pattes pour retrouver sa primauté.

Elle descend dans la chambre voisine, où elle est accueillie par une troupe d'araignées plus jeunes qui agitent leurs palpes et font entrer un mâle. Il a passé un mois laborieux et assisté à des réunions auxquelles les individus de son sexe ne sont généralement pas admis. Les sœurs de Portia l'ont amené partout où elle aurait dû se rendre elle-même. Il a reçu toutes les missives, été informé de chaque découverte, de chaque revers, et toutes les proclamations de la Déesse lui ont été patiemment expliquées. Il a été bien nourri, bichonné, n'a manqué de rien.

Une des femelles apporte maintenant une boule de soie. À l'intérieur se trouve concentré le Savoir obtenu par ce mâle au cours du mois dernier. Il comprend un rapport secret et très détaillé dont la lecture serait interminable s'il était transmis d'une manière conventionnelle. Cette seule excrétion contient assez d'informations sur le clan de Portia pour offrir la domination de Grand-Nid à n'importe quelle famille rivale.

Tenant délicatement la boule entre ses palpes, elle boit lentement le fluide épais et absorbe

le Savoir qu'il contient, puis elle passe le cocon à ses subordonnées afin qu'elles le détruisent. Déjà elle sent un frémissement de discorde à l'intérieur de son corps ; le nanovirus qu'elle vient d'ingérer commence à installer dans son esprit les connaissances dérobées, accède aux structures de son cerveau pour copier les souvenirs du mâle. Dès le lendemain, elle aura appris tout ce qu'il sait et aura probablement perdu en même temps quelques liaisons mentales rarement utilisées — un talent obsolète ou quelques vieilles traces mnésiques, remplacées par des connaissances récentes et plus importantes.

Il faudra s'occuper de lui. Quand elle aura la certitude que le nouveau Savoir est bien implanté, le mâle sera éliminé — tué et dévoré par une des sœurs de Portia. Il en sait trop. Littéralement.

La société de Portia a changé depuis l'époque primitive où les femelles avaient l'habitude de manger leur partenaire. Mais pas trop. Tuer un mâle protégé par une autre communauté est un crime qui exige réparation ; le meurtre gratuit d'un mâle est plutôt rare car il soulève une réprobation générale et la coupable est souvent bannie, considérée comme une gaspilleuse incapable de conserver son sang-froid — une qualité particulièrement valorisée. Par contre, il est acceptable de tuer un mâle pour une bonne raison, ou après un coït, même si le sujet revient régulièrement dans les débats. Ainsi vont les choses et à Grand-Nid, ces derniers temps, la tradition a pris une place importante.

Grand-Nid est une vaste métropole forestière occupant des centaines de kilomètres carrés. De grands arbres sont garnis de toiles inclinées, qui constituent les habitations de l'espèce. Des toiles sont constamment ajoutées ou remodelées en fonction de l'essor ou du déclin des clans. Les plus importants sont installés à mi-hauteur — à l'abri des rigueurs climatiques mais assez loin du sol, où les femelles solitaires doivent affronter des hordes de mâles à moitié sauvages pour se faire une place. Entre les maisons communautaires se trouvent les ateliers des artisanes qui produisent les biens — de plus en plus rares — que les fourmis ne peuvent pas fabriquer. C'est encore là que sont installés les studios des artistes, qui élaborent et tissent d'élégantes inscriptions nodales, ou les laboratoires des scientifiques œuvrant dans de multiples disciplines. Dans le sous-sol, au milieu des racines, s'étendent les réseaux enchevêtrés des fourmilières spécialisées. D'autres nids plus importants sont éparpillés en dehors de la ville. Les insectes sont employés pour l'abattage des arbres ou la production industrielle ; ils exploitent les mines, travaillent dans les forges. Et sont mobilisés en cas de guerre. Toutes les colonies de fourmis sont capables de combattre *l'autre* s'il le faut, bien que la ville de Grand-Nid, comme ses rivales, dispose de troupes de guerrières bien entraînées.

En se rendant au temple, Portia sent les fragments des affaires courantes se mettre en place dans son esprit. Il y a encore eu des problèmes avec les voisins de Grand-Nid : des villes plus petites — Sept-Arbres, Cascade, Mont-Brûlant. Jalouses de la suprématie de la cité de Portia, elles éprouvent la résistance des frontières de son territoire. Il est probable qu'une nouvelle guerre éclate, mais Portia ne se préoccupe pas de son issue. Son peuple peut recruter beaucoup plus de fourmis — et des fourmis plus expérimentées.

En raison de sa taille, Grand-Nid a besoin d'un système de transport public dans ses hautes branches. Le temple central, qui est sous l'autorité de Portia, est assez éloigné de son domicile. Elle sait que les transports relèvent des compétences de la Déesse. Parmi les projets obscurs et surprenants de la Messagère, plusieurs concernent des moyens de se déplacer à

grande vitesse d'un endroit à un autre, mais jusqu'à présent aucune cité ni aucun clan ne sont parvenus à en réaliser un seul. En attendant, les araignées ont procédé à divers aménagements, mais elles se rendent compte avec humilité qu'ils ne sont pas à la hauteur du Plan Divin.

Portia embarque dans une capsule cylindrique accrochée à un faisceau épais de fils tressés. Le véhicule lui permet de traverser rapidement les feuillages denses de sa métropole. La force motrice est fournie en partie par des ressorts organiques — grâce à des études de macro-ingénierie concernant les propriétés des fils de soie — et en partie par un muscle synthétique : une culture de tissu, installée sur le dessus de la capsule, se contracte en permanence ; c'est un système efficace, autoréparateur et facile à alimenter. De nombreuses lignes de capsules, interconnectées, parcourent Grand-Nid et forment un réseau complexe parmi d'autres, comme celui des fils de communication vibratoire qui s'étend partout. Le Temple conserve jalousement le monopole des ondes radio invisibles.

Peu après, elle pénètre dans l'édifice religieux, notant soigneusement les réactions des araignées présentes, flairant ses rivales potentielles.

Quelle est la position de la Messagère ? demande-t-elle. On lui répond que la voix de la Déesse est dans le ciel, invisible dans la clarté du jour.

Laissez-moi Lui parler.

Les prêtresses subalternes lui cèdent le passage, certaines à contrecœur car elles ont dirigé le Temple pendant un mois. Le vieux récepteur cristallin a été régulièrement amélioré depuis que les signaux de la Déesse sont devenus compréhensibles — c'était la première leçon de la Messagère, et la plus profitable. Maintenant, une machine de bois, de métal et de soie sert de terminal à un fil invisible relié à la grande toile de l'univers ; elle permet à Portia de parler directement aux autres temples disséminés dans la moitié du monde, mais surtout de s'adresser à la Déesse et de recevoir Son Verbe.

Quand Elle a parlé pour la première fois, il a fallu le talent combiné des grands esprits de plusieurs générations pour parvenir à déchiffrer le langage divin, ou au moins comprendre partiellement les intentions divines. Aujourd'hui encore, certaines paroles de la Déesse restent mystérieuses pour Portia et les autres. Néanmoins, elles sont toutes enregistrées. Les théologiennes réussiront un jour à décrypter ces rouleaux d'écriture nodale.

Malgré tout, une relation s'est forgée entre la divinité et les ancêtres de Portia. Une légende a été créée. Ainsi, longtemps après le début de leur culture, les araignées de l'espèce Portia ont hérité d'un mythe fondateur et leur destinée a été dictée par un être puissant dont l'origine dépassait leur compréhension.

On leur a expliqué que la Messagère était la dernière survivante d'un âge révolu. Vers la fin de cette époque éloignée, la Messagère a été choisie pour venir sur ce globe alors désertique et le rendre fertile. La Messagère — la Déesse de la planète verte — a remodelé le monde afin qu'il engendre la vie, puis a planté dans le sol les graines des plantes et des arbres avant de le peupler d'animaux. Au dernier jour de l'ère précédente, arrivant au stade ultime de sa création, la Messagère a dispersé les lointaines ancêtres de Portia sur la planète, puis s'est retirée en attendant que les araignées l'appellent.

Après de nombreuses générations de silence, pendant lesquelles la voix de la Messagère ne touchait que les fils invisibles de la toile universelle, les temples ont répondu et ont élevé

leurs chants vers Elle. Le reste du Plan Divin est constitué de révélations mineures que personne ne peut encore comprendre. La Messagère s'efforce de leur inculquer un art de vivre qui implique la construction de machines destinées à exécuter des tâches que les araignées ont du mal à saisir. Tout cela met en œuvre des forces dangereuses — comparables aux étincelles qui envoient des signaux à la divinité sur les fils de l'éther, mais beaucoup plus puissantes. Le plan se réfère à des concepts étranges, troublants, qui évoquent des roues et des yeux, des feux et des éclairs dirigés. La Messagère essaie de leur procurer Son aide, mais le Temple prêche que le peuple n'en est pas digne — sinon, pourquoi les araignées échoueraient-elles si souvent à satisfaire la volonté divine ? Elles doivent s'améliorer afin d'accomplir ce que la Déesse a conçu pour elles, mais leur mode de vie, leurs constructions et leurs inventions ne s'accordent pas avec la vision que leur a révélée la Messagère.

Portia et ses sœurs contactent souvent les temples des autres villes, mais des divergences existent. La Déesse parle à tous les temples et une fréquence particulière est attribuée à chacun d'eux, mais le message est essentiellement le même — Portia le sait car elle a écouté en secret les directives que la Déesse adresse aux autres. Chaque temple traduit différemment la bonne parole ; interprète les mots et les adapte aux structures mentales existantes. Pire encore, certains temples perdent complètement la foi et commencent à douter que les directives de la Messagère soient d'origine divine. Cette hérésie a déjà provoqué des discordes. Après tout, ce petit point lumineux et mobile est leur seul lien avec un univers plus grand, dont on leur assure qu'il sera leur héritage. Si elles remettent en question ou contrarient cette étoile voyageuse, elles risquent d'être abandonnées à leur sort au milieu du cosmos.

En fin de journée, se fondant sur des rapports et sur le Savoir que le mâle vient de lui offrir, Portia a pu apprendre ce qui s'est passé durant son absence. Les désaccords avec le temple renégat de Sept-Arbres se sont amplifiés ; de sérieuses infractions ont été constatées dans les mines. Les exigences de la Déesse entraînent une demande importante de matières premières — en particulier des métaux. Grand-Nid a conservé son monopole sur les meilleurs filons de fer et de cuivre, d'or et d'argent de son domaine toujours en extension —, mais d'autres cités lui disputent cet avantage et envoient des colonnes de leurs propres fourmis effectuer des incursions dans ses mines. Pour l'instant, cette guerre a impliqué ses mineurs bien entraînés plutôt que ses guerrières chevronnées, mais Portia sait parfaitement que cette situation ne peut pas durer. La Déesse elle-même a précisé, dans une des longues diatribes philosophiques dont elle est coutumière, qu'un conflit sera inévitable si aucun camp ne veut céder.

Depuis toujours, les araignées tuent des araignées. Dès les origines, l'espèce inclinait au cannibalisme, surtout les femelles — qui dévoraient les mâles. Les individus luttaient souvent pour une domination territoriale. Le nanovirus qui se reproduit en elles forme une autre toile de connexions et rappelle à chacune que ses congénères sont des êtres doués d'intelligence et de sensibilité. Même les mâles sont concernés : même la mort de l'un d'eux n'est pas un événement insignifiant. Bien sûr, les araignées ne se sont jamais abaissées à commettre de grands massacres sur leurs semblables. Lorsqu'elles ont fait la guerre, c'était pour se défendre contre d'autres espèces qui les menaçaient, par exemple lors du conflit contre la super-colonie de fourmis, dont l'issue leur a apporté de grandes avancées

technologiques. Pour une espèce qui pense naturellement en termes de réseaux et de systèmes interconnectés, il n'est pas facile de concevoir l'idée d'une guerre de conquête ou d'extermination — elles envisagent plutôt une campagne de conversion, de subversion et de cooptation.

Pourtant, la Déesse a d'autres idées, et la supériorité des idées de la Déesse est devenue un dogme essentiel de la doctrine du Temple. Sinon, pourquoi aurait-on besoin d'un temple ?

Après avoir longuement retourné des réflexions théologiques et politiques, après voir parcouru en capsule autopropulsée les limites de la cité pour visiter les ateliers où ses prêtresses-ingénieures s'efforcent de réaliser certains des projets compliqués de la Déesse, Portia peut enfin se consacrer à l'un de ses assistants. Pour elle, sa vie personnelle et sa vie sacerdotale sont presque toujours liées, mais dans ce cas précis elle se permet une légère incartade et va retrouver ce petit être en particulier, un humble esprit parmi tant d'autres, mais un véritable joyau de clarté. Plusieurs découvertes essentielles pour démêler le message de la Déesse — même partiellement — sont issues de ce cerveau remarquable. Et pourtant, elle éprouve un peu de remords à prendre sur son précieux temps pour gagner le laboratoire discret où son protégé a la possibilité d'œuvrer incognito, sans subir le contrôle rigoureux que le Temple exerce traditionnellement sur tous les chercheurs.

Elle entre sans bruit et trouve l'objet de sa curiosité en train d'étudier les derniers résultats, un rapport détaillé d'analyses chimiques tissé automatiquement par une des fourmilières de la cité. Interrompu par son arrivée, le scientifique se retourne, puis agite ses palpes en exécutant une génuflexion compliquée ; une danse qui exprime le respect, la soumission, la prière.

Fabian, dit-elle. Le mâle frissonne et s'incline.

Avant de venir, Portia s'est rendue dans les laboratoires extérieurs pour voir comment progressait le plan de la Déesse et elle n'est pas très optimiste.

L'histoire des relations entre la Messagère et Ses élues se résume à la promulgation de ce plan. Quand la barrière du langage a été ébréchée — et elle s'ouvre un peu plus avec chaque nouvelle missive —, la Déesse n'a pas perdu de temps pour établir Sa place dans le cosmos. Dès le début, une controverse a opposé les savantes ; mais que pouvaient objecter les sceptiques, face à une voix venue des étoiles qui promettait aux araignées un univers plus grand que tout ce qu'elles avaient imaginé ? Les vérités de la Déesse étaient indiscutables.

Portia sait que le Temple a profité du débat sur la Déesse ; le premier contact avec la Messagère n'a-t-il pas été fait en dépit des règles édictées à l'époque ? Elle se demande maintenant ce qui se passerait si la congrégation de Grand-Nid défiait la Déesse.

Malheureusement, une réponse évidente s'impose : la Messagère s'adresserait davantage aux autres temples. L'unité religieuse a alimenté les querelles intestines et les rivalités entre les nids. Au cours de leur longue histoire, ils ont travaillé ensemble, tissé des liens de parenté dans un réseau mondial. Ils risquent désormais de se chamailler pour s'attirer la prévenance divine. Bien entendu, Grand-Nid est actuellement le plus éminent parmi les favoris de la Déesse et dispose de son propre nœud de fréquences, ce qui lui procure pratiquement un monopole sur la diffusion du céleste signal. Les pèlerins des autres cités doivent venir mendier pour connaître les intentions de la Déesse.

Seules les araignées du premier cercle sont cruellement conscientes du fait que le message

qu'elles distribuent à ces solliciteuses n'est, au mieux, qu'une approximation. La parole de la Déesse est à la fois précise et mystérieuse.

Portia a pu constater les efforts des laboratoires à haut risque installés à l'écart de la ville — parce qu'ils doivent être entourés d'un coupe-feu. La Déesse a une prédilection pour la force qui brûle dans les radios. Les fourmis ont forgé de longs fils de cuivre qui transportent la foudre domestiquée à la manière dont les fils de soie véhiculent le langage. Cependant, il n'est pas aussi aisé de dompter la foudre. Une simple étincelle suffit à déclencher un incendie.

Les scientifiques du Temple tentent de développer un réseau de foudre en s'appuyant sur les indications de la Déesse, mais elles ne sont parvenues à rien jusqu'à présent, sinon à tuer les expérimentatrices. Portia craint qu'une autre cité soit plus proche du résultat attendu par la Messagère.

La parole de la Déesse n'est pas destinée aux mâles, mais Fabian est quelqu'un de spécial. Curieusement, au cours des dernières années, ses talents lui ont fait gagner la confiance de Portia. C'est un artisan-chimiste extrêmement doué.

Le problème n'est pas nouveau : les fourmis sont lentes. Les efforts des scientifiques de chaque nid d'araignée dépendent de sa capacité à entraîner ses fourmilières pour accomplir la tâche désirée, que ce soit dans les domaines de la production, de l'ingénierie ou de l'analyse. Même si chaque génération est plus experte que les précédentes et repousse les limites de sa technologie organique, chaque nouveau travail requiert une nouvelle colonie, ou la reprogrammation du comportement d'une colonie existante. Des araignées comme Fabian créent les procédures chimiques qui déterminent l'activité d'une fourmilière — un ensemble d'instincts complexe qui lui permet d'exécuter une besogne particulière. En vérité, il y a peu d'araignées comme Fabian, qui est capable de développer plus rapidement que les autres des programmes plus élégants et plus compliqués.

Il possède tout ce qu'un mâle pourrait désirer, et pourtant il est malheureux. Pour Portia, son caractère dénonce un curieux mélange : son mérite l'a rendu si franc et direct qu'elle a parfois l'impression de s'adresser à une femelle rivale.

Avant qu'elle s'isole pour sa mue, il lui avait laissé entendre qu'il était sur le point de faire une grande découverte. Néanmoins, durant le mois écoulé, il n'a abordé le sujet avec aucune subordonnée de Portia et elle se demande s'il attendait de lui en parler en personne. Il faut dire que leur relation est assez compliquée. Une fois, il a dansé pour elle et Portia a accepté son présent génétique pour ajouter leurs génies combinés à sa postérité. Il a appris beaucoup de choses depuis cette époque mais ne lui a pas proposé d'autre don. En fait, elle devrait attendre qu'il la sollicite mais, maintenant qu'elle est là, le sujet est sur la toile.

Je ne suis pas prêt, se défend-il. *Il y a encore beaucoup à apprendre*.

Ta grande découverte, insiste Portia. Fabian est un génie instable. Il faut le traiter avec une délicatesse qui n'est généralement pas de mise quand on s'adresse à un mâle.

Plus tard. Je n'ai pas terminé. Il est agité, nerveux en présence de Portia. Grâce à ses récepteurs sensoriels, elle devine qu'il est prêt à s'accoupler mais qu'il se retient volontairement.

D'accord, laissons ça pour l'instant, propose-t-elle. *Tu préfères peut-être épancher tes nouveaux Savoirs ? Mais je n'aimerais pas qu'il t'arrive quelque chose. Un accident est toujours possible*.

Elle n'a pas voulu se montrer menaçante, mais les mâles se méfient systématiquement des femelles. Il s'immobilise pendant un instant, à l'exception d'un léger tremblement de ses palpes, une supplication inconsciente qui remonte aux origines de leur espèce, avant que celle-ci ne développe son langage.

Osric est mort, annonce-t-il, ce qui la surprend. Voyant que ce nom ne lui semble pas familier, il ajoute : *C'était un de mes assistants. Il a été tué après un accouplement.*

Dis-moi qui a fait cela et je la réprimanderai. Vous êtes trop précieux pour mourir de cette manière. Portia est réellement ennuyée. Il existe encore à Grand-Nid une faction de femelles ultraconservatrices qui considère que les mâles n'ont aucun véritable talent, ou qu'il s'agit simplement du reflet des femelles qu'ils côtoient. Leur doctrine intransigeante est tombée en désuétude après la peste, quand la mortalité a démontré que les mâles pouvaient assumer la plupart des rôles normalement réservés au sexe fort. Certains États, comme Sept-Arbres, sont allés encore plus loin en raison des énormes ravages de l'épidémie. Grand-Nid, qui a conçu le remède, a combiné la domination culturelle avec une plus grande rigidité sociale que beaucoup d'autres cités.

Le programme d'amélioration de l'architecture minière est terminé, tambourine Fabian avec une fausse insouciance. *Tu te rends compte que je pourrais aussi me faire tuer d'un jour à l'autre ?*

Portia se fige. *Qui oserait provoquer ma réprobation ?*

Je ne sais pas, mais cela pourrait arriver. Si la moindre femelle est tuée, cela entraîne une enquête et une punition, comme si quelqu'un endommageait le sol collectif ou contestait publiquement l'autorité du Temple. Mais si je suis tué, le seul crime de ma meurtrière sera de t'avoir contrariée.

Je t'assure que cela me contrarierait beaucoup, et c'est la raison pour laquelle cela n'arrivera pas. Tu ne dois pas avoir peur, lui explique patiemment Portia, tout en pensant : *Comme les mâles peuvent être émotifs !*

Pourtant, maintenant, Fabian semble étrangement calme. *J'imagine que cela n'arrivera pas tant que je conserve ta faveur. Mais ce qui m'inquiète, c'est que cela* peut *arriver, que c'est permis. Tu sais combien de mâles sont tués chaque mois à Grand-Nid ?*

Ils meurent comme des animaux, dans les bas-fonds de la ville, rétorque Portia. *Ils ne servent à personne, sauf comme partenaires sexuels, et la plupart du temps ils ne constituent même pas un repas frugal. Tu ne devrais pas te préoccuper de cela.*

Et pourtant, cela m'ennuie.

Portia voit que Fabian voudrait lui en dire davantage, mais il reste ferme sur ses pattes. Elle s'efforce de rassurer le fragile petit mâle : *Tu crains de perdre ma protection ? Continue de travailler comme tu le fais et tu ne manqueras de rien à Grand-Nid. Tu disposeras de tout le confort, de toute la nourriture que tu souhaites. Tu le sais bien.*

Il ébauche une réponse — elle voit les concepts s'interrompre, avorter quand il s'efforce de contenir le tremblement de ses palpes. Pendant un moment, elle pense qu'il veut énumérer les choses dont il ne *peut pas* disposer malgré sa protection, ou lui rappeler (encore une fois !) que tout ce qu'il *peut* avoir, c'est uniquement grâce à elle ou à une autre femelle dominante. Il commence à l'énerver un peu : mais qu'est-ce qu'il *désire* au juste ? Ne voit-il pas la chance qu'il a, comparé à tant de ses frères ?

Si seulement il n'était pas *aussi utile*… Mais ce n'est pas tout. En dehors de ses réelles prouesses, Fabian est une petite créature étrangement attirante. Elle n'arrête pas de s'interroger sur ce nœud de connaissances, d'impudence et de vulnérabilité. Il faudra bien qu'elle arrive un jour à le démêler, ou à le trancher.

Après cette agaçante entrevue avec Fabian, elle retourne à ses devoirs officiels. En tant que prêtresse supérieure, elle doit examiner le cas d'une hérétique.

Grâce aux communications radio avec d'autres temples, elle sait que certaines cités, selon la puissance des congrégations, pratiquent une tolérance plus ou moins grande envers l'hérésie ouvertement affichée. Il existe même des nids — certains terriblement proches — où l'influence du Temple a presque disparu, au point qu'ils sont maintenant gouvernés par des cliques d'hérétiques, de prêtresses renégates et de scientifiques dissidentes. Grand-Nid demeure malgré tout un bastion de l'orthodoxie et Portia sait que quelques prêtresses envisagent d'exercer des mesures coercitives à l'encontre de ses voisines réfractaires. Ce serait une conduite inédite, mais certaines interprétations de Son message donnent à penser que la Déesse y est favorable. La Messagère est contrariée quand on néglige Sa parole.

À Grand-Nid, la semence de l'hérésie a germé récemment au sein même des scientifiques sur lesquelles s'appuyait le Temple. Il est facile d'ignorer les ronchonnements de quelques artisanes qui ont perdu la faveur de la congrégation ou des clochards mâles qui craignent pour leur existence dérisoire. Toutefois, lorsque les grands esprits de la cité commencent à remettre en question les préceptes du Temple, des prêtresses éminentes, telles que Portia, se doivent d'intervenir.

Bianca est une de ces contestataires : une scientifique, appartenant à la communauté de Portia ; une ancienne alliée. Elle nourrit probablement des idées hérétiques depuis longtemps. Lorsque Bianca a été dénoncée par une autre savante dissidente, une visite inopinée de son laboratoire a démontré que ses recherches personnelles s'étaient portées sur l'astronomie, une science qui a particulièrement tendance à produire des hérétiques.

Il est difficile d'emprisonner les sœurs de Portia, mais Bianca est actuellement confinée dans une salle située à l'intérieur d'une fourmilière spécialisée. Il n'y a pas de verrou ni de clé mais, à moins de dégager une odeur spécifique qui change quotidiennement, elle serait démembrée par les insectes si elle tentait de s'échapper.

Ayant reçu de Portia le code-phéromone correct, les fourmis geôlières lui appliquent un passe odorant valable pour la journée. Elle dispose d'un certain délai pour accomplir sa mission, après quoi elle risque de se retrouver prisonnière.

Elle éprouve un sentiment de culpabilité en songeant à ce qu'elle est venue faire. Bianca aurait déjà dû être condamnée, mais la mémoire de Portia est imprégnée des souvenirs aimables que lui ont procurés la compagnie et l'aide de sa sœur. Perdre Bianca, se serait perdre une part de son univers personnel. La prêtresse supérieure a donc abusé de son autorité pour avoir cette chance de sauver l'hérétique.

Bianca est une grande araignée. Ses palpes et ses pattes de devant sont peints de motifs abstraits, dans les teintes bleues et ultraviolettes. Ces pigments sont rares, coûteux et longs à fabriquer, ce qui prouve que Bianca pouvait encore se prévaloir récemment d'une influence

considérable — constituant pour les arachnides une richesse intangible, mais incontestable.

Salut, ma sœur. La position de Bianca et ses pas précis donnent à ses paroles une emphase mordante. *Tu viens me dire adieu ?*

Accablée déjà par les tracas de la journée, Portia se voûte, renonçant aux postures et aux trépignements habituels. *Ne me repousse pas. Il te reste peu d'alliées à Grand-Nid*.

Toi seulement ?

Moi seulement. Portia observe le langage corporel de Bianca, voit la grande araignée réviser son attitude.

Je n'ai pas de noms à révéler, personne à dénoncer, déclare l'accusée à l'inquisitrice. *Mes croyances ne concernent que moi. Je n'ai pas besoin d'être entourée d'une nichée qui me confirme que j'ai raison*.

Portia laisse de côté le fait que la plupart des complices de Bianca ont déjà été arrêtées et condamnées par le Temple. Elle a décidé d'abandonner cette piste. Une seule chose reste encore en jeu. *Je suis ici pour te sauver. Toi seulement, ma sœur*.

Les palpes de Bianca frémissent, trahissant inconsciemment son intérêt, mais elle ne dit rien.

Je n'aimerais pas vivre dans une maison que tu ne partages pas avec moi, ajoute Portia avec des mouvements et des gestes soigneusement étudiés. *Si tu pars, il y aura une brèche dans mon univers et tout le reste s'écroulera. Si tu acceptes d'abjurer, j'irai voir mes collègues du Temple et elles m'écouteront. Tu perdras ton influence, mais tu resteras libre.*

Abjurer ? répète Bianca.

Si tu expliques au Temple que tu t'es trompée, ou que tu as été abusée, je pourrai t'épargner. Je te garderai près de moi pour que nous puissions travailler ensemble.

Mais je ne n'ai pas *fait d'erreur*. Les mouvements de Bianca sont précis, catégoriques.

Si, certainement.

Si tu tournes des lentilles vers le ciel nocturne, des lentilles puissantes et nettes comme celles que nous pouvons fabriquer maintenant, tu le constateras toi-même, déclare calmement Bianca.

C'est un mystère qui ne peut être compris que par les sœurs du Temple, la sermonne Portia.

C'est ce que disent les sœurs du Temple. Mais moi, j'ai regardé. J'ai vu le visage de la Messagère, je l'ai mesuré, étudié quand il passait au-dessus de nous. J'ai exposé mes plaques et analysé la lumière qu'elle semble émettre. Ce n'était que le reflet du soleil. Et le mystère, c'est qu'il n'y a aucun mystère. Je peux te donner la taille et la vitesse de la Messagère, je peux même deviner en quoi elle est construite. La Messagère est un rocher métallique, rien de plus.

Elles vont t'exiler, lui dit Portia. *Tu sais ce que cela signifie ?* Les femelles ne tuent plus les autres femelles, et à Grand-Nid la plus lourde sentence consiste à interdire à la condamnée les merveilles de la métropole. Les criminelles exilées reçoivent une marque chimique qui les condamne à mort si elles approchent d'une fourmilière de la cité — et de beaucoup d'autres fourmilières car la marque n'est pas spécifique. L'exil signifie trop souvent le retour à une existence solitaire et barbare, en s'enfonçant plus loin dans les profondeurs de la forêt à mesure que la civilisation s'étend.

J'ai reçu beaucoup de Savoirs dans ma vie. Bianca aurait aussi bien pu ne pas l'entendre. *J'ai écouté les signaux incompréhensibles d'une autre Messagère dans la nuit. L'objet que vous nommez la Déesse n'est même pas seul dans le ciel. C'est une chose de métal qui exige que nous*

fabriquions d'autres choses métalliques — et j'ai vu à quel point elle est petite.

Portia se trémousse nerveusement, ne serait-ce que parce qu'elle a eu des pensées similaires durant des moments de faiblesse. *Bianca, tu ne peux pas te détourner du Temple. Notre peuple écoute les paroles de la Messagère depuis les premiers jours. Bien avant de pouvoir les comprendre. De saisir ses intentions. Même si tu as des doutes personnels, tu ne peux pas nier que les traditions qui ont bâti Grand-Nid nous ont permis de surmonter de nombreuses épreuves. Elles ont fait de nous ce que nous sommes*.

Bianca paraît triste. *Et maintenant, elles nous empêchent de devenir ce que nous pourrions être*, réplique-t-elle. *Et j'en suis profondément convaincue. Si je devais abandonner cette conviction, il ne resterait rien de moi. Je n'imagine pas seulement que le Temple se trompe, je crois qu'il est maintenant un fardeau. Et tu sais que je ne suis pas la seule à le penser. Tu as parlé avec les congrégations des autres cités, même celles que Grand-Nid réprouve. Tu sais que d'autres pensent comme moi*.

Et elles seront punies à leur tour, affirme Portia. *Tout comme toi*.

---

[3] En français dans le texte.

5.3

De vieux amis

Quatre d'entre eux se réunirent devant une vieille salle d'entretien qui constituait apparemment un terrain neutre entre les parties du vaisseau revendiquées par les diverses factions. Lain et les deux autres étaient accompagnés de gardes, qui attendirent à l'extérieur en se surveillant nerveusement les uns les autres, comme des soldats hostiles durant une guerre froide.

Les retrouvailles eurent lieu à l'intérieur.

Vitas n'avait pas changé. Holsten se dit que, sur l'ensemble du voyage, elle n'avait pas dû rester hors du frigo plus longtemps que lui. Ou alors, elle ne portait vraiment pas son âge : c'était une femme svelte et soignée, qui savait cacher ses sentiments et conserver un visage impénétrable. Elle était encore vêtue d'une tenue d'hibernation, comme si elle venait de surgir de la mémoire de Holsten et n'avait pas été touchée par le chaos qui semblait menacer le *Gilgamesh*. D'après Lain, Guyen avait enrôlé Vitas pour l'aider à mettre au point son appareil de transfert. On ignorait son avis sur le sujet, mais elle était venue à l'appel de Lain en se glissant comme la brise entre les adeptes de Guyen, grâce à la complicité d'une poignée de ses assistants.

Karst avait vieilli et approchait l'âge de Holsten. Sa chevelure était tirée en arrière et il avait retrouvé sa barbe — clairsemée, plus ou moins grisonnante. Portant un fusil à l'épaule, canon vers le sol, il était venu en armure complète, du genre qu'il affectionnait dans les souvenirs de Holsten — efficace face au fusil de Lain, peut-être moins contre un couteau. Son avantage technologique était érodé par la régression actuelle.

Il travaillait également pour Guyen, mais Lain avait précisé que Karst faisait plus ou moins la loi, ces derniers temps. Il contrôlait l'armurerie de l'arche, était le seul à pouvoir disposer d'un grand nombre d'armes à feu, et son équipe de sécurité lui était d'une indéfectible loyauté, ainsi que les recrues qu'il avait engagées — et il demeurait fidèle à lui-même, bien sûr : selon Lain, la priorité absolue de Karst, c'était Karst.

Le chef de la sécurité laissa échapper un fort aboiement, qui tenait du sarcasme. « Tu as même sorti le vieux de sa tombe pour nous ! Tu es nostalgique à ce point, Lain ? Ou bien c'est autre chose ?

— Je l'ai sorti d'une cage dans le secteur de Guyen, précisa l'ingénieure. Il y était enfermé depuis des jours. Je parie que tu n'étais pas au courant. »

Karst lui lança un regard mauvais, qu'il porta ensuite vers Holsten. Celui-ci confirma d'un signe de tête. Voyant que Vitas elle-même ne paraissait pas surprise, le chef de la sécurité leva les mains au ciel.

« Personne ne me dit rien, grogna-t-il. Bien, nous sommes tous ici. Comme c'est *agréable* de se retrouver ! Alors, si tu nous disais ce que tu mijotes ?

— Comment allez-vous, Karst ? » demanda Holsten. Sa question arrivait si clairement à contretemps qu'elle surprit tout le monde, y compris Lain.

« Sérieusement ? » Les sourcils du chef de la sécurité disparurent sous les mèches de sa tignasse. « Vous voulez vraiment papoter ?

— Je veux savoir comment la situation a pu en arriver là, tout ce… ce que Lain m'a raconté. » En venant ici, Holsten avait décidé de ne pas jouer le faire-valoir de l'ingénieure en chef. « Je veux dire… Cela dure depuis combien de temps ? Cela paraît tellement… insensé. Guyen fait l'objet d'un culte ? Il bidouille cette machine de transfert depuis quand ? Des décennies ? Des générations ? Pourquoi ? Il aurait pu porter la question devant l'équipe d'experts et en discuter avec nous. » Il vit que les trois autres échangeaient des regards gênés. « À moins que… d'accord, il l'a fait. C'est peut-être ce qui s'est passé. J'imagine que je n'étais pas assez expert pour être invité.

— Personne n'avait besoin d'un traducteur, commenta Karst avec un haussement d'épaules.

— Il y a eu un grand débat sur le sujet », ajouta Vitas, plutôt sèchement. « Finalement, il a été décidé que nous ne connaissions pas suffisamment le fonctionnement de la machine ni ses effets sur les systèmes du *Gilgamesh*. Personnellement, j'étais pour que nous procédions à des tests.

— Et ensuite, quoi ? demanda Holsten. Guyen s'est levé plus tôt, a réveillé une équipe de remplacement de la cargaison et s'est mis au travail tout seul ?

— Tout était déjà en place quand il m'a sorti de stase. Et franchement, je ne prétends pas comprendre les détails techniques. » Karst haussa de nouveau les épaules. « Il voulait que je pourchasse des gens qui s'échappaient de ses petits camps de prisonniers religieux. J'ai pensé que la meilleure chose à faire était de m'occuper de mes gars et de m'assurer que personne d'autre ne pourrait mettre la main sur l'armurerie. Alors, Lain, tu veux des armes, maintenant ? C'est ça ? »

Lain jeta d'abord un coup d'œil à Holsten afin de savoir s'il n'allait pas se lancer dans une nouvelle digression, puis elle acquiesça d'un petit signe de tête. « Je veux l'aide de ton équipe. Je veux arrêter Guyen. Le vaisseau est en train de se désagréger. Encore un peu et les principaux systèmes seront définitivement perdus.

— Que tu dis, répliqua Karst. D'après Guyen, quand il aura fait… fait son truc, tout redeviendra normal. Il dit qu'il sera dans l'ordinateur, ou une copie de lui, et que tout fonctionnera parfaitement.

— Et c'est possible, ajouta Vitas. Pas certain, mais possible. Nous devons comparer les risques que nous courons, soit en laissant Guyen achever son projet, soit en tentant de l'arrêter. Ce n'est pas une décision facile. »

Lain les dévisagea l'un après l'autre. « Mais vous êtes quand même venus, et je parie que vous n'avez pas averti Guyen.

— Ce qu'on apprend n'est jamais inutile, fit remarquer calmement Vitas.

— Et si je vous disais que Guyen vous cache des informations ? insista Lain. Qu'est-ce que vous savez des transmissions de la colonie lunaire que nous avons laissée derrière nous ? Vous avez des nouvelles ? »

Karst lança un coup d'œil en coin à Vitas. « Oui, au fait ? Qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Pas grand-chose. Ils sont tous morts. »

Lain afficha un sourire sinistre devant le silence des autres. « Ils sont morts pendant que nous allions vers le système de la planète grise. Ils ont appelé le vaisseau mais Guyen a intercepté leur message. Il ne l'a dit à aucun de vous autres ? En tout cas, à moi, il n'a rien dit. J'ai trouvé les archives par hasard.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? demanda Karst, à contrecœur.

— J'ai mis les messages dans la bibliothèque pour que vous puissiez les consulter. Je vous indiquerai les références. Mais faites vite. Les données publiques sont rapidement corrompues, ces jours-ci, grâce aux partisans de Guyen.

— Ouais. Eh bien, lui, il dit que c'est à cause de *toi*, objecta Karst. Ou des fois à cause de Kern.

— Kern ? s'étonna Holsten. La chose du satellite ?

— Elle a pénétré dans nos systèmes, expliqua Vitas. Il est possible qu'elle ait laissé une sorte de programme fantôme pour nous espionner. C'est ce que croit Guyen. » Son visage se fronça. Très légèrement. « Guyen est devenu un peu obsédé par ça. Il pense que Kern essaie de l'arrêter. » Elle gratifia Lain d'un petit signe de tête cordial. « Kern et vous. »

L'ingénieure croisa les bras. « Cartes sur table. Je ne vois aucun putain d'intérêt à ce que Guyen devienne une sorte d'entité immortelle logée dans notre système informatique. En fait, je vois plutôt des tas d'inconvénients, dont certains seraient fatals pour nous, pour l'arche et pour toute l'espèce humaine. Conclusion : il faut l'arrêter. Qui est partant ? Holsten est avec moi.

— Alors, merde, si tu l'as, *lui*, pourquoi aurais-tu besoin de nous autres ? demanda Karst d'une voix traînante.

— Il est membre de l'équipe d'experts. »

L'expression de Karst exprima avec éloquence son opinion sur le sujet.

Holsten considéra la situation avec morosité. *Et c'est tout ? Je ne suis là que pour ajouter mon poids ridicule aux arguments de Lain ? Et sans qu'on me demande mon avis ?*

« J'avoue que je suis curieuse de voir le résultat de l'expérience du commandant, déclara Vitas. La possibilité de préserver des esprits humains dans des systèmes électroniques pourrait certainement avoir des avantages.

— Vous envisagez d'épouser Guyen ? railla Karst, ce qui lui valut un regard furieux en retour.

— Karst ? » demanda Lain.

Le chef de la sécurité leva les mains. « Personne ne me dit rien. Pas vraiment. Les gens me demandent de faire des trucs sans jamais se montrer sincères. Moi ? Je suis pour mon équipe. En ce moment, Guyen a toute une bande de cinglés qui sont élevés depuis le berceau dans l'idée qu'il est un putain demessie. Tu disposes d'une poignée de gars et de filles bien équipés et bien entraînés, mais vous n'êtes pas vraiment des combattants expérimentés. Si vous attaquez Guyen, vous perdrez. Maintenant, je ne suis pas un putain de *scientifique*, ou je ne sais quoi, mais je peux faire des estimations. Et je ne vois pas pourquoi je t'aiderais alors que mes équipiers risquent d'être blessés.

— Parce que tu as des armes qui pourraient renverser la situation.

— Ce n'est pas un motif suffisant, objecta Karst.

— Parce que j'ai foutrement raison, et que Guyen va bousiller le vaisseau en forçant son ego dans nos ordinateurs.

— C'est ce que tu prétends. Il ne dit pas la même chose, s'obstina Karst. Écoute, est-ce que tu penses avoir un vrai plan ? Et pas un plan du genre "c'est Karst qui va faire tout le boulot" ? Viens me trouver quand tu auras quelque chose de solide, et on verra. En attendant… » De la main, il fit un petit geste de refus. « Ça ne me suffit pas, Lain. Tu n'as aucune chance. Et pas d'arguments non plus.

— Alors, donne-moi seulement des armes », insista l'ingénieure en chef.

Karst poussa un profond soupir. « Pour l'instant, je n'ai qu'une seule règle : personne n'aura d'armes à feu. Tu t'inquiètes pour les dommages que Guyen serait capable de causer avec son engin ? Pas moi. Je m'inquiète davantage pour les dommages que l'arche pourrait subir si les gens commencent à tirer les uns sur les autres. Et sur les installations du vaisseau. Ça, ce serait dangereux. La mutinerie a déjà fait assez de dégâts. Comme je te l'ai dit, reviens me trouver quand tu auras du solide.

— Alors, donne-moi les disrupteurs. »

Le chef de la sécurité secoua la tête. « Écoute, désolé de te le dire, mais je ne crois pas que ça pourrait te donner un avantage suffisant pour l'emporter. Et quand vous serez tous morts, Guyen n'aura pas besoin de se gratter beaucoup la tête pour deviner comment vous avez eu vos petits joujoux. Trouve un meilleur plan. Prouve-moi que tu peux réussir.

— Donc, tu m'aideras seulement si je peux te démontrer que je n'ai pas vraiment besoin de toi ? »

Il haussa les épaules. « On en a fini, pas vrai ? Fais-moi savoir quand tu auras un plan, Lain. » Il fit demi-tour et s'éloigna d'un pas lourd, dans le crissement des plaques de son armure.

Lain éprouva une colère froide après le départ de Karst et de Vitas ; elle contractait ses poings.

« Une belle paire de petits connards hypocrites ! cracha-t-elle. Ils savent que j'ai raison, mais c'est Guyen. Ils sont tellement habitués à faire tout ce que demande ce cinglé. »

Elle lança un regard sombre à Holsten, comme pour le mettre au défi de la contredire. En fait, l'historien se sentait plutôt d'accord avec Karst, mais Lain n'avait manifestement pas envie d'entendre ça.

« Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il.

— Oh, nous allons agir, assura Lain. Karst peut bien garder ses fusils sous clé. Nous avons un atelier qui fonctionne et j'ai déjà lancé la production des armes. Elles ne seront pas très jolies, mais ce sera toujours mieux que des couteaux et des gourdins.

— Et Guyen ?

— S'il a un peu de jugeote, il doit faire la même chose, mais je suis meilleure que lui dans ce domaine. Je suis ingénieure, après tout.

— Tu es sûre de vouloir déclencher une guerre, Lain ? »

Elle s'arrêta. Le regard qu'elle tourna vers Holsten évoquait un autre temps — celui d'une martyre, d'une reine guerrière de légende.

« Holsten, ce n'est pas seulement parce que Guyen m'est antipathique. Ce n'est pas parce que je veux sa place ou parce que je pense que c'est quelqu'un de mauvais. J'ai appliqué mon meilleur raisonnement professionnel à cette affaire et je crois que s'il parvient à implanter son esprit, il va surcharger les systèmes du *Gilgamesh*. Ça provoquera un conflit entre notre technologie et celle de l'Ancien Empire que nous avons récupérée. Et quand ça se produira, tout le monde mourra. Et je veux dire : tout le monde. Je n'en ai rien à faire si Vitas veut prendre des notes pour une postérité qui n'existera pas ou si Karst se refuse à franchir le pas. C'est à moi de prendre une décision. À moi et à mon équipe. Tu as de la chance. Tu t'es réveillé récemment et tu as passé du temps dans une boîte. Nous, ça fait longtemps que nous étudions la question. Et maintenant, je suis presque une hors-la-loi sur mon propre vaisseau, en conflit ouvert avec mon commandant et ces fanatiques timbrés qui sont prêts à me tuer à vue. Et je vais conduire mes ingénieurs dans une putain de *bataille*, et *tuer* des gens. Parce que, si je ne le fais pas, Guyen tuera tout le monde. Alors, tu marches avec moi ?

— Tu sais bien que oui. » Même aux oreilles de Holsten, ses paroles semblèrent creuses et mal assurées. Mais Lain les accepta.

Ils furent attaqués pendant qu'ils traversaient ce que Lain considérait comme son territoire. L'intérieur de l'arche se prêtait à d'étranges tactiques : le tore normalement réservé à l'équipage abritait un réseau de petites salles et de couloirs aux murs courbes, comme s'il avait été rajouté après coup autour de la machinerie principale. Ils venaient d'atteindre une lourde porte de sécurité que Lain — qui marchait devant — pensait ouvrir automatiquement. Quand le panneau glissa sur quelques centimètres en frémissant, puis s'immobilisa, les ingénieurs ne se doutèrent de rien. Holsten se dit que, dans la situation actuelle, des petits dysfonctionnements devaient se produire en permanence.

Un ingénieur qui tenait déjà une trousse à outils tenta de démonter le tableau de commande. Holsten l'entendit déclarer « Il a été saboté, chef ! » juste avant qu'une écoutille s'ouvre brusquement au-dessus d'eux. Trois individus en guenilles leur tombèrent dessus en beuglant comme des damnés.

Ils semblaient fous furieux et brandissaient de longs poignards — sans doute fabriqués artisanalement car ils ne provenaient pas de l'armurerie. Holsten vit une ingénieure reculer en chancelant, tout ensanglantée, avec une profonde entaille en travers du torse. Les autres étaient déjà en train de lutter corps à corps avec leurs assaillants.

Lain sortit son pistolet, mais n'avait pas de cible immédiate. Cette lacune fut vite comblée par l'arrivée d'une demi-douzaine d'attaquants dans le couloir que les ingénieurs venaient d'emprunter. L'arme tira trois fois et les détonations firent un bruit épouvantable dans l'espace confiné où ils se trouvaient. Un des personnages en robe tourbillonna sur lui-même ; son cri de guerre se transforma en un hurlement de douleur.

Holsten se recroquevilla, les mains sur la tête, ne percevant plus du combat qu'une foule de pieds et de mollets qui s'agitaient. Historien jusqu'au bout, il songea : *C'est ce qui a dû se passer sur Terre à la fin, quand tout était perdu. C'est pour éviter cela que nous sommes partis. Mais le chaos nous a suivis jusqu'ici*. À cet instant, quelqu'un lui frappa le menton, probablement sans le vouloir, et il s'écroula sur le sol, au milieu de la mêlée, où il se fit

copieusement piétiner par les combattants. Il vit Lain prendre un coup et lâcher son arme.

Quelqu'un s'effondra lourdement sur ses jambes et il sentit un de ses genoux se tordre à l'extrême, ce qui provoqua une douleur affreusement précise et insistante dans la confusion ambiante. Holsten tenta de se dégager en lançant des coups de pied frénétiques contre le corps expirant du moine fou qui l'écrasait. Ayant momentanément abandonné tout espoir de se contrôler, son esprit se demanda si le commandant avait promis une sorte de gratification posthume à ses adeptes et si cette récompense valait la peine de se faire éventrer.

Subitement libéré, il se mit à gratter le mur pour se relever. Son genou tordu refusait farouchement de supporter son poids, mais son corps saturé d'adrénaline surmonta la douleur. Holsten se retrouva alors à deux pas de la mêlée, mais quelqu'un le saisit. Deux des plus grands sbires de Guyen se lancèrent sur lui et il vit briller la lame d'un couteau dans une main. Quand il se mit à crier une sorte de supplication, ils le poussèrent brutalement contre le mur. À cet instant, Holsten fut convaincu qu'il allait mourir. Son imagination anticipa les gestes, essaya de le préparer au coup en lui montrant avec force détails la scène du couteau qui s'enfonçait dans son corps. Il imaginait déjà son affreux soubresaut à l'impact, la pénétration glaciale de la lame, le giclement du sang chaud quand les organes que sa peau enfermait depuis si longtemps saisiraient enfin l'occasion de s'échapper.

Il vécut ce moment dans sa tête. Il lui fallut du temps avant de se rendre compte que les deux hommes ne l'avaient pas poignardé mais l'emmenaient loin du combat, étourdi et titubant. Avec un sursaut d'horreur, comme si c'était pire que se faire étriper, il comprit que tout ceci n'était pas une simple guerre entre bandes rivales — Guyen contre Lain.

Le grand prêtre du *Gilgamesh* venait de récupérer son bien.

5.4

Le droit de vivre

Après avoir été escorté jusqu'à la maison communautaire, Fabian est conduit devant Portia. Elle éprouve un mélange de soulagement et d'irritation en le voyant. Il a disparu pendant la majeure partie de la journée. On le pousse maintenant au cœur du bastion familial, dans une pièce aux parois anguleuses où Portia se tracassait, accrochée au plafond.

Ce n'est pas la première fois qu'il échappe à ses gardiennes pour aller se promener, mais aujourd'hui on l'a retrouvé dans les bas-fonds de Grand-Nid, près du sol, un quartier fréquenté par des femelles affamées, isolées ou chassées de leur clan ; une zone où de nombreuses colonies d'insectes collectent les ordures de la ville ; un repaire pour les innombrables mâles indésirables et désespérés.

Pour quelqu'un comme Fabian, c'est un bon endroit où aller mourir.

Portia est furieuse, mais son langage corporel fébrile trahit une véritable crainte pour le bien-être de son protégé. *Tu aurais pu te faire tuer !*

Fabian lui-même reste très calme. *Oui, c'est vrai.*

Elle l'interroge : *Qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ?*

Tu as déjà été là-bas ? Il est accroupi près de l'entrée, ses yeux ronds fixent Portia, immobiles comme des cailloux quand il ne parle pas. De sa position élevée, elle pourrait bondir sur lui et l'embrocher en un instant ; il règne une curieuse tension entre eux : la chasseresse et la proie, la femelle et le mâle.

Là-bas, le sol est couvert de débris de soie, lui dit-il. *De cahutes improvisées dans lesquelles dorment chaque nuit des douzaines de mâles. Ils vivent comme des animaux, jour après jour. Ils chassent des fourmis et sont chassés à leur tour. La terre est jonchée de carapaces vides que les femelles ont laissées après les avoir dévorés.*

Les paroles de Portia résonnent sur les murs de la pièce. *Tu devrais être d'autant plus heureux de ce que tu as et ne pas prendre de risques*. Ses palpes frémissent de colère.

J'aurais pu être tué, répète-t-il en imitant la posture dePortia — et donc son « intonation ». *J'aurais pu passer toute ma vie là-bas, sans rien accomplir, et mourir sans laisser le moindre souvenir. En quoi suis-je différent d'eux ?*

Tu es très doué, insiste Portia. *Tu es un mâle qui possède un talent exceptionnel, un mâle que l'on doit féliciter, protéger, encourager. Est-ce qu'on t'a jamais refusé quoi que ce soit ?*

Seulement une chose. Il avance prudemment de quelques pas, comme s'il testait les fils d'une toile qu'il est seul à percevoir. Ses palpes bougent lentement. Sa démarche est presque dansante ; une sorte de parade nuptiale, mais teintée d'amertume. Leur langage muet comporte de nombreuses nuances fort subtiles. *Ils sont comme nous, et tu le sais bien. Tu ignores ce qu'ils auraient pu réaliser si on leur avait permis de vivre et de prospérer*.

Pendant un moment, elle ne comprend même pas ce qu'il veut dire, mais elle voit que son

esprit est toujours obnubilé par ce ramassis de mâles proscrits qui ne dépasseront jamais le pied des arbres.

Ils n'ont aucune utilité, aucune valeur.

Mais tu n'en sais rien. Une douzaine de génies pourraient très bien mourir tous les jours sans avoir jamais eu la possibilité de prouver leur talent. Ils pensent, tout comme nous. Ils font des projets, éprouvent de l'espoir et de la peur. Il te suffirait de les voir pour le comprendre. Ce sont mes frères. Et aussi les tiens.

Portia est en complet désaccord. *S'ils avaient la moindre qualité, la moindre envergure, ils s'élèveraient par leurs propres mérites.*

Pas s'il n'existe aucune structure à escalader. Pas si toutes les structures existantes ont été conçues pour les en empêcher. J'aurais pu me faire tuer, Portia. Tu l'as dit toi-même. J'aurais pu être capturé par une femelle affamée, et personne n'aurait rien trouvé à redire, sauf toi, *parce que ça t'aurait contrariée.* Fabian s'est avancé et elle sent frémir la prédatrice qui demeure tapie en elle, comme s'il n'était qu'un insecte aveugle venant trop près, l'incitant à frapper.

Les pattes arrière de Portia se rapprochent, ses muscles se tendent pour effectuer un saut qu'elle s'efforce de réprimer. *Et tu n'es même pas reconnaissant que je t'apprécie suffisamment pour vouloir te protéger.*

L'énervement fait trembler les palpes de Fabian. *Tu sais combien de mâles travaillent à Grand-Nid. Tu sais que nous accomplissons des milliers de petites tâches et que nous avons même quelques rôles importants. Si nous devions quitter brusquement la cité, ou si une maladie vous débarrassait d'un seul coup de tous vos mâles, le nid s'écroulerait. Pourtant, nous n'avons rien d'autre que ce qu'on nous accorde, et on peut nous le reprendre aussi vite. Chaque mâle vit constamment dans la peur de devenir inutile et d'être remplacé par un danseur plus élégant, un nouveau favori, ou encore de trop plaire, de copuler et d'être trop lent pour échapper aux crochets de la passion.*

C'est dans la nature des choses. Après sa discussion avec Bianca, Portia ne veut plus soutenir cette polémique. Elle a l'impression que son cher Grand-Nid est attaqué de toutes parts, et surtout par ceux qui devraient être ses alliés.

Les choses sont ce qu'on en fait. Sa posture change soudainement, et il s'écarte d'elle en marchant de côté, pour détendre la tension prédatrice qui règne entre eux. *Tu m'as posé une question plus tôt. À propos de mon grand projet.*

Acceptant de jouer son jeu, Portia descend lentement de son perchoir, une patte après l'autre, tout en conservant soigneusement un écart entre eux. *Oui ?* demande-t-elle d'un mouvement de palpes.

J'ai conçu une nouvelle forme d'architecture chimique. Il a complètement changé d'attitude. Il paraît plus décontracté, plus cérébral.

Dans quel but ? Elle s'approche de Fabian, qui recule de nouveau. Il ne la fuit pas, mais semble encore suivre le bord d'une toile invisible.

Peu importe. Aucun but précis. En soi, ma nouvelle architecture ne porte aucune instruction, aucune directive. Elle n'impose pas de tâche ou de comportement aux fourmis.

Dans ce cas, quelle est son utilité ?

Il s'arrête, lève les yeux vers elle, après l'avoir habilement attirée. *Elle peut tout faire. Il est possible de distribuer aux fourmilières une architecture secondaire qui s'ajoutera à la première. Et*

une autre, et encore une autre. Une colonie pourrait s'atteler instantanément à une nouvelle tâche, à la vitesse d'une odeur qui se propage parmi les fourmis. Des castes différentes seraient réceptives à des instructions différentes et une colonie accomplirait plusieurs besognes en même temps. Une seule fourmilière serait capable d'exécuter des séquences de travaux variés sans avoir besoin d'un long reconditionnement. Une fois que mon architecture de base est en place, chaque colonie peut être reconfigurée aussi souvent qu'il le faut. L'efficacité des tâches répétitives serait décuplée. Nos capacités de calcul seraient multipliées par cent, peut-être par mille, en fonction des avantages fournis par l'architecture secondaire.

Portia s'est figée sur place, ébahie. Elle connaît assez bien le fonctionnement de la technologie organique de sa société pour saisir l'importance de ce qu'il propose. Si un tel progrès est possible, Fabian aura réussi à supprimer les freins qui limitent la production, qui tracassent le Temple et qui l'empêchent de réaliser le plan de la Messagère. Le développement de leur espèce ne connaîtra plus d'obstacles. *Tu possèdes déjà ce Savoir ?*

Oui. En fait, l'architecture primaire est étonnamment simple. L'idée de base consiste à construire des choses complexes à partir d'éléments simples. C'est comparable au tissage d'une toile. J'ai aussi imaginé un système pour créer n'importe quelle architecture secondaire et l'appliquer à n'importe quelle tâche. Il ressemble à un langage, un langage mathématique concis. Fabian avance de quelques pas, comme pour l'aguicher. *Cela te plaira. C'est aussi beau que le premier Message.*

Tu dois me donner ce Savoir tout de suite. Portia éprouve brièvement un profond désir de s'accoupler avec lui, de récupérer son matériel génétique contenant ce nouveau Savoir, de pondre au plus vite la première des générations qui dirigera cette planète. Peut-être devrait-elle plutôt lui demander de distiller cette nouvelle connaissance afin de la boire et de s'en imprégner elle-même, au lieu de la laisser à sa descendance, mais cette idée lui paraît quand même troublante. À quoi ressemblera le monde quand il lui aura donné le secret qui pourra libérer l'avenir ?

Il ne dit rien. Les mouvements de ses pattes et le tremblement de ses palpes trahissent une curieuse réserve.

Fabian, tu dois me donner ce Savoir, répète Portia. *Si tu le détiens, je n'arrive pas à croire que tu aies pu prendre un tel risque.*

Il s'est avancé près d'elle, presque à portée de ses pattes avant. Il ne fait même pas la moitié de sa taille : il est plus faible, plus lent, plus fragile. Et si précieux !

Parce que je suis différent de mes frères ? On pourrait croire qu'il a lu dans ses pensées. *Mais je ne le suis pas. Ou plutôt, tu ignores si je le suis ou pas. Combien de Savoirs sont perdus chaque jour ?*

Pas aussi remarquables que le tien, réplique-t-elle aussitôt.

Mais tu l'ignores. C'est bien le problème, avec l'ignorance. Tu ne peux jamais être vraiment certaine de l'importance de ce que tu ne connais pas. Je ne te donnerai pas ce Savoir.

Elle recule. *Explique-toi.*

Ma découverte mourra avec moi. Je ne la distillerai pas. Je prendrai des dispositions pour qu'on ne puisse pas me l'arracher de force. Car, bien sûr, il existait maintenant des contre-mesures chimiques pour éviter ce genre de vol.

Pourquoi ferais-tu cela ?

Fabian la regarde droit dans les yeux. *Sauf…*

Sauf quoi… ? insiste Portia.

Tu es la plus éminente prêtresse de Grand-Nid, déclare-t-il, sans cesser de la fixer. *Je pense qu'aucune femelle n'a autant d'influence que toi.*

Tu veux t'accoupler… ? suggère Portia. Elle a du mal à comprendre ce que Fabian, un mâle si dorloté, pourrait désirer de plus que ce qu'il a déjà.

Non. Je veux que tu ailles voir tes sœurs, et les prêtresses du Temple, et les autres grandes matriarches de Grand-Nid, et que tu leur dises qu'il y a une nouvelle loi. Dis-leur que le meurtre d'un mâle sera considéré comme aussi odieux que celui d'une femelle. Dis-leur que mes frères ont le droit de vivre.

Portia s'immobilise. Il est vrai que, dans le passé, des philosophes farfelues ont pu avancer une telle idée, comme une sorte d'exercice intellectuel, et que dans d'autres cités les mâles assument les tâches plus importantes depuis les ravages de la peste. Mais ce n'est pas la tradition à Grand-Nid. Et la tradition de Grand-Nid est celle de la vérité, celle que préfère la Messagère.

Au fond de son esprit, la biologie et la coutume sont en conflit. Le nanovirus est à l'affût et lui susurre que tous les individus de son espèce sont égaux, qu'ils sont *ses semblables*, contrairement aux autres créatures ; et pourtant, le poids de la société étouffe son discours. Les mâles ont une place à part ; elle le sait.

Ne sois pas stupide. Tu ne peux pas te comparer à n'importe quel mâle rampant et ignorant. Bien sûr, tu bénéficies d'une protection, et ton travail est particulièrement estimé. C'est naturel. Ton mérite est récompensé. Mais ces troupeaux de mâles qui vivent en bas, ces mâles excédentaires, à quoi servent-ils ? Quelle est leur utilité ? Toi, tu es exceptionnel. Tu es ainsi grâce à ce qu'une femelle a placé dans ton œuf. Mais tu ne peux quand même pas croire que mes sœurs vont étendre cette considération à tous les mâles de la cité à cause de toi. Qu'est-ce que nous ferions d'eux ?

Mettez-les au travail. Découvrez leurs aptitudes. Entraînez-les. Employez-les. De toute évidence, Fabian avait déjà réfléchi à la question.

Les employer pour faire quoi ? À quoi sont-ils bons ?

Tu ne peux pas le savoir si tu n'essaies pas.

Elle se cambre dans une posture irritée, obligeant Fabian à reculer précipitamment, pris d'une soudaine frayeur. Portia ne l'aurait pas attaqué, mais elle se demande fugitivement si cette peur subite peut renforcer ses arguments. Pourtant, quand il reprend une contenance, à l'autre bout de la pièce, il paraît encore plus résolu.

Elle se contrôle. *Ce que tu réclames est contre nature*, lui reproche-t-elle d'un air sévère.

Rien de ce que nous faisons n'est naturel. Si nous tenions à notre nature, nous continuerions de chasser les Cracheuses dans des forêts sauvages, nous serions dévorés par les fourmis au lieu de maîtriser notre environnement. Nous avons fait une vertu de ce qui est contre nature.

Perdant confiance en ses propres arguments, Portia se dirige précipitamment vers la sortie et manque de le renverser au passage. *Réfléchis bien*, lui dit-elle en s'arrêtant un instant sur le seuil pour réprimer sa colère. *Tu dois abandonner ce rêve insensé*.

Fabian la regarde s'éloigner ; un éclair de rébellion brille dans son regard.

Il ne peut pas sortir de la maison communautaire à sa guise. Craignant réellement pour sa

sécurité, Portia a donné pour consigne que Fabian devait rester à l'intérieur. Elle ne considère pas cela comme un emprisonnement ; il n'est pas convenable pour un mâle de se promener librement. Ceux qui ont de la valeur, qui ont obtenu l'appui de puissantes femelles, doivent demeurer à leur disposition ou travailler à l'écart pour leurs patronnes. Quant aux autres mâles, il est préférable qu'ils restent aussi à l'écart et qu'on les oublie.

Fabian fait les cent pas dans son laboratoire. Il sait qu'il doit trouver un moyen de sortir, mais il craint néanmoins de franchir le pas. S'il part *maintenant*, après sa confrontation avec Portia, il devra abandonner tout ce qu'il a connu jusqu'à présent. La curiosité est bien implantée dans le génome des arachnides, mais elle n'est pas encouragée chez les mâles. Fabian doit lutter contre des siècles de conditionnement.

Il finit par triompher de sa timidité et envoie un signal chimique. Peu après, l'odeur est captée par quelques fourmis chargées de l'entretien, qui passent près de là en poursuivant leurs rondes incessantes. Fabian a reprogrammé toute la colonie grâce à son architecture principale. Personne ne l'a remarqué car les structures secondaires de la colonie sont fonctionnellement identiques à celles que les fourmis reçoivent depuis des générations — bien que leur conception soit un peu plus élégante. Cette fois, les phéromones libérées par Fabian stimulent un nouveau comportement chez ces insectes. Ils sont attirés vers la paroi de soie de son laboratoire et y découpent proprement une issue pour qu'il puisse sortir. Quand ils ont terminé, Fabian les réinitialise et ils reprennent leur tâche habituelle comme si de rien n'était. Il a testé longuement sa découverte au cours des derniers mois, utilisant toute la cité de Grand-Nid comme terrain d'expérimentation.

De plus, Fabian a écouté les nouvelles qui circulent dans le clan. Il sait qui a provoqué le désarroi de Portia, qui a tenté de défier l'ordre du monde — à part lui. En tant que mâle, il sera vulnérable dès qu'il aura quitté la maison. Il connaît sa destination mais craint de voyager seul. Il lui faut une protectrice. En fait, il a besoin d'une femelle, même s'il risque de le regretter.

Pour Fabian, la femelle idéale possède trois qualités : elle doit lui être utile d'un point de vue intellectuel ; elle doit se trouver en position de faiblesse, de sorte que même un mâle puisse traiter avec elle ; elle ne doit avoir aucun intérêt à s'accoupler avec lui ou à lui faire du mal. Sur ce dernier point, il devra s'en remettre à la chance. Les deux premiers critères lui suggèrent déjà une candidate comme compagne de voyage. Il sait qui a causé le plus de tracas à Portia.

Fabian va voir Bianca.

Il s'arrête à mi-hauteur du tronc de la maison communautaire, lève les yeux vers la complexe structure de chambres et de tentes suspendues. Il hésite un court instant — ne devrait-il pas abandonner ses ambitions et préférer la sécurité que lui offre ce bastion ? Et que dira Portia en découvrant sa fuite ? Elle représente tout ce qu'il veut renverser, mais il l'apprécie et la respecte. Elle l'a toujours comblé de ses bienfaits. Tout ce qu'il a accompli n'a été possible que grâce au soutien de Portia.

Mais non, c'est justement de ce genre de largesses qu'il doit s'éloigner. Vivre entièrement dans la dépendance de quelqu'un, ce n'est pas une vie. Il a toujours été surpris par le grand nombre de mâles qui voient les choses différemment et se complaisent dans une douillette captivité.

Ses précédentes excursions lui ont donné l'occasion de préparer son projet — et quand il ne se déplaçait pas lui-même, il envoyait ses assistants en reconnaissance. Sa nouvelle architecture chimique lui permet d'utiliser les fourmis pour délivrer ses instructions, d'employer des fourmilières pour en programmer d'autres. Personne ne soupçonne jusqu'où il est allé dans ce domaine.

Il a déjà ouvert la voie à son insurrection en subornant récemment la fourmilière-prison. Quand il y arrive, les insectes postés à l'entrée s'approchent de lui en agitant leurs antennes, les mandibules grandes ouvertes. Fabian libère alors une odeur simple et distincte, sorte de porte dérobée dans leur structure sociétale, et ils se mettent aussitôt à son service. Utilisant une rapide séquence de clés olfactives, il change des caractéristiques spécifiques de leur comportement. Les sentinelles des tunnels pénètrent ensuite dans leur colonie et son architecture chimique modifiée se répand parmi leurs congénères. Les fourmis accompagnent Fabian à l'intérieur, telle une garde d'honneur.

Il lui faut du temps pour trouver la cellule de Bianca car il y a de nombreuses prisonnières. Grand-Nid ne garde pas les détenues très longtemps ; les mâles sont exécutés, les femelles exilées, mais de plus en plus d'araignées sont victimes de l'oppression à mesure que le Temple resserre son étau. N'ayant aucun moyen de localiser un individu particulier grâce aux fourmis, Fabian est conscient du temps qui s'écoule — sans doute a-t-on constaté sa fuite, mais personne ne devrait deviner qu'il s'est rendu ici.

Une partie de son esprit se dit déjà qu'il aurait dû récupérer un échantillon de tissu organique afin de programmer une fourmi à flairer et retrouver son possesseur original. Bien souvent, Fabian réfléchit simultanément à plusieurs choses, pour gagner du temps.

Quand il entre dans la cellule, Bianca se cabre, effrayée et furieuse, et il craint pendant un instant qu'elle le frappe avant qu'il ait l'occasion de lui parler.

J'ai une proposition à te faire, martèle-t-il aussitôt.

C'est Portia qui t'a envoyé ? Elle reste méfiante.

Portia et moi, nous avons choisi des chemins différents.

Je te connais. Tu lui appartiens, tu es un de ses mâles.

Fabian rassemble son courage. Il doit le dire pour que cela devienne réel : *Je ne lui appartiens pas. Je suis indépendant*.

Bianca l'observe attentivement, comme s'il s'agissait d'une proie au comportement étrange. *Vraiment ?*

J'ai l'intention de quitter Grand-Nid cette nuit, lui annonce-t-il. *Je vais me rendre à Sept-Arbres*.

Pourquoi ? Elle semble intéressée, se rapproche légèrement.

Dans cet espace exigu, Fabian est particulièrement conscient de la puissance des chélicères de Bianca. Il ne la connaît pas aussi bien que Portia, ne peut pas aussi bien juger de ses limites et de sa tolérance. *Parce que Sept-Arbres a été reconstruit par des mâles. Parce que ses femelles ont été obligées d'accorder des droits aux mâles*.

Bianca agite cyniquement ses palpes. *Sept-Arbres est une cité pauvre. Les mâles qui s'y trouvent céderaient tous leurs droits pour bénéficier de la protection d'un puissant clan de Grand-Nid, tout comme toi. La vie y est dure, à ce qu'on dit*.

Oui, à ce qu'on dit, répète Fabian. *Malgré tout, je suis prêt à faire l'échange inverse. J'aurais*

ma propre maison communautaire, si pauvre soit-elle. Je troquerais toute la protection de Portia contre un petit territoire qui m'appartiendrait personnellement.

Elle exécute un geste de dégoût. *Je suis vraiment ravie que tu sois venu jusqu'ici pour me dire cela. Je te souhaite bon voyage.*

Peut-être aimerais-tu m'accompagner ?

Tu devras d'abord attendre que Portia m'exile, tapote amèrement Bianca, *et espérer que la marque qu'on m'infligera ne rendra pas les fourmis de Sept-Arbres aussi hostiles que les nôtres.*

Tu as déjà été en communication avec Sept-Arbres. Fabian sent qu'il doit s'exprimer franchement.

Bianca reste immobile durant un instant, puis lui fait signe de continuer.

Je suis allé dans ton laboratoire quand tu as été dénoncée comme hérétique et arrêtée. J'ai lu quelques-uns des livres nodaux dans lesquels tu as rédigé tes notes. Elles s'accordent avec la philosophie et les idées qui ont cours à Sept-Arbres, d'après ce que racontent les espions de Portia. J'ai vu beaucoup d'appareils et d'instruments dans ton atelier. Je crois qu'ils pourraient servir à construire des choses très utiles, et pas seulement les télescopes pour lesquels tu es réputée. Une radio, peut-être ?

Bianca le regarde d'un œil froid, puis déclare gravement : *Tu es un dangereux petit monstre.*

Je suis seulement un mâle à qui on a permis d'utiliser son cerveau. Tu veux m'accompagner ?

Bianca comprend la situation. *Si tu n'as pas été envoyé dans cette prison par Portia, c'est que tu as trouvé une combine pour entrer et sortir.*

Oui, je connais quelques combines. Et certaines que Sept-Arbres serait content de connaître également, si nous y arrivons.

Sept-Arbres. Bianca réfléchit. *Sept-Arbres sera la première cité à subir la morsure de Grand-Nid. Même ici, je sais ce que Portia mijote. Tu risques de ne pas profiter longtemps de ton nouveau foyer.*

Dans ce cas, j'irai ailleurs. N'importe où, mais loin d'ici. Fabian exécute une petite danse nerveuse car le temps s'écoule et quelqu'un pourrait venir le chercher, ou simplement passer voir Bianca. Peut-être Portia en personne. Comment réagirait-elle en trouvant les deux conspirateurs ensemble ?

Très bien, allons-y ! accepte Bianca. *Maintenant que Grand-Nid est réduit aux murs de cette cellule, il a perdu son attrait. Montre-moi ta combine.*

Il lui montre bien davantage. Au lieu de sortir par le haut, dans la ville, il reprogramme une vingtaine de geôliers pour les convertir en mineurs. Les insectes qui gardaient Bianca creusent eux-mêmes un tunnel pour lui permettre de s'échapper. Au matin, les deux araignées sont déjà loin sur la route de Sept-Arbres.

5.5

Le plus vieil homme de l'univers

Holsten avait imaginé que ce serait sa cage, mais la situation a visiblement changé à Folleville. Il se trouvait maintenant au milieu des tentes misérables qu'il avait seulement aperçues quelque temps plus tôt. Et il se sentait vraiment déconcerté. Il n'y avait pas de climat particulier dans le *Gilgamesh*, et les températures extrêmes risquaient d'être fatales. Malgré cela, les gens avaient construit de minables abris pour se protéger contre des forces naturelles inexistantes ; avec des draps, des couvertures, des panneaux arrachés aux murs du vaisseau, ils délimitaient leur minuscule territoire personnel, qui leur laissait à peine assez d'espace pour s'allonger. Après tant d'années passées dans des cercueils glacés, on aurait dit que l'espèce humaine voulait rester confinée dans des endroits exigus.

Jusqu'à présent, il avait seulement pu observer les dévots qui l'avaient gardé en captivité. Maintenant, on l'entraînait sous bonne garde dans une pièce qu'il reconnut assez vite : la salle des communications. Quand s'était-il trouvé assis là pour établir un contact avec l'habitat de la Sentinelle du Brin ? C'était si loin dans le passé, si récent dans son souvenir. Les consoles avaient été rabattues — ou arrachées — et les murs étaient cachés par la multitude humaine, par ces gens chevelus et crasseux qui avaient hérité de l'arche. Ils le regardaient. Ils parlaient entre eux. Ils puaient. Il était prêt à les détester, et à être détesté par ces sauvages dégénérés consignés dans les entrailles du vaisseau qu'ils détruisaient lentement. Pourtant, il n'y arrivait pas. À cause des enfants. Il avait presque oublié les enfants.

Les adultes semblaient tous partager un comportement déconcertant. Élevés dans un mince tissu de mensonges, ils portaient sur leur visage misérable une expression sereine, comme s'ils risquaient de perdre la faveur de leur Dieu en reconnaissant le désespoir et les privations qui les accablaient. Pourtant, les enfants… étaient toujours des enfants. Ils se chamaillaient, se pourchassaient, criaient, se conduisaient comme tous les gamins dans ses souvenirs, même ceux qui vivaient sur la Terre mourante, quand leur génération n'avait devant elle aucun autre avenir qu'une lente agonie.

Assis là, il les voyait tendre le cou pour l'observer, s'enfuir en croisant son regard, revenir prudemment. Il les voyait construire leur petit monde ; souffrant de malnutrition, fragiles, et *humains* — Holsten se dit que ni lui ni leurs parents ne l'avaient jamais été de cette manière.

La route depuis la Terre avait été longue, mais pas aussi longue que celle qui le séparait maintenant de leur innocence. Le fardeau de la connaissance et de la certitude brûlait son esprit comme du charbon ardent : la fin de la Terre, les colonies gelées, un empire interstellaire réduit à un unique cerveau dément dans un satellite glacé… et l'arche envahie par les singes.

Holsten se sentit dériver, détaché de tout repère émotionnel. Il en était arrivé au point où

il pouvait regarder en avant — vers l'avenir — sans rien voir de ce qu'il aurait pu souhaiter, sans concevoir aucun dénouement heureux. Il estimait que le temps avait perdu toute utilité.

Quand vinrent les larmes, quand ses épaules se mirent subitement à trembler sans qu'il puisse se contrôler, il eut l'impression que deux mille ans de chagrin se refermaient sur lui pour l'écraser, pour broyer son corps épuisé jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Finalement, deux grands hommes s'approchèrent de lui et l'un d'eux lui toucha l'épaule, presque avec douceur, pour attirer son attention. Ils lui témoignaient encore le même respect que lorsqu'il était enfermé dans leur cage ; un respect peut-être renforcé par son affliction évidente, comme si ses pleurs et sa détresse avaient beaucoup plus d'importance que les leurs.

Je devrais faire un discours, songea-t-il avec ironie. *Je devrais me lever pour leur dire : Débarrassez-vous de vos chaînes ! Vous n'êtes pas obligés de vivre ainsi ! Mais qu'est-ce que j'en sais ? Ils ne devraient pas se trouver là : trois générations de rats qui occupent tout l'espace libre du vaisseau, qui respirent tout l'air disponible et dévorent toutes les réserves de nourriture*. Il n'avait pas de terre promise à leur offrir, pas même la planète verte. *Remplie de monstres et d'araignées. D'ailleurs, à en croire Lain, l'arche ne pourrait pas accomplir le voyage*. Il se demanda si Guyen avait seulement imaginé ce qui pouvait se passer après son ascension. Quand une sorte de copie corrompue et à moitié folle de son esprit serait téléchargée dans les systèmes informatiques du *Gilgamesh*, contemplerait-il avec froideur la souffrance et la mort de ses disciples gris ? Leur avait-il promis de les emmener afin qu'ils vivent éternellement ? Comment réagirait-il lorsque ces enfants, devenus adultes, mourraient de faim, ou de suffocation après une panne des équipements de vie ?

Quand il dit : « Amenez-moi devant lui », ils l'aidèrent à se lever et à clopiner. Les habitants du campement le regardèrent comme s'il partait intercéder en leur faveur auprès d'un dieu malfaisant, une de ces divinités pernicieuses dont les suppliants ne pouvaient porter le message des fidèles qu'après avoir eu le cœur arraché de la poitrine.

Les hangars des navettes constituaient les plus vastes espaces accessibles de l'arche. Sa cage s'était trouvée dans un de ces hangars et on le conduisait maintenant dans un autre. Il n'y avait pas non plus de navette, mais une bonne partie de la salle était occupée par des appareils, un ensemble hétéroclite d'équipements du *Gil* et d'anciennes reliques récupérées sur la station. Au moins la moitié de ce que voyait Holsten n'était connecté à rien, ne semblait servir à rien — des machines qu'on avait entassées là au lieu de s'en débarrasser. Au centre, sur une estrade bricolée avec des plaques de métal et de plastique, trônait le caisson de transfert, lié à un réseau de câbles et de conduits, entouré de nombreux instruments de contrôle.

Mais ce n'était pas tout. Visiblement, certains appareils servaient à maintenir Guyen en vie.

Le commandant était assis près du caisson, tel un valet attendant le retour d'un roi disparu, ou un prêtre devant un trône réservé à son dieu. Mais il était intendant et roi à la fois, et ministre de son propre culte.

Sa présence démontrait que la misérable secte dont il s'était entouré était encore capable d'utiliser la technologie du *Gil*, et spécialement l'équipement médical. Guyen était assis là, tranquillement, comme s'il pouvait se lever à tout moment pour aller faire une promenade.

Cependant, tout comme la machine de transfert, il était branché à une multitude de fils reliés à des connecteurs du vaisseau. Sa robe, entrouverte sur une combinaison de stase manifestement composée avec des pièces de plusieurs autres vêtements, ne cachait pas deux gros tuyaux flexibles qui s'enfonçaient sous ses côtes. Une des machines lui servait apparemment de respirateur, avec deux sacs souples qui se gonflaient et se vidaient régulièrement. Sortant de son torse près de la clavicule gauche, comme les excroissances d'une sorte d'infection fongique, quelques tubes le reliaient au fouillis d'appareils médicaux et devaient sans doute lui nettoyer le sang. Holsten avait déjà vu des dispositifs comparables sur Terre et savait que le *Gil* en possédait pour prolonger la vie dans les cas critiques. Néanmoins, il n'aurait jamais pensé en voir fonctionner un à bord. Après tout, il était le plus vieil humain vivant, et si quelqu'un devait avoir besoin d'un équipement de ce genre, ce serait plutôt lui.

Guyen était pourtant un cas critique. Sur ce plan, le commandant le battait d'une bonne longueur. Lain avait bien dit qu'il était vieux. Holsten pensait savoir ce que ce mot signifiait, mais n'aurait jamais imaginé que Guyen était *aussi vieux*.

La peau du commandant montrait des nuances de gris que le linguiste n'avait encore jamais vues ; ses joues et ses orbites creuses étaient toutes flasques et ridées. Ses yeux presque cachés par des replis de chair molle semblaient regarder dans le vide. Soudain, Holsten fut persuadé qu'une machine, quelque part, l'observait à la place de Guyen. On aurait dit que l'homme avait commencé à sous-traiter tous ses organes.

« Commandant. » Tout en prononçant ce titre, Holsten sentit monter en lui une curieuse et ridicule déférence, comme s'il était sur le point de se convertir au culte absurde de Guyen. Vu son grand âge, ce dernier n'appartenait plus au domaine des affaires humaines, mais plutôt à celui de l'historien.

Les lèvres du commandant se contractèrent et une voix sortit du fouillis d'appareils rafistolés.

« Qui est là ? C'est Mason ? » L'intonation ne ressemblait pas vraiment à celle de Guyen. Ce n'était pas la voix de quelqu'un en particulier, mais celle qu'aurait pu concevoir un ordinateur qui se croyait intelligent.

« C'est moi, commandant. Holsten Mason. »

Il s'ensuivit un bruit mécanique, ce qui n'était guère encourageant. La réaction de Guyen était peut-être trop écœurante pour être correctement traduite par une machine. Holsten se rappela soudain que le commandant n'avait jamais éprouvé pour lui beaucoup d'estime.

« Je vois que l'appareil de transfert… », commença Holsten. En vérité, il n'avait aucune idée de ce que faisait l'appareil de transfert.

« Ce n'est pas grâce à vous », déclara Guyen d'une voix rauque, avant de se lever subitement, manipulé par une sorte d'exosquelette ou un assemblage de servomoteurs. Il resta au pied de l'estrade dans une posture incongrue, presque perché sur la pointe des pieds. « Vous êtes parti avec votre pute. J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas vous faire confiance.

— Depuis que vos bouffons m'ont réveillé, je n'ai pas eu l'occasion de décider moi-même où je pouvais aller, rétorqua vivement Holsten. Mais franchement, après ce que j'ai vu, vous pensiez que je ne me poserais pas de question ? Il y a des gens qui… comment dire, qui

vivent ici depuis plus d'un siècle ? Vous vous êtes érigé en une sorte d'empereur-dieu pour forcer tous ces pauvres diables à devenir vos esclaves.

— C'est dingue, n'est-ce pas ? » Pendant un moment,Holsten crut que Guyen allait arracher tous ses tubes pour foncer sur lui, mais le vieillard se radoucit un peu. « Oui, c'est vrai, je comprends que ça puisse paraître dingue. Mais c'était le seul moyen. Il y avait tant à faire. Je ne pouvais pas simplement épuiser les scientifiques et les ingénieurs, consumer leurs vies comme j'ai consumé la mienne.

— Mais… » D'un geste, Holsten montra les machines entassées derrière Guyen. « Comment est-ce possible ? D'accord, l'appareil de transfert, c'est de la vieille technologie. Il a besoin d'être réparé, vérifié, testé… Ça, je le comprends. Mais pas pendant un siècle, Guyen. Comment avez-vous pu faire ça pendant si longtemps sans arriver à rien ?

— Faire ça ? crachota Guyen. Vous croyez que c'est le *téléchargeur* qui a pris tout ce temps ?

— Enfin, non, je… oui… » Holsten fronça les sourcils, pris de court. « Alors, qu'est-ce qui a été si long ?

— Je me suis implanté dans tout le vaisseau, Holsten. J'ai amélioré la navigation, le système de sécurité, le bouclier. Vous ne reconnaîtriez pas les caractéristiques techniques du *Gilgamesh*… au cas où vous les auriez connues auparavant.

— Mais… » Holsten agita les mains, comme pour tenter de saisir la portée de ce que son interlocuteur venait de dire. « Pourquoi ?

— Parce que nous allons en guerre. Et il est important que nous soyons prêts quand nous arriverons.

— En guerre avec… » Un éclair de compréhension le frappa. « Avec Kern ? Avec le satellite ?

— Oui ! » tonna Guyen. Ses lèvres tremblaient ; il n'aurait pas pu prononcer ce seul mot avec autant de puissance que sa voix artificielle. « Parce que nous avons vu le reste, maintenant : ces mondes glacés, cette abomination grise que nous avons laissée derrière nous. Et il y a la planète verte, une planète pleine de vie, la planète que nos ancêtres ont créée pour nous. Et nous avons tous pensé la même chose en la voyant. Nous avons pensé : "Ce sera notre nouveau foyer." Et elle le sera ! Nous allons y retourner, nous débarrasser de ce satellite et cesser enfin d'errer dans l'univers. À ce moment-là, tout ce que vous voyez ici, ce qui vous *offusque* tellement et vous paraît affreux, tout sera *justifié*. Les choses reprendront leur cours normal. L'espèce humaine pourra se relever, poursuivre son évolution après une interruption de deux mille ans. Est-ce que ça ne mérite pas quelques efforts ? »

Holsten hocha lentement la tête. « Oui, je… Je suppose que oui.

— Et quand ce sera fini… quand j'aurai tiré une génération de spécialistes de la cargaison pour les conduire à la mort, Mason ! Quand ils seront morts de vieillesse ! Quand j'aurai pris leurs descendants pour leur apprendre à partager ma vision, à *s'élever* jusqu'à cette vision, quand nous serons prêts à nous défendre contre les armes et les attaques du satellite, pourquoi ne pourrais-je pas revenir au téléchargeur pour le faire fonctionner ? Vous croyez que tout ça aurait été possible sans moi ? Vous comprenez à quel point mon projet personnel est important ? Ce n'est pas quelque chose qu'on peut déléguer à un comité. Il s'agit de la survie du genre humain. Et je suis vieux, Mason. Personne n'a travaillé plus

durement que moi et je suis à bout de forces. Tout notre équipement médical est employé pour maintenir les fonctions de mes organes, et ce n'est toujours pas fini. La tâche n'est pas achevée. J'ai besoin de contrôler ce qui a été fait. Je vais me télécharger dans la machine, Mason. C'est le seul moyen d'en être sûr.

— Vous voulez devenir immortel. » Holsten voulait prononcer une accusation, mais ses paroles exprimaient plutôt une sorte de respect.

Le linguiste entendit alors un horrible râle et crut un instant que Guyen agonisait. Mais non : il riait.

« Vous croyez vraiment que c'est ça ? Je suis en train de *mourir*, Mason. Le téléchargement n'y changera rien. Le corps dans lequel je vis va mourir très bientôt, avant notre arrivée près de la planète verte. Je ne peux même pas me remettre en hibernation. Je ne me réveillerais pas. Mais maintenant que l'équipement de transfert est installé, je peux préserver une copie de mon esprit pour m'assurer que tout fonctionne. Je ne suis pas une sorte de dictateur fou, Holsten. Je ne suis pas un cinglé qui délire et rêve de devenir un dieu. J'ai reçu pour mission de guider l'humanité vers son nouveau foyer. Rien n'est plus important. Ni ma vie ni la vôtre. »

Holsten se rendit compte, à contrecœur, que son compas moral changeait de direction. « Lain pense que vous abîmez les systèmes du *Gil*. Elle dit que des copies de vos sujets d'expérimentation détériorent les logiciels.

— Je suis mon seul sujet d'expérimentation, gronda Guyen. Il n'y a que des copies de moi dans le système informatique. Mais aucune d'elles n'a fonctionné correctement. Aucune n'était vraiment *moi*, ou pas entièrement. Mais ce que j'ai pu tirer de vous avant que vous partiez en vadrouille m'a été utile. Maintenant, je suis prêt. Je peux réaliser un transfert complet, alors peu importe que je meure. Et malgré l'avis de Lain, Vitas ne pense pas que je risque de détruire l'ordinateur principal. Elle *veut* que je me télécharge. »

Cette phrase ne figurait pas sur la liste des choses rassurantes que Holsten pouvait entendre. « Lain paraît certaine que ce serait une mauvaise chose à faire.

— Lain n'en sait rien. Sa pensée est trop étriquée. Son dévouement n'est pas assez fort. » Le regard de Guyen lança des éclairs ; son visage se froissa comme une feuille de papier. « Je suis le seul capable d'élaborer un plan à long terme pour nous sauver, Mason. C'est pour ça qu'on m'a choisi. »

Holsten levait les yeux vers lui. Les gardes se tenaient à distance et il se rendit compte qu'il aurait pu bondir sur le vieux commandant décrépit pour lui arracher ses tubes afin de laisser la nature achever son œuvre. Mais aussi qu'il n'avait aucune envie de le faire.

« Pourquoi m'avez-vous ramené, si vous n'avez pas besoin de moi ? »

Guyen exécuta quelques pas mécaniques, retenu par sa tuyauterie comme par une laisse. « Vous êtes notre meilleur historien, pas vrai, Mason ? Maintenant, vous allez pouvoir entamer l'autre partie de votre boulot. Vous allez devenir le chroniqueur de notre histoire. Quand les gens se demanderont comment nous sommes venus vivre sur cette planète verte, sur cette nouvelle Terre, je veux qu'ils connaissent la vérité. Alors, dites-leur *la vérité*. Dites-leur ce que nous avons fait, Mason. Écrivez notre histoire. Nous sommes en train de fonder l'avenir, le seul avenir possible pour la survie de notre espèce. »

5.6

La guerre pour les ressources

Les cités-États des aranéides exploitent divers gisements miniers, mais les araignées ne creusent pas elles-mêmes. Elles emploient pour cela des insectes : c'est une des tâches les plus naturelles des fourmis, qui les servent de bien d'autres façons. Pendant des siècles, il y avait suffisamment de ressources pour tout le monde, car la technologie des araignées utilise peu de métal ; elles préfèrent s'appuyer sur la chimie organique, dont les principaux ingrédients sont fabriqués par les êtres vivants.

C'est là que tout commence.

Une fourmi appartenant à une colonie gérée par Sept-Arbres est en train de s'enfoncer profondément dans un réseau de galeries situé non loin de la cité. La fourmilière s'étend tout autour de l'insecte — l'exploitation minière est son foyer et les excavations creusées par ses congénères ne constituent qu'une forme modifiée des tunnels qu'ils utilisent pour agrandir leur nid. Il est vrai qu'une bonne partie de la colonie se trouve dans de la pierre. Les fourmis emploient des techniques modernes pour maîtriser leur élément. Leurs mandibules sont équipées de pics en métal ; elles se servent d'acides et d'autres substances pour rendre la roche plus friable. La fourmilière définit elle-même l'architecture de sa mine, y compris les systèmes de drainage et de ventilation, afin de faciliter la vie des centaines d'ouvrières qui triment dans ces galeries.

Cette fourmi particulière prospecte la roche pour découvrir des gisements de cuivre. Ses antennes sensibles sont capables de détecter les marques laissées par le minerai. Elle creuse patiemment là où une trace est plus forte, avance pas à pas vers le nouveau filon.

Mais cette fois, elle débouche soudain dans une autre galerie. Pendant un moment, la mineuse déconcertée reste indécise, s'efforçant de traiter cette information inattendue. Peu après, son odorat et son toucher lui fournissent une image plus précise de son environnement. Le message est clair : d'autres fourmis sont venues récemment ici, des fourmis appartenant à une colonie inconnue. En l'absence d'un conditionnement différent, les colonies inconnues sont automatiquement considérées comme des ennemies. La fourmi donne aussitôt l'alarme, puis s'avance plus loin pour inspecter les environs. Elle ne tarde pas à rencontrer des mineuses étrangères et, dépassée par leur nombre, elle est tuée promptement. Peu importe ; alertées par son signal, ses sœurs sont déjà sur ses traces. S'ensuit un âpre combat dans les tunnels exigus, et les deux camps ne font pas de quartier. Aucune des deux fourmilières n'a reçu, de la part de ses maîtresses araignées, des directives l'autorisant à franchir cette frontière ; mais la nature reprend ses droits.

La seconde colonie, qui a littéralement sapé le sous-sol des exploitations minières de Sept-Arbres, a été envoyée par Grand-Nid à la recherche de nouveaux gisements de cuivre. Peu de temps après, des siècles de diplomatie commencent à se fracturer.

Depuis que le premier contact avec la Messagère a été établi, l'utilisation des métaux a augmenté de manière exponentielle afin de répondre aux exigences du Plan Divin. Les cités les plus ferventes, comme Grand-Nid, doivent s'étendre constamment pour accomplir les desseins de la Déesse. L'offre ne parvient pas à satisfaire la demande et il est nécessaire d'exploiter de nouveaux filons — ou de s'en emparer.

En conséquence, de plus en plus de mines font l'objet de disputes entre des colonies rivales. Des caravanes de minerai n'arrivent pas à destination. Dans de rares cas, des fourmilières entières sont détruites, refoulées ou subornées. Les perdantes sont des cités relativement petites qui n'affichent pas une grande dévotion pour le message de la Déesse. Tout cela donne lieu à d'innombrables échanges diplomatiques qui laissent planer le doute sur la réalité des incidents. On ne connaît presque aucun cas de conflit déclaré entre des cités d'araignées car chacune d'elles est liée à ses voisines par de multiples liens. Il existe bien des luttes pour la prééminence mais jusqu'à présent, au cours de leur histoire, il a toujours été question de devenir la dominante parmi ses semblables. Ce comportement tient peut-être au fait que le nanovirus continue d'œuvrer en faveur de l'unité de tous les individus qui portent la marque de Caïn. À moins que les descendantes de *Portia labiata* n'aient simplement élaboré une vision du monde dans laquelle il est préférable d'éviter les confrontations brutales.

Et cette vision est en train de changer.

Finalement, quand la vérité est devenue évidente pour toutes les parties, les émetteurs de Grand-Nid envoient un ultimatum à ses voisines plus faibles. La vaste cité les accuse d'abandonner la pureté du message et s'octroie le droit d'exécuter toutes les actions utiles à l'accomplissement de la volonté divine. Les transmissions de la Messagère, toujours obscures et sujettes à interprétation, sont présentées à l'appui de ses proclamations. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, ces vifs désaccords évoluent ; de simples brouilles locales donnent lieu à une fragmentation globale de l'idéologie. Des cités dévotes unissent leur destinée à la vision de Grand-Nid tandis que d'autres — plus éloignées — revendiquent leurs droits en se fondant sur des interprétations différentes du signal de la Déesse. Certaines villes qui s'étaient déjà détournées du message accordent leur soutien à celles que menacent Grand-Nid, mais celles-ci ne partagent pas non plus le même point de vue. D'autres ont déclaré leur indépendance et leur neutralité ; quelques-unes ont même coupé tout contact avec le monde extérieur. Des conflits secondaires ont éclaté çà et là entre des États qui avaient toujours connu des frictions, qui s'étaient toujours chamaillés pour leur autonomie, pour la nourriture, pour leur espace vital.

Grand-Nid envoie des troupes sur les sites miniers contestés, dont beaucoup ont déjà changé plusieurs fois de maître. Les fourmis n'ont pas besoin d'un conditionnement particulier pour combattre des fourmis inconnues et une colonie minière ne fait pas le poids contre une armée d'invasion dotée de technologies guerrières et de castes spécialisées. Après deux mois de conflit, aucune araignée n'a perdu la vie, mais les insectes qui les servent ont été massacrés par milliers.

Grand-Nid peut compter sur une armée bien plus nombreuse et mieux organisée que ses adversaires, sur des troupes conçues et entraînées pour la guerre, mais les premiers mois ne donnent pas de résultats déterminants. Quand Portia et ses camarades se réunissent pour

faire le point sur la situation, elles apprennent une désagréable nouvelle.

Nous pensions que l'affaire était réglée, se dit Portia, tout en regardant ses consœurs préparer leurs prochains mouvements : une suite d'étapes qui les conduiraient… Où donc ? Quand les premières actions pour s'emparer des sites miniers ont été approuvées, leur dessein paraissait clair. Elles savaient toutes qu'elles étaient dans leur droit. Il faut accomplir la volonté de la Messagère et elles ont besoin pour cela d'une grande quantité de cuivre — du cuivre dont Sept-Arbres et les autres cités renégates ne se servent pas, sinon pour le vendre à un coût exorbitant. Donc, saisissons les mines. Leur objectif était précis et, tout bien considéré, il avait pu être atteint assez rapidement, d'une manière fort efficace.

Pourtant, bâtir l'avenir n'est jamais aussi simple. Chaque fil mène toujours à un autre, et il n'est pas facile d'arriver au bout de la toile. Les espions de Portia à Sept-Arbres et dans les autres cités savent déjà que les adversaires de Grand-Nid mobilisent des troupes pour reprendre les mines et projettent peut-être une offensive. Dans le même temps, les dirigeantes des principales communautés ennemies discutent comme elles de la marche à suivre. Dans chaque conseil, des extrémistes exigent davantage qu'une simple restitution. D'un coup, un appel à la modération devient une preuve de faiblesse.

Tout autour de Portia, des araignées déclarent qu'il faut prendre des mesures plus fermes pour assurer la protection de Grand-Nid contre ces nouvelles ennemies — et donc défendre la volonté de leur divine créatrice. Elles emploient la plus vieille stratégie de leur espèce : établir un chemin qui mène à une destination. Sauf que cette fois la destination est la permanence de leur sécurité. Et à chaque pas qu'elles accomplissent vers leur objectif, cette sécurité s'estompe. À chaque pas, le coût de leur progression augmente et les actions requises pour avancer deviennent de plus en plus brutales.

Quand tout cela s'arrêtera-t-il ? se demande Portia. Mais elle ne peut pas se permettre d'afficher ses doutes. Une affreuse ambiance règne dans la salle aux murs toilés. Grand-Nid a des espions dans les autres villes, des individus, des clans entiers de sympathisantes — ou des femelles qui ont été achetées. De même, les autres cités ont des agents à Grand-Nid. Jusque-là, l'interconnexion entre les collectivités constituait un avantage, un mode de vie. C'est maintenant devenu un motif de suspicion, qui exerce une pression sur les relations entre les communautés, qui réveille la méfiance et les rivalités.

Comme aucune décision ne sera prise ici, Portia se rend au temple. Elle est convaincue d'avoir besoin de conseils.

Elle envoie un compte rendu assez précis de la situation et exprime ses inquiétudes comme elle le peut, sachant que, si son rapport à la Messagère restera privé, la réponse de la Déesse pourra être captée par toutes celles qui écoutent les fréquences de Grand-Nid — ce qui inclut certainement quelques araignées résidant à Sept-Arbres.

Portia est peinée de constater que l'enregistrement de la Messagère se contente de dispenser des conseils pratiques. Elle sait qu'elle ne peut pas attendre davantage ; une entité si puissante ne doit pas se sentir très concernée par les petites affaires de Ses créatures. La Déesse s'intéresse surtout à Ses machines, qui vont apparemment résoudre de nombreux problèmes, en particulier les exaspérantes imperfections qui altèrent les communications entre Elle et Ses fidèles.

Portia n'espère pas une réponse claire, mais la Messagère semble la comprendre bien

mieux qu'elle ne le pensait. Le contenu de sa transmission n'est pourtant pas évident. Malgré un langage commun, développé avec difficulté, les conceptions de la Déesse et de Sa congrégation sont très différentes et le gouffre qui les sépare n'est comblé que très lentement. Néanmoins, Portia en saisit suffisamment le sens.

La divinité comprend que les dissensions se multiplient au sein de Sa création.

Elle sait que certaines fidèles, comme Portia, s'efforcent d'obéir à Ses directives.

Elle sait que d'autres, comme celles du temple de Sept-Arbres, ne Lui sont pas dévouées et qu'elles ont perdu le respect dû à la Déesse et à Son message.

Elle explique à Portia que l'avenir de son peuple dépend de l'exécution précise et rapide de Sa volonté, que c'est le seul moyen d'éviter une grande menace qui approche.

Elle affirme, avec des mots assez clairs pour être compris sans ambiguïté, que Portia doit prendre toutes les mesures nécessaires pour accomplir Son projet, car il est d'une importance capitale.

Portia quitte le temple, étourdie par un tourbillon d'émotions diverses. Les sentiments des araignées sont différents de ceux des humains, mais elle éprouve un curieux mélange d'effroi et d'allégresse. La Messagère ne lui a jamais parlé d'une manière aussi explicite.

Grand-Nid n'a plus le choix. Non seulement sa relation avec la Déesse a été réaffirmée, mais ses espions à Sept-Arbres et dans les autres villes auront également reçu le dernier message. Ils n'auront pas de mal à deviner la question qui a provoqué cette réponse dogmatique.

Finalement, la vie à Sept-Arbres n'est pas aussi libre et facile que Fabian l'espérait.

Bianca, au moins, s'y est bien intégrée. Ses contacts dans la sororité astronomique lui ont permis de trouver un logement confortable dans un clan respecté — même si une maison puissante de Sept-Arbres est toujours considérée comme inférieure à une famille misérable de Grand-Nid. Elle a proposé un poste important à Fabian et s'est démenée pour qu'il soit coopté en même temps qu'elle. Il a refusé.

La vie a été difficile pour lui depuis son arrivée, mais il a un plan. Il commence à escalader le fil du statut social, mais sans être le protégé ou le chouchou de personne, sans patronage, sans sacrifier sa chère liberté. Les mâles de Sept-Arbres sont peut-être plus indépendants et plus influents que ceux de Grand-Nid, mais ils peuvent quand même se faire facilement tuer. Ils possèdent seulement les droits que leur accorde la nécessité du moment.

Il y a aussi des araignées qui vivent dans les caniveaux à Sept-Arbres. Si les parias y sont moins nombreux qu'à Grand-Nid, c'est parce qu'il y a moins d'habitants, mais on y trouve quand même des marginaux, mâles et femelles ; chacun d'eux peut devenir une proie, un simple cadavre sur le sol, bientôt emporté par les fourmis chargées de l'entretien.

Fabian a failli être tué plusieurs fois avant de pouvoir affirmer sa place et constituer un petit clan. Des femelles affamées l'ont traqué, des mâles délinquants l'ont chassé de leur territoire. Souffrant de la faim et des intempéries, il a perdu du poids. Finalement, il a pu établir des contacts avec des femelles pauvres qui refusaient de s'abaisser au cannibalisme. Il les a empêchées de sombrer dans la barbarie.

Il s'agit de trois sœurs à l'aspect farouche, déjà âgées, issues d'une communauté déchue qui n'est plus qu'un souvenir dans les hautes branches de la cité. Quand Fabian les a trouvées, elles possédaient encore une petite tente bien entretenue, au pied d'un arbre qui

repoussait sur un terrain jadis brûlé pendant la guerre contre les fourmis. Elles l'ont écouté, disparaissant à tour de rôle pendant quelques instants, soi-disant pour ordonner à leurs valets mâles de lui préparer une maigre collation. Fabian savait qu'elles n'avaient pas de mâles ; que leur hospitalité ne pouvait lui offrir que quelques miettes : de minuscules insectes, une vieille souris à moitié momifiée, qu'elles avaient engraissée pendant des jours.

Je vous aiderai à retrouver votre rang, leur promit-il. *Mais vous devrez faire ce que je vous dirai*.

Il avait besoin d'elles. Il se l'avouait avec amertume : tous les groupes sociaux doivent être dirigés par des femelles. *Pour l'instant*.

Que devons-nous faire ? lui demandèrent les trois sœurs. Elles savouraient le moindre espoir comme un nectar, même s'il leur était proposé par un étranger débraillé.

Il les rassura : *Soyez simplement vous-mêmes. Je m'occuperai du reste*.

Après avoir obtenu leur protection, ayant retrouvé confiance, il commença son recrutement.

Des centaines de mâles abandonnés tentaient de survivre dans les bas-fonds de Sept-Arbres. Ils manquaient d'instruction, d'éducation, d'expérience, mais tous avaient hérité de quelques Savoirs. Fabian alla les trouver, les interrogea, adopta ceux dont les capacités pouvaient lui être utiles.

Se faisant ouvertement passer pour un simple domestique des trois mémés, il entreprit de rendre des services à des clans plus puissants en employant la nouvelle architecture chimique des fourmilières. Grâce à son système inédit, le bruit de ses prouesses ne tarda pas à se répandre dans la ville. La communauté des trois vieilles femelles fit de nombreux échanges et accumula rapidement les faveurs. Elles tissèrent bientôt une nouvelle maison plus élevée sur le même arbre, dans l'espoir de retrouver les hauteurs vertigineuses qu'elles avaient connues autrefois.

Quand elles tentèrent de tout lui reprendre, comme il s'y attendait, Fabian cessa tout bonnement de travailler. À ce moment-là, les autres mâles avaient fini par saisir ses ambitions et firent grève à leur tour. Un nouvel accord fut conclu. Les femelles pourraient librement profiter du statut que Fabian leur avait rendu, mais ce serait lui qui dirigerait la maison. Et surtout, ses semblables seraient sacrés. Les mâles de son clan deviendraient intouchables.

La route a été longue, pénible. Les méthodes peu orthodoxes de Fabian ont tout juste commencé à porter leur fruit dans le réseau social de Sept-Arbres quand les premières escarmouches se produisent dans les mines.

Il reprend contact avec Bianca dès qu'il apprend la nouvelle. De scientifique indépendante, elle est devenue conseillère politique, car les principales familles de Sept-Arbres et des cités voisines tentent de trouver une réponse appropriée à la situation. Grand-Nid les a dédaigneusement dépouillées de presque toutes leurs mines, mais personne n'ose être la première à proposer une contre-attaque brutale.

Toutefois, quand les diplomates tentent de négocier avec Grand-Nid, elles se heurtent au nouveau monde que Portia a bâti après avoir parlé à la Déesse. Au lieu de profiter simplement de sa force pour obtenir des concessions, comme c'est traditionnellement le cas, Grand-Nid campe maintenant sur une position intransigeante. La grande métropole exige

d'autres ressources appartenant à Sept-Arbres et ses alliées : des fermes, des colonies, des laboratoires. Lorsque Sept-Arbres proteste, elle est qualifiée de ville hérétique. La Messagère a parlé. Elle a choisi Sa championne. Ce n'est pas une guerre, c'est une croisade.

Sept-Arbres envoie alors — enfin — une troupe de fourmis guerrières pour récupérer les mines. Elles affrontent une force comparable d'insectes au service de Grand-Nid, et la bataille qui s'ensuit n'est que le présage des combats à venir. Les fourmis luttent avec leurs mandibules, avec des lames métalliques, avec l'acide et le feu. Elles utilisent des armes chimiques qui désorientent leurs ennemies, les rendent folles furieuses, les font suffoquer ou les amènent à changer de camp. La force expéditionnaire est presque anéantie par les troupes de Grand-Nid.

Le lendemain, un message radio est envoyé à Sept-Arbres et à ses alliées.

Nous allons maintenant venir pour vous. Si vous ne capitulez pas et ne reconnaissez pas notre Savoir, nous agirons en conséquence. C'est la volonté de la Messagère.

Cet ultimatum provoque le chaos. La société non hiérarchisée des araignées, avec ses structures lâches, menace de se désagréger, comme ce fut le cas jadis devant l'imminence du danger. Les assemblées dirigeantes sont déroutées. Certaines préconisent la reddition et l'apaisement, d'autres la résistance acharnée, d'autres encore la fuite. Aucune de ces motions ne l'emporte, mais chacune d'elles divise davantage les clans et crée des factions. Les enjeux augmentent à mesure que le temps passe.

Et un jour, tandis qu'une armée de Grand-Nid est déjà en route, Bianca demande la permission de s'adresser aux responsables de la cité.

Elle s'avance au centre d'une grande toile. Une quarantaine de puissantes matriarches sont accroupies tout autour, les pattes tendues en avant pour maintenir leur fil individuel et bien comprendre les paroles de l'oratrice. Elles l'écoutent avec attention. Toutes savent que seul un plan magistral peut encore les sauver, mais aucune ne devine de quoi il peut s'agir.

Pourtant, Bianca elle-même n'a aucun discours à leur faire. Au lieu de cela, elle déclare : *Je vais faire venir devant vous quelqu'un qui a trouvé le moyen de combattre cette menace. Vous devez l'écouter jusqu'au bout. Vous devez écouter ce qu'il veut vous dire.*

Cela produit instantanément un jaillissement de sarcasmes, de propos outrés ou furieux. Le pouvoir en place n'a pas de temps à consacrer à des sottises. Un mâle n'a rien à proposer que les femelles n'aient déjà examiné elles-mêmes une douzaine de fois.

Bianca insiste. *Ce mâle vient de Grand-Nid*, précise-t-elle. *Ce n'est pas seulement grâce à lui que j'ai pu m'évader. Il détient un curieux pouvoir sur les fourmis. Même à Grand-Nid, ses travaux étaient particulièrement estimés, mais je pense qu'il a découvert un secret, quelque chose de nouveau. Quelque chose que Grand-Nid ne possède pas encore.*

Ses paroles parviennent enfin à éveiller l'intérêt des autres femelles, à les apaiser, à les persuader d'écouter Fabian.

Le mâle apparaît, aussitôt épinglé par le regard collectif de l'assemblée. Il a déjà réfléchi à ce moment, se fondant sur son précédent échec avec Portia. Il ne va pas être trop exigeant ; il va leur montrer au lieu de leur expliquer. Il les séduira, mais à la manière des femelles, par sa réussite, plutôt qu'à la manière des mâles, par la flatterie.

Donnez-moi une troupe de fourmis et je vaincrai leur armée, annonce-t-il.

Leur réaction est moins négative qu'il ne l'attendait. Après tout, elles savent maintenant

qu'il est un transfuge de Grand-Nid. Elles le questionnent minutieusement et Fabian leur fournit des réponses évasives, circonspectes, en combinant de subtiles vibrations et des mouvements équivoques. Il laisse entendre qu'il possède un secret à propos des colonies de fourmis de Grand-Nid, mais ne leur révèle rien de plus. Il les regarde conférer, titiller discrètement les fils du bord de la toile pour s'échanger des messages sans les propager vers le centre où il se tient.

Combien de fourmis ? lui demande enfin l'une des matriarches.

Seulement quelques centaines. Il espère que ce sera suffisant. Il risque le tout pour le tout dans cette entreprise, mais moins ses forces seront nombreuses, plus triomphale paraîtra sa victoire.

C'est une troupe ridiculement petite, comparée à l'armée qui approche du territoire de Sept-Arbres. Les femelles en concluent qu'elles n'ont pas grand-chose à perdre. La seule autre option sérieuse est la reddition et l'abandon de tout ce qu'elles possèdent au profit des clans de Grand-Nid.

Fabian revient à toute allure dans la maison communautaire et choisit une vingtaine d'assistants compétents, tous des mâles qui connaissent son secret. Ils entament aussitôt la tâche la plus pénible : reconditionner les fourmis dont il a la charge afin qu'elles obéissent à son architecture primaire et qu'il puisse leur donner des instructions en cours de route.

Le lendemain, ils quittent Sept-Arbres pour entrer dans les annales de l'histoire. C'est du moins ce que Fabian espère. Il part avec son équipe d'apprentis, sa maigre troupe d'insectes guerriers… et avec Bianca. Les matriarches de Sept-Arbres ne pouvaient pas admettre qu'une force militaire soit commandée par un mâle. Elle joue donc le rôle de chef de file, représente le visage respectable du fabianisme.

Sans être dans le secret, Bianca se souvient de sa miraculeuse évasion de Grand-Nid et connaît la réputation du brillant chimiste. Elle a uni son avenir à celui de Fabian et doit maintenant espérer qu'il est aussi malin qu'il le croit.

Les anciennes armes qui ont permis aux araignées de dominer les fourmis — et qui ont grandement enrichi et compliqué leur société — sont devenues obsolètes. La plupart des insectes sont désormais entraînés pour résister au déconditionnement provoqué par l'odeur des Paussidés, d'abord en raison des rivalités entre les aranéides, ensuite parce que les Paussidés eux-mêmes continuent de pirater l'architecture chimique des fourmilières pour leur propre profit et de hanter ces machines organiques. Les araignées peuvent seulement s'efforcer de minimiser leur influence.

Le plan de Fabian est plus complexe, et donc plus risqué. La première phase consiste en un assaut frontal.

Le chemin que la colonne de Grand-Nid va probablement emprunter a déjà été parsemé de collets, de chausse-trappes, de toiles et de pièges incendiaires. Ces dispositifs ne tromperaient aucune araignée, mais il est plus facile de leurrer les fourmis, dont les sens ne sont pas très efficaces à distance. Le corps expéditionnaire de Grand-Nid est précédé d'un vaste nuage d'éclaireuses, dont la mission est de découvrir ou de déclencher ces pièges. C'est sur elles que Fabian lance ses propres troupes.

La réaction est immédiate. Des signaux d'alarme odorants attirent de plus en plus d'envahisseuses. Posté contre le vent, Fabian libère des séquences d'odeurs. Chacune d'elles

contient de nouvelles instructions, chimiquement codées, qui permettent à sa petite troupe de se déplacer rapidement, de modifier sa tactique et de déjouer les mouvements de l'ennemi. Par contre, les fourmis de Grand-Nid se contentent d'exécuter des formations traditionnelles qui obéissent encore à leurs instincts primitifs.

Au bout de quelques minutes, les soldats de Fabian ont pu se retirer en déplorant des pertes minimes, mais en emmenant des prisonnières : une poignée d'éclaireuses qui ont pu être isolées et immobilisées.

Il bat en retraite jusqu'au moment où leurs poursuivantes abandonnent la traque et retournent vers la colonne principale en suivant leur propre piste olfactive. L'équipe de Fabian installe alors son laboratoire et utilise des échantillons prélevés sur les prisonnières pour mijoter un nouvel ensemble d'instructions.

Les fourmis de la petite troupe reçoivent leurs ordres. Elles se séparent et se dirigent vers l'ennemi, chaque insecte de son côté.

Qu'est-ce que tu fais ? demande Bianca. *Tu as dispersé ton armée.* Tout le monde sait que les fourmis ne sont efficaces qu'en nombre. Elles ne valent rien si elles sont seules.

Nous devons bouger, répond simplement Fabian. *Nous devons nous placer contre le vent.* C'est l'un des inconvénients de sa technique, mais il pourra s'en occuper plus tard. Il y réfléchit déjà, pense à utiliser des Paussidés comme porteurs de nouvelles informations, ou à libérer des agents chimiques à distance grâce à des signaux visuels… mais, pour l'instant, il doit se débrouiller avec ce qu'il a.

Les fourmis de son commando atteignent la colonne ennemie et traversent les détachements d'éclaireuses sans déclencher d'alarme. Elles touchent les antennes des envahisseuses, remuent un peu leurs appendices et sont reconnues comme des amies.

Posté dans les branches, Fabian regarde avec attention ses fourmis se regrouper discrètement au milieu des rangs de l'ennemi. Vient maintenant le moment de l'action la plus difficile à accomplir pour lui. Il n'a jamais été responsable de la mort d'une de ses congénères. Bien sûr, il sait que certaines araignées vivent dans la misère et que, pour elles, se battre, tuer et même dévorer un autre individu de son espèce est une simple question de survie ; cependant, il veut agir contre cette misère ; il est persuadé que le meurtre d'une araignée est un comportement du passé. Le nanovirus qui est en lui s'oppose à la nécessité de ce qu'il va accomplir, reconnaît la parenté de ses potentielles victimes.

Malgré tout, son plan repose sur des actions précises et il ne peut pas se permettre de reculer.

Des douzaines d'observatrices de Grand-Nid accompagnent la colonne. Elles risquent de remarquer la présence des fourmis étrangères parmi leur troupe. Bien que l'armée d'invasion ait une structure rigide, les officiers arachnides peuvent ordonner des manœuvres d'urgence déjà prévues, y compris un assaut immédiat contre Sept-Arbres en réaction à une attaque ennemie.

Fabian envoie quelques signaux pour exécuter l'opération suivante.

Ses insectes infiltrés traquent systématiquement les araignées de Grand-Nid qui accompagnent l'armée et les assassinent l'une après l'autre. Elles les attaquent hardiment et libèrent des odeurs d'alarme qui déclenchent une véritable frénésie parmi les fourmis loyalistes les plus proches. C'est une manœuvre prévue depuis longtemps, calculée,

impitoyable. La mine sombre, les compagnons de Fabian regardent en silence les grappes d'insectes qui déchirent les carapaces et arrachent les pattes de leurs maîtresses. Bien entendu, ce n'est pas la première fois qu'une araignée en élimine une autre, ni même qu'un mâle tue une femelle ; mais ici, la situation est différente. C'est une porte qui s'ouvre sur une nouvelle forme de guerre.

À partir de ce moment, la colonne de Grand-Nid est condamnée. Les soldats de Fabian la rongent de l'intérieur. L'armée d'invasion possède quelques moyens de défense ; elle est conditionnée pour répondre à une attaque inattendue, pour modifier des séquences de codes odorants afin de rétablir ses rangs. Mais la nouvelle architecture chimique de Fabian lui permet de s'adapter rapidement. La lourde machine que constitue l'armée de Grand-Nid a remarqué que quelque chose clochait, mais elle demeure incapable de réagir suffisamment vite à la menace. Lorsque Fabian en a terminé, une traînée de fourmis mortes s'étire sur des kilomètres. Chez ses troupes, les pertes ne dépassent pas une douzaine d'insectes. Ses Thermopyles n'étaient pas géographiques, il s'agissait d'un défilé mental que l'ennemi n'a pas pu franchir tant qu'il en gardait l'entrée.

Néanmoins, Grand-Nid n'est pas vaincu. La colonne que Fabian a écrasée ne représente qu'une fraction des forces militaires que le Temple peut mobiliser. Il est évident que la victoire de Sept-Arbres provoquera une attaque plus massive.

Fabian retourne dans la cité pour se présenter devant les matriarches.

Elles exigent de connaître son secret. Il refuse et leur confirme que lui et ses confrères ont pris des dispositions pour s'assurer que leur nouveau Savoir ne pourrait jamais leur être extrait par la force, pas même de leurs cadavres.

Une des femelles — que nous appellerons Viola — prend la parole. *Que veux-tu ?*

Elle a déjà utilisé ses services avant la guerre et Fabian devine qu'elle a réfléchi à la question davantage que ses sœurs. Elle comprend mieux comment il pense.

Je vaincrai Grand-Nid et ses alliés, déclare-t-il. *S'il le faut, je conduirai une armée de Sept-Arbres jusqu'à leur cité pour leur prouver à quel point ils ont tort d'agir de cette manière.*

Ses propos provoquent un fascinant mélange de réactions : l'horreur qu'un mâle puisse parler avec autant d'impudence d'un sujet aussi important ; le désir de voir leur puissante rivale humiliée ; le désespoir — car quelles sont leurs autres options ?

Viola lui demande de poursuivre : elle sait que ce n'est pas tout.

Je pose une condition, reconnaît-il. Devant les regards hostiles de l'assemblée, il explique sommairement ce qu'il souhaite, ce qu'il désire leur faire accepter en échange de la survie de Sept-Arbres. Il a déjà fait la même proposition à Portia. Les matriarches ne sont pas plus enthousiastes, mais leur situation est bien plus précaire que celle où se trouvait la dirigeante de Grand-Nid.

Je réclame le droit de vivre, leur dit-il, aussi fermement que possible. *Je veux que la mort d'un mâle soit considérée comme un délit, au même titre que la mort d'une femelle — même après un accouplement. Je veux avoir le droit de fonder ma propre maison communautaire et de parler en son nom.*

Un million d'années de préjugés se penchent vers lui. L'effroi fait reculer l'ancienne araignée cannibale, dont les instincts primitifs constituent encore la carapace de leur culture. Il perçoit le conflit qui les tourmente : la tradition contre le progrès, le passé connu contre

l'avenir incertain. Elles ont déjà été si loin, en tant qu'espèce ; elles possèdent la capacité intellectuelle de briser les anciennes chaînes. Mais ce sera difficile.

Il tourne lentement sur place, exécutant une série de petits mouvements saccadés pour les fixer droit dans les yeux, l'une après l'autre. Elles le scrutent et comparent le coût de ses revendications à celui qu'exige Grand-Nid. Elles pèsent les avantages que sa victoire vient de leur apporter, les atouts dont elles disposeront dans les futures négociations diplomatiques. Elles songent aux exactions de Grand-Nid si elles capitulaient — le temple de Sept-Arbres serait dirigé par des prêtresses étrangères qui imposeraient leur vision orthodoxe de la volonté divine. Le contrôle de la ville serait arraché aux matriarches de cette assemblée. Leur cité ne serait plus qu'une marionnette manipulée de loin, qui danserait au rythme des émissions radio de Grand-Nid.

Elles discutent, elles se lamentent, elles se menacent mutuellement et s'affrontent pour la prééminence de leur clan.

Et finalement, elles donnent leur réponse.

5.7

Ascension

« Les choses ne devaient pas se passer de cette manière. Cela ne devait pas être aussi long. »

Holsten dînait en compagnie de Guyen. Les disciples du commandant — ou les ingénieurs chevronnés, ou quoi qu'ils soient — lui avaient apporté quelques-unes des rations récupérées en masse à bord de la station de terraformation. Décongelé, réchauffé, leur contenu ressemblait maintenant à une sorte de bouillie tiède qu'il avalait sans grand enthousiasme pendant que le vieillard parlait. Il était difficile de savoir ce que mangeait Guyen, mais un de ses tubes devait servir à l'alimenter — et un autre à évacuer les restes que ses entrailles desséchées ne parvenaient pas à assimiler.

« J'ai réveillé quelques personnes qui me paraissaient compétentes, d'après leurs fiches », continua Guyen, ou du moins la machine qui s'exprimait pour lui. « Elles avaient toutes une expérience dans le domaine technique. Nous avions tout l'équipement pris sur la station. La préparation du vaisseau devait se faire rapidement. Encore quelques jours. Encore quelques mois. Encore un an. Et encore un an. J'ai dû hiberner un moment, et ils étaient toujours au travail quand je me suis réveillé… » Son visage ridé s'avachit quand il se remémora ces événements. « Et vous savez quoi ? Un jour, je me suis réveillé, et il y avait tous ces jeunes visages… Je me suis rendu compte que la moitié des gens qui travaillaient étaient nés au cours de mon hibernation. J'ai pris la vie de tous ces gens, Mason. Ils ont continué leur boulot pendant tout ce temps. Quant à la nouvelle génération… Ils n'étaient pas aussi compétents. Ils avaient appris ce qu'ils pouvaient, mais… Et il y a eu encore une autre génération, qui a repris le flambeau sans posséder les capacités de la précédente. Les gens avaient été trop occupés à travailler pour avoir le temps de transmettre leur expérience. Ils ne connaissaient plus que le vaisseau. Et moi. Je devais les guider parce qu'il leur restait encore beaucoup à faire, même s'ils étaient moins doués. Peu importait le temps que ça prendrait…

— Parce que vous devez attaquer le satellite, la chose qui est dans le module d'habitation du Brin ? » Entre deux bouchées, Holsten terminait ses phrases.

« Je dois sauver notre espèce », confirma Guyen, comme si c'était la même chose. « Et nous avons réussi. Nous tous. Toutes ces vies n'ont pas été gaspillées, en fin de compte. L'arche est équipée de la technologie de défense de l'Empire, à la fois physique et électronique. Il ne reste plus aucun point faible qui permettrait à Kern de s'infiltrer et de contrôler nos installations. Mais je me suis rendu compte que j'étais *vieux* et j'ai compris à quel point le vaisseau avait besoin de moi. Alors, nous avons commencé à travailler sur le système de transfert. J'ai tout donné, Mason. J'ai consacré tant d'années au *Gilgamesh*. Je veux… J'aimerais tellement fermer les yeux et me laisser aller… » La voix artificielle faiblit, jusqu'à n'être plus qu'un chuchotement continu et indistinct. Holsten comprit qu'il s'agissait

d’une des pauses sacro-saintes du commandant et se garda de proférer le moindre mot.

« Si je pensais qu’on n’a plus besoin de moi, murmura Guyen. Si je pensais qu’on… que vous pouvez vous en sortir sans moi, je partirais. Je n’ai pas *envie* d’être ici. Qui donc aimerait devenir cette créature agonisante, reliée à tous ces tubes ? Mais il n’y a personne d’autre. Le genre humain repose sur mes épaules, Mason. Je suis le berger. Si notre peuple parvient à trouver son nouveau pays, ce sera seulement grâce à moi. »

Mason hocha deux fois la tête. Il ignorait si le vieillard croyait réellement ce qu’il disait, mais il décelait quand même un soupçon de fausseté dans ses paroles. Guyen n’avait jamais été du genre à demander des conseils ou à partager le commandement. Pourquoi voudrait-il l’abandonner maintenant, alors qu’il pourrait atteindre à l’immortalité si le transfert fonctionnait ?

Si le téléchargeur ne détraquait pas tous les équipements du *Gilgamesh*.

« Pourquoi pas Lain ? » demanda-t-il à Guyen.

Le vieil homme tressaillit en entendant ce nom. « Comment ça, Lain ?

— Elle est ingénieure en chef. Alors, pourquoi ne pas l’avoir réveillée plus tôt ? Je l’ai vue. Elle est plus vieille, mais pas… » *pas autant que vous,* « pas si vieille que ça. Il n’y a pas longtemps que vous l’avez sortie d’hibernation. Pourquoi n’avez-vous pas commencé par elle ? »

Guyen le regarda d’un air sévère, à moins que ce ne soit la machine qui s’efforçait d’exprimer ses sentiments. « Je ne fais pas confiance à Lain. Elle a des idées. »

Ce n’était pas vraiment une réponse. Holsten, lui, avait déjà bien réfléchi pour savoir si Guyen était fou et si Lain était saine d’esprit, et il s’était fait une opinion. Malheureusement, cela ne lui permettait pas de déterminer lequel des deux avait *raison*.

Il lui restait encore une flèche dans son carquois ; une suite d’enregistrements que Lain lui avait montrés avant leur rencontre avec Karst et Vitas : les dernières transmissions de la colonie lunaire installée dans le système solaire de Kern. C’était l’arme secrète de Lain pour le persuader qu’il *Fallait Faire Quelque Chose*. Sur le moment, cela avait marché. Elle s’était montrée impitoyable et Holsten ne s’était jamais senti aussi déprimé, aussi misérable. Il avait écouté les voix anxieuses et désespérées des gens que Guyen avait laissés là-bas : leurs supplications, leurs rapports. Rien n’avait fonctionné comme prévu ; les installations n’étaient pas autosuffisantes, tout simplement. Après de longues décennies, la base avait commencé à dépérir.

Guyen y avait laissé une colonie ; des gens éveillés, d’autres en hibernation. Il les avait abandonnés là, pour y vivre, pour y élever leurs enfants afin qu’ils poursuivent cette aventure vouée à l’échec. Et le commandant du *Gil* avait entendu leurs cris d’agonie, leurs terribles suppliques, tandis qu’ils enduraient le froid et respiraient un air vicié… Les plus chanceux s’étaient décomposés dans leur caisson quand l’alimentation était tombée en panne.

Le dernier message était celui d’une balise de détresse automatisée, se répétant continuellement : le successeur — version humaine — de celui que Kern avait envoyé pendant des millénaires. Finalement, la balise s’était tue à son tour. Elle aussi n’avait tenu que pendant une courte période.

« J’ai entendu les messages de la base lunaire », annonça-t-il à Guyen.

Le visage parcheminé du commandant se tourna vivement vers lui. « Vraiment ?

— Lain m'a fait écouter les enregistrements.

— Je n'en doute pas. »

Holsten attendit un instant, mais le commandant n'ajouta rien. « Vous ne… Comment ? Vous niez leur authenticité ? Vous prétendez que Lain les a falsifiés ? »

Guyen secoua la tête, ou quelque chose la secoua pour lui. « Qu'est-ce que je pouvais faire ? demanda-t-il. Retourner les chercher ? »

Holsten était sur le point de dire que oui, c'est exactement ce qu'il aurait dû faire. Au lieu de cela, une petite touche de réalisme scientifique colora son indignation et il commença : « Le temps…

— Il aurait fallu des décennies, confirma Guyen. Des décennies pour arriver jusqu'à eux. Quand ils ont remarqué les défaillances, il ne leur restait déjà plus assez de temps. Vous auriez voulu que je gaspille nos ressources en exécutant un demi-tour extrêmement compliqué, rien que pour revenir les enterrer ? »

Guyen avait presque réussi son coup. Dans l'esprit deHolsten, la perception du bien et du mal ne cessait de faire volte-face. Il se rendit compte qu'en regardant cette face grise et mourante il *pourrait* y voir le sauveur de l'humanité — un homme exercé à prendre des décisions difficiles, et qui les prenait à regret mais sans hésitation.

Finalement, une expression plus sincère parcourut le visage de Guyen. « Et en plus, ajouta-t-il, c'était des traîtres. »

Holsten resta pétrifié, observant l'horrible transformation que subissaient les traits du commandant. Le vieillard affichait une sorte de satisfaction stupide, infantile, dont il n'étaitpeut-être même pas conscient.

Il y avait eu des mutins, bien sûr, et Holsten était bien placé pour s'en souvenir. Il songea à Scoles, à Nessel et à leur discours sur le fait qu'ils allaient être abandonnés dans un tombeau glacé.

Et ils avaient raison.

Et, bien sûr, la plupart des véritables rebelles avaient été tués. Il ne se trouvait aucun traître parmi les gens qu'on avait envoyés sur la base lunaire ; en fait, avant de comprendre leur destinée, ils n'avaient qu'une très vague idée de ce qui les attendait.

« Des traîtres, répéta Guyen comme s'il savourait ce mot. En fin de compte, ils ont eu ce qu'ils méritaient. » Il était passé imperceptiblement du rôle de martyr vertueux à celui de cruel psychopathe, sans franchir aucune frontière apparente.

Des disciples de Guyen pénétrèrent alors dans la salle. Ils glissaient et tournoyaient dans un bruissement de robes grisâtres. Toute la congrégation déguenillée vint se placer devant l'estrade de la grande majesté mécanique. Holsten les voyait arriver par centaines : des hommes, des femmes, des enfants.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Nous sommes prêts, murmura Guyen. L'heure est venue.

— Votre transfert ?

— Mon ascension, mon devoir éternel, qui me permettra de guider mon peuple à jamais, dans ce monde et dans le suivant. » Il se mit à marcher avec raideur, très lentement.

Vitas et quelques membres de son équipe venaient d'apparaître, s'affairant comme des prêtres autour de la machine. Le long des murs se posta une vingtaine d'hommes et de

femmes en armure — l'équipe de sécurité. L'un d'eux devait être Karst en personne, mais c'était difficile à dire car leurs visières étaient baissées.

La vieille bande est réunie, sauf une. Holsten pensait que Lain voulait qu'il gagne du temps, mais il ne savait même pas si elle était déjà en route.

« Et eux, Guyen ? » demanda-t-il au commandant. D'un geste, il montra la congrégation rassemblée dans la salle. « Qu'est-ce qu'ils deviendront quand vous serez… transféré ? Est-ce qu'ils continueront à se multiplier jusqu'à ce que le vaisseau soit bondé ? Jusqu'au moment où il n'y aura plus rien à manger ? Que leur arrivera-t-il ?

— Je m'occuperai d'eux, promit Guyen. Je leur montrerai le chemin.

— Ce sera comme sur la colonie lunaire, répliqua sèchement Holsten. Ils vont mourir. Ils vont manger toute la nourriture. Ils vont… occuper l'arche jusqu'au moment où tout tombera en panne. Ce n'est pas un vaisseau de croisière. Le *Gil* n'est pas fait pour qu'on y *vive*. Ils font partie de la cargaison. Comme nous tous. » Il prit une profonde inspiration. « À ce moment-là, vous aurez votre avatar électronique. Vous survivrez tant que l'alimentation tiendra. Et la majeure partie du vaisseau pourra rester en bon état. La cargaison en hibernation… Mais ces gens-là, et leurs enfants, et ensuite ? Ils mourront au bout d'une génération. Vos disciples mourront de faim, et à cause des pannes, du froid, du manque d'air et de tout ce qui pourra arriver parce que nous sommes *dans l'espace*, merde ! » Il était lui-même choqué par la véhémence de sa tirade, et se demandait : *Est-ce que je m'intéresse vraiment au sort de ces cinglés ?* Apparemment, oui.

« Je veillerai sur eux ! » La voix de Guyen tonna dans la salle, diffusée par les haut-parleurs. « Je suis le dernier berger de l'espèce humaine. »

Holsten avait pensé que ses paroles déclencheraient une réaction de peur et de doute dans la congrégation, mais les adeptes paraissaient terriblement calmes, prêts à accepter tout ce que disait Guyen, écoutant à peine les reproches portés contre lui. En fait, pour toute réaction, il vit deux grands disciples poser les mains sur les épaules du commandant, visiblement pour l'écarter. Holsten devait employer d'autres munitions, se montrer plus perfide.

« Encore une chose ! » s'écria-t-il au moment où Guyen arrivait en haut des marches de l'estrade. « Vous saviez que Karst et Vitas avaient comploté dans votre dos avec Lain ? »

Le silence de mort qui s'ensuivit fut gâché par la voix de Karst, assourdie par son casque. « Oh, espèce de petit salaud ! »

Guyen s'était immobilisé — comme tous les occupants de la salle. Holsten croisa fugitivement le regard de Vitas, qui observait tranquillement la scène d'un air perplexe, comme si elle ne parvenait pas à sentir le changement d'attitude qui parcourait la foule. L'équipe de Karst commençait à se regrouper. Les membres de la sécurité tenaient tous des armes et les pointaient maintenant vers les fidèles.

Ai-je vraiment pris la décision la plus raisonnable, vu les circonstances ?

« Je ne vous crois pas. » La voix artificielle de Guyen était enrouée. Même s'il demeurait incrédule, elle exprimait un doute électronique. À l'évidence, la paranoïa du commandant s'étendait dans toutes les directions.

« Quand vos idiots m'ont enlevé, je revenais d'une réunion, avec Lain, *elle* et *lui*. » Il pointa le doigt vers ceux qu'il accusait.

« Fermez-la, Mason, ou je vous fais exploser la tête ! » beugla Karst, sans chercher le moins du monde à clamer son innocence. La majorité des disciples portaient des armes, même si ce n'était que des couteaux, des gourdins et des lances artisanales. Ils étaient beaucoup plus nombreux que les gardes de la sécurité et se tenaient tout près d'eux.

« Vous allez tous retourner en hibernation, gronda Guyen. Vous, Vitas, et l'ensemble de vos équipes !

— Pas question, merde ! cria Karst. Et ensuite ? Vous croyez peut-être que je vous fais confiance ?

— Je deviendrai *le vaisseau* ! hurla carrément Guyen. Je serai *tout-puissant*. J'aurai droit de vie et de mort sur l'ensemble du genre humain. Vous imaginez qu'il vous suffit de rester éveillés pour échapper à ma colère, si vous me défiez ? Obéissez tout de suite et je me montrerai magnanime.

— Commandant… », dit Vitas. Holsten fit de son mieux pour lire sur ses lèvres malgré le brouhaha qui montait de l'assemblée.

« Vous aussi, traître ! » Guyen pointa vers elle un doigt sec comme une brindille.

À cet instant, Karst ou un de ses hommes — Holsten ne vit pas qui — tenta de lever son arme en direction de Guyen et la bagarre se déclencha. Quelques coups de feu éclatèrent. Les balles ricochèrent contre le plafond en projetant des jets d'étincelles, d'autres atteignirent le public et l'affaire dégénéra presque aussitôt en mêlée — la foule fervente mais mal entraînée contre les quelques gardes de Karst.

C'est l'instant que choisit Lain pour intervenir.

Un groupe d'acolytes en robe jaillit de la multitude pour se précipiter vers Guyen. Holsten lui-même pensa sur le moment qu'il s'agissait de fanatiques cherchant à protéger leur chef, à former autour de lui un bouclier humain. Il comprit son erreur quand il vit la meneuse brandir une arme bizarre et rabattre son capuchon.

Un instant plus tard, Lain pressait une sorte de pistolet à clous contre la tempe de Guyen et hurlait pour attirer l'attention de la foule.

Une vingtaine de personnes avaient déjà été blessées ou tuées — deux des hommes de Karst et quelques adeptes malchanceux de l'Église de Guyen. Lain n'obtint jamais le silence qu'elle réclamait : dans la salle s'élevaient des sanglots, des appels à l'aide, les lamentations de quelqu'un qui évoquait le chagrin et la perte d'un être cher. Cependant, la majeure partie des fidèles s'était figée sur place en voyant que son prophète risquait d'être tué à l'instant où il allait atteindre à la transcendance.

« Attention ! » cria Lain, aussi fort qu'elle le pouvait. Sa voix n'était pas entraînée aux déclamations publiques ni aux débats sur l'hérésie, mais elle fit de son mieux. « Personne ne va nulle part, et ça concerne aussi cette saleté d'ordinateur.

— Karst… » Cette fois, c'était Guyen qui s'exprimait bien que ses lèvres demeurent scellées. Holsten tourna la tête vers l'équipe de sécurité, regroupée dans un coin autour de son chef. Si ce dernier répondit, ce fut trop faiblement pour qu'on puisse l'entendre, mais il était clair que le commandant n'obtiendrait aucune aide de ce côté. Plus maintenant.

« Vitas, ordonna Lain, déconnectez cette saloperie. Ensuite, nous pourrons faire le point sur cette situation merdique.

— Hmm. » La scientifique en chef pencha la tête de côté. « Alors, vous avez finalement

un plan, ingénieure en chef ? » C'était une question bizarre, venant de la part de quelqu'un qui ne papotait jamais. Holsten constata que Lain fronçait les sourcils.

Bien sûr. Vitas *voulait* que le téléchargement se fasse. Elle souhaitait voir ce qui se passerait.

« Lain ! s'écria Holsten. C'est commencé ! Il est déjà en train de se télécharger ! » C'était une longue opération, mais Guyen était resté branché tout le temps. Il avait probablement transféré son cerveau dans la mémoire du *Gil* pendant des années. Petit à petit.

Lain comprit au même instant et appuya sur la détente de son arme.

Vitas fit une curieuse mine : elle exprima une véritable stupeur, et en même temps une sorte d'intérêt lascif, comme si cette nouvelle circonstance pouvait lui fournir des données intéressantes à étudier. Bien entendu, le visage de Guyen et le reste de sa tête badigeonnèrent de rouge le caisson de téléchargement.

Une énorme plainte se fit entendre dans la salle, se déforma, bredouilla, se changea en grésillement, puis s'éleva de nouveau, par à-coups, pour devenir enfin une voix.

« Moi ! » hurla Guyen, alors même que son corps s'effondrait dans un amas de tubes et de câbles. « Moi ! Moi ! Moi ! »

Les lumières s'éteignirent, se rallumèrent, vacillèrent. Des écrans s'illuminèrent soudain dans la pièce, affichant un vomissement de couleurs vives, des fragments de visage humain, et la voix se mit à bégayer : « Moi ! Moi ! C'est à moi ! Obéissez ! » Guyen semblait réduit aux pulsions basiques qui l'avaient toujours motivé.

« Rapport des dommages ! » Toute l'équipe de Lain se tenait maintenant sur l'estrade et accédait au *Gil* grâce aux nombreux appareils installés là. « Karst, espèce de bon à rien, reprenez la situation en main ! »

Le chef de la sécurité pointa son arme vers le plafond et tira une rafale. Le fracas fit taire toutes les voix humaines mais ne parvint pas à étouffer l'horrible glossolalie des haut-parleurs. Sur les écrans, quelque chose tentait de recréer la tête de Guyen, de prouver son ascension aux vrais croyants ; malgré plusieurs tentatives, l'image resta incomplète, déformée.Holsten songea que cela ressemblait parfois davantage au visage de Kern.

Il monta les marches de l'estrade en titubant pour rejoindre Lain. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est dans le système, mais… c'est encore une copie fragmentaire, comme celles de ses essais précédents. Seulement, elle est plus… il y en a davantage. J'essaie de l'isoler, mais elle résiste. Elles me résistent toutes. On dirait qu'il s'est ensemencé dans ce putain d'ordinateur, qu'il les a envoyées en avant pour lui préparer le terrain. Je…

— Vous ne pourrez pas m'arrêter ! » gronda le Guyen virtuel, réussissant à faire une phrase complète pour la première fois. « Je ! Moi ! Je suis ! Éternel ! Je ! Je suis !

— Qu'est-ce que…, commença Holsten, mais Lain lui fit signe de se taire.

— Ferme-la, tu veux bien ? Il essaie de prendre le contrôle des équipements de vie. »

L'équipe de Karst expulsait les disciples de Guyen, visiblement beaucoup moins enthousiasmés que prévu par l'ascension partielle de leur chef.

« Vitas, vous voulez bien *nous aider* ? »

La scientifique en chef s'était contentée jusqu'à présent de regarder les écrans, mais elle prit enfin une décision. « Je suis d'accord, c'est allé trop loin. » Comme s'il s'agissait

simplement d'une expérience ratée qui avait duré trop longtemps.

« Qu'est-ce que je peux… »

D'un geste, Lain fit taire Holsten. Ensuite, ayant suffisamment confiance dans son équipe pour s'écarter un moment des consoles, elle lui murmura : « Tu as fait ce qu'il fallait. Tu t'es bien débrouillé. Maintenant, ce n'est plus de ta compétence, mon petit vieux. Va aider Karst, si tu veux. Il vaut mieux espérer que nous pourrons contenir Guyen-le-virus-de-merde avant qu'il ne fasse trop de… »

Tout le vaisseau se mit à vibrer et Lain devint blême.

« Merde ! Va-t'en, Holsten. Fais bien attention. »

Une petite conversation entre deux habitants de la même coquille d'œuf.

5.8

Le héros conquérant

Fabian arrive aux portes de Grand-Nid avec une armée.

Légalement, ce n'est pas son armée. Sept-Arbres n'est pas désespérée au point de placer une telle force sous le commandement officiel d'un mâle. Les troupes sont en principe sous le contrôle de Viola, une des plus puissantes matriarches, qui est aussi la porte-parole de sa cité. Fabian pensait avoir plus de difficulté à supporter cet arrangement.

Heureusement, Viola est calme, intelligente et voit les choses à long terme. Elle ne cherche pas à lui dire comment accomplir sa tâche. Elle lui donne les grandes lignes de la stratégie, posant sur la table une compréhension du conflit et de la nature des arachnides qui dépasse de loin celle de Fabian. Il se charge de la tactique, manœuvre une armée de milliers de fourmis comme un maestro grâce à l'architecture chimique qu'il a conçue, souple et adaptable. Tous deux travaillent ensemble d'une manière étonnamment efficace.

Une autre raison le satisfait de ne pas disposer de l'autorité suprême : ce n'est pas lui non plus qui porte la responsabilité suprême. Pour en arriver là, Sept-Arbres et ses alliés ont dû commettre des massacres qui troublent Fabian à chaque fois qu'il y repense. En plus des innombrables fourmis, des centaines d'araignées ont péri dans les combats ; certaines ont été tuées délibérément, d'autres en raison des circonstances. Aveuglé par la conviction que les chefs sont nécessairement des femelles, Grand-Nid a tenté de renverser le cours de la guerre en se débarrassant des matriarches de Sept-Arbres. Ainsi, Fabian a pu éviter les assassins en plusieurs occasions, alors que Viola a perdu deux pattes et occis en personne trois des tueuses envoyées pour l'éliminer. Quel que soit le camp auquel elles appartiennent, les araignées ont découvert sur elles-mêmes une terrible vérité : elles ne tuent pas à la légère, mais n'hésitent pas à le faire si on leur donne un bon motif.

Et maintenant, Fabian et Viola se trouvent devant Grand-Nid. Leur armée fait face à une horde de fourmis tirées des colonies de la grande cité, dont la plupart ne sont même pas entraînées au combat, mais qui sont prêtes à lutter contre les insectes ennemis.

Devant eux, la principale mégapole arachnéenne semble bien fragile. Un simple assemblage de soie que le vent pourrait emporter. Fabian y a vécu pendant la majeure partie de son existence. Des centaines de milliers d'araignées s'accroupissent actuellement dans leurs maisons claniques, sous la canopée, sur les troncs et les branches, attendant de voir ce qui va se passer. Il n'y a presque pas eu d'évacuation et Fabian a entendu dire que le Temple avait fait tout son possible pour éviter les départs.

Viola a envoyé un messager mâle porter une liste d'exigences aux clans de Grand-Nid. Fabian ne l'envie pas. Quand il s'en est plaint, Viola lui a rétorqué d'un air sombre que, s'il souhaitait réellement l'égalité des droits pour les deux sexes, ses compagnons mâles devaient prendre les mêmes risques.

Fabian ne peut qu'imaginer le débat qui se déroule maintenant dans la cité. Portia et les prêtresses doivent pousser à la résistance. Elles croient peut-être que la Messagère va les sauver, comme Elle est intervenue jadis en faveur de Son peuple dans la grande guerre contre les fourmis. Les fréquences radio du Temple sont certainement saturées de prières et d'appels. Si la Messagère a le pouvoir d'aider ses fidèles, alors qu'attend-Elle ?

La radio… ? Fabian s'égare un instant dans une rêverie scientifique où chaque fourmi guerrière serait équipée d'un récepteur radio et pourrait réécrire sa propre architecture chimique en fonction des signaux qu'on lui enverrait sur la toile invisible. *Une colonie de fourmis que l'on serait capable d'orchestrer à la vitesse de la pensée… ?* Cette idée le fait frissonner. *Que ne pourrions-nous faire ?*

Cette pensée le trouble, le ronge ; il ne cesse de se dire qu'il y a déjà réfléchi auparavant. Et soudain il se rend compte que le grand projet de la Messagère que Portia et sa secte veulent réaliser — qui est la cause indirecte de cette guerre — pourrait bien être quelque chose de ce genre. Pas d'insectes, pas d'agents chimiques, mais un réseau de cuivre capable de transporter des impulsions de la même manière que la radio, comme le font individuellement les fourmis dans une colonie. *N'y aurait-il pas des déclencheurs, des embranchements, des portes logiques… ?* Il lui semble qu'un tel système serait extrêmement rapide, même s'il lui manquait la souplesse et la complexité d'une fourmilière travaillant à son maximum d'efficacité.

Viola l'interroge : *Tu connais Portia. Tu penses qu'elle va accepter ?* Ils attendent la réponse depuis si longtemps que le soleil commence à redescendre vers l'horizon. Leur ultimatum expire à la tombée du jour car les fourmis peuvent très bien se battre durant la nuit.

Pas si elle dirige toujours la cité. En cas de besoin, les troupes de Sept-Arbres pénétreront dans Grand-Nid, et Fabian a très peur de perdre le contrôle de la situation si une bataille a lieu dans les dédales de l'agglomération. Certains détachements de son armée risquent de se trouver isolés ; incapables de recevoir des ordres, les fourmis se contenteraient de suivre les dernières consignes. Les pertes pourraient être affreusement élevées parmi la population, dont le seul crime est d'habiter ici. Fabian a presque envie de faire demi-tour.

Pourtant, Viola lui a expliqué patiemment la situation. L'influence de Grand-Nid a été réduite aux limites de la ville, mais celle-ci doit quand même reconnaître sa défaite. Il y a dans le monde des dizaines de cités dominées par le Temple. Elles doivent comprendre la leçon.

Fabian connaît déjà l'issue de plusieurs autres batailles. Des agglomérations entières ont été incendiées — volontairement ou non, le feu est très vorace et les constructions des araignées sont particulièrement inflammables. Des massacres ont été commis par les deux camps. Des fourmilières laissées à elles-mêmes ont retrouvé leur nature primitive et sauvage.

Pour les croisés, Grand-Nid constitue le symbole de la résistance. Si la cité capitule, la raison pourra peut-être l'emporter sur le chaos.

Elles devront la tuer elles-mêmes, déclare Viola.

Il faut un instant à Fabian pour comprendre de qui elle parle : *Portia*. Il ne peut s'empêcher de penser à la prêtresse sans être tourmenté par la culpabilité. Portia est responsable de cette guerre, autant que n'importe quelle autre araignée, mais il songe avec amertume qu'elle a fait tout cela pour des motifs qu'elle considère comme justifiés. Elle a

mis toute sa ville en danger parce qu'elle est *croyante*. Il éprouve toujours du respect pour elle, ainsi que la curieuse fascination qui affecte les mâles devant une femelle pour laquelle ils voudraient danser et offrir leur vie. C'est un sentiment profond et honteux mais il pousse les mâles, depuis des millions d'années, à prendre de grands risques pour perpétuer l'espèce.

Fabian aimerait que la situation soit différente. Néanmoins, de là où il est arrivé maintenant, il ne peut plus envisager aucun moyen de se réconcilier avec Portia.

Il est temps de préparer ton avant-garde. Viola sait qu'il a déjà envoyé des éclaireurs pour reconnaître le terrain, déterminer les effectifs de l'ennemi et les capacités de ses propres troupes ; qu'il a procédé au conditionnement des fourmis pour l'attaque initiale — et pourra le modifier si la guerre se prolonge. Ses techniques révolutionnaires lui ont permis de remporter des batailles contre des forces bien supérieures aux siennes. Il va maintenant lancer son armée contre des troupes inférieures en nombre et en qualité.

Fabian libère l'odeur. Il a affiné sa méthode. Au lieu d'envoyer les phéromones dans l'air, il utilise une horde de Paussidés pour porter ses instructions dans toute l'armée. Ces coléoptères, étonnamment intelligents, ont conscience d'acheter leur survie en offrant ce service et en démontrant leur utilité.

À cet instant, un des guetteurs de Viola lance un signal brillant et leur transmet un message clair avec ses palpes.

Un groupe d'une vingtaine d'individus vient de sortir de Grand-Nid. Il est guidé par le parlementaire que Viola a envoyé dans la ville.

Fabian sent ses pattes chanceler un peu. Grand-Nid désire négocier.

La majorité des déléguées ennemies lui est inconnue. Les femelles qui dirigent maintenant la cité ne lui sont certainement pas familières. Il identifie toutefois une poignée d'entre elles, des matriarches appartenant à la communauté de Portia ou au Temple. Elles sont entravées par des fils de soie et entraînées par leurs anciennes adversaires politiques. En fait, elles sont livrées à l'ennemi.

La nouvelle se répand très vite. Le gouvernement de Grand-Nid a été renversé. Il y a eu des combats dans la ville, entre araignées, jusqu'au plus haut niveau. La congrégation du Temple a été abattue. Quelques prêtresses se cachent, protégées par celles qui croient encore à la sainteté du message. Certaines ont sans doute fui. Les autres sont amenées ici, sous bonne garde, en gage de bonne volonté.

Aucune nouvelle de Portia. Fabian l'imagine seule et en fuite. Elle est assez ingénieuse pour survivre et, désormais, sans l'infrastructure du temple de Grand-Nid, elle ne représente plus une menace pour la paix du monde. Il ne fait aucun doute qu'elle sera pourchassée par Viola et les autres, ou par ses anciennes disciples de Grand-Nid, mais il souhaite qu'elle puisse leur échapper. Il espère que Portia aura l'occasion de se réfugier quelque part et d'accomplir de bonnes choses.

On entame ensuite des pourparlers de paix. Le camp vainqueur veut exécuter des sanctions, mais un accord n'est pas impossible. La nouvelle clique dirigeante de Grand-Nid se trouve dans une position délicate et oscille entre bravade et consentement. Viola connaît bien ce jeu-là et le fait durer. En voyant la femelle de Sept-Arbres s'impliquer dans les négociations, Fabian comprend à quel point elle a souhaité, elle aussi, éviter une issue tragique et impensable.

Ce n’est pas la fin du conflit doctrinal, mais c’est le début de la fin. La soumission et la conversion de Grand-Nid représentent à la fois un événement catalyseur et un exemple pour l’avenir. Des combats se poursuivent dans diverses régions du monde, mais ceux qui croient encore à l’importance primordiale du message de la Déesse perdent la partie.

Cela ne signifie pas que personne ne parle plus à la Messagère, bien entendu, mais les araignées ne l’écoutent plus avec une vénération absolue comme le faisaient Portia et ses compagnes. Le projet divin est encore d’actualité, mais on n’y apporte plus la même ferveur fanatique. Il y aura toujours des scientifiques désireuses de relever le défi, qui continueront de s’adresser à la Messagère en termes prudents et respectueux, qui s’efforceront d’adapter son langage complexe à la technologie des aranéides. Ironie de la situation, un regard profane sur les instructions permet maintenant d’accomplir des progrès que les fidèles n’auraient jamais connus avec une approche plus doctrinale.

Peu après la capitulation de Grand-Nid, Fabian se trouve accroupi devant les matriarches de Sept-Arbres. L’assemblée ressemble beaucoup à celle qu’il a dû convaincre pendant le conflit. Ayant confirmé son statut d’héroïne de guerre, Viola occupe une position prééminente. Toutes les femelles se souviennent de l’accord qu’elles ont signé lorsqu’elles se trouvaient dans l’adversité. Fabian attend depuis longtemps cet instant où les dominantes vont vouloir revenir sur la parole donnée.

A-t-il des alliées ? Peut-être. Bianca est présente. Elle est l’une des matriarches les moins puissantes, mais elle fait quand même partie de l’assemblée dirigeante, et ses propres recherches scientifiques la rapprochent de lui.

Les femelles prennent place en traînant les pattes ; des murmures parcourent la toile. Viola les rappelle à l’ordre.

Il est évident que Sept-Arbres et ses alliés doivent beaucoup à tes découvertes, admet-elle. *Nos propres chimistes envisagent déjà tous les aspects de la vie quotidienne qui pourraient être améliorés grâce à ton architecture chimique.*

Je n’ai jamais souhaité en faire un instrument de violence, assure calmement Fabian. *Et il est vrai que les possibilités sont infinies*.

Peut-être accepteras-tu de partager tes projets avec nous ?

Toutes ses auditrices se taisent, attendant son premier faux pas.

Je dirige mon propre clan, répond-il, pour leur rappeler tout de suite une de leurs principales concessions. Il sent un frisson de gêne et de contrariété passer sur l’assemblée, mais les femelles retrouvent rapidement une contenance. *Mes confrères partagent mon Savoir. Comme tu l’as dit, il est possible d’améliorer beaucoup de choses. D’ailleurs, j’ai déjà commencé*.

Il se souvient que Bianca l’avait traité de « dangereux petit monstre » dans la prison de Grand-Nid. Maintenant, elles le considèrent toutes ainsi. Plus encore, elles le craignent, et c’est peut-être la première fois que des femelles ont peur d’un mâle dans ce monde. Elles doivent se demander si une armée pourrait venir les attaquer à l’appel de Fabian, conditionnée par sa nouvelle invention.

Mais ce n’est pas son intention. Si elles se sentent trop menacées, elles risquent de le tuer sur-le-champ, ainsi que tous ses compagnons, malgré le prix que cela coûterait à leur

postérité. Il doit rapidement faire des propositions. *Mon clan vous aidera à faire de Sept-Arbres la plus prestigieuse cité que le monde ait jamais connue. À long terme, ma découverte se répandra partout, mais la ville qui l'utilisera pour la première fois restera toujours sa vraie mère et n'aura jamais à craindre les armées de celles qui n'en disposeront pas.*

Une multitude de chuchotements vibrent sur le bord de la toile. Les regards sévères et calculateurs des femelles scrutent Fabian, simple casse-croûte posé devant elles. Il voit que beaucoup aimeraient le remettre à sa place, dénoncer l'accord qu'elles ont passé quand elles n'avaient pas le choix. Elles le feraient sans doute en se parant des meilleures intentions, s'appuyant sur la conviction immémoriale que des affaires aussi importantes ne doivent pas être confiées à un mâle. Des douzaines de pensées contradictoires tourmentent probablement les esprits qui entourent Fabian et qui cherchent à justifier le reniement de leur promesse. Elles lui offriront le même marché que Portia : *Laisse-nous te nourrir, te récompenser et te protéger ; que pourrais-tu vouloir d'autre ?*

Je préférerais que cette cité soit Sept-Arbres, tapote Fabian sur la toile. Il se recroqueville un peu en attendant les réactions à ces propos.

D'un petit geste des palpes, Viola lui fait signe de continuer.

Je ne peux pas vous obliger à tenir parole, dit-il simplement. *Je vous ai demandé davantage que la Messagère Elle-même. Je vous ai demandé d'accorder, à moi et à ceux de mon sexe, toutes les libertés dont vous disposez vous-mêmes. Ce n'est pas une requête insignifiante. La promesse ne sera pas facile à tenir. Dans de nombreuses générations, il restera encore des femelles qui regretteront cette réforme, et des endroits où le sexe déterminera qui l'on peut tuer impunément.* Ces concepts eux-mêmes se révèlent difficiles à exprimer ; le genre est une catégorie grammaticale omniprésente dans leur langue et Fabian doit employer de longues circonlocutions pour expliquer sa pensée. *Voilà tout ce que je peux dire : la ville qui nous offrira ces droits fondamentaux obtiendra mon aide et celle de mes confrères. Elle pourra bénéficier de tous les avantages de ma découverte. Si Sept-Arbres refuse de nous accorder ces droits, une autre cité plus désespérée le fera peut-être. Vous pouvez me tuer maintenant, mais certains de mes collègues sont déjà hors de la ville et portent mon Savoir. Nous irons là où nous recevrons le meilleur accueil. J'aimerais que ce soit votre cité.*

Il s'ensuit un débat orageux pour décider de son sort. Fabian apprendra plus tard que la décision a été prise à une courte majorité. À ce moment-là, Sept-Arbres a failli connaître un véritable schisme. Des matriarches respectées en sont presque venues aux chélicères comme de jeunes excitées. Finalement, les intérêts mesquins l'emportèrent sur la tradition outragée — mais de justesse.

Fabian lui-même ne vit pas assez longtemps pour voir le monde qu'il avait souhaité. Deux ans après la reddition de Grand-Nid, on retrouve son cadavre dans son laboratoire, simple carapace vidée de son hémolymphe jusqu'à la dernière goutte. Beaucoup attribuent la responsabilité de ce meurtre à des traditionalistes rancunières. D'autres prétendent qu'il a été victime de quelques fanatiques du Temple venues d'une ville vaincue. Toutefois, la guerre est terminée à cette époque et les araignées ne sont pas connues pour exercer une vengeance gratuite. Leur nature les pousse à se montrer pragmatiques et constructives, même dans la défaite.

Certains pensent qu'il a été tué par Portia, qui a acquis depuis lors une curieuse

réputation — on en parle beaucoup, mais personne ne la voit jamais et tout le monde ignore ce qu'elle est devenue.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle architecture chimique de Fabian ne peut plus être renfermée dans sa boîte. Sa communauté considérable, qui n'est pas uniquement composée de mâles, s'est répandue bien au-delà de Sept-Arbres. Son Savoir est soigneusement protégé, mais ses avantages représentent une valeur d'échange et sont largement exportés. Une révolution technologique se propage sur l'ensemble du globe.

Elle a déjà touché ceux qui s'adressent à la Messagère. Le génie de Fabian ne s'applique encore que très peu aux affaires divines, mais nombre d'esprits curieux partagent le rêve qu'il a eu pendant la guerre : que sa nouvelle architecture pourrait, d'une certaine manière, correspondre à ce que la Déesse veut leur faire construire.

Et plus haut, en orbite dans l'espace glacé, attend l'entité composite constituée d'Avrana Kern et de la Sentinelle, avec son système informatique et le masque d'Eliza qu'il revêt à l'occasion. Elle souhaite ardemment communiquer avec sa création. Elle a enseigné un langage commun à ses « singes » — car elle les appelle ainsi. Il s'agissait à l'origine d'un Impérial C simplifié, mais les singes l'ont détourné pour en faire un ensemble de concepts mystérieux. Elle comprend qu'en ouvrant un dialogue avec les habitants de la planète verte elle a défriché une nouvelle voie dans l'histoire de l'humanité. Elle trouve dommage qu'il n'y ait pas d'autres humains — selon elle — pour participer à son triomphe. Avec le temps, elle se rend surtout compte que ses créatures semblent posséder un cadre de référence très différent du sien. Bien qu'elle puisse utiliser un langage commun avec ses singes, ceux-ci ne partagent visiblement pas les mêmes concepts.

Elle s'inquiète de plus en plus à leur sujet. Elle ne pensait pas que des primates auraient autant de mal à suivre ses directives.

Elle sait bien que, si elle cherchait à les influencer directement, si elle forçait leur culture naissante à exécuter ses désirs, cela irait à l'encontre des préceptes de la mission Brin, qui prévoyait de les encourager en douceur et de toujours les laisser venir à elle. Cependant, elle ne peut plus attendre. Elle s'est tenue à l'écart pendant trop longtemps. En outre, les réserves d'énergie de la Sentinelle ont diminué pendant son long sommeil et ont été presque épuisées par ses épreuves de force avec le *Gilgamesh*, ses drones et ses navettes. Les cellules solaires se rechargent lentement, mais le manque d'énergie a déjà fait son œuvre : n'étant plus alimentées correctement, les installations d'autoréparation ont accumulé un retard colossal et parviennent tout juste à assurer le fonctionnement des équipements de vie.

Malheureusement, elle est de plus en plus consciente de se considérer elle-même comme un système informatique principal plutôt que comme un être vivant. Il n'existe plus de limite précise entre elle et la machine. Aucune partie d'Avrana Kern n'est suffisamment viable pour fonctionner de manière autonome. Eliza, son simulacre téléchargé et la coquille desséchée de son cerveau biologique sont désormais inséparables.

Elle a essayé de transmettre aux singes les plans d'un atelier automatisé auquel elle pourrait ensuite ordonner de construire des choses sur la planète. Cela lui permettrait de se transférer elle-même, une donnée après l'autre, dans le puits gravitationnel. Elle serait enfin

capable de rencontrer les membres de son petit peuple arboricole, et surtout de communiquer correctement avec eux. Elle les regarderait droit dans les yeux et expliquerait ce qu'elle voulait.

Les progrès des singes sont affreusement lents et, parmi tant d'autres choses, Avrana Kern manque de temps. Elle ne comprend pas pourquoi la technologie qu'ils ont développée sur cette planète est si différente de celle de la Terre. Ils possèdent des radios, mais ne semblent même pas avoir inventé la roue. Ils sont lents à saisir la plupart des tâches qu'elle leur demande. De son côté, elle a beaucoup de mal à comprendre ce qu'ils lui disent. Leur langage technique est un livre fermé.

Et c'est vraiment contrariant, parce qu'elle doit les préparer. Elle doit les avertir.

Ses créatures sont en danger.

Le *Gilgamesh* revient.

6

Zénith/Nadir

6.1

L'envol du ballon

Portia regarde les artistes.

Elle est agitée, nerveuse — pas à cause de l'œuvre d'art, mais parce qu'elle doit accomplir une tâche importante qui occupe tout son esprit. Elle a toujours eu du mal à supporter la sculpture narrative. Malheureusement, ce spectacle est donné en son honneur.

Pas pour elle seule, bien sûr. Les douze membres de l'équipe sont ici, acclamés par le public. Portia n'est même pas responsable de l'expédition. Cependant, son rôle comporte le plus grand risque. C'est son nom que l'on scande à Sept-Arbres, dans le quartier de Grand-Nid.

Elle essaie d'ignorer la tension et de se concentrer sur le spectacle. Trois habiles artistes mâles racontent l'histoire du martyr Fabian, le grand scientifique qui a lutté contre la ségrégation sexuelle. Ils ont tissé un récit tridimensionnel à partir d'une simple toile sommaire. Leurs fils s'entrecroisent, se nouent, se mêlent dans une sculpture de soie cinétique dont les formes changent sans cesse, évoquant des scènes de la vie du célèbre précurseur et finalement son assassinat. Chaque tableau est bâti sur la trame du précédent, si bien que l'œuvre éphémère et délicate grandit, s'épanouit et forme une narration visuelle qui évolue constamment.

Portia se sent un peu honteuse d'être ennuyée par le spectacle. Elle ne possède pas une tournure d'esprit assez poétique pour apprécier cette forme d'art — elle ne trouve pas dans son Savoir les indices ou les mèmes nécessaires pour suivre l'histoire. C'est une créature pragmatique, qui aime les plaisirs simples et naturels. Elle pratique la chasse, la lutte, l'escalade, la copulation ; des activités traditionnelles et peut-être un peu démodées. Portia préfère penser qu'elles sont intemporelles.

Bien sûr, elle pourrait se rendre à la bibliothèque publique pour obtenir un Savoir qui lui permettrait aussitôt d'apprécier pleinement cet art, mais que perdrait-elle dans cet échange ? Une aptitude ou une connaissance moins bien considérée serait effacée de son esprit, dont la capacité est limitée. Comme beaucoup de ses semblables, elle a appris à se satisfaire de sa personnalité et déteste la modifier si ce n'est pas absolument nécessaire.

Elle demeure immobile aussi longtemps qu'elle le peut, à contempler poliment la sculpture de plus en plus complexe, à sentir les tremblements et les mouvements appréciateurs de la foule, tout en sachant qu'elle est incapable de partager cette admiration. Finalement, ne supportant plus de rester parmi la multitude rassemblée sous cette grande voile tendue, elle s'éclipse aussi discrètement que possible. C'est sa nuit, après tout. Personne ne l'empêchera d'en profiter.

Une fois sortie, elle se retrouve au centre du vaste quartier scientifique de Sept-Arbres et elle éprouve une brusque envie de prendre de la hauteur et de respirer un air plus pur. Elle se

met à grimper, empruntant des fils et des branches, jusqu'à ce qu'elle aperçoive enfin le ciel obscur parsemé de petits points lumineux. Grâce à son Savoir et à ses études, elle sait que les étoiles se situent tellement loin que la notion même de distance perd tout son sens. Elle se souvient des nuits passées dans les régions sauvages — il en existe encore, malgré l'extension des agglomérations arachnéennes et de leurs dépendances. Loin de la lueur constante émise par l'éclairage bioluminescent des villes, les étoiles semblent si nettes et si proches qu'on a l'impression de pouvoir les toucher.

Mais ici, elle peut à peine les voir. Tout l'environnement baigne dans des centaines de nuances de vert, de bleu et d'ultraviolet. Portia, que ses travaux placent pourtant à la pointe de la recherche scientifique, éprouve la curieuse sensation que la vie la dépasse et la laisse en arrière.

Elle possède des Savoirs qui appartenaient jadis à ses lointaines ancêtres chasseresses, dont l'existence était une lutte de tous les instants : elles devaient peiner pour se nourrir et subvenir aux besoins de leur progéniture, combattre d'anciens ennemis dont les espèces sont maintenant domestiquées, éteintes ou repoussées dans les régions les plus sauvages de la planète. En jetant un regard sur les souvenirs simplifiés, ou même romanesques, de cette époque fondatrice, Portia — cettePortia — aspire dorénavant à une vie moins compliquée.

Elle perçoit une vibration plus bas et voit quelqu'un grimper vers elle. C'est Fabian — *son* Fabian, un des nombreux mâles qui ont reçu le nom du grand libérateur. C'est l'un des deux mâles de l'équipe, et son assistant personnel — choisi en raison de sa vivacité d'esprit et de ses qualités physiques.

C'est impressionnant, n'est-ce pas ?

Il a le chic pour trouver les paroles justes ; et peu importe qu'il parle du spectacle qui se joue en bas ou du vaste enchevêtrement illuminé de la ville. Demain, l'histoire sera en marche.

Fabian danse alors pour elle car il sent qu'elle est malheureuse ; un peu de flatterie et d'attention cette nuit aiderontPortia à envisager plus sereinement la journée qui arrive. Loin de la foule, il exécute pour elle une antique parade de séduction, à laquelle elle répond. La monogamie — ou plutôt la mono*andrie* — n'est pas un concept très familier aux araignées, mais certains couples peuvent se former avec le temps. Fabian ne danse que pour Portia et elle repousse les avances des autres mâles.

Comme toujours, quand il atteint le summum de sa prestation et dépose devant elle son offrande, elle sent remonter cette envie profondément refoulée d'achever leur relation sexuelle par un festin fatal. Mais ce sentiment fait simplement partie de l'expérience, ajoutant un peu de piquant et de spontanéité avant d'être rapidement réprimé par sa personnalité plus civilisée. À l'époque actuelle, de tels meurtres sont très rares.

Plus bas, le spectacle atteint également son apogée. Par la suite, les artistes démantèleront leur œuvre et consommeront leur soie. Comme tant d'autres choses, l'art est éphémère.

Ailleurs, Bianca procède aux derniers préparatifs dans le centre du savoir et de la recherche ; l'endroit est aussi le temple de Grand-Nid pour les paroissiens de moins en moins nombreux qui ont encore besoin de lier leur vie à une entité inconnue. Bianca n'est

pas membre de l'équipe de Portia, mais elle porte un intérêt maternel à l'expédition de demain car elle a conçu la majeure partie des opérations. Ses véritables intentions ne sont pas pernicieuses, comme d'aucuns le suspectent, mais son cerveau brillant, hors du commun, fait d'elle une visionnaire.

Bianca est un esprit universel, dans le sens où elle est capable d'absorber beaucoup plus de Savoirs qu'une araignée ordinaire. Contrairement à Portia, elle modifie régulièrement ses aptitudes. Pour elle, c'est sa capacité et son désir d'apprendre qui définissent sa personnalité, et non pas des facilités temporaires dans tel ou tel domaine. Actuellement, elle est experte en tant qu'opératrice radio, chimiste, astronome, mécanicienne, théologienne et mathématicienne ; son cerveau est plein à craquer de connaissances enchevêtrées.

Maintenant, tandis que ses congénères dorment depuis longtemps, elle réexamine une fois encore ses calculs et prépare un programme de vérification pour la colonie de fourmis chargée de modéliser et d'évaluer ses schémas.

Sa nouvelle technologie, alliée à son intelligence naturelle, lui fait envisager l'aventure prochaine avec un mélange de crainte et de respect. Sans éprouver un sentiment d'orgueil, elle en est cependant très proche, seule dans le centre de contrôle, récapitulant dans son esprit les différentes phases de son plan complexe.

Bianca possède une faculté rare qui lui permet d'avoir une vue d'ensemble des nombreuses générations qui ont lutté avant elle, de modeler l'histoire, et d'apprécier les contributions successives de toutes les Portia et les Bianca, et même des Fabian précédents. Chacun d'eux s'est employé à augmenter le Savoir des arachnides. Chacun a fait un pas de plus que ses aïeux sur le chemin du progrès. D'une manière très concrète, Bianca est leur enfant, le produit de leurs recherches, de leur audace, de leurs découvertes et leur sacrifice. Dans son esprit résonne la connaissance bien vivante de ces ancêtres disparus.

Elle comprend, d'une façon précise et immédiate, qu'elle se dresse sur le dos des géants qui l'ont précédée ; que son propre dos sera assez vigoureux pour supporter le poids des nombreuses générations à venir.

Le lendemain matin, Portia et son équipe se rassemblent à l'écart de la ville, dans une grande plaine agricole où s'étendent jusqu'à l'horizon des bosquets de petits arbres verruqueux, séparés par des coupe-feu et des chemins tracés par les fourmis qui travaillent dans les fermes. La météo est favorable, comme prévu : un ciel nuageux à peine traversé d'une brise légère. La date du départ a déjà été retardée à deux reprises en raison des intempéries.

Portia reste tendue, immobile. Les autres répriment leur nervosité, chacune à sa manière. Certaines araignées sont accroupies, quelques-unes trottinent, d'autres s'adonnent à la lutte ou bavardent de choses et d'autres en trépignant *staccato*. Viola, chef de l'expédition, va de l'une à l'autre, les rassure d'un bref contact, d'une caresse, d'un frémissement des palpes.

Fabian est le premier à apercevoir le Nid Céleste.

Même à cette distance, il semble singulièrement gigantesque en survolant majestueusement Sept-Arbres avant de venir flotter en silence au-dessus du quartier de Grand-Nid, telle une illusion d'optique. Pour l'instant, son énorme enveloppe argentée

mesure trois cents mètres de longueur et fait paraître minuscule la nacelle suspendue en dessous. Plus tard, ils gonfleront cette enveloppe jusqu'au double de sa taille actuelle pour lui donner les proportions colossales que requiert le projet.

Il y a bien longtemps, même avant les premiers Savoirs, les araignées utilisaient déjà la soie pour planer. Les progrès de leur intelligence ont apporté à cet art de nombreux perfectionnements. De plus, leur synthèse chimique permet de produire tout l'hydrogène nécessaire. Grâce à une technologie fondée sur la soie et le bois, à leurs expériences dans le domaine du vol motorisé, elles ont pu fabriquer des engins extrêmement légers et capables de flotter dans les airs. Il leur a été assez facile de construire des dirigeables.

L'équipage réduit de l'appareil déroule jusqu'au sol des câbles d'une centaine de mètres. Contentes de pouvoir enfin s'activer, Portia et les autres grimpent avec agilité le long de ces fils de soie. La passation des pouvoirs entre le chef d'équipe et Viola fait l'objet d'une brève cérémonie, après quoi les techniciens descendent en rappel sur leurs propres fils et abandonnent le Nid Céleste à son nouvel équipage.

L'aérostat est un bijou d'ingénierie, assez solide pour affronter les turbulences des couches inférieures de l'atmosphère, mais capable d'atteindre une altitude encore inégalée quand son enveloppe est remplie de gaz et gonflée au maximum. Le profil aérodynamique du vaisseau est flexible et peut être rapidement modifié à l'aide de cordes tendues dans sa structure interne. L'appareil s'élève maintenant et s'adapte automatiquement à la brise qui se raffermit tandis que le nouvel équipage s'installe.

L'altitude qu'ils veulent atteindre est si distante de la surface que le terme de *hauteur* n'a plus guère de sens. Et à partir de là, un voyage encore plus lointain sera accompli par la plus aventureuse. Par Portia.

Viola s'assure que tout le monde est en place, puis rejoint Portia à l'avant de la nacelle cylindrique pour regarder, à travers une fine toile, le sol qui s'éloigne. Recevant davantage d'hydrogène, l'enveloppe de l'engin est déjà en train de se gonfler ; la proue s'effile et le Nid Céleste s'élève de plus en plus rapidement. À l'avant de la cabine se trouvent la radio et le terminal principal du cerveau de l'aérostat.

Viola glisse ses palpes dans les cavités du pupitre placé devant elle et le Nid Céleste lui précise l'état de tous ses composants. C'est un peu comme transmettre un message par radio, presque comme discuter avec un être vivant. Viola a parlé une fois à la Messagère ; elle ressent une impression comparable en communiquant avec le Nid Céleste.

De minuscules antennes frôlent et tirent les poils sensibles de ses palpes pour lui fournir des informations tactiles et odorantes. Deux membres d'équipage se tiennent prêts à donner des ordres chimiques au terminal, qui les propagera rapidement dans tout le dirigeable.

Les calculs requis pour emporter un objet de soie et d'hydrogène dans les couches supérieures de l'atmosphère constitueraient un défi pour Bianca elle-même, qui a donc conçu le vaisseau de manière à ce qu'il puisse penser tout seul : une intelligence calme, spécifique, soumise aux commandes de son équipage d'araignées. L'aérostat grouille de fourmis. Une espèce particulière, très petite — les ouvrières ne dépassent pas deux centimètres —, mais capable de recevoir un conditionnement complexe. En fait, la colonie écrit elle-même une bonne partie de son propre programme ; son architecture chimique lui permet de récupérer directement des informations sur l'état du vaisseau et d'y réagir en

permanence sans intervention de l'équipage.

Bien que les fourmis puissent aller n'importe où, leur allure serait trop lente pour coordonner les constantes métamorphoses du dirigeable. L'ingénierie génétique des araignées a pu contourner ce problème grâce à l'utilisation de cultures de tissu vivant. De même qu'on emploie depuis des générations des muscles synthétiques comme source motrice pour les capsules monorail et d'autres appareils de puissance, Bianca a développé des réseaux neuraux artificiels capables de relier des ateliers chimiques. Dans la nacelle de l'équipage, les fourmis n'ont donc pas besoin de se déplacer entre les composants très espacés de leur colonie. Il leur suffit d'envoyer des impulsions dans les nerfs du vaisseau et celles-ci sont alors traduites en instructions chimiques à l'autre terminal. Ce réseau neural — vivant, mais sans l'être vraiment — fait partie intégrante de la colonie, comme une sorte d'étrange caste hyperspécialisée. Les fourmis sont même capables de modifier sa structure compliquée, de trancher des liaisons ou d'en créer de nouvelles.

Bianca est probablement la seule araignée à se demander si la chose qu'elle a inventée — ou peut-être engendrée — pourra un jour franchir la frontière entre un simple calculateur inconscient et ce qu'elle considère comme une véritable intelligence. Elle rumine depuis un certain temps cette idée, qui risquerait sans doute d'alarmer ses collègues si elles y réfléchissaient. En fait, son projet personnel est lié en grande partie à certaines de ses réflexions dans ce domaine.

À bord du Nid Céleste, l'équipage se prépare aux conditions de l'atmosphère supérieure. La nacelle est équipée d'une double coque, une couche d'air emprisonnée entre deux toiles de soie leur fournira l'isolation nécessaire. La partie extérieure de la capsule et du ballon est tissée avec un fil brillant et argenté, un matériau organique qui réfléchit la lumière du soleil.

Le Nid Céleste les conduit vers les nuages qui saupoudrent le ciel. Deux membres d'équipage revêtent des combinaisons de soie légère et traversent le sas pour vérifier le fonctionnement des moteurs divins — appelés ainsi parce qu'ils ont été construits à partir d'un plan envoyé par la Messagère elle-même. Avant d'être décrit dans l'ancien projet de la Déesse, personne n'avait jamais considéré l'idée du mouvement rotatif. Maintenant, des champs bioélectriques font tourner des hélices métalliques qui soulèvent régulièrement le Nid Céleste.

Une partie de l'équipage approche des hublots miroitants pour contempler la cité qui rétrécit plus bas ; d'où ils se trouvent, la vaste étendue civilisée ressemble au griffonnage confus d'un enfant, avec une multitude de points reliés par des traits. Il règne une grande excitation dans la cabine.Portia est la seule qui ne partage pas l'enthousiasme général. Elle demeure sérieuse, renfermée, essayant de se concentrer sur sa propre mission. Seule dans son coin, elle tire et noue son fil en se répétant un mantra bien connu de son peuple — une ancienne et réconfortante séquence mathématique du premier Message. Portia n'est pas une croyante convaincue, mais cette tradition la calme et la rassure, tout comme elle apaisait ses ancêtres.

Dans le compartiment de proue, Viola fait signe à son opératrice radio, qui expédie aussitôt le signal que tout se passe bien. Plus bas, dans le quartier de Grand-Nid, Bianca recevra le message et enverra ensuite sa propre transmission — non pas au Nid Céleste, mais beaucoup plus loin.

Bianca veut annoncer la nouvelle à la Déesse. *Nous arrivons*.

6.2

Sale temps pour un vieil homme

À son réveil, il sentit une odeur de brûlé. Pendant un moment, allongé dans le caisson, les narines irritées par la puanteur des câbles électriques surchauffés, il se mit à songer très calmement : *hibernation et chaleur, hibernation et chaleur, c'est drôle…*

Puis il se rendit compte que ce n'était pas drôle du tout. Bien au contraire. Il se retrouvait une fois de plus dans son sarcophage, mais cette fois l'enterrement s'était transformé en crémation et il se réveillait juste au mauvais moment.

Ouvrant la bouche pour crier, il ne put que tousser à cause des fumées âcres qui remplissaient sa minuscule portion d'univers.

Au moment où il poussait le couvercle, celui-ci se souleva, accompagné par un crissement de métal torturé et les craquements des attaches en plastique qui cassaient. Il eut l'impression d'avoir soudain reçu des pouvoirs surhumains.

Holsten hurla. Il ne proféra aucun mot, n'exprima même aucune émotion particulière ; ni peur, ni triomphe, ni surprise. C'était juste un bruit puissant et vain, comme si sa bouche était réglée sur un canal radio inutilisé. Se démenant de son mieux, il passa par-dessus le rebord du caisson, mais cette fois personne n'était là pour le rattraper.

Le rude impact lui fit reprendre aussitôt ses esprits. Il se trouvait dans le dortoir de l'équipe d'experts, allongé sur le sol comme un idiot, mais un idiot endolori entouré de spectateurs. Il y avait dans la pièce plusieurs autres personnes, qui s'étaient écartées prudemment quand il avait gesticulé vers la liberté. Pendant un moment, il ne voulut même pas les regarder. C'était peut-être des mutins. Peut-être des Guyenites cinglés qui souhaitaient l'offrir en sacrifice à leur dieu, mort dans sa chair mais maintenant cybernétique. Peut-être des araignées déguisées. Sur le moment, il songea que la présence de gens autour de lui n'annonçait rien de bon.

« Docteur Holsten Mason », déclara une voix. Une voix de femme. « C'est bien votre nom ?

— Je… Oui, quoi ? » Il avait du mal à dire si la question qu'on lui posait était normale ou bizarre.

« Notez que la réponse est positive, dit un homme. Docteur Holsten Mason, relevez-vous, s'il vous plaît. Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter, mais votre caisson de stase est instable et doit être réparé. » Rien dans ses paroles ne faisait allusion au fait que cette bande de clowns avait dû arracher le couvercle de la capsule pour libérer la viande qui cuisait à l'intérieur. « Nous allons vous placer dans un autre caisson et vous remettre en état d'hibernation. Si aucun caisson n'est disponible, nous vous fournirons un logement temporaire. Nous comprenons que tout cela doit être pénible pour vous, mais nous vous garantissons que toutes les mesures sont prises pour assurer le fonctionnement normal du

vaisseau. »

Holsten leva enfin les yeux vers eux.

Ils portaient des combinaisons, ce qui constituait déjà un bon point. Il s'était presque attendu à les voir vêtus de haillons et de peaux d'animaux — une pensée particulièrement déplaisante, vu qu'une seule sorte d'animal était disponible en abondance à bord de l'arche.

Il y avait deux femmes et un homme, qui paraissaient tous étonnamment propres et soignés. Pendant un moment, il ne réussit pas à déterminer pourquoi cela l'inquiétait autant, puis il comprit ce qui clochait : s'ils étaient membres d'équipage et que le vaisseau se trouvait dans une situation d'urgence, ils auraient dû être un peu débraillés, avec une mine fatiguée ; l'homme n'aurait pas été rasé de frais. Ceux-là semblaient avoir consacré du temps à leur élégance. D'un autre côté, leurs combinaisons étaient clairement usagées — élimées, maintes fois rapiécées.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

L'homme qui avait débité son petit discours rassurant ouvrit la bouche pour répondre, mais Holsten, tout en se redressant, leva la main pour l'interrompre.

« Oui, oui, j'ai compris. Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Si vous voulez bien nous suivre, docteur Mason », déclara une des femmes.

Il recula, serrant ses petits poings pathétiques. « Non… Non, j'en ai assez d'être ballotté d'un siècle à l'autre par des bandes de crétins grotesques qui ont le crâne rempli d'idées stupides et ne veulent rien me dire. Expliquez-moi ce qui se passe, ou alors je… Je vous jure que je vais… » Et c'était bien là le problème. Que ferait-il ? Que pouvait faire le grandHolsten Mason ? Piquer une colère ridicule ici, dans l'immensité de l'espace ? Retourner dans son sarcophage sans couvercle et croiser les bras sur sa poitrine pour feindre de dormir du sommeil des morts ?

« Je vous le jure, je vais… », répéta-t-il, mais le cœur n'y était plus.

Les trois autres échangèrent quelques coups d'œil, tentant de communiquer par des grimaces et des mouvements de sourcils. Au moins n'essayaient-ils pas de l'entraîner de force. Pour l'instant. Il regarda désespérément autour de lui, cherchant quelques repères dans la salle d'hibernation des experts.

Il vit que plus de la moitié des caissons étaient ouverts. Certains restaient clos et les lumières bleues de leurs panneaux extérieurs indiquaient qu'ils fonctionnaient correctement. D'autres étaient passés au vert, ou même au jaune, comme c'était peut-être le cas pour le sien. Il approcha d'une capsule pour regarder le visage d'un homme qui devait — d'après ses souvenirs — appartenir à l'équipe de Karst. De nombreuses petites lampes clignotaient sur le panneau de contrôle et Holsten en déduisit que c'était mauvais signe.

« Oui, c'est vrai, précisa une femme en remarquant son expression. Nous avons beaucoup de travail. Il faut établir des priorités. C'est pour ça que nous avons besoin de vous.

— Écoutez… » Holsten se pencha pour lire le nom inscrit sur sa combinaison. « Ailen, je veux connaître la situation du *Gil* et… vous n'êtes pas Ailen. » Il venait de se souvenir de la véritable Ailen, qui était membre de l'équipe scientifique : une femme au visage anguleux qui n'avait pas beaucoup d'atomes crochus avec Vitas, ni avec personne d'autre.

Il recula de nouveau. « Cela fait combien de temps ? leur demanda-t-il.

— Depuis quand ? » Ils avançaient lentement vers lui, comme s'il était un animal craintif

qu'ils ne souhaitaient pas effaroucher. Ils se déployaient autour du sarcophage pour le bloquer.

« Depuis que je… Depuis que Guyen… » Mais ils n'en savaient rien. Ils ignoraient probablement qui était Guyen, à moins qu'il ne soit devenu une sorte de personnage démoniaque dans leur mythologie. Ces gens-là étaient nés à bord ; des enfants du *Gilgamesh*. Le baratin, les combinaisons, leur aspect soigné, tout cela faisait partie de leur rôle. Ils n'étaient en vérité que des singes imitant leurs maîtres disparus depuis longtemps. Le nouveau « caisson de stase » qu'ils lui offriraient, après avoir détruit le vrai, ne serait qu'une boîte équipée de quelques fils : un sarcophage fabriqué par de crédules sauvages pour les besoins de leur culte.

Il regarda autour de lui, cherchant quelque chose qui pourrait lui servir d'arme, mais ne trouva rien à portée de main. Il envisagea la folle idée de réveiller d'autres experts, de tirer d'hibernation le garde de la sécurité afin d'effrayer ses persécuteurs. Néanmoins, il se dit que ceux-ci ne resteraient sans doute pas tranquillement inactifs pendant qu'il effectuerait ces opérations.

« S'il vous plaît, docteur Mason », insista patiemment une des femmes. On aurait pu croire qu'elle s'adressait à un vieillard refusant de retourner dans son lit.

« Vous ignorez qui je suis ! » leur lança Holsten, avant de se baisser brusquement. Quand il se releva, il tenait comme un bouclier déséquilibré le couvercle arraché au caisson. D'une certaine manière, le poids de l'objet le rassurait, lui prouvait qu'il pouvait au moins contrôler quelque chose dans ce monde.

Il le catapulta vers eux. Plus tard, il repenserait avec stupeur à cet étranger enragé qu'il était devenu, en train de lancer maladroitement l'encombrant missile par-dessus le sarcophage éventré. Le couvercle atteignit sa cible, frappa les bras que levaient ses interlocuteurs pour se protéger et les obligea à reculer. Holsten en profita pour s'élancer à l'extérieur de la salle, portant toujours sa combinaison ouverte dans le dos.

Ne sachant absolument pas où aller, trébuchant, vacillant, il se contenta d'avancer le plus vite possible dans des couloirs dont il se souvenait vaguement, mais qui avaient été curieusement modifiés pendant son absence. Des panneaux muraux avaient été démontés un peu partout, révélant le câblage parfois coupé ou arraché. Quelqu'un écorchait le *Gil* de l'intérieur pour exposer une grande partie de ses organes et de ses mécanismes. Pour Holsten, cela évoquait un corps plongé dans la phase la plus virulente d'une maladie.

Il aperçut deux personnes devant lui, et plus loin d'autres sauvages manucurés en combinaison orange, qui bricolaient dans un enchevêtrement de câbles. Ils se relevèrent subitement en entendant les cris qui poursuivaient Holsten.

Il savait qu'il devait passer au milieu d'eux. Dans sa situation, son unique espoir était de continuer à courir — au moins, cela le conduirait ailleurs. Il ne voulait pas rester *ici*. Cet endroit *ressemblait trop* à un grand véhicule spatial dont on déchirait les entrailles. Comment survivre après de tels dégâts ?

Il n'arrêtait pas de s'interroger. *Mais que s'est-il passé ? Lain essayait de maîtriser la contamination de Guyen. Je ne pouvais pas l'aider. Finalement, j'ai dû retourner en hibernation. Comment a-t-on pu en arriver là ?* Il eut la sensation d'être atteint d'une affection encore inconnue, une sorte de mal des transports, qu'il aurait contracté parce que trop

d'événements historiques dissociés avaient été compressés dans son petit intervalle de temps personnel.

C'est la fin, alors ? La fin de l'espèce humaine ?

Il se prépara à repousser d'un coup de coude les deux primitifs postés devant lui, mais ils s'écartèrent et le regardèrent tranquillement passer en trébuchant. L'espace d'un instant, il se vit à travers leurs yeux : un vieil homme au regard fou, les fesses à l'air, qui trottinait en se cognant contre les murs.

« Docteur Mason, attendez ! » criait-on dans son dos, mais il n'était pas question pour lui de les attendre. Il continua de courir longtemps, jusqu'au moment où ses poursuivants l'acculèrent sous la coupole d'observation ; le ciel étoilé glissait derrière lui et il leur fit face, comme pour les tenir à distance en menaçant de sauter.

Maintenant, ils étaient plus nombreux : le tumulte avait attiré une douzaine de personnes — davantage de femmes que d'hommes. Tous ces gens lui étaient inconnus, et vêtus de vieilles combinaisons portant le nom de leurs anciens possesseurs disparus. Ils le surveillaient attentivement, bien qu'il n'ait aucun autre endroit où aller. Les trois qui l'avaient réveillé paraissaient nettement plus soignés que les autres, dont les visages et les habits étaient visiblement fatigués. *Le comité d'accueil*, songea Holsten. *Prix du cannibale le plus élégant de l'année… peu importe la date*.

« Qu'est-ce que vous voulez ? leur demanda-t-il, à bout de souffle, avec l'impression d'être pourchassé par l'univers tout entier.

— Nous devons vous donner un autre caisson… », commença l'homme du comité d'accueil, toujours avec le même ton calme et faussement bienveillant.

Oh, oui, bien sûr.

« Alors, répondez-moi ! » leur lança Holsten. « Dites-moi qui vous êtes vraiment. Vous ! » Il pointa le doigt vers Non-Ailen. « Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé à la véritable Ailen dont vous portez la peau… les *vêtements*, ses vêtements ? » Il sentait qu'une créature complètement démente cherchait à se libérer tout au fond de son esprit. Cette bande d'individus sérieux et polis, portant des combinaisons volées, l'effrayait davantage que les mutins, davantage que les fanatiques en guenilles. Et pourquoi était-ce toujours ainsi ? « Qu'est-ce qui ne va pas chez nous ? » En voyant leur expression, il se rendit compte qu'il venait de parler à voix haute. Mais les mots ne voulaient plus s'arrêter. « Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre en paix dans cette putain de coquille d'œuf qui nous sert de vaisseau, sans chercher à nous entre-déchirer ? Pourquoi vouloir toujours contrôler les autres, et leur mentir, et les blesser ? Qui êtes-vous pour me dire ce que je dois faire et où je dois aller ? Qu'est-ce que vous faites subir à ce pauvre *Gilgamesh* ? Et d'où sortez-vous, bande de monstres ? » Sa diatribe s'acheva en un hurlement qui épouvanta Holsten lui-même, car quelque chose en lui semblait brisé, incontrôlable et irréparable. Il regarda un moment ces jeunes étrangers, bouche bée, et tout le monde — y compris lui-même — attendait de savoir si d'autres paroles allaient jaillir. Au lieu de cela, il sentit sa bouche se déformer, se tordre, et des sanglots contracter sa poitrine. C'en était trop. Depuis trop longtemps. Lui, qui avait traduit la folie d'un ange gardien millénaire. Qui avait été pris en otage. Qui avait vu un monde extraterrestre grouillant d'horribles créatures. Il avait eu peur. Il avait aimé. Il avait rencontré un homme qui voulait devenir Dieu. Il avait contemplé la mort.

Ces quelques semaines d'éveil s'étaient révélées très pénibles. L'univers avait eu des siècles pour absorber le choc, mais pas Holsten. Chaque fois qu'on le réveillait, c'était pour le maltraiter. Et la stase rigoureuse de l'hibernation ne lui offrait pas la possibilité de retrouver son équilibre.

« Docteur Mason », dit l'un d'entre eux, toujours avec cette implacable et cruelle politesse. « Nous appartenons à l'équipe d'ingénierie. » Et la femme qu'il avait désignée plus tôt ajouta : « Ailen était ma grand-mère.

— *L'ingénierie ?* balbutia Holsten.

— Nous réparons le vaisseau », précisa un autre jeune homme, qui paraissait tellement sincère.

Cette information se mit à tournoyer dans le crâne de Holsten comme une volée de chauves-souris cherchant une issue. *Ingénierie. Grand-mère. Réparer*. « Et cela prendra combien de temps ? chevrota-t-il.

— Le temps qu'il faudra », répondit la petite-fille d'Ailen.

Holsten s'assit sur le sol. Son corps semblait se vider viscéralement de sa force, sa rage, sa certitude et sa peur, au point qu'il eut l'impression de barboter concrètement dans une mare d'émotions épuisées.

« Pourquoi moi ? murmura-t-il.

— Votre caisson d'hibernation doit être réparé d'urgence et il fallait vous en faire sortir, dit l'homme du comité d'accueil. Nous allions vous installer quelque part en attendant, mais maintenant… » Il jeta un coup d'œil vers un des nouveaux venus.

« Instructions spéciales, confirma celui-ci.

— Laissez-moi deviner, intervint Holsten. Votre chef désire me voir. »

Il comprit qu'il avait deviné juste, même si le regard des autres paraissait presque superstitieux.

« C'est Lain, n'est-ce pas ? » demanda-t-il d'un ton confiant. Mais le souvenir de certaines paroles libéra une série de doutes. *Ma grand-mère*, avait déclaré Non-Ailen. Et où se trouvait Ailen, maintenant ? « Isa Lain ? » précisa-t-il en sentant sa voix trembler de nouveau.

Il vit dans leurs regards l'image d'un vieil homme terrifié, hors de son époque.

« Venez avec nous », insistèrent-ils. Et cette fois, il les suivit.

6.3

Communion

Bianca a déjà parlé à la Messagère. Elle a absorbé un ensemble de Savoirs, fourni par des chercheurs qui ont distillé la longue histoire des contacts avec la déesse artificielle dans un format facile à analyser. Pour Bianca, les résultats sont fascinants et elle se demande si quelqu'un est déjà parvenu aux mêmes conclusions avant elle.

La Messagère est manifestement une entité pensante qui orbite autour de cette planète à une distance d'environ trois cents kilomètres. Les plus anciens Savoirs existants révèlent que, pendant une durée inconnue, la Déesse envoya vers ce monde un signal radio constitué de suites mathématiques. Assez récemment, d'un point de vue historique, une aïeule de Bianca transmit une réponse qui déclencha un dialogue à la fois étrange et décevant.

Bianca est obsédée par la nature de ces échanges. Elle a longuement étudié les expériences de ses prédécesseures, a ressenti leur intime conviction : la curieuse voix qu'elles entendaient provenait d'une sorte d'intelligence qui s'intéressait profondément à leur espèce, cherchait à communiquer et avait un projet plus ambitieux. Lorsqu'on s'appuie sur les faits, cette conclusion semble inattaquable. Grâce à ces Savoirs, Bianca est également consciente que ses ancêtres ont élaboré un certain nombre de croyances, rétrospectivement moins faciles à vérifier. Beaucoup en étaient venues à penser que la Messagère avait créé les araignées — un dogme d'ailleurs bien entretenu par leur Déesse elle-même. En outre, elles étaient persuadées que la Messagère avait leurs intérêts à cœur ; si seulement elles parvenaient à le comprendre, le plan qu'Elle suivait avec tant de zèle — et plus tard tant de fanatisme — devait leur procurer de nombreux avantages.

En étudiant tous les faits, Bianca n'a découvert aucune preuve pour étayer cette foi. Elle sait que beaucoup d'araignées s'investissent dans le Temple et pensent encore que la Messagère se préoccupe d'elles, même si cette croyance n'est plus que l'écho lointain de l'ancienne ferveur. Elle s'est donc montrée relativement prudente en rédigeant ses conclusions, mais elle a quand même affirmé l'absurdité de l'antique tradition, qui voulait faire de la Messagère une sorte de divinité à l'image de ses créatures — une grande araignée dans le ciel.

Elle ne peut pas contester que la Messagère soit potentiellement une entité d'une intelligence remarquable. Cependant, il lui est difficile de dire qu'il s'agit d'un être supérieur, car elle a seulement pu déterminer qu'il possède un type d'intelligence très différent du sien. Même en faisant preuve de la plus grande ouverture d'esprit, Bianca ne parvient pas à saisir de nombreuses choses que la Messagère tient pour évidentes. À l'inverse, une bonne partie de ce qui a été transmis à la Déesse a été mal interprétée, ou accueillie par une incompréhension manifeste. Les capacités de la divinité semblent être curieusement limitées. De toute évidence, elle n'appréhende pas certains concepts que les enfants les plus ignorants

pourraient saisir intuitivement.

Et, bien sûr, tous ces échanges se font dans un langage commun, péniblement élaboré par les deux parties qui se trouvent à chaque extrémité des ondes radio. En conséquence, et Bianca n'est pas la première à le penser, la Messagère est loin de représenter une entité omnisciente. Elle ressent les choses à sa manière ; elle doit faire des efforts pour saisir ce qu'on lui dit et n'y parvient pas souvent.

Cette incompréhension est surtout flagrante lorsqu'il s'agit des affaires courantes. La Messagère ignore la plupart des événements qui se déroulent dans le monde autour duquel elle orbite. De plus, un langage descriptif ne donne aucun résultat. La Déesse n'arrive à décoder que des détails visuels relativement simples, mais aucune traduction ne semble lui faire saisir les riches expériences sensorielles d'une araignée — comme le toucher ou le goût. Ce qu'elle comprend le mieux, ce sont les nombres, les calculs, les équations : en gros, ce qui concerne l'arithmétique et la physique.

Par d'autres sources, Bianca connaît bien ce genre de communications. Dans l'océan fleurit une civilisation de crustacés avec laquelle les araignées entretiennent des relations sporadiques depuis des siècles. Un langage gestuel simple a été développé par les deux espèces au fil des années. Les stomatopodes ont également connu des crises et des tragédies, des bouleversements, des coups d'État et des révolutions. Maintenant, ils disposent de la radio et ont leurs propres scientifiques, même si leurs progrès technologiques sont freinés par leur environnement et par leurs capacités limitées à le modifier. Leur monde est très différent de celui des araignées, pas seulement parce qu'ils vivent dans un milieu aquatique mais parce qu'ils ne partagent pas les mêmes priorités ni les mêmes concepts. Les seuls sujets desquels Bianca peut discuter avec eux sont les sciences mathématiques, auxquelles les stomatopodes vouent une véritable passion.

Elle a passé de nombreuses années à perfectionner la structure complexe des fourmilières afin de créer les outils nécessaires à ses recherches très pointues. Les systèmes les plus compliqués, tels que celui de la colonie chargée du contrôle de navigation automatisé du Nid Céleste, se fondent essentiellement sur des principes mathématiques et leur architecture chimique peut recevoir et traiter des informations numériques ; ils sont même capables d'exécuter des calculs ardus grâce au corps et aux neurones d'une fourmi individuelle.

Bianca ne cesse de songer à la similarité théorique qui existe entre la Messagère et une colonie de fourmis suffisamment complexe et améliorée. Obtiendrait-on des résultats comparables en communiquant avec l'une et avec l'autre ?

Ces derniers temps, les communications avec la Messagère sont strictement limitées. Il y a encore de curieuses sectes : des clans récidivistes continuent de nourrir un Savoir perverti qui les obsède. Comme les réponses radio de la Messagère sont propagées sur toute la planète, ces fanatiques sont rapidement repérés et traqués dès qu'ils ouvrent un canal interdit pour parler à la Déesse. Normalement, les principales cités déterminent qui peut être autorisé à communiquer avec la Messagère. Il n'empêche que certains temples s'efforcent de découvrir la vérité divine derrière le plan déconcertant qui est diffusé de temps à autre d'une manière pressante, presque suppliante. La plupart du temps, le privilège de la communication est cependant réservé aux scientifiques. Après avoir longuement préparé son affaire, Bianca a pu, à force d'intrigues, de flatteries et de faveurs, obtenir une chance d'avoir

un entretien franc et libre avec la Déesse.

Le Nid Céleste poursuit sa mission historique avec succès et s'élève lentement dans l'atmosphère. La colonie embarquée fait son rapport à Bianca sur une fréquence spécifique pour lui confirmer que tout se passe bien et trois autres transmetteurs distants permettent de déterminer par triangulation la position de l'aérostat. C'est la phase la plus facile du voyage. S'il ne rencontre pas de turbulences imprévues, le Nid Céleste devrait atteindre son plafond opérationnel dans les délais prévus.

La Messagère va apparaître à l'horizon et Bianca lui envoie un signal pour L'inviter au dialogue. Elle y inclut un certain nombre de formalités employées jadis par le Temple, non parce qu'elle croit à leur nécessité, mais parce que la Déesse se montre mieux disposée envers ceux qui feignent l'humilité.

La Messagère s'est montrée assez patiente pour survivre à des générations d'araignées ; le rythme de Ses pensées ne tient pas compte du développement de la civilisation qui se trouve sur la planète — selon une théorie répandue. Bianca n'en est pas si sûre. Il est avéré que, malgré le déclin du Temple, la Messagère continue d'exhorter sa congrégation à travailler sur sa machine. Ses demandes se sont faites encore plus insistantes depuis environ une génération ; en fait, depuis que les scientifiques ne font plus le moindre progrès dans la traduction de Ses désirs : ni la foi ni l'ingéniosité des araignées n'ont pu combler le gouffre entre la volonté divine et la compréhension des mortels. Bianca est bien consciente des menaces et des imprécations proférées par la Déesse. Celle-ci a prédit l'arrivée d'une terrible catastrophe. Aujourd'hui, les collègues de Bianca pensent qu'il s'agit simplement d'une tentative grossière pour les inciter à engager de nouvelles ressources dans un projet impossible à réaliser.

Là encore, Bianca éprouve des doutes. Elle possède un don particulier, qui lui permet de considérer les problèmes selon un angle inhabituel et d'imaginer des solutions radicales.

Elle croit maintenant que la question n'est pas de comprendre la Messagère mais de se faire comprendre par Elle. Il devient nécessaire de percer enfin ce qui apparaît comme un mode de pensée enraciné profondément. Un exemple historique — qu'elle se remémore vaguement par l'intermédiaire d'un Savoir — lui prouve que la Déesse ne s'est pas toujours montrée aussi résolue. Son insistance est le fruit de son obsession ou de sa frustration. *Ou peut-être de son désespoir*, songe Bianca.

Elle désire présenter à la Messagère quelque chose de nouveau.

Pour cela, elle s'est perchée sur l'épaule d'une géante — une collègue, toujours vivante — qui a créé une colonie de fourmis douées de la vue. Leur vision reste faible, comparée à celle des araignées, mais des opérations mathématiques extrêmement difficiles permettent d'assembler les divers points perçus par la colonie afin de composer une image complète. En outre, il est possible de coder cette image sous forme de signal. La procédure est simple : le tableau entier est constitué de points noirs et lumineux qui se succèdent en spirale à partir du centre. Bianca peut difficilement concevoir un système plus universel.

Sa colonie personnelle reçoit justement une de ces images codées. Il s'agit, fort à propos, d'une vue du Nid Céleste prise au moment où il s'élevait au-dessus de la ville.

Elle explique à la Messagère qu'elle souhaite lui transmettre une image. Rien n'indique que la Déesse a compris — car elle continue obstinément sa tirade habituelle et insistante —

mais Bianca espère malgré tout qu'une partie de la céleste présence pourra saisir son intention. Elle ordonne alors à sa colonie de démarrer la transmission, sachant que plusieurs centaines des meilleurs scientifiques écouteront la réponse.

La Messagère se tait.

Incapable de maîtriser son excitation, Bianca se met à courir sur les murs de soie de la pièce. Il ne s'agit pas de la réaction qu'elle attendait, mais c'est quand même une réaction.

La Messagère reprend le contact et demande des éclaircissements. Le monde scientifique retient son souffle. Au moins, la Déesse a compris qu'il se passait quelque chose de nouveau et a répondu avec ce curieux style dénué d'émotion que Bianca a déjà rencontré dans les enregistrements de conversations très anciennes, à l'époque où Elle enseignait ce langage commun à Ses élues. La Déesse montre son aspect le plus procédural, cherchant à comprendre ce qu'Elle vient de recevoir.

Bianca n'arrête pas de réfléchir. La Messagère peut saisir que l'information transmise doit être une reproduction visuelle, mais reste incapable de la décoder. Finalement, l'araignée décompose la tâche en éléments de plus en plus simples, réduisant du mieux possible toute l'opération à des formules mathématiques universelles, puis les envoie afin de décrire la spirale, qui constitue pourtant la manière la plus évidente de lire l'image.

Bianca parvient presque à *sentir* l'instant où l'esprit de la Déesse s'illumine. Un peu plus tard, la réponse arrive et elle apprend que le langage commun possède déjà un mot pour désigner un aérostat.

La Messagère vient de passer derrière l'horizon, mais elle est maintenant insatiable. La signification de sa transmission est très claire — *Montrez-moi davantage* — mais Bianca envoie aussitôt une mise en garde à ses collègues et leur demande de ne pas alimenter le feu pour l'instant. En vérité, elle est jalouse du nouveau privilège qui lui a permis de troubler l'impassibilité de la Déesse. Elle pourrait continuer sa discussion avec la Messagère de l'autre côté de la planète en faisant passer son signal par une série de transmetteurs jusqu'à ce qu'il puisse être envoyé vers l'espace, mais elle préfère attendre que la Déesse revienne communiquer directement avec elle, et que ses collègues reconnaissent à contrecœur sa soudaine prééminence.

Comme la Messagère bombarde littéralement la planète de signaux pour réclamer de nouvelles informations, Bianca en arrive à cette étonnante conclusion : l'étoile divine *ne voit pas* ce qui se passe sur le monde situé juste au-dessous d'elle. Loin d'être omnisciente, et bien que la notion de vision lui soit familière, la Messagère est aveugle. La radio constitue son unique organe visuel.

Bianca dispose d'une autre image fournie par sa colonie de fourmis et elle l'envoie à la Déesse dès que celle-ci réapparaît dans le ciel. C'est une vue assez simple de Sept-Arbres, prise de l'intérieur de la ville, montrant la splendeur de ses enchevêtrements et l'animation qui y règne. La conceptrice des images encodées l'a utilisée à l'origine comme image-test pour ses expériences.

La Déesse demeure silencieuse.

Très loin de là, le Nid Céleste atteint finalement l'altitude prévue et reste stationnaire dans les couches les plus élevées de l'atmosphère. Son enveloppe remplie de gaz s'étend maintenant sur cinq cents mètres. Bianca suit négligemment sa progression, sachant que

l'équipe du vaisseau va contrôler ses mécanismes et le conditionnement des fourmis dans l'air raréfié afin de s'assurer que tout est prêt pour la partie la plus dangereuse de la mission, qui sera effectuée par Portia. Malgré la double coque qui isole la cabine, le froid est assez désagréable. Les araignées sont capables de réguler leur chaleur corporelle et de maintenir les capacités de leur métabolisme, mais elles s'engourdissent quand la température descend. Viola, qui dirige l'expédition, précise que le travail s'effectue moins vite que prévu, mais qu'il progresse néanmoins dans une marge acceptable.

Bianca attend toujours. La mission du Nid Céleste passe pour elle au second plan. Elle a poussé la Messagère à se taire, ce que personne n'a encore jamais fait dans toute l'histoire de son espèce. Le monde entier la regarde, pour la juger.

Alors, elle attend.

6.4

Épiphanie

Loin au-dessus de la planète verte, bien au-dessus du Nid Céleste et de toutes les activités consciencieuses de ses occupants, la docteure Avrana Kern tente d'accepter ce qu'on vient de lui montrer.

Elle a déjà vu ces créatures, ces monstres qui trottinent et tissent des toiles. Le drone du *Gilgamesh* en a filmé une avant de tomber en panne. Les caméras de la navette qu'elle a détruite en ont filmé d'autres avant de brûler. Elle savait que des *créatures* importunes existaient sur sa planète, des serpents dans son paradis. Elles ne faisaient pas partie du plan : l'écosystème avait été soigneusement conçu pour fournir un habitat à ses élus.

Kern savait depuis des siècles qu'elles se trouvaient là, mais elle possède une capacité presque infinie à écarter les soucis. Elle peut reculer d'horreur, demander « *Qu'avez-vous fait de mes singes ?* » et oublier cette réaction à peine une décennie plus tard parce que des sous-programmes ont purgé sa mémoire pour apaiser son esprit. L'équipement électronique de la Sentinelle est encombré par des souvenirs refoulés, par des informations qu'elle ne supporte plus de conserver. Des pensées révolues du monde qu'elle ne verra jamais ; des images de ces araignées monstrueuses ; des visions d'une futaille remplie de singes, qui brûle en pénétrant dans l'atmosphère. Toutes ces données ont été supprimées de son esprit conscient, mais ne sont pas perdues. Eliza ne jette jamais rien.

Avrana a toujours voulu croire que son projet planétaire avait été un succès. D'ailleurs, que lui reste-t-il d'autre ? Elle a orbité en silence pendant une période incommensurable, émettant continuellement ses questions-tests en direction d'une planète muette. Elle a dormi si longtemps, pendant que les robustes systèmes de la Sentinelle faisaient de leur mieux pour réparer les lents méfaits de l'usure et des dysfonctionnements. Chaque fois qu'Avrana se réveillait, après des intervalles de plus en plus longs, en hurlant, en grattant l'intérieur de sa minuscule capsule, elle était confrontée à l'indifférence du cosmos.

Les équipements du satellite, qui fonctionnaient au ralenti, ont fait ce qu'ils pouvaient pour la maintenir en vie, mais au prix de certains sacrifices : elle est aveugle, morcelée, ne parvient plus à se différencier des machines qui l'entourent. La Sentinelle héberge une multitude de sous-systèmes qui sont devenus peu à peu autonomes : une communauté d'esprits imparfaits qui s'efforcent farouchement de rester coalisés. Et elle représente un de ces fragments. Elle occupe un espace virtuel, bondé comme un taudis surpeuplé. Elle, et Eliza, et tant d'autres systèmes.

Et il y a eu le passage du *Gilgamesh*, qui l'a poussée à proférer des hurlements méprisables, des supplications, à dépenser une énergie colossale pour détruire toute trace de la navette. Cela ressemble maintenant à un rêve, comme si ces soi-disant humains venaient d'une sorte de réalité parallèle qui ne la concernait pas. Tout ce qu'ils lui avaient appris, c'était qu'elle

n'éprouvait pas de désespoir avant leur arrivée. Mieux valait une planète silencieuse qu'une planète remplie d'humains, car ceux-ci mettraient sa mission en péril. Il était préférable de continuer à orbiter jusqu'à ce que la Sentinelle se désagrège ; au moins garderait-elle l'espoir que ses singes finiraient par appeler leur créatrice. L'absence de réussite ne signifiait pas que son expérience se solderait par un échec.

À aucun moment elle n'avait remis en question ses motifs ou ses priorités. Jamais elle ne s'était demandé pourquoi elle tenait tellement à poursuivre cette mission et à rejeter tout le reste. Quand elle avait parlé à ces prétendus humains de l'arche, elle avait eu l'impression d'être deux personnes : l'une qui se souvenait encore de ce que signifiait vivre, respirer, rire ; l'autre qui se rappelait l'importance de la réussite du projet scientifique. Elle ne savait pas très bien d'où sortait cette première Avrana. D'une certaine façon, elle ne lui ressemblait pas.

Puis les singes avaient répondu, et tout avait changé.

À dire vrai, ils étaient en retard. Les cinq siècles initialement prévus étaient écoulés depuis longtemps et la Sentinelle avait largement dépassé la durée de fonctionnement envisagé par ses concepteurs. Cependant, les singes avaient enfin construit quelque chose. S'il leur avait fallu tous ces siècles, ou même ces millénaires, Avrana, Eliza et leurs myriades de systèmes de soutien restaient prêts à les aider.

Ils semblaient pourtant si obtus, et leur mode de pensée si étrange. Elle n'avait pas cessé de faire des tentatives pour les comprendre, bien souvent avec l'espoir de réussir, mais les singes avaient leurs propres idées — des idées très bizarres. Parfois, elle ne parvenait pas du tout à déchiffrer leurs messages. Les singes devaient constituer une première étape plutôt facile pour l'élévation universelle. Tout le monde lui avait assuré qu'ils étaient assez proches des humains pour comprendre, mais assez éloignés pour représenter des sujets d'expérience pertinents. Pourquoi ne pouvait-elle pas les regarder droit dans les yeux ?

Elle voit maintenant leurs yeux. Leurs huit yeux.

L'image qu'elle vient de recevoir est insensée, fantastique ; une vaste structure à étages, formée de lignes et de réseaux enchevêtrés, d'espaces clos composés de toiles temporairement tendues. Et des araignées partout, en train de ramper. Les mots qui accompagnent cette image sont simples, parfaitement intelligibles : *Voilà qui nous sommes.*

Avrana Kern se réfugie dans les profondeurs étroites de son résidu d'esprit pour pleurer la disparition de ses singes ; et connaît le désespoir ; et ne sait pas quoi faire.

Elle s'entretient avec ses conseillers, ceux qui partagent son habitat décrépit. Des systèmes individuels lui annoncent qu'ils continuent à faire leur boulot. Le contrôleur principal consigne toutes les transmissions venant de la surface. D'autres équipements enregistrent la progression des corps célestes dignes d'intérêt, y compris une lumière lointaine — très lointaine — qui prétend représenter le dernier espoir de l'humanité.

Elle insiste pour parler à l'autre grande unité de calcul qui partage le satellite, et avec laquelle elle doit parfois négocier. Il existe ici une légion de modules, mais la Sentinelle du Brin 2 possède deux pôles et Avrana contacte le second avec prudence.

Eliza, j'ai besoin de ton aide. Eliza, c'est Avrana.

Elle touche le flux de données de cet autre esprit et se trouve momentanément immergée dans le torrent de pensées qui s'y épanche constamment : mes singes où sont mes singes ne peuvent pas m'aider maintenant j'ai froid si froid et Eliza ne vient jamais me voir je ne vois

rien ne sens rien ne peut pas bouger je veux mourir je veux mourir je veux mourir… Les pensées s'écoulent inexorablement et librement de cet esprit brisé, qui semble vouloir se purger sans jamais y parvenir. Avrana se retire et, pendant un effroyable moment, pétrifiée, elle comprend que si ce qu'elle vient de toucher est un esprit organique, alors *je dois être*… mais après tout elle possède une capacité infinie à écarter les soucis, et ce reflet d'elle-même est déjà effacé, et avec lui la menace d'une révélation.

Il n'y a plus que cette image intolérable, reconstruite pixel par pixel dans son esprit.

Voilà donc ceux à qui elle parlait. Le masque de singe a été relevé pour dévoiler *cette* épouvantable face. S'écroule maintenant toute l'espérance qu'elle mettait dans son grand projet — littéralement la seule chose qui lui restait dans l'univers. L'espace d'un instant, elle veut croire que ses protégés simiesques sont encore là, cachés quelque part pour échapper à la civilisation grouillante des arachnides, mais sa mémoire ne supporte plus les boniments. Ils ont été brûlés vifs. Elle s'en souvient, maintenant. Les singes ont brûlé, mais le virus… le virus a pu passer. C'est la seule explication. Oh, ce qu'elle a vu pourrait peut-être arriver spontanément si les bonnes conditions se prolongeaient durant des millions d'années. Le virus a sans doute servi de catalyseur pour ramener cette période à quelques millénaires. Le facteur de son triomphe est devenu celui d'une situation étrange et inédite.

Elle hésite sur la décision à prendre. Elle voit nettement les raisons de son rejet : les pseudo-anthropoïdes querelleurs du *Gilgamesh* finiront par revenir et détruiront toute civilisation, à la manière stupide des humains depuis la nuit des temps. Peu leur importera qu'il s'agisse d'araignées ou de singes. Et elle, Avrana Kern, génie oublié d'un âge révolu, glissera lentement dans la sénilité et l'obsolescence, continuant d'orbiter autour d'un monde désormais consacré aux hordes prospères de ce qu'elle doit en principe considérer comme sa propre espèce.

Sa longue histoire sera terminée. Les dernières traces de son époque et de son peuple seront effacées par les meutes fécondes de ses lointains descendants dénués de mérite. Toute son œuvre sera perdue ; il ne restera aucun enregistrement des temps immémoriaux passés à attendre, à écouter, ni de ses découvertes, de ses triomphes, ni de l'horrible révélation finale.

Il existe peu de frontières définitives à l'intérieur de la Sentinelle. Les diverses entités, électroniques et organique, ne sont plus réellement séparées ; chacune emprunte aux autres et s'appuie sur elles pour gérer les fonctionnalités quotidiennes. De même, le passé se combine aisément avec le présent. Avrana Kern — ou l'entité qui croit l'être — revit l'histoire de ses relations avec la planète verte et ses habitants ; leurs réponses mathématiques ; l'apprentissage du langage aux monstres ; ses conversations pénibles et laborieuses ; leur adoration, leurs suppliques, les récits déconcertants et peu compréhensibles qu'ils lui racontent à propos de leurs prouesses. Elle a parlé avec un nombre incalculable de leurs savants : des prêtres et des astronomes, des alchimistes et des physiciens, des dirigeants et des érudits. Elle a représenté la pierre angulaire de leur société. Aucun être humain n'a jamais fait une telle expérience ni établi de relations avec quelque chose d'aussi différent, d'aussi « extraterrestre ». Sauf que les araignées ne sont pas extraterrestres, bien entendu. Finalement, leur espèce a évolué parallèlement à la sienne. Elles partagent un même ancêtre qui vivait cinq cents millions d'années plus tôt, avant que la nature ne sépare à jamais ceux qui portent leur système nerveux dans le dos et ceux qui le portent dans leur ventre.

Le peuple d'Avrana n'a jamais rencontré d'extraterrestres ni entendu parler de contacts avec eux. S'ils existent, leurs signaux ont été ignorés ou négligés : ils devaient être si différents, si étrangers, qu'aucun humain n'était capable de les détecter ou de les reconnaître comme tels. Influencée par sa communauté de pensée et par sa propre idéologie, Kern le savait déjà. C'est la raison pour laquelle on avait décidé de propager la vie terrestre à travers la galaxie, sous des formes aussi variées que possible. Comme c'était la seule forme de vie connue, il incombait aux humains de l'aider à survivre.

Elle a vécu pendant des siècles avec les gens de la planète verte. Kern et ses compagnons électroniques se sont réjouis de leurs victoires, inquiétés de leurs défaites, ont toujours tenté de réduire le gouffre déroutant de l'incompréhension. Oui, maintenant, elle les voit. Elle les voit tels qu'ils sont.

Ils sont la Terre. Peu importe leur aspect physique.

Ils sont ses enfants.

Elle revient en arrière, épluche les fichiers de conversation entassés durant des siècles dans sa mémoire électronique, où ils ont effacé les derniers signaux désespérés provenant de la vieille Terre. Elle étudie tous les mystères déconcertants du langage des singes sous un nouvel éclairage, froid et rigoureux. Elle cesse de leur raconter des histoires et commence à les écouter.

Dans son état actuel, elle est capable de modifier son esprit, de le reconditionner beaucoup plus facilement qu'un cerveau humain, de la même manière que les araignées peuvent employer leurs Savoirs pour mémoriser des connaissances — bien que Kern ignore complètement leurs capacités dans ce domaine. Elle modélise d'innombrables conversations, change sa perception des interlocuteurs, cesse de considérer ses protégés comme des créatures proches des humains.

Elle comprend ; d'une manière imparfaite car de grandes portions de leur discours demeurent mystérieuses. Néanmoins, tout se met soudain en place : son interprétation de ce qu'ils disent, leurs préoccupations, leurs perceptions.

Et elle leur répond enfin.

Je suis là. Je suis là pour vous.

6.5

Dislocation

On lui fournit une combinaison. Il pouvait difficilement se présenter dans sa fine blouse de malade, ouverte dans le dos pour laisser passer les tubes, bien qu'il ait déjà exhibé son vieux derrière grêlé dans la moitié des quartiers de l'équipage avant d'être rattrapé.

Sa nouvelle tenue portait l'insigne « Mallori ». Holsten eut beau chercher dans sa mémoire fragmentée, il ignorait de qui il s'agissait et ne voulait même pas savoir si Mallori existait encore. Préférait-il porter les vêtements d'un cadavre ou ceux d'une personne qui risquait de les lui réclamer à tout moment ?

Il demanda à récupérer sa propre combinaison, mais elle était apparemment complètement élimée.

Il vit d'autres gens quand on lui apporta les habits. Les ingénieurs de cette génération le laissèrent dans un des labos scientifiques convertis en dortoirs. Au moins une quarantaine de personnes s'entassaient là ; aux murs, des rangées de clous permettaient d'accrocher les hamacs, dans lesquels dormaient actuellement quelques occupants. Ils paraissaient aussi effrayés et désespérés que des réfugiés.

Il parla avec certains d'entre eux. Apprenant qu'il faisait partie de l'équipage, ils le bombardèrent aussitôt de questions pressantes. Tout le monde voulait savoir ce qui se passait. Lui aussi, bien sûr, mais cette réponse ne suffisait pas à les satisfaire. Pour la plupart d'entre eux, leur dernier souvenir était l'image d'une vieille Terre contaminée. Quelques-uns refusaient même de croire qu'il s'était écoulé aussi longtemps depuis qu'ils étaient entrés pour la première fois dans leur caisson d'hibernation. Holsten fut stupéfait de constater que certains de ces évadés ne savaient presque rien de l'aventure dans laquelle ils s'étaient embarqués.

Ils étaient jeunes : après tout, il était normal que la majorité de la cargaison soit composée de jeunes gens, capables de tout recommencer après leur réveil, quelles que soient les circonstances.

« Je ne suis qu'un historien », leur dit Holsten. En vérité, il savait mille choses à propos de leur situation délicate, mais aucune dont il veuille leur parler, aucune qui aurait pu les rassurer. Il restait incapable de répondre à la question la plus importante — celle qui concernait leur avenir immédiat.

Ensuite, les ingénieurs d'occasion lui apportèrent la combinaison et l'emmenèrent malgré les protestations des passagers.

Lui-même avait quelques questions à poser ; il se sentait maintenant assez calme pour supporter d'entendre les réponses.

« Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? »

La jeune femme qui le guidait regarda derrière eux d'un air grave. « Ils vont retourner en

hibernation dès que les caissons seront disponibles.

— Dans combien de temps ?

— Je l'ignore.

— Ils sont réveillés depuis quand ? » L'expression de la jeune femme suffisait à lui fournir de nombreux indices.

« La plus longue période d'éveil a été de deux ans. »

Holsten prit une longue inspiration. « Laissez-moi deviner : vous devez réveiller de plus en plus de gens, c'est ça ? Les équipements d'hibernation se détériorent.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, » répliqua-t-elle, sur la défensive.

Holsten hocha la tête ; pour lui-même. *Ils n'y arrivent pas. Tout va de mal en pis.* « Alors, où est-ce que…

— Écoutez », dit-elle sèchement. Son badge indiquait « Terata », encore le nom d'une personne disparue. « Je ne suis pas là pour répondre à vos questions. Et après ça, j'ai d'autres choses à faire. »

Holsten écarta les mains pour la calmer. « Mettez-vous à ma place.

— Mon cher ami, j'ai déjà suffisamment de problèmes en restant à *ma* place. Et en quoi êtes-vous si important, d'ailleurs ? Pourquoi ce traitement spécial ? »

Il faillit lui répondre « Vous ne savez vraiment pas qui je suis ? », comme s'il était une célébrité. Finalement, il déclara simplement : « Je ne suis personne. Juste un vieil homme. »

Ils traversèrent une salle occupée par une vingtaine d'enfants ; une vision tellement inattendue que Holsten s'arrêta pour les observer, et demeura inamovible. Âgés de huit ou neuf ans, chacun tenant une tablette entre les mains, ils étaient assis à même le sol et regardaient Lain sur un écran. Holsten manqua s'étrangler en la voyant.

Il y avait d'autres choses : des modèles en trois dimensions, des images montrant probablement l'intérieur du *Gil*. Il s'agissait d'un cours pour des apprentis ingénieurs.

Non-Terata lui tira le bras, mais Holsten fit un pas dans la pièce. Les petits étudiants se poussèrent du coude et murmurèrent en le voyant, mais il n'avait d'yeux que pour l'écran. Lain expliquait une partie de son travail, montrait à l'aide d'exemples et de croquis comment exécuter certaines réparations. Elle était plus âgée ; ce n'était plus l'ingénieure en chef ni la reine guerrière, mais simplement… Isa Lain, faisant toujours de son mieux avec les mauvais outils que l'univers lui accordait.

« D'où est-ce… ? » D'un geste, Holsten montra les enfants, évidemment distraits par sa présence. « D'où est-ce qu'ils viennent ?

— Mon ami, si vous ne savez même pas ça, ce n'est pas moi qui vais vous l'expliquer », répondit Non-Terata d'une voix aigre, et quelques enfants s'esclaffèrent.

« Non, mais sérieusement…

— Ce sont nos enfants, bien sûr, dit-elle sèchement.Qu'est-ce que vous croyez ? Sinon, comment pourrions-nous continuer à faire notre travail ?

— Et la… cargaison ? » demanda-t-il. Il songeait à tous ces gens, tirés d'hibernation pendant des mois, des années.

Elle parvint enfin à le faire sortir de la salle de classe et les jeunes étudiants reportèrent une attention sérieuse vers l'écran. « Nous procédons à un contrôle strict de la population », expliqua-t-elle, avant d'ajouter : « Nous sommes sur un vaisseau, après tout », comme si

c'était une sorte de mantra. « Si nous avons besoin de matériau tiré de la cargaison, nous le prenons, sinon le surplus… » À cet instant, son intonation sèche et professionnelle chevrota légèrement, exprimant une douleur personnelle tellement inattendue que Holsten trébucha un peu en signe de compassion.

« Les embryons sont mis dans la glace, pour servir plus tard en cas de besoin », expliqua-t-elle, et elle regarda Holsten en fronçant les sourcils pour cacher sa propre gêne. « Il est plus facile de les stocker que de faire hiberner un humain déjà formé. » Une fois de plus, ce discours semblait appris par cœur.

« Je suis désolé, je…

— Nous y sommes. »

Ils étaient arrivés devant la salle des communications. Jusqu'à cet instant, il ignorait où ils allaient.

« Mais qu'est-ce que…

— Entrez ! » Non-Terata le poussa fermement, puis s'éloigna.

Holsten demeura un long moment devant la porte, craignant confusément de franchir le seuil, mais finalement le panneau coulissa de lui-même et il croisa le regard de la femme qui se trouvait à l'intérieur.

Il n'avait pas su à quoi s'attendre, s'était dit qu'il n'y avait peut-être personne, seulement un visage sur un écran ; un visage évoquant le masque mortuaire de Lain, avec quelques traits de Guyen ou d'Avrana Kern, ou de quiconque hantait maintenant le système informatique. À part cela, il était terrifié à l'idée de se trouver en face de quelque chose qui ressemblerait à ce que Guyen était devenu : l'effigie ridée d'un ancien être humain complètement intégré aux équipements qui le maintenaient en vie, ruminant des rêves d'immortalité dans son crâne décharné. Il aurait été contrarié de voir dans un tel état la femme qu'il avait connue. Et encore plus contrarié si la porte s'était ouverte devant une personne inconnue.

Mais c'était Lain. Isa Lain. Plus âgée, bien sûr. Elle devait avoir maintenant une quinzaine d'années de plus que lui ; usée par sa longue bataille contre l'entropie et par les combats qu'elle menait régulièrement, depuis leur séparation, contre les entités hostiles qui s'étaient infiltrées dans les ordinateurs. Quinze ans. Cela n'aurait pas été grand-chose pour les gens de l'Ancien Empire. Tous les mythes affirmaient que les humains de cette époque vivaient bien plus longtemps que ceux d'aujourd'hui. Maintenant que la durée de vie était raccourcie, une quinzaine d'années avait suffi pour faire de Lain une vieille femme.

Pas une vieillarde décrépite — pas encore. C'était une femme active dont les forces faiblissaient, regardant la pente fatale du temps qui allait lui arracher peu à peu ses capacités. Elle avait pris du poids et son visage était marqué par le langage universel des épreuves et des soucis. Sa longue chevelure grise était nouée en un chignon austère. Holsten ne l'avait encore jamais vue porter des cheveux longs. Pourtant, c'était bien Lain : la femme qu'il avait vue évoluer par intermittence pendant une période si courte pour lui et si longue pour elle. Ses sentiments se bousculèrent quand il regarda son visage, dont les traits et les rides tentaient, sans y parvenir, de cacher l'image d'elle qu'il gardait en mémoire.

« Tu as mauvaise mine, pépé », dit-elle d'une voix faible. Chacun d'eux semblait aussi troublé par l'âge de l'autre.

Elle portait une combinaison à l'étiquette arrachée, aux coudes râpés, rapiécée aux genoux. Le reste d'une autre combinaison pendouillait sur ses épaules comme une sorte de châle, qu'elle tripotait tout en regardant Holsten d'un air songeur.

Ce dernier s'avança dans la pièce, qui paraissait opérationnelle, à part deux panneaux éteints et un autre vandalisé. « Tu as bien travaillé. »

Une expression indéchiffrable glissa sur le visage de Lain. « Alors, c'est comme ça ? Après si longtemps, tu te contentes encore d'une vieille remarque moisie ? »

Il soutint son regard. « D'abord, ça ne fait pas "si longtemps". Ensuite, les remarques, c'était ta spécialité, pas la mienne. »

Il sourit en disant cela, parce qu'il avait justement envie d'entendre le genre de sarcasmes qu'elle avait l'habitude de lui décocher, mais elle continua de l'observer comme s'il était un fantôme.

« Tu n'as pas changé. » En disant cela, elle savait parfaitement à quel point ce commentaire était stupide, mais elle n'avait pas pu s'en empêcher. Holsten Mason, le linguiste, l'historien, avait survécu à l'histoire elle-même. Il était toujours là, en train de clopiner sur le temps et l'espace, maladroit, inefficace, seul repère stable dans un univers en mouvement. « Oh, merde, approche-toi, Holsten ! Approche-toi ! »

Il ne s'attendait pas à des larmes. Pas de sa part. Il ne s'attendait pas non plus à sentir une telle force dans ses bras quand elle l'étreignit, ni le tremblement de ses épaules lorsqu'elle reprit une contenance.

Elle l'écarta, le retenant à bout de bras, et il fut frappé de voir combien cette situation devait paraître étrange à Lain. Il lui semblait normal de revoir une vieille amie, de la trouver changée et vieillie, de chercher sur son visage les traits de la jeunesse. Pour elle, c'était sûrement très dur de découvrir qu'il n'avait pas changé, et d'imaginer l'homme plus âgé qu'il pourrait devenir un jour.

« Oui, dit-elle enfin, j'ai bien travaillé. Tout le monde a eu beaucoup de boulot. Tu ne peux pas savoir à quel point tu as eu de la chance de voyager en hibernation.

— Raconte-moi, demanda-t-il.

— Quoi ?

— Raconte-moi ce qui se passe. Est-ce que *quelqu'un* voudrait bien me donner enfin quelques éclaircissements ? »

Elle s'enfonça dans ce qui avait été jadis le fauteuil de Guyen et lui fit signe de s'asseoir. « Qu'est-ce que tu veux ? Un rapport de situation ? Tu es le nouveau commandant ? Les savants n'aiment pas rester dans le noir ? » Holsten sourit ; cela ressemblait tellement à l'ancienne Lain — la jeune Lain.

« Ils n'aiment pas ça, en effet, confirma l'historien. Sérieusement, de tous les gens qui restent dans… à bord de l'arche, tu es la seule à qui je peux faire confiance. Mais tu… Je ne sais pas ce que tu es en train de faire avec ce vaisseau, Lain. Je me demande ce que tu fais avec ces… avec les autres.

— Tu crois que je suis devenue comme *lui*. » Inutile de citer des noms.

« Eh bien, je m'interroge.

— Guyen a déglingué l'ordinateur, pesta Lain. Toutes ces conneries de transfert, ça s'est terminé comme je l'avais prévu. Chaque fois qu'il essayait de s'introduire dans la machine, il

coupait des systèmes du *Gil*. Un esprit humain, ça fait un sacré paquet de données — et il y avait quatre ou cinq copies incomplètes qui se bagarraient là-dedans pour se faire une place. Alors, j'ai dû commencer par les contenir. Par essayer de préserver le fonctionnement des installations essentielles : de maintenir la cargaison au froid, d'éviter une surchauffe du réacteur. Tu te souviens que c'était le plan quand tu es descendu roupiller.

— Ça semblait être un bon plan. Je me souviens aussi que tu devais te remettre rapidement en stase, fit remarquer Holsten.

— *C'était* le plan, confirma-t-elle. Seulement, il y a eu des complications. Je veux dire, nous avons dû trouver de la place pour la bande de cinglés qui adoraient Guyen. Karst s'est bien amusé à les rassembler et à les mettre au frigo. Et certains d'entre eux aidaient déjà mon équipe à réparer le matériel. Et ce putain de Guyen… toute la meute de Guyen se répandait dans le système informatique. Ils n'arrêtaient pas de revenir, d'essayer de se dupliquer, d'occuper encore plus d'espace. Nous avons purgé ce salaud, nous l'avons isolé, nous lui avons envoyé des tas de virus, mais il était sérieusement retranché. Quand mon équipe a fait des progrès, quand j'ai pu lui faire suffisamment confiance, je suis descendue comme je l'avais dit mais j'ai programmé mon réveil. Et quand je suis sortie d'hibernation, les choses avaient empiré.

— Toujours Guyen ?

— Ouais, encore lui, encore accroché du bout de ses putains d'ongles électroniques, mais les ingénieurs découvraient toutes sortes d'autres pannes. » Holsten avait toujours trouvé que la vulgarité de Lain était un peu choquante, mais qu'elle lui donnait également une certaine séduction, comme l'attrait de l'interdit. Maintenant que ses vieilles lèvres proféraient ces grossièretés, il lui semblait qu'elle s'était entraînée durant toutes ces années pour adapter son langage à la déliquescence du monde. « Des défaillances dans la maintenance de la cargaison et d'autres systèmes dont Guyen et ses stupides copies n'étaient pas responsables. Un autre ennemi plus puissant nous attendait, Holsten. Nous nous étions trompés en croyant être plus forts.

— Les araignées ? » demanda-t-il aussitôt, imaginant tout à coup le vaisseau infesté par des arachnides clandestins venus de la planète verte, si impossible que cette idée puisse paraître.

Lain lui lança un regard exaspéré. « Du calme, mon petit vieux ! Ce vaisseau a près de deux mille cinq cents ans. Il se déglingue tout seul. Ce qui nous manque, c'est le temps. » Elle se frotta le visage. Cette manie lui donnait l'air plus jeune, comme si elle pouvait effacer les traces de toutes ces longues années. « J'ai continué à croire que j'avais pu stopper cette usure. Je suis retournée plusieurs fois en hibernation, mais il y avait toujours un nouveau problème. Mon équipe originale… nous avons tenté de travailler par périodes, de nous répartir les années, mais il y avait trop à faire. J'ai perdu le compte des générations d'ingénieurs qui se sont succédé sous ma direction. Et beaucoup de gens ne voulaient plus retourner en hibernation. Quand tu as vu les effets de quelques caissons en panne… »

Holsten frissonna. « Tu n'as pas songé à… à te télécharger ? »

Elle le regarda de biais. « Sérieusement ?

— Tu aurais pu tout surveiller aussi longtemps que tu le voulais, et rester… » *Jeune*. Mais il se trouva incapable de prononcer ce mot, et de terminer sa phrase.

« Et multiplier au centuple les problèmes informatiques ? Non merci », répondit-elle. Mais il était clair que ce n'était pas la véritable raison. « Et puis, il y a… cette copie téléchargée pendant toutes ces années… J'aurais pu la programmer pour qu'elle se détruise au bout d'un certain temps, sans laisser de résidus dans le système. Mais l'aurait-elle fait ? Si elle avait voulu rester, elle aurait pu très facilement *me* tuer pendant mon sommeil. Est-ce qu'elle n'aurait pas oublié qui était la véritable Lain ? » En voyant son regard soudain effaré, Holsten comprit qu'elle avait longuement réfléchi à la question. « Tu ne sais pas ce que c'est… Quand les fragments de Guyen se sont carapatés dans le système informatique et qu'ils ont piraté les communications, rien qu'en les entendant… Même maintenant, je ne suis pas certaine que tout soit réparé. Et il y a les transmissions fantômes, des messages délirants de cette saloperie de satellite, ou de je ne sais quoi… et… » Ses épaules s'affaissèrent : la dame de fer retira sa cotte de mailles. Il ne restait plus que les deux vieux amis. « Tu n'imagines pas ce que c'était, Holsten. Tu peux t'estimer heureux.

— Tu aurais pu me réveiller », fit-il remarquer. Ce n'était pas la réflexion la plus constructive, mais il acceptait mal d'être considéré comme le rescapé chanceux alors qu'on ne lui avait pas laissé le moindre choix.

Lain lui adressa un regard impassible, terrible, sans aucune complaisance. « J'aurais pu. Et j'y ai pensé. Tu peux me croire, j'ai vraiment failli le faire quand j'étais toute seule avec ces gamins ignares auxquels j'essayais d'apprendre mon métier. Oh, j'aurais pu t'avoir à mon entière disposition, pas vrai ? Comme un sex-toy personnel. » Elle émit un rire amer en voyant l'expression de Holsten. « Tu aurais pu faire des allers-retours en hibernation, et en moi, c'est ça ?

— Enfin, je… ah, zut…

— Oh, grandis un peu, mon vieux. » Elle cessa brusquement de se trouver drôle. « J'aurais aimé que tu sois là, murmura-t-elle. J'aurais pu employer tes talents, m'appuyer sur toi, partager mon fardeau avec toi. Je t'aurais brûlé comme une bougie, mon vieux. Mais pourquoi ? Pour en arriver au moment où je serais encore vieille et où tu serais mort ? J'ai voulu t'épargner. J'ai voulu… » Elle se mordit la lèvre. « … te conserver. Je ne sais pas. Quelque chose comme ça. Peut-être que c'était plus facile de continuer en sachant que tu n'avais pas à supporter toute cette merde.

— Et pourquoi maintenant ?

— Il fallait quand même qu'on te réveille. Ton caisson était foutu. Irréparable, à ce qu'on m'a dit. On t'en trouvera un autre.

— Un autre ? Franchement, maintenant que je suis dehors…

— Tu vas y retourner. Même si on doit te droguer et te faire entrer de force. Il y a encore beaucoup de chemin à faire, pépé. » Lorsqu'elle souriait ainsi, comme une femme résolue à user de brutalité contre tout ce qui pouvait s'opposer à elle dans l'univers, il voyait mieux d'où provenaient ses nouvelles rides.

« Pour aller où ? demanda-t-il. Pour faire quoi ?

— Du calme, mon petit vieux. Tu connais le plan. Guyen te l'a sûrement expliqué. »

Holsten prit un air ahuri. « *Guyen ?* Mais il… tu l'as tué.

— Excellent test d'aptitude, déclara-t-elle sans même sourire. Mais son *plan*, oui. Et il l'avait imaginé sans même se rendre compte que le vaisseau se détériorait. Qu'est-ce qu'on

peut faire d'autre, Holsten ? On est dans la même galère. Nous représentons l'espèce humaine, et on s'en est sacrément bien sortis jusqu'à présent, malgré toutes les difficultés. Mais cet engin ne pourra pas tenir éternellement. Tout est usé, mon vieux, même le *Gilgamesh*, même… »

Même moi. Il était inutile de le dire.

« La planète verte, murmura songeusement Holsten. Avrana Kern. Les insectes et tout ça ?

— On en brûle quelques-uns et on s'installe. On pourra peut-être même domestiquer ces petits salauds. On pourrait traire une araignée. Si elles sont assez grandes, elles pourraient servir de montures. Sinon, on les empoisonne et on en débarrasse la planète. Nous sommes des humains, Holsten. Nous sommes très forts pour ça. En ce qui concerne Kern, Guyen avait déjà préparé le terrain. Il a passé des siècles à protéger les systèmes informatiques. La vieille station de terraformation où elle nous a envoyés possédait tout l'équipement nécessaire. Elle peut toujours essayer de nous pirater ou de nous faire griller, nous serons prêts. Et puis, ce n'est pas comme si nous pouvions aller ailleurs. Et par chance, nous sommes déjà en route, alors tout se présente bien.

— Tu as tout prévu.

— Je pense que je laisserai Karst prendre les choses en main quand nous serons là-bas, ajouta-t-elle. Je crois que je mériterai bien de me reposer un peu. »

Holsten ne répondit pas. Un silence embarrassant se prolongea, durant lequel Lain évita de croiser son regard.

Finalement, la parole se libéra : « Promets-moi…

— Rien du tout, répliqua-t-elle aussitôt. Aucune promesse. L'univers ne nous promet rien, et moi non plus. C'est l'humanité, Holsten. Elle a besoin de moi. Si Guyen ne nous avait pas mis dans une telle merde avec son projet d'immortalité, la situation serait peut-être différente. Mais il l'a fait. Les choses sont comme elles sont. Je vais bientôt retourner dormir, tout comme toi, mais je vais régler mon réveil de bonne heure parce qu'il va falloir corriger les devoirs de maths de la prochaine génération.

— Alors, laisse-moi rester avec toi ! insista farouchement Holsten. Personne n'aura besoin d'un linguiste dans les prochains temps. Ou peut-être jamais. Même Guyen voulait seulement me garder pour que je rédige sa biographie. Nous pourrions…

— Si jamais tu dis "vieillir ensemble", je t'assomme, Holsten, affirma Lain. En plus, on aura encore besoin de toi. Il y a une chose que tu devras faire.

— Rédiger ton histoire pour la postérité ? persifla-t-il, aussi cruellement qu'il en était capable.

— Ouais, c'est ça, j'ai toujours été la plus drôle de la bande. Maintenant, ferme-la. » Elle se leva en s'appuyant sur les consoles et il entendit craquer ses articulations. « Suis-moi, pépé. Viens voir l'avenir. »

Elle le guida à travers les quartiers de l'équipage, empruntant des couloirs et des salles encombrées, à moitié restaurées. Il comprit qu'ils se dirigeaient vers les labos scientifiques.

« Nous allons voir Vitas ?

— Vitas ! cracha Lain. Je l'ai utilisée au début, mais depuis elle roupille. Du sommeil de ceux qui ne sont pas très fiables. Madame ne voulait pas mettre les mains dans le cambouis. Et je n'ai pas oublié qu'elle avait incité Guyen à poursuivre ses expériences. Non, je

t'emmène voir l'extension de la cargaison.

— Tu as installé de nouveaux caissons ? Mais comment ?

— Ferme-la un moment, tu veux bien ? » Lain fit halte et Holsten s'aperçut qu'elle reprenait son souffle, tout en s'efforçant de ne pas le lui montrer. « Tu verras. Nous serons bientôt arrivés. »

En fait, quand elle lui montra de quoi il s'agissait, il ne *vit* rien. C'était un labo, avec une armoire vitrée qui occupait presque tout un mur : de grandes étagères garnies de petits récipients, des centaines d'échantillons organiques congelés. Holsten regarda longuement, puis secoua la tête. Et puis, juste au moment où Lain allait mettre fin à son incompréhension, il saisit soudain de quoi il s'agissait. « Des embryons.

— Oui, mon vieux. L'avenir. Toute la vie que notre espèce ne peut pas s'empêcher de produire mais que nous n'avons pas assez de place pour élever. Dès qu'une fille est un peu trop désireuse de fonder une famille et que, dans ma grande sagesse, je pense que c'est impossible, elle doit subir une opération et le résultat est entreposé ici. La vie est dure, pas vrai ?

— Ils sont vivants ?

— Bien sûr qu'ils sont vivants ! riposta Lain. Parce que j'espère encore que l'humanité aura un avenir et que nous ne sommes pas très nombreux face à l'histoire. Alors on les congèle, en espérant pouvoir un jour utiliser des matrices artificielles et léguer un tas d'orphelins à l'univers.

— Les parents ont certainement…

— Protesté ? Lutté ? Crié en tapant du pied ? » Elle se rembrunit. « Oui, on peut dire ça. Mais ils savaient aussi ce qui pouvait advenir et ils l'ont fait quand même. Les besoins biologiques sont bizarres. Les gènes veulent absolument se reproduire dans une nouvelle génération, quoi qu'il arrive. Et des générations entières ont déjà grandi sur l'arche. Tu sais comment sont les gosses. Même quand tu leur offres des moyens de se protéger, ils ne les utilisent pas la moitié du temps. Ce sont des petits baiseurs ignorants.

— Je ne comprends pas très bien pourquoi tu as tellement voulu me montrer tout ça, fit observer Holsten.

— Oh, oui, c'est vrai. » Lain se pencha sur une console et parcourut divers menus, puis sélectionna un des récipients. « Celui-là, tu vois ? »

Holsten fronça les sourcils, ne sachant pas s'il était censé remarquer une mutation ou un défaut particulier.

« Qu'est-ce que je pourrais dire ? déclara Lain. J'étais jeune et stupide. Et il y avait ce jeune et vigoureux linguiste. Il m'a emballée. Nous avons dîné sous la lumière des étoiles mourantes, dans une station spatiale vieille de dix mille ans. Une charmante idylle. » Elle n'abandonnait jamais son ironie mordante.

Holsten la fixa. « Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Mais tu… tu ne m'as jamais rien dit. Quand nous avons arrêté Guyen, tu aurais pu…

— À ce moment-là, je n'étais pas sûre que nous avions encore un avenir. En plus, si Guyen l'avait appris et avait pu contrôler toute l'informatique… Au fait, c'est une fille. Oui, c'est une fille. Enfin, ce *sera* une fille. » En entendant cette répétition, Holsten comprit à

quel point Lain était à bout de forces. « J'ai fait un choix, Holsten. J'en ai fait un quand j'étais avec toi. J'ai fait en sorte que ça arrive. J'allais… Je pensais avoir le temps plus tard… Je pensais qu'un jour je pourrais m'occuper d'elle et… mais il y avait toujours un autre foutu problème. Le jour que j'attendais n'est jamais venu. Et maintenant, je ne suis pas sûre de…

— Isa…

— Écoute, Holsten, tu vas retourner au frigo dès qu'on t'aura trouvé un caisson, d'accord ? Tu es prioritaire, point final. Ma position me procure certains avantages et c'est moi qui mène la barque. Tu vas retourner en hibernation. Tu te réveilleras quand nous arriverons dans le système de la planète verte. Tu vas atterrir et t'arranger pour que ce monde devienne *le nôtre*, malgré tous les ordinateurs dingues et les araignées monstrueuses et je ne sais quoi d'autre. Et tu vas faire en sorte qu'*elle* puisse y vivre. Tu m'entends, pépé ?

— Mais tu…

— Non, Holsten, tu devras prendre tes responsabilités. Moi, je ferai tout ce que je peux. Je ferai tout ce qui est humainement possible pour que ce jour d'espoir arrive. Ensuite, ce sera à toi de jouer. »

Plus tard seulement, quand Lain lui montra son nouveau caisson, il aperçut le nom encore étiqueté sur le châle effiloché qu'elle portait sur les épaules. Il se figea en le voyant, juste avant de pénétrer dans sa capsule de stase remise à neuf. *Vraiment ? Pendant tout ce temps ?* Face à cette longue période de froid et d'oubli, sans même être certain de se réveiller un jour, il trouva curieusement réconfortant de savoir qu'une personne avait veillé sur lui pendant toutes ces années, même s'il s'agissait de cette femme amère et cynique.

6.6

Et toucher le visage de la Déesse

Portia veut sortir avec le reste de l'équipe, mais Viola le lui interdit. Elle doit rester en sécurité pour pouvoir accomplir sa propre mission. En attendant, Portia est aussi choyée et dorlotée qu'un roi sacrificiel.

À cette altitude, la colonie de fourmis du Nid Céleste a besoin d'une assistance physique pour effectuer la maintenance du vaisseau et conserver la forme de son enveloppe. Même en travaillant de l'intérieur, les insectes sont affectés par le froid. Minuscules, incapables de réguler leur température, ils ne peuvent pas exécuter beaucoup de tâches en dehors du cœur du vaisseau. Les araignées ont donc revêtu leurs combinaisons spéciales avant de ramper à l'extérieur de leur maison flottante, passant par des sas pressurisés temporaires, qu'elles tissent elles-mêmes et défont à volonté. Elles vacillent, reviennent en chancelant par groupes de deux ou trois après avoir accompli leur travail. Quelques-unes sont transportées sur le dos de leurs camarades, terrassées par le froid malgré les couches de soie qui les emmitouflent et les systèmes de chauffage chimique accrochés sous leur abdomen. Portia se sent gênée de ne pas pouvoir les aider, même si elle sait bien qu'elle devra affronter un autre supplice.

Quelques araignées s'étaient accrochées à l'idée qu'en se rapprochant du soleil elles pourraient bénéficier pleinement de sa chaleur. Elles ont abandonné très vite cette illusion. Là-haut, l'air ténu s'attaque à leur corps comme un vampire aveugle. Malgré cela, Portia aimerait les rejoindre, travailler patte contre patte avec elles, les porter, alors que l'aérostat porte déjà leur poids à tous.

L'autre raison qui la pousse à s'occuper est qu'elle ne souhaite plus réfléchir à ce qui se passe en bas — ou en haut, selon le point de vue. Le soudain mutisme de la Messagère les a toutes affectées. Le bon sens leur dicte que cette mission n'a qu'un lointain rapport avec cette attitude — car les deux événements impliquent l'intelligence fantasque de Bianca — mais, comme les humains, les araignées sont promptes à voir des relations de cause à effet ou à imaginer des connexions, à tirer de coïncidences des présages fâcheux. Bien que l'époque glorieuse du Temple soit depuis longtemps révolue, une curieuse angoisse étreint l'équipage. D'étranges pensées vous viennent à l'esprit quand vous vous trouvez si près du mystère fondamental que représente la Messagère.

Finalement, Viola est assurée que le Nid Céleste conservera une position stable dans les airs et elle rétablit la liaison avec les balises radio situées au sol. Les courants aériens — grossièrement déterminés au cours des dernières années — les poussent vers le point critique.

Portia, Fabian, entrez dans votre capsule, ordonne-t-elle.

Portia lui fait respectueusement remarquer, par de brusques mouvements des palpes, que la mission pourrait tout aussi bien être exécutée par une seule personne. Elle ne dit pas cela

parce qu'elle doute des capacités de Fabian, mais plutôt parce qu'elle craint pour lui. Les mâles sont tellement fragiles, et elle se sent si protectrice.

Viola répond que tout doit suivre le plan prévu, et que ce plan exige la présence de deux d'entre eux dans la petite capsule installée au sommet du Nid Céleste. Les araignées l'appellent le Nid Spatial, qui devra les emporter là où aucune araignée ne s'est jamais aventurée — dans ces régions qui constituent, depuis le début de leur histoire, le domaine du mythe et de l'imagination. Quelques petits vaisseaux sans pilote ont déjà frôlé cette lisière. Maintenant, les scientifiques croient comprendre les conditions qui règnent aux confins du monde et ont élaboré leur programme en conséquence. Portia et Fabian devront affronter la vérité de leur croyance. Ils y vont à deux, pour le cas où l'un échouerait.

Le Nid Céleste est robuste, capable de résister aux violentes turbulences qui sévissent jusqu'à la surface de la planète. Ce n'est malgré tout qu'un vaste appareil presque impondérable : un nuage composé de soie, de bois et d'hydrogène ; avec un petit équipage d'araignées et quelques moteurs qui sont les objets les plus lourds à bord. Pourtant, il n'est pas suffisamment léger. Une fois gonflé, le Nid Spatial sera bien plus modeste et pourra emporter une cargaison beaucoup moins pesante : quelques fourmis pour gérer l'équipement de vie, une radio, deux membres d'équipage, le chargement.

C'est une des choses que Bianca et ses collègues ont découvertes : le ciel de la planète possède une limite graduelle ; à mesure qu'un voyageur s'éloigne de la surface, l'air se raréfie, devient plus froid, plus irrespirable, jusqu'à… les avis sont partagés sur la question de savoir s'il disparaît complètement ou s'il est simplement impossible à détecter. Combien de molécules un kilomètre cube doit-il contenir pour qu'on puisse dire qu'il appartient encore à l'atmosphère ?

Portia passe dans la cabine d'habillage pour enfiler sa combinaison. Ce n'est pas un simple revêtement isolant, comme en portent les marins, mais un accoutrement lourd et bizarre, rembourré au niveau des articulations, renflé autour de l'abdomen pour contenir les réservoirs d'air. Lorsqu'il est dépressurisé, il reste flasque et semble étonnamment lourd. Comme il gêne les mouvements, il ne permet pas de parler de manière intelligible. Pour cette mission, elle sera réduite à l'utilisation de ses palpes et de sa radio.

Fabian la rejoint, pareillement affublé. Il lui fait un petit signe d'encouragement pour lui remonter le moral. On l'a choisi parce qu'ils travaillent bien ensemble, mais aussi parce que, déjà petit pour un mâle, il est deux fois plus petit qu'elle et ne pèse pas très lourd. Le Nid Spatial doit les hisser à une altitude élevée ; après tout, les étoiles se trouvent très loin.

Même la Messagère traverse le ciel bien plus haut que le Nid Spatial ne peut monter. Chicaneries philosophiques mises à part, il n'y a plus d'atmosphère là où elle orbite. La Messagère habite dans l'environnement le plus hostile qu'une araignée puisse imaginer.

Et Portia n'arrête pas de s'interroger : *S'est-Elle tue parce que nous sommes montés aussi haut ? Serions-nous en train de la défier en faisant cela ?*

La cabine de l'équipage du Nid Spatial est terriblement exiguë. Le plafond est incurvé par l'équipement du vaisseau : ses radiateurs, sa machinerie, son émetteur-récepteur et ses fourmis spécialisées dans la maintenance de l'appareil. Portia et Fabian s'installent comme ils peuvent, se blottissent dans ce compartiment minuscule qui restreint leurs mouvements.

La radio leur donne les instructions de Viola, qui se trouve dans la grande cabine du Nid

Céleste. Portia procède à une longue séquence de vérifications, confirmées par les colonies de fourmis embarquées sur les deux vaisseaux. Il s'agit de colonies mère et fille, et cette parenté favorise leurs communications.

Viola signale que le moment critique est arrivé : s'appuyant sur les meilleures estimations météo concernant les mouvements de l'air, la séparation doit s'effectuer maintenant pour que le Nid Spatial bénéficie des meilleures chances de succès. Les paroles de Viola sont transmises d'une manière terriblement efficace, sous forme de pulsations électroniques qui nettoient l'information en gommant toute trace du caractère et de la personnalité de l'émetteur.

Portia répond que Fabian et elle sont prêts pour la séparation. Viola commence à dire quelque chose, puis s'interrompt. Portia comprend qu'elle a failli prononcer une platitude à propos de la bienveillance de la Messagère. En ce moment, ce genre de formule paraît plutôt inapproprié.

À la surface de la planète, des douzaines d'observatoires et de postes radio attendent avec impatience la suite des opérations.

Le Nid Spatial est accroché sur l'enveloppe du Nid Céleste comme une sorte de parasite inoffensif. Maintenant que son équipage est installé, il est délicatement détaché par les fourmis du Nid Céleste ; les minces fils qui le retiennent sont coupés et le Nid Spatial, plus léger, se dégage brusquement pour s'élever avec la grâce d'une méduse. Pris dans les courants ascendants, il monte plus haut que n'importe quel autre véhicule en suivant — pour l'instant — les prévisions des scientifiques qui n'ont pas à risquer leur vie pour les vérifier.

Portia et Fabian envoient régulièrement des rapports à Viola, et donc au reste du monde. Entre deux transmissions, ils essaient de se distraire. Leur communication est limitée à des mouvements de palpes ; les échanges plus subtils leur sont interdits par l'étroitesse de l'habitacle et par leurs embarrassantes combinaisons. Le froid se fait sentir malgré les couches de soie qui enrobent leur compartiment. Déjà ils respirent l'air stocké dans leurs réserves limitées. Portia sait que la réussite de leur mission dépend d'un horaire très strict.

L'éclairage chimique de leurs instruments lui permet de suivre leur ascension rapide. La radio confirme la position du Nid Spatial. Portia éprouve une curieuse impression, qui correspond bien à sa nature : elle va là où personne n'est jamais allé. Elle ressent fortement cette curiosité opportuniste qui accompagnait déjà ses minuscules ancêtres dénuées de raison. Pour Portia, il y a toujours un nouvel horizon, toujours un nouveau chemin à explorer.

C'est à peu près le moment où la Messagère brise le silence radio. Bien que Portia ne soit pas branchée sur la fréquence de la Déesse, les communications frénétiques provenant de la surface lui font comprendre ce qui vient d'arriver. Elle n'est pas très à l'aise avec le langage difficile et peu intuitif de la Déesse, mais la traduction lui parvient rapidement, après avoir été diffusée sur toute la planète à la vitesse de la pensée.

La Déesse a présenté des excuses.

Elle a expliqué qu'Elle n'avait pas saisi jusqu'à présent certains éléments essentiels, mais qu'Elle comprend mieux la situation actuelle.

La Déesse invite les araignées à Lui poser des questions.

Enfermés dans leur minuscule bulle ascensionnelle, Portia et Fabian attendent avec

angoisse les rapports sur ces échanges. Ils savent que Bianca et ses collègues à la surface doivent discuter âprement de la suite des événements. Quelles questions pourraient marquer le début d'une nouvelle relation avec la Messagère ?

Bien entendu, il n'y a qu'une seule question primordiale. Portia se demande si Bianca sollicitera d'autres avis ou si elle enverra ses propres requêtes à la Déesse pour empêcher les autres de faire de même. Ce doit être une grande tentation pour toutes les autres araignées ayant accès à un émetteur.

Bianca demande ceci :

Pourquoi êtes-Vous là-haut et nous ici ? Faut-il y voir une signification ou n'est-ce que le hasard ? Que peut-on demander d'autre à une divinité cybernétique détraquée, sinon *Pourquoi sommes-nous ici ?*

De son satellite, la docteure Avrana Kern s'apprête à révéler toute la vérité : voilà une question à laquelle elle est capable de répondre aussi précisément que peuvent l'espérer toutes les araignées du monde. Elle, Avrana Kern, elle est l'histoire personnifiée.

Elle prend l'équivalent d'une profonde inspiration, mais aucune réponse ne lui vient à l'esprit. Elle est pleinement consciente de *savoir*, mais cette confiance n'est pas soutenue par la connaissance elle-même. Les archives qu'elle considère comme *mes souvenirs* ne sont pas disponibles. Quand elle entreprend des recherches, elle reçoit une multitude de messages d'erreur. Tout a disparu. Les trésors du passé *ont disparu*. Elle est l'unique témoin d'une époque de l'humanité, et pourtant elle a oublié. Les enregistrements inutilisés ont été remplacés durant les millénaires de son sommeil, durant les siècles de son éveil.

Elle sait qu'elle sait, mais en vérité elle *ne sait pas*. Il ne lui reste qu'un patchwork de suppositions et les souvenirs lointains de choses qu'elle ne peut plus se rappeler directement. Si elle doit répondre à la planète, ce sera en rassemblant ces fragments. Elle leur fournira des mythes fondateurs tardifs, conformes au dogme mais peu détaillés.

Pourtant, les araignées sont impatientes de connaître les faits, et elles posent la bonne question. Vont-elles lui demander des spécifications techniques ou des numéros de série ? *Non*. Elles doivent connaître la vérité, pour autant qu'elle puisse la leur révéler.

C'est ce qu'elle fait.

Elle leur demande ce qu'elles pensent des lumières qui brillent dans le ciel : les créatures de la surface connaissent assez bien l'astronomie pour savoir qu'il s'agit de feux extrêmement éloignés.

Les étoiles sont comme votre soleil, répond-elle. *Et autour de l'une d'elles se trouvait un monde comparable au vôtre, sur lequel d'autres yeux regardaient vers ces lumières lointaines et se demandaient si quelqu'un les regardait de là-haut*. Elle utilise naturellement le passé, bien que sa conception d'un temps linéaire ne corresponde pas exactement à celle des araignées. Pour elle, la Terre est morte.

Les créatures qui vivaient sur cette planète étaient querelleuses et violentes. Beaucoup d'entre elles ne cherchaient qu'à tuer, à contrôler et à opprimer les autres, et à lutter contre celles qui voulaient améliorer la vie de leurs semblables. Mais quelques-unes ont vu plus loin. Elles ont voyagé vers d'autres étoiles, vers d'autres mondes, et quand elles trouvaient une planète qui

ressemblait un peu à la leur, elles employaient leur technologie pour la transformer afin de pouvoir y vivre. Elles ont habité sur certains de ces mondes, et sur d'autres elles ont fait des expériences. Elles y ont semé la vie et ont créé un catalyseur pour accélérer la croissance de cette vie. Elles voulaient voir à quoi leur expérience aboutirait. Elles voulaient savoir si cette vie les regarderait un jour et comprendrait.

Quelque chose réagit dans ce qui reste d'Avrana Kern, une sorte de mécanisme brisé qu'elle n'a pas employé depuis très longtemps.

Mais pendant qu'elles attendaient, la majorité violente de leur peuple, gaspilleuse de ressources, a déclenché une grande guerre contre celles qui étaient raisonnables. Elle sait maintenant que ses interlocuteurs comprendront des termes comme « guerre » et « catalyseur » et la majeure partie des concepts qu'elle utilise. *Et ces créatures sont mortes. Tout le peuple de la Terre a péri, à part quelques individus. Personne n'est jamais venu voir ce qui avait grandi sur les planètes transformées.*

Et sans le dire, elle pense : *C'est vous, mes enfants. C'est vous. Vous n'êtes pas ce que nous voulions ni ce que nous avions prévu, mais vous êtes le résultat de mon expérience, et une réussite.* Tout au fond d'elle, ce fragment brisé remue encore. Et elle sait qu'une autre partie d'elle-même, une partie charnelle, cloîtrée, voudrait pleurer. Pas de chagrin, mais de fierté. Seulement de fierté.

Dans son petit univers clos, Portia cherche à saisir ce que la Déesse vient de dire — comme tant d'autres araignées sur toute la planète. Une partie de ses propos reste obscure — comme c'est souvent le cas —, mais ces paroles sont plus claires que beaucoup d'autres : cette fois, la Messagère essaie vraiment de se faire comprendre.

Elle pose la question suivante presque en même temps que Bianca :

Alors, vous êtes notre créatrice ? Avec tous les sous-entendus que cela implique : *Pourquoi ? Dans quel but ?*

Et la Messagère répond : *Vous êtes le fruit de Ma volonté, vous avez été créés grâce à la technologie de cet autre monde, mais seulement pour vous faire avancer plus vite sur un chemin que vous auriez pu prendre sans moi, si vous en aviez eu le temps et l'occasion. Vous êtes Ma création, mais vous appartenez aussi à l'univers et c'est à vous de choisir votre destin. Vous devrez survivre, prospérer, croître et chercher à comprendre, comme mon peuple aurait dû le faire s'il n'avait pas sombré dans la folie qui a provoqué sa perte.*

Et tandis qu'elle monte vers les confins stériles de l'atmosphère, Portia, qui n'a pourtant jamais été une dévote, a l'impression d'accomplir cette destinée en repoussant les frontières de la compréhension.

Leur ascension a été rapide. La Déesse s'est montrée fort prolixe. Maintenant, ils commencent à ralentir. D'après la couleur de l'altimètre, l'opiniâtre Nid Spatial — qui n'est guère plus qu'une mince enveloppe remplie d'hydrogène soulevant une petite capsule — atteint son plafond, là où l'atmosphère est si raréfiée que le gaz lui-même ne peut être plus léger. Ils sont encore très loin de l'orbite de la Messagère — à peine à un tiers de la distance qui sépare la planète du satellite — mais ils ne peuvent pas s'élever davantage.

Leur chargement, lui, doit monter plus haut. Son déploiement représente l'opération la

plus périlleuse de cepérilleux voyage, dans le lieu où aucune araignée n'aurait jamais dû venir. Portia va envoyer en orbite, pour la première fois, un objet artificiel fabriqué sur sa planète. Les araignées ont construit un satellite.

C'est une boule de verre à double coque, équipée d'un émetteur-récepteur radio et de deux colonies : une de fourmis, une autre d'algue marine. Cette dernière appartient à une espèce particulière, cultivée par les stomatopodes et conçue pour adapter son métabolisme afin de réguler son environnement. Elle s'épanouira dans la lumière du soleil, se répandra dans des ailes de soie creuses dépliées par le satellite et sera entretenue par les fourmis, qui s'en nourriront et respireront son oxygène. Le satellite est en fait une minuscule biosphère, qui devrait survivre environ un an avant de retomber. Il servira de relais radio et les fourmis pourront être conditionnées, à partir du sol, pour effectuer un certain nombre d'analyses. Ses capacités n'en font pas un engin révolutionnaire, mais il marque toutefois l'aube d'une nouvelle ère.

Il doit se détacher de la nacelle à laquelle il est accroché — il constitue la partie la plus lourde du Nid Spatial. L'appareil est équipé de fusées chimiques qui le pousseront sur une orbite stable ; les fourmis savent déjà comment ajuster sa trajectoire. Malgré leurs connaissances dans le domaine de la chimie, les araignées ne sont pas encore expertes dans la production de fusées employant la combustion ; c'est d'ailleurs la principale raison du projet Nid Céleste/Nid Spatial. Kern et son peuple n'ont jamais envisagé cette question, mais la vie sur la planète verte est encore jeune d'un point de vue géologique — trop jeune pour avoir produit des énergies fossiles. La biotechnologie et l'ingénierie mécanique ont dû compenser cette absence.

Le chargement ne se détache pas.

Portia constate le problème avec un certain flegme. Épuisés par la longue ascension, Fabian et elle ont du mal à analyser clairement la situation. Les araignées ne sont pas des créatures endothermes très efficaces. Les deux explorateurs sont maintenant affamés ; même en consommant leurs réserves de nourriture, ils se sentent de plus en plus engourdis par le froid. Quelque chose cloche et Portia doit sortir dans la haute atmosphère pour voir si une réparation est possible. Le danger augmente à chaque seconde : si le satellite fonctionne mal, il pourrait déclencher ses fusées alors qu'il est encore accroché à la nacelle, ce qui écraserait la cabine et enflammerait les cellules d'hydrogène. Fabian informe le sol de leur problème, interrompant le babillage général provoqué par les révélations de la Messagère. Bianca et ses collègues impliqués dans le projet Nid Spatial ne tardent pas à se taire.

La communication est difficile. Fabian doit sans cesse répéter ses messages tandis que Portia prépare son scaphandre pour sortir dans le presque-vide hostile qui les entoure. L'émetteur du Nid Spatial a du mal à atteindre la surface de la planète — encore un équipement technologique éprouvé par le voyage.

Portia se place devant l'endroit où elle souhaite sortir, vers le fond de la cabine. Elle déroule un fil de sécurité qu'elle accroche à l'intérieur de la nacelle, puis tisse une seconde paroi de soie autour d'elle avant de sceller sa filière à l'intérieur de sa combinaison. Elle découpe ensuite une ouverture dans la cabine, se glisse entre les modules, raccommode la toile derrière elle et répète l'opération pour sortir dans le froid mortel.

Sa réserve d'air se dilate aussitôt et fait gonfler sa combinaison, surtout autour de son

abdomen, de sa bouche, de ses yeux et de ses articulations : les parties qui pourraient souffrir d'une soudaine dépressurisation. À cet instant, Portia possède plusieurs avantages sur les vertébrés : elle craint moins les engelures ou les bulles de gaz provoquées par le changement de pression et son exosquelette retient mieux les fluides que la peau. Malgré tout, la combinaison boursouflée ralentit terriblement ses mouvements. Pire encore, elle se réchauffe très vite. Elle a déjà eu du mal à conserver une température corporelle élevée dans la cabine, mais elle n'a aucun moyen de la faire baisser. La chaleur qu'elle produit, ne pouvant pas s'échapper, reste confinée dans la petite quantité d'air emprisonnée par la combinaison. Portia se met lentement à bouillir dans sa propre carapace.

Elle descend péniblement vers le satellite, qu'elle aperçoit à travers sa visière translucide ; il est collé à la nacelle par la glace. Portia ne peut communiquer avec quiconque et espère seulement qu'il est encore opérationnel. Elle se met résolument à frapper la glace, à la couper avec ses pattes antérieures. Malgré ses efforts, la sphère de verre reste fixée à la coque de soie du Nid Spatial. L'araignée n'oublie pas que les fusées peuvent se déclencher à tout moment et risquent d'incendier la nacelle bien avant de faire fondre la glace. Alors qu'elle s'efforce de chasser cette pensée de son esprit étourdi par la chaleur, elle voit les premiers rougeoiements provoqués par le mélange des substances chimiques.

C'est son travail. C'est pour cela qu'elle a été choisie. Portia est une pionnière, une risque-tout, une araignée qui ne peut pas se satisfaire de rester tranquillement accroupie en attendant que le monde vienne à elle. Elle est une héroïne, mais plus enviée qu'imitée.

Elle entoure le satellite avec ses pattes, s'arc-boute, et parvient finalement à le détacher de la couche de glace. Utilisant ses membres postérieurs, elle le pousse de toutes se forces vers l'espace.

Elle sent sa combinaison se déchirer le long d'une patte arrière ; la soie tissée n'a pas résisté au brusque mouvement. Le froid qui mord aussitôt ses membres exposés est presque bienvenu. Elle est projetée dans l'atmosphère ténue et suit une longue courbe qui l'entraîne vers le bas, vers la planète qui l'attire patiemment. Agitant frénétiquement six de ses pattes, elle repousse vivement le satellite.

Les fusées s'allument. Portia est un peu roussie par l'extrémité de leurs flammes rougeoyantes, mais le satellite s'éloigne en tournoyant furieusement et dépasse la vaste canopée du Nid Spatial. Elle ignore s'il sera capable de corriger sa trajectoire et d'atteindre l'orbite prévue.

Une pensée étonnamment rationnelle lui vient à l'esprit : *Il doit quand même exister un moyen plus facile*.

Puis elle se met à tomber. Ses pattes exécutent gauchement le tissage d'un parachute, mais s'agitent simplement dans le vide.

Sa chute s'arrête brutalement et elle se retrouve à pendouiller sous le Nid Spatial. Son fil de sécurité la retient, mais cela n'a plus guère d'importance. Tout l'air de sa combinaison s'est échappé dans l'espace, et elle a maintenant trop chaud pour bouger ou réfléchir. Portia considère qu'elle est perdue.

Entre-temps, Fabian a déjà réagi. Sans voir ce qui se passait, il a été alerté par la brusque traction du fil de sécurité et l'a suivi vers l'extérieur après avoir tissé son propre sas, jusqu'à ce que sa propre combinaison gonfle à son tour. Il hisse Portia jusqu'à lui. Il a l'impression

d’y jeter ses ultimes forces, mais il parvient à la faire rouler à l’intérieur de la nacelle. Après avoir scellé de nouveau la cabine, il se sert de ses crochets pour déchirer leurs deux combinaisons.

Il reste allongé sur le dos, ses pattes entremêlées à celles de Portia. Elle ne bouge pas, mais Fabian peut voir palpiter son abdomen.

Il parvient à atteindre le transmetteur et envoie un rapport à moitié incohérent sur leur situation. Il capte vaguement la confirmation que le satellite a été déployé avec succès, mais ignore si son propre message a bien été reçu.

Il recommence. Ses palpes tremblants envoient d’abord une sorte de charabia, mais il se reprend et réussit à transmettre : *Pouvez-vous me recevoir ? Est-ce que quelqu’un me reçoit ?*

Aucune réponse de la surface. Il ne sait même pas si la radio fonctionne encore. Il a terriblement faim et il leur reste très peu d’air après l’expédition extravéhiculaire de Portia. Fabian a entamé le dégazage de l’hydrogène, aussi rapide que possible en tenant compte des mesures de sécurité, mais la descente sera longue. Portia et lui n’ont plus assez d’énergie ni d’oxygène pour parvenir sains et saufs à une altitude viable.

Puis une voix lui parvient : *Oui, je vous reçois*.

La Messagère est à l’écoute. Fabian éprouve soudain une sorte de crainte religieuse. Il est le premier mâle à parler avec la Déesse.

Je comprends votre situation, lui dit la Messagère. *Je ne peux pas vous aider. J’en suis désolée*.

Fabian lui annonce qu’il a un plan et lui précise soigneusement la procédure. *Pouvez-vous leur expliquer tout cela ?*

Oui, je peux le faire, lui promet la Messagère ; et se remémorant soudain quelque vieux souvenir, elle ajoute : *Quand mes ancêtres ont exploré l’espace, il y a aussi eu des morts parmi les pionniers. Cela en valait la peine*. La phrase suivante est trop mystérieuse pour Fabian ; il ne saura jamais ce qu’elle signifie : *Je vous rends hommage*.

Il se tourne vers Portia, qui n’a plus aucune force. Elle est étendue sur le dos, sans connaissance, les réactions de son organisme sont réduites à quelques réflexes. Il déplace ses palpes devant ses yeux et la touche, comme s’il voulait s’accoupler, afin de réveiller un vieil instinct étouffé par des siècles de civilisation mais toujours présent. Il ne reste plus qu’une seule source de nourriture pour la revigorer. La réserve d’air ne suffira pas pour deux araignées, mais peut-être pour une.

Il voit ses chélicères se desserrer, se relever en tremblant. Il les regarde pendant un moment, songe à la considération qu’il ressent pour sa compagne et sa partenaire. Elle ne pardonnera jamais à Fabian ni à elle-même. Au moins aura-t-elle une chance de survivre.

Il s’abandonne à son étreinte instinctive.

Plus tard, quand Portia reprend ses esprits à bord du Nid Céleste, elle se sent repue, meurtrie, étrangement sensuelle. Elle a complètement perdu une patte postérieure et deux sections d’une autre, ainsi qu’un œil secondaire. Cependant, elle est en vie.

Lorsqu’on lui raconte ce que Fabian a fait pour la sauver, elle se refuse longtemps à y croire. Finalement, c’est la Messagère en personne qui l’amène à accepter la réalité des faits.

Portia ne volera jamais plus, mais elle jouera un rôle important dans la planification des

prochains vols, en travaillant à des moyens plus sûrs et plus sophistiqués de placer un engin en orbite.

Car maintenant que la Messagère a trouvé la patience et la méthode pour comprendre clairement Ses enfants, Elle peut enfin leur présenter Son avertissement d'une manière explicite. Les araignées savent désormais, sans même parler de leur Déesse en orbite, qu'elles ne sont plus seules dans l'univers, et que ce n'est pas une bonne chose.

7

Collision

7.1

Sur le pied de guerre

Ils étaient entassés dans la salle de réunion. Tout cela avait un petit air de déjà-vu mais, à l'heure actuelle, il s'agissait plutôt d'une bonne chose. Holsten était citoyen d'un monde minuscule fait de cycles et de répétitions ; quand les événements ne radotaient pas, c'était signe de détérioration.

Pourtant, quelques lampes éteintes le ramenèrent à la réalité. Malgré tous les miracles scientifiques qui avaient permis la construction du *Gilgamesh*, malgré les bijoux technologiques volés aux dieux de l'Ancien Empire… ils étaient incapables de réparer toutes les ampoules, ou trop occupés par des priorités plus importantes.

Holsten reconnut un nombre surprenant de visages dans ce qui constituait de toute évidence une réunion décisionnaire. Il y avait l'équipe d'experts — ou ce qu'il en restait. Il était entouré par les scientifiques, une poignée d'ingénieurs, le Commandement, la Sécurité, des gens qui avaient tous embarqué quand les humains vivaient encore sur la Terre ; des gens qui avaient la responsabilité de l'humanité entière.

Avec quelques absences notables. Mis à part Holsten, unique membre de son propre « département des antiquités », la seule chef d'équipe présente était Vitas, qui avait battu le rappel des spécialistes récemment réveillés, aux regards encore voilés, et lançait des ordres dans son langage si personnel. Elle était quand même assistée de quelques jeunes gens portant des combinaisons usagées — *sûrement formés par Lain*, pensaHolsten. Ils auraient pu sortir de cette foule rencontrée depuis peu — dans ses souvenirs — mais il se dit qu'ils devaient appartenir à une génération plus récente. Ils avaient tenu le coup. Ils ne s'étaient pas transformés en cannibales, en anarchistes ou en singes. Cette fragile apparence de stabilité suffisait à lui procurer un peu d'espoir.

« Ah, vous voilà, Mason ! » Il était difficile de savoir ce que Vitas pensait de la présence du linguiste. En fait, il était difficile de savoir ce qu'elle pensait tout court. Elle avait vieilli, mais visiblement peu, et conservait une certaine grâce. Holsten envisagea curieusement que Vitas n'était pas humaine.Peut-être avait-elle créé sa propre machine pensante, capable de se fournir une assistance médicale pour dissimuler son terrible secret…

Il avait vu beaucoup de choses démentes depuis qu'il se trouvait à bord du *Gilgamesh*, mais cette hypothèse allait un peu trop loin. Même l'Ancien Empire… à moins que Vitas ne *soit* l'Ancien Empire. Une survivante anachronique, vieille de dix mille ans, éternelle, fonctionnant grâce à un mini-réacteur à fusion…

Avec l'impression d'être en train de délirer, il serra la main de la scientifique, sentit la chaleur humaine de sa peau et voulut faire confiance à ses propres sens. Vitas leva un sourcil sardonique.

« Oui, c'est bien moi, assura-t-elle. C'est incroyable, je sais. Vous savez vous servir d'une

arme ?

— Ça m'étonnerait beaucoup, lâcha inconsidérément Holsten. Je… Quoi ?

— Le commandant veut que je pose la question à tout le monde. Dans votre cas, j'avais déjà deviné la réponse. »

Holsten se figea d'un coup. *Le commandant…*

Vitas le dévisagea d'un air amusé, le laissa mijoter dans la stupeur pendant quelques secondes avant d'expliquer : « Pour votre gouverne, Lem Karst fait fonction de commandant.

— Karst ? » Holsten ne sentit pas que la situation s'améliorait. « Les choses vont si mal que ça ? »

De nombreuses personnes se tournèrent vers lui en entendant cette remarque ; certaines fronçaient les sourcils, d'autres partageaient clairement son opinion — y compris un membre de l'équipe de sécurité. Ce fut un des rares moments oùHolsten aurait préféré appartenir à une minorité.

« Nous nous trouvons dans le système de Kern », ajouta Vitas. Elle se tourna vers la console située derrière elle et réclama l'attention de Holsten. « En toute franchise, quand nous serons en orbite de la planète verte, le long périple du *Gilgamesh* arrivera à son terme. » La tournure curieusement poétique de cette phrase donna à son intonation sèche une sorte de gravité inattendue. « La Tribu de Lain a fait un travail remarquable pour le maintenir en état, mais le vaisseau a subi de nombreuses avaries, qui sont maintenant irréparables. Beaucoup de gens sont nés à bord, parce qu'on ne peut plus rafistoler les caissons d'hibernation. Personne ne pourra plus effectuer un autre voyage interstellaire.

— Ce qui signifie… ?

— Ce qui signifie qu'il ne nous reste qu'un seul endroit viable. Oui, Mason. » Le sourire de Vitas fut bref et net. « Et nous allons devoir affronter l'Ancien Empire pour nous y installer.

— On dirait que cela vous fait plaisir, fit observer Holsten.

— C'est l'objectif d'un très long projet, Mason. Son élaboration a demandé des siècles. C'est la plus longue partie jamais jouée dans l'histoire de l'humanité, si l'on omet ce qu'a fait cette Kern. Et à propos du commandant, vous aviez raison, d'une certaine façon. C'est le plan de Guyen, même s'il n'est pas ici pour assister à sa réalisation. Il l'a conçu dès l'instant où il a posé les yeux sur cette planète.

— Guyen ? répéta Holsten.

— C'était un visionnaire, affirma Vitas. À la fin, il a craqué sous la pression, mais ce n'est pas surprenant quand on sait tout ce qu'il a dû subir. L'espèce humaine lui doit beaucoup. »

Holsten la dévisagea, se souvenant qu'elle avait considéré le désastreux téléchargement de l'esprit de Guyen comme une sorte d'expérience amusante. Finalement, il se contenta de pousser un grognement. À en juger par la réaction de Vitas, le visage du linguiste exprimait clairement ses sentiments.

« Karst et quelques membres de la Tribu ont bricolé un centre de contrôle dans la salle des comms, déclara la scientifique d'un ton plutôt froid. Comme vous êtes membre de l'équipe d'experts, il veut vous y voir. Alpash ! »

Un des jeunes ingénieurs la rejoignit aussitôt.

« Voici Alpash. Il est né sur l'arche », expliqua Vitas, comme pour excuser une sorte de défaut congénital. « Je vous présente Mason, conduisez-le avec le reste des experts auprès du commandant. » Dans sa façon de s'adresser au jeune homme, on aurait pu croire qu'elle parlait à une créature inférieure, un genre de machine ou d'animal domestique.

Alpash fit un signe de tête en regardant Mason d'un œil ombrageux. Si Vitas représentait pour lui le modèle d'un expert, il ne devait pas s'attendre à de bonnes manières. Il fit montre d'une certaine méfiance en rassemblant les ingénieurs, les membres de la sécurité et les autres membres d'équipage récemment réveillés. Holsten repensa à la façon dont les adorateurs de Guyen l'avaient traité et se demanda de quelles légendes on avait abreuvé Alpash à propos des experts.

Dans la salle des communications, Karst paraissait plaisamment égal à lui-même. Le grand chef de la sécurité avait eu le temps de laisser pousser une courte barbe sur son visage ravagé. Holsten ne le trouva guère plus âgé que dans ses souvenirs ; il n'avait sans doute pas été réveillé souvent depuis leur dernière rencontre.

Karst sourit aux survivants de l'équipe d'experts qui entraient dans la salle ; une expression due autant à la tension qu'à l'anticipation des événements.

« Entrez et asseyez-vous, ou restez debout si vous préférez. Vitas, vous m'entendez ?

— Je vous entends, crachota la voix de la scientifique en chef dans un haut-parleur invisible. Je continue à superviser le déballage, mais je vous écoute. »

Karst haussa les épaules en faisant une grimace. « Bien. » Il se tourna vers les autres pour les dévisager à tour de rôle. Quand il croisa le regard de Holsten, il ne laissa paraître aucune antipathie. Rien ne donnait à penser que le chef de la sécurité avait eu un quelconque grief contre Holsten Mason. Il n'afficha pas non plus le mépris attendu de l'homme d'action envers l'homme de lettres. Au lieu de cela, le sourire de Karst se rétrécit légèrement mais devint plus sincère. Il exprimait la reconnaissance des épreuves partagées, le lien unissant deux personnes qui se trouvaient là depuis le début et qui étaient encore présentes.

« Nous allons nous battre, leur annonça le chef de la sécurité. Nous avons une seule chance de gagner. Vous savez tous de quoi il retourne. En tout cas, vous devriez. Là dehors, il y a un satellite qui pourrait probablement éventrer le *Gil* en un clin d'œil si nous lui en laissons l'occasion. Cela dit, nous avons installé une sorte de bouclier de diffusion quand nous avons dévalisé la station de terraformation. Certains d'entre vous n'étaient peut-être pas réveillés à ce moment-là, mais vous trouverez dans les archives un résumé des modifications effectuées sur le vaisseau. Nous avons aussi renforcé nos systèmes informatiques pour que cette salope… pour que le satellite ne puisse pas nous enfermer, ni ouvrir les sas, ni faire ce genre de trucs. Nous avons pris toutes les précautions mais je dois quand même admettre que nous pouvons nous faire flinguer. »

Pourtant, il continuait de sourire. « J'ai fait équiper quelques drones dans les ateliers, ajouta-t-il. Ils disposent également d'un bouclier et sont armés de lasers qui devraient pouvoir détruire le satellite. En gros, voilà le plan. L'attaque est la meilleure défense, et tout ça. Quand nous arriverons en orbite, nous brûlerons cette saleté, en espérant que ce sera suffisant. Sinon, il faudra utiliser la batterie frontale du *Gil*, ce qui nous mettra à portée d'une riposte. » Il s'interrompit un instant, puis termina sa présentation : « Maintenant, vous vous interrogez probablement sur la raison pour laquelle j'ai besoin de vous tous, pas

vrai ? »

Holsten s'éclaircit la voix. « Vitas m'a demandé si je savais me servir d'une arme. Je reconnais que je ne suis pas un grand tacticien, mais si nous en sommes réduits à utiliser des fusils contre le satellite, nous sommes sûrement déjà perdus. »

Karst éclata de rire. « Oui, bon, je prévois la suite, et je prévois de gagner. Parce que, si nous n'arrivons pas à nous débarrasser du satellite, il est inutile d'envisager autre chose. Donc, imaginons que nous l'avons cramé. Quelle est l'étape suivante ?

— La planète », lança quelqu'un. Un curieux murmure traversa la salle, un mélange d'espoir et de crainte.

Karst hocha gravement la tête. « Ouais, la plupart d'entre vous ne l'ont jamais vue, mais croyez-moi, c'est un endroit où il ne sera pas facile de s'installer. En tout cas, les débuts seront difficiles. N'est-ce pas, Mason ? »

Holsten tressaillit à l'idée qu'on lui demande d'exprimer publiquement son opinion. *Mais oui, bien sûr, nous sommes les deux seuls à être descendus à la surface*. « Vous avez raison, confirma-t-il.

— C'est pour ça qu'il y aura des armes, à l'intention de ceux qui veulent bien condescendre à les utiliser. » Karst, déjà bien condescendant, élargit son sourire d'un cran. « En gros, la planète est remplie d'un tas de bestioles. Des araignées, des insectes et d'autres nuisibles du même genre. Alors, pendant que nous nous installerons, nous devrons aussi *nous débarrasser d'eux* : défricher la forêt, chasser les animaux sauvages, exterminer tout ce qui nous regarde de travers. Ce sera marrant. Franchement, c'est le genre de chose que j'attends depuis que je suis monté à bord. Mais ce sera quand même un boulot difficile. Et tout le monde devra s'y mettre. N'oubliez pas que nous sommes les experts. C'est notre responsabilité, à nous et aux chefs des nouveaux ingénieurs, comme Al, ici présent. Nous devons le faire. Tout le monde compte sur nous. Et pensez-y : quand je dis *tout le monde*, ce n'est pas une image. L'humanité se résume au *Gilgamesh*. »

Il frappa dans ses mains, comme si ce discours venait de le ragaillardir et de revigorer son moral. « Vous autres, les membres de l'équipe de sécurité, vous allez évaluer toutes nos nouvelles recrues et équiper celles qui sont aptes. Expliquez-leur dans quel sens il faut tenir une arme. Ensuite, vous nous aiderez tous à faire la chasse aux bestioles. »

Holsten supposa que cela concernait tous ceux qui s'étaient montrés assez stupides pour répondre « oui » à la question de Vitas.

« La Tribu… », ajouta Karst, qui parut un instant perdre le fil de ses pensées. « Vous n'avez pas besoin d'instructions, vous savez ce que vous faites. Et vous le faites depuis assez longtemps. Alpash, restez ici, vous serez notre agent de liaison. »

Le terme « Tribu » s'appliquait visiblement aux ingénieurs, ou à leurs descendants qui s'évertuaient à maintenir l'intégrité de l'arche. Quelques-uns étaient présents et sortaient en donnant l'impression d'avoir trouvé toute cette réunion ennuyeuse et inutile ; ils étaient toutefois conscients qu'ils devaient se comporter correctement, comme des enfants durant un service religieux.

« Bon. Mason… Harlen ?

— Holsten.

— Oui, c'est ça. » Karst hocha la tête, mais sans s'excuser. « J'ai un boulot spécial pour

vous. Et c'est dans vos cordes. Le satellite transmet toutes sortes de conneries et vous êtes le seul qui soit capable de comprendre ce qu'il raconte.

— Il transmet… à notre intention ?

— Oui. Peut-être. Alpash ?

— Probablement pas, répondit le jeune ingénieur.

— Quoi qu'il en soit, emmenez Mason et flanquez-le devant une console. Et vous, Mason, si jamais vous en tirez quelque chose, faites-le-moi savoir. À mon avis, le satellite est simplement devenu cinglé.

— Encore plus cinglé », corrigea Holsten. Et Karst s'esclaffa, bien que ce ne soit pas une plaisanterie.

« Nous sommes tous dans le même bateau, pas vrai ? » déclara-t-il, presque amicalement, tout en montrant les installations cabossées du *Gilgamesh*. « Tous dans le même vieux bateau. » Le masque glissa, et Holsten put apercevoir durant une seconde les fractures de fatigue et les rafistolages qu'avait subis l'esprit surmené de Karst. Cet homme avait toujours été un second et se trouvait maintenant aux commandes, dernier général de l'espèce humaine face à des épreuves inconnues dont l'enjeu était crucial. Rétrospectivement, son discours un peu décousu ressemblait à celui de quelqu'un qui luttait pour garder une contenance — et tentait simplement de s'y accrocher. Contre toute attente, Karst réussissait à s'en sortir. L'homme providentiel arrive au bon moment.

Ou alors, il était soûl. Holsten se rendit compte qu'il avait du mal à trancher.

Alpash le conduisit devant une console, se comportant toujours comme si Karst, Holsten et les autres étaient des personnages légendaires qui venaient de ressusciter, mais qui se révélaient plutôt décevants quand on les voyait en chair et en os. Avec une curiosité toute professionnelle, Holsten se demanda si la Tribu ne les associait pas à une sorte de cycle mythique délirant, dans lequel les autres experts et lui composeraient un panthéon de dieux grincheux, de héros hâbleurs et de monstres. Il ignorait pendant combien de générations les jeunes ingénieurs n'avaient pas eu de contacts avec des personnes nées en dehors de l'arche. Depuis que…

Il allait poser la question, mais une pièce du puzzle se mit soudain en place et il sut qu'il ne devait rien demander. Pas maintenant. Pas maintenant qu'il songeait enfin à Lain. Car elle était certainement morte depuis très longtemps. Avait-elle pensé à lui vers la fin de sa vie ? Était-elle venue regarder, dans l'immobilité froide de son sarcophage, le prince endormi qu'elle n'avait jamais laissé revenir vers elle ?

Constatant le brusque changement d'humeur de Holsten, Alpash toussota nerveusement.

Le linguiste fronça les sourcils, écarta l'inquiétude de l'ingénieur d'un geste de la main. « Montrez-moi ces transmissions. »

Alpash se tourna vers la console, l'air préoccupé. L'appareil semblait bien fatigué, comme s'il avait été plusieurs fois démonté et remonté. Une sorte de symbole et quelques graffitis, apparemment récents, étaient inscrits au pochoir sur le côté. Holsten les observa un moment avant de parvenir à les déchiffrer.

Ne pas ouvrir. Aucun élément utilisable à l'intérieur.

Il ne put s'empêcher de pouffer, pensant comprendre la plaisanterie et déceler la froide ironie à laquelle se livraient les ingénieurs en dernier recours. Pourtant, le visage d'Alpash ne

trahissait aucun humour ; l'avertissement n'était peut-être qu'une devise sacrée de la Tribu. Une fois encore, Holsten se sentit soudainement morose et cafardeux. Comme Karst, sans doute. Il n'était qu'une créature du passé cherchant à récupérer un avenir compromis.

« Il y en a beaucoup, expliqua Alpash. Elles sont constantes, sur de multiples fréquences. Nous ne comprenons rien à leur contenu. Je ne sais pas ce qu'est cette Avrana Kern, mais je crois bien que le commandant a raison. Ça ressemble au délire d'un fou. On dirait que la planète se murmure quelque chose à elle-même.

— La planète ? s'enquit Holsten.

— D'après ce que nous avons compris, les signaux ne viennent pas directement du satellite. » Maintenant que son compagnon s'exprimait, le linguiste percevait des rythmes et des inflexions curieuses dans ses paroles — un peu de Lain, un peu des systèmes automatisés du *Gilgamesh*, un peu de nouveauté. De toute évidence, le vaisseau avait produit un accent spécifique.

Alpash releva un afficheur numérique apparemment destiné à l'enseignement. « Vous pouvez voir ici ce que nous savons à propos des transmissions. » Holsten était habitué aux présentations simplifiées du *Gilgamesh*, destinées aux profanes, mais la Tribu ne semblait pas pratiquer cette concession.

Voyant son regard désemparé, l'ingénieur continua : « Selon notre meilleure estimation, il s'agit de transmissions dirigées vers la planète, comme la séquence originale, et dont nous recevons l'écho. Cela dit, il nous arrive par l'intermédiaire de la planète.

— D'autres linguistes ont travaillé là-dessus ? Des gens tirés de la cargaison ? Il doit bien y avoir quelques étudiants, ou… »

Alpash afficha un air grave. « Je crains bien que non. Nous avons cherché dans le manifeste. Il n'y en avait que très peu au départ. Vous êtes le dernier. »

Holsten le dévisagea longuement, songeant à ce que cela impliquait, à la longue histoire de la Terre avant sa disparition, avant l'âge de glace. Dans sa société, les gens ne possédaient qu'une connaissance imparfaite et fragmentée des prédécesseurs qu'ils tentaient constamment d'imiter ; ce maigre savoir était-il maintenant réduit à lui seul, au cerveau d'un vieil homme ? *Toute cette longue histoire ! Et si… quand je mourrai… ?* Il ne voyait pas qui pourrait avoir le temps de suivre des cours d'histoire dans le Paradis survivaliste de Karst.

Holsten frissonna — pas parce qu'il éprouvait le banal sentiment humain de la mortalité, mais parce qu'il imaginait les vastes édifices invisibles de la connaissance qui sombreraient dans l'oubli, à jamais irrécupérables, à jamais irremplaçables. Il se pencha résolument sur les messages qu'Alpash lui montrait.

Après quelques efforts, Holsten réussit à décrypter suffisamment l'affichage pour saisir qu'il y avait un nombre impressionnant d'enregistrements — et sans doute seulement une fraction du total. *À quoi joue Kern ? Après tout, elle a peut-être fini par débloquer complètement*. Il ouvrit un fichier, mais cela ne ressemblait pas aux autres transmissions du satellite dont il se souvenait. Et pourtant… Holsten sentit que des portions de son cerveau, inutilisées depuis longtemps, s'efforçaient de se concentrer, de comprendre la complexité du message, de détecter des répétitions. Il exécuta toutes les analyses et les modélisations que la console autorisait. Ce n'était pas des signaux parasites aléatoires, mais ils n'étaient pas exprimés dans le langage de l'Ancien Empire employé précédemment par Kern/Eliza. « Ils

sont peut-être cryptés, songea-t-il à voix haute.

— Il y a un autre type de messages, expliqua Alpash. Celui-ci est comparable à la majorité, mais d'autres paraissent différents. Tenez. »

Holsten écouta les enregistrements : une autre séquence d'impulsions, mais plus proche de ce qu'il connaissait déjà. « Il n'y a que ça ? Pas de message de détresse ? Pas de suites numériques ?

— Uniquement ce genre-là, confirma Alpash. Et autant que vous en voudrez.

— Il nous reste combien de temps avant… avant le début des opérations ?

— Au moins trente heures. »

Holsten hocha la tête. « Je peux avoir quelque chose à manger ?

— Bien sûr.

— Dans ce cas, laissez-moi examiner tout ça et voir si je peux trouver quelque chose pour Karst. » Quand Alpash s'apprêta à quitter la pièce, Holsten fut sur le point de l'arrêter pour formuler l'impossible question que les historiens ne peuvent jamais poser à leurs sujets d'étude *: Qu'éprouve-t-on lorsqu'on est vous ?* Une question à laquelle personne ne peut répondre, parce que personne n'est capable de sortir de son cadre de référence.

Avec l'aide de la Tribu, il parvint à récupérer dans les archives du *Gilgamesh* quelques-uns de ses logiciels et à décortiquer les messages. Après lui avoir fourni ce qu'il voulait, on le laissa travailler seul. Il avait l'impression qu'un grand nombre de natifs du vaisseau et d'ex-hibernés se préparaient pour l'instant qu'ils attendaient respectivement depuis des générations et des siècles de sommeil. Il était plutôt content d'être tenu à l'écart. Ici, tout au bout du temps, le linguiste Holsten Mason se sentait heureux d'être occupé par la recherche futile d'une signification dans d'obscurs messages. Il n'était pas comme Karst. Ni comme Alpash ni comme aucune autre personne de son espèce. *Je suis vieux. De bien des façons.* Vieux, et néanmoins assez vigoureux pour survivre à l'arche elle-même, si les événements se déroulaient comme prévu.

Il se rendit compte qu'il ne pouvait rien tirer de la majeure partie des messages. Ces derniers étaient souvent très vagues et il supposa qu'ils étaient émis de la planète dans toutes les directions.

Ou plutôt retransmis par la planète. Pas envoyés par elle ; bien sûr que non. Holsten se sentit curieusement mal à l'aise. Quelle que soit leur source, ces transmissions étaient très différentes de tout ce qu'il connaissait ; il n'était même pas certain que c'étaient *réellement* des messages formulés dans une sorte de code ou de langage. Seules quelques structures tenaces parvenaient à le convaincre qu'il ne s'agissait pas seulement d'un bruit blanc ou d'une interférence naturelle. Cependant, ceux de la deuxième catégorie étaient plus puissants et, d'après les analyses de la Tribu, ils étaient dirigés vers la trajectoire du *Gilgamesh* ; on aurait pu croire que Kern utilisait son monde comme porte-voix pour leur débiter ses diatribes incompréhensibles.

Ou était-ce la planète qui criait ?

Holsten se frotta les yeux. Il travaillait depuis trop longtemps. Ses pensées commençaient à dériver assez loin des spéculations rationnelles.

Pourtant, ces transmissions… Au début, il avait cru que ce n'était qu'un charabia comparable au reste, mais il les avait ensuite comparées à de vieux enregistrements provenant du satellite et avait tenté de les traiter de la même manière, en faisant varier empiriquement le codage jusqu'à ce qu'un semblant de message émerge brusquement du bruit blanc. Les signaux contenaient des mots, ou du moins se persuada-t-il qu'il en avait repéré. Des mots en Impérial C, des mots extirpés de l'histoire, appartenant à une langue morte qui avait ressuscité.

Il repensa à l'accent d'Alpash. En écoutant ces transmissions, on aurait dit que quelqu'un s'exprimait dans une version barbare de l'antique langage ; qu'elles étaient codées de la même manière que celles de Kern ; comme si l'ancien idiome avait été dégradé ou corrompu, ou avait évolué.

Il s'agissait vraiment d'un travail de linguiste et d'historien. Il en oubliait presque les dangers qui les guettaient, se voyant déjà au seuil d'une découverte capitale qui soulèverait un intérêt général. Et si ce n'était pas seulement le charabia délirant d'un ordinateur mourant ? Et si cela signifiait quelque chose ? Si Kern essayait de leur parler, elle avait manifestement perdu une grande part de ses capacités — la femme/machine dont Holsten se souvenait n'avait aucune difficulté à se faire comprendre.

Alors, que cherchait-elle à leur dire maintenant ?

En écoutant les transmissions les plus nettes — envoyées dans la direction du *Gilgamesh* —, il éprouvait l'impression grandissante que quelqu'un s'adressait à lui, à une distance qui s'exprimait en millions de kilomètres, et de l'autre côté d'un gouffre d'incompréhension encore plus étendu. Bien sûr, il pouvait se leurrer, se persuader que ces petites bribes de phrases se combinaient pour composer un message cohérent.

Restez à l'écart. Nous ne voulons pas nous battre. Repartez.

Holsten considéra longuement le résultat. *Est-ce que j'imagine tout ça ?* Rien n'était vraiment lumineux ; la transmission était mauvaise et ne collait pas avec le comportement précédent de Kern. Toutefois, plus il l'examinait, plus il était convaincu qu'il s'agissait bien d'un message et qu'il leur était spécifiquement adressé. Ils recevaient à nouveau des avertissements, mais provenant cette fois de douzaines de voix différentes. Même dans les sections qu'il ne réussissait pas à démêler, il était capable de repérer des mots individuels. *Partir. Paix. Seuls. Mort.*

Holsten se demanda ce qu'il allait bien pouvoir annoncer à Karst.

En fin de compte, il dormit un moment sur sa console, puis rejoignit d'un pas traînant le commandant temporaire dans la salle des communications.

« Vous arrivez à point, déclara Karst. J'ai lancé les drones et d'ici deux heures, si c'est possible, ils feront leur boulot.

— Détruire Kern ?

— Absolument. » Karst observa les écrans qui l'entouraient ; son regard inquiet démentit le sourire figé qu'il s'efforçait de conserver. « Approchez, Holsten, je vous écoute.

— Eh bien, il y a un message qui nous est destiné… Ça, au moins, c'est une certitude raisonnable.

— Une “certitude raisonnable” ? Enfoiré d’universitaire ! » Malgré sa grossièreté, le propos restait cordial. « Alors, Kern veut nous bombarder avec son babillage et exige que nous partions.

— Je n’ai pu en traduire qu’une petite partie, mais les phrases sensées sont toutes sur ce thème, en effet », confirma Holsten. En fait, il restait mécontent de ses résultats, comme si, pour le dernier défi de sa carrière professionnelle, il avait échoué en faisant des erreurs de débutant. Il avait eu l’occasion d’étudier les transmissions, de les comparer à une quantité de données, mais sans parvenir à accomplir la percée qui les aurait rendues limpides. Maintenant, il était trop tard pour se remettre au travail. Il se dit qu’il était trop attaché aux méthodes de l’Ancien Empire, comme tout le monde. Qu’aurait-il découvert s’il avait pu examiner ces signaux avec un esprit plus ouvert, au lieu de s’obstiner à les confronter aux premiers messages de Kern ?

« Eh bien, qu’elle aille se faire foutre ! en conclut Karst. Nous n’irons nulle part. Nous n’avons plus le choix. C’est notre seule option, comme ça l’était dès le début. Pas vrai ?

— Si, répondit machinalement Holsten. Nous recevons des images des drones ?

— Je ne veux rien transmettre tant que nous ne serons pas suffisamment près pour lancer l’attaque, expliqua Karst. Je me souviens de ce que cette putain de Kern est capable de faire. Vous n’étiez pas dans la navette quand elle en a pris le contrôle. Nous avons dérivé dans l’espace en ne disposant plus que de l’équipement de survie, pendant qu’elle faisait tout ce qu’elle voulait. Ce n’était pas très drôle, vous pouvez me croire.

— Et pourtant, elle vous a laissés descendre pour nous récupérer », lui rappela Holsten. Il pensa que Karst allait riposter furieusement, l’accuser de se ramollir ; au lieu de cela, le chef de la sécurité afficha une mine songeuse.

« Je sais, reconnut-il. Et si je pensais qu’il y avait la moindre chance… Mais elle ne nous laissera jamais nous installer sur cette planète, Holsten. Nous avons déjà essayé plusieurs fois. Elle va rester sur ses positions, refuser sa dernière chance à l’espèce humaine et nous laisser mourir dans l’espace. »

Holsten hocha la tête. Il repensait constamment au murmure menaçant que leur envoyait la planète. « Est-ce que je peux la contacter depuis le vaisseau ? Cela pourrait détourner son attention des drones… je ne sais pas.

— Non. Silence complet. Si elle est devenue cinglée au point de ne pas nous repérer, je ne veux pas éveiller ses soupçons. »

Karst ne parvenait pas à rester en place. Il vérifiait tout avec ses adjoints de la sécurité, avec les aînés — les chefs ? — de la Tribu. Il s’inquiétait, tournait en rond, essayait d’obtenir des informations sur la progression des drones sans alerter Kern.

« Vous croyez vraiment qu’elle ne les verra pas venir ? insista Holsten.

— Qui sait ? Elle est vieille, Holsten, vraiment très vieille. Beaucoup plus que nous. Elle délirait déjà la première fois. Maintenant, elle est peut-être complètement timbrée. Je ne veux pas prendre de risque. Nous n’avons droit qu’à un seul essai avant de subir des représailles. Un seul. Franchement, vous savez quelle énergie est nécessaire pour activer un laser assez puissant ? Croyez-moi, ce sont nos deux meilleurs drones en état de fonctionner. Nous les avons rafistolés avec tout ce que nous avons pu trouver. » Il serra les poings, luttant contre le poids de ses responsabilités. « Tout se déglingue, Holsten. Nous devons

absolument descendre sur cette planète. Le vaisseau est moribond. Cette stupide base lunaire de Guyen n'existe plus. La Terre…

— Je sais. » Holsten chercha vainement quelques paroles réconfortantes ; en toute franchise, il ne trouvait rien à dire.

« Chef, déclara un des membres de la Tribu, nous recevons une transmission des drones. Ils approchent de la planète et sont prêts à se mettre en position.

— *Enfin !* » Karst avait presque hurlé. Il regarda autour de lui. « C'est sur quel écran ? Lequel fonctionne encore ? »

Quatre moniteurs affichèrent les images ; l'un d'eux rendait l'âme et clignotait, mais les autres tenaient bon. Les spectateurs aperçurent le globe vert et familier : une vision de rêve, la terre promise. Les drones poursuivaient leur route vers l'orbite du satellite, fonçaient pour l'intercepter et le détruire. Ils ne se préoccupaient pas de ce qu'ils filmaient, contrairement aux humains qui recevaient les signaux de leurs caméras.

Karst resta bouche bée. À cet instant, il ne semblait même plus avoir la force de pousser un juron. Il recula vers un siège, s'y affala lourdement. Tous les occupants de la salle des comms avaient délaissé leur tâche pour fixer l'écran et regarder ce qu'on avait fait à leur paradis.

Le satellite de Kern n'était plus tout seul.

Tout autour de la planète, au niveau de l'équateur, s'étendait une large bande formant un enchevêtrement de lignes : ce n'était pas des satellites, mais un véritable réseau orbital continu et interconnecté. Il brillait dans la lumière du soleil, vers lequel il ouvrait des sortes de pétales verts. Ces conduits reliaient un millier de nœuds, créant de multiples structures anguleuses et irrégulières sur lesquelles semblait régner une grande activité.

C'était une toile. On aurait dit qu'une horreur inimaginable avait commencé d'enrober la planète dans un cocon avant de la dévorer. Le repaire métallique de Kern n'était plus qu'un simple point dans ce vaste maillage en orbite géostationnaire.

Holsten pensa aux milliers de transmissions provenant de la planète, mais qui n'étaient pas envoyées par Kern ; à ces murmures haineux exigeant que le *Gilgamesh* fasse demi-tour et reparte, ce qui était impossible. *Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir…*

Les drones fonçaient vers cette superstructure, cherchant toujours le satellite de Kern car leur programme n'avait pas prévu ce genre de situation.

« Les araignées… », dit lentement Karst. Il regardait autour de lui, les yeux dans le vague, essayant de trouver l'inspiration. « Ce n'est pas possible. » Le ton de sa voix évoquait une supplication.

Holsten se contentait de fixer l'immense piège tissé autour de la planète, remarquant sans cesse de nouveaux détails à mesure que les drones s'en approchaient. Il aperçut des créatures qui faisaient la navette sur la toile, vit de longs filaments s'étirer vers l'espace, comme pour saisir quelque proie imprudente. Il crut distinguer d'autres fils qui descendaient vers la planète elle-même. Tout cela lui donna la chair de poule et il se remémora son bref passage sur ce monde. Et la mort des mutins.

« Non », dit simplement Karst. Et il répéta : « Non. Cette planète est *à nous*. Nous en avons *besoin*. Je me fous de savoir ce que ces saletés en ont fait. Nous n'avons pas d'autre endroit où aller.

— Que voulez-vous faire ? demanda faiblement Holsten.

— Nous allons nous battre », annonça Karst, retrouvant sa pugnacité. « Nous allons nous battre contre Kern, nous allons nous battre contre… ça. Nous rentrons chez nous. Vous m'entendez ? Maintenant, c'est chez nous. C'est le seul monde que nous pourrons habiter. Nous éjecterons ce putain de truc de son orbite si c'est nécessaire. Nous les brûlerons. Nous brûlerons *tout*. Qu'est-ce que nous pouvons faire d'autre ? »

Il se frotta le visage. Quand il écarta les mains, il avait retrouvé une contenance. « Bon, j'ai besoin d'avoir d'autres avis sur tout ça. Alpash, le moment est venu. »

L'ingénieur hocha la tête.

« Le moment de quoi ? s'enquit Holsten.

— Le moment de réveiller Lain », répondit Karst.

7.2

Quelle bête redoutable[4]

Loin des fibrilles physiques qui entourent la planète, les araignées ont établi une toile encore plus large. Dans le froid glacial de l'espace, des récepteurs biotechnologiques écoutent les messages radio, attendent le retour des appels silencieux qui parcourent le vide, guettent les moindres perturbations de la gravité et du spectre électromagnétique — les vibrations de la toile qui indiqueront la présence d'un visiteur dans leur vestibule.

Les aranéides se sont préparés à cet événement pendant de nombreuses générations. Depuis que le gouffre a été comblé entre eux et la Déesse, ils collaborent avec la divinité. Le bout du doigt divin a touché l'extrémité de la patte poilue. Leur civilisation tout entière s'est rassemblée dans un grand projet : la *survie*.

La Messagère avait toujours essayé de les conditionner, de les modeler à Son image et de leur donner les armes nécessaires à leur défense. Lorsqu'Elle a enfin cessé de les traiter comme des enfants, comme des singes, Elle a pu se résoudre à agir comme Elle aurait dû le faire dès le début : leur communiquer le problème ; les laisser trouver une solution compatible avec leurs conceptions et leurs technologies.

Le fait que la Déesse n'utilise plus des voies mystérieuses a entraîné un bénéfice évident : la planète a découvert une communion inconnue jusqu'alors. La menace de l'anéantissement constitue un des meilleurs moyens de renforcer l'esprit collectif. La Messagère était absolument persuadée que les araignées n'auraient plus d'avenir si le *Gilgamesh* ne rencontrait aucune opposition. En rassemblant laborieusement ses archives, elle n'avait trouvé qu'un amoncellement de dévastations : son espèce avait détruit la faune de la Terre avant de s'en prendre à ses colonies et finalement, n'ayant plus d'adversaires à sa mesure, elle s'était déchirée elle-même. Elle avait expliqué aux araignées que l'humanité ne supporte pas la concurrence — même s'il s'agit de son propre reflet.

Alors, pendant des générations, grâce à leur unité politique, les cités arachnéennes ont œuvré à la création de cette énorme structure céleste en utilisant toutes les ressources dont elles disposaient. Les araignées sont entrées dans l'ère spatiale avec la détermination du désespoir.

Et Bianca lève les yeux vers le ciel qui s'obscurcit, vers la silhouette indistincte de la cité orbitale nommée Grand Nid Astral. Elle aurait préféré ne jamais connaître une telle situation au cours de son existence.

L'ennemi arrive.

Elle n'a jamais vu cet ennemi, mais elle sait à quoi il ressemble. Elle a consulté d'anciens Savoirs, préservés au fil des siècles, remontant à l'époque où ses semblables ont failli être exterminées par les mandibules d'un adversaire beaucoup plus compréhensible. Durant la conquête de la super-colonie des fourmis, l'espèce de Bianca a rencontré des individus

appartenant à ce qu'elle connaît de l'humanité. À l'époque, ils étaient considérés comme des géants.

Maintenant, à travers le regard d'une de ses lointaines ancêtres, elle voit le monstre captif tombé du ciel — qui n'était pas envoyé par la Messagère, comme on le pensait alors, mais par le vaisseau menaçant qui approche. Les araignées n'imaginaient pas qu'il s'agissait d'un héraut annonçant la fin de leur civilisation.

Il semblait difficile de croire qu'une créature aussi énorme et pesante puisse être intelligente, mais c'était apparemment le cas. Ces êtres — et la Messagère a été jadis l'un d'entre eux — appartiennent à l'espèce démiurgique, grâce à laquelle la vie a pu évoluer sur le monde de Bianca. Et maintenant, ils reviennent pour réparer leur erreur.

Les réflexions de Bianca l'ont amenée à l'extérieur de la vaste agglomération de Sept-Arbres, près du point d'ancrage le plus proche. Elle s'est déplacée rapidement dans une capsule propulsée par un muscle photosynthétique et autonome. Elle en sort et apprécie la grande plaine qui l'environne. Dans la région tropicale et tempérée où elle habite, son environnement est encore forestier — des réserves sont destinées à l'agriculture ou à la construction urbaine. Les zones qui entourent les points d'ancrage sont dégagées et elle aperçoit une grande tente de soie, haute d'une trentaine de mètres, dont le toit effilé s'étire dans le ciel jusqu'à une hauteur que ses yeux perçants ne peuvent distinguer. Cependant, elle sait où mène ce fil : il monte très loin, dépasse l'atmosphère et s'allonge à mi-distance de la lune. Des stations d'ancrage comparables sont installées tout au long de l'équateur.

L'ancienne exploratrice-aéronaute avait raison : il existait un moyen plus facile de sortir du puits gravitationnel de la planète et de s'élever en orbite ; il suffisait de tisser un fil assez solide.

Bianca retrouve ses assistants, une équipe inquiète composée de cinq femelles et de deux mâles, et tous se précipitent à l'intérieur d'une autre capsule, mue par un mécanisme très simple mais de grande taille. Très loin de là, un contrepoids descend vers la surface de la planète. Grâce à ces connaissances mathématiques que les araignées maîtrisent depuis des siècles, la capsule de Bianca commence sa longue ascension.

Elle est la générale, la tacticienne. Elle va maintenant rejoindre la communauté très active appelée Grand Nid Astral afin de diriger la défense de la planète contre les envahisseurs : les Dieux Cosmiques. C'est d'elle que dépend la survie de son espèce. De nombreux esprits plus brillants que le sien ont conçu le plan qu'elle va s'efforcer d'appliquer, mais ses choix décideront de la victoire ou de la défaite.

La montée est longue et laisse à Bianca tout le temps de réfléchir. L'ennemi que les araignées doivent affronter est le fruit d'une technologie qu'elle ne peut même pas imaginer, bien plus avancée que dans les rêves des meilleures scientifiques ; une technologie qui utilise le métal, le feu et la foudre, des armes qui conviennent bien à des divinités vengeresses. De son côté, elle ne dispose que de la soie fragile, de la biochimie et de la symbiose. Et du courage de tous ceux qui mettront leur vie à son service.

Soucieuse, elle ne cesse de tirer un fil, pour le détruire ensuite. Le petit groupe est emmené vers les horizons obscurs de l'espace et vers la grille scintillante qui représente le plus grand triomphe architectural de son peuple.

Déjà en orbite sur l'énorme structure tridimensionnelle du Grand Nid Astral, Portia se prépare au combat.

La vaste toile équatoriale est parsemée de modules d'habitation reliés les uns aux autres, tissés ou démontés selon les besoins. Les araignées se sont habituées à ce mode de vie avec une étonnante rapidité. Leur espèce supporte très bien cette existence en apesanteur autour de la planète. Dès leur naissance, elles sont capables de grimper et de s'orienter dans trois dimensions. Leurs puissantes pattes arrière leur permettent de sauter vers des positions que leurs yeux perçants et leur esprit peuvent situer très précisément. En cas d'erreur, elles disposent toujours d'un fil de sécurité. Curieusement, comme Portia et nombre de ses congénères l'ont compris, elles sont très bien adaptées à la vie dans l'espace.

Les anciennes et encombrantes combinaisons dont s'accoutraient les premières aéronautes appartiennent désormais au passé. Portia et son groupe parcourent aisément et rapidement la toile spatiale ; elles s'entraînent à des manœuvres qui leur serviront dans le prochain conflit. La majeure partie de leur équipement est installé sur leur abdomen : leurs sacs pulmonaires ne sont pas alimentés par des bonbonnes mais par un système chimique de production d'air. Grâce à leur entraînement, à leur technologie, à leur métabolisme relativement peu exigeant, elles peuvent tenir dans l'espace durant des jours. Un dispositif de chauffage chimique et une radio sont accrochés sous leur ventre. Un masque doté d'une visière transparente protège leurs yeux et leur bouche. À l'extrémité de leur abdomen, un petit appareil relié à leur filière permet de produire dans le vide des fils de soie extrêmement résistants. Leur équipement est complété par des propulseurs individuels et réglables pour guider leur vol silencieux dans l'espace.

Leur exosquelette est recouvert d'un fin vernis transparent — à peine une molécule d'épaisseur — qui prévient les problèmes de décompression ou de déshydratation sans réduire notablement leur sens du toucher. Enfin, leurs pattes sont glissées dans des fourreaux articulés pour éviter la perte calorifique. Ces araignées sont de véritables soldats de l'espace.

Elles sautent de fil en fil avec une grande aisance ; rapides, agiles, totalement concentrées sur leur entraînement.

L'ennemi arrive enfin, comme la Messagère l'avait annoncé. La notion de guerre sainte leur est étrangère, mais le conflit qui approche en possède toutes les caractéristiques. Elles vont affronter un ancien adversaire qui sera prêt à les exterminer si elles sont incapables de se défendre. Malgré leurs efforts, elles n'arrivent même pas à imaginer les armes qu'il détient. LaMessagère a fait de Son mieux pour leur exposer les capacités techniques et martiales de l'espèce humaine. Les araignées en ont tiré l'impression qu'elles vont devoir faire face à un terrifiant arsenal divin et Portia ne se fait guère d'illusions. Leur meilleur atout est que les envahisseurs souhaitent s'installer sur la planète ; ils ne peuvent pas employer les techniques terriennes les plus dévastatrices sans risquer de détruire le monde pour lequel se battent les deux camps.

Mais le *Gilgamesh* pourrait cependant posséder un grand nombre d'armes encore inconnues.

Les araignées ont fait tout ce qu'elles ont pu en attendant le moment fatidique ; elles ont examiné la menace, préparé ce qui leur semble être la meilleure réponse technologique et

philosophique.

Elles disposent d'une armée : Portia est l'une des centaines de guerrières qui serviront en première ligne, et des dizaines de milliers d'autres devront probablement se battre. On estime que beaucoup d'entre elles mourront. La vie d'un individu compte peu en temps de guerre, mais jamais il n'y eut de cause plus juste qui vaille ce sacrifice. L'enjeu est considérable : il s'agit de la survie de toute l'espèce, de l'évolution de la planète entière.

Elle a appris que Bianca monte les rejoindre. Bien entendu, tout le monde est content de savoir que la commandante de la défense globale se tiendra à leur côté, mais le simple fait que leur chef soit *en route* fait comprendre à tous la situation. Le moment est enfin arrivé. La bataille pour leur destinée commence. Si les araignées perdent, leur avenir sera également perdu. L'univers continuera de tourner, mais ce sera comme si elles n'avaient jamais existé.

Portia sait que les grands esprits de son espèce ont envisagé plusieurs plans et l'emploi de diverses armes. Elle doit se persuader que la stratégie qu'on lui demande d'exécuter est la meilleure, la plus efficace possible.

Avec son escouade, elle regarde les autres équipes se déployer tout au long de la toile. Leurs yeux scrutent l'espace. Une nouvelle étoile apparaît au loin, annonçant un terrible cataclysme, un moment de destruction. Cette prédiction n'est pas liée à une quelconque superstition astrologique. Il s'agira réellement de la fin d'une époque, la fin d'un grand cycle historique et le début du suivant.

Les humains arrivent.

---

[4] « What rough beast » : allusion au poème *The Second Coming* de W. B. Yeats.

7.3

Demoiselle, mère, vieillarde

« Qu'est-ce que vous entendez par "réveiller Lain" ? »

Karst et Alpash se tournent vers Holsten, cherchant à décrypter son expression subitement angoissée.

« Exactement ce que ça veut dire, répondit le chef de la sécurité, déconcerté par la question.

— Elle est *en vie* ? » Les doigts de Holsten se crispèrent et il dut réprimer son envie de saisir l'un ou l'autre des deux hommes pour le secouer vigoureusement. « Pourquoi personne… pourquoi ne pas m'avoir… pourquoi la réveiller seulement *maintenant* ? Pourquoi n'est-elle pas aux commandes ? »

La dernière question embarrassa visiblement Karst, mais Alpash intervint rapidement. « Selon ses propres consignes, réveiller Grand-Mère n'est pas une action qui doit être entreprise à la légère. Elle a précisé qu'il ne fallait le faire qu'en cas d'urgence. Elle nous a dit : La prochaine fois qu'on me réveillera, je veux marcher sur la planète verte.

— Elle vous a vraiment dit cela ? demanda Holsten.

— Elle l'a dit à ma mère, quand celle-ci était très jeune », expliqua l'ingénieur, soutenant sans faiblir le regard sévère du linguiste. « Mais tout a été enregistré. Nous avons des archives d'un grand nombre de discours de Grand-Mère. » Il se pencha vers une console et une image se mit à tressauter sur l'écran. « Mais nous devrions y aller, maintenant. Commandant… ?

— Ouais. Bon. Je vais garder le fort », déclara Karst, encore un peu vexé. « Prévenez-moi quand elle sera sur pied. Expliquez-lui la situation et dites-lui que Vitas et moi devons la voir le plus vite possible. »

Alpash s'éloigna à toute allure de la salle des experts et des zones d'habitation que Holsten connaissait. Le linguiste se mit à trotter sur ses talons, ne voulant pas rester seul avec Karst et encore moins se perdre dans des parties abîmées du vaisseau, à peine éclairées par les lueurs clignotantes des signaux d'alarme. Il voyait partout les mêmes ravages d'une lente décrépitude, d'un cannibalisme autodestructeur : les appareils et les équipements les moins importants étaient systématiquement démontés pour réparer des installations prioritaires. Des murs éventrés exposaient les entrailles du *Gilgamesh*. Certains écrans n'affichaient que des parasites ; d'autres, éteints, ressemblaient à des puits obscurs dans les parois. Ici et là, des petits groupes appartenant à la Tribu continuaient d'exécuter des tâches de maintenance essentielles, malgré la situation critique. Penchés les uns vers les autres, ils faisaient penser à des prêtres en train de réciter à voix basse quelque point de doctrine.

« Est-ce que vous savez au moins comment réparer le vaisseau ? lança Holsten dans le dos d'Alpash. Il y a… Je ne sais même pas depuis quand. Je ne sais même pas combien de temps

s’est écoulé depuis la mort de Guyen. Et vous pensez pouvoir maintenir le *Gilgamesh* en état ? Rien qu’en… ?Qu’est-ce que vous… ? Vous apprenez machinalement le fonctionnement des appareils ou… ? »

Alpash se retourna en fronçant les sourcils. « Je sais très bien ce que le commandant veut dire quand il parle de la “Tribu”. Et la chef des scientifiques aussi. Ça leur plaît de croire que nous sommes des gens inférieurs et primitifs. Comme ils sont nos précurseurs, on nous a appris à respecter leur autorité. Votre autorité. C’est l’enseignement de notre grand-mère. C’est une de nos lois. Mais nous ne faisons rien “machinalement”. Nous apprenons dès notre plus jeune âge. Nous avons conservé des manuels, des cours et des tutoriels. Notre grand-mère s’est bien occupée de nous. Vous croyez vraiment que nous pourrions exécuter toutes ces réparations sans rien y comprendre ? »

Il fit halte, l’air courroucé. De toute évidence, Holsten avait touché un point sensible, déjà irrité par les autres experts. « Nous appartenons à la lignée de ceux qui ont consacré leur vie — leur vie *entière* — à préserver cette arche. C’était leur mission et c’est la nôtre. Nous l’accomplissons sans attendre de récompense et sans espoir d’un répit : nous nous occuperons de ce vaisseau jusqu’à notre arrivée sur la planète qui nous est promise. Mes parents, leurs parents et tous leurs aïeux se sont démenés pour vous maintenir en vie, *vous* et le reste de la cargaison. Ou au moins pour sauver un maximum de gens. Mais ça vous amuse de nous appeler la “Tribu” et de nous considérer comme des gamins et des sauvages parce que nous n’avons jamais vu la Terre. »

Holsten leva les mains dans un geste d’apaisement. « Je suis navré. Vous en avez parlé avec Karst ? Je veux dire, il dépend de vous. Vous pourriez exposer… des exigences. »

Alpash parut incrédule. « En ce moment ? Alors que se joue la survie de cette arche et de toute l’humanité ? Vous pensez réellement que c’est le bon moment pour nous disputer ? »

Holsten scruta le jeune homme, avec l’impression qu’il appartenait à une toute nouvelle espèce d’hominidés, séparée de l’ancienne par un gouffre béant d’incompréhension. Ce sentiment s’estompa rapidement et il se reprit. « Elle a instauré de bonnes lois, murmura-t-il.

— Merci. » Alpash considéra manifestement ces paroles comme la reconnaissance de sa culture — ou de ce qu’avait pu développer son étrange société recluse. « Et je vais enfin la rencontrer, maintenant qu’une époque arrive à son terme. »

Ils traversèrent une vaste salle que Holsten identifia subitement quand il se trouva au milieu, apercevant l’estrade sur laquelle reposaient encore quelques débris de vieux appareils. C’était là que Guyen s’était tenu pour parvenir à l’immortalité. Là que les ancêtres d’Alpash avaient combattu aux côtés de leur reine guerrière et de l’équipe de sécurité de Karst — dont certains membres, venant tout juste d’être réveillés, se souvenaient de ces événements qui n’étaient sans doute pour Alpash qu’une ancienne histoire, une légende dénaturée.

Un moniteur solitaire pendouillait au-dessus du caisson de transfert en affichant des motifs hostiles et tremblotants. *Comme si le fantôme de Guyen était encore piégé à l’intérieur.* À peine avait-il eu cette pensée que Holsten crut apercevoir, pendant un fugitif instant, le visage furieux de l’ancien commandant parmi les stries vacillantes de l’écran. Ou peut-être les traits d’Avrana Kern. Saisi d’un frisson, il accéléra le pas afin de rattraper Alpash.

Il déboucha finalement dans ce qui ressemblait à une réserve mais ne contenait qu’un

unique caisson de stase. Devant le socle étaient disposés divers petits objets — des statuettes en plastique moulé, représentant vaguement une forme féminine : des offrandes à la mère-gardienne de l'espèce humaine, déposées là par ses protégés et par leurs descendants. Au-dessus de ce pathétique étalage d'espoir et de foi étaient accrochés des morceaux de tissu arrachés à des combinaisons, chacun portant un message en caractères serrés. Ils se trouvaient dans le sanctuaire d'une déesse vivante.

Non seulement vivante, mais éveillée. Alpash et deux autres ingénieurs se tenaient respectueusement à l'écart pendant qu'Isa Lain s'appuyait sur une tige métallique pour retrouver son équilibre.

Elle paraissait très fragile. Sa silhouette ayant perdu toute sa vigueur, il ne lui restait plus sur les os qu'une peau flasque et fripée. Son crâne presque chauve était parsemé de taches brunes, ses doigts décharnés ressemblaient aux serres d'un oiseau. Elle était tellement voûtée que Holsten se demanda si le caisson n'avait pas été modifié afin de lui permettre de dormir pendant tout ce temps sur le côté. Pourtant, quand elle leva le regard vers lui, ses yeux étaient bien ceux de Lain, clairs, perçants et moqueurs.

Si elle avait déclaré « Salut, pépé », comme elle en avait pris l'habitude, il ne l'aurait probablement pas supporté. Elle se contenta toutefois de hocher la tête, comme s'il lui semblait évident de trouver ici Holsten Mason, qui paraissait assez jeune pour être son fils.

« Arrête de me regarder de cette manière, déclara-t-elle sèchement au bout d'un moment. Tu n'as pas l'air si fringant, toi non plus, et tu n'as sûrement pas la même excuse.

— Lain… » Il approcha doucement, comme si elle risquait d'être emportée par un mouvement d'air un peu brusque.

« L'heure n'est pas à la romance, mon mignon, répliqua-t-elle. D'après ce que j'ai compris, Karst est dans la merde et il faut sauver l'humanité. » Un instant plus tard, son corps frêle se trouvait dans les bras de Holsten, qui la sentit soudain trembler en s'efforçant de rassembler ses souvenirs et ses émotions.

« Lâche-moi, espèce de balourd », dit-elle ; mais d'une voix douce, et sans faire aucun effort pour le repousser.

« Je suis content que tu sois encore parmi nous, murmura-t-il.

— Le temps d'une petite visite, en tout cas, admit-elle. Quand on m'a réveillée, je pensais avoir droit à une gravité naturelle et à la lumière du soleil. C'était trop demander ? Apparemment, oui. Je n'arrive pas à croire que je doive encore faire le boulot de Karst.

— Ne sois pas trop dure avec lui. La situation est… inédite.

— C'est à moi d'en juger. » Finalement, elle se libéra de ses bras. « Je te jure que j'ai parfois l'impression d'être la dernière personne compétente de toute l'espèce humaine. Je crois que c'est la seule raison qui me permet de tenir. » Elle voulut sortir rapidement mais trébucha presque aussitôt. Optant pour une démarche plus sage, elle clopina prudemment en s'appuyant sur sa canne. « On ne devrait jamais vieillir, marmonna-t-elle. Et surtout, on ne devrait jamais retourner en hibernation quand on est vieux. On fait des rêves de jeune. On oublie ce qui nous attend au réveil. Une putain de désillusion, tu peux me croire.

— On ne rêve pas pendant la stase, corrigea Holsten.

— Regardez-moi cet enfoiré d'expert ! » Elle lui lança un regard furibond. « Alors, quoi, je n'ai même plus le droit de dire des grossièretés, maintenant ? Tu t'attendais à quoi, à des

putains de convenances ? » Son attitude crâneuse trahissait un terrible désespoir : celui d'une femme qui avait toujours été capable d'imposer physiquement sa volonté au monde, mais qui devait maintenant obtenir son autorisation, et celle de son propre corps.

Pendant qu'ils allaient rejoindre Karst, Holsten lui expliqua la situation. Il la voyait mettre résolument chaque pièce du puzzle en place et elle n'hésitait pas à l'interrompre pour lui demander des éclaircissements.

« Ces transmissions, nous pensons qu'elles viennent de la planète, alors ?

— Aucune idée. C'est… ça expliquerait pourquoi la plupart sont incompréhensibles, j'imagine. Mais pas pourquoi une partie ressemble à de l'Impérial C. Cette partie-là vient peut-être de Kern.

— Nous avons essayé de la contacter ?

— Je pense que Karst a maintenu le silence complet pour préparer son attaque-surprise.

— Comme c'est subtil de sa part ! railla Lain. Je pense qu'il est temps de parler à Kern, pas vrai ? » Elle fit une pause, le souffle court. « En fait, tu vas la contacter tout de suite. Quand nous arriverons dans la salle des comms, je discuterai de la défense avec Karst. Toi, tu pourras bavarder de tout ce que tu veux avec Kern, mais trouve ce qu'elle transmet. Elle n'aime peut-être pas que des araignées courent sur elle. Il est possible qu'elle soit devenue une alliée. On n'en saura rien tant qu'on n'aura pas demandé. »

En la regardant, toujours drapée dans sa détermination farouche, comme dans les guenilles d'une parure jadis magnifique, Holsten se sentit profondément ragaillardi… jusqu'au moment où ils arrivèrent dans la salle des communications et virent ce que les drones transmettaient. À peine avait-elle franchi la porte que Lain s'immobilisa pour observer les écrans avec la même expression stupéfaite et atterrée que les autres. Pendant un instant, tous les regards se portèrent sur elle et, si elle avait déclaré sans ambages que la cause était perdue, il n'y aurait eu personne pour la contredire.

Mais c'était Lain. Elle continuait de se battre dans l'adversité, que ce soit contre des satellites, contre des araignées ou contre le temps lui-même.

« Merde ! » dit-elle, de manière fort expressive. Et elle répéta plusieurs fois cette exclamation, comme si elle en tirait de la force. « Holsten, contacte Kern tout de suite. Karst, vachercher Vitas. Ensuite, vous me direz ce qu'on peut faire pour se tirer de cette situation bordélique. »

Quand Alpash lui eut expliqué une demi-douzaine d'opérations élaborées par les ingénieurs pour contourner les problèmes d'instabilité du système de communication, Holsten s'installa devant la console en se demandant quel message il pouvait bien envoyer. Il connaissait la fréquence de Kern, mais des fantômes murmuraient tout autour de la planète : il devait maintenant admettre que ces faibles transmissions n'étaient pas de simples signaux originaires du satellite.

Il essaya de nourrir une sorte de crainte à propos de ces émissions, de ressentir le poids de sa nouvelle responsabilité. En définitive, la seule émotion qu'il éprouva fut une écrasante fatigue.

Holsten commença par composer un message soigné en Impérial C, cette langue morte qui risquait de survivre à l'humanité. *Le vaisseau-arche Gilgamesh appelle la docteure Avrana Kern…* Il buta sur la phrase : « Avez-vous besoin d'assistance ? » Une foule d'expressions

inappropriées lui venait à l'esprit. *Docteure Kern, vous êtes couverte d'araignées.* Il prit une profonde inspiration et continua :

Le vaisseau-arche Gilgamesh appelle la docteure Avrana Kern.

Soyons clairs, nous nous connaissons mutuellement ; nous sommes de vieux adversaires, après tout. *Nous n'avons plus d'autre choix que d'atterrir sur votre planète. La survie de l'espèce humaine est en jeu. Veuillez confirmer que vous ne tenterez pas d'empêcher cette manœuvre.* C'était vraiment une requête minable. Il le savait parfaitement, même en envoyant le message vers la planète à la vitesse de la lumière. Que pouvait répondre Kern pour leur donner satisfaction ? Et quepouvait-il dire pour la détourner de son obstination monomaniaque ?

Vitas avait maintenant rejoint Karst et Lain. Tous trois discutaient à voix basse de choses cruciales, laissant Holsten bavarder avec le vide de l'espace.

Puis arriva une réponse, ou quelque chose qui y ressemblait.

Elle provenait d'un point de la toile où Karst avait cru situer le satellite, et son signal était beaucoup plus puissant que ceux qu'il avait analysés jusqu'à présent. De toute évidence, il était dirigé vers le *Gilgamesh* et lui était destiné. S'il s'agissait de Kern, elle semblait avoir sombré depuis longtemps dans la démence. Le message n'était pas rédigé dans son ancienne langue précise et épurée, mais plutôt dans cet étrange pseudo-Impérial qu'il avait déjà rencontré : un galimatias d'expressions absurdes et de suite de lettres qui ressemblaient seulement à des mots, au milieu desquels se détachaient quelques termes comparables à des fragments de phrases. Comme si un illettré s'efforçait de transcrire un discours appris par cœur. Un illettré pourtant capable d'utiliser une radio et de coder un signal.

Il renvoya son message, mais en demandant à parler à Eliza. Qu'avait-il à perdre ?

La réponse fut à peu près identique à la précédente. Holsten les compara : certaines parties se répétaient, d'autres étaient différentes, et son regard professionnel distinguait maintenant quelques structures récurrentes qu'il ne parvenait toujours pas à interpréter. Kern tentait probablement de leur dire quelque chose. En tout cas, *quelque chose* essayait de communiquer. Il se demanda si cela signifiait simplement : « Partez ! » Dans ce cas, était-ce une menace ou un conseil ? Partez avant qu'il ne soit trop tard ?

Mais ils n'avaient nulle part où aller. Ils étaient en route vers la seule destination viable et accessible.

Il réfléchit à ce qu'il pouvait transmettre pour éveiller chez Kern un semblant de compréhension. À moins que Kern ne soit devenue elle-même qu'une simple machine en panne. Était-ce la fin de toutes les créations humaines, comme celle de leurs créateurs ?

Il était impensable de laisser l'univers aux constructeurs de cette gigantesque toile planétaire, à une légion de créatures rampantes et insensibles qui ne connaîtraient jamais les épreuves et les tourments que l'humanité avait subis.

On leur fit alors parvenir un nouveau message sur la même fréquence. Holsten l'examina avec lassitude : ce n'était même plus un pseudo-texte mais une simple suite de codes numériques.

À sa grande honte, ce fut le *Gilgamesh* qui reconnut le signal : une copie de celui que Kern envoyait jadis en direction de la planète. Son test d'intelligence destiné aux singes.

Sans trop réfléchir à ses motivations, Holsten rédigea les réponses — avec l'aide du

Gilgamesh pour les dernières questions.

Une autre batterie de problèmes arriva peu après — différents des premiers.

« Qu'est-ce que c'est ? » Lain se penchait sur son épaule, comme au bon vieux temps. En évitant de la regarder, il pouvait même s'imaginer qu'il ne s'était pas écoulé si longtemps depuis la dernière fois.

« Kern est en train de nous tester, lui dit-il. Elle veutpeut-être voir si nous sommes assez intelligents.

— En nous envoyant un questionnaire mathématique ?

— Pourquoi pas ? Son comportement n'a jamais été très rationnel.

— Alors, envoie-lui les réponses. Vas-y. »

Holsten s'exécuta. Il était bien plus facile de trouver les réponses sans avoir à décrypter les complexités d'un langage inconnu. « Bien entendu, nous ignorons la raison de tout ça, fit-il remarquer.

— On peut toujours espérer qu'il y a une raison », rétorqua sèchement Lain. Holsten sentait vaguement la présence de Karst et de Vitas derrière eux, impatients de discuter de la prochaine offensive.

Il n'y eut pas de troisième test. Au lieu de cela, ils reçurent un long message rédigé dans le charabia en pseudo-Impérial C que Holsten avait déjà examiné précédemment. Il l'analysa rapidement, le fit passer par des décodeurs et y appliqua des fonctions de reconnaissance de structures. Celles-ci paraissaient plus simples qu'auparavant, et plus régulières. Il songea *comme lorsqu'on s'adresse à un enfant*, puis éprouva de nouveau un de ces moments vertigineux où il se demandait avec qui ou avec quoi il communiquait. *Kern, sûrement ? Mais une Kern qui se comporterait de façon bizarre — encore plus bizarre — en raison des terrifiants effets du temps et de la distance*. Pourtant, même si le signal provenait du minuscule module d'habitation de sa Sentinelle, Holsten avait déjà le sentiment que les choses n'étaient pas aussi évidentes.

« J'ai pu identifier quelques mots employés fréquemment », annonça-t-il d'une voix rauque après que ses programmes et lui eurent terminé leur tâche. Il ne parvenait pas à réprimer un léger chevrotement. « J'ai découvert une forme précise du verbe "approcher" et du mot "proche", et d'autres expressions que j'ai pu associer à "autorisation", ou "accord" ».

Cette annonce fut reçue avec le silence songeur qu'elle méritait.

« La teneur des messages a changé, alors, commenta enfin Karst. Jusqu'à présent, ils disaient seulement "foutez le camp".

— En effet, acquiesça Holsten. Maintenant, c'est différent.

— Parce que Kern aurait besoin de nos extraordinaires connaissances mathématiques ? » demanda le chef de la sécurité.

Holsten ouvrit la bouche, puis la referma, peu désireux de formuler publiquement ses soupçons.

Lain les exprima pour lui : « S'il s'agit bien de Kern.

— Qui d'autre ? » La voix un peu enrouée de Karst prouva que, finalement, il n'était pas si obtus.

« Rien ne prouve qu'il existe autre chose que Kern pour émettre ces messages, déclara Vitas, sans se départir de son ton sévère.

— Et ça ? » Holsten tapota du doigt l'écran qui affichait les images envoyées par les drones.

« Nous ignorons ce qui a pu se passer sur cette planète, s'obstina Vitas. C'était une expérience, après tout. Ce que nous voyons est peut-être dû à un dysfonctionnement, comme le champignon de la planète grise. Il n'empêche que le satellite de Kern est toujours là et que le signal vient de lui.

— Mais il pourrait…, commença Lain.

— C'est possible », l'interrompit Vitas. Cette simple suggestion semblait lui faire horreur. « Ça ne change rien.

— Exact, confirma Karst. Même si on nous dit… si *Kern* nous dit "d'accord, vous pouvez atterrir", qu'est-ce que nous allons faire ? Parce que, si elle dispose de toutes ses armes, elle pourrait nous tailler en pièces quand nous arriverons en orbite. Sans parler de ce que pourrait faire cette saloperie de toile. Je veux dire… si c'est quelque chose qui vient de la planète, alors, ça fait partie de l'expérience de Kern, pas vrai ? C'est elle qui le commande. »

Il s'ensuivit un curieux silence ; chacun attendait de voir si l'un d'entre eux — n'importe qui — était prêt à soutenir une autre position, rien que pour la forme. Holsten réfléchit à ce qu'il allait dire, essayant de tourner une phrase qui ne paraîtrait pas complètement délirante.

« L'Ancien Empire avait une tradition, déclara lentement Vitas. On offrait un choix aux criminels, aux prisonniers. On en prenait deux et on demandait à chacun, séparément, de dénoncer ou de disculper l'autre. Tout allait bien si les deux se disculpaient mutuellement. Si les deux se dénonçaient, ils subissaient un certain châtiment. Mais si un prisonnier décidait de disculper son ami et s'apercevait ensuite que celui-ci l'avait dénoncé, alors là… » Elle sourit, et Holsten s'aperçut soudain qu'elle avait *réellement* vieilli, mais que cela se voyait peu sur son visage parce qu'elle réprimait presque toutes ses émotions.

« Alors, quel est le meilleur choix ? demanda Karst. Comment les prisonniers pouvaient-ils s'en sortir ?

— Le choix logique dépendait de l'enjeu : de la peine encourue selon les diverses solutions, expliqua Vitas. Dans la situation actuelle, les faits et les enjeux sont parfaitement clairs. Nous pourrions approcher de la planète en pensant que nous sommes les bienvenus, contrairement à toutes nos expériences passées. Comme le dit Karst, cela nous mettrait dans une position vulnérable. Le vaisseau courra un risque s'il se trouve que c'est un piège, ou simplement que Mason a commis une erreur de traduction. » Son regard glissa sur Holsten pour le mettre au défi d'objecter, mais en vérité il n'était pas complètement sûr de lui. « Ou nous pouvons attaquer. Utiliser les drones maintenant et nous préparer à nous défendre quand le *Gilgamesh* atteindra la planète. Si nous faisons cela, et que nous avons tort, nous gâchons une chance inestimable d'arriver à un compromis avec une entité intelligente de l'Ancien Empire. » Le ton de sa voix trahissait un regret sincère. « Si nous approchons pacifiquement, et que c'est une erreur, nous sommes presque certains d'être exterminés. Nous tous, toute l'espèce humaine. Je ne crois pas que nous puissions prendre un tel risque. Pour moi, il n'existe qu'un seul choix rationnel dans la situation actuelle. »

Karst acquiesça d'un air grave. « Cette salope ne nous a jamais aimés. Il n'y a aucune chance qu'elle ait soudain changé d'avis. »

Après des siècles et l'arrivée d'une multitude d'araignées, cela n'aurait rien de vraiment

« soudain », songea Holsten, mais il garda cette réflexion pour lui. Cependant, Lain le dévisageait, attendant visiblement qu'il donne son avis. *Alors,* maintenant*, on veut connaître l'opinion du linguiste de service ?* Il se contenta de hausser les épaules. Selon lui, s'ils partaient en guerre sous un prétexte quelconque, les pertes seraient bien supérieures à ce que prétendait Vitas. D'un autre côté, il devait admettre qu'ils risquaient de tout perdre s'ils s'engageaient trop loin sur la voie de la paix.

« N'oublions surtout pas que la logique est universelle, ajouta Vitas en les regardant successivement. Peu importe ce qui nous attend sur cette planète. C'est seulement une question de mathématiques. Notre adversaire doit affronter le même choix, peser les mêmes enjeux. La meilleure option serait de nous accueillir à bras ouverts et de nous voir nous comporter en invités honnêtes, mais le prix d'une trahison serait trop élevé. Nous pouvons lire dans les pensées de nos adversaires. Nous savons qu'ils doivent faire le même choix que nous : parce que le coût d'un combat inutile est beaucoup moins grand que celui d'un engagement pacifique unilatéral. Et cette même logique nous informe sur la décision que va prendre l'ennemi qui nous attend, qu'il s'agisse d'un esprit humain, ou d'une machine, ou… »

Ou d'une armée d'araignées ? Mais il était évident que Vitas ne voulait même pas prononcer cette expression, et elle tressaillit légèrement lorsque Lain le fit à sa place.

Ainsi, Vitas n'aime pas les araignées, pensa sombrementHolsten. *Pourtant, elle n'est pas descendue sur cette fichue planète. Elle n'a pas vu ces monstres énormes*. Son regard se tourna vers l'image du monde encerclé par la toile. *Pourrait-il y avoir de l'intelligence ? Vitas a-t-elle raison de dire que c'est seulement une expérience extravagante qui a échoué — ou réussi ? Les gens de l'Ancien Empire auraient-ils voulu délibérément créer des araignées spatiales géantes ? Pourquoi pas ? En tant qu'historien, je dois reconnaître qu'ils ont fait un tas de choses stupides.*

« Bon, alors, demanda Karst. J'appuie sur le bouton ou quoi ? »

Finalement, tous les autres se tournèrent vers Lain.

Accompagnée par le claquement de sa canne, la vieille ingénieure avança de quelques pas afin d'observer l'image de la planète enveloppée par la toile. Ses yeux, qui avaient vu passer les siècles dans une sorte de défilement saccadé, tentaient maintenant de saisir clairement la situation. Elle avait le regard d'une femme qui contemple une triste destinée.

« Bousillons le satellite, décida-t-elle enfin, très calmement. Nous allons nous battre. Vous avez raison, l'enjeu est trop important. Il est primordial. Nous devons attaquer. »

Karst envoya aussitôt ses ordres. Il semblait presque craindre que quelqu'un hésite ou change d'avis. À des millions de kilomètres, sur la trajectoire inexorable du *Gilgamesh*, les drones reçurent leurs instructions. Ils visaient déjà le poing métallique du satellite, pris dans la grande toile équatoriale.

Les appareils étaient équipés des meilleurs lasers que la Tribu avait pu restaurer, et qui étaient connectés à leur petit réacteur à fusion. Ils étaient maintenant postés au plus près de leur cible et s'efforçaient de conserver une orbite géostationnaire au-dessus de la Sentinelle tout en dépensant le moins d'énergie possible.

Les deux engins tirèrent ensemble sur la même zone de la coque du satellite. Loin de là,

complètement crispé, Karst attendait ; mais les images mettraient du temps à lui parvenir.

Rien ne se passa pendant un moment, tandis que les rayons d'énergie frappaient la coque vétuste de la Sentinelle du Brin 2. Les poings serrés, Karst fixait les écrans, et les veines de son front se gonflaient comme s'il voulait projeter sa volonté à travers l'espace et le temps pour obtenir le résultat escompté.

Ensuite, dans un jaillissement silencieux de flammes, qui s'éteignirent presque aussitôt, les rayons puissants touchèrent une partie vitale de leur cible et l'habitat millénaire de la docteure Avrana Kern se déchira. Tout autour, les fils tendus de la toile se racornirent et sautèrent sous l'effet de la chaleur intense. Déversant son contenu dans le vide vorace, laissant une trouée béante dans la grande structure, le satellite disloqué se libéra des fils enchevêtrés qui l'amarraient et fut éjecté loin des drones par le mouvement des débris qui s'échappaient de ses brèches.

Les décharges des deux engins avaient complètement épuisé l'énergie de leurs réacteurs. Ils tourbillonnèrent devant la toile avant de dériver dans l'espace.

Le satellite connut un sort plus rapide. Il se mit à chuter. Comme les sujets de l'expérience de Kern, bien longtemps auparavant, il quitta son orbite et fut saisi par les griffes de la gravité planétaire ; il tournoya misérablement dans l'atmosphère, laissant une longue traînée dans le ciel, telle une vieille futaille servant de logis délabré à un singe unique, pour délivrer un dernier message devant les yeux angoissés qui l'observaient de la surface.

7.4

Les temps derniers

Les araignées l'ont vu traverser le ciel en brûlant.

Bien que le culte de la Messagère soit presque éteint dans cette époque des lumières — pourquoi aurait-on besoin de la foi quand il existe des preuves nombreuses de la nature exacte de la divinité ? —, les arachnides contemplèrent le sillage de feu, de leurs propres yeux ou sur leurs afficheurs, et surent alors que quelque chose avait définitivement disparu de leur monde. La Messagère était là depuis toujours. Les araignées conservaient les souvenirs de temps lointains, révolus, où cette lueur céleste avait représenté leur guide et leur inspiration. Elles se rappelaient les jours fastes du Temple, les premières communications entre la Déesse et Sa congrégation. Quelque chose qui avait constitué une partie de leur conscience culturelle des premiers âges. Elles savaient, de manière rationnelle, que la Messagère était plus ancienne que leur propre espèce. Et Elle venait de disparaître.

Dans la pénombre tranquille de son atelier, Fabian se sent parcouru par une vive émotion assez inattendue. De toutes les araignées, il a le moins d'inclination pour la religion. Il n'a pas de temps à consacrer aux mystères, sinon pour les étudier, les analyser de manière rationnelle et les dévoiler. Cependant…

Il vient de regarder les images sur un écran translucide, composées par des milliers de chromatopores de différentes couleurs qui se contractent ou se dilatent. De son logement, situé dans les profondeurs du sous-sol, il lui est impossible d'observer directement l'événement. C'est un individu pâle, anguleux, débraillé, qui ne se préoccupe guère de voir la lumière du soleil ; il préfère travailler à son propre rythme et se soucie peu du cycle des jours et des nuits.

Eh bien, déclare-t-il à son unique compagne permanente, *je pense que cela confirme tout ce que vous nous aviez raconté*.

C'est évident. La réponse provient des murs eux-mêmes, d'une invisible présence qui l'entoure comme un démon familier. *Et vous devez profiter de la moindre occasion de vous venger. On ne vous laissera pas une deuxième chance*.

Pourtant, le groupe chargé des communications paraissait obtenir quelques succès, précise Fabian. Les murs courbes de la pièce semblent bouillonner ; un million de fourmis s'affairent, vaquant aux activités énigmatiques qui caractérisent cette colonie — ou plutôt cette super-colonie, enfin rétablie après tout ce temps.

Elles n'ont jamais eu la moindre chance de réussir. Je suis quand même contente qu'elles aient pu constater clairement les intentions de l'ennemi. Mais la stratégie choisie me préoccupe. Cette conversation incorporelle est assez bizarre. Des pistons musculaires encastrés dans les murs provoquent des vibrations qui simulent les pas élégants d'une araignée. Pour le reste, la créature communique encore par radio, mais ici Fabian peut lui parler comme à une

femelle : une femelle particulièrement distante et lunatique, mais une araignée malgré tout.

Elle s'exprime dans ce curieux langage conçu longtemps auparavant pour permettre aux fidèles de converser avec leur Déesse. Récemment, une paire de palpes fantômes a été ajoutée sur les écrans afin d'accentuer ce jargon, de lui donner une plus grande force expressive en adoptant des signes qui évoquent les mouvements des araignées. N'ayant jamais été très à l'aise avec ses semblables, Fabian trouve ce procédé assez plaisant. Grâce à cela, ainsi qu'à son incontestable talent dans le domaine de l'architecture chimique et du conditionnement, il a pu obtenir un rôle essentiel. Il est devenu la main et le confident de la Messagère — dans son état actuel.

Je me demande s'il reste encore une part de ma personnalité, finalement. Les mots ont été prononcés lentement, avec hésitation. Fabian craint d'abord un nouveau dysfonctionnement dans la machinerie ou dans le conditionnement de la colonie. Puis il se dit que non : lorsqu'elle s'exprime, sa compagne retrouve parfois de vieilles intonations, des rythmes qu'elle utilisait à une autre époque, sous une autre forme.

Docteure Avrana Kern, déclare-t-il. Elle n'aime pas qu'il l'appelle Déesse ou Messagère. Après avoir longtemps ergoté, ils se sont mis d'accord sur une série de mouvements arbitraires qui lui rappellent son ancien nom. C'est l'une des nombreuses exigences que Fabian est heureux de satisfaire. Après tout, il entretient une relation particulière avec la Déesse. Il est Son ami le plus proche. C'est à lui que revient la responsabilité de contrôler Son bon fonctionnement et de corriger d'éventuelles erreurs dans Son conditionnement.

Autour de lui, dans un réseau de tunnels et de salles dont la géographie est constamment renouvelée, s'active une colonie de cent millions d'insectes. Leurs interactions ne sont pas aussi rapides que celles d'un système électronique créé par les humains, mais le minuscule cerveau de chaque fourmi constitue une unité de mémoire et un moteur de décision. La colonie elle-même ne peut pas estimer sa capacité de calcul globale. C'est là une forme d'informatique « en nuage » : elle ne repose pas sur la rapidité, mais sur un vaste et complexe ensemble de ressources qui peuvent être reconfigurées à l'infini. Il y a bien assez de place pour y stocker l'esprit d'Avrana Kern.

Son élaboration a été très longue mais, en définitive, il ne s'agissait que de données. Tout n'est qu'information, à condition de disposer d'une capacité de stockage suffisante. Il a aussi fallu beaucoup de temps pour copier cette information du satellite vers une colonie capable de l'abriter à la surface. Et une période encore plus longue pour que cette copie puisse s'organiser et dire enfin *j'existe*. Mais le temps ne manquait pas, et maintenant elle existe. La colonie dans laquelle vit Fabian, et qu'il surveille, est désormais la Déesse faite chair, l'incarnation de la Messagère.

Il ouvre une connexion radio avec l'un des observatoires spatiaux et suit la progression de l'ennemi, dont la trajectoire confirme qu'il cherche à se placer en orbite autour de la planète. Maintenant, il faut attendre. Et dans le monde entier, chacun attend : pas seulement les araignées, mais toutes les espèces qui entretiennent des relations avec elles. Toutes se retrouveront bientôt sous la menace ; elles devront profiter de leur nombre et de leur ingéniosité lorsqu'elles affronteront ceux qui les ont créées sans le vouloir et désirent maintenant les exterminer tout aussi inconsidérément. Il y a les araignées, les fourmis, les stomatopodes de l'océan, les coléoptères à demi évolués, ainsi qu'une douzaine d'autres

espèces possédant divers niveaux d'intelligence ou d'instincts, toutes vaguement conscientes que le moment ultime est arrivé.

Sur la toile orbitale, Bianca ne peut plus envisager de plan de rechange. Portia attend, en compagnie de ses camarades, prêtes à combattre les dieux cosmiques qui reviennent. Pour l'instant, elles s'accrochent simplement au lacis et observent l'arrivée de leur destin grâce à leurs sens artificiellement améliorés.

Bientôt apparaît la masse colossale du *Gilgamesh*, qui achève sa longue décélération et actionne ses propulseurs fatigués pour ralentir davantage, adapter son mouvement à l'attraction et se placer en orbite.

Bien qu'elles connaissent déjà les dimensions de l'arche, grâce à leurs propres mesures et aux archives de Kern, les défenseures sont impressionnées par l'énorme taille du *Gilgamesh*. Il dépasse tout ce qu'une araignée peut imaginer. *Comment combattre une telle chose ?*

Le vaisseau déchaîne alors son armement. Les humains ont calculé leur approche de manière à arriver droit sur la toile équatoriale et à pouvoir actionner leurs lasers anti-astéroïdes. Lors de son bref passage, le *Gilgamesh* profite de l'occasion. Le réseau n'a pas de centre, pas de partie vitale qui pourrait subir une frappe chirurgicale et propager les dégâts. Les lasers ne font que tirer au hasard, brûlant des fils, coupant des liaisons, ouvrant des trouées dans la vaste structure entrelacée. Des araignées meurent : soudain exposées au vide, elles sont projetées dans l'espace ou vers la planète ; quelques-unes sont vaporisées, touchées de plein fouet par les tirs.

Portia reçoit les rapports des pertes cependant qu'elle se prépare à contre-attaquer avec son groupe. Elle se rend compte que les araignées, en un seul instant de dévastation, viennent de perdre un certain nombre de soldats et une partie de leur armement — littéralement anéantis. Bianca s'adresse à elle ; le courant électrique fait vibrer sa radio pour simuler les mouvements dansants de ses propos.

Le plan de bataille reste inchangé, confirme la générale. Elle connaît déjà précisément l'état des pertes et des réserves. Portia ne l'envie pas d'avoir à coordonner l'ensemble de la défense orbitale. *Vous êtes prêtes à vous déployer ?*

Oui, nous sommes prêtes. Les ravages éveillent chez Portia une furieuse détermination. Les morts, la destruction de la Messagère, la froide brutalité de l'attaque justifient sa volonté de combattre. *Nous allons leur montrer !*

Nous allons leur montrer ! répète en écho Bianca, qui semble aussi résolue. *Vous êtes les plus rapides, les plus fortes, les plus habiles. Vous êtes les gardiennes de notre monde. Si vous échouez, ce sera comme si nous n'avions jamais existé. Tous nos Savoirs seront réduits en poussière. Conservez toujours notre plan à l'esprit. Je sais que certaines d'entre vous ont des doutes. Il n'est plus temps d'hésiter. Les grands esprits de notre peuple ont considéré que votre action était la seule possible si nous voulons préserver notre culture et notre identité.*

Nous comprenons. Bianca voit approcher la grande silhouette de l'arche, qui cache les étoiles. Déjà, d'autres détachements s'élancent.

Bianca exhorte ses troupes. *Bonne chasse !*

Tout au long de la toile, les armes orbitales entrent en action. Chacune se compose d'un unique rocher, hissé à l'aide d'un ascenseur spatial ou capturé dans l'espace, maintenu par des fils tendus à l'extrême. Brusquement libérés, ces missiles sont projetés dans le vide en

direction de l'arche.

Mais si petits ! songe Portia. Ces blocs minéraux, qui lui semblaient énormes, paraissent maintenant minuscules en comparaison du vaisseau, dont la coque doit certainement être protégée contre ce genre de danger.

Cependant, les araignées ne se contentent pas de lancer des rochers. Ceux-ci ont plusieurs fonctions, mais servent surtout à faire diversion.

Portia sent le maillage se tendre autour d'elle. *Assurez-vous que vos fils sont bien enroulés*, recommande-t-elle à ses camarades. *La manœuvre sera difficile*.

Quelques secondes plus tard, son équipe s'élance dans l'espace en suivant une trajectoire oblique afin d'intercepter le *Gilgamesh* quand il atteindra une orbite stable.

D'abord, elle ramène instinctivement ses pattes contre son corps, saisie par la terreur qui envahit son esprit. Puis son entraînement reprend le dessus et elle vérifie le comportement de ses troupes. Ses camarades se déploient mais sont encore liées par un fil à un noyau central, formant une sorte de roue tournoyante, comme les autres groupes qui foncent vers le *Gilgamesh*.

Calculant soigneusement les points d'impact, l'arche pulvérise les premiers rochers pour dégager sa route. D'autres frappent les côtés du vaisseau, rebondissent ou s'encastrent dans la coque. Portia aperçoit au moins un jet d'air qui s'échappe dans l'espace après un tir particulièrement chanceux — ou malchanceux.

Ensuite, ses compagnes et elles se préparent à la collision. Sa radio retransmet constamment les instructions des colonies de calcul installées sur la toile orbitale afin de les aider à corriger leur approche avec leurs petits réacteurs et leur maigre ration de carburant. Portia sait très bien qu'il s'agit probablement d'une mission-suicide. Si elles échouent, elles n'auront plus aucune destination de retour.

Portia a ralenti autant qu'elle pouvait et déroulé davantage de fil pour être plus éloignée de ses sœurs. Écartant les pattes, elle espère avoir atteint la vitesse adéquate.

L'atterrissage est brutal. Elle ne parvient pas à s'agripper avec les crochets de ses gants isolants et rebondit contre le *Gilgamesh*. D'autres guerrières de son détachement, plus chanceuses, se maintiennent avec six pattes et tractent leurs camarades qui dérivent, y compris Portia. Malheureusement, arrivant selon un angle trop aigu, une araignée heurte violemment l'arche et son masque se brise. Elle agonise en agitant frénétiquement ses membres ; les vibrations de ses cris désespérés parviennent à ses compagnes à travers le métal de la coque.

L'heure n'est pas aux sentiments. Les autres fixent rapidement son cadavre au vaisseau avec une petite toile, puis continuent leur mission. Elles ont une guerre à gagner.

Nous allons leur montrer, pense Portia. *Nous allons leur montrer qu'ils ont eu tort*.

7.5

Manœuvres

« Des rochers. Elles nous lancent des rochers ! » Karst était incrédule. « C'est l'âge de pierre dans l'espace ! »

L'écran d'une console clignota un instant, puis s'éteignit ; d'autres commencèrent à se parsemer de sinistres points ambrés.

« Nous ne sommes pas dans un vaisseau de combat, Karst, répliqua sèchement Lain. Le *Gilgamesh* a été conçu pour résister aux contraintes de l'accélération et de la décélération, mais certainement pas à des impacts…

— Il y a une brèche au niveau de la cargaison », annonça Alpash. Au ton de sa voix, on aurait cru que quelqu'un venait de piétiner un lieu saint. « Les portes intérieures sont… » Pendant un moment, il n'eut pas l'air de savoir réellement si les portes *étaient* ou *n'étaient pas*, mais il réussit quand même à continuer : « Verrouillées. La section est verrouillée. Nous avons… des pertes…

— La cargaison est déjà dans un environnement où l'air est très raréfié, intervint Vitas. L'exposition au vide ne devrait pas entraîner de dégâts.

— Quarante-neuf caissons ont subi des dommages, dit Alpash. À cause de l'impact et des surtensions électriques qu'il a provoquées. Quarante-neuf. »

Pendant un moment, personne n'eut envie d'approfondir la question. Un seul projectile venait de faire une cinquantaine de morts. C'était insignifiant, comparé à la totalité de la cargaison ; horrible, si l'on songeait à ce que l'étiquette « cargaison » signifiait réellement.

« Nous sommes en orbite, à cent quatre-vingts kilomètres de la toile, précisa Karst. Nous devons riposter. Ils vont nous lancer d'autres pierres.

— Vous croyez ? » La maigre contribution de Holsten à la discussion.

« Ils sont peut-être en train de recharger.

— Il y a d'autres dégâts ? demanda Vitas.

— Je… ne sais pas, reconnut Alpash. Les capteurs de la coque… ne sont plus fiables, et quelques-uns ont été détruits. Je ne pense pas que des systèmes vitaux aient été endommagés, mais d'autres parties de la coque ont peut-être été fragilisées… Les contrôleurs ont été reconfigurés pour se concentrer sur les zones critiques. » Autrement dit, il n'avait pas été possible de maintenir tout le réseau en état.

« Nous pouvons réorienter les lasers », déclara Karst, comme si c'était la conclusion logique de ce qui venait d'être dit. Cela l'était peut-être dans son esprit.

« Ce serait sûrement plus facile de réorienter le vaisseau, expliqua Lain. Faisons-le pivoter pour que la batterie anti-astéroïdes puisse viser la toile. En orbite, notre orientation n'a pas d'importance. »

Karst sourcilla en entendant cela, visiblement attaché à l'idée que la proue devait se situer

vers l’avant. Finalement, il hocha la tête. « Bon, alors, commençons par ça. Il faudra combien de temps ?

— Tout dépendra de la fiabilité des systèmes. Il faudrapeut-être effectuer quelques réparations.

— Nous n’aurons sans doute pas…

— Merde, Karst ! Nous sommes dans la même galère, littéralement. Je ferai aussi vite que possible.

— Bon, d’accord. » Karst fit la grimace, se rappelant que son statut de commandant intérimaire avait été bien écorné depuis le réveil de Lain.

La vieille ingénieure s’installa devant une des consoles encore opérationnelles. Quelques membres de la Tribu se réunirent immédiatement autour d’elle pour recevoir ses instructions. Holsten la trouva terriblement fatiguée, mais néanmoins capable de puiser de l’énergie au fond d’elle-même. Le temps combattait Lain depuis longtemps pour prendre possession de son corps fragile et voûté, mais n’avait toujours pas réussi à la terrasser.

« Nous ne pourrons pas prendre le contrôle de la planète avec nos armes, affirma Vitas.

— Bien sûr que si, insista obstinément Karst. Franchement, on doit pouvoir couper cette foutue toile et l’expédier dans l’espace comme… une vieille chaussette. » Et il ajouta : « Fermez-la, Holsten ! » en voyant que le linguiste s’apprêtait à critiquer sa comparaison.

« Je vous en prie, Karst, vérifiez l’énergie qui reste aux lasers », déclara patiemment Vitas.

Karst fronça les sourcils. « Nous pouvons les recharger.

— Oui, en utilisant toutes les réserves allouées aux équipements de vie et aux réacteurs, objecta Vitas. Et même si vous y arrivez, que ferons-nous ensuite ? Et la planète, Karst ?

— La planète ? » Il la dévisagea d’un air interrogateur.

« Vous aviez l’intention d’y atterrir tranquillement à bord d’une navette et d’y planter un drapeau ? Vu ce qu’il y a en orbite basse, qu’est-ce que nous allons trouver à la surface, d’après vous ? Vous comptez tout détruire au laser ? Ou avec un disrupteur ou un fusil ? Il vous reste combien de balles, exactement ?

— J’ai déjà fait réveiller et armer l’équipe de sécurité et quelques auxiliaires, s’entêta Karst. Nous allons descendre, établir une tête de pont, installer une base et commencer à les repousser. Nous cramerons ces bestioles. Qu’est-ce que nous pouvons faire d’autre ? Personne n’a prétendu que ce serait facile. Personne n’a dit que ça se passerait en une journée.

— Bon, nous pouvons tenter ça, concéda Vitas. Dans ce cas, je resterai ici pour coordonner l’assaut, et je vous souhaite bonne chance. J’espère quand même que nous trouverons un moyen plus efficace de nous débarrasser de ces nuisibles. Lain, j’aurai besoin de diriger au moins un labo, et de disposer de toutes les archives. Tout ce qui nous reste à propos de la Terre.

— Dans quel but ? demanda Lain sans détourner la tête.

— Préparer un cadeau pour les a-ar… pour ces bestioles, là en bas. » Cette fois, le balbutiement de Vitas fut assez évident pour que tout le monde le remarque. « Je pense qu’il doit être possible de créer une toxine qui ciblera les arthropodes, quelque chose qui affectera leur exosquelette ou leurs voies respiratoires, mais qui sera sans danger pour nous. Après tout, si elles descendent des araignées de la Terre, il s’agit d’une forme de vie complètement

différente de la nôtre. Elles ne sont pas comme nous. Pas du tout. »

En l'écoutant, Holsten perçut trop d'emphase dans ses paroles. Il songea aux messages en pseudo-Impérial C. S'agissait-il de Kern en personne ou de quelque chose qui ne faisait qu'imiter les propos de Kern ?

Finalement, il se dit que cela importait peu. Un génocide restait un génocide. Il pensa alors à l'Ancien Empire, tellement civilisé qu'il avait fini par empoisonner sa planète d'origine. Et maintenant, nous sommes ici, prêts à dévaster l'écosystème de ce nouveau monde.

Personne ne lui prêtait attention, car il se gardait d'exprimer à voix haute les pensées qui se bousculaient dans son crâne. Il en profita pour chercher une console à peu près en état de marche et se connecta au système de communication.

Comme il s'y attendait, la planète diffusait de nombreux messages sur une large bande de fréquences. Avec la destruction de la Sentinelle, les signaux ne lui parvenaient plus aussi nettement — peut-être servait-elle de puissant transmetteur. Quoi qu'il en soit, le monde vert émettait une multitude de messages urgents et incompréhensibles.

Il aurait alors voulu penser à quelque chose de fantastique : une sorte de transmission parfaite qui mettrait un terme à l'incompréhension, ouvrirait la voie au dialogue, offrirait des options à chaque partie. Malheureusement, il se sentait bloqué par le cruel dilemme des prisonniers décrit par Vitas. *Nous ne pouvons pas leur faire confiance. Elles ne peuvent pas se fier à nous. Le seul résultat logique est la destruction mutuelle*. Il songea au rêve de l'humanité — l'ancienne et la nouvelle : contacter une forme d'intelligence extraterrestre que personne n'avait encore rencontrée. *Pourquoi ? Pourquoi un tel désir ? Nous n'avons jamais été capables de communiquer. Et même si nous le pouvions, nous serions quand même dans la situation de ces deux prisonniers, obligés de faire confiance — et de prendre un risque — ou de condamner l'autre pour tenter d'en tirer un léger avantage*.

Une nouvelle transmission arriva, provenant directement de la planète. Elle était plus faible que les précédentes mais n'utilisait pas le satellite comme relais. Encore un mot en Impérial C, mais dont la signification était parfaitement claire.

Raté.

Holsten fixa le texte, ouvrit la bouche deux ou trois fois, avec l'intention avortée de prévenir les autres, puis envoya un message sur la même fréquence.

Docteure Avrana Kern ?

La sinistre réponse arriva aussitôt : *Je vous avais dit de rester à l'écart*.

Holsten se mit au travail sans tarder. Il ne négociait plus au nom du *Gilgamesh*, mais en tant que dernier linguiste terrien devant l'histoire. *Nous n'avons plus aucune option. Nous devons quitter le vaisseau. Nous avons besoin d'un monde*.

Je vous ai envoyés vers une autre planète, singes ingrats que vous êtes. La transmission venait directement de la surface, se détachant nettement du brouhaha général.

Vers une planète inhabitable. Docteure Kern, vous êtes humaine. Nous sommes les derniers survivants de l'humanité. Laissez-nous atterrir, je vous en prie. Nous n'avons plus le choix. Nous ne pouvons pas repartir.

L'humanité est très surévaluée, répondit sévèrement Kern. *Et croyez-vous que c'est moi qui décide ? Je ne suis qu'une conseillère et elles n'ont pas aimé la solution que je proposais pour régler*

le problème que vous posez. Elles ont leur propre manière d'affronter les difficultés. Partez.

Docteure Kern, ce n'est pas une ruse, nous n'avons réellement pas d'autre choix. Mais c'était comme avant, il ne parvenait à aucun résultat. *S'il vous plaît, pourrais-je parler à Eliza ?*

S'il restait quelque chose d'Eliza, vous venez de la détruire, répondit Kern. *Adieu, bande de singes.*

Holsten renvoya plusieurs messages, les répéta plusieurs fois, mais Kern ne souhaitait visiblement pas discuter davantage. Il pouvait presque entendre sa voix méprisante en relisant le texte, composé dans un Impérial C impeccable. Mais il était surtout choqué par ce qu'elle avait dit : qu'elle était elle-même incapable de retenir les créatures de cette planète. *Jusqu'où son expérience l'a-t-elle entraînée ?*

Holsten regarda autour de lui. Vitas était partie vers son labo et ses poisons, prête à stériliser tout ce qui s'opposait à l'installation de son espèce. Que resterait-il ensuite de ce qui faisait de ce monde un lieu de vie agréable ? *Mais quel autre choix s'offre à nous ? Mourir dans l'espace en laissant la planète aux bestioles et à Kern ?*

« Nous perdons d'autres capteurs de la coque, remarqua Alpash. Les impacts ont sans doute causé plus de dégâts qu'on ne le pensait. » Il paraissait vraiment affecté d'une vive inquiétude, et la contagion toucha rapidement les autres.

« Comment est-ce possible ? demanda Lain, toujours concentrée sur sa tâche.

— Je ne sais pas.

— Dans ce cas, je vais lancer un drone pour observer les dégâts, annonça Karst. Voilà, c'est fait. » Après avoir tripoté quelques commandes, il reçut sur un écran les images de l'engin ; ce dernier sortit en bringuebalant un peu et longea la grande coque incurvée du vaisseau. « Merde ! s'exclama-t-il. Il y a plein de cochonneries.

— Ce sont des équipements que nous avons installés après les avoir récupérés sur la station de terraformation, confirma Lain. Il a fallu ouvrir et refermer pas mal de brèches pour les faire entrer ou pour effectuer des réparations sur… » Sa phrase s'interrompit. « Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Quoi encore ? sursauta Karst. Je n'ai rien vu…

— Quelque chose a bougé, confirma Alpash.

— Ne dites pas de bêtises… »

Holsten observa le revêtement extérieur de l'arche, parsemé de bosses et d'antennes. Et soudain, au bord de l'écran, quelque chose remua furtivement.

Il voulut dire « Elles sont là ! » mais sa voix émit à peine un chuchotement rauque.

« Il n'y a rien du tout », déclara Karst. Mais Holsten réfléchissait déjà. Est-ce que c'est le fil d'une antenne qui s'est détaché ? Pourquoi les capteurs tombent-ils en panne l'un après l'autre ? Qu'est-ce que j'ai vu bouger… ?

« Oh, merde ! » Karst parut soudain plus âgé que Lain. « Merde merde merde ! »

Devant la caméra du drone, une demi-douzaine de silhouettes grises se mirent à trottiner à l'extérieur du *Gilgamesh*. Elles se déplaçaient avec une aisance incroyable dans le vide glacé, faisant même des bonds, s'agrippant à un réseau de câbles qu'elles avaient tendus sur la coque.

« Qu'est-ce qu'elles font ? » demanda Alpash d'un ton enroué.

Lain, au moins, semblait calme. « Elles essaient d'entrer. »

7.6

Briser la coquille

Une des camarades de Portia manœuvre un appareil assez volumineux, une sorte de bulle de verre fixée avec des fils de soie et contenant une colonie de fourmis minuscules. La seule fonction de ces insectes consiste à créer une image composite de ce qui se trouve devant eux et de la relayer vers la toile orbitale et la planète. Bianca peut alors donner ses ordres en temps réel afin d'exploiter au mieux la position de ses troupes à la surface du vaste envahisseur étranger. C'est aussi bien, car Portia n'a aucune idée de la manière dont elle pourrait agir d'après ce qu'elle voit. Tous les détails sont bizarres, troublants, évoquent une esthétique issue des rêves d'un autre phylum, une technologie fondée sur le métal et les forces élémentaires.

Pour sa part, Bianca ne sait pas mieux ce qu'elle doit en penser, mais les images sont retransmises à la vaste colonie qu'est devenue la docteure Avrana Kern — ou ce qui reste d'elle. Kern comprend plus précisément ce que voit Portia et propose des recommandations, dont certaines sont suivies et d'autres écartées. Elle a perdu son statut de Déesse. De même que les chefs de ses anciennes fidèles, elle est en désaccord avec la majorité sur le sort promis aux humains qui se trouvent à bord du *Gilgamesh*. Elle a discuté, menacé, supplié, mais les araignées avaient déjà planifié leur assaut et ne souhaitaient plus tergiverser. Finalement, Kern s'est vue obligée d'accepter la décision brutale de celles qui étaient autrefois ses ouailles avant de devenir ses hôtes.

Elle a maintenant identifié les capteurs extérieurs pourPortia et les autres commandos de défenseures orbitales, qui ont parcouru la coque afin d'aveugler le *Gilgamesh*.

Pour l'instant, Portia n'a qu'une vague idée des êtres qui vivent à l'intérieur de l'arche. Intellectuellement, elle sait qu'ils sont là, mais elle se concentre sur cette partie de sa mission et son imagination ne parvient pas à concevoir un immense vaisseau rempli de géants. Néanmoins, elle se fait une idée étonnamment juste de la situation. *Ils vont nous détecter et ils comprendront que nous essayons de pénétrer à l'intérieur*. Dans son esprit, le *Gilgamesh* ressemble à une colonie de fourmis, comparables aux anciennes ennemies des araignées, et les combattantes orbitales doivent se dépêcher avant que des armes inconnues ne soient déployées.

Un petit nombre de panneaux doivent permettre d'entrer, précise Bianca. *Continuez de détruire les capteurs au passage pour réduire leurs options de défense. Vous devez chercher un grand carré…* Bianca leur décrit patiemment, avec minutie, les divers moyens d'accès à l'intérieur du *Gilgamesh*, à partir des informations que Kern a retenues de ses observations de l'arche : les endroits d'où partent les navettes, les écoutilles de maintenance, les sas, les tubes de lancement des drones… Il s'agit en partie de simples conjectures, mais Kern a malgré tout appartenu autrefois à la même espèce que les constructeurs du vaisseau. Elle

partage un cadre de référence commun, alors que Portia ne peut même pas deviner à quoi servent les nombreux équipements qui parsèment la coque du *Gilgamesh*.

Si les araignées possédaient une certaine forme de détermination, elles seraient capables de pénétrer dans l'arche sans avoir à chercher un point faible. Après tout, elles ont accès à des explosifs chimiques grâce à leur propre oxygène et pourraient déclencher un effet d'aspiration. Dans cet âge de l'exploration spatiale, leur technologie reste encore limitée. L'option choisie ne consiste pas à déchirer la coque du vaisseau. Si elles n'ont pas d'autre choix, Portia et ses camarades devront compter sur l'air contenu à l'intérieur, bien qu'il soit plus pauvre en oxygène que celui auquel elles sont habituées. Les équipements respiratoires accrochés à leur abdomen ont une durée de fonctionnement limitée et Portia sait très bien que les araignées préféreraient revenir sur la toile en traversant l'espace. Il vaut mieux ouvrir une brèche contrôlée, puis la sceller derrière elles une fois qu'elles seront entrées.

Une curieuse sensation inédite l'envahit et fait frémir ses organes tactiles. La comparaison la plus approchante serait le passage d'une brise, mais il n'y a pas de vent dans l'espace. Ses sœurs et les araignées de plusieurs autres groupes d'assaut ont éprouvé la même impression. Les communications radio sont perturbées pendant un court instant. Portia ne peut pas imaginer que leurs adversaires viennent de déclencher une impulsion électromagnétique afin d'attaquer l'électronique embarquée des araignées. Les deux technologies se sont à peine frôlées dans la nuit. Même la radio de Portia est biologique. L'effet minime de l'impulsion est instantanément réparé ; la technologie est mortelle, par nature, et chaque composant peut être remplacé par son successeur, comme les dents des requins.

Portia vient de repérer une issue ; une grande porte carrée, fermée par de lourds panneaux métalliques. Elle transmet aussitôt sa position aux détachements proches, et ceux-ci convergent vers elle pour la suivre à l'intérieur.

Elle appelle sa spécialiste, qui commence par répandre ses acides tout autour de la brèche qu'elles souhaitent utiliser. Le métal résistera quand même un moment et Portia se balance sur ses pattes, à la fois soucieuse et impatiente. Elle ignore ce qui les attend de l'autre côté — des défenseurs géants, un environnement hostile, des machines inimaginables. Elle n'a jamais été du genre à patienter tranquillement : il lui faut planifier ou agir. Sans cela, elle s'agite.

Tandis que l'acide fait son œuvre, réagissant vivement avec la coque et produisant de petites volutes de vapeur qui se dissipent immédiatement, d'autres membres de l'équipe se mettent à tisser une toile étanche en soie synthétique qui leur permettra de refermer la brèche quand elles seront entrées.

Soudain, le contact radio s'interrompt, submergé par le chuintement d'un bruit blanc. Les occupants de l'arche ont de nouveau riposté. Aussitôt, Portia se met à chercher des fréquences claires. Elle sait que les géants communiquent également par radio ; il est donc probable qu'ils aient gardé quelques canaux ouverts. En attendant, son commando se retrouve isolé — comme tous ceux qui s'accrochent au vaisseau. Mais les araignées connaissent leur mission. Elles ont déjà reçu des instructions précises sur la manière de traiter la menace humaine — que représentent à la fois l'équipage et le grand nombre de dormeurs que Kern a décrits. Les détails de l'opération sont maintenant laissés à la discrétion de Portia.

À cet instant, elle est surtout préoccupée par la façon dont les occupants du *Gilgamesh* organisent leur propre défense. Elle ignore complètement comment ils agiront, mais elle sait ce qu'elle ferait si un assaillant se mettait à ronger les murs de son domicile. Les araignées de l'espèce Portia ne restent jamais passives ni sur la défensive. Contrairement aux guetteuses patientes surveillant leur toile, elles attaquent ou contre-attaquent. L'offensive est leur point fort.

Même sans la radio, les communications à courte distance restent possibles. *Préparez-vous, ils vont venir*, tapote-t-elle sur la coque en agitant les palpes pour renforcer ses ordres. Les guerrières qui ne sont pas impliquées dans le percement se déploient en éventail pour surveiller les environs de tous leurs yeux.

7.7

La guerre à l'extérieur

« Ha ! s'écria Karst en fixant les écrans. On a pu couper leur saloperie de radio !

— Ce n'est pas vraiment un coup décisif. » Lain se frotta les yeux avec la paume de la main.

« Et d'abord, ça ne nous dit pas pourquoi elles sont capables d'utiliser la radio, fit remarquer Holsten. Savons-nous à quoi nous avons affaire ? Pourquoi ne se pose-t-on pas la question ?

— Parce que c'est évident, répondit la voix laconique de Vitas par l'intermédiaire d'un haut-parleur des comms.

— Alors, éclairez-moi, demanda Lain, parce qu'il n'y a pas grand-chose qui me semble évident dans tout ça. » Elle fixait les écrans, et Holsten eut l'impression qu'elle était surtout irritée par le ton hautain de Vitas.

« Le Monde de Kern était une sorte de planète consacrée à la bio-ingénierie, expliqua la voix désincarnée de la scientifique. Elle a créé ces bestioles. Ensuite, sachant que nous allions revenir, elle les a enfin sorties de stase pour les envoyer contre nous. Elles suivent leur programmation, même après la destruction du satellite. »

Holsten voulut croiser le regard de Lain, ou de Karst, ou de n'importe qui, mais il semblait s'être à nouveau fondu dans le décor.

« Et la surface ressemblera à quoi, d'après vous ? demanda Karst d'un ton embarrassé.

— Nous devrons peut-être procéder à un nettoyage général, confirma Vitas, qui paraissait visiblement ravie par cette idée.

— Attendez… », bredouilla Holsten.

Lain se tourna vers lui, levant un sourcil interrogateur.

« Je vous en prie, nous ne… devons pas répéter leurs erreurs. Les erreurs de l'Empire. » *Parce que j'ai parfois l'impression que nous n'avons fait que cela.* « On dirait que vous voulez intoxiquer toute la planète pour que nous puissions y vivre.

— Ce sera peut-être nécessaire. Ça dépendra des conditions qui existent à la surface, insista Vitas. Ce serait encore pire d'y laisser une biotechnologie incontrôlée.

— Et si elles étaient intelligentes ? » demanda Holsten.

Lain se contenta de le regarder en plissant les yeux ; apparemment, Karst n'avait pas vraiment compris la question. La discussion se faisait maintenant entre le linguiste et la voix de la scientifique.

« Si c'est le cas, déclara Vitas, ce serait uniquement dans le sens où on peut considérer qu'un ordinateur est intelligent. Elles obéissent à ses instructions, d'une manière qui leur laisse probablement une certaine latitude afin de pouvoir réagir aux conditions locales, mais c'est tout.

— Non, objecta patiemment Holsten. Supposons qu'elles soient vraiment intelligentes. Des êtres vivants et indépendants. Évolués. » Le mot *Exaltées* lui vint à l'esprit. L'exaltation, l'amélioration des bêtes. Mais Kern n'avait employé ce terme que pour ses précieux singes.

« Ne soyez pas ridicule », répliqua sèchement Vitas, et chacun put percevoir le tremblement de sa voix. « Mais peu importe. Le choix du dilemme des prisonniers est toujours valable. Quel que soit notre adversaire, il fait tout ce qu'il peut pour nous détruire. Nous devons agir de la même manière.

— Un autre drone a disparu, annonça Karst.

— Quoi ? demanda Lain.

— Comme les capteurs sont démolis, j'essaie de garder un œil sur ces saloperies avec les drones, mais elles arrivent à les bousiller. Il n'en reste plus qu'une poignée.

— Il y en a qui sont armés, comme ceux qui on détruit Kern ?

— Non, et on ne pourrait pas les utiliser, de toute façon, vu que les araignées sont sur la coque. Nous abîmerions le vaisseau.

— Et il est peut-être trop tard », commenta tranquillement Alpash. Il leur montra une des dernières transmissions du drone. Un groupe d'araignées s'était rassemblé autour de la porte d'un hangar de navette. On apercevait dans le métal une nouvelle découpe, marquée par des petits jets de vapeur.

« Les salopes, déclara Karst d'un ton grave. Vous êtes certains qu'on ne peut pas électrifier la coque ? » Ils avaient déjà eu une discussion animée sur le sujet avant d'opter pour l'impulsion électromagnétique. Alpash avait tenté de trouver un moyen d'électrifier uniquement les zones où les araignées avaient été localisées, mais l'infrastructure du vaisseau ne s'y prêtait pas et cela aurait exigé une énorme dépense d'énergie. Les choix s'étaient portés sur des solutions demandant une technologie moins complexe.

« Vos équipes sont prêtes ?

— J'ai toute une putain d'armée. Nous avons réveillé plusieurs centaines de bonnes recrues et nous leur avons donné des disrupteurs. En espérant que ces saloperies peuvent être assommées. Sinon, eh bien… nous avons vidé l'armurerie. Je veux dire… » Sa voix s'enroua un peu, manifestement à cause d'une profonde inquiétude. « … le vaisseau est tellement déglingué. Quelques trous de plus ne feront pas une grande différence, pas vrai ? En tout cas, nous pouvons encore les empêcher d'entrer. Mais si elles y arrivent… nous ne serons peut-être pas capables de les arrêter. » Sa voix hésita sur ce « peut-être » quand son besoin d'optimisme s'écrasa brutalement sur le mur des circonstances. « Le vaisseau n'a pas été conçu pour ce type de situation. C'était une putain d'erreur. » Il termina son petit discours par un rictus.

« Karst… », commença Lain, et Holsten — toujours un peu en retard — pensa qu'elle désirait simplement lui éviter un embarras supplémentaire.

« Oui, je vais mettre ma combinaison », dit le chef de la sécurité.

Lain le regarda sans rien ajouter.

« Quoi ? s'exclama Holsten. Attendez, non… »

Karst l'ignora royalement, continuant de fixer l'ingénieure.

« Tu es sûr ? » Lain elle-même paraissait perplexe.

Le commandant par intérim haussa vivement les épaules. « Je perds mon temps, ici. Nous

devons nous débarrasser de la vermine accrochée à la coque. » Sa voix ne trahissait guère d'enthousiasme. Peut-être espérait-il que Lain lui fournisse une bonne raison de rester, mais le visage creusé de la vieille femme grimaçait, déformé par l'indécision — le visage d'une ingénieure cherchant une solution à un problème technique qu'elle ne parvenait pas à maîtriser.

À cet instant, la console de Holsten se ralluma en clignotant et il comprit que les assaillants avaient trouvé les canaux clairs utilisés par Karst pour contrôler ses drones — et dont Karst se servirait bientôt pour communiquer avec le reste du vaisseau. Holsten avait pour tâche de prévenir tout le monde quand les araignées feraient cette découverte, et pourtant il ne dit rien ; une partie de lui fixait les signaux parasites captés par les récepteurs survivants du *Gilgamesh*, l'autre écoutait la conversation qui se déroulait derrière lui.

« Ton équipe ? demanda finalement Lain.

— L'équipe principale est prête, confirma Karst. Apparemment, nous allons devoir nous battre dès que nous ouvrirons le sas. Les petites saletés pourraient déjà s'y trouver pour essayer d'entrer. » Personne ne lui fit d'objection, mais il ajouta : « Je ne peux pas leur demander d'y aller et rester à l'arrière. Je suis là pour ça, pas vrai ? Je ne suis pas un stratège. Ni un commandant. Je conduis mon équipe. » Il se dressa devant Lain, comme un général qui avait déçu sa reine et sentait qu'il lui restait un seul moyen de se racheter. « Voyons les choses en face. L'équipe de sécurité n'était ici que pour protéger les experts et la cargaison pendant la durée du voyage. Mais si nous devons devenir des soldats, nous le serons, et c'est moi qui mènerai les troupes.

— Karst… », répéta Lain, mais sa voix s'enroua. Holsten se demanda si elle avait eu l'intention de proférer une curieuse banalité, une platitude sociale comme *Si tu ne veux pas y aller, n'y va pas*. Mais l'heure n'était plus à déterminer ce que l'on souhaitait faire ou ne pas faire. Personne n'avait désiré la situation présente et leur langage, de même que leur technologie, avait été réduit au strict minimum. Il ne semblait pas utile de conserver le reste, tel que les fioritures et les colifichets des bonnes manières.

« Je vais mettre ma combinaison », répéta le chef de la sécurité d'un air las, en hochant la tête. Il s'arrêta un instant, comme s'il voulait faire une sortie plus martiale, le salut de ceux qui vont mourir, mais il fit simplement demi-tour et quitta la pièce.

Lain le regarda partir, appuyée sur sa canne métallique. Malgré son dos voûté, sa posture exprimait aussi une sorte de raideur altière ; les jointures de ses doigts étaient blêmes. Tous les autres la fixaient du regard.

Elle avança posément de deux pas pour se placer derrière l'épaule de Holsten, puis lança un coup d'œil sévère aux quelques ingénieurs de la Tribu qui se trouvaient encore dans la salle des comms.

« Au travail ! ordonna-t-elle d'un ton sec. Il y a encore des réparations qui attendent. » N'ayant plus leur attention, elle prit une profonde inspiration, puis expira longuement, assez près de l'oreille du linguiste pour qu'il entende le faible sifflement de ses poumons. « Il avait raison, non ? lui murmura-t-elle. Nous devons les expulser de la coque et les gars de la sécurité se battront mieux si leur chef est avec eux. » Elle n'avait pas commandé explicitement à Karst d'y aller, mais un seul mot de sa part aurait pu le retenir.

Holsten leva les yeux en essayant de hocher la tête, mais n'arriva finalement qu'à

accomplir un mouvement futile et indécis.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Lain en voyant défiler la transcription des signaux sur l'écran.

— Elles ont trouvé notre faille. Elles communiquent entre elles.

— Merde ! Pourquoi n'as-tu rien dit ? » Elle appela « Karst ! » et attendit qu'Alpash lui confirme qu'elle était connectée au chef de la sécurité. « Nous changeons de fréquence, préviens ton équipe. » Elle lui indiqua un nouveau canal. « Holsten…

— Vitas a tort, déclara-t-il. Ce ne sont pas des machines biologiques. Ni les marionnettes de Kern.

— Et comment en es-tu arrivé à cette conclusion ?

— En examinant leur manière de communiquer. »

Elle fronça les sourcils. « Tu as découvert leur code ? Et tu n'as pas cru bon de le dire ?

— Non… ce n'est pas ce qu'elles disent, mais la structure des messages. Je suis linguiste, Isa, et tout ça, c'est une étude linguistique. Des langues anciennes, des langues mortes, d'une époque révolue de l'humanité. Ma tête à couper que ces signaux expriment un langage plutôt que des instructions. C'est trop complexe, trop finement structuré. C'est inefficace, Isa. Un langage est peu performant. Il évolue de manière organique. Et ça, c'est un langage. Un vrai langage. »

Lain scruta l'écran pendant quelques secondes, jusqu'au moment où les transmissions s'interrompirent brusquement après le changement de canal. « Et alors, ça fait une différence ? demanda-t-elle doucement. Ça ne permet toujours pas de libérer les prisonniers de Vitas.

— Mais…

— Dis-moi en quoi ça nous aide, insista Lain. Dis-moi en quoi toutes ces… hypothèses peuvent nous être utiles. Ou alors, c'est comme tout le reste de ton sac à malice ? Juste des spéculations d'universitaire ?

— Nous sommes prêts, annonça la voix de Karst, comme s'il avait poliment attendu que l'ingénieure ait fini de parler. Nous sommes dans le sas. Nous allons ouvrir le panneau. »

Le visage de Lain ressemblait à un masque mortuaire. Elle non plus n'avait jamais eu l'intention d'être aux commandes. Holsten voyait dans ses traits creusés toutes les difficiles décisions qu'elle avait dû prendre au cours des siècles.

« Allez-y, confirma-t-elle. Et bonne chance. »

Karst disposait d'une escouade de vingt-deux personnes, qui avaient revêtu tous les scaphandres encore en état. Douze autres étaient en réparation. Il était content que les ingénieurs de la Tribu aient eu besoin de sortir pour restaurer la coque, sans quoi il n'aurait même pas pu équiper autant de soldats. *Des soldats* : il les considérait maintenant comme tels. Certains étaient réellement des militaires — réveillés récemment ou déjà utilisés lors de la mutinerie ; un appui bien utile quand il avait besoin de renforcer son équipe. D'autres étaient des vétérans de la sécurité : des experts qui le secondaient depuis le début. Il ne prenait que les meilleurs, en l'occurrence presque tous ceux qui avaient reçu un entraînement extérieur approprié.

Il se souvenait très bien des exercices qu'il avait suivis lui-même. À l'époque, il avait considéré cela comme une pure perte de temps, mais il tenait à obtenir une place parmi les experts du *Gilgamesh* et c'était une des conditions requises. Il avait passé des mois en orbite, à tituber, à apprendre à se déplacer en apesanteur ou à marcher avec des bottes magnétiques, à s'habituer à la nausée ou à la désorientation provoquées par cet environnement hostile.

Personne n'avait envisagé de combattre une armée d'araignées pour sauver l'espèce humaine, mais Karst se plaisait à imaginer qu'il aurait pu y penser quand il était encore jeune, quand le projet *Gilgamesh* n'était qu'une idée. Il se serait certainement vu debout sur la coque d'une grande arche assiégée, une arme à la main, repoussant une horde d'extraterrestres.

Maintenant, dans le sas, percevant son souffle lourd dans ses écouteurs, serré dans son pesant scaphandre, il ne trouvait pas la situation aussi réjouissante.

Le panneau par lequel ils allaient sortir était encastré dans le sol. Ils subiraient un grand changement d'orientation dès qu'ils passeraient à l'extérieur, se bousculeraient en s'efforçant de ne pas être éjectés loin du vaisseau par la force centripète de la section en rotation. Ils devraient ensuite se fier à leurs bottes pour les maintenir contre la coque et progresser sur une surface qui chercherait constamment à les déloger. Paradoxalement, les choses seraient plus simples si le vaisseau accélérait ou décélérait dans l'espace ; quand le « bas » était associé à la poupe ou à la proue et que le mouvement giratoire était arrêté. Mais ils orbitaient maintenant autour de la planète, forcés de générer leur propre gravité.

« Chef ? annonça un membre de son équipe. L'air s'échappe.

— Bien sûr qu'il… » Il s'interrompit, car il n'avait pas encore donné l'ordre d'ouvrir le panneau extérieur. Ils se tenaient là depuis un petit moment, mais Karst hésitait à se décider. Maintenant, quelqu'un — *quelque chose* — lui forçait la main.

Un trou dans la porte devait laisser sortir l'air. Les araignées juste là, essayant de creuser une brèche.

« Tout le monde se pose ! ordonna-t-il. Activez vos bottes ! » À l'approche de l'action, ses pensées coulaient facilement, sans inutiles fioritures émotionnelles. « Vous feriez mieux de vous accroupir. Je veux que la porte extérieure soit ouverte aussi vite que possible, sans déclencher d'abord l'évacuation de l'air. »

Un ingénieur de la Tribu confirma son instruction dans son écouteur, et Karst suivit ses propres recommandations. Il s'attendait au grincement régulier de la porte coulissante, mais quelqu'un avait visiblement pris l'expression « aussi vite que possible » au pied de la lettre et avait activé l'ouverture d'urgence. Le panneau s'ouvrit en quelques secondes et l'air pressurisé qui les enveloppait se précipita vers la sortie avec la puissance d'un marteau. Karst sentit la bourrasque l'attirer, l'entraîner vers l'extérieur pour lui faire admirer toutes les merveilles de l'univers. Mais ses câbles de sécurité et ses bottes résistèrent. Cependant, une des équipières postées près de lui fut immédiatement happée, se retrouva à mi-chemin de l'ouverture et ne fut sauvée que par son câble. Karst tendit le bras pour saisir son gant et la tirer maladroitement en arrière jusqu'à ce qu'elle revienne sur le plancher subjectif, devantl'issue béante.

Il aperçut alors quelques fragments : des pattes articulées et une masse déchirée qui avait dû être un corps coincé par le mécanisme du panneau. Et de l'autre côté…

De l'autre côté se tenait l'ennemi.

Les araignées étaient déconcertées, se grimpaient les unes sur les autres. Plusieurs d'entre elles avaient été éjectées par la brusque décompression, et il espéra que certaines iraient se perdre dans l'espace, mais au moins trois ou quatre restaient accrochées au bout de leur fil et commençaient à revenir vers le sas. Karst visa. Il disposait d'une arme intégrée à son gant, d'une plaisante simplicité. Dans le vide, rien ne pouvait arrêter un propulseur chimique contenant son propre oxygène et sa ligne de tir n'était limitée que par la courbe de la coque du *Gilgamesh*. Un environnement idéal pour un tireur d'élite.

Il aurait voulu prononcer quelques paroles encourageantes, ou dramatiques, mais la vision des monstres qui rampaient en agitant leurs nombreuses pattes lui parut si horrible qu'il put seulement dire : « Butez ces saloperies ! »

Il tira trois fois, mais sans réussite ; essayant de s'adapter à la perspective surréaliste, évaluant mal la distance et la taille de sa cible, le système de visée de son scaphandre cherchait obstinément à se verrouiller sur la petite vermine. Finalement, il atteignit une des bêtes qui restaient sur la coque et l'envoya valser dans l'espace. Ses équipiers tiraient également, d'une manière appliquée, posée. Les araignées étaient manifestement prises au dépourvu. Karst vit leur corps anguleux se précipiter sur leurs longues pattes pour s'échapper de tous côtés vers l'extérieur de la brèche. Les cadavres des victimes, accrochés à la coque par des fils, pendouillaient dans l'espace comme des ballons macabres.

Quelques araignées ripostaient, ce qui constituait une mauvaise surprise. Elles possédaient une sorte d'arme, même si leurs projectiles étaient lents et grossiers, comparés aux balles des pistolets humains. Pendant un moment, Karst crut qu'elles lançaient encore des pierres, mais cela ressemblait plutôt à des flèches de glace ou de verre, qui éclataient contre les cuirasses des scaphandres sans provoquer de dégâts.

Les araignées se montraient étonnamment pugnaces. Elles portaient une protection, un genre de tissu épais qui ondulait sous l'impact des balles et bloquait partiellement leur pénétration. Karst et ses camarades durent littéralement mitrailler plusieurs d'entre elles avant de pouvoir les éliminer.

Par contre, une fois que leur armure était percée, elles mouraient en explosant d'une manière fort satisfaisante.

Il apparut bientôt que toutes les survivantes s'étaient enfuies — s'il en restait. Karst s'arrêta un moment et fit son rapport à Lain avant de prendre la décision de sortir sur la coque et de contempler l'horizon courbe du *Gilgamesh*.

Rien en vue. Il continua.

Les lourds scaphandres étaient des tenues militaires, mais la plupart des équipements de combat auquel il aurait aimé avoir accès étaient indisponibles ou avaient été retirés. Après tout, les ingénieurs n'avaient pas besoin de systèmes de visée sophistiqués quand ils sortaient pour effectuer des réparations. Comme pour tout ce qui se trouvait sur le vaisseau, la tyrannie des priorités avait posé ses exigences. Malgré tout, les scaphandres étaient renforcés au niveau des articulations et cuirassés sur tout le reste du corps ; de plus, des servomoteurs assistaient les mouvements des vaillants guerriers de l'espace. Ils disposaient d'une réserve d'air supplémentaire, d'un système de recyclage des déchets, d'un climatiseur intégré ; si les capteurs de la coque avaient été opérationnels, Karst aurait pu également afficher une jolie

petite carte de son environnement. Pour l'instant, il sortait péniblement, avec sa seconde peau épaisse qui doublait le volume de son torse et de ses membres ; il avait chaud, se sentait entravé, percevait les légers frémissements des vieux servomoteurs, si longtemps bichonnés, qui se demandaient à chaque instant s'ils devaient ou non s'immobiliser. Quelques scaphandres étaient encore équipés de propulseurs permettant des manœuvres limitées autour de la coque, mais leur réserve de carburant était très basse et Karst avait donné l'ordre de ne les utiliser qu'en cas d'urgence. Il craignait que ces antiques systèmes de propulsion rafistolés soient devenus en réalité des pièges mortels pour leurs utilisateurs.

L'image de son environnement se résumait à une bande étroite et fragmentée affichée sur sa visière, ainsi qu'à une poignée de plans enregistrés par les caméras de ses subalternes, mais il avait du mal à savoir qui les lui transmettait.

« Lain, tu peux envoyer des instructions à tous les membres de l'équipe pour leur indiquer une formation et leur position dans le dispositif ? » Il semblait admettre son rôle de second, mais il ne disposait pas des outils prévus par l'inventeur du scaphandre. « J'ai besoin de voir dans toutes les directions. Nous nous dirigeons vers la porte du hangar numéro sept. Fermez le sas derrière nous. Et le panneau extérieur est endommagé…

— Il ne se referme pas, indiqua Alpash. Il y a… quelque chose qui cloche.

— Bon… » Karst se rendit compte qu'il n'avait rien à ajouter. Il pouvait difficilement leur demander de venir ici pour la réparer maintenant. « Bon, verrouillez la porte intérieure en attendant notre retour. Nous sortons. »

Ils reçurent alors les instructions de Lain, qui leur indiqua la route qui lui semblait la meilleure et la formation à prendre pour filmer de tous côtés.

« Nous lançons un autre drone, ajouta-t-elle. Je vais l'écarter de la coque pour qu'il puisse vous observer et corriger votre… Merde !

— Quoi ? demanda aussitôt Karst.

— Plus de drone. Allez vers le hangar, au pas de course.

— Tu peux toujours essayer de courir avec ces putains d'accoutrements. » Mais Karst continuait d'avancer en tête et son équipe clopinait lourdement sur la coque pour prendre la formation indiquée. « Et laisse-moi deviner : après le hangar de navette, elles attaquent celui des drones, c'est bien ça ?

— Bien vu. »

Le drone n'avait pas pu sortir. Le tube de son lanceur était encore ouvert et l'engin restait bloqué par un enchevêtrement de fils que ses capteurs n'avaient même pas détectés. Holsten ignorait quelle sorte d'accès le hangar des drones donnait sur le reste du vaisseau, mais comme Lain envoyait des gens dans cette direction, il était probable que les créatures se trouvent déjà à bord.

Ils pouvaient voir les transmissions des caméras de Karst et de quelques-uns seulement de ses équipiers, qui enregistraient leur difficile progression à l'extérieur, en surveillant constamment l'horizon courbe de l'arche.

« Nous ne voyons plus rien ! » s'écria furieusement Lain. Le réseau des capteurs de la coque était détruit ; des centaines d'heures de réparations perdues en quelques minutes.

« Alors, où sont-elles ? Où ça ? »

Holsten ouvrit la bouche — une autre vaine tentative pour faire une remarque banale et futile — mais les alarmes se déclenchèrent au même instant.

« Une brèche au niveau de la cargaison, annonça simplement Alpash, d'une voix curieusement indifférente. Une seconde brèche, bien sûr. En plus de l'impact du rocher.

— Il y avait déjà un trou, confirma Lain en cherchant le regard de Holsten. Elles sont sûrement à l'intérieur.

— Pourquoi faire un deuxième trou, alors ?

— La soute est énorme, dit Alpash. Elles doivent creuser dans tout le vaisseau. Elles n'ont pas besoin de passer par les écoutilles. Nous… » Il fixa Lain avec de grands yeux implorants. « Qu'est-ce que nous allons faire ?

— La cargaison… » Holsten songeait à ces milliers de dormeurs, ignorant la situation, enfermés dans leurs petits cercueils de plastique. Il imagina les araignées qui rampaient et bondissaient vers leurs proies dans les salles en apesanteur. Il pensa à des œufs.

Lain ruminait peut-être des idées comparables. « Karst ! lança-t-elle. Karst, vous devez rentrer.

— Nous arrivons sur la porte du hangar, annonça Karst, comme s'il n'avait pas entendu.

— Karst, elles sont à l'intérieur ! » insista Lain.

Il y eut une pause, mais la progression cahotante des caméras ne ralentit pas. « Tu peux y envoyer du monde. Je m'occupe de ça et je rentre. À moins que tu ne veuilles les retrouver juste devant ta porte.

— Karst, il n'y a pas de gravité ni d'atmosphère dans les soutes.

— Laisse-moi éliminer ce nid-là. Ensuite, nous rentrerons, déclara en même temps le chef de la sécurité. Nous remplacerons le panneau, ne t'en fais pas. » Il semblait conserver un calme exaspérant.

Une autre transmission arriva de l'intérieur du vaisseau ; ils entendirent des coups de feu et des hurlements… puis plus rien.

Le silence s'installa dans la salle des comms. Lain, Alpash et Holsten s'entre-regardèrent, épouvantés.

« Qui était-ce ? demanda enfin la vieille ingénieure. Alpash, qu'est-ce que nous…

— Je ne sais pas. J'essaie… Contactez-nous, s'il vous plaît, contactez-nous. Que tout le monde… »

Divers groupes accusèrent aussitôt réception, des ingénieurs et des militaires récemment sortis de stase, disséminés dans tout le vaisseau. Holsten vit Alpash établir une liste. Avant qu'il puisse terminer, quelqu'un cria : « Elles sont là ! Sortez, sortez ! Elles sont à l'intérieur.

— Indiquez votre position, demanda Alpash d'une voix tendue. Lori, indiquez votre position !

— Alpash…, commença Lain.

— C'est ma famille », dit le jeune ingénieur. Il s'écarta brusquement de sa console. « Ce sont nos quartiers. Ils vivent tous là. Mes frères et sœurs, nos enfants.

— Alpash, reste à ton poste ! » lui ordonna Lain, serrant sa canne d'une main tremblante ; mais son autorité — due à son âge et à son passé — n'était plus que fumée. Alpash avait ouvert la porte et s'éloignait déjà.

« Nous y sommes », annonça triomphalement Karst dans le haut-parleur, puis il ajouta : « Où sont les autres araignées ? »

Lain allait répondre, mais ses yeux furent irrésistiblement attirés vers les écrans. Une poignée d'araignées se trouvait autour de l'entrée d'un hangar de navette ; projetées par l'éclat du soleil, leurs longues ombres anguleuses s'étiraient sur la coque. Elles étaient quand même moins nombreuses qu'avant, mais peut-être cela signifiait-il simplement que les autres avaient cherché des accès plus faciles. Les messages affolés confirmaient que les créatures établissaient des têtes de pont dans tout le vaisseau.

« Karst… », dit Lain, mais sans doute trop faiblement pour qu'il entende.

Holsten vit soudain une araignée exploser, touchée par Karst ou l'un de ses équipiers. Quelqu'un cria alors « Derrière nous ! » et les caméras pivotèrent pour scruter la coque et les étoiles.

« Je suis touché ! » hurla un soldat. Plusieurs autres ne bougeaient plus. Holsten vit un homme, filmé par un camarade, qui semblait se battre contre un mystérieux ennemi ; il donnait de grands coups contre son scaphandre et tirait à pleines mains sur sa cuirasse, empêtré dans des fils invisibles mais trop solides pour pouvoir être brisés.

Les araignées arrivèrent ensuite, courant sur la coque à une vitesse qui ridiculisait l'allure pesante de Karst. D'autres revenaient vers l'arche en utilisant les fils auxquels elles étaient accrochées, luttant contre la force centripète de la section giratoire jusqu'au moment où elles pouvaient sauter sur Karst et ses troupes.

Le chef de la sécurité leva son gant armé, visible dans un coin de l'écran. Il tira plusieurs fois, essayant de viser ces nouvelles cibles, et en toucha au moins une. Holsten et Lain virent un équipier de Karst frappé par un tir ami ; sous l'impact, ses bottes se détachèrent de la coque et il s'écarta du vaisseau avant de s'agiter au bout d'un câble invisible ; un monstre à huit pattes grimpa rapidement vers sa silhouette vulnérable et gesticulante. Des hommes et des femmes hurlaient, tiraient, hurlaient encore en cherchant péniblement à fuir dans leur scaphandre pesant.

Karst recula de deux pas en titubant et en continuant de faire feu. Son écran interne affichait le décompte des balles qui restaient dans son chargeur hélicoïdal. Davantage par chance que par habileté, il toucha une créature qui venait de se poser sur une de ses partenaires, postée près de lui. Des fragments glacés de carapace et de viscères se dispersèrent dans l'espace et crépitèrent en rebondissant contre son scaphandre. La camarade de Karst était prise dans la toile que les sales bestioles avaient tendue sur la brèche — un nuage de petits fils qui immobilisait maintenant la moitié de son équipe.

De nombreuses personnes criaient dans ses écouteurs : ses propres troupes, d'autres humains à l'intérieur de l'arche et même Lain. Il essaya de se remémorer la procédure permettant de couper la réception ; le bruit assourdissant l'empêchait de réfléchir. Le grondement rauque de sa respiration dominait tous ces appels, comme si un colosse en hyperventilation mugissait dans ses oreilles.

Il vit un autre de ses hommes s'écarter de la coque ; ses bottes étaient désactivées et rien d'autre ne pouvait le retenir. Il s'envola et s'éloigna vers l'infini. Si son scaphandre était

équipé de propulseurs, ceux-ci ne fonctionnaient pas. La silhouette du malheureux soldat continua de diminuer dans le lointain, comme s'il ne supportait pas de partager le vaisseau avec les monstres qui voulaient y pénétrer.

Après un énorme bond, déployant ses pattes, une autre araignée atterrit sur la femme piégée près de Karst. Il l'entendit crier et s'approcha en titubant, essayant de viser la créature tandis que son équipière agitait les bras et frappait l'assaillante avec ses mains gantées.

L'araignée s'agrippait à elle et Karst vit le monstre ouvrir ses chélicères — ou quelque mécanisme qui leur était attaché — puis avancer la tête et lui percer brutalement le corps avec une force irrésistible.

La combinaison pouvait évidemment se refermer sur une déchirure, mais ne lui fournissait aucune protection contre ce qu'on venait de lui injecter. Karst voulut consulter le fichier médical de son scaphandre, mais il avait oublié la commande adéquate. La femme cessa de lutter et resta inerte, oscillant simplement sur ses bottes magnétiques. Quel que soit le poison, il agissait rapidement.

Il réussit enfin à faire taire toutes les voix qui hurlaient dans son crâne — à part la sienne. Profitant d'un moment de calme bienvenu, il lui parut possible de reprendre le contrôle de la situation. Un commandant compétent devrait pouvoir utiliser un mot magique, donner un ordre absolument efficace, capable de restaurer le juste sens de l'évolution et permettre à l'humanité de triompher de ces aberrations.

Quelque chose bondit sur son dos.

7.8

La guerre à l'intérieur

Comme une colonie de fourmis, pense Portia. Néanmoins, ce n'est pas le cas, seulement une idée qu'elle nourrit pour contrer l'effet écrasant de cet environnement complètement étranger.

Elle vient d'une cité forestière, avec de nombreux espaces aux faces multiples, et pourtant les architectes de son espèce ont réduit cette géographie tridimensionnelle pour l'adapter à la taille des araignées, en compartimentant les vastes étendues afin qu'elles soient gérables et contrôlables. Ici, les géants ont fait de même, en créant des pièces qui sont peut-être exiguës et oppressantes pour eux-mêmes, mais Portia trouve effrayantes les dimensions exagérées de toute cette structure ; cette énormité lui rappelle constamment la taille et la puissance physique des demi-dieux qui ont construit ce vaisseau et qui l'occupent.

Sa géométrie est encore plus impressionnante. Portia est habituée à une ville formée de milliers d'angles, à des séries de cloisons, de plafonds et de planchers inclinés, à un monde tendu de soie, de toiles que l'on peut descendre ou escalader ; un monde divisé, subdivisé, qui peut toujours être modifié et adapté. Les géants, eux, doivent vivre parmi ces angles rigides et invariables, cloîtrés entre ces murs massifs et solides. Rien ici ne cherche à imiter la nature. Au contraire, tout est bridé par la poigne de fer de cette étrange esthétique dominante.

Portia et les troupes de son clan se trouvent près des portes endommagées d'un hangar de navette. Elles ont scellé la brèche derrière elles pour réduire la perte de pression. Portia vient tout juste d'avoir un contact radio avec d'autres commandos, pour faire rapidement le point avant que les géants ne changent de fréquence et parasitent toutes les autres avec leur orage invisible. Il y a maintenant six groupes séparés à l'intérieur du grand vaisseau, et plusieurs se trouvent dans des sections dépourvues d'air. Il est impossible de coordonner des manœuvres. Chaque troupe doit agir isolément.

Elles ne tardent pas à rencontrer les premiers défenseurs : une vingtaine de géants qui arrivent résolument pour en découdre avant que les araignées ne puissent installer leurs armes lourdes. Les vibrations de l'ennemi qui approche constituent un signal d'alarme presque absurde et offrent à l'équipe de Portia — une douzaine de guerrières, maintenant — la possibilité de préparer une embuscade. Un piège tissé à la hâte englue les premiers géants dans un enchevêtrement de fils ; cela ne les retiendra pas très longtemps, mais c'est suffisant pour les immobiliser momentanément et leurs camarades viennent se cogner contre eux. Ils ont des armes — pas seulement des projectiles véloces et mortels comme leurs congénères de l'extérieur, mais aussi une sorte de vibration dirigée qui parcourt le corps de Portia comme un hurlement terrifiant ; toutes les araignées sont affectées, l'une d'elles est tuée sur le coup.

Les guerrières commencent à riposter. Les armes accrochées sous leur ventre lancent des

projectiles beaucoup moins rapides que les balles et ressemblent encore aux lance-pierres utilisés par leurs ancêtres. Leurs munitions sont des fléchettes de verre à trois pointes, conçues pour tournoyer dans l'air. Ici, en apesanteur, leur portée est assez réduite mais, de toute manière, l'architecture intérieure du *Gilgamesh* ne permet pas de les lancer très loin. Au moins, Portia et ses sœurs visent très bien ; elles savent parfaitement évaluer les distances et les mouvements relatifs. Quelques géants portent des armures comme ceux de l'extérieur ; la plupart en sont démunis.

Quand une fléchette touche sa cible, ses pointes se brisent ; son contenu est alors injecté dans le système sanguin étrangement complexe des envahisseurs et se répand dans leur corps en profitant de leur métabolisme rapide. Une petite quantité suffit à faire effet et les mélanges soigneusement concoctés agissent très vite en s'attaquant directement au cerveau. Portia voit les géants s'écrouler l'un après l'autre, pris de convulsions avant de s'immobiliser. Les quelques ennemis en armure sont neutralisés, d'une manière plus risquée, par un combat rapproché et une injection directe. Portia perd quatre combattantes — mais si l'embuscade avait échoué, l'équipe entière aurait pu être anéantie.

Malgré tout, le nombre des araignées à l'intérieur de l'arche augmente régulièrement. Même si elle préférerait survivre, Portia a toujours su et accepté le fait que cette mission pouvait la conduire à sa perte.

Sa chimiste est encore vivante et attend ses ordres. La chef du commando n'hésite pas. *La Messagère a dit que des équipements de ventilation permettaient la circulation de l'air à travers le vaisseau*. Elle ne comprend pas le fonctionnement précis des systèmes qui fournissent de l'air respirable aux quartiers d'habitation d'une arche, mais les informations d'Avrana Kern ont été suffisamment claires.

Malgré la combinaison spatiale, le corps poilu des araignées reste sensible aux mouvements. Elles détectent rapidement les faibles déplacements de l'air provenant de la ventilation. Portia sait qu'une armée de géants doit s'y rassembler et s'attend probablement à une attaque. Mais ce n'est pas le plan.

La chimiste installe rapidement son armement, prépare les mélanges soigneusement élaborés qu'elle va verser dans les conduits d'aération, à partir desquels ils se répandront dans tout le vaisseau.

Continuons, ordonne Portia lorsque sa camarade a terminé. Elles ont beaucoup d'autres armes chimiques comparables à placer, car il y a de nombreux géants à bord de l'arche.

Quand les araignées comprirent enfin ce qu'Avrana Kern tentait de leur expliquer, quand il devint évident que la route empruntée par leur espèce allait leur faire affronter une civilisation de démiurges géants, elles cherchèrent l'inspiration dans leur passé, consultèrent les connaissances enfouies depuis les premiers temps de leur histoire. Pour elles, il était possible de puiser dans les souvenirs d'une époque révolue comme dans ceux de la veille. Elles n'avaient jamais éprouvé les problèmes des archives humaines, dont une si grande partie était perdue à jamais, broyée par la terrible procession des années. Grâce au nanovirus, leurs lointaines ancêtres avaient développé la faculté de léguer génétiquement leurs Savoirs et leurs expériences à leurs descendantes, ce qui constituait un véritable atout pour une espèce ignorant l'affection parentale. Ainsi, la connaissance des temps anciens est préservée en détail, transmise à la progéniture, et plus tard distillée, de sorte que chaque individu peut

l'incorporer à son esprit et à ses gènes.

Les araignées ont globalement accès à une vaste collection d'expériences et cette capacité leur a permis d'avancer rapidement sur le chemin qui mène de l'obscurité à l'exploration spatiale.

De remarquables secrets sont cachés dans cette bibliothèque d'Alexandrie. Par exemple, des générations plus tôt, durant la grande guerre contre les fourmis, des géants ont passé un court moment sur le monde vert ; une équipe venant de l'arche que Portia envahit actuellement.

Une géante fut capturée et maintenue emprisonnée durant de longues années. Les Savoirs de ce temps ne permettaient pas de croire qu'il s'agissait d'une créature intelligente et les scientifiques d'aujourd'hui frémissent de frustration en songeant à ce que les araignées auraient pu apprendre si leurs ancêtres avaient fait un peu plus d'efforts pour communiquer avec elle.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas dire qu'aucun enseignement n'a été tiré de la géante captive. Pendant sa vie, et surtout après sa mort, les savantes de cette époque examinèrent de leur mieux son organisme et son métabolisme, qu'elles comparèrent à ceux des petits mammifères qui partageaient leur monde. Ainsi, les araignées découvrirent dans leur bibliothèque de nombreuses informations sur la biochimie humaine.

Fort de ces connaissances et en étudiant — faute de mieux — des souris et d'autres animaux semblables, les araignées purent élaborer juste à temps une arme contre les envahisseurs. Il y eut de nombreux débats entre les représentants des cités, entre les grandes maisons, de même qu'entre elles et Avrana Kern. D'autres solutions furent écartées, jusqu'au moment où la nature des araignées et l'urgence de la situation ne leur en laissèrent plus qu'une. Et maintenant, Portia et les guerrières des escouades d'assaut sont les premières à constater que cette solution fonctionne, au moins pour l'instant.

Les capteurs du *Gilgamesh* détectent à peine la présence de la substance qui se répand dans le système d'aération et gagne l'une après l'autre toutes les sections en rotation. Ce n'est pas une toxine à proprement parler ; elle ne produit pas immédiatement des effets néfastes. À l'intérieur du vaisseau, quelques sondes enregistrent un léger changement dans la composition de l'air, mais l'arme insidieuse a déjà fait son œuvre.

Les guerriers géants que Portia vient de battre ont été infectés par une forme concentrée de la drogue. Portia les observe maintenant avec curiosité. Quand la substance attaque leur cerveau, elle voit les mouvements saccadés de leurs étranges yeux mobiles, qui semblent suivre les déplacements de quelque créature invisible et terrifiante. Tout se passe selon le plan prévu.

Elle aimerait rester un instant pour les attacher, mais elle n'en a pas le temps, et elle ignore si de simples fils de soie pourraient retenir des monstres aussi énormes. Elle doit seulement espérer que leur incapacité initiale aura bien les conséquences permanentes que les araignées ont déjà observées chez leurs petits sujets d'expérience. La situation deviendrait assez délicate si les géants reprenaient connaissance.

L'équipe de Portia continue de progresser, rapide et résolue. N'affectant pas la physiologie des arachnides, la substance traverse leurs feuillets pulmonaires sans produire le moindre effet.

Elles débouchent peu après dans une salle remplie de géants désarmés. Il y en a de différentes tailles et Portia suppose qu'il s'agit d'adultes et de jeunes à divers stades de leurs mues. Ils subissent déjà les effets du gaz invisible, chancellent, titubent, s'affaissent sur leurs jambes soudain affaiblies ou sont simplement étendus sur le sol, regardant des images qui n'existent que dans leur esprit. Il règne dans l'air une forte odeur de matières organiques, mais Portia ne se rend pas compte que de nombreuses victimes ont libéré leurs excréments.

Les araignées s'assurent qu'il ne reste personne ici pour s'opposer à elles, puis elles continuent d'avancer. Il y a beaucoup d'autres géants à vaincre.

7.9

Dernier combat

Pendant un moment interminable, ils entendirent les cris de Karst, dont le micro était bloqué sur un canal ouvert. La caméra de son scaphandre leur envoyait des images brouillées montrant la coque, les étoiles ou d'autres silhouettes qui s'agitaient. Lain l'appelait d'une voix rauque, le pressant de revenir à l'intérieur de l'arche, mais Karst ne l'entendait plus, trop occupé à se battre furieusement contre une créature qu'ils ne pouvaient pas voir. D'après les mouvements de ses gants, qui apparaissaient par intermittence aux coins de l'écran, il tentait de retirer son propre casque.

La communication s'interrompit d'un seul coup, et ils pensèrent durant un instant qu'il avait cessé d'émettre, mais le canal restait ouvert et ils entendirent ensuite une sorte de gargouillement, de suffocation glaireuse. Les mouvements désordonnés de l'objectif s'étaient arrêtés ; le ciel étoilé défilait presque paisiblement sur l'écran.

« Oh, non, non, non… », gémit Lain, juste avant qu'une patte articulée passe au-dessus de la caméra pour se planter contre la visière de Karst. Holsten et l'ingénieure ne virent qu'une partie de l'araignée qui s'agrippait à l'épaule du chef de la sécurité en se recroquevillant pour obtenir une meilleure prise. Une créature poilue, avec un exosquelette luisant et des crochets recourbés derrière une sorte de masque : la plus grande peur de l'homme l'attendait ici, à l'extrémité de l'expansion humaine, déjà équipée pour voyager dans l'espace.

Des rapports arrivaient de toutes les sections du vaisseau. Des équipes d'ingénieurs, résolus à contester aux envahisseuses la soute hostile où sommeillait encore la cargaison, revêtaient maintenant des combinaisons légères — sans la cuirasse ou les systèmes d'armements qui, d'ailleurs, n'avaient pas sauvé Karst. D'autres tentaient de repousser les créatures rampantes partout où elles étaient entrées. Le problème était que, la plupart des capteurs extérieurs ayant été détruits, le *Gilgamesh* ne pouvait fournir qu'une vague estimation des zones conquises.

Durant quelques pénibles minutes, Lain s'efforça de coordonner les divers groupes, dont certains étaient composés de militaires, d'autres simplement d'ingénieurs ou de passagers qui attendaient la réparation de leur caisson d'hibernation.

Et soudain, il y eut un changement. Holsten et Lain se regardèrent, comprenant sur-le-champ qu'il y avait un nouveau problème, mais sans pouvoir dire lequel. Quelque chose venait de disparaître ; quelque chose d'omniprésent, qui semblait naturel et que l'on ne remarquait pas.

Finalement, Lain déclara : « L'équipement de vie. »

Holsten sentit sa poitrine se contracter. « Quoi ?

— Je crois… » Elle leva les yeux vers les écrans. « Il n'y a plus de circulation d'air. Les

ventilos sont arrêtés.

— Ce qui signifie… ?

— Ce qui signifie que tu dois respirer le plus calmement possible, parce que nous ne recevons plus d'oxygène. Merde, qu'est-ce qui…

— Lain ? »

La vieille ingénieure leva la tête. « Vitas ? Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai coupé la ventilation, Lain. » La voix de la scientifique avait une curieuse intonation, exprimait à la fois de la peur et de la fermeté.

Lain fixait Holsten, cherchait à se fortifier de sa présence. « Vous voulez bien m'expliquer pourquoi ?

— Les araignées ont libéré une sorte d'arme chimique ou biologique. Je compartimente le vaisseau et j'isole les zones qui n'ont pas encore été infectées.

— Les zones qui *n'ont pas* été infectées ?

— Elle s'est déjà largement répandue », confirma la voix de Vitas, au débit presque trop rapide — comme un médecin qui veut atténuer une mauvaise nouvelle par un sourire. « Je pense pouvoir reprendre le contrôle des autres sections et leur envoyer un minimum d'air non contaminé, mais pour l'instant…

— Comment pouvez-vous savoir tout ça ? demanda Lain.

— Mes assistants se sont tous écroulés dans le labo. Ils ont eu un genre d'attaque. Ils sont complètement inconscients. » Ils perçurent derrière ses paroles un léger tremblement, aussitôt refoulé. « Je me suis enfermée dans une chambre d'expérimentation. Je travaillais sur une arme biologique pour gagner cette guerre, pour exterminer ces espèces sans avoir à tirer un seul coup de feu. Comment deviner qu'elles nous avaient devancés ?

— J'imagine que vous n'avez pas terminé ? demanda Lain, sans trop d'espoir.

— Je crois que j'y suis presque. Les archives du *Gilgamesh* sur la zoologie de la Terre sont très incomplètes. Lain, nous allons devoir…

— Détourner l'air non contaminé. » L'ingénieure termina la phrase. Elle était penchée sur une console ; ses mains tremblantes tapaient frénétiquement sur le clavier. Elle paraissait plus âgée, comme si la dernière heure avait fait peser une décennie de plus sur ses épaules. « J'y suis. Holsten, tu dois prévenir les gens, dis-leur de mettre des masques, ou de se rendre dans… vers… vers les endroits que je t'indiquerai… »

Holsten faisait déjà de son mieux et luttait contre les interfaces du *Gilgamesh*, qui se coupaient par intermittence. Il appelait chacun des groupes qu'il parvenait à localiser. Certains ne répondaient pas. L'arme invisible des araignées se propageait de section en section malgré les efforts de Vitas et de Lain.

Il fut soulagé de pouvoir contacter Alpash. « Elles utilisent un gaz, ou quelque chose…

— Je sais, répondit l'ingénieur de la Tribu. Nous avons mis des masques, mais ils ne tiendront pas très longtemps. C'est juste un équipement d'urgence. » Malgré la situation, sa voix semblait bizarrement détendue.

« Lain étudie une… » Il trouva la bonne expression juste à temps. « … une solution de repli. Est-ce que vous avez vu des…

— Nous venons d'en neutraliser un paquet », confirma Alpash d'un ton féroce. Holsten comprit que le combat était d'une nature différente pour la Tribu. Intellectuellement, il

savait bien que le *Gilgamesh* représentait l'unique refuge de l'humanité, que la survie de son espèce en dépendait, mais pour lui ce n'était qu'un vaisseau spatial, un moyen d'aller d'un endroit à un autre. Pour Alpash et ses semblables, c'était leur *foyer*. « Bien, vous devriez vous replier vers… » Lain avait maintenant déterminé un chemin ; elle était extrêmement concentrée sur sa tâche et il entendait sa respiration sifflante.

« Vitas ? aboya la vieille ingénieure.

— Je suis là. » La voix désincarnée de la scientifique ne semblait pas plus distante que d'habitude.

« Je suppose que le cloisonnement va également gêner la diffusion de votre propre toxine ? »

Vitas émit un bruit curieux : peut-être avait-elle voulu rire, mais elle semblait plutôt piquer une crise de nerfs. « Je suis… derrière les lignes ennemies. Je suis complètement isolée, Lain. Si j'arrive à préparer quelque chose, je pourrai infecter les… ces *bestioles*. J'y suis presque. Je les empoisonnerai toutes. »

Holsten entra en contact avec un autre groupe de défenseurs, entendit une suite cacophonique de hurlements, puis plus rien. « Je crois que vous devriez vous dépêcher, dit-il d'une voix enrouée.

— Merde ! s'exclama Lain. J'ai perdu… nous perdons des zones saines. » Elle serra ses mains rêches. « Qu'est-ce que…

— Elles se répandent dans le vaisseau, annonça la voix spectrale de Vitas. Elles passent à travers les portes, les murs, les conduits. » Son chevrotement augmentait. « Des machines. Ce sont seulement des machines. Utilisant une technologie ancienne qui a disparu. Elles ne peuvent être que ça. Des armes biologiques.

— Merde, qui voudrait employer des araignées géantes comme armes biologiques ? » grogna Lain, qui continuait de reconfigurer le verrouillage des compartiments et envoyait de nouvelles instructions à Holsten afin qu'il les distribue au reste de l'équipage.

« Lain… »

Ils s'immobilisèrent tous les deux en entendant la voix de la scientifique.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda l'ingénieure.

Pendant un long moment, Lain répéta plusieurs fois le nom de Vitas sans obtenir de réponse. Et finalement : « Elles sont ici. Dans le labo. Elles sont ici.

— Vous êtes en sécurité ? Votre porte est verrouillée ?

— Lain, elles sont ici », et ce fut comme si Vitas avait refréné toutes ses émotions humaines dans l'attente de cet instant, pour les projeter d'un coup dans chacun des mots exprimés par sa voix tremblante. « Elles sont ici, elles sont ici, *elles me regardent*. Lain, je vous en prie, envoyez-moi quelqu'un. Envoyez-moi de l'aide, quelqu'un, par pitié. Elles approchent de moi, elles… » Son cri fut alors si puissant qu'il satura la transmission pendant une seconde. « Elles sont sur la vitre ! Elles sont sur la vitre ! Elles la traversent ! Elles dévorent le verre ! Lain, à l'aide ! Par pitié ! Je suis désolée ! Je suis désolée ! »

Holsten ne sut jamais pourquoi Vitas était désolée. Elle n'ajouta plus aucune parole. Malgré le hurlement de la scientifique, Lain et lui entendirent le fracas du verre qui se brisait quand les araignées pénétrèrent dans la chambre d'expérimentation.

La voix de Vitas se tut subitement et il ne resta plus que l'écho vibrant de ce bruit affreux.

Lain et Holsten échangèrent un regard ; aucun d'eux n'envisageait un avenir favorable.

Le linguiste fit une nouvelle tentative : « Alpash. Répondez, Alpash. »

Mais Alpash ne répondit pas. Son embuscade avaitpeut-être échoué, à moins que sa radio ne fonctionne plus. Elle était sans doute fichue, comme tout le reste, comme la défense de l'arche.

Les lumières s'éteignaient une à une dans tout le *Gilgamesh*. Les sections sûres indiquées par Lain étaient rapidement menacées — ou peut-être n'étaient-elles pas aussi sûres que le prétendaient les ordinateurs. Chaque groupe de défenseurs participait à son ultime combat. Les araignées étaient de plus en plus nombreuses à l'intérieur du vaisseau ; de plus en plus confiantes.

Et pendant ce temps-là, les dizaines de milliers de personnes qui représentaient le reste de l'humanité continuaient à dormir, ignorant que la bataille pour leur futur était perdue. On ne faisait pas de cauchemar en hibernation artificielle. Holsten se demanda s'il devait les envier. *Non, mieux vaut affronter les derniers moments avec les yeux ouverts*.

« Ça ne se présente pas très bien. » C'était un piètre euphémisme, une tentative pour soulager un instant l'esprit de Lain. L'ingénieure tourna vers lui son visage flétri et fatigué, puis elle serra les mains de Holsten dans les siennes.

« Nous avons fait un si long voyage. » Difficile de savoir si elle parlait d'eux ou du vaisseau.

Ils passèrent quelques instants à faire la liste des dégâts qui s'étendaient. Finalement, ils s'exprimèrent presque en même temps, Holsten disant : « Je n'arrive plus à contacter personne », pendant que Lain déclarait : « La salle voisine est attaquée. »

Il ne reste plus que nous. Ou alors, les ordinateurs sont encore en panne. En fin de compte, nous avons vécu trop longtemps. Holsten le linguiste sentit qu'il était uniquement qualifié pour regarder en arrière sur la route que le temps leur avait assignée. *Quelle longue histoire !* Du singe à l'homme, en passant par l'emploi des outils, la famille, la communauté, la maîtrise de l'environnement, la compétition, la guerre, l'anéantissement de tant d'espèces avec lesquelles nous avions partagé la planète. Et il y eut le fragile pinacle de l'Ancien Empire, quand les humains étaient devenus comparables à des dieux, voyageaient parmi les astres et créaient des abominations sur des mondes lointains. Et se massacraient mutuellement, par des moyens que leurs ancêtres primates n'auraient jamais imaginés.

Et enfin nous ; les héritiers d'une planète ravagée, qui se lançaient vers les étoiles alors que la Terre mourait sous leurs pieds ; le pari désespéré de l'espèce humaine, qui avait placé tous ses atouts dans les arches. *Dans l'unique arche, puisque nous n'avons pas de nouvelles des autres*. Et là encore ils se sont chamaillés, se sont battus, ont laissé libre cours à leurs ambitions personnelles, aux querelles intestines, à la guerre civile. *Et pendant ce temps, notre ennemi inconnu devenait plus fort*.

Lain se dirigea vers l'écoutille ; sa canne claquait contre le sol. « La porte est chaude, murmura-t-elle. Elles sont de l'autre côté. Elles percent le panneau.

— Les masques. » Holsten en avait trouvé plusieurs. Il en tendit un à Lain. « Tu te rappelles ?

— Je ne pense pas qu'on ait encore besoin d'un canal privé. »

Il dut l'aider à ajuster les lanières. Finalement, elle s'assit, les mains tremblantes ; elle

semblait maintenant si petite, si frêle et si vieille.

« Je suis désolée, dit-elle. C’est à cause de moi que nous sommes dans cette situation. »

Il lui tenait la main ; une main froide, presque décharnée ; comme si les os étaient seulement recouverts d’un cuir fin.

« Tu ne pouvais pas le savoir. Tu as fait ce que tu pouvais. Personne n’aurait mieux agi. » De simples platitudes pour la réconforter. « Il y a des armes, ici ?

— C’est vraiment incroyable qu’on n’y ait pas pensé. » Elle retrouvait une parcelle de sa froide ironie. « Sers-toi de ma canne. Écrase une araignée pour moi. »

Pendant une seconde, Holsten crut qu’elle plaisantait, mais elle lui tendit la tige de métal et il finit par la prendre ; il la soupesa, surpris de son poids. Était-ce là le sceptre qui avait maintenu, de génération en génération, la cohésion de la société naissante que constituait la Tribu ? Combien de prétendants au titre de chef avait-elle battus au fil des siècles, grâce à cette canne ? C’était presque une sainte relique.

C’était maintenant une massue. Dans ce sens, il s’agissait d’un objet typiquement humain : un outil servant à écraser, à briser, à écarter, selon la manière habituelle dont l’humanité affrontait l’univers.

Et comment affrontent-elles le monde ? Quel est l’outil caractéristique des araignées ?

Il réfléchit un instant à ce sujet. Elles construisent. C’était une image curieusement sereine, mais au même instant sa console émit un bruit et il faillit trébucher sur la canne en se précipitant vers le clavier. Une transmission ? Quelqu’un était encore vivant.

Il hésita d’abord à toucher le pupitre, pensant qu’*elles* lui envoyaient peut-être un message, un signal incompréhensible en pseudo-Impérial C, derrière lequel se cacherait une intelligence inhumaine, à la fois malfaisante et indéniable.

« Lain… ? » La voix était faible et tremblotante. « Lain… ? Tu es… ? Lain… ? »

Holsten fixa la console. Il y avait dans ces paroles quelque chose de terrifiant, quelque chose qui frémissait ; abîmé, mal défini.

« Karst. » Les yeux écarquillés, Lain identifia la voix.

« Je rentre, Lain, continua Karst, qui paraissait plus calme que jamais. Je rentre tout de suite.

— Karst…

— Tout va bien, affirma la voix du chef de la sécurité. Tout va bien. Tout va s’arranger.

— Karst, qu’est-ce qui vous est arrivé ? demanda Holsten.

— Ça va. Je comprends, maintenant.

— Mais les araignées…

— Elles sont… » Il y eut un long silence, comme si Karst cherchait les mots appropriés au fond de son cerveau. « Comme nous… Les araignées… C’est nous. Elles sont… comme nous.

— Karst… !

— Nous rentrons, maintenant. Nous rentrons tous. » Et Holsten eut à l’esprit une scène horrible, irrationnelle ; l’image d’une enveloppe humaine dans son scaphandre, fripée, vidée de son contenu mais, par extraordinaire, toujours vivante.

« Holsten. » Lain lui saisit le bras. Il y avait dans l’air une sorte de brume légère et chimique — pas l’arme mortelle des araignées, mais la substance qui rongeait l’écoutille.

Un trou se forma dans la partie inférieure du panneau et quelque chose le traversa.

Ils se regardèrent pendant un instant : deux descendants des anciennes créatures qui peuplaient les arbres du passé, dotées de grands yeux et d'un esprit curieux.

Holsten leva la canne de Lain. L'araignée était énorme — mais seulement énorme pour une araignée. Il pouvait l'écraser. Il était capable de pourfendre cette carapace poilue et de briser ces pattes recourbées. Il pouvait se comporter en humain jusqu'au bout, se complaire dans sa faculté de détruire.

Mais plusieurs araignées entraient déjà par la brèche, et il était âgé, Lain l'était encore davantage, à présent, alors il s'appuya sur une autre qualité humaine, devenue bien rare, passa les bras autour de la vieille femme pour la serrer contre lui, aussi fort qu'il l'osait, et la tige de métal tomba sur le sol en cliquetant.

« Lain… », déclara la voix lointaine de Karst. « Mason… » Puis il ajouta, à l'intention de son équipe : « Venez, dépêchez-vous. Coupez les fils si vous êtes bloqués. » Et l'on discernait dans ces paroles l'impatience typique de Karst, malgré la récente sérénité qui l'habitait.

Les araignées s'écartèrent un peu ; derrière leur masque transparent, leurs grands yeux fixaient les deux occupants de la pièce. En croisant ce regard étranger, Holsten éprouva un choc ; un choc qu'il n'avait jamais ressenti qu'avec des gens de sa propre espèce.

Il vit une des créatures plier ses pattes arrière.

Les araignées bondirent, et tout fut terminé.

7.10

Le mérite de la clémence

La descente de la navette dans le ciel bleu et dégagé semble durer une éternité.

Il y a foule sur l'aire d'atterrissage, au milieu d'un grand champ situé près de Sept-Arbres, à la lisière du quartier de Grand-Nid. Sur le sol et dans les arbres environnants, dans les structures de soie, des milliers d'araignées se sont rassemblées. Elles attendent.

Il y a aussi plusieurs douzaines de colonies optiques pour enregistrer la scène et retransmettre les images aux écrans à chromatopores sur toute la planète verte — où elles seront vues par des millions d'arachnides, diffusées par les stomatopodes dans l'océan, contemplées avec plus ou moins d'incompréhension par nombre d'autres espèces au seuil de l'intelligence. Même les Cracheuses — les néo-Scytodes, dans leurs réserves sauvages — peuvent observer les images de cet instant.

L'histoire est en marche. En outre, une nouvelle ère commence.

Omniprésente, Avrana Kern regarde ses enfants se préparer. Elle n'est toujours pas convaincue, mais il faut du temps pour effacer tant de millénaires de cynisme.

Elle continue de penser *Nous aurions dû les détruire*. Malgré la forme diffuse qu'elle a prise, elle reste humaine.

D'ailleurs tout ceci est possible grâce à ses fichiers sur la neurochimie des humains et aux anciennes recherches des aranéides sur la géante captive. Pourtant, elle n'a pas eu une influence prédominante. Les araignées elles-mêmes ont longtemps débattu de la manière d'affronter les envahisseurs et ont rejeté la plupart de ses recommandations. Elles étaient conscientes des enjeux. Elles ont reconnu le bien-fondé de son opinion sur le comportement que les humains adopteraient si on leur laissait administrer la planète. Elles savaient même que le génocide — d'autres espèces et de la leur — était un des outils de la panoplie humaine.

Les araignées ont elles-mêmes été responsables de l'extinction de quelques espèces, mais les débuts de leurs relations avec les fourmis les ont menées sur une autre route. Elles ont envisagé l'option de la destruction, mais ont vu également la manière dont les insectes utilisaient leur environnement. Tout peut servir d'outil. Tout est utile. Elles n'ont jamais anéanti les Cracheuses ni les fourmis, et par la suite ces décisions ont favorisé l'essor de leur technologie.

Confrontées à l'arrivée des humains, des créateurs, des géants de la légende, les araignées n'ont pas songé *Comment pouvons-nous les détruire ?* mais *Comment pouvons-nous les prendre au piège ? Comment pouvons-nous les utiliser ?*

Quelle est la barrière qui nous sépare et qui les pousse à vouloir nous éliminer ?

Les araignées tiennent un raisonnement comparable au dilemme des prisonniers, mais leur réflexion s'appuie sur des notions d'interconnexion ; le monde ne se limite pas à ce

qu'elles voient, mais inclut la perception constante de vibrations et d'odeurs. Pour elles, l'idée que deux captifs sont incapables de communiquer n'est pas pertinente ; ce n'est pas un postulat mais un problème à résoudre : le dilemme des prisonniers, comme le nœud gordien, doit recevoir une solution tranchante.

Elles savent depuis longtemps qu'un message est inscrit dans le corps de chaque individu de leur espèce — et d'autres espèces sur cette planète. Dans les temps anciens, quand elles ont combattu la peste, elles ont compris qu'il était distinct de leur code génétique et ont pensé qu'il était l'œuvre de la Messagère. D'une certaine manière, elles avaient raison. Il y a longtemps qu'elles ont isolé le nanovirus.

Il ne leur a pas échappé que les créatures comparables aux géants — telles que les souris et d'autres vertébrés — ne portaient pas le nanovirus et ne possédaient donc pas ce sentiment communautaire qui liait les araignées entre elles, et les associait aux divers arthropodes. Les souris n'étaient que des animaux. Il semblait impossible qu'elles deviennent un jour autre chose. Comparés à elles, les coléoptères Paussidés — ou une douzaine d'autres espèces — étaient dotés d'un extraordinaire potentiel.

Les araignées ont travaillé longtemps, avec acharnement, pour concevoir et produire une variante du nanovirus capable d'affecter les mammifères ; ce n'est pas le virus original, dans toute sa complexité, mais un simple outil ciblé, virulent, transmissible, héréditaire et irréversible. Elles ont retiré du micro-organisme les parties qui favorisent l'évolution — trop complexes et trop mal comprises — pour ne conserver qu'une de ses fonctions de base. Artificiellement modifié, ayant un effet pandémique, il réécrit certaines aires spécifiques du cerveau humain.

Quand le nanovirus a touché les araignées *Portia labiata*, des milliers de générations plus tôt, sa première tâche a été de convertir une espèce de chasseuses solitaires en une véritable société. Qui se ressemble s'assemble : celles qui étaient infectées par le virus reconnaissaient leurs camarades, même si leurs facultés cognitives ne leur permettaient pas de se connaître elles-mêmes.

Kern et tous les autres regardent l'atterrissage de la navette. À bord du *Gilgamesh*, qui orbite à une centaine de kilomètres au-dessus de la toile équatoriale et des ascenseurs spatiaux, se trouvent de nombreux humains éveillés, tous contaminés. Des milliers d'autres, encore en hibernation, devront recevoir le virus. Ce sera une longue entreprise, mais cet atterrissage n'est que le premier pas vers une intégration qui prendra également beaucoup de temps.

Même chez les araignées, le nanovirus a dû livrer un combat permanent contre les habitudes enracinées, telles que le cannibalisme et le meurtre du partenaire sexuel. Ses principaux succès ont porté sur les relations sociales de l'espèce. Les araignées Portia ont toujours été des chasseresses et une empathie pour les autres espèces aurait paralysé leur développement. C'était sur ce point que résidait le véritable test de leurs aptitudes dans le domaine de la biochimie. Elles ont fait de leur mieux, ont pratiqué des expériences sur des petits vertébrés, mais le résultat n'a été réellement connu qu'après la conquête de l'arche et la capture de son équipage.

Leur tâche ne se limitait pas à prendre une version tronquée du nanovirus et à la reconfigurer pour qu'elle attaque le cerveau des mammifères : déjà compliquée en elle-

même, une telle opération se serait surtout révélée inutile. Pour la multitude de scientifiques qui se relayèrent pendant des générations, chacune héritant du Savoir intact de sa prédecesseure, la véritable difficulté consistait à configurer l'infection humaine afin qu'elle identifie ses parents : que le virus décèle sa présence chez les araignées qui l'avaient créé et tienne compte de cette similarité. Une *parenté* au niveau submicrobien. Ainsi, en regardant Portia et ses semblables, les géants du *Gilgamesh*, les terribles démiurges insouciants de la préhistoire, pourraient les reconnaître comme leurs enfants.

Dès que la navette s'est posée, les araignées approchent en masse, telle une marée bouillonnante, grisâtre, de pattes poilues, de crochets et de grands yeux fixes dépourvus de paupières. Kern regarde l'ouverture de l'écoutille et le premier humain apparaît.

Ils ne sont qu'une poignée. Il s'agit essentiellement d'une expérience destinée à démontrer que le fragment du nanovirus a bien eu l'effet escompté.

Les humains s'avancent parmi la foule des araignées, dont les corps rigides et velus se pressent contre eux. Il n'y a aucune réaction visible de répugnance, aucun réflexe de panique. Pour les yeux reconfigurés de Kern, les nouveaux venus semblent parfaitement à l'aise. L'un d'eux tend même la main pour la passer sur le dos des araignées qui l'entourent. Le virus qui est en eux leur dit à tous : *C'est nous. Elles sont comme nous*. Et il dit la même chose aux aranéides. Ce petit fragment mutilé de virus appelle son cousin plus complexe pour lui déclarer : *Nous sommes comme vous*.

Kern devine alors que la création des araignées pourrait avoir davantage d'effet qu'elles ne l'avaient pensé. S'il y avait eu dans chaque cerveau humain une perle minuscule pour leur expliquer *Elles sont comme nous* ; pour tirer un fil ténu d'empathie entre les individus et construire une toile planétaire — que se serait-il passé ? Aurait-on vu quand même ces guerres, ces massacres, ces persécutions et ces croisades ?

Probablement, pense Kern avec aigreur. Elle souhaite en discuter avec Fabian, mais son fidèle acolyte est lui-même sorti en plein soleil pour assister à l'événement. Portia passe l'écoutille à la suite des humains, avec quelques-unes de ses sœurs. Elle ne saisit pas vraiment l'énormité de la prouesse à laquelle elle a participé. Elle est contente d'être encore en vie : nombre de ses camarades n'ont pas eu cette chance. Pour elle, le coût de la conversion des humains a été terriblement élevé.

Mais cela en vaut la peine, avait assuré Bianca quand elle lui en avait fait la remarque. *Après cette journée, qui sait ce que nous pourrons accomplir ensemble ? Après tout, c'est grâce à eux que nous sommes là. Nous sommes leurs enfants, même s'ils l'ignoraient jusqu'à présent*.

Parmi les humains se trouve une femelle que Portia croyait blessée ou malade, mais elle sait maintenant que la géante arrive au terme de sa longue existence. Un autre, un mâle, l'a portée en bas de la navette et l'a déposée sur le sol, où elle est entourée d'un cercle d'araignées qui se bousculent un peu, à la fois curieuses et respectueuses. Portia voit les pauvres mains de la vieille humaine pétrir la terre, agripper les herbes. Elle lève vers le ciel ses étranges yeux étroits — mais des yeux dans lesquels Portia reconnaît une affinité, maintenant que le nanovirus fonctionne dans les deux sens.

Elle est mourante, cette vieille humaine — la plus âgée qui ait jamais vécu, si la traduction de Kern est correcte. Mais elle expire sur un monde qui deviendra celui de son peuple : que son espèce partagera avec d'autres. Portia ne peut en être certaine, mais elle

pense que la vieille femelle est contente de le savoir.

8

Diaspora

8.1

Partir à l'aventure

Helena Holsten Lain est étendue sur sa toile. Elle se sent à l'aise en apesanteur, pendant que le reste de l'équipage accomplit les dernières vérifications avant le lancement.

Le vaisseau possède deux noms, qui signifient la même chose : *Voyageur*. Helena ignore que, dans une époque lointaine, c'était le nom d'un des premiers véhicules spatiaux de l'humanité. Des millénaires après son départ, il doit encore foncer à travers le cosmos, telle une archive silencieuse témoignant des réalisations oubliées par les descendants de ses constructeurs.

À part la conception, le *Voyageur* n'est en rien comparable au *Gilgamesh*, démantelé depuis longtemps. La vieille technologie de la Terre, si péniblement préservée par l'arrière-arrière-grand-mère d'Helena, a été ressuscitée, redécouverte et perfectionnée. Les araignées scientifiques ont d'abord reçu un enseignement des humains à propos de la technologie du métal et de l'électricité, des ordinateurs et des moteurs à fusion. Ensuite, elles ont transmis elles-mêmes ces connaissances aux enfants de leurs tuteurs, en les élargissant et en les améliorant grâce à une perspective non humaine. De leur côté, les nouveaux venus ont démêlé les fils de la biotechnologie compliquée des arachnides en leur apportant leurs propres idées. Les deux espèces se heurtent néanmoins à des barrières difficiles à franchir : mentales, physiques, sensorielles. C'est pourquoi chacune a besoin de l'autre.

Le *Voyageur* est une créature vivante ayant un réacteur à fusion en guise de cœur ; une grande création de la bio-ingénierie, avec un système nerveux programmable et une colonie de fourmis symbiotiques pour l'entretenir, la réparer ou l'améliorer. L'astronef transporte soixante-dix membres d'équipage et le matériel génétique de dix mille autres, ainsi que des centaines de milliers de Savoirs. Il ne s'agit pourtant pas d'une arche générée par le désespoir mais d'un vaisseau d'exploration. Toutefois, le voyage demandera de nombreuses années d'hibernation et ces précautions paraissent judicieuses.

Les deux peuples de la planète verte œuvrent maintenant en bonne harmonie. De part et d'autre, la première génération à vivre en cohabitation s'est montrée prudente mais, en abattant les barrières qui s'élevaient encore entre les espèces et les individus, le nanovirus a pu éviter toute éventuelle tragédie. La vie n'est pas parfaite — les êtres vivants seront toujours faillibles — mais, avec le temps, elle se soumet au règne de l'empathie, qui vous pousse à considérer ceux qui vous entourent comme vos semblables.

Au début, Helena le sait bien, le principal problème a été celui de la communication. Pour les araignées, le langage oral n'est guère plus qu'un léger chatouillis sur les pattes ; d'autre part, la perception tactile des humains n'est pas assez développée pour saisir la richesse de la langue des aranéides. Bien entendu, la technologie est venue à la rescousse des deux espèces, sans oublier la présence d'Avrana Kern, toujours revêche et grincheuse. La

langue commune, connue de tous, est cette curieuse forme d'Impérial C que Kern et les araignées ont créée pour communiquer — lorsqu'elle était encore la Messagère qui s'adressait à ses fidèles. Finalement, la langue morte a survécu. Sans nul doute, l'arrière-arrière-grand-père d'Helena aurait trouvé cela hilarant.

Les afficheurs organiques assurent que tous les systèmes du vaisseau vivant fonctionnent correctement. Helena ajoute sa confirmation à la liste et attend l'ordre du départ. Ce n'est pas elle qui dirige la mission. Cet honneur revient à Portia, la première pionnière interstellaire des araignées, qui est accroupie sur sa propre toile, tendue au plafond — du moins, sur la partie courbe de la pièce, en face d'Helena. La commandante se concentre pendant quelques secondes sur l'événement, échange quelques brefs messages radio avec la station d'amarrage et la planète qui se trouve plus bas, puis s'adresse au vaisseau lui-même.

Quand tu voudras.

Bien que positive, la réponse du *Voyageur* évoque le ton sec de la docteure Avrana Kern. Son intelligence biochimique a été extrapolée de ce qu'elle était autrefois : c'est un enfant-greffon de Kern, créé avec la bénédiction de cette dernière.

Avec une grâce impressionnante, le vaisseau colossal adopte une forme optimale et se détache de la toile orbitale — beaucoup plus grande que celle qui existait lors de l'arrivée du *Gilgamesh*, elle est parsemée par les taches vertes des photo-collecteurs et elle héberge d'autres engins métamorphiques ayant déjà exploré le système solaire.

Le *Voyageur* est plus économique que le *Gilgamesh* — ou même que les astronefs de l'Ancien Empire, d'après Kern. Il suffit parfois d'une nouvelle perspective pour résoudre un problème. Son réacteur peut accélérer progressivement et constamment pendant une période plus longue, et ralentir de même. De plus, sa structure interne modifiable protège mieux l'équipage contre les brusques variations de vitesse. L'hibernation ne durera que quelques décennies, et pas des millénaires, ni même des siècles.

C'est malgré tout un grand événement, qui ne doit pas être pris à la légère. Bien que les deux espèces aient toujours été certaines de repartir vers les étoiles et qu'elles aient âprement travaillé dans ce sens, personne n'aurait jamais proposé d'entreprendre si tôt une telle expédition s'il n'y avait pas eu le signal. Le message.

Parmi tous les points lumineux de l'espace, l'un d'eux envoie une transmission. Il ne dit rien de compréhensible, mais il ne s'agit manifestement pas d'une simple interférence. Il est plus structuré que les signaux réguliers des pulsars ou des autres phénomènes connus de l'univers. En bref, c'est l'œuvre d'une intelligence, provenant d'un endroit où il ne devrait y en avoir aucune. Comment les habitants de la planète verte pourraient-ils ignorer cet appel ?

Le *Voyageur* entame sa lente accélération, affecte doucement le corps de ses occupants, réorganise sa géométrie interne. Bientôt, les membres d'équipage dormiront. Et quand ils se réveilleront, un nouveau monde inconnu les attendra. Un monde de périls, de merveilles et de mystères. Un monde qui les appelle. Pas complètement étranger, cependant. Les ancêtres des habitants de la planète verte s'y sont déjà rendus. Il est répertorié, dans les cartes stellaires du *Gilgamesh*, comme un autre îlot de l'archipel des sites qui ont été terraformés avant d'être abandonnés à leur sort quand l'Ancien Empire s'est écroulé.

Après toutes ces années, ces guerres, ces tragédies et ces afflictions, les singes et les araignées repartent vers les étoiles pour y chercher leur héritage.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à mes conseillers scientifiques, en particulier à Stewart Hotston, Justina Robson, Michael Czajkowski, Max Barclay et au département d'entomologie du Natural History Museum.

Bien entendu, je remercie également mon épouse Annie, mon agent Simon Kavanagh, ainsi que Peter Lavery, Bela Pagan et toute l'équipe des éditions Tor. Je leur suis reconnaissant du soutien qu'ils m'ont apporté pour ce projet profondément — et singulièrement — personnel.

Titre original :
Children of Time

(Publié pour la première fois en 2015 par TOR, une marque de Pan Macmillan, une division de Macmillan Publishers International Limited.)

Couverture : Studio Denoël. Illustration Manchu.

La Terre est au plus mal… Ses derniers habitants n'ont plus qu'un seul espoir : coloniser le « Monde de Kern », une planète lointaine, spécialement terraformée pour l'espèce humaine. Mais sur ce « monde vert » paradisiaque, tout ne s'est pas déroulé comme les scientifiques s'y attendaient. Une autre espèce que celle qui était prévue, aidée par un nanovirus, s'est parfaitement adaptée à ce nouvel environnement et elle n'a pas du tout l'intention de laisser sa place. Le choc de deux civilisations aussi différentes que possible semble inévitable. Qui seront donc les héritiers de l'ancienne Terre ? Qui sortira vainqueur du piège tendu par la toile du temps ?

Premier roman de l'auteur paru en France, *Dans la toile du temps* s'inscrit dans la lignée du cycle de *L'Élévation* de David Brin. Il nous fait découvrir l'évolution d'une civilisation radicalement autre et sa confrontation inévitable avec l'espèce humaine. Le roman a reçu le prix Arthur C. Clarke en 2016.

Adrian Tchaikovsky est né à Woodhall Spa, en Angleterre. Après des études de psychologie et de zoologie, il se spécialise dans le droit et devient juriste. Il publie son premier roman en 2008 et en a, depuis, publié plus d'une quinzaine, dont la série de fantasy *Shadows of the Apt* (dix romans à ce jour) et *Dans la toile du temps*. Il a reçu le British Fantasy Award en 2017.

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HENRY-LUC PLANCHA
ILLUSTRATION DE COUVERTURE MANCHU

Cette édition électronique du livre *Dans la toile du temps*
d'Adrian Tchaikovsky
a été réalisée le 8 avril 2018
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207138595 — Numéro d'édition : 320563).
Code Sodis : N90221 — ISBN : 9782207138601.
Numéro d'édition : 320564.